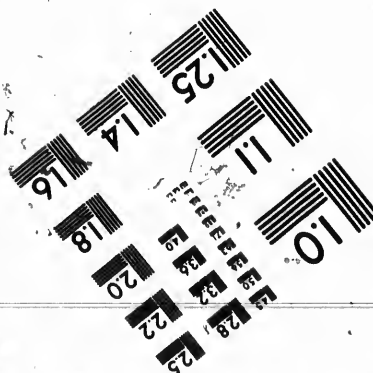
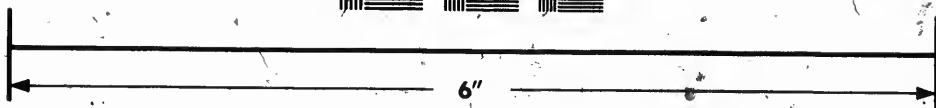
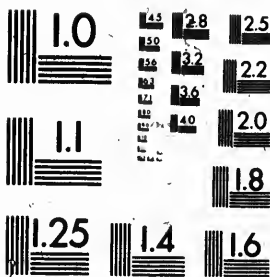


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1992**

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/  
Pagination continue
- Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/  
Le titre de l'en-tête provient:

- Title page of issue/  
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison
- Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires: Pages 441, 457 comportent une numérotation fautive: p. 141, 465.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

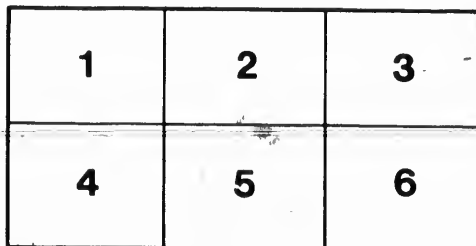
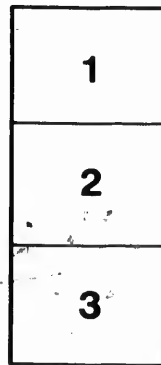
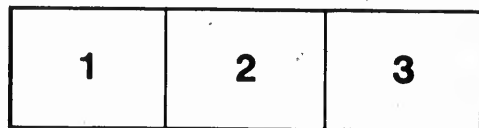
Harold Campbell Vaughan Memorial Library  
Acadia University

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Harold Campbell Vaughan Memorial Library  
Acadia University

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

H

DE

NO

LE J  
d'un  
dan

*Par le*

Chez N

# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GÉNÉRALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE,

AVEC

LE JOURNAL HISTORIQUE

d'un Voyage fait par ordre du Roi  
dans l'Amérique Septentrionale.

*Par le P. DE CHARLEVOIX, de la Compagnie  
de JESUS.*

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

Chez NYON Fils, Libraire, Quai des Augustins,  
à l'Occasion.

---

M DCC XLIV.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*



A RB

F1030

.C468





### REMARQUE

La petiteur du Point de cette Carte a empêché de suivre exactement les sinuosités (du Fleuve) Missouri, et d'y marquer les Lacs dont il est semé dans tout son Cours, autrement il n'y surviendrait aucune proportion Géographique entre ces Parties. C'est la même chose pour toutes les autres Rivières qui ont encore moins de largeur. Voilà. Comme cette Carte est astronomiquement déterminée de tout ce qui a paru, on en rend compte par un Mémoire particulier.





LAC HURON

LAC ERIE

PAYS DES MASCOUTENS

PAYS DES MIAMIS

DU LAC ERIE

PAYS DES ILLINOIS

PAYS DES CHOUANONS

ET DES CHERAQUIS

les Chicachas

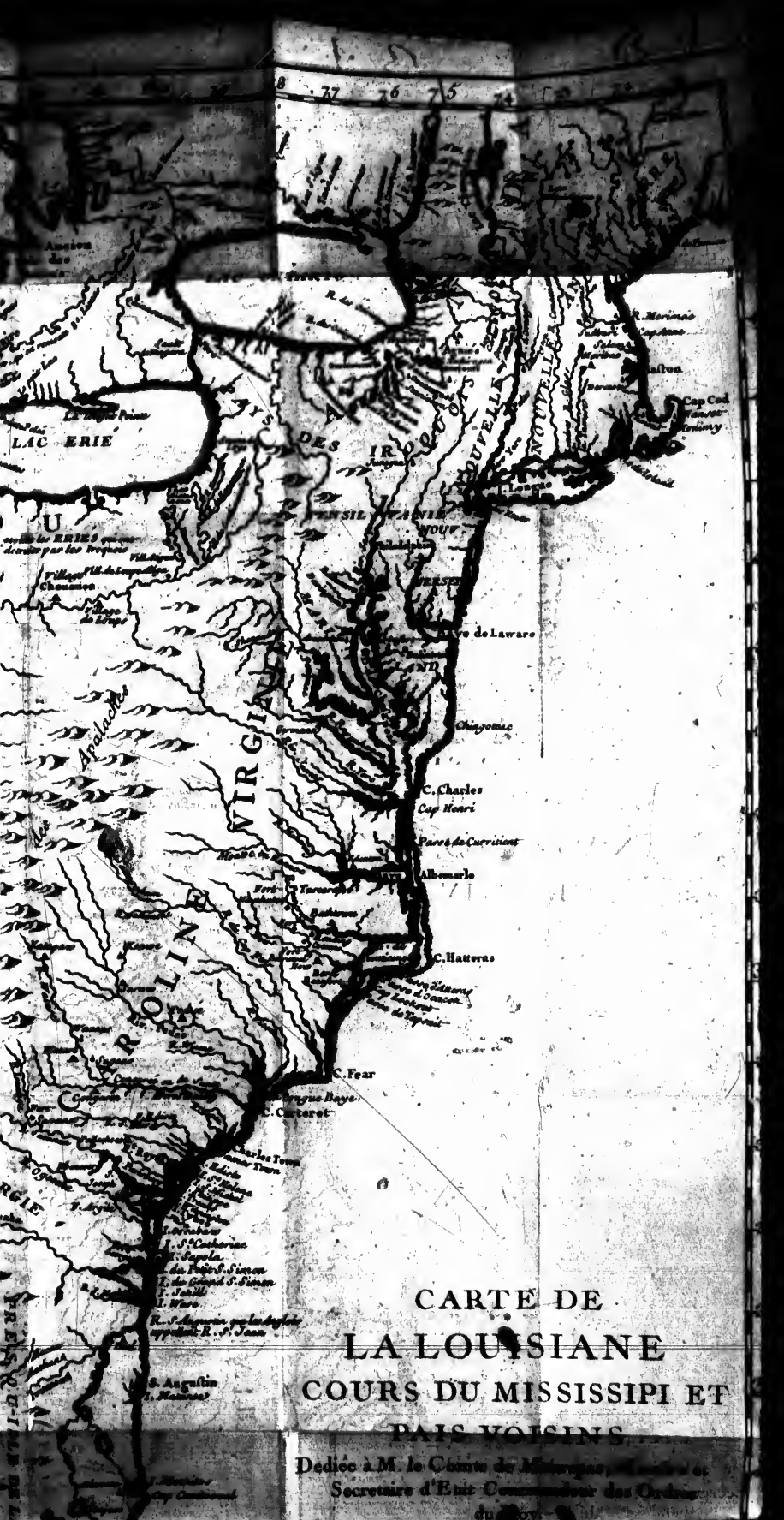
Cheraquis

FLORIDE

GEORGIE

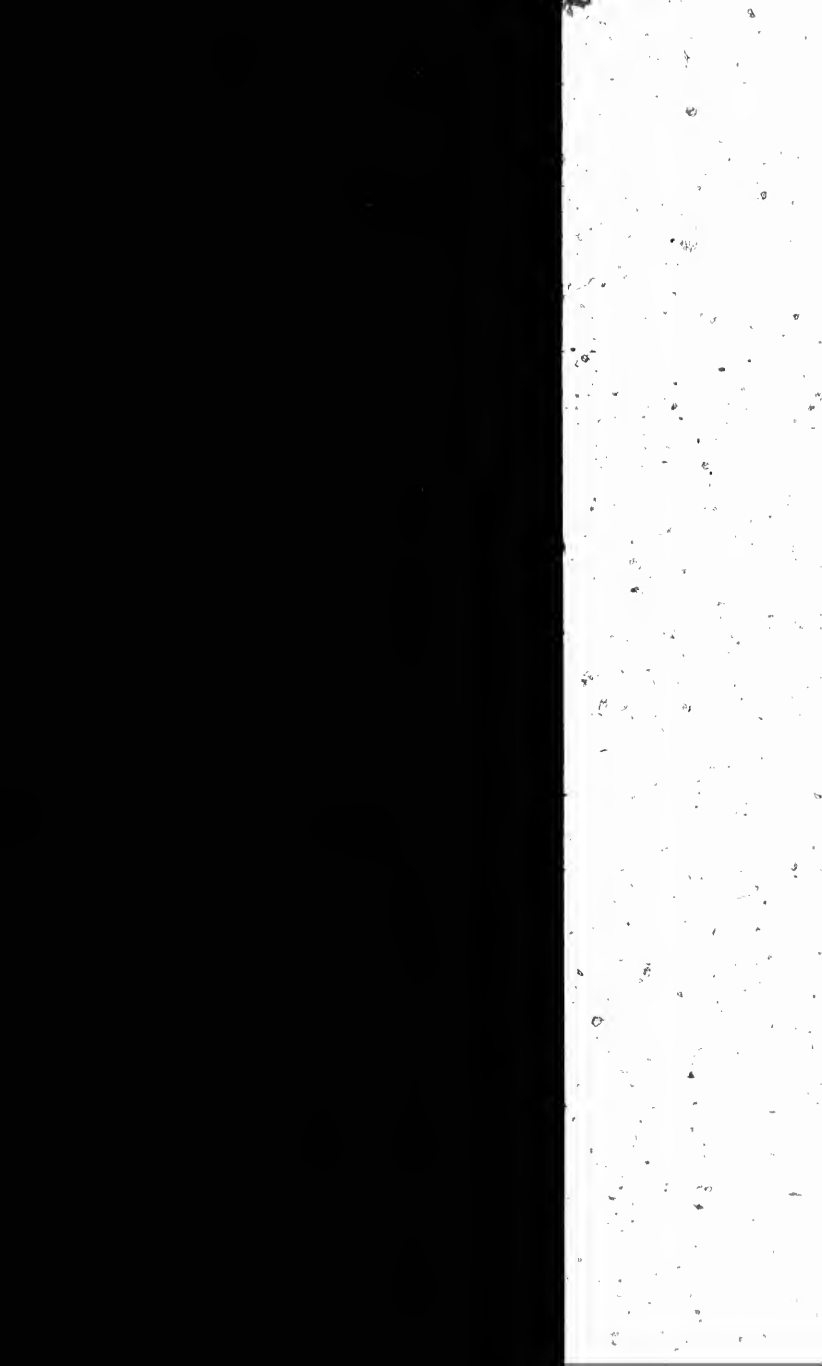
S. Augustin

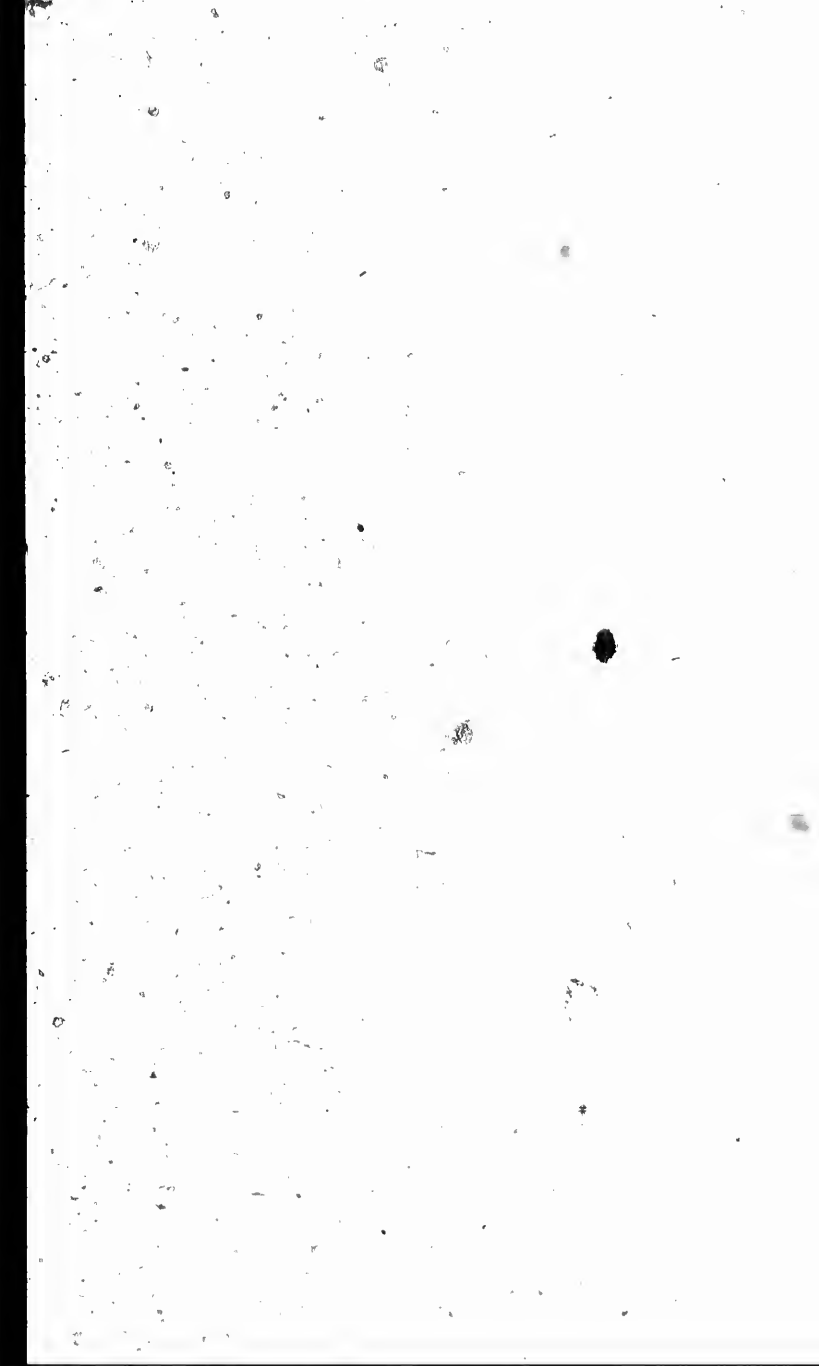
Coyas d'Andros



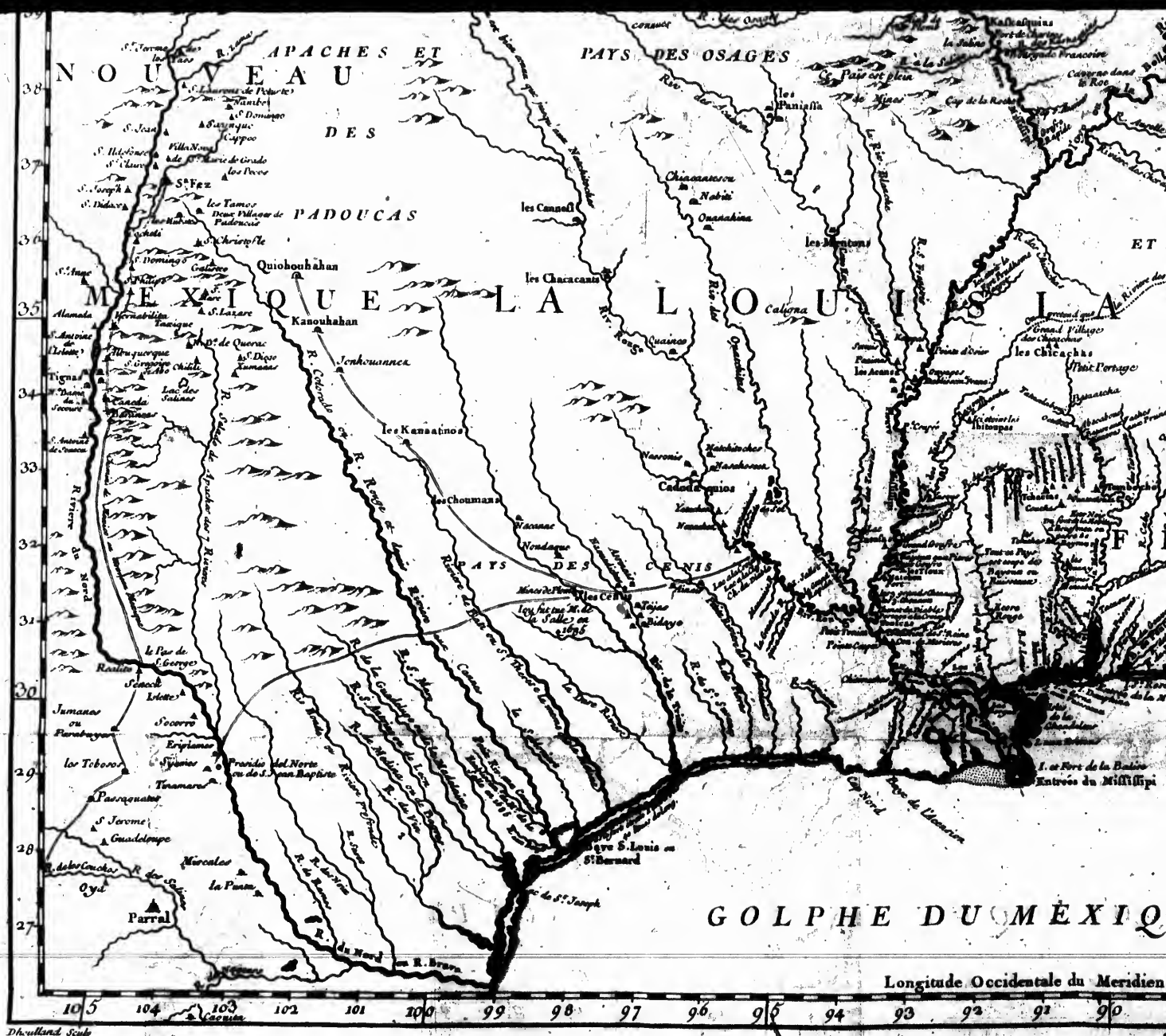
CARTE DE  
 LA LOUISIANE  
 COURS DU MISSISSIPI ET  
 PAYS VOISINS

Dediee a M. le Comte de Montmorin, Ministre de la Marine et  
 Secretaire d'Etat Commandeur des Ordres  
 du 1765









36

D. Woodland Sculp

Longitude Occidentale du Meridien



PAYS DES CHOUANONS  
 ET DES CHERAQUIS

FLORIDE

GEORGIE

VIRGINIE

MEXIQUE

CARTE DE LA LOUISIANE COURS DU MISSISSIPI ET PAIS VOISINS

Dediee à M. le Comte de Maurepas, Ministre et Secrétaire d'Etat Commandeur des Ordres du Roy.

Par N. Bellin Ingénieur de la Marine 1744.

ECHELLE

Lignes communes de France de 25 au Degré.  
 5 10 25 50 75 100

Lignes Marines de France et d'Angleterre de 20 au Degré.  
 3 6 12 24 48 96

de Occidentale du Meridien de Paris

92 91 90 89 88 87 86 85 84 83 82 81 80 79 78 77 76 75



RE

La piteuse du Point  
 de suivre exactement  
 Mississippi. et d'y  
 seme dans tout son  
 eu aucune proportion  
 Parties. C'est la  
 autres Rivieres qui  
 Nota. Comme cette Co  
 de tout ce qui a paru  
 Memoire particulier

Dheulland Sculp

7

e Milto

H

ES

NO

OU L

ce q

les C

l'Am

LIV

I

us gran

us em

de celles

Ton



# HISTOIRE

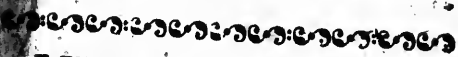
ET

## DESCRIPTION GENERALE

DE LA

### NOUVELLE FRANCE.

OU L'ON TROUVERA TOUT  
ce qui regarde les Découvertes &  
les Conquêtes des François dans  
l'Amérique Septentrionale.



### LIVRE TREIZIE'ME.



L n'est point de vertu , qui ne  
soit mêlée de quelque défaut :  
c'est le sort ordinaire de l'hu-  
manité. Ce qui met le comble à  
notre humiliation , c'est que les  
grands défauts accompagnent souvent les  
éminentes qualités , & que la jalousie ,  
de celles-ci inspirent , trouve presque tou-

Tome. III.

A

jours dans ceux-là un spécieux prétexte pour ce q  
ouvrir ce que cette passion a de bas & d'ouvro  
juste. C'est à ceux, qui sont établis pour  
gouverner les Hommes à se faire jour pour  
sortir de ce labyrinthe, à dégager le vrai Vaisseau  
ténèbres, dont la passion veut l'offusquer, Quatr  
à connoître si bien ceux, dont ils veulent furent ar  
servir, qu'en leur donnant lieu de faire tifa  
de ce qu'ils ont de bon, ils se précautionn  
contre ce qu'ils ont de mauvais.

Projet de M.  
de la Sale,  
présenté à M.  
de Seignelay,  
qui l'approuve

1684-90.

C'est à quoi s'appliqua particulièrement M. de la Sale  
lorsqu'il fut question d'agréer les services de M. de  
Prévenu contre lui par les Lettres de M. de  
Barre, il voulut le connoître par lui-même  
& après l'avoir entretenu plusieurs fois,  
jugea qu'en supposant qu'une partie des griefs  
dont on le chargeoit, n'étoit pas sans fondement,  
il avoit des talens, qui pouvoient le rendre utile à l'Etat, & il lui donna des grandes  
marques d'estime. La Sale encouragé par ce bon  
accueil, proposa au Ministre le dessein, qu'il avoit  
formé de reconnoître par Mer l'embouchure du  
Micissipi, afin de frayer le chemin aux Vaisseaux  
François, & d'y faire un Etablissement. Son projet  
fut approuvé, & il eut ordre de faire ses préparatifs.

Commission,  
qu'on lui donna.

Il y employa tout l'hiver, & lorsqu'ils furent  
achevés, M. de Seignelay lui fit délivrer la  
Commission. Elle étoit que tous les François &  
Savages, qui se trouveroient depuis le Fort de  
S: Louis des Illinois jusqu'à la Nouvelle Biscaye,  
seroient sous ses ordres & que le Commandant  
de l'Escadre, qui porteroit de France en Amérique, exécuteroit

(a) D'a  
1112.

spécieux prétexte  
 a de bas & d'  
 qui sont établis  
 à se faire jour  
 , à dégager le vrai  
 on veut l'offusquer,  
 x, dont ils veulent  
 vant lieu de faire us  
 , ils se précautionne  
 mauvais.  
 qua particulierem  
 et de M. de la Sa  
 d'agréer les servie  
 es Lettres de M. de  
 noître par lui-mêm  
 au plusieurs fois,  
 une partie des grie  
 étoit pas sans fonda  
 s, qui pouvoient  
 l lui donna des gra  
 a Sale encouragé pa  
 au Ministre le de  
 de reconnoître pa  
 ticissipi, afin de  
 seaux François, s  
 ent. Son projet fi  
 e de faire ses prépa  
 ver, & lorsqu'il  
 lui fit déli  
 que tous le  
 ui se trouveroie  
 des Illinois jusq  
 ent sous ses ordres  
 l'Escadre, qui  
 rique, exécutero

pour ce qu'il lui prescriroit sur la route, & lui  
 donneroit à son débarquement tous les se-  
 cours, dont il le requerreroit; pourvu qu'ils  
 ne pussent préjudicier en rien à la sûreté des  
 Vaisseaux du Roy.  
 Quatre Bâtimens de différentes grandeurs  
 furent armés à Rochefort, & on y embarqua  
 deux-cent quatre-vingt Personnes, y compris  
 les Equipages. Le reste étoit composé de cent  
 Soldats; d'une Famille Canadienne, dont le  
 Chef se nommoit TALON; d'environ trente  
 Volontaires, parmi lesquels il y avoit quel-  
 ques Gentilshommes; de quelques Filles, &  
 un certain nombre d'Engagés & d'Ouvriers:  
 mais il faut avouer que le choix de tous ces  
 gens-là ne fut pas fait avec soin. La plûpart  
 des Soldats étoient des Misérables, qui de-  
 mandoient l'aumône; plusieurs étoient con-  
 traints, & ne sçavoient pas même tirer un  
 coup de Mousquet. Les Ouvriers ne valoient  
 pas mieux, & quand on voulut les mettre en  
 œuvre, on reconnut, mais trop tard, qu'il  
 n'y en avoit presque pas un, qui sçût son  
 métier.  
 Deux Neveux de la Sale, CAVELIER &  
 ORANGET, étoient parmi les Volontaires;  
 le premier n'avoit que quatorze ans. Trois  
 Religieux de S. Sulpice, MM. Cavelier,  
 Pere de M. de la Sale, CHEFDEVILLE, son  
 oncle, & MAJULLE (\*). Quatre Peres Re-  
 lègues, le P. Zenobe Mambré, qui avoit  
 déjà accompagné M. de la Sale dans ses décou-  
 vertes; le P. Maxime LECLECQ, qui avoit  
 séjourné quelque tems en Canada; le Pere.  
 (\* ) D'autres Relations le nomment DAINMA-  
 JULLE.

Son Arme-  
 ment, & qui  
 étoient ceux,  
 qui l'accom-  
 pagnerent.







1684-90.

Anastase DOUAY, & le P. Denys MARQUET étoient destinés, les uns à demeurer dans l'Habitation, que l'on projettoit d'établir à l'entrée du Micissipi, & les autres à faire des Missions parmi les Sauvages; mais le P. Marquet s'étant trouvé mal dès le premier jour de la navigation, on fut obligé de le débarquer, & il ne fit point le voyage. Enfin un Bourgeois de Rouen, nommé J O U T E L, qui avoit été longtemps Soldat, honnête Homme, & dont nous avons la seule Relation de cette Expédition, sur laquelle on puisse compter, se donna aussi à M. de la Sale, lequel lui reconnoissant beaucoup de capacité & un bon esprit, en fit comme son Intendant, & s'en est toujours très-bien trouvé.

Son départ  
de la Rochelle.

Les quatre Bâtimens, qui devoient porter cette petite Colonie, étoient *le Joli*, Frégate d'environ quarante Canons, commandée par M. de BEAUJEU, lequel avoit pour son Lieutenant le Chevalier d'HERE, & pour son Enseigne le Sieur DU HAMEL. Une autre Frégate de six Canons, nommée *la Belle*, que le Roy avoit donnée à M. de la Sale, & dont celui-ci avoit confié le Commandement à deux Capitaines de Barque, la Flûte *l'Amable* du port de trois-cent Tonneaux, appartenante à un Marchand de la Rochelle, nommé M A S S I O T, & montée par le Sieur AIGRON, sur laquelle étoient tous les effets de M. de la Sale, & une Caïche de trente Tonneaux, chargée de munitions & de marchandises, fretée pour S. Domingue.

L'Escadre  
relache en  
France.

Cette petite Escadre partit de la Rochelle le vingt-quatre de Juillet 1684. en Compagnie de la Flotte des Isles & du Canada, qui devoit

DE  
rester  
la vûe  
guère  
le plus  
pre du  
beauc  
avoir  
entre  
ques-u  
concer  
gal, c  
ce der  
timens  
mettre  
Le f  
de Bea  
nouill  
afraic  
qu'il n  
en Me  
manqu  
ne pou  
moins  
trepfi  
par rap  
manqu  
étoient  
de la t  
Isle si  
pagne  
n'étoit  
Person  
lui.

Cette  
& mit l  
M. de l

GENERALE  
P. DENYS MARQUET  
uns à demeurer dans  
projettoit d'établir  
les autres à faire de  
vages ; mais le Per  
mal dès le premie  
on fut obligé de le  
oint le voyage. Enfi  
nommé JOU TEL,  
dat, honnête Hom  
la seule Relation de  
uelle on puisse comp  
de la Sale, lequel  
up de capacité & un  
e son Intendant, &  
trouvé.  
qui devoient porter  
ient le *Joli*, Fregate  
s, commandée par  
voit pour son Lieu-  
ERE, & pour son  
AMEL. Une autre  
nommée *la Belle*,  
M. de la Sale, &  
e Commandement  
ue, la Flûte *l'Al-*  
Tonneaux, appar-  
a Rochelle, nom-  
ontée par le Sieur  
ient tous les efforts  
Caiche de trente  
nitions & de mar-  
omingue.  
t de la Rochelle  
4. en Compagnie  
anada, qui devoit

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. ;  
rester sous les ordres de M. de Beaujeu jusqu'à  
la vûe des Terres d'Espagne ; mais l'on n'étoit  
guère qu'à cinquante lieuës du Port, que par  
le plus beau tems du monde, le mâr de Beau-  
pre du *Joli* cassa tout à coup. On raisonna  
beaucoup sur cet accident, & comme il y  
avoit déjà quelques semences de brouilleries  
entre M. de Beaujeu & M. de la Sale, quel-  
ques-uns s'imaginèrent que cela avoit été  
concerté. On délibéra si l'on iroit en Portu-  
gal, ou si on relâcheroit à la Rochelle, &  
ce dernier avis prévalut. Les trois autres Bâ-  
timens suivirent le *Joli*, & l'on ne put re-  
mettre à la voîle, que le premiet d'Août.

Le seizième on découvrit Madere, & M. Elle se terras  
de Beaujeu proposa à M. de la Sale d'y aller en Mer.  
mouiller pour faire de l'eau, & acheter des  
rafraichissemens. M. de la Sale lui répondit  
qu'il n'y avoit que quinze jours, qu'on étoit  
en Mer, par conséquent qu'on ne devoit  
manquer, ni d'eau, ni de provisions : qu'on  
ne pouvoit aller à Madere, sans perdre au  
moins huit jours inutilement ; que son En-  
treprise demandoit un grand secret, surtout  
par rapport aux Espagnols, qui ne pouvoient  
manquer d'en prendre de l'ombrage, s'ils en  
étoient instruits, & auxquels il seroit difficile  
de la tenir cachée, si on se montroit dans une  
Isle si voisine des Canaries, dont le Roy d'Es-  
pagne étoit le Souverain : en un mot que ce  
n'étoit pas l'intention de Sa Majesté, dont  
Personne ne pouvoit être mieux instruit que  
lui.

Cette réponse déplut fort à M. de Beaujeu, MM. de Beau-  
& mit l'Equipage de mauvaise humeur contre jeu & de la Sa-  
M. de la Sale. Il y eut même un passager Hu- le se brouil-  
lent.

1684-90.

guenot, nommé PAGET, qui parla en certains de  
rencontre à celui-ci avec beaucoup d'emportement. La Sale demanda au Commandant de qui  
c'étoit par son ordre qu'un Homme de cette sorte lui perdoit ainsi le respect. M. de Beau  
jeu lui répondit froidement que non, & ne vouloit  
se mit nullement en peine de lui faire faire sa  
réparation de cette insulte. La Sale dissimula  
son ressentiment; mais il n'y eut Personne malade  
sur le Vaisseau, qui ne commençât à augurer  
mal d'une Expédition, dont les Chefs paroi  
soient avoir des vûes & des intérêts si opposés

Ce fut bien pis encore, quand on fut arrivé  
à S. Domingue; M. de la Sale avoit des  
dres du Ministre pour M. de Cussi, qui con  
mandoit dans cette Isle pour le Roy, & ses  
ordres regardoient son Entreprise. M. de Cussi  
faisoit ordinairement sa résidence au Port  
Paix, qui est sur la Côte Septentrionale  
l'Isle, & il étoit naturel qu'on y allât prendre  
Terre. M. de Beaujeu ne le trouva pas à  
pos, & alla mouiller au petit Goave sur  
Côte Occidentale, où il arriva le vint-sept  
Septembre. Il y apprit que le Gouverneur  
étoit au Port de Paix, avec le Chevalier  
S. LAURENT, Lieutenant Général, &  
M. BEGON, Intendant des Isles de l'Amérique,  
lesquels en vertu d'une Commission  
spéciale du Roy, s'étoient rendus à S. Domingue,  
pour aider M. de Cussi à régler la Police,  
donner une forme à l'administration de la Justice,  
& remédier à plusieurs désordres qui ruinoient le commerce dans cette Colonie  
naissante.

Bâtiment perdu par la faute de M. de Beaujeu.

M. de la Sale écrivit au Gouverneur pour le prier de le venir trouver, parce qu'il avoit

ET, qui parla en certain des choses à lui communiquer pour le  
 avec beaucoup d'empressement du Roy, & qu'il lui étoit impossible  
 da au Commandant de quitter son Escadre pour se rendre auprès  
 d'un Homme de cette lui. Non-seulement M. de Cussi, mais le  
 de respect. M. de Beau Chevalier de S. Laurent & M. Begon même,  
 ement que non, & n'voulurent bien faire le voyage du petit Goa-  
 peine de lui faire faire, où ils trouverent M. de la Sale fort ma-  
 lade. La Sale dissimula sa Le chagrin avoit beaucoup de part à sa  
 maladie : il avoit appris quelques jours aupar-  
 e commençât à augmenter avant que la Caiche avoit été enlevée à la  
 dont les Chefs parois Côte de S. Domingue par deux Pirogues Espa-  
 des intérêts si opposés gnoles; accident, qu'il eût évité, s'il eût  
 re, quand on fut arrivé abordé au Port de Paix, & qui contribua  
 e la Sale avoit des beaucoup à augmenter la méfintelligence entre  
 M. de Cussi, qui con lui & M. de Beaujeu.

M. de Cussi véritablement on ne comprenoit pas bien  
 l'Entreprise. M. de Cussi qui avoit engagé ce Commandant à s'obsti-  
 à résidence au Port mer, comme il fit, dans une chose, qui de-  
 vroit être Septentrionale voit au moins, ce semble, lui être indiffe-  
 rente, mais ces Messieurs ne paroissoient pres-  
 que plus attentifs qu'à se contrarier en tout.

Un Officier du Roy a toujours bien de la peine  
 à digerer de se voir obligé de recevoir sur son  
 bord des ordres d'un Particulier sans caracte-  
 re; mais au cas, que M. de Beaujeu ne se  
 trouva pas disposé à faire ce qu'on exigeoit  
 en cela de lui, pourquoi acceptoit-il le Com-  
 mandement à cette condition? M. de la Sale  
 de son côté n'avoit pas assez compris ce que  
 cette condition devoit coûter à un Comman-  
 dant, & ne l'adoucissoit point par ses manie-  
 res: il ne témoignoit aucune confiance à M.  
 de Beaujeu, & à tout ce que cet Officier lui  
 proposoit, il ne répondoit qu'en disant, ce  
 n'est pas l'intention du Roy. Ce n'étoit pas le  
 moyen d'intéresser dans son Entreprise un

1684-90.

Homme, dont il avoit besoin pour la faire réussir, aussi M. Cavalier voyant son Frere dangereusement malade, & ayant prié M. de Beaujeu de vouloir bien prendre soin de ses affaires, il n'en reçut point d'autre réponse sinon qu'il n'en avoit nulle connoissance, & qu'elles lui paroissent en si mauvais état qu'il n'y auroit point d'honneur pour lui s'en mêler.

On découvre la Floride.

M. de la Sale guérit enfin, & comme après quelques entretiens, qu'il eut avec le Gouverneur de S. Domingue & les deux Commissaires, qui se prêterent de bonne grace à tout ce qu'il leur demanda, rien ne le retenoit au petit Goave, il en partit le vint-cinquième de Novembre, plus brouillé que jamais avec M. de Beaujeu. Le douzième de Décembre l'Escadre doubla le Cap de S. Antoine, qui est la pointe Occidentale de l'Isle de Cuba, & entra dans le Golphe Méxique; mais le quatorzième un vent contraire très-violent l'obligea de retourner à ce Cap, où il lui fallut rester à l'ancre jusqu'au dix-huit. Le vint-huit elle découvrit la Terre du Continent de la Floride, & sur ce qu'on avoit assuré à M. de la Sale, que dans le Golphe Méxique les Courans portoient à l'Est, il ne douta point que l'embouchure du Micissipi ne lui restât bien loin à l'Ouest; erreur, qui fut la source de toutes ses disgraces.

M. de la Sale passe devant l'Isle Micissipi sans s'en apercevoir.

1685-90.

Il fit donc tourner à l'Ouest, mais il avança peu, parce que de tems en tems il s'approchoit de Terre, & la cotoyoit à la vue pour examiner s'il ne découvriroit pas ce qu'il cherchoit. Le dixième de Janvier 1685. l'Escadre se trouva, ainsi qu'on l'a conjecturé

D  
depuis  
cissipi  
étroit  
sans e  
jours  
neren  
cet en  
voir p  
y fut  
s'aigri  
& M.  
mal à  
de co  
mal à  
l'autor  
On p  
à l'Es  
S. Ber  
Baye e  
chure  
& les  
verte. l  
à l'ent  
n'a pas  
bien de  
sçavoir  
l'on ne  
des deu  
re s'y  
croyoit  
sence de  
qu'à le  
Monde  
Cette  
vrier il  
Flûte de

GENERALE  
oit besoin pour la faire  
elier voyant son Frere  
le, & ayant prié M. de  
en prendre soin de se  
point d'autre réponse  
nulle connoissance, &  
en si mauvais état  
d'honneur pour lui.

Enfin, & comme après  
il eut avec le Gouverneur  
& les deux Commissaires  
de bonne grace à tout  
rien ne le retenoit au  
il le vint-cinquième  
juin que jamais avec  
le même de Décembre  
de S. Antoine, qui  
de l'Isle de Cuba,  
Mexique; mais le  
contraire très-violent  
de Cap, où il lui  
qu'au dix-huit. Le  
Terre du Continent  
qu'on avoit assuré  
de Golphe Mexique  
Est, il ne douta  
Micissipi ne lui  
reux, qui fut la  
s.  
t, mais il avan-  
en tems il s'ap-  
provoit à la vue  
iroit pas ce qu'il  
vriev 1685. l'Es-  
à la conjectur

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 9  
depuis, assez proche de l'embouchure du Mi-  
cissipi; mais M. de la Sale, persuadé qu'il  
étoit par les travers des Apalaches, passa outre  
sans envoyer sa Chaloupe à Terre. Quelques  
jours après, sur quelques idées, que lui don-  
nerent des Sauvages, il voulut retourner vers  
cet endroit; mais M. de Beaujeu refusa d'a-  
voir pour lui cette complaisance, quoiqu'il  
y fût obligé en vertu des ordres du Roy. On  
s'agrippa de plus en plus de part & d'autre,  
& M. de la Sale, après s'être opiniâtré assez  
mal à propos dans des choses d'une bien moins  
grande conséquence, que celle-là, céda plus  
mal à propos encore, quand il fallut user de  
l'autorité, dont il étoit revêtu.

On poursuivit donc la même route à l'Ouest,  
& l'Escadre arriva en peu de jours à la Baye  
de S. Bernard; mais sans la connoître. Cette  
Baye est à cent lieues à l'Ouest de l'embou-  
chure du Micissipi; on y mouilla les ancres,  
& les Chaloupes furent envoyées à la décou-  
verte. Elles aperçurent une fort belle Riviere,  
à l'entrée de laquelle il y a une barre, qui  
n'a pas plus de dix ou douze pieds d'eau. Après  
bien des allées & des venues, pour tâcher de  
sçavoir où l'on étoit, & plusieurs Conseils, où  
l'on ne conclut rien, parce qu'il suffisoit qu'un  
des deux Chefs ouvrît un avis, pour que l'autre  
s'y opposât, M. de la Sale, qui ne se  
croyoit pas loin du Micissipi, & à qui la pré-  
sence de M. de Beaujeu ne pouvoit plus servir  
qu'à le gêner, résolut de débarquer tout son  
Monde à ce lieu-là.

Cette résolution prise, le vintième de Fé-  
vrier il envoya ordre au Commandant de la  
Flûte de la décharger de ce qu'elle avoit de plus

1685-90.

Il arrive à la  
Baye S. Ber-  
nard, sans  
sçavoir où est  
est.

Il perd la  
Flûte.

1685-90.

10 HISTOIRE GENERALE

pésant, & de la faire entrer dans la Riviere. Il ordonna en même tems au Commandant de la Belle de s'embarquer sur la Flûte, parce qu'il ne se fioit pas à celui, qui la commandoit, soit que cet Homme lui fût suspect, ou qu'il ne le crût pas assez habile pour la manoeuvre, qu'il falloit faire, mais ce Commandant refusa de recevoir le Capitaine de la Belle. Sur ce refus M. de la Sale voulut être présent à cette opération; mais un Lieutenant d'Infanterie, nommé LA SABLONIERE, & cinq ou six autres François ayant été enlevés par des Sauvages, tandis qu'ils se promenoient dans le Bois; il courut pour les aller dégager.

Il n'étoit pas encore bien loin du rivage, lorsqu'ayant jetté les yeux de côté-là, il aperçut sa Flûte, qui manoeuvroit de maniere à se briser contre des battures, & son mauvais sort, dit Joutel dans sa Relation, l'empêcha de retourner sur ses pas pour éviter ce malheur. Il continua sa route vers le Village, où les Gens avoient été conduits, & en y arrivant il entendit un coup de Canon. Il se douta que c'étoit pour l'avertir que sa Flûte étoit échouée, & sa conjecture ne se trouva que trop juste. Il a passé pour constant parmi ceux, qui furent témoins de cet accident, qu'il avoit été l'effet d'un dessein prémédité du Sieur Aigron, qui commandoit ce Bâtiment.

Suite de ce  
malheur.

Cette perte, toute grande qu'elle étoit, eût des suites plus fâcheuses encore. Les munitions, ustenciles, outils, & généralement tout ce qui est nécessaire à un nouvel Etablissement, étoit dans la Flûte; M. de la Sale, en qui le desir de recouvrer les Gens,

DE  
l'avoit  
malheur  
fut ve  
se rend  
échoué  
action.  
Chalou  
peine:  
longea  
puis au  
Terre e  
Si la  
du Joli  
mais on  
étant su  
main pe  
de quel  
large,  
vagues,  
qui la c  
sortiren  
sent po  
s'en ape  
encore t  
avec qu  
salées &  
Pour  
se trou  
que préc  
cher de  
ils enlev  
sauvées  
truit, qu  
avec leur  
plusieurs  
représail

GENERALE  
trier dans la Riviere,  
as au Commandant  
sur la Flûte, parce  
qui la commandoit,  
it suspect, ou qu'il  
pour la manoeuvre,  
Commandant re-  
ne de *la Belle*. Sur  
être présent à cette  
nant d'Infanterie,  
RE, & cinq ou six  
levés par des Sau-  
menaient dans le  
r dégager.

loin du rivage,  
côté-là, il aper-  
t de maniere à se  
& son mauvais  
tion, l'empêcha  
r éviter ce mal-  
vers le Village,  
roduits, & en y  
de Canon. Il se  
ir que la Flûte  
re ne se trouva  
constant parmi  
cet accident,  
ein prémédité  
doit ce Bâti-

qu'elle étoit,  
core. Les mu-  
généralement  
nouvel Eta-  
e; M. de la  
er les Gens,

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. II  
l'avoit emporté sur le soin de prévenir un  
malheur, qu'il craignoit, se hâta, dès qu'il  
fut venu à bout de son premier dessein, de  
se rendre à l'endroit, où le Bâtiment étoit  
échoué, & trouva tout le Monde dans l'in-  
action. Il pria M. de Beaujeu de lui prêter sa  
Chaloupe & son Canot, & il les obtint sans  
peine: il commença par sauver l'Equipage; il  
songea ensuite aux poudres & aux farines;  
puis au vin & à l'eau-de-vie; & l'on porta à  
Terre environ trente Barriques.

Si la Chaloupe de la Flûte eût pu aider celle  
du *Joli*, presque tout auroit été déchargé;  
mais on l'avoit fait périr exprès, & la nuit  
étant survenuë, il fallut attendre au lende-  
main pour achever le déchargement; au bout  
de quelques heures, le vent, qui venoit du  
large, s'étant renforcé, & ayant grossi les  
vagues, la Flûte heurta contre des Rochers,  
qui la creverent, & quantité de marchandises  
sortirent par l'ouverture, qui s'y fit, & fu-  
rent portées çà & là au gré des flots. On ne  
s'en aperçut qu'au point du jour: on en sauva  
encore trente Barriques de vin & d'eau-de-vie,  
avec quelques Barrils de farine, de viandes  
salées & des légumes. Tout le reste fut perdu.  
Pour comble de disgraces, on commençoit  
à se trouver environné de Sauvages, & quel-  
que précaution, qu'on prit, pour les empê-  
cher de profiter de l'embarras, où l'on étoit,  
ils enleverent plusieurs choses, qu'on avoit  
sauvées du naufrage. On n'en fut même ins-  
truit, que quand ces Barbares se furent retirés  
avec leur butin. Ils avoient laissé sur le rivage  
plusieurs Canots, & on s'en saisit: foibles  
représailles, qui coûterent même biencôt

1685-50.



1685-90.

plus qu'elles ne valaient. Les Sauvages re-  
vinrent pour reprendre leurs Canots, joi-  
gnirent pendant la nuit ceux, qui les avoient  
enlevés, & les ayant trouvés endormis, tue-  
rent deux Volontaires, nommés ORRY &  
DESLOGES, que M. de la Sale regretta  
beaucoup, blessèrent Moranget & un autre,  
mais ils ne purent reprendre leurs Canots.

Tant de malheurs arrivés coup sur coup  
rebuterent plusieurs de ceux, qui s'étoient  
engagés dans cette Expédition, & entr'autres  
M. DAINMAVILLE & le Sieur MINET,  
Ingénieur, qui voulurent retourner en Fran-  
ce, à quoi ne contribuèrent pas peu les dis-  
cours des Ennemis de M. de la Sale, qui ne  
cessoient de décréditer sa conduite, & de ca-  
xer son projet d'Entreprise folle & téméraire.  
Pour lui, jamais il ne montra plus de réso-  
lution & de fermeté: il fit construire un Ma-  
gasin: il l'environna de bons Retranchemens,  
& s'étant mis dans l'esprit que la Riviere, où  
il étoit entré, pouvoit bien être un des bras  
du Micissippi, il se disposa à la remonter.

M. de Beau-  
jeu retourne  
en France.  
Ses mauvaises  
manieres avec  
M. de la Sale.

Il apprit en même tems que M. de Beaujeu  
se dispoit à appareiller pour reprendre la  
route de France. Il le pria de lui remettre les  
Canons & les Boulets, qu'il avoit dans son  
bord, & qui y avoient été embarqués pour  
lui. Beaujeu répondit que tout cela étoit dans  
le fond de son Vaisseau, dont il faudroit chan-  
ger tout l'arrimage pour l'en tirer: que cette  
opération demandoit plus de tems, qu'il ne  
lui en restoit pour prévenir les mauvais tems  
ordinaires dans la saison, où l'on alloit en-  
trer, & qu'il le croyoit trop raisonnable pour  
l'exposer à périr. Il sçavoit pourtant bien

DE  
que M.  
petites  
boulet:  
ment i  
étoient  
la Sale.  
Mais  
marqué  
du Capi  
Beaujeu  
de la Sa  
l'Equipa  
parole c  
Sale de  
senteme  
d'écire  
tes, ce  
situation  
Le Jo  
sur le cl  
Fort. De  
la Sale  
confia  
viron si  
reste, q  
Homme  
Cavelie  
PP. Rec  
barqua  
rer le p  
gea pou  
Sauvage  
tour du  
avoit re  
approch  
coups de

nt. Les Sauvages re-  
 leurs Canots, joi-  
 ceux, qui les avoient  
 vés endormis, tue-  
 nommés ORRY &  
 de la Sale regretta  
 ranget & un autre,  
 dre leurs Canots.  
 ivés coup sur coup  
 ceux, qui s'étoient  
 tion, & entr'autres  
 le Sieur MINEY,  
 retourner en Fran-  
 nt pas peu les dis-  
 de la Sale, qui ne  
 onduite, & de ra-  
 folle & téméraire.  
 ntra plus de réso-  
 onstruire un Ma-  
 s Retranchemens,  
 ue la Riviere, ou  
 être un des bras  
 à la remonter.  
 ue M. de Beaujeu  
 our reprendre la  
 e lui remettre les  
 avoit dans son  
 embarqués pour  
 ut cela étoit dans  
 il faudroit chan-  
 tirer : que cette  
 tems, qu'il ne  
 s mauvais tems  
 l'on alloit en-  
 ifonnable pour  
 pourtant bien

que M. de la Sale n'avoit à Terre, que huit  
 petites pièces de Campagne, & pas un seul  
 boulet : d'ailleurs on ne concevoit pas com-  
 ment il avoit ainsi embarrassé des effets, qui  
 étoient destinés pour l'Habitation de M. de  
 la Sale.

Mais il donna encore une preuve bien plus  
 marquée de sa mauvaise volonté. La perfidie  
 du Capitaine de la Flûte étoit averée ; M. de  
 Beaujeu pour le soustraire à la justice de M.  
 de la Sale, le reçut dans son bord, avec tout  
 l'Equipage de ce Bâtiment, & cela contre la  
 parole expresse, qu'il avoit donnée à M. de la  
 Sale de n'embarquer Personne sans son con-  
 sentement. Toute la ressource de celui-ci fut  
 d'écrire au Ministre pour lui porter ses plain-  
 tes, ce qui ne remedioit en rien à la triste  
 situation, où il se trouvoit.

Le Joli mit à la voile vers la mi-Mars, &  
 sur le champ on commença de travailler à un  
 Fort. Dès que l'ouvrage fut un peu avancé,  
 la Sale chargea Joutel de l'achever, lui en  
 confia le Commandement, & lui laissa en-  
 viron six-vingt Personnes. Lui-même avec le  
 reste, qui montoit tout au plus à cinquante  
 Hommes, du nombre desquels étoient M.  
 Cavelier son Frere, M. Chefdeville, deux  
 PP. Recollets, & plusieurs Volontaires, s'em-  
 barqua sur la Riviere, résolu de la remon-  
 ter le plus loin qu'il seroit possible : il chan-  
 gea pourtant bientôt de pensée. Comme les  
 Sauvages venoient roder toutes les nuits au-  
 tour du Fort commencé, Joutel, à qui il  
 avoit recommandé de ne pas souffrir qu'ils en  
 approchassent de trop près, fit tirer quelques  
 coups de fusil pour les écarter. M. de la Sale,

Celui-ci  
 bâtit deux  
 Forts.

1685-90.

qui n'étoit pas encore bien loin, ne sçachant conjurer ce que c'étoit, retourna avec six ou sept Hommes; mais il trouva toutes choses en bon état.

Il dit à Joutel qu'il avoit déjà découvert un Pays charmant, qu'il avoit dessein de construire un second Fort à l'endroit où il avoit laissé ses gens, qu'il leur avoit même ordonné en les quittant de préparer tous les matériaux nécessaires. Il partit ensuite pour aller rejoindre la Troupe, & la première chose, qu'il apprit en arrivant à son Campement, fut que plusieurs de ses Ouvriers s'étoient laissé enlever leurs outils par les Sauvages. Il leur en fit donner d'autres; mais il manquoit à ces Gens-là autre chose que des outils. Ils ne savoit pas s'en servir, & l'ouvrage alloit fort lentement.

Au commencement de Juin le Sieur de VILLEPERDRY arriva au premier Fort avec un ordre adressé à Moranger de conduire à M. de la Sale tout ce qui y restoit de Monde, à la réserve de trente Hommes, qu'il devoit laisser à Joutel pour le garder, & du Sieur LE GROS, Garde-Magasin; ce qui fut exécuté sur le champ. La Chasse & la Pêche entretenoient l'abondance dans ce premier Fort, & le Commandant y maintenoit l'ordre & la paix avec douceur; ce qui n'empêcha point deux Scelerats de conspirer contre lui & contre le Garde-Magasin, qui étoit un fort honnête Homme.

Conspiration contre Joutel.

Leur dessein étoit de poignarder l'un & l'autre, de choisir ensuite dans le Magasin tout ce qu'ils y trouveroient à leur bien-séance, & de désertir. Le jour étoit pris pour l'exécution de ce noir projet; mais un des

bien loin, ne sçacha  
 avec six ou sept  
 toutes choses en  
 voit déjà de  
 voir dessein de  
 l'endroit, où il  
 avoit même ordonné  
 er tous les mat  
 ite pour aller  
 niere chose, qu'il  
 pement, fut que  
 toient laissé en  
 s. Il leur en fit  
 noit à ces Gens-  
 ne savoient pas  
 fort lentement.  
 Juin le Sieur de  
 premier Fort avec  
 get de conduire à  
 restoit de Monde,  
 mes, qu'il devoit  
 der, & du Sieur  
 ce qui fut exé-  
 & la Pêche en-  
 ce premier Fort,  
 noit l'ordre & la  
 'empêcha point  
 contre lui &  
 i étoit un fort  
 narder l'un &  
 ns le Magasin  
 leur bien éan-  
 oit pris pour  
 mais un des

conjurés en ayant fait confiance à un Châ-  
 leur nommé DAVault, celui-ci alla sur le  
 camp en avertir Joutel, qui se saisit des  
 Criminels & les mit aux fers. Le quatorzième  
 de Juillet il reçut un second ordre de M. de  
 la Salle, qui lui enjoignoit de le venir joindre  
 avec tout son Monde. Il obéit, & en arrivant  
 Campement de M. de la Sale; il lui remit  
 les deux Prisonniers avec les preuves de leur  
 complot.

Ces nouvelles, qui faisoient d'autant plus  
 plus connoître à celui-ci le mauvais choix,  
 qu'il avoit fait de ses Colons, l'attristerent  
 beaucoup. Joutel de son côté fut extrême-  
 ment surpris de trouver son Fort si peu avancé.  
 Il n'y avoit encore rien de couvert qu'un petit  
 carré de pierre, où étoient les poudres &  
 quelques Barriques d'Eau-de-vie. On avoit  
 planté & semé; mais tout avoit manqué faute  
 de pluye, ou avoit été fouragé par les Bêtes  
 Sauvages. Plusieurs bons Sujets, & entr'autres  
 le Sieur de Villeperdry, étoient morts: le  
 nombre des Malades augmentoit tous les  
 jours; en un mot rien n'étoit plus triste que  
 la situation, où se trouvoit M. de la Sale.  
 Il en étoit rongé de chagrin; mais il le dis-  
 simuloit assez bien. Avec la fermeté d'esprit,  
 qui faisoit son principal caractère, mais qui  
 dégéneroit souvent en une dureté opiniâtre,  
 il avoit au souverain degré le talent des res-  
 sources, & son industrie lui faisoit trouver  
 en lui-même ce qui lui manquoit dans les  
 autres. Dès qu'il vit tout son Monde réuni,  
 il commença tout de bon à s'établir & à se  
 fortifier. Il se fit lui-même l'Architecte de  
 son Fort, & comme il mettoit toujours

Triste situa-  
 tion de la Co-  
 lonie.



1685-90.

Sévérité  
outrée de M.  
de la Sale, &  
ce qui en arri-  
ve.

le premier la main à l'œuvre, chacun travail-  
la par émulation de son mieux.

Il ne falloit plus qu'encourager cette bon-  
ne volonté ; mais la Sale n'étoit pas le Maî-  
tre de son humeur. Dans le tems même,  
que ses Gens s'épuisoient de fatigues, & qu'à  
peine il pouvoit leur donner le nécessaire  
pour vivre, il ne put pas gagner sur lui de  
se relâcher un peu de sa sévérité, ni d'une  
humeur inflexible, qui n'est jamais de fai-  
son, surtout dans un nouvel Etablissement. Il  
punissoit les moindres fautes avec une espèce  
de cruauté, & rarement il sortoit de sa bou-  
che une parole de douceur & de consolation  
pour ceux, qui souffroient avec plus de pa-  
tience. Aussi eut-il le chagrin de voir pres-  
que tous ses Gens tomber dans une langueur,  
qui étoit bien plus encore l'effet de leur déses-  
poir, que de l'excès du travail, & du défaut  
de bonne nourriture, & qui lui enleva bien  
du Monde.

Les Sauva-  
ges incom-  
modent les  
Français. Ca-  
ractère des  
Clamcoëts.

Le plus fâcheux étoit que par l'imprudence  
de quelques François, les Naturels du Pays se  
déclarerent contr'eux, & qu'il ne fut jamais  
possible de les regagner. Il paroît même qu'on  
ne prit aucune mesure pour cela. Ces Sauva-  
ges, qu'on nomme *Clamcoëts*, sont cruels,  
perfides, d'un génie pervers, d'une humeur  
bouffonne, naturellement railleurs, contrefai-  
sant, pour se moquer, tout ce qu'ils voyent  
faire, & cachant si bien tous ces défauts sous  
un extérieur guay & ouvert, qu'ils ne sont  
jamais plus à craindre, que lorsqu'ils témoi-  
gnent plus d'amitié. Ils ont des liqueurs  
enyvrantes, & sont fort adonnés à l'ivro-  
gerie. Une des plus fortes se fait avec une

D E  
spèce  
ayant  
les qu  
ores,  
ils en  
ils ne  
sent u  
quel  
sent en  
& qui  
chaud  
après  
Leu  
qu'en  
nous  
trionn  
est leu  
Quelq  
l'oreill  
d'autre  
poitrin  
la mé  
d'hono  
presqu  
vertes  
noux.  
qui an  
ne dém  
Ces  
& cap  
produ  
sain &  
Ces bo  
appelle  
très-co  
les Che

re, chacun travail-  
mieux.

courager cette bon-  
n'étoit pas le Maî-  
s le tems même,  
e fatigues, & qu'à  
anner le nécessaire  
agner sur lui de  
vérité, ni d'une  
st jamais de fai-  
Etablissement. Il  
avec une espèce  
ortoit de sa bou-  
e de consolation  
avec plus de pa-  
in de voir pres-  
s une langueur,  
et de leur déses-  
l, & du défaut  
lui enleva bien

l'imprudence  
rels du Pays se  
ne fut jamais  
it même qu'ou  
la. Ces Sauva-  
sont cruels,  
l'une humeur  
rs, contrefai-  
qu'ils voyent  
s défauts sous  
ils ne sont  
qu'ils témoi-  
les liqueurs  
és à l'ivro-  
it avec une

spèce de fève, qu'ils mâchent, & qu'ils dé-  
aient ensuite dans de l'eau; ils sont persuadés  
qu'elle donne de la souplesse à leurs mem-  
bres, & quelle les rend plus légers à la course.  
Ils en boivent avec un tel excès, que souvent  
ils ne font qu'avaler & vomir. Ils en compo-  
sent une autre avec la feuille de je ne sçai  
quel Arbre, qu'ils font bouillir, qu'ils bras-  
sent ensuite comme nous faisons le chocolat,  
& qui écume beaucoup. Ils la boivent fort  
chaude, & en usent surtout pour se delasser  
après avoir lontems marché.

Leurs façons de faire ne ressemblent pres-  
qu'en rien à celles des autres Sauvages, que  
nous connoissons dans l'Amérique Septen-  
trionale; mais ce qu'ils ont de plus singulier,  
est leur manière de marquer leur affection.  
Quelquefois ils se contentent de souffler dans  
l'oreille de ceux, qu'ils veulent saluer;  
d'autrefois ils commencent par se froter la  
poitrine & les bras avec la main, puis ils font  
la même chose à celui, qu'ils ont dessein  
d'honorer, ou de caresser. Les Hommes vont  
presque tout nus, les Femmes ne sont cou-  
vertes, que depuis la ceinture jusqu'aux ge-  
noux. Les uns & les autres ont un air affreux,  
qui annonce une férocité, que leur conduite  
ne dément point.

Ces Barbares habitent un très-beau Pays, Qualité de  
leur Pays.  
& capable de presque toutes les plus utiles  
productions de la Nature. Le climat en est  
sain & temperé, l'air pur, le Ciel sercin.  
Ces bœufs, dont j'ai parlé ailleurs, & qu'on  
appelle communément *Bœufs Illinois*, y sont  
très-communs, aussi-bien que les Cerfs &  
les Chevreuils. On y voit des Lions & des







1685-90.

Tygres ; mais encore plus d'Ours & de Loups. Les Sauvages apprivoisent ces Derniers , et les prenant tout petits ; & les dressent à la chasse , comme des Chiens , si cependant l'Auteur du Mémoire , que je suis , n'a point pris pour des Loups, des Chiens, tels qu'en ont les Peuples du Canada , & que j'ai remarqué avoir les oreilles droites , & le museau allongé comme des Loups.

Le petit Gibier fourmille dans ce Pays, & les Rivieres y sont assez poissonneuses. Elles le seroient apparemment davantage , si elles n'étoient pas remplies de Caymans. Les prairies ne le sont pas moins de Serpens à sonnettes. On n'aperçoit de toutes parts , que des Plaines fort unies , qui s'étendent à perte de vûë ; mais elles sont agréablement coupées de Rivieres , de Lacs , & de petits Bois , qui forment un Paysage charmant. Les Campagnes produisent quantité de Simples , qu'on prétend avoir de grandes vertus ; il est certain du moins que les Sauvages en usent beaucoup , & vivent lontems , sans être sujets à aucune maladie considérable.

Les Arbres les plus communs dans les Forêts sont les Chênes , les Noyers, les Mûriers , les Pins , les Palmiers de toute espece , & quantité d'autres , que l'on ne connoît point en Europe , & tous s'élevent extrêmement haut. Il y a aussi plusieurs Arbres fruitiers , dont les fruits sont excellens. Les Vignes , dont tous les Bois sont semés , portent du raisin blanc & rouge. Outre les Noix ordinaires , il y en a de beaucoup plus grosses , & qui sont fort bonnes. Les noisettes , les mûres & les figes Bananes s'y trouvent par tout. Parmi

DE LA  
fruits p  
la figur  
ons héris  
chissant. L  
et en font  
On par  
commune  
que quelq  
Les Sauva  
les cheveu  
s'en frotte  
peut rare  
la Terre  
point non  
sur les bo  
n'a pre  
Un peu  
plusieurs a  
de la mén  
dire , c  
qui ne s'o  
de la Pêc  
mit les f  
point eu c  
ous en a  
utile de  
ent lieu  
re. les Co  
coup plus  
qui cultiv  
Fèves , de  
d'autres s  
du Tabac,  
dont ils s  
ce qu'ils c  
Ces Sa

d'Ours & de Loups  
 ces Derniers, &  
 & les dressent à  
 ens, si cependant  
 e je suis, n'a point  
 iens, tels qu'en ont  
 que j'ai remarqué  
 le museau allongé

lle dans ce Pays,  
 oissonneuses. Elles  
 avantage, si elles  
 aymans. Les prai-  
 Serpens à sonnet.  
 es parts, que des  
 endent à perte de  
 blement coupées  
 petits Bois, qui  
 ant. Les Campa-  
 Simples, qu'on  
 rtus; il est cer-  
 s en usent beau-  
 ans être Sujets à

ns dans les Fo-  
 yers, les Mû-  
 le toute espece,  
 e connoît point  
 extrêmement  
 brés fruitiers,  
 Les Vignes,  
 portent du rai-  
 ix ordinaires,  
 s, & qui sont  
 mûres & les  
 tout. Parmi

fruits particuliers à ce Pays, il y en a un  
 la figure d'un œuf, qui croît sur des Buif-  
 ons hérissés d'épines, & qui est très-rafrai-  
 chissant. Les Espagnols le nomment *Tsonnos*,  
 & en sont fort friands.

On parle aussi d'une racine, qui est fort  
 commune dans ce Canton de la Floride, &  
 que quelques-uns ont cru être le gingembre.  
 Les Sauvages prétendent qu'elle fait croître  
 les cheveux, & dans cette prévention, ils  
 s'en frottent la tête après l'avoir mâchée. Il  
 ne se trouve rarement dans ce Pays-là, cependant  
 la Terre y est très-fertile. On n'y manque  
 point non plus de sel, que le Soleil y forme  
 sur les bords de la Mer & de quelques Lacs;  
 on n'a presque que la peine de le ramasser.

Un peu plus avant dans les Terres il y a  
 plusieurs autres Peuples, qui vivent à peu près  
 de la même maniere que les Clamcoëts, c'est-  
 à-dire, qui n'ont point de demeure fixe,  
 qui ne s'occupent guère que de la Chasse &  
 de la Pêche, & qui se logent par tout où la  
 nuit les surprend; mais les François n'ont  
 point eu de commerce avec eux, & Joutel ne  
 nous en apprend que les noms, dont j'ai cru  
 inutile de charger cette Histoire. Environ  
 cent lieuës plus loin vers le Nord on rencon-  
 tre les *Cenis*, ou *Assenis*, qui paroissent beau-  
 coup plus humains, qui sont plus sedentaires,  
 qui cultivent la Terre, sement du Maiz, des  
 Fèves, des Citrouilles, des Melons d'eau, &  
 d'autres semblables legumes. Ils plantent aussi  
 du Tabac, & nourrissent quantité de Chevaux,  
 dont ils se servent ordinairement pour porter  
 ce qu'ils ont tué à la chasse.

Ces Sauvages font la guerre fort différem-

Des Cenis.

1685-90.

ment de tous les autres de la Floride. Ils sont tous à Cheval, armés d'un Carquois fait de peaux de Bœufs, rempli de flèches, & leur pend en bandouliere derriere le dos. Ils ont un Arc & un petit plastron de cuir de Bœuf au bras gauche, avec lequel ils prennent les flèches. Ils n'ont point d'autre moyen à la bride de leurs Chevaux, qu'une corde de crin. Leurs étriers sont soutenus d'une corde de la même maniere; ils sont attachés à un morceau de peau de Biche pliée en quatre, qui leur sert de selle; ces étriers sont de petites planches larges de trois pouces, & longues de cinq. Ils se tiennent parfaitement bien à Cheval.

Si leurs Prisonniers peuvent s'échaper, & entrer dans une de leurs Cabannes, non-seulement on ne peut plus les faire mourir; mais ils sont libres, & deviennent Membres de la Nation: ceux, qui n'ont pas eu le bonheur de s'évader, sont mis à mort, de la maniere que je vais dire. On dresse un cadre, à peu près comme font les Illinois, & quelques autres Peuples de la Louisiane, dont j'ai parlé ailleurs; avec cette différence, qu'il est de la hauteur de neuf pieds, & que le Patient est attaché à la traverse d'en haut par les poignets, & à celle d'en bas par la cheville des pieds, avec des cordes bien bandées, qui les soutiennent ainsi en l'air. Ils demeurent en cette posture une demie heure le matin, tournés vers le Soleil levant, & autant le soir, tournés vers le couchant.

Le premier jour on ne leur fait point souffrir d'autre supplice; mais on ne leur donne rien à manger, & tout le tems, qu'ils ne sont point attachés, on les fait danser. Le

DE L...  
second jour  
Soleil, &  
toutour du  
que Fam...  
un plat pl...  
quatre V...  
incisions  
du Patient  
sang, qu...  
surtout ce fa...  
cuire dan...  
boire au...  
du Manu...  
point si o...  
suffise exp...  
ne, qua...  
ne table...  
on distrib...  
ne chac...  
jusqu'à c...  
anse, a...  
Les Ca...  
avec lesq...  
qui son...  
enis eu...  
plus de r...  
rmes. I...  
aïsoient...  
eurs mar...  
presque l...  
éloignées...  
ayant son...  
Cabanne...  
tantôt à...  
soin. Il y...  
demeure

GENERALE  
s de la Floride. Ils font  
d'un Carquois fait  
oli de flèches, &  
re derriere le dos.  
t plastron de cuir  
avec lequel ils  
t point d'autre mo  
aux, qu'une corde  
ôutenus d'une corde  
s sont attachés à un  
uatre, qui leur se  
de petites planches  
longues de cinq.  
bien à Cheval.  
uvent s'échaper,  
abannes, non-seu  
faire mourir; mais  
ent Membres de la  
pas eu le bonheur  
ort de la maniere  
e un cadre, à pet  
, & quelques au  
e, dont j'ai parle  
ce, qu'il est de la  
que le Patient est  
haut par les poi  
ar la cheville des  
bandées, qui les  
ls demeurent en  
e le matin, tour-  
t autant le soir,

fait point souf-  
ne leur donne  
ems, qu'ils ne  
fait danser. Le

Le second jour on les attache avant le lever du soleil, & aussitôt tout le Village s'assemble autour du cadre, Hommes & Femmes, chaque Famille allume son feu, & fait chauffer un plat plein d'eau. Dès que le Soleil est levé, quatre Vieillards font avec un couteau des incisions aux bras, aux jambes & aux cuisses du Patient, & reçoivent dans des plats le sang, qui coule de ses playes. Ils portent ensuite ce sang à d'autres Vieillards, qui le font cuire dans des chaudières, & se donnent à boire aux Femmes & aux Enfants. L'Auteur du Manuscrit, d'où j'ai tiré ce détail, ne dit point si on brûle ces Malheureux, ou si on les laisse expirer dans leur cadre: mais il ajoute que, quand ils sont morts, on les étend sur une table, on les coupe par morceaux, & on distribue ces morceaux à toute l'Assemblée; que chaque Famille fait cuire sa part; que jusqu'à ce qu'elle soit cuite, tout le Monde danse, après quoi on la mange.

Les *Cenis* ont pour Voisins les *Ayennis*, Des *Ayennis*, avec lesquels ils vivent en bonne intelligence, qui sont en plus petit nombre, quoique les *Cenis* eux-mêmes, selon Joutel, n'ayent pas plus de mille Hommes en état de porter les armes. Il paroît que ces deux Nations n'en faisoient autrefois qu'une; leur langage, leurs manieres, & leur caractère d'esprit sont presque les mêmes. Leurs Cabannes sont assez éloignées les unes des autres, chaque Famille ayant son Champ autour de la Sienné. Ces Cabannes sont rondes, & Joutel les compare, tantôt à des Ruches, tantôt à des Mulons de foin. Il y en a de grandes, où Personne ne demeure, & qui ne servent que pour les As-

semblées publiques ; soit qu'on veuille réjouir, ou traiter des affaires communes.

Celles, qui sont habitées, sont aussi pour l'ordinaire très-vastes. Il y en a, qui ont jusqu'à soixante pieds de diamètre, & où l'on trouve quinze ou vingt Ménages, qui n'ont de commun que le feu, lequel est au milieu de la Cabanne, & ne s'éteint jamais. Pour construire ces Cabannes on plante en rond des Arbres de la grosseur de la cuisse, de telle manière, qu'ils se touchent par le bout ; on les joint avec des lattes, qui servent à soutenir les herbes, dont la Cabanne est couverte. Les meubles de ces Sauvages consistent dans quelques peaux de Bœufs, ou de Chevreuils fort bien passées ; en quelques nattes bien travaillées, & en quelques poteries de terre, qui sont bien faites. Ils s'en servent pour faire cuire leurs viandes, leur sagamité & leurs légumes. Ils ont aussi des paniers faits de cannes, où ils mettent leurs fruits & leurs autres provisions. Leurs lits sont élevés de Terre de trois-pieds, construits d'un tissu de cannes, proprement accommodés avec des nattes & des peaux passées, où l'on a laissé le poil. Les unes & les autres servent de matelats & de couvertures. Tous les lits sont aussi séparés avec des nattes, suspendus en guise de rideaux.

Lorsque la saison de labourer la Terre est venuë, on s'assemble quelquefois jusqu'à cent Personnes, les Hommes & les Femmes séparément. Ils travaillent ainsi jusqu'à ce qu'ils aient cultivé une certaine portion de Terrain, dont le Propriétaire régale ensuite les Travailleurs, & le reste du jour se passe à danser

DE  
à se  
ce, &  
soient  
pénible  
ficie de  
le bout  
de man  
de fer.  
parées,  
Femme  
es, au  
nage.

Ces  
Femme  
gréable  
siquen  
ada. I  
figure b  
ne sont  
ce n'est  
alors ils  
de Che  
jamais  
pas fort  
la Louy  
difficile  
en adult  
mal leu  
arriver,

Ils n'  
culte ré  
Religion  
ils en cu  
mettent  
sont pos  
quement

GENERALE  
soit qu'on veuille  
affaires communes.  
tées, sont aussi por  
y en a, qui ont ju  
diamètre, & où l'on  
Ménages, qui n'ont  
lequel est au milieu  
éteint jamais. Pour  
on plante en rond  
de la cuisse, de telle  
ent par le bout; on  
qui servent à sou-  
Cabanne est cou-  
Savages consistent  
rufs, ou de Che-  
en quelques nattes  
quelques poteries de  
Ils s'en servent  
es, leur sagamité  
i des paniers faits  
urs fruits & leurs  
s sont élevés de  
its d'un tissu de  
modés avec des  
ù l'on a laissé le  
vent de matelats  
its sont aussi sé-  
lués en guise de  
er la Terre est  
ois jusqu'à cent  
Femmes sépa-  
s jusqu'à ce qu'ils  
on de Terrain,  
suite les Tra-  
passe à danser

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 23  
& à se divertir. Le lendemain on recommen-  
ce, & cela dure jusqu'à ce que tous les Champs  
soient labourés. Au reste ce travail n'est pas  
pénible; on se contente de remuer la super-  
ficie de la Terre avec un gros bâton fendu par  
le bout, inseré dans un autre bâton, qui sert  
de manche; car ces Peuples n'ont aucun outil  
de fer. Quand toutes les Terres sont ainsi pré-  
parées, les Hommes se retirent, ce sont les  
Femmes seules, qui sont chargées des semen-  
ces, aussi-bien que de tout le travail du mé-  
nage.

Ces Sauvages sont bien faits Hommes &  
Femmes, & n'ont rien naturellement de dés-  
agréable dans les traits du visage; mais ils se  
peignent & se peignent comme ceux du Ca-  
nada. Ils y trouvent une beauté, qui les dé-  
figure beaucoup aux yeux des Européens. Ils  
ne sont pas plus vêtus que les Clamcoëts, si  
ce n'est lorsque le vent souffle du Nord; car  
alors ils se couvrent de peaux de Bœufs, ou  
de Chevreuils bien passées. Mais ils n'ont  
jamais rien sur la tête. Leurs mœurs ne sont  
pas fort différentes de celles des Peuples de  
la Louysiane. Les Femmes n'y sont pas fort  
difficiles à séduire; mais si elles sont surprises  
en adultere par leurs Maris, elles passent fort  
mal leur tems. Le moins, qui leur en puisse  
arriver, est d'être répudiées.

Ils n'ont ni Temple, ni rien, qui dénote un  
culte réglé. Ils ne paroissent pourtant pas sans  
Religion; car lorsque les Bleds sont mûrs,  
ils en cueillent une certaine quantité, qu'ils  
mettent dans une corbeille, & ces corbeilles  
sont posées sur une maniere d'escabeau, uni-  
quement destiné à cet usage. Ensuite un

1686-90.

Vieillard étendant la main dessus, récité une Formule assez longue, puis distribué ce Bled aux Femmes. Il n'est permis de manger du Bled nouveau, que huit jours après cette cérémonie. La même chose se pratique dans de certains repas, qui se font en commun. On ne sert point la sagamité aux Conviés, qu'elle n'ait été mise dans un vase, posé aussi sur un escabeau, & qu'un Vieillard n'ait récité sa Formule, en étendant les bras sur ces mets. Enfin lorsqu'un jeune Homme est armé pour la première fois, & lorsqu'on est sur le point de semer les Terres, les armes & les semences sont aussi en quelque façon consacrées de la même manière.

M. de la Sale  
veut chercher  
le Micissipi  
par Mer.

Cependant M. de la Sale acheva enfin son Fort, & lui donna le nom de *S. Louys*. Ensuite, comme il ne pouvoit pas s'ôter de la tête que le Micissipi se déchargeoit dans la Baye, où il avoit pris terre, & qu'il appella aussi la *Baye de S. Louys*; il résolut d'en faire le tour sur sa Fregate. Il s'y embarqua au mois d'Octobre, laissant dans son Fort trente-quatre Personnes sous le Commandement de Joutel, à qui il défendit de recevoir aucun de ceux, qu'il menoit avec lui, s'il ne lui remettoit une Lettre de sa main. Il avoit perdu depuis peu le Sieur Le Gros, qui ayant été picqué d'un Serpent à sonnettes, & ne connoissant pas le remède présent, qu'on trouve par tout à cette piqueure, avoit été contraint de se faire couper la jambe, & étoit mort peu de tems après l'opération. Ce Garde-Magasin étoit propre à bien des choses, & entendoit fort bien les affaires. Il fut un de ceux, dont M. de la Sale ressentit plus vivement la perte.

Après

GÉNÉRALE  
main dessus, récité  
que, puis distribuë ce  
l'est permis de man-  
que huit jours après  
me chose se pratique  
qui se font en com-  
la sagamité aux Con-  
nife dans un vase,  
, & qu'un Vieillard  
en étendant les bras  
d'un jeune Homme  
fois, & lorsqu'on  
s Terres, les armes  
en quelque façon  
aniere.

acheva enfin son  
de *S. Louys*. En-  
t pas s'ôter de la  
chargéoit dans la  
, & qu'il appel-  
s; il resolut d'en  
Il s'y embarqua  
t dans son Fort  
le Commande-  
ndit de recevoir  
avec lui, s'il ne  
main. Il avoit  
Gros, qui ayant  
ttes, & ne con-  
, qu'on trouve  
t été contraint  
& étoit mort  
Ce Garde-Ma-  
hofes, & en-  
Il fut un de  
tit plus vive-  
Après

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 25  
Après le départ de la Fregate on fut plus de  
ois mois, sans en avoir aucune nouvelle à  
Louis. Enfin vers la mi-Janvier 1686. on  
a apprit de fort tristes par le Sieur Duhaut,  
ont le jeune Frere, nommé *Dominique*, étoit  
été dans le Fort. L'Ainé qui avoit suivi M.  
de la Sale, arriva, sans apporter de Lettre de  
part; il étoit seul dans un Canot, & on l'en-  
ndit un soir, qui appelloit son Frere. La Sen-  
nelle en avertit le Commandant, qui crai-  
nit d'abord qu'il ne fût arrivé quelque acci-  
ent funeste; il s'avança pour parler à Duhaut,  
& après que celui-ci l'eut assuré que M. de la  
Sale jouissoit d'une parfaite santé, il lui de-  
manda s'il avoit sa permission par écrit pour  
venir au Fort. Duhaut lui répondit que non;  
mais il lui raconta d'une maniere en appa-  
rence si sincere ce qui avoit occasionné son re-  
tour, que Jourel crut pouvoir se dispenser de  
léferer à l'ordre, dont nous avons parlé. Il  
permit donc à Duhaut d'entrer dans le Fort,  
& voici le recit, que cet Homme lui fit de  
ses aventures.

M. de la Sale, dit il, étant arrivé à la  
vûe de la Fregate, il y envoya cinq de ses  
meilleurs Hommes, & leur enjoignit de re-  
commander de sa part au Pilote de sonder le  
mouillage avec un Canot. Le Pilote obéit, &  
employa tout un jour à ce travail; le soir se  
trouvant apparemment saigné, il descendit  
à Terre avec ceux, qui lui avoient apporté  
l'ordre, & il y fit du feu. Ils s'endormirent  
ensuite, sans prendre aucune précaution contre  
les Sauvages, lesquels avertis par le feu qu'il  
y avoit là des François, s'approcherent pen-  
dant la nuit, massacrerent les six Hommes,

Plusieurs  
François mas-  
sacrés par les  
Sauvages.



1686-90.

26 HISTOIRE GENERALE

qui dormoient profondément , & briserent leur Canot.

La Sale ne les voyant point revenir au terme qu'il leur avoit marqué , alla lui-même le chercher , & trouva les tristes restes de leurs cadavres , que des Loups , ou d'autres Bêtes carnacieres avoient presque entièrement dévorés. Il regretta surtout son Pilote , qui étoit un habile Homme , & il eut bientôt sujet de le regretter encore davantage. Il fit ensuite avancer sa Fregate dans la Baye , y envoya toutes les provisions , dont il avoit besoin pour l'Entreprise , qu'il méditoit , & y laissa quelques-uns de ses Gens , à qui il défendit de s'éloigner sans un ordre de sa part , ni de descendre à terre sans Escorte.

Cela fait , il s'embarqua avec vingt Hommes dans deux Canots pour traverser la Baye , & dès qu'il fut à l'autre bord , il enfonça ses deux Canots dans l'Eau , & continua son chemin par Terre. Après quelques jours de marche il se trouva sur le bord d'une belle Riviere qu'il nomma *la Maligne* ; un peu plus loin Duhaud s'étant arrêté derrière les autres , s'éleva , & se trouva , sans le sçavoir , vis-à-vis le Fort S. Louis. Comme il n'y avoit rien dans ce recit , qui ne fût vraisemblable , Joutel ne put se défendre d'y ajouter foy , & se contenta de veiller de près sur les démarches de Duhaud.

Vers le milieu du mois de Mars , M. de la Sale arriva en fort mauvais équipage à S. Louis avec M. Cavalier , son Frere ; Moranget , son Neveu , & cinq ou six Hommes , ayant envoyé les autres chercher sa Fregate , dont il étoit en peine. Quoiqu'il n'eût point

GENERALE  
dément, & briser

point revenir au tem  
e, alla lui-même le  
tristes festes de leur  
s, ou d'autres Bête  
qu'entièrement devo  
on Pilote, qui étoit  
ut bientôt sujet de le  
e. Il fit ensuite avan  
ye, y envoya toute  
avoit besoin pour  
oit, & y laissa quel  
qui il défendit de  
e sa part, ni de des

a avec vint Hom  
traverser la Baye  
rd, il enfonça se  
continua son che  
ques jours de mar  
une belle Riviere  
un peu plus loin  
re les autres, s'é  
sçavoir, vis-à-vis  
y avoir rien dans  
blable, Joutel ne  
py, & se contenta  
marches de Du

Mars, M. de la  
is équipage à S  
Frere; Moran  
à six Hommes  
cher sa Fregate,  
u'il n'eût point

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 27

trouvé ce qu'il cherchoit, il paroissoit pour-  
tant assez satisfait de sa course, & il dit qu'il  
n'avoit parcouru que de très-beaux Pays.  
Cela ne l'avançoit pas beaucoup, & il le  
sçavoit mieux que Personne; mais il compre-  
noit la nécessité de ne pas décourager ses  
Gens, & il étoit grand Maître dans l'art de  
dissimuler son chagrin. La vûe de Dubaut,  
qu'il croyoit avoir déserté, le troubla un peu  
d'abord, & il demanda à Joutel pourquoi il  
l'avoit reçu contre sa défense? Joutel lui en  
dit la raison, & il parut s'en contenter.

Le lendemain le jeune Cavalier son Neveu,  
et tous ceux, qu'il avoit envoyés chercher sa  
regate, revinrent au Fort, & lui dirent qu'ils  
n'en avoient pu apprendre aucune nouvelle.  
Cela le mit dans une grande perplexité, parce  
qu'il avoit laissé sur ce Bâtiment son linge,  
ses habits, ses papiers, & ses meilleurs effets.  
D'ailleurs son dessein étoit de se servir d'a-  
bord de ce Bâtiment pour remonter quelques-  
unes des Rivieres, qu'il avoit découvertes,  
puis de l'envoyer aux Isles de l'Amérique,  
pour y demander du secours, ou de la monter  
lui-même, & de ranger toute la Côte du Gol-  
phe Mexique, jusqu'à ce qu'il eût trouvé le  
Miccissipi, quand il auroit perdu toute espe-  
rance d'entrer dans ce Fleuve par quelque une  
des Rivieres, qui se déchargent dans la Baye.

Il prit néanmoins son parti avec sa fermeté  
ordinaire, & vers la fin d'Avril il se remit  
en marche pour faire une nouvelle course.  
Quelques jours après son départ M. de Chef-  
deville, le Marquis de la Sablonniere, &  
quelques autres de ceux, qui étoient restés  
sur la Belle, arriverent à S. Louis dans un

1686-90.

Naufrago de  
la Fregate.

1586-90.

Cinot avec ses habits, une partie de ses papiers & de son linge, & quelques provisions. Joutel leur demanda où étoit la Fregate, & ils lui repondirent qu'elle étoit échouée & brisée. Il lui raconterent les circonstances de cette nouvelle infortune, qui étoit à M. de la Sale l'unique ressource, sur laquelle il put compter après tant de disgraces, & voici de quelle maniere ils lui dirent que la chose s'étoit passée.

L'eau ayant manqué sur ce Bâtiment, le Sieur PLANTEROSE alla lui septième pour en faire une nouvelle provision dans la plus prochaine Riviere. Comme ils s'en retournoient à bord avec leur charge, les vents contraires les arrêterent lontems; & la nuit les prit, avant qu'ils pussent arriver. Ceux, qui étoient dans la Fregate, & qui les avoient vû faire effort pour revenir, allumerent un feu pour leur servir de Guide dans l'obscurité; mais cette lumiere s'étant éteinte peu de tems après, on ne songea point à y suppléer, & ni la Chaloupe, ni aucun de ceux, qui étoient dedans, n'ont paru depuis. On les attendit quelques jours, & ce fut inutilement: enfin l'Equipage de la Fregate, pressé par la soif, voulut se rapprocher de l'Habitation, qui n'étoit qu'à deux lieues sur le bord de la Riviere; mais comme l'extrême foiblesse, où se trouvoit tout le Monde, peut-être aussi le défaut d'habileté, ne leur permirent pas de bien manœuvrer, & que le vent devint contraire, le Bâtiment fut jeté à la Côte de l'autre côté de la Baye, & il y échoua.

Ces pauvres Gens ainsi dégradés dans un Pays perdu, & n'ayant plus de Chaloupe,

DE  
l'imagi  
tirer, c  
traverse  
mal, q  
surent  
second,  
tout ce  
Fregate  
resterent  
fort em  
cause de  
cette du  
eau ne  
in ils t  
acomme  
avec leq  
Deux  
out sav  
Cette lo  
inquiète  
avec dor  
jour; les  
Sujets,  
s'écartoi  
serterent  
parmi ce  
enfin plu  
des mur  
complots  
re étoit  
des Méc  
prétend  
de Parti  
Il y a  
Malheur  
noir des

GENERALE  
ne partie de ses pa  
quelques provisions.  
étoit la Fregate, &  
étoit échouée &  
es circonstances de  
qui étoit à M. de  
sur laquelle il put  
graces, & voici de  
ent que la chose

ce Bâtiment, le  
septième pour en  
dans la plus pro  
s'en retournoient  
es vents contrai-  
t la nuit les prit  
Ceux, qui étoient  
oient vû faire ef-  
un feu pour leur  
rité; mais cette  
tems après, on ne  
ni la Chaloupe,  
t dedans, n'ont  
quelques jours,  
l'Equipage de la  
oulut se rappo-  
étoit qu'à deux  
e; mais comme  
ouvoit tout le  
aut d'habileté,  
n manoeuvrer,  
e, le Bâtiment  
té de la Baye,

gradés dans un  
le Chaloupe,

n'imaginèrent point d'autre moyen de s'en-  
turer, que de construire un Radeau, pour  
traverser la Baye; mais ils le fabriquerent si  
mal, que les Premiers, qui s'y risquerent,  
furent tous noyés. Les autres en firent un  
second, qui se trouva meilleur; ils y mirent  
tout ce qu'ils purent sauver des effets de la  
Fregate, & firent heureusement le trajet. Ils  
restèrent ensuite quelque tems sur le rivage  
fort embarrassés, parce qu'ils n'osoient, à  
cause des Sauvages, se hasarder à faire le  
reste du chemin par Terre, & que leur Ra-  
deau ne pouvoit pas remonter la Riviere. En-  
fin ils trouverent un méchant Canot, qu'ils  
acommoderent le mieux, qu'ils purent, &  
avec lequel ils se rendirent à S. Louis.

Deux mois se passerent ensuite, sans qu'on  
put sçavoir ce qu'étoit devenu M. de la Sale.  
Cette longue absence n'étoit pas encore ce qui  
inquiétoit le plus le Commandant; il voyoit  
avec douleur la Colonie diminuer de jour en  
jour; les maladies en enlevoient les meilleurs  
Sujets, les Sauvages massacroient ceux, qui  
s'écartoient trop à la chasse; quelques-uns dé-  
serterent, & n'eurent pas honte de se refugier  
parmi ces Barbares, pour y vivre comme eux.  
Enfin plusieurs commencerent à murmurer, &  
des murmures ils passerent aux plus odieux  
complots. L'Ainé Duhaut, dont le jeune Fre-  
re étoit avec M. de la Sale, se mit à la tête  
des Mécontents, & Joutel fut informé qu'il ne  
prétendoit rien moins, que de se faire Chef  
de Parti.

Il y a pourtant bien de l'apparence que ce  
Malheureux n'avoit point encore formé le  
noir dessein, qu'il exécuta depuis. On n'a-

1686.90.

30 HISTOIRE GENERALE

rive que par degrés au comble de la scélératesse, & Duhaut n'avoit point encore de motif, qui l'engageât à commettre un parricide. Ce qui est certain, c'est que sur la menace, que lui fit son Commandant de s'assurer de lui, s'il continuoit à cabaler, il se contint assez jusqu'au retour de M. de la Sale, qui arriva au mois d'Août à S. Louis. Il y apprit la perte de sa Fregate avec une tranquillité d'ame, qu'on admira d'autant plus, qu'il avoit lui-même fait pendant son voyage des pertes, que rien ne pouvoit remplacer.

Voyage de M. de la Sale aux Cenis. Il perd une partie de ses Cenis.

Il avoit pénétré jusqu'aux Cenis, avec lesquels il avoit fait alliance, & il ne se lassoit point de vanter la beauté & la bonté du Pays, qu'il avoit parcouru, mais il n'en étoit pas plus sçavant sur ce qu'il cherchoit, & tout le profit de son voyage se reduisoit à cinq Chevaux chargés de quelques provisions, que ses nouveaux Alliés lui avoient donnés. D'autre part, de vint Hommes, qu'il avoit menés avec lui, il n'en ramenoit que huit. Il demanda en arrivant si le jeune Duhaut, L'ÉCLERT, HURIE & deux autres, qui ne sont pas nommés dans mes Mémoires, étoient à l'Habitation, où il leur avoit permis de retourner? On lui répondit qu'aucun d'eux n'avoit paru. Il ajouta que le Sicur BIMOREZ s'étoit égaré dans le chemin, & on ne l'a point vu depuis: qu'un de ses Domestiques, nommé DUMESNY l'avoit été entraîné au fond de l'eau, & dévoré par un Crocodile, & que quatre autres avoient déserté, tandis qu'il étoit chez les Cenis.

Il tombe malade.

Tant de pertes firent de fâcheuses impressions sur tous ceux, qui restoient à S. Louis.

DE  
M. de  
& sur  
voyage  
trêmes  
mois  
sans  
mes  
dans  
de s'él  
de tâc  
le poi  
attaqu  
de dis  
Jou  
le voy  
offre  
sa pre  
qu'il v  
Frere  
trouva  
dispos  
que J  
il non  
Louis  
bien  
tour d  
en ét  
Sauva  
qu'il e  
y reste  
du no  
ou Fil  
collets  
Sablou  
Apr  
il se m

GENERALE:  
semble de la scéléra-  
int encore de mô-  
mettre un parricide.  
e sur la menace,  
de s'assurer de lui,  
se contint assez  
ale, qui arriva au  
apprit la perte de  
lité d'ame, qu'on  
avoir lui-même  
pertes, que rien

Cenis, avec les-  
& il ne se laissoit  
bonté du Pays,  
l'n'en étoit pas  
hoit, & tout le  
oit à cinq Che-  
issions, que ses  
onnés. D'autre  
l'avoit menés  
e huit. Il de-  
Duhaut, L'E  
utres, qui ne  
oires, étoient  
oit permis de  
l'aucun d'eux  
eur BIHOREL  
n ne l'a point  
iques, nom-  
ainé au fond  
odile, & que  
dis qu'il étoit  
uses impres-  
t à S. Louis.

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 31  
M. de la Sale n'y fit pas assez d'attention,  
& sur le champ il se déterminâ à un troisième  
voyage; mais comme les chasseurs étoient ex-  
trêmes, il jugea à propos de le différer jusqu'au  
mois d'Octobre. Les Clamcoëts le harceloient  
sans cesse, & lui tuèrent encore deux Hom-  
mes presque sous ses yeux; ce qui le confirma  
dans la résolution, qu'il avoit déjà prise,  
de s'éloigner de ces Barbares. Son dessein étoit  
de tâcher de gagner les Illinois, & il étoit sur  
le point de se mettre en marche, lorsqu'il fut  
attaqué d'une violente hernie, qui l'obligea  
de différer son départ.

1686-90.

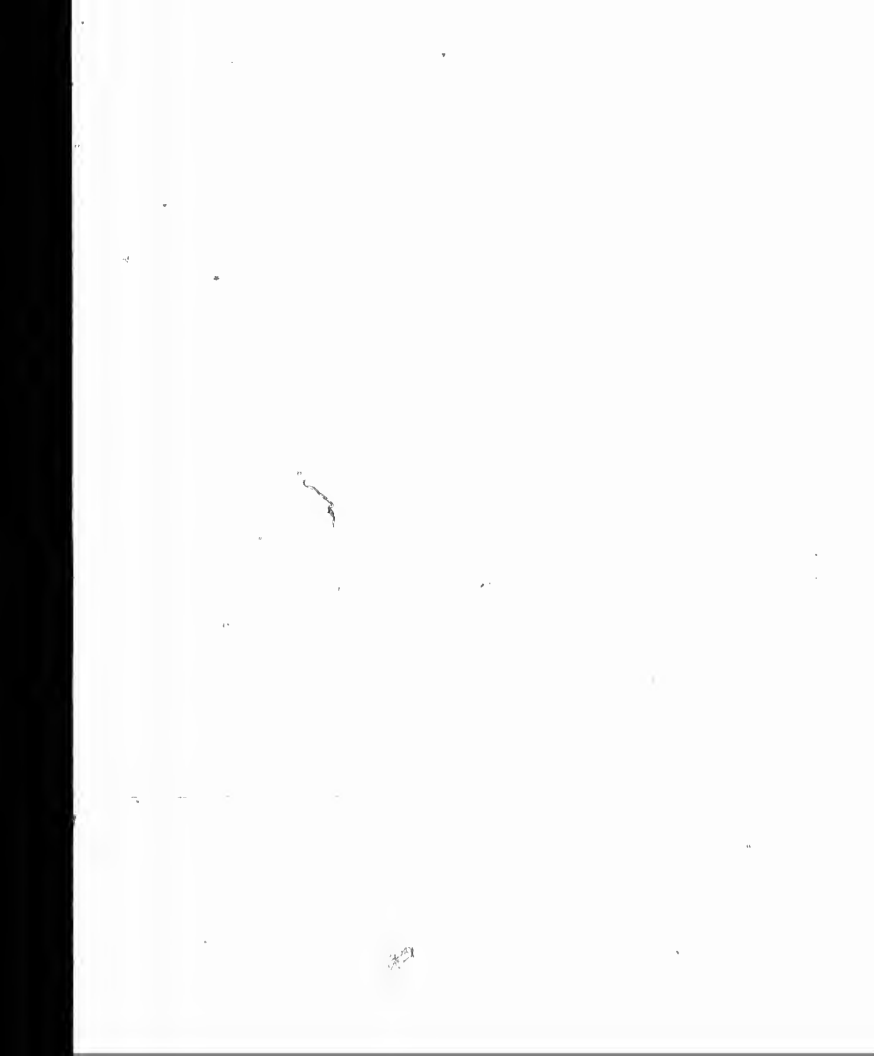
Joutel le voyant en cet état, s'offrit de faire  
le voyage avec quinze Hommes; mais son  
offre ne fut pas acceptée. La Sale lui dit que  
sa présence étoit nécessaire aux Illinois, &  
qu'il vouloit envoyer de-là M. Cavalier son  
Frere, en France. Sur la fin de Décembre il se  
trouva soulagé de son incommodité, & se  
disposa tout de bon à partir. Il fut bien aisé  
que Joutel l'accompagnât dans ce voyage, &  
il nomma pour commander en sa place à S.  
Louis le Sieur LE BARBIER. Il avoit assez  
bien fortifié cette Habitation depuis son re-  
tour des Cenis, & il se flattoit de l'avoir mise  
en état de ne pouvoir être insultée par les  
Sauvages: il y laissa autant de provisions,  
qu'il en falloit pour tout le Monde, qui devoit  
y rester, c'est-à-dire, pour vingt Personnes,  
du nombre desquelles étoient sept Femmes,  
ou Filles, les PP. Maxime & Zenobe, Re-  
collets, M. de Chefdeville, le Marquis de la  
Sablonnière, & un Chirurgien.

Après qu'il eut donné ses derniers ordres,  
il se mit en marche le douzième de Janvier









1686-90.  
Il part pour aller chercher les Illinois.

1687-90.

1687. avec seize Hommes, y compris M. Cavelier, son Frere, Moranger & le jeune Cavelier, ses Neveux, le P. Anastase, Joutel Duhaud, Archevêque, de Marle, un Allemand de Witemberg, nommé HIENS. a) qui avoit été Flibustier, & qu'il avoit engagé au petit Goave; un Chirurgien, nommé LIOTOT, le Pilote TESSIER; le jeune Talon, le Laquis de M. de la Sale, qui avoit nommé SAGET, & un Sauvage, bon Chasseur; je fais mention de tous ceux-ci, parce qu'il en sera beaucoup parlé dans la suite. Pour soulager ses Voyageurs, M. de la Sale avoit chargé les cinq chevaux qu'il avoit amenés des Cenis, de la meilleure partie du bagage & des provisions. Quoiqu'on cheminât par un très-beau Pays, on ne laissa point de souffrir beaucoup, surtout à cause des pluyes, qui avoient fait déborder presque toutes les Rivieres. On rencontra souvent des Sauvages; mais M. de la Sale les gagna tous par ses bonnes manieres; ce qui ne l'empêcha point de se tenir sur ses gardes, & de camper avec de très-grandes précautions. La difficulté de traverser les Rivieres augmentant, parce qu'on en rencontra de fort larges, & qui n'étoient point guayables, la nécessité lui fit imaginer la construction d'un Canot, qui se portoit avec des perches, & qui fut d'une tres grande utilité.

A mesure qu'on avançoit dans le Pays, on le trouvoit plus peuplé, & lorsqu'on ne fut plus éloigné des Cenis, que de quarante lieues, on apprit qu'il y avoit un François parmi ces

(a) Quelques-uns le nomment JEMME, & disent que c'étoit un Sol- dat Anglois; mais il y a bien de l'apparence qu'ils se trompent.

DE  
auva  
la c  
arole  
ot, c  
aire  
quais  
Sauva  
gnoier  
tendre  
Ils  
vêque  
rent  
Ils n'e  
qui ét  
voulu  
tandis  
leur v  
Liotot  
de hac  
expite  
sur son  
parole  
de M  
le refu  
qu'aux  
rendre  
qu'il n  
Cep  
forfait  
que le  
peu de  
prien  
traite  
s'ils n  
Après.  
d'y ré

G E N E R A L E  
 nmes , y compris M  
 Moranget & le jeune  
 le P. Anastase, Joutel  
 de Marle, un Alle  
 nommé HIENS. a)  
 & qu'il avoit engage  
 rgien, nommé LIOT  
 le jeune Talon, le  
 le, qui avoit nom  
 on Chasseur; je fais  
 parce qu'il en sera  
 e. Pour soulager ses  
 voit chargé les cinq  
 és des Cenis, de la  
 & des provisions.  
 un très-beau Pays,  
 ir beaucoup, sur-  
 i avoient fait dé-  
 vières. On ren-  
 s; mais M. de la  
 onnes manières;  
 e se tenir sur ses  
 très-grandes pré-  
 rfer les Rivieres  
 encontra de fort  
 guayables, la  
 struction d'un  
 es perches, &  
 ité.  
 s le Pays, on  
 qu'on ne fut  
 arante liens,  
 is parmi ces  
 is; mais il y a  
 pparence qu'ils  
 it.

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 33  
 Sauvages. Le dix-sept de May Moranget étant  
 la chasse, & ayant, dit-on, maltraité de  
 parole Duhaur, Hiens, & le Chirurgien Lio-  
 tot, ces trois Hommes résolurent de s'en dé-  
 faire au plutôt, & de commencer par le La-  
 quais de M. de la Sale, & par son Chasseur  
 Sauvage, appelé N I C A, qui accompa-  
 gnoient Moranget, & qui auroient pu le dé-  
 fendre.

1687-90.

Ils communiquèrent leur dessein à Larche-  
 vêque & au Pilote Tessier, qui l'approuve-  
 rent & voulurent avoir part à l'exécution.  
 Ils n'en parlerent point au Sieur de Marle,  
 qui étoit avec eux, & qu'ils auroient bien  
 voulu pouvoir éloigner. La nuit suivante,  
 tandis que les trois malheureuses victimes de  
 leur vengeance dormoient tranquillement,  
 Liotot leur donna à chacun plusieurs coups  
 de hache sur la tête. Le Sauvage & le Laquais  
 expirèrent sur le champ. Moranget se leva  
 sur son séant, mais sans proferer une seule  
 parole, & les Assassins contraignirent le Sieur  
 de Marle de l'achever, en le menaçant, s'il  
 le refusoit, de lui faire le même traitement  
 qu'aux autres; ils vouloient sans doute le  
 rendre complice de leur crime, pour s'assurer  
 qu'il ne les accuseroit pas.

Moranget, le  
 Laquais & le  
 Chasseur de  
 M. de la Sale  
 sont assas-  
 nés.

Cependant comme il est rare qu'un premier  
 forfait ne soit pas suivi de ces inquiétudes,  
 que les plus grands Scélérats ont toujours un  
 peu de peine à calmer, les Meurtriers com-  
 prirent qu'il ne leur seroit pas aisé de se souf-  
 traire à la juste vengeance de M. de la Sale,  
 s'ils ne le prévenoient, & ils s'y résolurent.  
 Après avoir délibéré ensemble sur les moyens  
 d'y réussir, ils crurent que le plus sûr étoit

1687-90.

34 HISTOIRE GENERALE

d'aller au devant de lui, de faire main-basse sur tous ceux, qui pourroient s'opposer à leur dessein, & de se frayer ainsi un chemin au parricide, qu'ils méditoient.

Une résolution si étrange ne pouvoit être inspirée que par ce désespoir aveugle, qui précipite les Criminels dans l'abîme, qu'ils se sont creusés; mais un incident, qu'ils n'avoient pu prévoir, leur livra la proie, qu'ils cherchoient. Une Riviere, qui les sépara du Camp, & qui s'étoit considérablement grossie, depuis qu'ils l'avoient passée, les retint deux jours; & ce retardement, qui d'abord leur parut un obstacle à l'exécution de leur projet, leur en facilita le succès. M. de la Sale surpris de ne pas voir revenir son Neveu, ni les deux Hommes, qui l'accompagnoient, voulut en aller chercher lui-même des nouvelles. On remarqua qu'au moment, qu'il se mit en chemin, il se troubla, & qu'il s'informa avec une sorte d'inquiétude, qui ne lui étoit pas ordinaire, si Moranger n'avoit pas eu prise avec quelqu'un. Il appella ensuite Joutel, lui confia la garde de son Camp, lui recommanda d'y faire de rems en rems la ronde, de ne point permettre qu'aucun s'en écartât, & d'allumer des feux, afin que la fumée servit à le remettre dans sa route, supposé qu'il s'égarât au retour. Il partit le vintième avec le P. Anastase & un Sauvage. Comme il approchoit du lieu, où les Assassins s'étoient arrêtés, il aperçut des Aigles, qui voltigeoient assez près de-là, ce qui lui fit juger qu'il y avoit en cet endroit quelque charogne, il tira un coup de fusil, & les Conjurés, qui ne l'avoient point encore

DE  
perçu  
vochoi  
La R  
Larc  
de l  
partète  
berbes  
nevéq  
ment a  
deman  
épond  
nomen  
de reçu  
C'est ai  
voit ap  
présent  
suspect.  
Le P  
Confre  
que Jou  
encore  
qu'il fit  
général  
criers,  
dans to  
gera son  
des ma  
péchés  
che, il  
Une  
tre les  
Marine  
contre  
prime  
corde a  
tué; m

, de faire main-basse  
oient s'opposer à leur  
ainsi un chemin a  
ient.

ge ne pouvoit être  
spoir aveugle, qui  
dans l'abîme. qu'ils  
n incident, qu'ils  
ur-livra la proye  
riviere, qui les sé  
étoit considérable  
s l'avoient passés,  
retardement, qui  
acle à l'exécution  
cilitera le succès.  
pas voir revenir  
ommes, qui l'ac-  
ller chercher lui-  
remarqua qu'au  
emin, il se trou-  
une sorte d'in-  
as ordinaire, si  
avec quelqu'un.  
i confia la garde  
ada d'y faire de  
point permettre  
umer des feux,  
mettre dans sa  
au retour. Il  
Anastase & un  
it du lieu, où  
il aperçut des  
près de-là, ce  
en cet endroit  
oup de fusil,  
point encore

perçu, se doutèrent que c'étoit lui, qui ap-  
prochoit, & préparèrent leurs armes.

1687-90.

La Riviere étoit entr'eux & lui; Duhaut  
L'archevêque la passerent, & ayant aperçu  
M. de la Sale, qui venoit au petit pas, ils  
arrêterent. Duhaut se cacha dans de grandes  
herbes, ayant son fusil chargé & bandé; Lar-  
chevêque s'avança un peu plus, & un mo-  
ment après M. de la Sale, ayant reconnu, lui  
demanda où étoit son Neveu Moranget? Il  
répondit qu'il étoit à la dérive, & dans le  
moment Duhaut tira son coup. M. de la Sale  
le reçut dans la tête, & tomba roide mort.  
C'est ainsi que Joutel rapporte le fait. Il l'a-  
voit appris du P. Anastase même, qui étoit  
présent, & dont le témoignage ne peut être  
suspect.

Mort tragi-  
que de M. de  
la Sale.

Le P. Louis Hennepin, qui cite aussi son  
Confiteur, mais qui est bien moins croyable  
que Joutel, prétend que M. de la Sale vécut  
encore une heure après qu'il eut été blessé,  
qu'il fit au P. Anastase une espèce de confession  
générale qu'il pardonna sa mort à ses Meur-  
triers, & qu'il entra avec beaucoup de piété  
dans tous les autres sentimens, que lui sug-  
gera son Confesseur, qu'il reçut avec de gran-  
des marques de religion l'absolution de ses  
péchés, & qu'avant que de se mettre en mar-  
che, il s'étoit approché des Sacremens

Une Relation manuscrite, que j'ai eue en-  
tre les mains, qui se garde au dépôt de la  
Marine, & dont l'Auteur paroît fort prévenu  
contre M. de la Sale, au sujet duquel il s'ex-  
prime d'une façon fort défavantageuse, s'ac-  
corde avec Joutel sur la maniere, dont il fut  
tué; mais elle change beaucoup de circon-

1687-90.

tances dans le récit de cet assassinat. L'archevêque y est nommé D'YVETOT, peut être portoit-il ces deux noms; elle ne fait pas mention de l'Allemand Hiens, mais d'un Soldat Anglois; qu'elle appelle JEMME, & d'un nommé MUNIER. Elle ajoûte que ce fut un Domestique du Sieur D'YVETOT, que M. de la Sale demanda, où étoit Moranger, & que celui-ci, selon l'ordre, qu'il en avoit de son Maître, répondit brusquement, le chapeau sur la tête, qu'il étoit à la dérive: que le Sale, choqué de cette maniere insolente de répondre, menaça le Domestique, qui lui repliqua avec encore plus d'audace: que le Sale s'avança pour le frapper: que le Domestique, ainsi qu'il en étoit convenu avec les Assassins, se mit à fuir du côté, où ils étoient cachés, & que quand M. de la Sale fut à portée, ils tirèrent tous ensemble; mais qu'il n'y en eut qu'un, qui tira juste.

Quoiqu'il en soit, telle fut à peu près la fin tragique de Robert Cavelier, Sieur de la Sale, Homme d'une capacité, d'une étendue d'esprit, d'un courage & d'une fermeté d'ame, qui auroient pu le conduire à quelque chose de grand, si, avec tant de bonnes qualités, il avoit sçu se rendre Maître de son humeur sombre & atrabilaire, fléchir la sévérité, ou plutôt la dureté de son naturel, & reprimer la hauteur, avec laquelle il traitoit, non-seulement ceux, qui dépendoient entièrement de lui, mais ses Associés même, dont quelques-uns, comme on l'assûre en particulier de ses deux Assassins, avoient fait une bonne partie des avances pour son Entreprise, & y avoient par conséquent un très-grand intérêt.

On lui a encore reproché avec justice de n'avoir jamais pris conseil de Personne, & d'avoir plus d'une fois ruiné ses propres affaires par un entêtement; que rien ne pouvoit, ni vaincre, ni justifier. Quelques-uns ont assuré que cela lui arriva au sujet de l'embouchure du Micissipi, qu'on lui montra, & qu'il ne voulut pas même examiner; parce qu'il s'étoit mis dans la tête qu'elle ne pouvoit pas être à l'endroit, qu'on lui marquoit. Il ignoroit sans doute, ou ne faisoit pas réflexion; que les premiers Hommes du Monde ont souvent été en partie redevables de leurs plus grands succès à des Personnes, qui leur étoient fort inférieures en mérite, & que les plus sages sont ceux, qui croyent pouvoir profiter des lumières de ceux, qui en ont moins qu'eux.

Il ne faut pourtant pas ajouter foi à tout ce qu'on a publié de ses prétendues violences, encore moins à d'autres accusations plus atroces, dont ses Ennemis ont cherché à le noircir. On a voulu diminuer l'horreur de l'attentat commis sur sa Personne, en disant qu'il avoit tué de sa main le jeune Duhaut, qu'il avoit fait le même traitement à plusieurs autres; & que le désir de venger tant de sang répandu sans sujet, & la crainte d'un sort pareil avoient fait prendre à des Gens qu'il brutalisoit en toute rencontre, & qu'il pouvoit à bout, la résolution de l'assassiner. On doit être d'autant plus en garde contre ces discours calomnieux, qu'il n'est que trop ordinaire d'exaggerer les défauts des Malheureux, de leur en imputer même, qu'ils n'avoient pas, surtout quand ils ont donné lieu

1687-90.  
Son caractère.

Calomnies  
publiées contre lui.

1687-90.

à leur infortune, & qu'ils n'ont pas sçu faire aimer. Ce qu'il y a de plus triste pour la mémoire de cet Homme célèbre, c'est qu'il a été plaint de peu de Personnes, & que les mauvais succès de ses Entreprises lui a donné un air d'Aventurier parmi ceux, qui ne jugent que sur les apparences. Par malheur c'est ordinairement le plus grand nombre, & en quelque sorte la voix du Public.

Ce qui se passe après la mort.

Cependant le P. Anastase ayant vû tomber M. de la Sale à ses pieds, s'attendoit que les Meurtriers ne l'épargneroient pas, quand ce ne seroit que pour n'avoir pas un tel témoin de leur crime; mais Duhaut s'étant approché de lui, le rassûra, lui dit que l'action, qu'il venoit de faire, étoit un coup de désespoir, & qu'il y avoit longtems, qu'il songeoit à se venger de Moranget, qui avoit voulu le perdre. Ses Complices l'interrompirent dans ce moment, dépouillerent le cadavre, lui ôtèrent jusqu'à sa chemise, & après l'avoir insulté de la manière la plus indigne, le traînèrent dans des brossailles, où ils le laissèrent sans sépulture. C'est encore sans fondement que le P. Hennepin a écrit que le P. Anastase l'avoit enterré, & avoit dressé une Croix sur son tombeau; Joutel n'en parle point, & il est à croire que ce Voyageur, qui est entré dans le plus grand détail de ce qui s'est passé sous ses yeux, n'auroit pas omis cette circonstance; lui-même, si la chose avoit été possible, n'eût pas manqué de se joindre au P. Anastase, pour rendre ses derniers devoirs à un Maître, qu'il a toujours estimé. Les Assassins, après avoir ainsi mis le comble à leur parricide, s'acheminèrent au Camp, où ils

DE  
voient  
pages,  
scandal  
Ce fu  
pprit l  
Conjur  
faire au  
par ava  
demand  
quart d  
qui répo  
t que l  
étoit  
mont il  
ir que  
émoign  
ivé, c  
corité,  
mais qu  
roit de  
Joute  
qui répo  
uite,  
de la m  
le Com  
conten  
nerent  
eut ape  
chacun  
saisi lui-  
mier us  
tout ce  
gea ens  
tout leur  
pour tro  
vint m



ils n'ont pas sçu le plus triste pour le célèbre, c'est qu'il sonnes, & que les reprises lui a donné ceux, qui ne jugent malheur c'est or- nombre, & en blic.

ayant vû tomber attendoit que les pas, quand ce pas un tel témoin s'étant approché lue l'action, qu'il up de désespoir, il songeoit à se oit voulu le per- mpirent dans ce adavre, lui ôte- près l'avoir in- igné, le traîne- ils le laisserent ans fondement le P. Anastase une Croix sur le poitr, & il qui est entré qui s'est passé mis cette cir- ose avoit été se joindre au raiers devoirs timé. Les Af- comble à leur amp, où ils

voient déjà envoyé leur chasse par des Sauvages, qui furent témoins; & parurent fort scandalisés de tout ce qu'ils venoient de voir.

Ce fut par le P. Anastase, que M. Caveller apprit la mort de son Frere; il dit aussitôt aux Conjurés que, si leur dessein étoit de se défaire aussi de lui, il leur pardonnoit sa mort par avance, & que toute la grace, qu'il leur demandoit, étoit qu'ils lui accordassent un quart d'heure pour se disposer à mourir. Ils lui répondirent qu'il n'avoit rien à craindre, & que Personne ne se plaignoit de lui. Joutel étoit pas alors au Camp, Larchevêque, dont il étoit Ami, alla le trouver pour l'avertir que sa mort étoit résolue, pour peu qu'il témoignât de ressentiment de ce qui étoit arrivé, ou qu'il prétendit se prévaloir de l'autorité, que M. de la Sale lui avoit donnée; mais que s'il demeurait tranquille, il l'assuroit de la vie.

Joutel, qui étoit d'un naturel fort doux, lui répondit qu'on seroit content de sa conduite, qu'il croyoit qu'on avoit dû l'être de la manière dont il s'étoit comporté dans le Commandement, & qu'il seroit plus que content de n'y avoir aucune part. Ils retournerent ensuite au Camp, & dès que Duhaut eut aperçu Joutel, il lui cria qu'il falloit que chacun commandât à son tour. Il s'étoit déjà saisi lui-même de toute l'autorité; & le premier usage, qu'il en fit, fut de s'emparer de tout ce qui étoit dans le Magasin: il le partagea ensuite avec Larchevêque, en disant que tout leur appartenoit. On prétend qu'il y avoit pour trente mille francs de marchandises, & vingt mille francs, tant en espèces, qu'en

1687-90.

Les Assassins  
s'emparent de  
l'autorité.

1687-90.

vaisselle d'argent. Les Parricides avoient pour eux la force & la hardiesse, & ils s'étoient montrés capables des plus grands crimes ; ainsi ils ne trouverent d'abord aucune résistance.

Dès le lendemain vintunième de Mai (a) Joutel est en- voyé chez les tous les François se mirent en marche avec quelques Sauvages pour aller dans le Village des Cenis, dont on n'étoit pas fort éloigné, mais le tems étoit si mauvais, & le chemin si difficile, qu'on fut bientôt contraint de s'arrêter. Le vint-neuf Joutel fut détaché avec le Chirurgien Liotot, Hiens & Tessier, pour voir si on pourroit tirer quelques provisions des Cenis. Ils aperçurent le premier jour trois Sauvages bien montés, dont l'un étoit vêtu à l'Espagnole, & qui venoient à leur rencontre. Ils le prirent d'abord pour un véritable Espagnol, d'autant plus qu'ils avoient ouï dire qu'il en devoit venir pour se joindre aux Cenis contre une autre Nation ; & comme ils craignoient beaucoup de tomber entre les mains des Castillans, qui ne voyoient pas volontiers d'autres Européens dans leur voisinage ; leur première pensée fut de se défaire de celui-ci, & de s'enfuir aussitôt.

Toutefois Joutel s'étant détaché le joignit, & lui parla en Espagnol & en Italien. Le Sauvage lui répondit dans la Langue des Cenis, qu'il n'entendoit pas ce qu'il lui disoit, & cette réponse le rassûra. Les deux autres Sau-

(a) Joutel en parlant de la mort de M. de la Sale, dit qu'elle arriva le vint, & dans un autre endroit il dit à la marge qu'il mourut le dix-neuf, ce

qui est conforme à la plupart des autres Relations. Mais il faut se souvenir que ce n'est pas lui, qui a fait imprimer son Livre.

DE L  
ges éto  
ne jolic  
vets fait  
de farine  
François  
dort avec  
s'ils avoi  
pondit qu  
une Nati  
Celui,  
qu'il avoi  
revenu é  
ensuite d  
ou étoien  
par le S.  
Mexique  
bons po  
change  
rés, &  
rappel  
rés le r  
ois ne vo  
nier Sau  
autres rep  
Les Fra  
lirent le l  
anne du  
l'entrée  
anciens,  
ant d'eu  
ouillere  
eintes de  
ouquet  
èce de C  
les lamés  
celles des

tricides avoient pour  
esse, & ils s'étoient  
lus grands crimes  
abord aucune résis

ages étoient tout nus, & l'un d'eux avoit  
une jolie Cavale grise, qui portoit deux pa-  
niers faits de cannes, & fort propres, pleins  
de farine de maiz brûlé. Il en prénta aux  
François, & ajouta que son Maître les atten-  
doit avec impatience. Joutel leur demanda  
s'ils avoient chez eux des Espagnols? & il ré-  
pondit que non, mais qu'il y en avoit dans  
une Nation voisine.

nième de Mai (a)  
at en marche avec  
ller dans le Village  
t pas fort éloigné,  
ais, & le chemin  
ntôt contraint de  
l fut détaché avec  
s & Tessier, pour  
quelques provisions  
premier jour trois  
nt l'an étoit vêtue  
nt à leur recon-  
our un véritable  
s'ils avoient oït  
ur se joindre aux  
n; & comme ils  
omber entre les  
voyoient pas vo-  
dans leur voisi-  
ut de se défaire  
sitôt.

Celui, qui étoit habillé en Espagnol, ajouta  
qu'il avoit été dans leur Pays, & qu'il en étoit  
revenu équipé, comme ils le voyoient. Il tira  
de sa poche un Imprimé en Castillan;  
où étoient contenuës les Indulgences accordées  
par le S. Siège aux Missionnaires du nouveau  
Mexique; après quoi lui & ses deux Compa-  
gnons poursuivirent leur route vers le Camp;  
ils changerent néanmoins de pensée peu de tems  
après, & revinrent sur leurs pas. Les François  
les rappellerent, & leur présentèrent à manger.  
Après le repas, la nuit étant venuë, les Fran-  
çois ne voulurent pas aller plus loin, & le pre-  
mier Sauvage demeura avec eux; les deux  
autres reprirent le chemin de leur Village.

aché le joignit,  
Italien. Le Sau-  
guë des Cenis,  
lui disoit, &  
eux autres Sau-  
conforme à la plû-  
autres Relations,  
faut se souvenir  
est pas lui, qui a  
imer son Livre.

Les François & leur nouvel Hôte s'y ren-  
drent le lendemain, & allerent droit à la Ca-  
pote du Chef; mais à peine avoient-ils paru  
à l'entrée du Village, qu'ils aperçurent les  
Francois, qui venoient en cérémonie au de-  
vant d'eux. Ils avoient sur l'épaule en ban-  
doliere des peaux de Chevreuils passées, &  
peintes de diverses couleurs, & sur la tête un  
bouquet de plumes, qui leur faisoit une es-  
pèce de Couronne. Quelques-uns portoit  
des lames d'épées quarrées, comme le sont  
celles des Espagnols, & dont le manche étoit

Réception,  
qu'on lui fait.

42 HISTOIRE GÉNÉRALE  
1687-90. orné de plumes & de grelots ; d'autres étoient  
armés d'arcs, de flèches, & de cassétes.  
Quelques-uns avoient de grandes pièces de  
toile blanche, qui leur passoient d'une épaule  
sous l'autre, tous s'étoient barbouillés le visage  
de noir & de rouge.

François Dé-  
ferteurs par-  
mi les Cenis.

Ces Anciens étoient au nombre de douze  
& ils passèrent au milieu de la Jeunesse & de  
Guerriers, rangés en haye, en bonne ordon-  
nance. Dès qu'ils furent assez proches des  
Francois, le Conducteur de ceux-ci leur fit  
signe de s'arrêter, & aussitôt les Anciens leve-  
rent tous la main droite au dessus de leur tête,  
en jettant de grands cris : ils coururent ensuite  
embrasser les Francois, & leur firent à leur  
manière toutes sortes de caresses, puis ils leur  
présenterent des pipes & du tabac ; enfin ils  
leur amenèrent un François-Provençal, de  
nombre de ceux, qui avoient quitté M. de  
la Sale à son premier voyage. Il étoit nu  
comme les Sauvages, & ne sçavoit presque  
plus parler François. Il parut charmé de voir  
des Personnes de sa Nation & de sa connoi-  
sance.

Ceux-ci furent conduits avec le Cortège,  
dont j'ai parlé, dans la Cabanne du Chef,  
où ils furent très-bien reçus. De-là ils furent  
menés à une autre Cabanne beaucoup plus  
grande, éloignée d'un quart de lieuë de la  
Première, & qui étoit destinée pour les ré-  
jouissances publiques. Ils en trouverent le sol  
couvert de nattes, sur lesquelles on les fit  
asseoir ; les Anciens se rangerent autour d'eux :  
on commença par leur apporter de la sagamité  
& toutes sortes de legumes ; durant le repas,  
& pendant que chacun fumoit sa pipe, on les

elors ; d'autres étoient  
 hes, & de cassetétes  
 de grandes piéces  
 passioient d'une épau  
 it barbouillés le visage

u nombre de douze  
 de la Jeunesse & de  
 ve, en bonne ordon  
 t assez proches de  
 de ceux-ci leur fa  
 ôt les Anciens leve  
 a dessus de leur tête  
 ls coururent ensuiv  
 leur firent à leur  
 resses, puis ils leur  
 du tabac ; enfin ils  
 is-Provençal, du  
 ent quitté M. de  
 age. Il étoit nud  
 ne sçavoit presque  
 it charmé de voir  
 & de la connois

avec le Cortege,  
 anne du Chef,  
 De-là ils furent  
 beaucoup plus  
 de lieuë de la  
 ée pour les ré-  
 ouverent le sol  
 elles on les fit  
 t autour d'eux ;  
 de la sagamité  
 rant le repas,  
 à pipe, on les

retint de quelques projets de guerre.  
 Le Provençal demouroit dans un autre Vil-  
 lage, où il mena les François, & où ils furent  
 us à peu près comme dans le Premier. La  
 nuit approchant, leur Conducteur les con-  
 duisit dans sa Cabanne, & ils y passerent la  
 nuit. Le lendemain les Anciens du premier  
 Village les vinrent reprendre, les ramenerent  
 dans la Cabanne, où on les avoit régalez la  
 veille, & là ils leur échangerent des vivres  
 contre des marchandises ; mais comme il ne  
 trouva pas assez de grains dans ce Village  
 pour ce qu'il en falloit aux François, Joutel  
 envoya ses Compagnons au Camp avec le  
 Provençal, & resta chez les Cenis pour ache-  
 ver ses provisions.

Un autre motif l'engageoit encore à de-  
 meurer quelque tems parmi ces Peuples, il  
 apprit qu'il y avoit encore deux François Dé-  
 serteurs de M. de la Sale chez une Nation  
 voisine, & il esperoit d'en tirer plus de lumié-  
 res, qu'il n'avoit fait du Provençal, touchant  
 le Micissipi & la route, qu'il falloit prendre,  
 pour se rendre aux Illinois. Il fit donc cher-  
 cher ces deux Hommes, & une nuit, qu'il  
 étoit couché dans une Cabanne, & qu'il ne  
 dormoit pas, il entendit quelqu'un, qui mar-  
 choit doucement à côté de son lit ; il regarda,  
 & à la lumiere du feu de la Cabanne il aperçut  
 un Homme tout nud, ayant à la main deux  
 flèches & un arc, lequel, sans lui dire un  
 mot, s'assit à côté de lui.

Il le considéra quelque tems, lui fit quel-  
 ques questions, & n'en reçut aucune réponse.  
 Ce silence lui donna à penser, & lui fit pren-  
 dre ses deux pistolets. Alors cet Homme se

1687-90.

leva, & s'alla mettre auprès du feu. Joutel le suivit, le regarda fixement, & aussitôt le prétendu Sauvage se jeta à son cou, lui parla François, & se fit connoître pour un des Dériseurs, qu'il cherchoit. Joutel lui demanda où étoit son Compagnon, & il répondit qu'il n'avoit osé venir. C'étoient deux Matelots celui ci étoit Breton, & se nommoit RUTER, l'autre, appelé GROLLET, étoit de la Rochelle.

Ils avoient en peu de tems si bien pris les manieres Sauvages, qu'on ne les auroit jamais cru Européens; non - seulement ils étoient nus, mais ils avoient tout le corps peint & picqué. Ils étoient mariés, & avoient épousé plusieurs Femmes. Les Cenis les avoient menés à la guerre, & tant qu'ils avoient eu de la poudre, ils s'étoient faits admirer par l'effet de leurs fusils; mais dès qu'elle leur eut manqué, ils furent obligés d'apprendre à manier l'arc & la flèche. La vie libertine, qu'ils menaient, avoit pour eux de grands attraits, & il ne leur restoit presque plus aucune teinture de Religion.

Joutel apprit à Ruter la mort de M. de la Sale & de son Neveu Moranget, & il en parut touché. Il lui demanda s'il n'avoit point entendu parler du Micissipi, & il répondit que non, qu'il avoit seulement oui dire qu'à quarante lieues au Nord-Est il y avoit une grande Riviere, dont les bords étoient fort peuplés, & où l'on avoit vû des Hommes faits & vêtus comme nous. Joutel ne douta point que ce ne fut le Fleuve, qu'il cherchoit, & comme il étoit résolu de se séparer, le plutôt qu'il pourroit, des Meurtriers de M. de la Sale,

GENERALE

après du feu. Joutel  
ement, & aussitôt  
à son cou, lui parl  
tre pour un des De  
Joutel lui demanda  
, & il répondit qu'il  
ent deux Matelots  
nonnoit RUTER  
LET, étoit de la

ems si bien pris les  
ne les auroit jamais  
lement ils étoient  
t le corps peint &  
& avoient épouls  
is les avoient me  
ils avoient eu de  
admirer par l'ef-  
qu'elle leur eut  
apprendre à ma-  
libertine, qu'ils  
grands traits,  
lus aucune tein-

ort de M. de la  
t, & il en parut  
avoit point en-  
il répondit que  
dire qu'à qua-  
oit une grande  
t fort peuplés,  
s faits & vêtus  
point que ce  
oit, & com-  
le plutôt qu'il  
de la Sale,

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 45

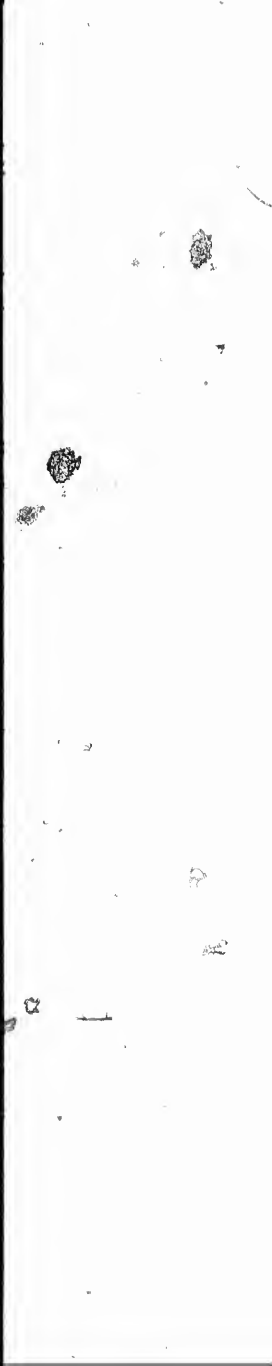
1687-90.

ne songea plus qu'à s'assurer de la route,  
il falloit tenir pour gagner ce grand Fleu-  
ve. Dès le lendemain Ruter s'en retourna chez  
lui. Joutel lui donna de quoi faire quelques  
vêtements présens à ses Femmes, & le pria d'en-  
voyer son Camarade Grollet à le venir trou-  
ver.

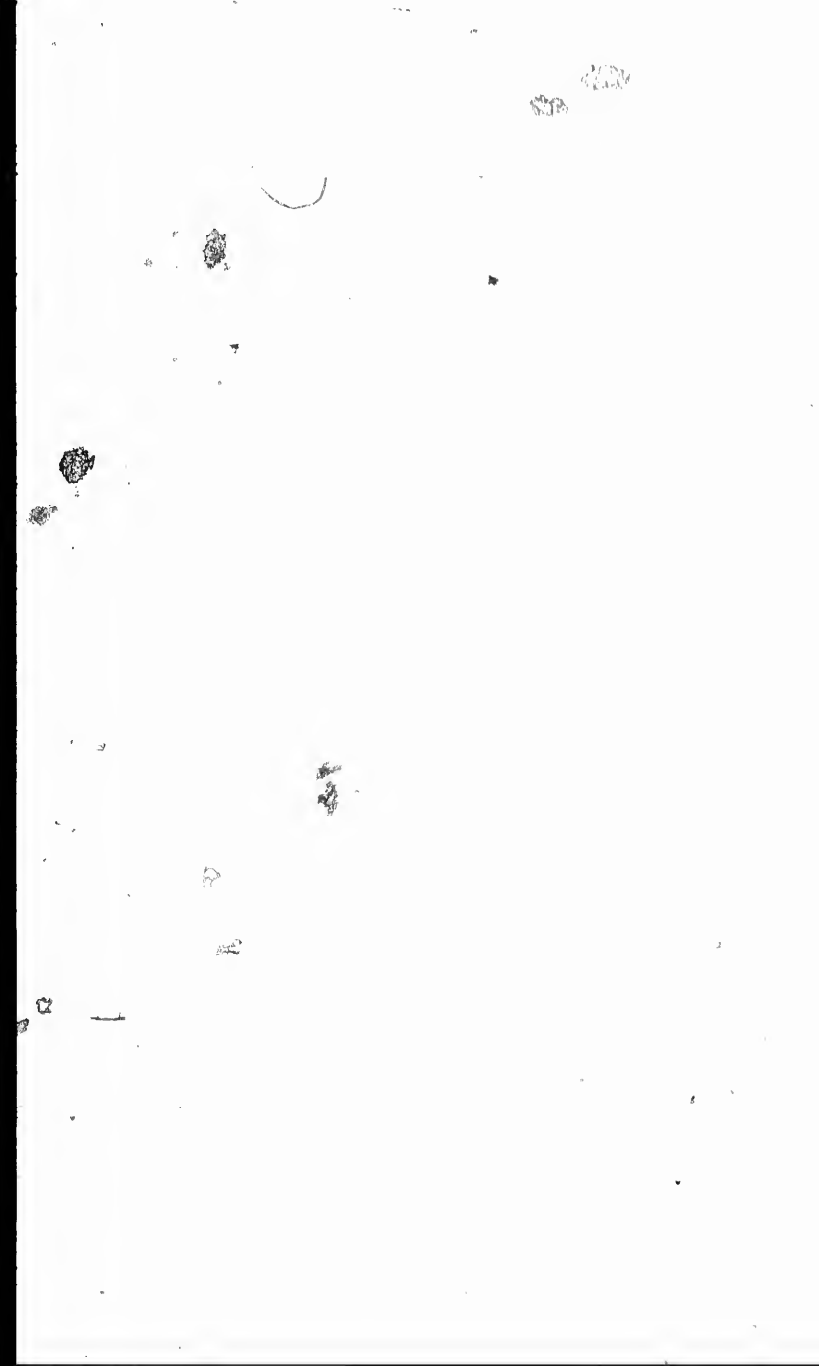
Le sixième d'Avril ils arriverent tous deux  
dans sa Cabanne, équipés de la même ma-  
niere, si ce n'est que Grollet n'avoit pas voulu  
se faire couper les cheveux à la maniere des  
Cenis. Cette maniere est assez bizarre, elle  
consiste à les avoir fort courts, à la réserve  
d'un toupet, que ces Barbares se laissent croi-  
re sur le haut de la tête, & quelquefois sur  
les côtés, où ils les mettent en cadenette.  
Grollet ne s'étoit point fait non plus picquer  
au visage. Il confirma ce que son Compagnon  
avoit dit à Joutel au sujet d'une grande Ri-  
viere au Nord-Est, sur les bords de laquelle  
on avoit vû des Européens, & tous deux  
s'offrirent pour l'accompagner au Camp. Il  
fut charmé de cette résolution, & le huit  
deux François étant venus aux Cenis avec un  
Cheval, pour porter les provisions, que Jou-  
tel avoit achetées, ils partirent tous ensem-  
ble, & arriverent le dix.

Pendant l'absence de Joutel les Meurtriers  
de M. de la Sale avoient fait bande à part, &  
avoient formé le dessein de retourner à Saint-  
Louis, pour y construire une Barque, &  
passer aux Isles. Rien n'étoit plus chimérique  
que ce projet. Ils manquoient de la plupart  
des outils nécessaires pour cette construction,  
& nul d'entr'eux n'avoit jamais sçu en manier  
aucun. Mais c'étoit le premier effet du vertige,

Les Meur-  
triers de M. de  
la Sale se sépa-  
rent des au-  
tres..







dont Dieu punit souvent ceux, qui ont mérité le comble à leur iniquité. Cependant comme il ne vouloit pas enveloper les Innocens dans les malheurs, que sa justice réservoir aux Coupables, il inspira aux Premiers le dessein de se séparer des Seconds, & en effet ceux-là ne pensèrent plus qu'à prendre leur route du côté, où ils jugeoient que devoient être les Illinois.

M. Cavelier, qui étoit à leur tête, ayant donc sçu que Duhaut & ses Complices se disposoient à envoyer acheter des Chevaux chez les Cenis, pour porter leur bagage à S. Louis, l'alla trouver, & lui dit que lui & plusieurs autres, qu'il lui nomma, étoient trop fatigués pour entreprendre le voyage, qu'il méritoit, que leur dessein étoit de s'arrêter, au moins pour quelque tems dans le premier Village des Cenis, & qu'il le prioit de leur faire présent de quelques haeches, d'un peu de poudre & de plomb, & d'y ajouter de quoi acheter des vivres; que s'il vouloit même, il pouvoit marquer le prix, qu'il en exigeroit, & qu'il lui en feroit son billet.

Duhaut leur remit au lendemain pour lui faire réponse, & après en avoir délibéré avec sa Troupe, il fit dire à M. Cavelier qu'il consentoit à lui donner la moitié des effets, qui restoient dans les Magasins. Il ajouta que, si lui & les Siens ne pouvoient pas réussir à construire une Barque, ils reviendroient le trouver, & qu'il leur feroit plaisir de leur amasser des vivres à tout hazard. Peu de jours après il changea de résolution par rapport au voyage de S. Louis, & proposa à ses Compagnons de se rejoindre à M. Cavelier, pour aller

DES  
hercher  
e furent  
eur part  
Duhaut  
ent; en  
a tête d  
quatre p  
tems Ru  
avoit ra  
à Hiens  
gien Lio  
bales da  
heures,  
ser: apr  
cheva d  
Meurtri  
de son M  
de l'espr  
dans cer  
Joute  
cre, se f  
fendre,  
sa vie; r  
& qu'il  
mort de  
eût été  
point co  
avoit été  
vages ne  
& en éto  
son, &  
ces Fran  
de droit  
Ceper  
Joutel le  
avoient

ceux, qui ont mis  
 Cependant comme  
 et les Innocens dans  
 Justice réservoit aux  
 Premiers le dessein  
 , & en effet ceux-là  
 dre leur route du  
 e devoient être les

à leur tête, ayant  
 Complices se dis-  
 des Chevaux chez  
 bagage à S. Louis,  
 e lui & plusieurs  
 étoient trop fati-  
 voyage, qu'il mé-  
 t de s'arrêter, au  
 dans le premier  
 le prioit de leur  
 aches, d'un peu  
 ajouter de quoi  
 vouloir même,  
 qu'il en exige-  
 n billet.

in pour lui faire  
 délibéré avec sa  
 elier qu'il con-  
 des effets, qui  
 ajouta que, si  
 s réussit à conf-  
 roient le trou-  
 de leur amasser  
 de jours après  
 port au voyage  
 Compagnons  
 r, pour aller

chercher les Illinois. Hiens & quelques autres  
 se furent point de cet avis, & demandèrent  
 leur part des effets.

Duhaut en fit difficulté, ils se querelle-  
 rent; enfin Hiens déchargea son pistolet dans  
 la tête de Duhaut, qui alla tomber mort à  
 quatre pas de l'endroit, où il étoit. En même  
 tems Ruter, ce Matelot Breton, que Joutel  
 avoit ramené des Genis, & qui s'étoit attaché  
 à Hiens, tira un coup de fusil sur le Chirur-  
 gien Liotot; ce Misérable, quoiqu'il eût trois  
 balles dans le corps, vécut encore quelques  
 heures, & fut assez heureux pour se confes-  
 ser: après quoi celui, qui l'avoit blessé, l'a-  
 cheva d'un coup de pistolet. Ainsi les deux  
 Meurtriers, l'un de M. de la Sale, & l'autre  
 de son Neveu, furent les premières Victimes  
 de l'esprit de fureur, qu'ils avoient inspiré  
 dans cette malheureuse Colonie.

Joutel, qui avoit été témoin de ce massa-  
 cre, se saisit aussitôt de son fusil pour se dé-  
 fendre, au cas qu'on en voulût pareillement à  
 sa vie; mais Hiens lui cria de ne rien craindre,  
 & qu'il n'avoit eu dessein que de venger la  
 mort de son Patron. Il ajouta qu'encore qu'il  
 eût été du complot de Duhaut, il n'avoit  
 point consenti à son parricide, & que, s'il  
 avoit été présent, il l'eût empêché. Les Sau-  
 vages ne sçavoient que penser de ces meurtres,  
 & en étoient fort scandalisés. Ils avoient rai-  
 son, & ils pouvoient plus justement traiter  
 ces François de Barbares, que nous n'avions  
 de droit de les regarder comme tels.

Cependant comme on avoit besoin d'eux,  
 Joutel leur fit entendre que ces deux Hommes  
 avoient mérité le traitement, qu'on venoit

1687-90

Mort funeste  
 de Duhaut &  
 de Liotot.

1687-90.

48 HISTOIRE GENERALE

de leur faire, pour avoir trempé leurs mains dans le sang de leurs Chefs, & pour s'être saisis par violence de ce qui ne leur appartenoit pas, & ils parurent satisfaits de ces raisons. L'archevêque n'étoit point à l'habitation, pendant que tout ceci se passoit: il étoit parti ce jour-là même de bon matin, pour aller à la chasse, & Hiens se promettoit bien de le traiter à son retour, comme il venoit de faire Duhaut; mais M. Cavalier & le P. Anastase vinrent à bout de l'en dissuader, & Joutel alla au devant de l'archevêque, pour l'avertir du péril, qu'il avoit couru. Il le conduisit ensuite à Hiens, & ces deux Hommes se donnerent mutuellement parole, qu'ils n'entreprendroient rien l'un contre l'autre.

Quelques François vont en guerre avec les Cenis.

Après cette reconciliation on voulut délibérer de nouveau sur le parti, qu'on devoit prendre; mais Hiens déclara qu'il avoit promis aux Cenis d'aller en guerre avec eux, qu'il vouloit accomplir sa promesse, & que si on vouloit l'attendre chez ces Sauvages, on verroit ensuite ce qu'il convenoit de faire. C'étoit pour M. Cavalier & pour ceux de sa Bande une nécessité, que d'en passer par tout ce que ces Furieux proposoient, parceque les effets n'étoient point encore partagés. Ils se rendirent donc avec eux dans le Village des Cenis, & Hiens en partit au commencement de Mars pour la guerre, avec les Sauvages & six François, tous à cheval.

Victoire des Sauvages.

Le dix-huit ceux qui étoient restés dans le Village, furent bien surpris de voir entrer de grand matin dans leurs Cabannes des Femmes tout barbouillées de terre, & qui se mirent à danser en rond. Cela dura trois heures,

a près

DE  
près  
nacu  
u Pa  
repré  
lors  
orté  
voit  
our t  
ante  
Les  
arer  
les Vi  
ne jo  
nomm  
de piec  
a feu d  
forte,  
d'échar  
encore  
Femme  
niers,  
nerent  
des Mo  
d'abord  
fut enq  
On  
fut qu'a  
la tête  
qu'il fa  
ger un  
à sa Na  
bientôt  
sa Com  
de son t  
tons po  
ou il n  
Tom.

GENERALE  
oir trempé leurs mains  
Chefs, & pour s'ém  
e qui ne leur appartie  
or satisfaits de ces rais  
oit point à l'Habita  
ceci se passoit : il étoit  
de bon matin, pour  
ns se promettoit bien  
ur, comme il venoit  
M. Cavalier & le P  
de l'en dissuader, &  
L'archevêque, pour  
voit couru. Il le con  
ces deux Hommes  
ent parole, qu'ils  
un contre l'autre.  
on on voulut déli  
arti, qu'on devoit  
ra qu'il avoit pro  
erre avec eux, qu'il  
esse, & que si on  
Sauvages, on ver  
voit de faire. C'é  
pour ceux de sa  
en passer par tout  
nt, parceque les  
partagés. Ils se  
ns le Village des  
commencement  
les Sauvages &  
ent restés dans  
s de voir entrer  
annes des Fem  
, & qui se mi  
a trois heures,  
a près

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 49  
près quoi le Maître de la Cabanne donna à  
chacune de ses Danseuses un bout de tabac  
du Pays ; ce tabac est semblable au nôtre, ex  
cepté qu'il a les feuilles plus petites. On apprit  
lors aux François que les Cenis avoient rem  
porté une victoire complete, & celui, qui en  
avoit apporté la nouvelle, assura qu'il avoit  
pour sa part couché par terre au moins qua  
rante des Ennemis.

Les Femmes commencerent aussitôt à pré  
parer des rafraichissemens pour aller au devant  
des Victorieux, qui arriverent le soir du mê  
me jour dans le Village. Leurs Ennemis,  
nommés *Cannohatinnos*, les avoient attendus  
de pied ferme ; mais le bruit & l'effet des armes  
à feu des François les épouvanterent de telle  
sorte, qu'ils prirent la fuite après la premiere  
décharge. On les poursuivit, & on en tua  
encore quarante-huit, tant Hommes que  
Femmes. Les Cenis n'épargnerent des Prison  
niers, que deux petits Garçons, qu'ils emme  
nerent dans leur Village, avec les chevelures  
des Morts. Tous les autres furent massacrés  
d'abord, excepté deux Femmes, dont le sort  
fut encore plus triste.

On renvoya l'une chez elle, mais ce ne  
fut qu'après qu'on lui eut arraché la peau de  
la tête : on lui mit aussi entre les mains ce  
qu'il faut de poudre & de plomb pour char  
ger un fusil ; en lui disant de porter ce présent  
à sa Nation, & de l'avertir qu'on retourneroit  
bientôt la visiter avec de pareilles armes. Pour  
sa Compagne, elle fut livrée aux Personnes  
de son sexe, qui s'étant armées de gros bâ  
tons pointus, la menerent dans un lieu écarté,  
où il n'y avoit que des Femmes. Là chacune

Leur cruauté.

1687-90.

50 HISTOIRE GENERALE  
de ces Furies commença par lui donner son  
coup, les unes de la pointe de leurs bâtons,  
& les autres en déchargeant les leurs sur elle  
à tour de bras. Elles lui arracherent ensuite  
les cheveux, elles lui couperent les doigts; en  
un mot elles lui firent souffrir tout ce qu'elles  
purent imaginer de plus sensible, pour ven-  
ger sur elle la mort de leurs Amis & de leurs  
Parens, qui avoient été tués en diverses ren-  
contres. Enfin, après qu'elles se furent lassées  
de la tourmenter, elles la percerent de plu-  
sieurs coups, & l'assommerent. Son corps fut  
ensuite coupé par morceaux, qu'on fit manger  
aux Esclaves.

Leurs ré-  
jouissances.

Le jour suivant fut destiné aux rejouissan-  
ces. Après qu'on eut bien netoyé la Cabanne  
du Chef, on y étendit des nattes, sur les-  
quelles on fit asscoir les Anciens & les Fran-  
çois. Quand chacun eut pris sa place, un Ora-  
teur se leva, & fit un assez long discours, qui  
roula apparemment sur les louanges des Guer-  
riers, & sur le grand service, que les nou-  
veaux Alliés venoient de rendre à la Nation.  
Ensuite on vit paroître une Femme, qui te-  
noit à la main un grand roseau: les Guerriers  
la suivoient, chacun selon son rang, un arc  
& deux flèches à la main, précédés de leurs  
Femmes, qui portoient les chevelures, que  
leurs Maris avoient rapportées. Les deux  
jeunes Prisonniers, auxquels on avoit donné  
la vie, fermoient la marche, & comme l'un  
d'eux avoit été blessé, on l'avoit fait monter  
à Cheval.

A mesure que les Guerriers passoient devant  
l'Orateur, ils prenoient les chevelures des  
mains de leurs Femmes, & les lui présentoient.

DE L  
les re  
ers les  
ait à T  
rvice de  
me Per  
ans un  
né en c  
na une  
ur ces n  
in com  
rit des  
té tués;  
sieurs de  
avons ra  
l'en man  
& des da  
mêmes e  
Après  
plus les  
blerent p  
lution. F  
qu'il n'ap  
des Illino  
insurmon  
pas retour  
sur un écl  
à cette d  
la seule,  
Hions à p  
ceux, qu  
sisterent d  
& dès le j  
ser sérieux  
Les Sau  
les danger  
sant une f

NERALE  
ar lui donner son  
e de leurs bâtons,  
nt les leurs sur elle  
racherent ensuite  
erent les doigts; en  
ir tout ce qu'elles  
nsible, pour ven-  
Amis & de leurs  
s en diverses ren-  
s se furent lassées  
percerent de plu-  
nt. Son corps fut  
qu'on fit manger

aux jouissan-  
oyé la Cabanne  
nattes, sur les-  
ens & les Fran-  
place, un Ora-  
g discours, qui  
nges des Guer-  
que les nou-  
re à la Nation.  
omme, qui re-  
les Guerriers  
rang, un art  
cédés de leurs  
chevelures, que  
es. Les deux  
n avoit donné  
comme l'un  
t fait monter  
soient devant  
chevelures des  
présentoient.

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 51  
les recevoit des deux mains, les tournoit  
ers les quatre parties du Monde, & les po-  
oit à Terre. La Procession étant finie, on  
servit de grands plats de sagamité, & avant  
ue Personne y touchât, l'Orateur en prit  
ans une grande gamele, & la présenta com-  
ne en offrande aux chevelures, puis il allu-  
na une pipe de tabac, & en souffla la fumée  
ur ces mêmes chevelures. Cela fait, le fest-  
in commença. Outre la sagamité, on y ser-  
vit des langues des Ennemis, qui avoient  
té tués; on apporta aux deux jeunes Prison-  
niers de la chair de la femme, dont nous  
avons rapporté le supplice, & on les força  
l'en manger. Le tout se termina par des chants  
& des danses, & l'on alla recommencer les  
mêmes cérémonies dans d'autres Cabannes.

Après cette Expédition, rien ne retenant  
plus les François chez les Genis, ils s'assem-  
blerent pour prendre enfin leur dernière réso-  
lution. Hiens commença d'abord par déclarer  
qu'il n'approuvoit pas le projet d'aller chercher  
les Illinois, qu'il y prévoyoit des difficultés  
insurmontables, & d'ailleurs qu'il ne vouloit  
pas retourner en France pour y porter sa tête  
sur un échafaut. Il n'y avoit point de réplique  
à cette dernière raison; mais comme c'étoit  
la seule, qui eût véritablement déterminé  
Hiens à prendre le parti désespéré, qu'il suivit,  
ceux, qui ne se sentoient pas coupables, per-  
sisterent dans le dessein de passer aux Illinois,  
& dès le jour même commencerent à se dispo-  
ser sérieusement à leur départ.

Les Sauvages avoient fort exagéré à Joutel  
les dangers, auxquels il s'exposoit, en traver-  
sant une si grande étendue de Pays, qu'il ne

1687-90

Parti, que  
prennent les  
François.

1687-90.

52 HISTOIRE GENERALE

pouvait éviter de rencontrer plusieurs Ma-  
rions inconnus, ni se laisser d'en être bien  
reçu; & ils n'omirent rien pour l'engager  
ceux, qui s'étoient joints avec lui, à demeu-  
rer chez eux; mais ils ne les persuaderent  
point. Il les pria de lui donner des Guides,  
qu'il promit de bien récompenser; & ils les  
lui accorderent de bonne grace. Hiens de son  
côté lui donna tout ce qu'il lui demanda,  
mais Joutel sçavoit qu'il ne falloit pas lui de-  
mander beaucoup. Ce scelerat demeura Maître  
de presque tous les effets de M. de la Sale, &  
il s'étoit déjà revêtu de son habit d'écarlate  
galonné d'or; mais avant que de rien donner  
il exigea de M. Cavalier une attestation écrite  
en Latin, & signée de la main, qui le déchar-  
geoit de tout soupçon d'avoir trempé dans le  
meurtre de son Frère: & c'est peut-être uni-  
quement sur la foi de cet écrit; que quelques-  
uns ont publié qu'il n'avoit eu effectivement  
aucune part à cet attentat.

Les uns vont  
aux Illinois.

Ceux, qui se mirent en marche pour aller  
aux Illinois, étoient au nombre de sept, à  
sçavoir, MM. Cavalier, Oncle & Neveu, le  
P. Anastase, les Sieurs Joutel & de Marle,  
un jeune Parisien, nommé BARTHELEMY, &  
le Piloté Tessier. L'archevêque, Mûnier &  
Ruter leur avoient donné parole de les accom-  
pagner; mais l'esprit de libertinage les retint  
chez les Cenis, & il y a bien de l'apparence  
que la même crainte, qui avoit empêché Hiens,  
d'avoir aussi l'impression sur Larchevêque, plus cou-  
rante encore que lui. Nous sommes dans la  
France. ce que tous ces Gens-la ont fait, après  
que nous aurons suivi les Français jusqu'en  
France.

DE  
Je ne  
alerités  
ournal  
en int  
ccident  
ne si lo  
qu'ils fir  
outel,  
e noya  
gnant da  
et ils ar  
erent d  
LAUNAY  
pellé C  
Ce fut  
de se tr  
Pays de  
avoient  
lier de T  
avoit fai  
Fleuve;  
dez-vous  
tation, &  
n'esperan  
de M. de  
mort tra  
qu'on n'e  
seul nom  
& de qu  
Canots &  
M. Ca  
trouver  
faire ente  
très-bel  
que; que  
dre cette



Je ne m'arrêterai point à décrire les particularités de leur voyage. Joutel en a fait un journal fort circonstancié, qui n'a rien de bien intéressant pour cette Histoire. Le seul accident fâcheux, qui leur soit survenu dans une si longue & si pénible marche, fut la perte qu'ils firent du Sieur de Marle, lequel, selon Joutel, étoit un très-honnête Homme, & qui se noya le vintquatrième de Juin, en se baignant dans une Rivière. Le vintième de Juillet ils arriverent aux Akanfas, où ils rencontrerent deux François; l'un se nommoit DE LAUNAY, & l'autre étoit un Charpentier appelé COUTURE.

Ce fut une grande joye pour les Voyageurs de se trouver si proche du Micissipi, & en Pays de connoissance. Les deux François avoient été envoyés aux Akanfas par le Chevalier de Tonti au retour d'un voyage, qu'il avoit fait lui-même jusqu'à l'embouchure du Fleuve; où M. de la Sale lui avoit donné rendez-vous. Ils y avoient commencé une Habitation, & paroissoient résolus à s'y établir, n'esperant plus de recevoir aucune nouvelle de M. de la Sale. M. Cavelier leur apprit sa mort tragique; mais il fut arrêté entre eux qu'on n'en diroit rien aux Sauvages, que le seul nom du Défunt avoit tenu en respect, & de qui on vouloit avoir des vivres, des Canots & des Guides.

M. Cavelier pria ensuite Couture d'aller trouver quelques-uns de leurs Chefs, de leur faire entendre que M. de la Sale avoit fait un très-bel Etablissement dans le Golphe Mexique; que ceux, qui venoient de lui apprendre cette heureuse nouvelle, étoient dans le

1687-90.

Ils arrivent chez les Akanfas.

1687-90.

54 HISTOIRE GENERALE

dessin de faire un voyage en Canada, pour chercher des marchandises; qu'ils retourneroient bientôt avec un bon nombre de François pour s'établir dans leur Pays, afin de le défendre contre leurs Ennemis, & de leur procurer tous les avantages d'un commerce réglé qu'ils se flatoient de trouver auprès d'eux pour se rendre aux Illinois, les mêmes secours qu'ils avoient reçus de toutes les Nations qu'ils avoient rencontrées sur leur passage.

Les Akanfas s'assemblerent pour délibérer sur ces propositions, & cependant ils regalerent de leur mieux leurs nouveaux Hôtes, & leur chanterent le Calumet. Ils eurent néanmoins quelque peine à leur accorder des Guides pour un si long voyage; mais à force de promesses & de présens on les y engagea. Le jeune Parisien, qui ne pouvoit plus marcher, resta aux Akanfas, & Couture accompagna les autres pendant quelque tems. Ils partirent le Vintsept, descendirent la Riviere des Akanfas, & le même jour ils gagnerent un Village, appelé *Toriman*, où ils virent pour la première fois le Micissipi. Ils le traverserent le vintneuf, & le même jour ils gagnerent le Village des *Kappas* (\*), où Couture prit congé d'eux.

Ils arrivent au Fort de S. Louis des Illinois, & font accroire aux de Bellefontaine commandoit en l'ab-

(\*) Joutel dit dans son Journal que ce Village est le dernier des Akanfas; mais il paroît par l'Histoire de la conquête de la Floride de Garcilasso de la Vega, que les Kappas, au tems de Ferdinand de Soto, étoient une Nation séparée & fort nombreuse. Il n'en reste plus aujourd'hui, au moins dans la Louysiane.

GENERALE  
en Canada, pour  
ses; qu'ils retourne  
un nombre de Fran  
leur Pays, afin de le  
emis, & de leur pro  
un commerce réglé  
iver auprès d'eux  
les mêmes secours  
outes les Nations  
sur leur passage.  
pour deliberer  
lant ils regalerent  
ux Hôtes, & leur  
eurent néanmoins  
er des Guides pour  
force de promesses  
a. Le jeune Parti  
archer, resta aux  
pagna les autres  
partirent le Vint  
des Akanfas, &  
un Village, ap  
pour la premiere  
ent le vintneuf,  
le Village des  
congé deux.  
s'entreterent dans  
quatorzième ils  
s, où le Sieur  
adoit en l'ab  
de Ferdinand de  
olent une Nation  
c fort nombreu  
reste plus au  
au moins dans  
une.

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 55  
sence du Chevalier de Tonti, lequel étoit allé  
joindre le Marquis de Dénouville pour la  
guerre des Tsonnonthouans. Chacun leur  
demanda avec empressement des nouvelles  
de M. de la Sale, & ils répondirent qu'il les  
avoit quittés à quarante lieues des Cenis. Ils  
ne jugerent pas à propos de s'expliquer davan  
tage, parce qu'ils vouloient passer au plutôt en  
Canada, qu'ils avoient besoin de secours pour  
faire ce voyage, devenu difficile & périlleux  
depuis que la guerre étoit déclarée aux Iro  
quois, & qu'ils craignoient qu'on ne leur  
refusât ce secours, si l'on eût été informé de  
la mort de M. de la Sale.

Par bonheur pour eux le Sieur de BOIS  
RONDET, son Commis, se disposoit à faire  
le même voyage, & la rencontre fit égale  
ment plaisir aux uns & aux autres. Ils s'embar  
querent le dix-huit; mais ils n'allèrent pas fort  
loin; les mauvais tems les contraignirent de re  
tourner au Fort, d'où ils étoient partis. Ce con  
trtetems les déconcerta d'autant plus, qu'il leur  
ôta toute esperance de repasser en France cette  
année-là, & d'envoyer du secours à ceux de  
leurs Gens, qui étoient restés à l'Habitation  
de S. Louis, auprès de la Baye S. Bernard;  
mais il fallut prendre patience.

Le vint-sept d'Octobre M. de Tonti arriva  
au Fort de S. Louis; M. Cavalier crut néces  
saire de ne pas plus s'ouvrir à lui, qu'aux au  
tres, sur la mort de M. de la Sale, & comme il  
avoit eu la précaution de tirer de son Frere  
avant sa mort, un billet de créance, pour  
prendre aux Illinois une somme d'argent, ou  
la valeur en Pelleteries; Tonti ne fit aucune  
difficulté de lui remettre des marchandises

1687-90.

François,  
qu'ils y ren  
content, que  
M. de la Sale  
étoit plein de  
vic.

Ils sont obli  
gés d'hyver  
ner dans le  
Fort.

1687-90. pour quatre mille francs. Nos Voyageurs partirent enfin des Illinois le vingt-unième de Mars de l'année 1688. avec Boifrondet & le P. Allouez, qui n'ayant pas trouvé jour à établir une Mission fixe parmi ces Sauvages, s'en retournoit à la Riviere de S. Joseph, où il mourut peu de tems après chez les Miamis. Le dixième de May ils arriverent à Michilimakinac, où ils séjournerent assez peu, & le quatorzième de Juillet M. Cavelier se rendit à Montreal, où sa Troupe, qu'il avoit laissée à la Chine, le joignit le dix-sept. Ils y rencontrerent MM. de Dénonville & de Champigny, auxquels ils firent entendre qu'ils étoient obligés de passer au plutôt en France, pour envoyer du secours à M. de la Sale, & ces Messieurs les en crurent sur leur parole. Peu de jours après Teissier, qui étoit Calviniste, fit abjuration dans l'Eglise Paroissiale de Montreal, tous ensuite s'embarquerent pour Quebec: ils n'y attendirent pas longtems un Vaisseau; ils débarquerent à la Rochelle le cinquième d'Octobre; & le septième MM. Cavelier & Joutel partirent pour Rouen, où j'ai vû & entretenu longtems ce dernier en 1723.

Il y a bien de l'apparence que si ces Messieurs n'avoient pas été obligés d'hiverner aux Illinois, & qu'ils se fussent rendus une année plutôt en France, on y auroit pu prendre des mesures pour le secours, ou pour retirer la petite Colonie, que M. de la Sale avoit laissée à S. Louis parmi les Clamcoëts; mais quand ils furent arrivés à Paris, on se douta bien qu'il étoit trop tard pour y songer; & quand on y auroit pensé plutôt, c'eût été

Ils passent en France.

Ce qui devint l'Habitation de S. Louis.

GENERALE

Nos Voyageurs par-  
le vingt-unième de  
de Boifrondet & le  
trouvé jour à éta-  
mi ces Sauvages,  
de S. Joseph, où  
chez les Miamis.  
triverent à Michil-  
rent assez peu, &  
Cavelier se ren-  
oupe, qu'il avoit  
le dix-sept. Ils  
Dénouville & de  
firent entendre  
Ter au plutôt en  
cours à M. de la  
crurent sur leur  
ffier, qui étoit  
ans l'Eglise Pa-  
nsuite s'embar-  
attendirent pas  
arquerent à la  
bre; & le sep-  
partirent pour  
u longtems ce  
ne si ces Mes-  
s d'hiverner  
tendus une  
pu pren-  
pour retirer  
a Sale avoit  
on se douta  
songer; &  
, c'eût été

DE LA N. FRANCE. LIV. XIII. 37  
fort inutilement. Les Clamcoëts ne tarderent  
pas à être instruits de la mort du Chef des  
François & de la dispersion de sa Troupe, &  
dans le tems, que les Habitans de S. Louis  
y pensoient le moins, ils tomberent sur eux,  
& les massacrerent, à la réserve de trois Fils  
de Talon, de leur Sœur, & d'un Parisien de  
bonne Famille nommé Eustache de BREMAN,  
qu'ils emmenerent dans leur Village.

Un Italien, qui étoit venu du Canada par  
Terre, pour joindre M. de la Sale, & qui  
sans doute lui auroit été fort utile, en l'ins-  
truisant de la route, qu'il devoit tenir pour  
gagner le Missipi, s'il avoit pu se rendre  
assez tôt auprès de lui, sauva aussi sa vie par  
un stratagème assez singulier. Des Sauvages  
se mettant en devoir de le tuer, il leur dit  
qu'ils avoient grand tort de vouloir faire périr  
un Homme, qui les portoit tous dans son  
cœur. Ce discours étonna les Barbares, &  
l'Italien les assura que, s'ils vouloient lui don-  
ner jusqu'au lendemain, il leur feroit voir  
la verité de ce qu'il avançoit, ajoutant que,  
s'il les avoit trompés, ils feroient de lui tout  
ce qu'ils voudroient. Il obtint sans peine le  
délai, qu'il demandoit, & ayant ajusté un  
petit miroir sur sa poitrine, il alla trouver  
les Sauvages, qui furent très-surpris de se  
voir, comme ils le croyoient, dans le cœur  
de cet Homme, & lui accorderent la vie.

D'autre part les Espagnols du Nouveau Me-  
rique, que l'Entreprise de M. de la Sale avoit  
beaucoup allarmés, étoient fort résolus de ne  
rien épargner pour la traverser. Ils envoyerent  
d'abord cinq cent Hommes, qui en allant  
chez les Cenis, y trouverent Larchevêque &

1687-90.

Diverses  
aventures de  
quelques  
François.

1687-90.

58 HISTOIRE GENERALE

le Matelot Rochelois Grollet, qu'ils firent Prisonniers. On ne sçait pas si ces deux Hommes leur apprirent la mort de M. de la Sale, ce qui est certain, c'est que quelque tems après une autre Troupe de deux-cent Espagnols arriva au même endroit, & rencontra en son chemin Munier & Pierre Talon, Frere de ceux, dont je viens de parler, & les menerent au Village des Cenis, où ils les traiterent assez bien. Il y avoit parmi eux des Religieux de S. François, qu'ils vouloient établir parmi ces Sauvages; ils comprirent que les deux François, qui entendoient parfaitement la Langue du Pays, pourroient être d'une grande utilité à ces nouveaux Missionnaires, & ils crurent devoir les engager par douceur à rester avec ces Peres.

Ces bonnes manieres engagerent Talon à leur dire que ses trois Freres & la Sœur étoient Esclaves parmi les Clamcoëts, & sur le champ ils firent un Détachement pour les aller chercher; mais ce Détachement ne put emmener que deux Talons, leur Sœur & l'Italien, que les Clamcoëts, qui les avoient pris en amitié, eurent bien de la peine à relâcher. L'année suivante deux-cent cinquante Espagnols retournerent au même Village, & en tirerent Jean-Baptiste Talon & Eustache de Breman, & les conduisirent d'abord à *Saint Louis du Porosé*, Ville du nouveau Mexique, & de-là à *Mexico* avec les autres Talons & leur Sœur, & le Vice-Roy les prit tous à son Service.

L'archevêque & Grollet avoient d'abord été envoyés en Espagne, d'où on les fit repartir quelque tems après pour Mexico. On les y

DE  
mit en  
les en  
ment  
fut tra  
fermé  
sembl  
être e  
que d  
fut-il  
nelle  
ceux-  
c'est  
pouvo  
Pays  
mes fa  
en Fra  
pu ren  
Au  
étant  
lés sur  
qui en  
pris en  
& les  
liberté  
qu'on  
je vien  
Vice-R  
lui let  
été rel  
l'autre  
Tell  
prise,  
faire é  
moins  
roit, l  
ment

GENERALE  
collet, qu'ils firent  
as fices deux Hom-  
de M. de la Sale ;  
que quelque tems  
deux-cent Espa-  
voit, & rencontra  
ierre Talon, Frere  
rler, & les mene-  
u ils les traiterent  
eux des Religieux  
ent établir parmi  
nt que les deux  
parfaitement la  
être d'une gran-  
issionnaires, &  
r par douceur à

gerent Talon à  
sa Sœur étoient  
& sur le champ  
r les aller cher-  
e put emmener  
& l'italien,  
voient pris en  
ne à relâcher.  
nquante Espa-  
illage, & en  
Eustache de  
abord à Saint  
eau Mexique,  
res Talons &  
s prit tous à

nt d'abord été  
s fit repartir  
o. On les y

DE LAN. FRANCE. LIV. XIII. 59  
mit en prison, en attendant une occasion de  
les envoyer au Nouveau Mexique, apparem-  
ment pour y travailler aux Mines. L'italien  
fut transporté à la Vera-Cruz, où il fut en-  
fermé dans une Prison, & il est fort vrai-  
semblable qu'il n'en sortit aussi, que pour  
être envoyé aux Mines. On ne dit point ce  
que devint Eustache de Breman. Peut-être  
fut-il joint aux Talons, à cause de sa jeu-  
nesse; car on a cru que la raison pourquoi  
eux-ci furent mieux traités que les autres,  
c'est qu'ils étoient dans un âge, où ils ne  
pouvoient avoir pris aucune connoissance du  
Pays, au lieu que ceux-là étoient des Hom-  
mes faits, qui auroient pu s'échaper, & donner  
en France des lumieres, sur ce qu'ils auroient  
pu remarquer dans leurs differens voyages.

Au bout de huit ans les trois Aînés Talons  
étant en âge de porter les armes, furent enrol-  
lés sur l'Armadille, & embarqués sur le *Christo*,  
qui en étoit le Vice-Amiral. Ce Vaisseau fut  
pris en 1696. par le Chevalier DES AUGIERS,  
& les trois Freres ayant ainsi recouvré leur  
liberté, revinrent en France, & c'est par eux,  
qu'on a appris toutes les circonstances, que  
je viens de rapporter. On a sçu depuis que le  
Vice-Roy du Mexique, qui avoit retenu chez  
lui leur plus jeune Frere & leur Sœur, ayant  
été relevé, il avoit mené avec lui l'un &  
l'autre en Espagne.

Telle fut la malheureuse issue d'une Entre-  
prise, que bien des choses ont contribué à  
faire échouer. Elle auroit apparemment eu au-  
moins une partie du succès, qu'on en espe-  
roit, si on n'avoit eu en vûe qu'un Etablis-  
ment à l'embouchure du Micissipi, comme

1687-90

Ce qui fit  
échouer l'En-  
treprise de M.  
de la Sale.

1687-90.

60 HISTOIRE GÉNÉRALE

bien des Gens se l'étoient persuadés ; car il est certain que M. de la Sale se voyant dégradé dans la Baye S. Bernard , & ayant bientôt reconnu qu'il étoit à l'Ouest du Fleuve , qu'il cherchoit , s'il n'avoit eu dessein que de le trouver , auroit pû , dès le premier voyage , qu'il fit aux Cenis , obtenir de ces Sauvages des Guides , puisqu'ils en donnerent dans la suite à Joutel ; mais il avoit envie de s'approcner des Espagnols , pour prendre connoissance des Mines de Sainte Barbe , & pour vouloir trop faire , non-seulement il ne fit rien du tout , mais il se perdit , & ne fut plaint de Personne .

Réflexions  
sur la conduite  
de M. de la  
Sale.

Rien n'étoit encore plus aisé , quand on eut reconnu ce qui l'avoit fait échouer dans son Entreprise , que de profiter de ses fautes pour exécuter ce qu'il y avoit de solide dans son projet , c'est à-dire , de s'assurer du cours entier du Micissipi ; car il nous étoit d'une grande importance d'avoir un Etablissement dans cette partie de la Floride , quand ce n'eût été que pour nous procurer une Croisiere dans le Golphe Mexique , & pour fortifier les frontieres de la Nouvelle France du côté des Colonies Angloises . Il étoit même autant de l'intérêt des Espagnols , que du nôtre , de mettre cette Barriere hors d'insulte , parce qu'ils pouvoient bien prévoir que les Anglois , Maîtres d'une partie de l'ancienne Floride Françoisse , à laquelle ils avoient donné le nom de *Caroline* , n'en demeureroient point là ; mais que de proche en proche ils pousseroient leurs Etablissemens jusqu'à S. Augustin , comme il est arrivé ( a ) ; que de-là jusqu'au Micissipi rien ne

( a ) Par l'Etablissement de la Nouvelle George.



VERALE  
uadés; car il est  
voyant dégradé  
yant bientôt re-  
u Fleuve, qu'il  
effein que de le  
emier voyage,  
de ces Sauvages  
nerent dans la  
envie de s'ap-  
prendre con-  
Barbe, & pour  
ment il ne fit  
& ne fut plaint

, quand on eut  
ouer dans son  
es fautes pour  
lide dans son  
u cours entier  
d'une grande  
ement dans  
ce n'eût été  
siere dans le  
ier les fron-  
tore des Co-  
tant de l'in-  
e, de mettre  
e qu'ils pour-  
ois, Maîtres  
Françoise,  
m de Caro-  
mais que de  
urs Etablif-  
ne il est ar-  
lippi rien ne  
George.

DE LA NFRANCE. LIV XIII 61  
pouvoit les arrêter lontems, qu'il leur seroit  
aisé alors de traverser ce grand Fleuve, & de  
les inquiéter beaucoup dans l'Ancien & dans  
le Nouveau Mexique. Au lieu, que s'ils trou-  
voient les François sur le bord du Micissipi,  
la jalousie de ces deux Nations, naturellement  
incompatibles, seroit leur sûreté.

1687-90.

Mais on avoit encore en France l'esprit  
tellement préoccupé des Mines de Sainte Bar-  
be, qu'on s'obstina lontems à vouloir réaliser  
la chimere de M. de la Sale. On se flatta mê-  
me bientôt après sa mort d'y réussir par une  
intrigue concertée avec le Comte de PIÑA-  
LOSSA. Cette ressource manquée, par ce qu'ap-  
paremment ce Comte portoit ses prétentions  
trop haut, & que de part & d'autre on ne  
trouva point ses sûretés, il parut que le char-  
me étoit levé. Outre que Philippe V. étant  
monté sur le Throne d'Espagne, la Cour de  
France n'auroit pas souffert qu'on inquietât  
les Espagnols en Amérique; mais après la  
mort de Louis XIV. le plan, qui fut propo-  
sé au Conseil de Regence d'établir une forte  
Colonie dans la Louysiane, donna lieu à quel-  
ques Aventuriers de profiter des brouilleries,  
qui survinrent entre les Cours de France &  
d'Espagne, pour reprendre le projet du Sieur  
de la Sale: Sur la foi de quelques Relations  
apoeryphes, on se flatta de faire bientôt cou-  
ler dans le Royaume des trésors, qui n'exis-  
terent jamais, que dans l'imagination échauf-  
fée de certains Gens; & ce nouyel enchan-  
tement produisit des effets encore plus fu-  
nestes, que ceux, que nous venons de voir.  
Nous aurons occasion d'en parler dans la  
suite de cette Histoire, dont il est tems de  
reprandre le fil.

62 HISTOIRE GENERALE

# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.

LIVRE QUATORZIEME.

1690.

**N**

OUS avons vû à la fin du XII. Livre combien, dans la situation, où le Comte de Frontenac trouva les affaires de la Nouvelle France, lorsqu'il en vint reprendre le Gouvernement Général, il importoit de donner aux Anglois de l'occupation chez eux, & de rétablir la réputation des armes Françoises dans l'esprit des Sauvages. C'étoit l'unique moyen de rabattre l'insolence des Iroquois & de les rendre plus traitables, en leur faisant comprendre qu'ils ne devoient plus tant compter sur le secours du Gouverneur de la Nouvelle York. Par-là nos Alliés,

D  
nous  
sout  
ne. p  
pres  
tion  
nou  
attir  
qu'il  
nos i  
jama

Le  
plan  
aver  
doit  
voit  
dans  
dans  
un g  
Poste  
trois  
trois

Le P  
être  
cois &  
lebo  
lene  
MM.  
REPO  
voul  
taires

Ce  
pagn  
côté  
en gé  
Com  
Com

à fin du XII.  
dans la situa-  
de Frontenac  
de la Nouvelle  
vint reprèn-  
il importoit  
pation chez  
des armes  
ges. C'étoit  
tolence des  
irables, en  
e devoient  
du Gouver-  
nos Alliés,

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 63  
nous voyant changer une défensive, que nous  
soutenions mal, en une vigoureuse attaque,  
ne pouvoient manquer de reprendre leurs  
premiers sentimens d'estime pour notre Na-  
tion, ou du moins d'appréhender que leur  
nouvelle alliance avec nos Ennemis ne leur  
attirât de notre part les mêmes malheurs,  
qu'ils avoient voulu éviter en se détachant de  
nos intérêts, & de s'unit plus étroitement que  
jamais avec nous.

1690.

Le Comte de Frontenac ayant dressé son Projet & pa-  
paratifs de M.  
de Frontenac.  
plan sur ce principe, commença par faire  
avertir M. de la Durantaye, qui comman-  
doit toujours à Michillimakinac, qu'il pou-  
voit assurer les Hurons & les Outaouais que  
dans peu ils verroient bien du changement  
dans les affaires. Il préparoit en même tems  
un grand Convoi pour renforcer ce même  
Poste, & il prenoit ses mesures pour lever  
trois Partis de guerre, qui devoient entrer par  
trois différens endroits dans le Pays Anglois.  
Le Premier se formoit à Montreal, & devoit  
être composé de cent dix Hommes, Fran-  
çois & Sauvages, commandés par MM. d'Ail-  
lebout de Mantet & le Moyne de Sainte He-  
lene, tous deux Lieutenans, sous lesquels  
MM. de Repentigny, d'Iberville, de BON-  
REPOS, de LA BRASSE & de MONTIGNI  
voulurent bien servir en qualité de Volon-  
taires.

Ce Parti fut bientôt prêt, & se mit en Cam-  
pagne, avant que d'avoir délibéré de quel  
côté il tourneroit ses armes. Il étoit destiné  
en général pour la Nouvelle York, mais le  
Comte de Frontenac avoit laissé aux deux  
Commandans le choix du Poste, qu'ils devoient

1690.

attaquer, & ceux-ci ne jugerent pas à propos de se déclarer, avant qu'on fût près d'entrer dans le Pays Ennemi. Ce ne fut donc qu'après cinq ou six jours de marche, qu'ils tinrent conseil sur ce qu'ils devoient faire; les François furent d'avis d'aller droit à Orange; mais les Sauvages rejeterent bien loin cette proposition, & l'un d'eux leur demanda depuis quand ils étoient si hardis.

On lui répondit que, si par le passé on avoit montré quelque foiblesse, on vouloit la réparer, en prenant Orange, ou mourir à la peine; mais qu'il avoit tort, s'il attribuoit à lâcheté la conduite, que les François avoient tenuë depuis quelques années; que le seul desir de la paix les avoit engagés à demeurer dans cette inaction, dont nos Alliés n'avoient pris occasion de nous insulter, que faute d'en avoir pénétré les motifs; & que, s'ils avoient reçu quelques échecs, c'est qu'ils avoient trop compté sur la bonne foy des Anglois. & des Iroquois; mais qu'ils seroient bientôt voir que le courage ne leur avoit jamais manqué.

Expédition  
de Corlar.

Les Sauvages, qui connoissoient toute la difficulté de l'Entreprise d'Orange, persisterent à s'y opposer, & l'on sortit du Conseil, sans rien conclure. On continua de marcher jusqu'à ce qu'on fût arrivé en un endroit, où aboutissoient deux chemins, dont l'un conduisoit à Orange, & l'autre à Corlar: alors Mantet, qui désespéroit de faire changer de sentiment à ses Alliés, leur proposa l'attaque de Corlar, & ils l'agrèerent. On prit aussitôt le chemin de ce Bourg, & pendant neuf jours l'Armée eut beaucoup à souffrir. Tout le Monde étoit à pied, on avoit quelquefois de l'eau

DE  
Jusqu  
romp  
d'ail

No  
heure

Agne  
(A)

coup  
que l

Sauve

grand

rions

leur h

zèle t

tout

dans

avoit

les pe

cipaux

doute

mis d

A p

renco  
nèrent  
besoin  
Place.  
détach  
à la d  
bien d  
à son  
l'Arm  
(A)  
ce Vill  
à la Pr  
leinc ju  
la Chin  
il se ret

ÉNERGIE  
erent pas à propos  
n fut près d'entrer  
fut donc qu'après  
he, qu'ils tinrent  
nt faire; les Fran-  
droit à Orange;  
t bien loin cette  
r demanda depuis

r le passé on avoit  
n vouloit la ré-  
ou mourir à la  
s'il attribuoit à  
rançois avoient  
que le seul de-  
à demeurer dans  
s n'avoient pris  
faute d'en avoir  
s avoient reçu  
oient trop com-  
is. & des Iro-  
tôt voir que le  
anqué.

oient toute la  
e, persisterent  
Conseil; sans  
marcher jus-  
endroit, où  
nt l'un con-  
Corlar: alors  
e changer de  
osa l'attaque  
prit aussitôt  
t neuf jours  
out le Mon-  
fois de l'eau

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 65  
jusqu'aux genoux, souvent même il faisoit  
rompre la glace pour trouver où mettre le pied:  
d'ailleurs le froid étoit intolérable.

1690

Nos Braves arrivèrent un soir sur les quatre heures à deux lieues de Corlar, & le grand Agnier, Chef des Iroquois du Sault S. Louis, (\*) voulut les haranguer. Il le fit avec beaucoup d'éloquence, & parla avec une autorité, que lui donnoient, non-seulement sur les Sauvages, mais sur les François mêmes, de grands services rendus à la Colonie, des actions d'une conduite admirable, & d'une valeur héroïque, une vertu éminente, & un zèle toujours actif pour la Religion. Il exhorta tout le Monde à oublier les fatigues passées, dans l'esperance de venger les maux, qu'on avoit soufferts depuis quelques années, sur les perfides Anglois, qui en étoient les principaux Auteurs. Il ajouta qu'on ne pouvoit pas douter de l'assistance du Ciel contre les Ennemis de Dieu, & dans une cause si juste.

A peine s'étoit-on remis en marche, qu'on rencontra quatre Femmes Sauvages, qui donneroient toutes les lumieres, dont on avoit besoin pour faire en sûreté les approches de la Place. Un Canadien, nommé GIGUIÈRE, fut détaché aussitôt avec neuf Sauvages pour aller à la découverte, & il s'acquitta parfaitement bien de sa Commission. Il reconnut Corlar tout à son aise, sans être aperçu, & alla rejoindre l'Armée, qui n'en étoit qu'à une lieue. On

(\*) Les Iroquois de ce Village étoient restés à la Prairie de la Magdeleine jusqu'au massacre de la Chine. Après cet échec il se retirèrent à Montreal,

où ils demeurèrent quelque tems. Enfin un peu avant le départ de ce Parti ils s'établirent vis-à-vis le Sault S. Louis.

avoit d'abord projeté de remettre l'attaque au lendemain; mais l'excès du froid fit changer de dessein. Il fut résolu de marcher à l'heure même, & d'attaquer en arrivant.

Corlar avoit alors presque la figure d'un carré long, & l'on y entroit par deux portes; l'une conduisoit à Orange, qui n'en est éloigné que de six lieuës; l'autre donnoit sur le grand chemin, où étoient nos Gens. L'ordre des attaques fut réglé en cette maniere. Mantet & Sainte Helene se chargerent de celle de la seconde porte; les Femmes Sauvages, dont je viens de parler, avoient assuré qu'elle ne se fermoit jamais, & on la trouva effectivement ouverte. D'Iberville & Repentigny prirent sur la gauche, pour s'aller rendre Maîtres de la premiere; mais ils ne la purent trouver, & revinrent joindre Mantet, de sorte qu'il n'y eut qu'une attaque.

Cette Place est surprise & forcée.

Non-seulement la porte, où elle devoit se faire, étoit ouverte, elle n'étoit pas même gardée, & comme il étoit nuit, tout le Parti y entra, sans qu'aucun des Habitans s'en aperçût. Les deux Commandans se separerent d'abord, afin d'en reconnoître tous les Quartiers en même tems, & comme ils avoient ordonné un grand silence, ils se retrouvèrent à l'autre extrémité du Bourg, sans qu'il y parût aucun mouvement. Alors on fit le cri à la maniere des Sauvages, & dans l'instant chacun donna de son côté. Mantet s'attacha à une espèce de Fort, dont il trouva la Garnison sous les armes. La résistance y fut très-vive; mais enfin la porte fut enfoncée; tous les Anglois passés au fil de l'épée, & le Fort réduit en cendres. Dans le Bourg peu de mai-

sons  
tigni  
s'opin  
le con  
qui l  
Hele  
& les  
mort  
més.  
Bi  
mais  
devo  
averu  
de la  
avoit  
dont  
fut tu  
furen  
la Pla  
& pa  
Dom  
vages  
l'env  
me o  
qu'en  
ulé a  
Agni  
seule  
mais  
roit à  
parol  
purés  
& on  
avoit  
Un  
quanc

ERALE  
mettre l'attaque au  
froid fit changer  
marcher à l'heure  
vant.

la figure d'un  
par deux portes;  
qui n'en est éloi-  
donnoit sur le  
s Gens. L'ordre  
maniere. Man-  
rent de celle de  
sauvages, dont  
sûr qu'elle ne  
puva effective-  
pentigny pri-  
rendre Mai-  
ne la purent  
Mantet, de  
ue.

elle doit se  
it pas même  
tout le Parti  
abitans s'en  
se séparèrent  
us les Quar-  
ils avoient  
retrouverent  
sans qu'il y  
on fit le cri à  
ns l'instanc  
et s'attacha  
aya la Gar-  
y fut très-  
onccé; tous  
& le Fort  
eu de mai-

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 67

sons furent défendus : il n'y eut que Mont-  
tigni, qui fut arrêté dans une, & comme il  
s'opiniâtroit à y vouloir entrer, il reçut dans  
le corps & au bras deux coups de pertuisanne,  
qui le mirent hors de combat; mais Sainte  
Helene étant survenu, la maison fut forcée,  
& les blessures de Montigni vengées par la  
mort de tous ceux, qui s'y étoient renfer-  
més.

1690.

Bientôt ce ne fut que massacre & pillage,  
mais au bout de deux heures les Chefs crurent  
devoir poser des Corps de garde à toutes les  
avenues, pour éviter la surprise, & le reste  
de la nuit fut employé à se rafraîchir. Mantet  
avoit donné ordre qu'on épargnât le Ministre,  
dont il vouloit faire son Prisonnier, mais il  
fut tué, sans être reconnu, & tous ses papiers  
furent brûlés. Le Sieur COUDRE, Major de  
la Place, s'étoit sauvé au-delà de la Riviere,  
& paroïssoit vouloir s'y retrancher avec ses  
Domestiques, quelques Soldats, & des Sau-  
vages, qui l'avoient suivi. Le Commandant  
l'envoya sommer au point du jour, & com-  
me on ne vouloit lui faire aucun tort, parce  
qu'en plusieurs rencontres il en avoit très bien  
usé avec les François, d'Iberville & le grand  
Agnier se chargerent de la sommation. Non-  
seulement ils lui promirent bon quartier,  
mais ils l'assurèrent encore qu'on ne touche-  
roit à rien de ce qui lui appartenoit. Sur cette  
parole, il mit bas les armes, suivit les Dé-  
putés à Corlar, après les avoir bien régalez,  
& on lui tint exactement tout ce qu'on lui  
avoit promis.

Une des premières attentions des Chefs,  
quand ils se virent les Maîtres de tout, fut

de briser les barriques d'eau-de-vie, de peur que les Sauvages ne s'enyvraissent: on mit ensuite le feu aux maisons, dont on n'épargna que celle du Major, & celle d'une Veuve, chez qui l'on avoit transporté Montigni: il y en avoit environ quarante, toutes bien bâties & bien meublées, & on ne pilla que ce qui pouvoit être facilement emporté. On accorda la vie à soixante Personnes, la plupart, Femmes, Enfans, & Vieillards, qui avoient échapé à la première furie des Assaillans, & à trente Iroquois, que l'on reconnut, afin de faire voir aux Captons que nous n'en voulions qu'aux Anglois, dont la perte fut estimée quatre-cent mille livres.

On étoit trop près d'Orange, pour rester longtemps dans des mesures, l'armée décampavers le midi; le butin, Montigni, qu'il falloit porter, les Prisonniers, qui étoient au nombre de quarante, & dans la suite le défaut des vivres, dont on avoit négligé de se pourvoir suffisamment, retarderent beaucoup la retraite; plusieurs mêmes seroient morts de faim, si on n'avoit pas eu cinquante Chevaux, dont il ne restoit plus que six, lorsque les Vainqueurs arriverent à Montreal, le vintsept de Mars. Cette grande disette les avoit même obligés de se séparer. Quelques-uns furent attaqués, trois Sauvages & seize François furent tués, ou pris: de sorte que le défaut de prévoyance coûta beaucoup plus à ce Parti, que l'attaque de Corlar, où ils n'avoient perdu qu'un François & un Sauvage.

Cette Expédition releva beaucoup dans l'estime des Barbares la réputation des armes Françaises: mais la joye, qu'elle avoit causée

La perte des François plus grande dans la retraite qu'à la prise de Corlar.  
Effet, que produisit cette conquête.

D E  
dans l  
de ce  
qui n  
qu'il  
les c  
& qu  
fidèle  
tre le  
plus c  
Enne  
T  
la Bro  
même  
s'avise  
lever  
desqu  
quere  
jusqu  
leurs  
coups  
çurent  
y avo  
& les  
d'eux  
condu  
dessein  
Troup  
& où i  
compt  
Cet  
loisqu  
dans u  
moins  
mes &  
deux l  
huit A



R A L L E  
e-vie, de peur  
issent : on mit  
ont on n'épar  
e d'une Veuve,  
Montigni : il  
, toutes bien  
né pilla que  
emporté. On  
nnes, la plu  
ieillards, qui  
rie des Affair  
e l'on recon  
ons que nous  
dont la perte  
vres.  
pour rester  
née decampa  
tigni, qu'il  
ui étoient au  
ite le défaut  
é de se pour  
beaucoup la  
nt morts de  
te Chevaux,  
lorsque les  
l, le vingt  
a les avait  
lques - uns  
seize Fran  
e que le dé  
p plus à ce  
ou ils n'a  
auvage.  
p dans l'es  
mes Fran  
oit causée

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 69  
dans la Colonie, fut bientôt troublée par un  
de ces accidens, qu'on ne sçavoit prévoir,  
qui nous fit perdre l'Homme du Monde,  
qu'il nous importoit le plus de conserver dans  
les circonstances, où nous nous trouvions,  
& qui nous mit en danger de voir nos plus  
fidèles Alliés tourner leurs armées les uns contre  
les autres dans le tems, où nous avions  
plus de besoin de les réunir tous contre nos  
Ennemis. Voici comme la chose arriva

1690.

TILLY DE BEAUVAIS, Lieutenant, &  
la Brosse, Lieutenant Reformé, celui - là  
même, qui s'étoit trouvé à la prise de Corlar,  
s'avisèrent, avec quatre autres François, de  
lever un Parti d'Iroquois Chrétiens, à la tête  
desquels se mit le grand Agnier. Ils s'embar  
querent à Montreal, & descendirent le Fleuve  
jusqu'à la Riviere de Sorel. Le vingt-six de May  
leurs Découvreurs entendirent tirer quelques  
coups de fusil, & peu de tems après ils aper  
çurent deux Cabannes de Campagne, où il  
y avoit quatorze Iroquois : ils les attaquèrent,  
& les firent tous Prisonniers. Ils apprirent  
d'eux que, sur la route, qu'ils tenoient, & qui  
conduisoit à un Fort Anglois, qu'ils avoient  
dessein d'attaquer, ils rencontreroient une  
Troupe, dont ils s'étoient séparés depuis peu,  
& où il y avoit encore trente Hommes, sans  
compter les Femmes & les Enfans.

Nos Alliés se  
battent les uns  
contre les au  
tres, sans se  
reconnoître.

Cet avis leur fit beaucoup de plaisir, mais  
lorsqu'ils y pensoient le moins, ils tombèrent  
dans une embuscade ; ils s'en tirèrent néan  
moins en braves Gens, tuèrent quatre Hom  
mes & deux Femmes, & firent quarante  
deux Prisonniers, parmi lesquels il y avoit  
huit Anglois. Alors ayant eu avis que sept

1690.

cent Mahingans les attendoient à une journée de-là, ils jugerent à propos de faire retraite, n'étant pas assez forts, & la garde de leurs Prisonniers les embarrassant trop, pour s'exposer aux risques d'un combat si inégal. Je ne sçai ce qui les engagea à prendre, pour s'en retourner chez eux, une autre route, que celle, qu'ils avoient suivie en venant; mais ce détour leur coûta cher.

Mort du  
grand Agnier.

Le quatrième de Juin ils se trouverent sur le midi au bord de *la Riviere aux Saulmons*, laquelle se décharge dans le Lac Champlain. Comme ils avoient laissé leurs Canots assez loin de-là, ils crurent que le plus court étoit d'en fabriquer d'autres, & ils mirent sans délai à la main à l'œuvre. Le soir, dans le temps qu'ils faisoient leurs Prières en commun, ils furent découverts par un Parti d'Algonquins & d'Abénaquis, lesquels alloient aussi en guerre contre les Anglois, & qui les prirent pour des Ennemis, & les chargerent le lendemain avant le jour. Le grand Agnier fut tué d'abord avec un de ses Gens; six autres Iroquois, deux François & deux Esclaves Anglois furent blessés, & on fit de part & d'autre quelques Prisonniers.

Embarras, où  
M. de Fronte-  
nac se trouve  
à cette occa-  
sion, & com-  
ment il s'en  
tire.

Ce fut alors, qu'on se reconnut. Le regret fut extrême des deux côtés; mais les Iroquois ne pouvant se consoler de la perte de leur Chef, refuserent de rendre la liberté aux Prisonniers, qu'ils avoient faits. Ce refus pequa les autres, on s'aigrit, & il y avoit tout à craindre de ce ressentiment mutuel. Le Comte de Frontenac eut besoin de toute sa prudence & de toute son habileté pour calmer ce commencement d'orage, & il n'en

DE  
vint à  
Il fut  
des De  
pour p  
prise  
redem  
tion se  
niers s  
qui po  
les plu  
conclu  
Morts  
dée su

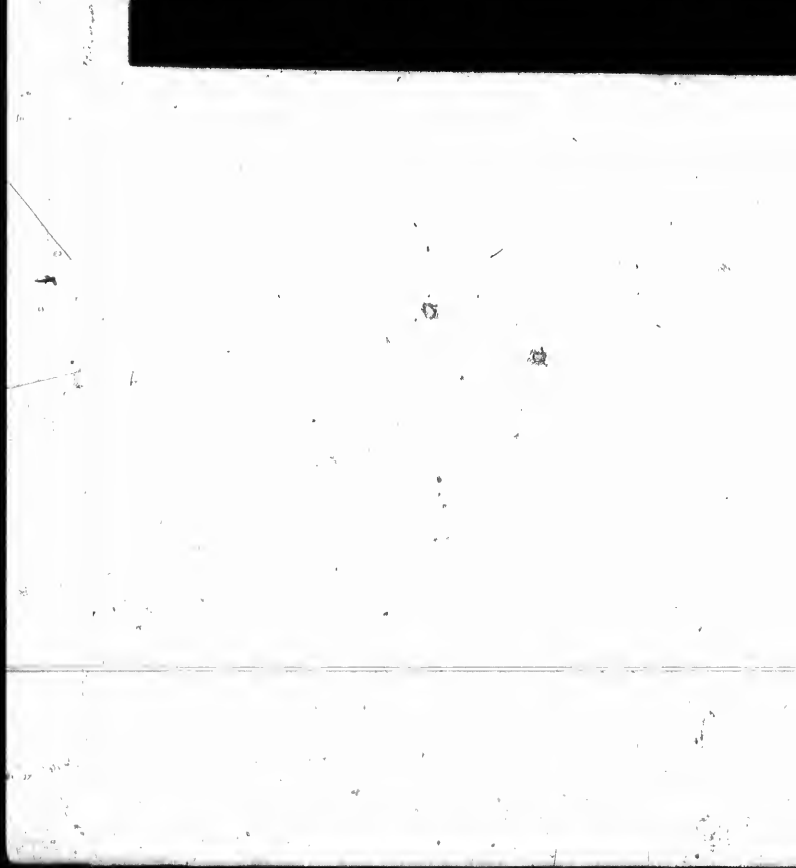
Le g  
des Fra  
Mission  
tirent c  
étoit lu  
la man  
encore  
verti to  
tianism  
ne con  
avoir à  
lorsque  
bla qu'  
porté à  
la Prain  
tant pas  
sein à p  
cinquan

Il s fu  
Compar  
d'autres  
dans ces  
rerent c

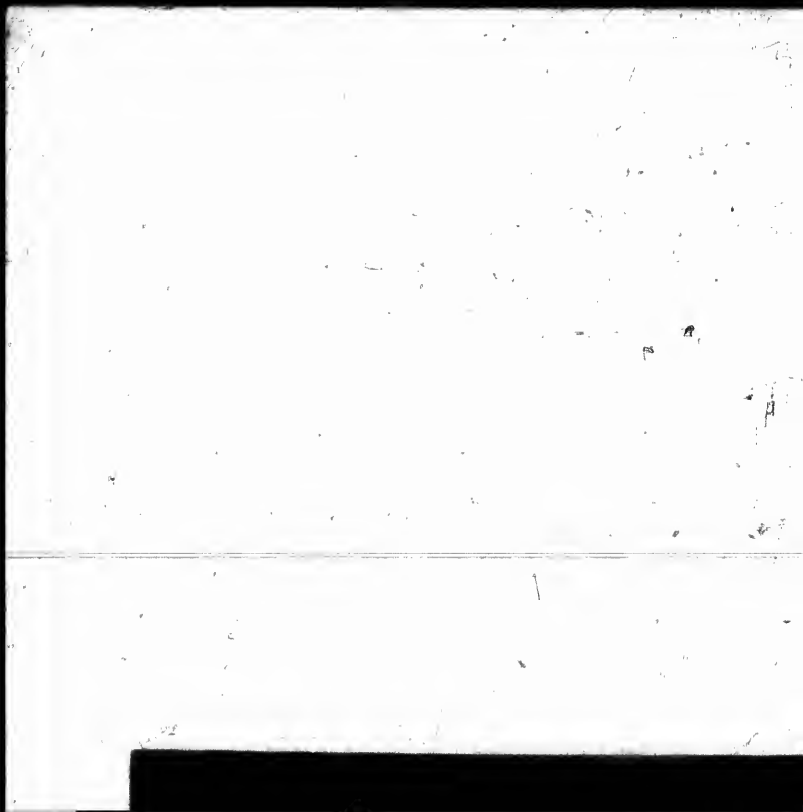
DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 71  
vint à bout, qu'après bien des négociations.  
Il fut réglé que les Aggresseurs enverroient  
des Députés avec un Collier au Saule S. Louis,  
pour protester qu'il n'y avoit eu que de la mé-  
prise dans tout ce qui s'étoit passé, & pour  
redemander leurs Freres; que leur protesta-  
tion seroit bien reçue, & que tous les Priso-  
niers seroient échangés. L'Orateur Abénaqui,  
qui porta la parole, dit les choses du monde  
les plus sensées, & les plus touchantes. Il  
conclut qu'il falloit donner des larmes aux  
Morts; sans alterer une amitié, qui étoit fon-  
dée sur la Religion.

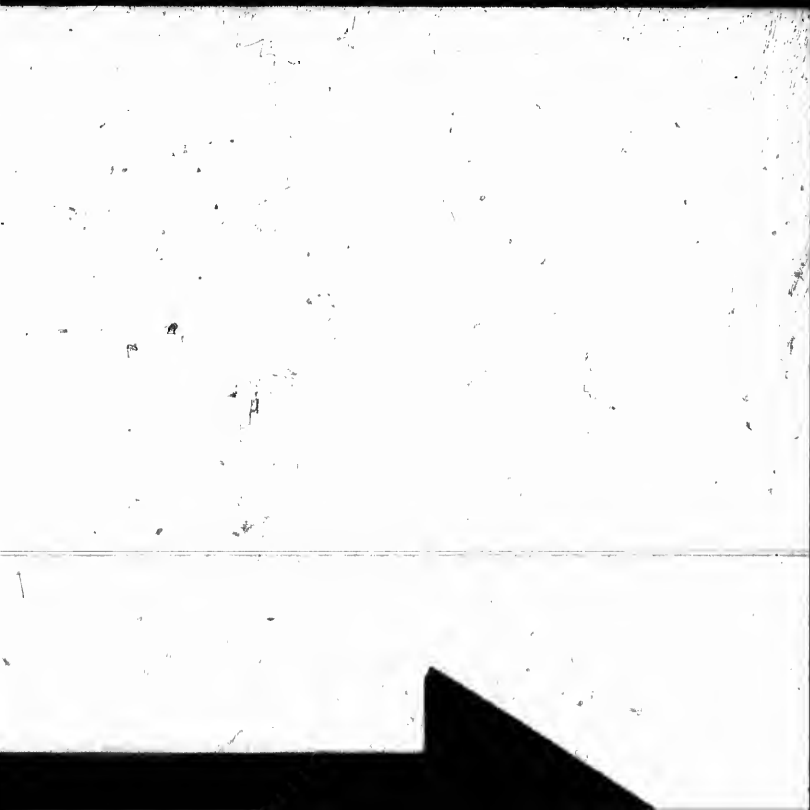
Le grand Agnier ne fut guères moins pleuré  
des François, que de ses Compatriotes, & les  
Missionnaires furent ceux de tous, qui ressen-  
tirent cette perte plus vivement. Ce Néophyte  
étoit lui-même un zélé Missionnaire, & de  
la maniere, dont il s'y prenoit, s'il eût vécu  
encore quelques années, il eût peut-être con-  
verti tout son Canton. Sa conversion au Chris-  
tianisme avoit été l'ouvrage de Dieu seul. Il  
ne connoissoit encore aucun Jesuite, & il  
avoit à peine entendu parler de notre Religion,  
lorsque par un mouvement, dont il lui sem-  
bla qu'il n'étoit point le Maître, il se sentit  
porté à visiter ses Freres, qui étoient établis  
à la Prairie de la Magdelaine. Il ne voulut pour-  
tant pas y aller seul; il communiqua son des-  
sein à plusieurs Agniers, & il y en eut jusqu'à  
cinquante, qui souhaiterent de l'accompagner.

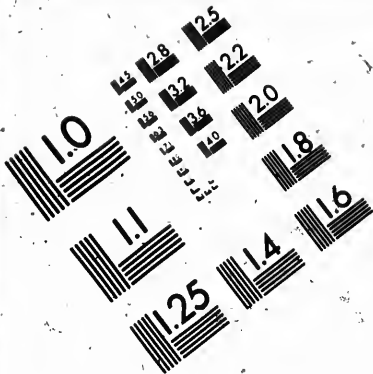
Ils furent extrêmement surpris de voir leurs  
Compatriotes transformés, pour ainsi dire, en  
d'autres Hommes: tout ce qu'ils remarquerent  
dans cette Bourgade, les charma, & ils déclara-  
rent qu'ils n'en sortiroient point. On les



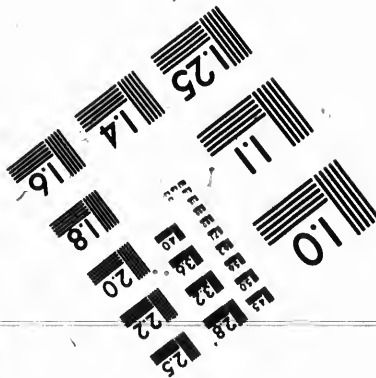
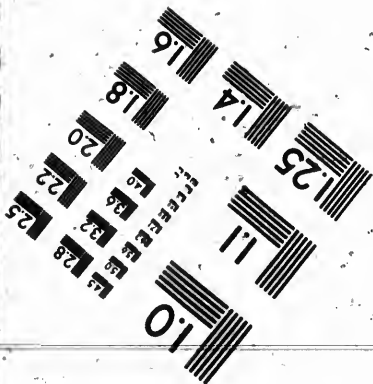
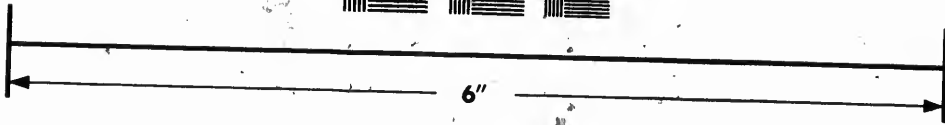
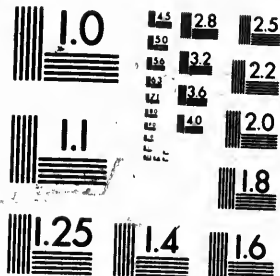








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



0  
1.6  
1.8  
2.0  
2.2  
2.5  
2.8  
3.2  
3.6  
4.0

10  
11

1690.

instruisit, la parole de Dieu trouva en eux des cœurs dociles, & ils furent baptisés. Leur exemple & leurs discours en attirèrent quantité d'autres, & le grand Agnier surtout fut tellement pénétré de ce feu sacré, qui fait les Apôtres, que jusqu'à sa mort il ne cessa de travailler à procurer des Adorateurs au vrai Dieu. Le Ciel benit ses travaux au delà même de ses espérances. Il sortint avec cela toujours la haute reputation, qu'il s'étoit faite à la guerre, & ce fut par estime pour son mérite personnel, & plus encore pour sa vertu, que les François s'accorderent à lui donner le nom, sous lequel seul il est connu dans les Mémoires de ce tems-là.

Expédition  
du Sieur Her-  
sel,

Les Abénaquis & les Algonquins, dont la méprise avoit eu des suites si funestes, étoient tout récemment arrivés de l'Acadie, où ils s'étoient fort distingués dans une Expédition, qui n'avoit pas eu moins de succès, & n'avoit pas fait moins d'honneur aux François, que celle de Corlar. J'ai dit que M. de Frontenac avoit formé pendant l'hiver trois Partis, pour entrer en même tems par trois différens endroits dans le Pays Anglois. Celui, qui devoir agir dans la Nouvelle York, & qui prit en effet Corlar, avoit été levé à Montréal, les deux autres le furent dans le Gouvernement des Trois Rivieres & dans celui de Quebec; le Général ayant voulu par ce partage mettre entre ces Partis une sorte d'émulation, qui ne manque guères de produire un bon effet, quand on y évite le mélange, & tout ce qui a coûtume de faire dégénérer une louable émulation en une pernicieuse jalousie.

L6

D  
Le  
alors  
quan  
quins  
tête u  
pouve  
Entre  
moign  
rend  
de Sei  
tel, d  
& les  
comm  
deux d  
VIER,  
GATI  
Il p  
de Jan  
laissan  
cit ensu  
marche  
près d'u  
tels, qu  
reurs.  
Bandes  
Homm  
Maison  
qui n'éto  
de pieux  
qu'il cor  
à l'attaq  
il y avoi  
Tout  
une brav  
aux Ang  
contenan  
Tom

ALE  
va en eux des  
peuples. Leur  
étaient quan-  
surtout fut  
qui fait les  
né cessa de  
urs au vrai  
u delà même  
ela toujours  
it faite à la  
son merite  
vertu, que  
donner le  
nu dans les

ns, dont les  
tes, étoient  
die, où ils  
ne Expédi-  
de succès,  
onneur aux  
'ai dit que  
lant l'hyver  
e tems par  
ys Anglois.  
elle York,  
été levé à  
ent dans le  
& dans celui  
par ce par-  
ordre d'ému-  
roduire un  
 mélange, &  
énerer une  
eufe jalou-

L6

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 73

Le Gouvernement des trois Rivières étoit  
alors très-peu peuplé & on n'en put tirer que cin-  
quante-deux Hommes, y compris cinq Algon-  
quins & vingt Sokokis; mais ils avoient à leur tête un des Officiers de la Colonie, à qui on pouvoit plus aisément confier l'exécution d'une  
Entreprise de la nature de celle-ci; c'est le té-  
moignage, que le Comte de Frontenac lui  
rend dans une Lettre, qu'il écrivit alors à M.  
de Seignelay. Cet Officier étoit le Sieur Her-  
tel, dont j'ai rapporté plus haut la captivité  
& les vertus. Dans la petite Troupe, qu'il  
commandoit, il avoit trois de ses Fils, &  
deux de ses Neveux, à sçavoir, le Sieur CRE-  
VIER, Seigneur de S. François, & le Sieur  
GATINEAU.

1690.

Prise de Se-  
mentels fut  
les Anglois

Il partit des Trois Rivières le vint-huitième  
de Janvier, tira droit au Sud dans les Terres,  
laissant le Lac Champlain à sa gauche, raba-  
tit ensuite à l'Est, & après une longue & rude  
marche, il arriva le vintseptième de Mars  
près d'une Bourgade Angloise, appelée *Semen-  
tels*, qu'il avoit fait reconnoître par ses Cou-  
reurs. Alors il partagea sa Troupe en trois  
Bandes; la Première, composée de quinze  
Hommes, eut ordre d'attaquer une grande  
Maison fortifiée. Il commanda à la Seconde,  
qui n'étoit que d'onze de se saisir d'un Fort  
de pieux à quatre Bastions. La Troisième,  
qu'il commandoit en Personne, fut destinée  
à l'attaque d'un autre Fort plus grand, & où  
il y avoit du Canon.

Tout cela fut exécuté avec une conduite &  
une bravoure, qui donnerent de l'étonnement  
aux Anglois: ils firent d'abord assez bonne  
contenance, mais ils ne soutinrent pas le

Tome III.

D

1690.

premier feu des Assaillans ; les plus Braves furent taillés en pièces, & les autres, au nombre de cinquante-quatre, furent Prisonniers de guerre. Il n'en coûta aux Victorieux qu'un François, qui eut la cuisse cassée, & qui mourut le lendemain : vingt-sept Maisons furent réduites en cendres, & deux mille pièces de Bétail périrent dans les Etables, où l'on avoit mis le feu.

Le Sieur Hertel force les Anglois sur un Pont.

Sementels n'étoit qu'à six lieues d'une assez grosse Bourgade de la Nouvelle Angleterre, nommée *Pesadouët*, d'où il pouvoit sortir assez de Monde pour envelopper Hertel, & lui couper la retraite. En effet dès le soir du même jour deux Sauvages vinrent l'avertir que deux-cent Hommes s'avançoient pour l'attaquer. Il s'y étoit attendu, & il avoit pris ses mesures pour rompre celles de l'Ennemi. Il se mit en bataille sur le bord d'une Riviere, sur laquelle il y avoit un Pont fort étroit, il avoit fait occuper la tête de ce Pont, & il étoit impossible aux Anglois de passer à lui par aucun autre endroit.

Ils se présentèrent pour passer le Pont, & méprisant le petit nombre des François, ils s'y engagèrent avec beaucoup de confiance. Hertel les y laissa avancer, sans tirer un seul coup, puis tout d'un coup il fondit sur eux l'épée à la main. Au premier choc il en tua huit, en blessa plusieurs, & obligea le reste à lui céder le Champ de bataille. Il perdit en cette rencontre le brave Crevier, son Neveu, & un Sauvage *Sokoki*. *LA FRESNIERE*, son Fils Aîné, y reçut un coup de feu dans le genouil, dont il portera les glorieuses marques jusqu'à sa mort. Il est encore aujourd'hui Capitaine

D E  
en Ca  
sieurs  
de son  
Apr  
plus q  
d'intel  
ques j  
entre  
ne pou  
ge. Il  
Gouve  
journée  
trier en  
neau, t  
pour lu  
il perm  
qui lui  
s'en ret  
disposa  
dre le  
Ce P  
PORTN  
de Beka  
gnie de  
avoit do  
pagnie,  
de Man  
étoit Gor  
joint qu  
naquis d  
quels il  
que M.  
Tilli de  
nant.  
On n'a  
vivres,

DE LA N FRANCE. LIV. XIV. 75  
en Canada : il s'est distingué depuis en plusieurs occasions , & a partagé en Aîné la pieté de son Pere.

1690.

Après une si belle Action Hertel ne songea plus qu'à la retraite , & il la fit avec beaucoup d'intelligence & de bonheur , mais après quelques jours de marche il fut obligé de laisser entre les mains des Sauvages son Fils , qui ne pouvoit plus supporter la fatigue du voyage. Il apprit au même endroit que le Parti du Gouvernement de Quebec n'étoit qu'à deux journées de-là , & qu'il n'avoit pu encore entrer en action. Sur cet avis il dépêcha Garnéau , son Neveu , au Gouverneur Général , pour lui apprendre le succès de son Entreprise ; il permit en même tems au Sieur MAUGRAS , qui lui avoit amené les cinq Algonquins , de s'en retourner avec eux à S. François , & se disposa avec le reste de sa Troupe à aller rejoindre le Parti de Quebec à *Kaskebé*.

Il se joint à M. de Portneuf.

Ce Parti avoit pour Commandant M. de PORTNEUF , le troisième des Fils du Baron de Bekancourt , & Lieutenant de la Compagnie de MANNEVAL. M. de Frontenac lui avoit donné ordre de prendre toute cette Compagnie , qui étoit en Acadie , parce que M. de Manneval , son Capitaine & son Frere , étoit Gouverneur de cette Province. Il y avoit joint quelques Canadiens , & soixante Abénaquis du Sault de la Chaudiere , avec lesquels il étoit parti de Quebec le même jour , que M. Hertel étoit parti des Trois Rivières. Tilli-de Courtemanche lui servoit de Lieutenant.

On n'avoit pu leur donner que très peu de vivres , parce que la disette en étoit grande

1690.

cette année dans tout le Canada, & cela les obligea de chasser pendant la route : aussi n'arriverent-ils que vers la mi-May dans un Village d'Abénaquis, où Portneuf avoit apparemment compté de grossir sa Troupe ; mais il n'y trouva Personne. Il poussa plus loin jusqu'à un second Village de la même Nation, situé sur les bords du Kinibequi, il y apprit que des Guerriers y étoient depuis peu de retour d'une excursion sur les Terres des Anglois, où ils avoient tué six Hommes, & il engagea ces Braves à le suivre : il se fit joindre encore par quelques autres Sauvages des environs, & le vintcinquième il alla camper à quatre lieues de Kaskebé, qu'il étoit résolu d'attaquer.

Siège de Kaskebé & de plusieurs autres Forts.

Kaskebé étoit une Bourgade située au bord de la Mer, avec un Fort très-bien bâti : il avoit huit pièces de Canon en batterie, & ne manquoit, ni de munitions, ni de vivres. Dès la nuit suivante quatre Sauvages & deux François allèrent se mettre en embuscade assez près du Fort, & un Anglois y étant tombé au point du jour, fut tué. Les quatre Sauvages firent aussitôt leur cri, & vers le midi cinquante Hommes de la Garnison s'avancèrent en bon ordre vers l'endroit, d'où il leur avoit paru que venoient les cris. Ils étoient presque dessus, qu'ils n'avoient encore rien aperçu, mais les Nôtres, qui les voyoient venir, firent leur décharge de dix pas, puis, sans leur donner le tems de se reconnoître, fondirent sur eux, l'épée & la hache à la main, & profiterent si bien du désordre, où deux attaques si brusques les avoient mis, qu'il n'en resta que quatre dans le Fort, encore étoient-ils blessés.

I  
I  
For  
sur  
gne  
& u  
neu  
keb  
dése  
alor  
pou  
dése  
taqu  
l'aut  
gues  
les  
D  
Corl  
lui a  
& il  
moir  
depu  
pe de  
l'affa  
dans  
voit  
& la  
de Ka  
rent  
tant d  
en étr  
renfor  
autres  
La  
se log  
pas de  
de Mo

Il y avoit auprès de Kaskebé quatre autres Forts plus petits, d'où on commença à tirer sur les Assaillañs, ce qui les obligea de s'éloigner un peu, après avoir eu un Sauvage tué, & un François blessé. Sur le soir M. de Portneuf envoya sommer le Gouverneur de Kaskebé, lequel répondit qu'il étoit résolu de se défendre jusqu'à la mort. Portneuf se trouva alors un peu embarrassé. Il étoit trop avancé pour reculer avec honneur; cependant il avoit défense de M. de Frontenac de s'arrêter à l'attaque d'aucune Place, & la Commission ne l'autorisoit qu'à faire le dégât dans les Campagnes; mais il les avoit trouvés dégarnies, & les Habitans sur leurs gardes.

Les Anglois  
abandonnent  
quatre Forts.

D'ailleurs il avoit été instruit de la prise de Corlar; M. Hertel, qui venoit de le joindre, lui avoit fait part de ses succès à Sementels, & il lui faisoit fort de s'en retourner avec moins de gloire que ses Collegues: outre que depuis l'arrivée de M. Hertel, toute sa Troupe demandoit avec instance qu'il les menât à l'assaut. Tout bien considéré, il crut que, dans la situation, où il se trouvoit, il pouvoit interpréter la volonté de son Général, & la résolution fut prise de continuer l'attaque de Kaskebé; les Anglois de leur côté ne jugerent pas qu'il leur fût possible de conserver tant de Forts en même tems, & pour être plus en état de défendre celui de Kaskebé, ils en renfoncerent la Garnison, de celles des quatre autres qu'ils évacuèrent.

La nuit du vintsix au vintsept les Assiégeois se logerent sur le bord de la Mer à cinquante pas de la Place, & se couvrirent d'une espèce de Morne fort escarpé, où ils n'avoient rien

1690.

à craindre du Canon. La nuit suivante ils ouvrirent la tranchée; les Canadiens, non plus que les Sauvages n'avoient nulle expérience de cette maniere d'attaque; mais le courage & le desir de vaincre suppléerent à ce défaut d'habileté. Tous travaillerent avec une ardeur extrême, & comme ils avoient heureusement trouvé dans les Forts abandonnés tous les outils, dont ils avoient besoin pour remuer la Terre, l'ouvrage avança avec tant de vitesse, que dès le soir du vint-huit les Assiégés demanderent à parlementer.

Kaskebé se rend, & la Garnison est faite Prisonniere.

On leur déclara qu'on vouloit avoir le Fort avec tout ce qui s'y trouvoit de vivres & de munitions. Ils demanderent six jours pour délibérer, esperant que dans cet intervalle ils seroient secourus; mais on ne leur accorda que la nuit, & on continua de pousser la tranchée. Le lendemain ils jetterent quantité de grenades, qui ne firent presque aucun effet; on approchoit de la Palissade, & on devoit, dès qu'on y seroit arrivé, mettre le feu à une barrique pleine de godron, & d'autres matieres aisées à s'enflammer, qu'on avoit toute prête.

Les Assiégés voyant cette machine, qui avancoit toujours, & n'imaginant aucun moyen d'en empêcher l'effet, parce que ceux, qui la faisoient marcher, étoient à couvert dans la tranchée, arborerent un Pavillon blanc. Alors M. de Portneuf fit dire au Gouverneur qu'il n'y avoit plus d'autres conditions à esperer pour lui, que de se rendre Prisonnier de guerre avec toute la Garnison. Cet Officier vit bien qu'il falloit s'y résoudre, & sortit en effet sur le champ avec tout son Monde, qui montoit

D  
à Co  
Fém  
A  
rou  
depu  
pou  
com  
à au  
venu  
Fore  
une  
pour  
quel  
point  
rer de  
menc  
bient  
le feu  
rédui  
lieux  
La  
les ma  
se non  
Filles  
penda  
pau  
ou M.  
après  
Franç  
chée  
de fusi  
belle  
que la  
valeur  
Courte  
disting  
rent pa



DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 79  
à soixante & dix Hommes, sans compter les  
Femmes & les Enfants.

A peine la Place étoit évacuée, qu'on découvrit quatre Voiles Angloïses, & l'on sut depuis qu'elles venoient avec des Troupes pour secourir Kaskebé; mais ceux, qui les commandoient, ne voyant point de Pavillon à aucun des Ports, comprirent qu'ils étoient venus trop tard; que s'ils avoient assez de Portes pour aider une Garnison à défendre une Place, ils n'en avoient pas suffisamment pour faire un siège, & après avoir attendu quelque tems pour voir si on ne leur feroit point de signaux, ils prirent le parti de revenir de bord. M. de Portneuf de son côté commença par se saisir de tout ce qui étoit à la bienfaisance dans les Ports, puis il y fit mettre le feu, & enlever les Canons, ensuite il fit réduire en cendres toutes les Maisons à deux lieues à la ronde.

La plupart des Prisonniers restèrent entre les mains des Sauvages; le Gouverneur, qui se nommoit le Capitaine D'ENYS, les deux Filles de son Lieutenant, lequel avoit été tué pendant le siège, & quelques-uns des principaux Officiers, furent conduits à Quebec, où M. de Portneuf arriva le vingt-trois de Juin, après vingt-trois jours de marche. Un de ses François avoit eu le bras cassé dans la tranchée, & un Sauvage le bras percé d'un coup de fusil, c'est tout ce que lui coûta une si belle conquête; mais il ne lui en resta aussi que la gloire d'y avoir montré beaucoup de valeur & de conduite: MM. Hertel, de Courtemanche, & tous les Volontaires s'y distinguèrent aussi, & les Sauvages y servirent parfaitement bien.

1690.

Les Anglois  
arrivent trop  
tard pour le  
secourir.

1690.  
Grand Con-  
voï envoyé à  
Michillima-  
kinac.

Mais ce n'étoit pas assez de rétablir la réputation des armes Françoises pour rassurer nos Alliés, il falloit encore les mettre en état de se passer du commerce des Anglois, & de ne point craindre les efforts des Iroquois. M. de Frontenac pensoit à tout en même tems, & lorsque M. de Portneuf arriva à Quebec, il y avoit un mois, qu'il étoit parti de Montreal un grand convoi pour Michillimakinac, sous la conduite du Sieur de LA PORTE LOUVIGNY, Capitaine Reformé, acompagné de Nicolas Perrot. Celui-ci étoit chargé des présens du Gouverneur Général pour les Sauvages, & le premier devoit rester à Michillimakinac en qualité de Commandant.

Il n'y avoit rien à dire à ce choix, M. de Louvigny (\*) étoit un des plus accomplis Officiers, qu'eut alors la Nouvelle France, mais on fut un peu surpris que le Général rappellât sans sujet M. de la Durantaye, qui par sa sagesse & sa fermeté avoit conservé au Roy tous les Postes avancés dans des tems très-difficiles, & y avoit vécu avec le plus parfait désintéressement.

M. de la Du-  
rantaye est  
rappelé. Son  
éloge.

Quelques-uns attribuerent sa disgrâce à ce qu'il s'entendoit trop bien, disoit-on, avec les Missionnaires, & il est certain que ce concert, qui avoit paru au Marquis de Dénonville si avantageux au bien du Service, & qui étoit sans doute infiniment au progrès de la Religion, n'étoit pas du goût de M. de Frontenac. D'ailleurs un mérite trop généralement applaudi, & la vertu la plus pure sont ombrage à bien des Gens, & attirent toujours

(\*) Il périt dans le naufrage du Chateau en 1725 étant nommé Gouverneur des Trois Rivières.

D  
des  
son  
qui  
à d  
C'est  
triste  
rite  
hom  
servi  
ce, i  
il y  
jours  
la M  
par  
par  
diger  
exem  
la so  
Le  
gny,  
Franc  
profit  
Pelle  
de M  
Partie  
retire  
eux,  
comm  
& de  
de le  
Hs  
lenc  
quon

(\*)  
dans  
(6)

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 81  
des Envieux, qui ne manquent guères l'oc-  
casion de perdre ceux, qui les offusquent, &  
qui la trouvent aisément, lorsqu'ils ont à faire  
à des Supérieurs susceptibles de prévention.  
C'est de quoi M. de la Durantaye a fait une  
triste expérience. Avec tous les genres de mé-  
rite, qui peuvent faire parvenir un Gentil-  
homme aux honneurs de la guerre, & des  
services essentiels rendus à la Nouvelle Fran-  
ce, il n'y a jamais été que ce qu'il étoit, quand  
il y est venu (a). Obligé sur la fin de ses  
jours de quitter les armes, il est entré dans  
la Magistrature (b), & il s'y est distingué  
par son intégrité; mais toujours poursuivi  
par sa mauvaise fortune: il est mort dans l'in-  
digence, & n'a laissé à ses Epsans que de grands  
exemples, & de la naissance, sans rien pour  
la soutenir.

Le Convoi, que conduisoit M. de Louvi-  
gny, étoit accompagné de cent quarante-trois  
Français, dont plusieurs étoient bien aises de  
profiter de l'occasion, pour aller chercher les  
Pelleteries, qu'ils avoient dans les Magasins  
de Michillimakinac, & que la crainte des  
Partis Iroquois ne leur avoit pas permis de  
retirer. Six Sauvages s'embarquerent avec  
eux; & un Détachement de trente Hommes,  
commandé par MM. d'Hosra, Capitaine,  
& de LA GEMRAYE, Lieutenant, eut ordre  
de les escorter pendant trente lieues.

Ils partirent le vingt-deux de May, & le  
lendemain ils découvrirent deux Canots Iro-  
quois en un lieu nommé *les Chais*. MM.

(a) Il étoit Capitaine dans Carignan Salieres.  
(b) Il est mort Conseil-  
ler au Conseil Supérieur de Quebec.

1690.

d'Hosta & de Louvigny, qui jugerent qu'ils n'étoient pas seuls, envoyèrent trente Hommes dans trois Canots, & soixante par Terre, pour enveloper l'Ennemi, de toutes parts. Les premiers tombèrent dans une embuscade, & essayèrent d'abord un grand feu à bout portant; les Iroquois, qui ils ne voyoient point, les choisissant, & tirant à coups sûrs. Aussi dans le Canot de M. de la Gemeraye, qui avoit voulu aborder le premier, il ne resta après la première décharge, que deux Hommes, qui ne furent pas blessés.

Ceux-ci sont  
désaits.

Louvigny se desespéroit de voir ainsi massacrer ses Gens, sans pouvoir les secourir, car Perrot, à qui il avoit un ordre exprès d'obéir pendant le chemin, ne vouloit point lui permettre d'avancer, de peur de risquer les présents, dont il étoit Porteur, & avec eux tout le succès de la négociation, dont il étoit chargé. A la fin pourtant il se laissa gagner aux instances du Commandant, & de M. d'Hosta. Aussitôt l'un & l'autre se mit à la tête de cinquante à soixante Hommes, & coururent sur l'Ennemi; la charge fut si brusque, & faite si à propos, que trente Iroquois furent tués, plusieurs blessés, quelques-uns pris, & le reste eut bien de la peine à s'embarquer pour se sauver. Ils étoient au nombre de treize Canots, & la déroute de ce Parti produisit un bon effet.

Effet de cette  
victoire.

MM. d'Hosta & de la Gemeraye étant retournés peu de temps après à Montreal, envoyèrent de-là un de leurs Prisonniers au Comte de Frontenac, qui le remit à Ourcouharé, lequel fut fort sensible à cette marque de confiance: un autre fut mené à Michillimakinac, & livré aux Outaouais

D  
qui  
dant  
der  
chan  
dost  
vage  
se di  
niere  
Natio  
M  
Victo  
de m  
pour  
que po  
cham  
& qu  
valoit  
que ja  
à nou  
dit C  
Pellet  
Sava  
nales  
réal :  
nac, c  
rée de  
d'une  
Tou  
étoit é  
bares  
tous les  
verneu  
Onnon  
son une  
le flati  
Manha

qui, pour faire voir au nouveau Commandant qu'ils ne songeoient plus à s'accommoder avec les Iroquois, le brûlèrent. Ce changement sur le fruit de nos victoires, doit le Convoi porta la nouvelle aux Sauvages dans le tems, que leurs Ambassadeurs se dispoient à partir pour mettre la dernière main à un Traité irrévocable avec la Nation Iroquoise.

Mais quand ils virent venir les François Victorieux de tous leurs Ennemis, chargés de marchandises, & en assez grand nombre pour les rassurer eux-mêmes contre tout ce que pourroient entreprendre les Iroquois, alors charmés des présens, que Perrot leur délivra, & qu'il seut admirablement bien leur faire valoir; ils s'attachèrent plus étroitement, que jamais à nos intérêts, & ne tardèrent pas à nous en donner des marques certaines. Cent dix Canots, portant pour cent mille écus de Pelletteries, conduits par plus de trois-cent Sauvages de toutes les Nations Septentrionales, partirent peu de tems après pour Montréal: & ils y rrouverent le Comte de Frontenac, qui s'y étoit rendu pour être plus à portée de défendre ce Gouvernement menacé d'une invasion.

Toute esperance de paix avec les Iroquois étoit évanouie. Nous avons vu que ces Barbares avoient arrêté le Chevalier d'Eau, & tous les François de sa suite, quoique le Gouverneur Général, en députant cet Officier à Onnontagué, eût prétendu donner à ce Canton une marque de confiance, qui auroit dû le flatter. Ils firent plus, ils l'envoyerent à Manhatté, pour convaincre les Anglois qu'ils

Perfidie des Iroquois.

étoient bien éloignés de se reconcilier avec les François. Enfin ils porterent la perfidie jusqu'à violer le droit des Gens : ils brûlerent deux François , qui avoient accompagné cet Officier. Je ne sçai ce qui empêcha qu'on fût instruit d'abord de cette trahison ; mais on soupçonna bientôt que les Cantons persistoient à vouloir la guerre , & le Gouverneur Général ne différa point d'apprendre les précautions pour n'être point surpris. Il donna de bons ordres pour la sûreté des Quartiers les plus exposés aux ravages de ces Barbares , & pour cet effet il fit deux Détachemens de ses meilleurs Troupes. Le premier , destiné à veiller sur la Côte du Sud , depuis Montreal jusqu'à la Rivière de Sorel , étoit commandé par le Chevalier de CLERMONT , Capitaine Reformé ; le second , qui devoit mettre en sûreté tout le reste du Pays jusqu'à la Capitale , étoit sous les ordres du Chevalier de LA MORTRE , aussi Capitaine Reformé. Le Chevalier de Clermont en arrivant à l'embouchure de la Rivière , apprit que des Enfans , qui y gardoient des Bestiaux , avoient été enlevés par des Iroquois , il les poursuivit ; & délivra les Enfans , à la réserve d'un seul , que ces Barbares avoient tué d'abord , parce qu'il ne pouvoit pas les suivre.

Nouvelles  
Hostilités de  
leur part.

Dans le même tems un autre Parti d'Iroquois étant descendu par la Rivière des Prairies dans l'Isle de Montreal , fut découvert par un Habitant , lequel en donna avis au Sieur COLOMBET , Lieutenant Reformé. Cet Officier ramassa aussitôt vingt cinq Hommes , & eutut chercher l'Ennemi ; qui fit la moitié du chemin pour le rencontrer. Les Iroquois

éto.  
ger  
tion  
que  
rent  
rav  
avo  
Fem  
kan  
qu'o  
suir  
Pris  
E  
une  
fem  
très  
Ce f  
le d  
gne  
Chin  
de C  
presq  
& M  
étoit  
faire  
se ren  
de l'  
Conv  
La  
née à  
Flott  
acclai  
le G  
tous l  
parure

ALB  
cilier avec  
perfidie jus-  
s brûlerent  
mpagné cet  
a qu'on sûr  
; mais on  
ons persif-  
ouverneur  
des précau-  
onna de  
artiers les  
rbares, &  
ens de ses  
destiné à  
Montreal  
commandé  
Capitaine  
mettre en  
Capitale,  
LA MOT-  
Chevalier  
hure de la  
qui y gar-  
levés par  
élivra les  
ets Bar-  
il ne pou-  
rti d'Iro-  
des Prai-  
ouvert par  
au Sieur.  
Cet Offi-  
mmes, &  
a moitié  
Iroquois

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 85  
étoient fort supérieurs en nombre, ils char-  
gerent les François avec beaucoup de résolu-  
tion; Colombet resta sur la place avec quel-  
ques-uns des Siens; mais les Iroquois perdi-  
rent vingt-cinq des leurs. Quelques jours aupa-  
ravant une autre Troupe de ces Sauvages  
avoit enlevé quinze, ou seize Personnes,  
Femmes & Enfans, près de la Riviere de Be-  
kancourt; on les poursuivit; mais tout ce  
qu'on y gagna, c'est que les Barbares, pour  
suir plus aisément, massacrerent tous leurs  
Prisonniers.

Enfin on n'étoit en sûreté nulle part, &  
une bonne partie des Terres ne put être en-  
semencée, ce qui causa l'année suivante une  
très-grande famine dans toute la Colonie.  
Ce fut dans le plus fort de ces allarmes, que  
le dixhuitième d'Août le Sieur de la Chassai-  
gne (a), qui commandoit au Fort de la  
Chine, fut averti qu'il paroissoit une Flotte  
de Canots sur le Lac de S. Louis. On ne douta  
presque point que ce ne fussent des Iroquois,  
& M. de Frontenac, qui depuis trois Semaines  
étoit à Montreal, donnoit déjà ses ordres pour  
faire avertir les Habitans de la Campagne de  
se retirer dans les Forts, lorsque Tilly, Sieur  
de l'Isle, vint l'assurer que c'étoit le grand  
Convoi de Michillimakinac, dont j'ai parlé.

La joye fut grande partout, & proportion-  
née à la frayeur, que l'on avoit eue. La petite  
Flotte arriva à Montreal, & fut reçue aux  
acclamations de toute la Ville. Le vingt-deux  
le Général donna publiquement audience à  
tous les Chefs: ils parlerent fort bien, & ils  
parurent être dans les dispositions les plus fa-  
(a) Il est mort Gouverneur de Montreal.

1690.

Arrivée d'un  
grand Convoi  
de Michilli-  
makinac.

vorables par rapport à la situation présente des affaires. Le jour suivant la Traite commença ; mais elle fut bientôt interrompue par un Iroquois du Sault S. Louis, nommé LA PLAQUE, & Neveu du grand Agnier.

Il avoit été envoyé à la découverte du côté d'Orange, & comme il revenoit pour rendre compte de ce qu'il avoit vû, il s'arrêta à un demi-quart de lieuë de l'endroit, où les Outaouais & les autres Sauvages étoient campés, & faisoient la Traite. Il s'avisa alors de faire plusieurs cris de mort : les Sauvages, qui crurent l'Ennemi fort proche, prirent d'abord les armes ; mais comme au bout de quelque tems ils ne virent rien, ils se rassurèrent, & retournèrent à leur Traite.

M. de Frontenac est averti de l'approche d'une Armée d'Anglois & d'Iroquois.

Cependant la Plaque entra dans la Ville, & dit à M. de Frontenac qu'il avoit aperçu sur les bords du Lac du S. Sacrement une Armée entiere occupée à faire des Canots ; qu'il s'en étoit approché à diverses reprises, pour tâcher de faire quelques Prisonniers, mais inutilement, & qu'avant que de se retirer, il avoit porté trois cassetteës à une Cabanne, pour apprendre aux Ennemis qu'ils étoient découverts, & pour les défier. La Plaque étoit un brave, assez mauvais Chrétien, mais fort attaché aux François. J'en ai parlé ailleurs, & j'ai dit qu'il avoit été Lieutenant dans nos Troupes. On ne crut donc pas devoir douter de la sincérité de son rapport, & le Général jugea qu'il ne falloit rien négliger pour mettre le Gouvernement de Montreal en état de défense.

Il songea d'abord aux moyens de retenir auprès de lui ses Alliés ; il les carressa beaucoup,

il le  
ascen  
dispo  
paix  
pour  
reso  
ce q  
blen  
qu'il  
égale  
leurs  
moir

Il  
Gens  
ne, p  
taqué  
muns  
rer s'i  
ette  
Puis,  
fit la  
che,  
s'en li  
fut co  
le cas  
il vou  
tion é  
bien é  
dignit  
chant  
renac  
clama  
temen

Le  
mont  
Rivier



il les regala avec profusion , puis les ayant assemblés , il leur dit qu'il étoit charmé de la disposition , où il les voyoit de ne faire , ni paix , ni trêve avec les Iroquois ; qu'ils ne pouvoient plus douter qu'il ne fût lui-même résolu de les poursuivre sans relâche , jusqu'à ce qu'il les eût réduits à lui demander humblement la paix ; qu'il les prioit de croire qu'il ne la leur accorderoit qu'à des conditions également avantageuses aux François & à leurs Alliés , puisque les uns n'étoient pas moins ses Enfans , que les autres.

Il ajouta ensuite qu'il les croyoit trop braves Gens , & trop sincèrement attachés à sa Personne , pour l'abandonner à la veille de le voir attaqué par une Armée de leurs Ennemis communs , & qu'il ne s'agissoit plus que de délibérer s'il étoit plus à propos d'aller au devant de cette Armée , ou de l'attendre de pied ferme. Puis , sans leur donner le tems de répondre , il fit la cérémonie de leur mettre en mains la hache , en disant qu'il étoit fort persuadé qu'ils s'en serviroient bien. Il ne crut pas même qu'il fût contre sa dignité de commencer à chanter , le casseté à la main , sa Chanson de guerre : il voulut leur montrer par-là que son intention étoit de combattre à leur tête. Tout sied bien à un Homme , qui sçait faire tout avec dignité & à propos. Les Sauvages furent enchantés de ces manieres du Cœur de Frontenac , & ne lui répondirent que par des acclamations , qui l'assuroient de leur consentement.

Le vintneuf d'Août le Chevalier de Clermont , qui avoit eu ordre de remonter la Rivière de Sorel pour observer les Ennemis ,

Allarme à  
Montreal.

1690.

arriva à Montreal, & raporta qu'il en avoit aperçu un très-grand nombre sur le Lac Champlain, & qu'il en avoit même été poursuivi jusqu'à Chambly : sur quoi les signaux furent donnés pour assembler les Troupes & les Milices. Le trente-unième le Comte de Frontenac passa de grand matin à la Prairie de la Magdeleine, où il avoit assigné le rendez-vous général, & les Sauvages, qu'il y avoit invités, s'y rendirent le soir, sans laisser même un seul Homme dans leur Quartier, pour y garder leurs marchandises.

Grand Conseil & ce qui s'y passe.

Le lendemain il fit la revue de son Armée, qui se trouva de douze-cent Hommes; & l'après-dîné quelques Sauvages du Sault S. Louis invitèrent les Chefs des autres Nations à se trouver chez leur Pere Ononchio, qui avoit quelque chose d'important à leur communiquer. Ils y vinrent, & quand ils furent tous assemblés, Louis ATHERIHATA, un des plus considérables Chefs du Sault S. Louis, fit un beau discours. Il commença par exhorter tous les Sauvages à ouvrir leur cœur à leur Pere commun, & à ne lui rien cacher de ce qui s'y étoit passé de plus secret depuis quelques années. Puis s'adressant aux Outaouais en particulier, il leur dit qu'il avoit été instruit de toutes leurs négociations avec les Cantons, qu'il n'ignoroit point qu'ils y avoient renoncé, mais qu'il lui restoit encore sur cela quelque ombre de défiance; & qu'il les prioit de vouloir bien déclarer nettement quelles raisons les avoient engagés à traiter ainsi avec l'Ennemi, sans la participation de leur Pere, & quelle étoit leur disposition présente à l'égard des François.

ALE  
il en avoit  
Lac Cham-  
é pourfuivi  
naux furent  
& les Mi-  
Frontenac  
de la Mag-  
ez-vous gé-  
it invités,  
même un  
pour y gar-  
on Armée,  
nes; & l'a-  
le S. Louis  
ations à se  
qui avoit  
communi-  
urent tous  
des plus  
is, fit au  
un très-  
orter tous  
Pere com-  
si s'y étoit  
nées. Puis  
er; il leur  
urs négoc-  
roit point  
ui restoit  
fiance, &  
arer ner-  
engagée à  
participa-  
ur dispo-

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 89  
Il est vrai, répondit l'Orateur Outaouais, 1690  
que nous avons rendu aux Iroquois quelques  
Esclaves, & que nous avions promis d'en  
rendre encore d'autres; mais faites attention  
à la conduite, que l'on avoit tenuë avec nous,  
& vous jugerez ensuite, si nous avons tort.  
Après nous avoir engagés dans la guerre, on  
nous a obligés de cesser toute hostilité, puis  
on nous a fait reprendre la hache, sans nous  
en dire la raison. Nous ne comprenions rien à  
toutes ces variations, & nous étions encore  
plus surpris du peu de vigueur, avec laquelle  
on faisoit la guerre. Enfin craignant que les  
Français, assez embarrassés à se défendre, ne  
nous laissassent accabler, sans pouvoir nous  
secourir, nous avons cru devoir songer à no-  
tre sûreté. Nous avons donc porté des paro-  
les, & nous en avons reçu; mais cette négoc-  
iation n'a point été achevée. Le premier de  
nos Ambassadeurs est mort chez les Tson-  
pouthouans; les autres sont revenus à Mi-  
chillimakinac, sans rien conclure. Sur ces  
entrefaites nous avons appris le retour de  
notre ancien Pere, & sicut qu'il nous a fait  
sçavoir sa volonté, nous avons rejeté toute  
pensée d'accommodement avec l'Iroquois, &  
nous sommes venus pour nous instruire en-  
core mieux des intentions de notre Pere.  
Dès qu'il eut cessé de parler, l'Orateur  
Huron se leva; & dit que pour lui, il ne s'é-  
toit jamais départi de l'alliance des Français,  
& de l'obéissance, qu'il devoit à son Pere;  
auquel il étoit résolu, quoi qu'il arrivât,  
de demeurer toujours fidèle. On sçavoit bien  
ce qu'on devoit penser de cette protestation;  
mais ce n'étoit pas alors le tems de faire des

reproches : & on ne lui répondit rien. Tous les autres Sauvages témoignèrent qu'ils étoient dans les mêmes sentimens que ceux-ci, & M. de Frontenac fût bon gré à Louis Aréhata d'avoir donné lieu à ce petit éclaircissement. Il rompit la Conférence, de peur qu'elle ne dégénéât en altercation, & dit qu'aussitôt qu'il auroit repoussé l'Ennemi de dessus ses Terres, chacun pourroit s'en retourner chez soi.

Quelques  
Français se  
laissent sur-  
prendre.

Le jour suivant les Découvreurs revinrent, & assurèrent qu'ils n'avoient rien vu, ni remarqué aucunes pistes, sur quoi l'Armée fut licenciée jusqu'à nouvel ordre, & les Habitans allèrent presser leurs récoltes, pour lesquelles ils avoient beaucoup appréhendé. Deux jours après un Parti d'Iroquois tomba sur un Quartier, nommé *la Souche*, éloigné seulement d'un quart de lieu de celui, où l'Armée avoit campé. Ils y trouverent des Habitans, & des Soldats occupés à couper des bleds, & fort écartés les uns des autres, quoiqu'on leur eût enjoint de se tenir toujours sur leurs gardes, & à portée de se secourir mutuellement. La plupart étoient même sans armes, & le Commandant de ce Quartier n'avoit pas eu la précaution de poser des Sentinelles, ce qui avoit été expressement ordonné.

Quelques uns néanmoins se défendirent bien, & les Iroquois perdirent six Hommes. Il y eut du côté des Français dix Soldats, onze Habitans, & quatre Femmes, pris ou tués; plusieurs Bêtes à cornes égorgées, des maisons & des amas de foin brûlés. Les Ennemis se promettoient bien de ne pas demeurer en si beau chemin; mais ils aperçurent en

seco  
& i  
qu'o  
déco  
en se  
tena  
ajou  
tir é  
tout  
mée  
Le  
dire  
avoit  
vages  
cous  
du pr  
chan  
leur  
arriv  
par le  
Frang  
même  
Perro  
qu'ils  
rét de  
quois  
che,  
les ex  
qu'on  
pre Pa  
contre  
de ne  
qu'il a  
parce  
mal, c  
niers a

secours considerable, qui venoit de Montreal, & ils regagnerent les Bois. Ce Parti n'étoit qu'un Détachement de l'Armée, qui avoit été découverte par la Plaque, & dont nous verrons en son lieu quel fut le sort. Le Comte de Frontenac fut très mortifié d'avoir trop aisément ajouté foi à ses Coureurs, & d'avoir reçu ce petit échec sous les yeux de ses Alliés. Il comprit tout le danger, qu'il auroit couru, si toute l'Armée Ennemie lui fut alors tombé sur les bras.

Le jour même de cette aventure, c'est-à-dire, le quatrième de Septembre, ce Général avoit assemblé pour la dernière fois les Sauvages qui demandoient avec instance leur rançon : il leur dit qu'ils devoient être contents du prix, auquel on leur avoit donné les marchandises, qu'il eût encore fait davantage en leur faveur, s'il eût été averti plutôt de leur arrivée ; qu'au reste, s'ils s'étoient plaints par le passé de la cherté de nos denrées, les François pouvoient leur faire avec justice le même reproche ; qu'il approuvoit tout ce que Perrot, son Envoyé, leur avoit dit de sa part ; qu'ils devoient être convaincus que leur intérêt demandoit qu'ils fissent la guerre aux Iroquois ; que pour lui, il ne poseroit point la hache, que cette Nation ne fût humiliée, qu'il les exhortoit à la harceler sans cesse jusqu'à ce qu'on fût en état de l'aller attaquer dans son propre Pays ; qu'ils sçavoient ce qu'il avoit déjà fait contre les Anglois, qu'il étoit dans la résolution de ne leur pas donner un moment de relâche ; qu'il avoit cru devoir com encer par eux, parce qu'ils étoient les premiers Auteurs du mal, qu'on avoit par son ordre épargné les Agniers à Corlar, dans l'esperance, qu'ils se ren-

M. de Frontenac congédie ses Alliés.

droient aux sollicitations d'Oureouharé; mais que, puisqu'ils continuoient à abuser de sa bonté, il alloit les pousser à toute outrance. Il accompagna ce discours de fort beaux présens, & de ces manieres engageantes, qu'il sçavoit si bien prendre, lorsqu'il vouloit gagner quelqu'un, & les Sauvages partirent fort contens de lui & de tous les François.

Nouveaux échecs de la part des Iroquois. Peu de jours après leur départ les Iroquois reparurent en plusieurs endroits, & surprirent encore les François, qui les croyoient fort loin. Le Sieur DES MARAIS, Capitaine Reformé, qui commandoit dans le Fort de *Chauguë*, au dessus du Sault S. Louis, fut sorti dans la Campagne avec son Valet & un Soldat, tomba dans une embuscade, que lui avoient dressée trois de ces Barbares, qui choisirent chacun leur Homme, & les tuèrent tous trois. Le vintdeux de Septembre le Chevalier de la Motte, & le Sieur MURAT, Lieutenant, furent attaqués par un Parti plus nombreux, que celui, qu'ils commandoient; ils le repousserent néanmoins, mais les Sauvages étant revenus à la charge dans le tems, que ces Messieurs les croyoient en fuite, le Chevalier de la Motte fut tué sur la place, & on n'a jamais sçu depuis ce qu'étoit devenu le Sieur Murat.

Reproche de M. de Frontenac à Oureouharé.

Dans le chagrin, que causerent à M. de Frontenac ces fâcheuses nouvelles, il appella Oureouharé, & après lui avoir exposé en peu de mots la conduite, qu'il avoit tenue avec sa Nation, & dans le tems de son premier Commandement, & depuis son retour de France, il lui dit qu'il avoit cru pouvoir se flatter qu'au moins la reconnaissance des bien-

D  
faits  
ticul  
yeux  
qu'il  
avoit  
fit b  
faire  
bles  
térêt  
L'  
dont  
néan  
alter  
son r  
rons  
Angl  
tellen  
dont  
forcé  
fallu  
une d  
côté  
refus  
Canto  
devoit  
délité  
voque  
on lui  
contre  
Cett  
Fronte  
désian  
quelqu  
résolut  
tacher  
étoit p

RALE  
ouharé ; mais  
abusé de sa  
te outrance.  
ort beaux pré-  
eantes, qu'il  
voulait ga-  
ges partirent  
François.

les Iroquois  
& surprirent  
oyaient fort  
pitaine Re-  
ort de Cha-  
Louis, dont  
Valet de un  
de, que lui  
rbares, qui  
& les tuèrent  
bre le Che-  
MURAT,  
a Parti plus  
nandoient ;  
is les Sau-  
ns le tems,  
fuite, le  
r la place,  
étoit deve-

nt à M. de  
il appella  
exposé en  
voit tenué  
on premier  
retour de  
voit se flat-  
des bien-

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 93  
faits, dont il l'avoit comblé lui-même en par-  
ticulier, l'auroit engagé à faire ouvrir les  
yeux à ses Compatriotes, & qu'il falloit, où  
qu'il fût bien insensible à ses bontés, s'il  
avoit manqué à ce devoir, ou que la Nation  
fût bien peu de cas de lui, s'il n'avoit pu la  
faire entrer dans des sentimens plus raisonna-  
bles, & plus conformes à ses véritables in-  
térêts.

1690.

L'Iroquois parut mortifié de ce discours,  
dont il sentit toute la force, il se contenta  
néanmoins, & sans faire paroître la moindre  
alteration, il pria le Général d'observer qu'à  
son retour de France il avoit trouvé les Can-  
tons engagés dans une alliance avec les  
Anglois, qu'il n'étoit pas aisé de rompre, &  
tellement envenimés contre les François,  
dont la trahison les avoit, pour ainsi dire,  
forcés à contracter cette alliance, qu'il avoit  
fallu attendre du tems & des conjonctures  
une disposition plus favorable ; que de son  
côté il n'avoit rien à se reprocher ; que le  
refus, qu'il avoit fait de retourner dans son  
Canton, où il étoit passionnément désiré,  
devoit avoir écarté tout soupçon contre sa fi-  
délité ; que si malgré une marque si peu équi-  
voque de son attachement pour les François,  
on lui faisoit l'injustice d'en former quelqu'un  
contre lui, il ne tarderoit pas à le dissiper.

Réponse de  
le Sauvage,

Cette réponse fit presque repentir M. de  
Frontenac de sa mauvaise humeur, & de la  
désiance, qu'elle lui avoit inspirée, il donna  
quelques marques d'amitié à Ourcouharé, &  
résolut de s'appliquer plus que jamais à s'at-  
tacher un Homme si raisonnable, & dont il  
étoit persuadé qu'il pouvoit tirer de grands

1690.

services; mais il eut bientôt d'autres affaires sur les bras. Le dixième d'Octobre, comme il se disposoit à retourner à Québec, un Officier partit la veille de cette Capitale, lui rendit deux Lettres de M. PROVÔT, Major de la Place, & qui y commandoit en son absence (\*). La première étoit datée du cinquième, & portoit qu'un Abénaqui venoit de lui donner avis que trente Vaisseaux étoient partis de Baston, & qu'on assuroit qu'ils étoient destinés à faire le siège de Québec.

Une Flotte Angloise se dispose à faire le siège de Québec.

Ce Sauvage, au zèle & à la diligence duquel la Nouvelle France fut en partie redevable de son salut, étoit venu en douze jours de *Pescadoué*, & ajouta à M. PROVÔT que la Flotte Angloise étoit en Mer depuis six semaines. La seconde Lettre du Major étoit du sept, & marquoit que le Sieur de CANONVILLE l'avoit averti qu'il avoit aperçu vers Tadoussac vingtquatre Bâtimens Anglois, dont huit lui avoient paru fort gros. Le Major ajoutoit que, sur cet avis, il avoit détaché le Sieur de GRANDVILLE, son Beau frere, avec une Biscayene, & un Canot bien armé, pour avoir des nouvelles plus certaines.

Ce qui fut cause que M. de Frontenac fut surpris.

Le Gouverneur Général eut quelque peine à croire qu'une Flotte si considérable fût si proche, sans qu'il eût seulement eu le vent qu'on armoit à Baston. Il s'embarqua néanmoins sur l'heure même avec M. de Champigny dans un petit bâtiment, où ils pensèrent périr, & le lendemain vers les trois heures du soir un second Courier de M. PROVÔT lui apprit que les Demoiselles de la Lande & Joliet

(\*). Il n'y avoit point alors de Lieutenant de Roy en Canada.

D E  
avoic  
Flotte  
bien  
aux C  
Queb  
Ce  
M. de  
port à  
fort o  
avoit  
loient  
suppos  
lonten  
se pers  
Forees  
Nouve  
fut co  
aporta  
Le r  
assez le  
avons  
de Bast  
au mon  
dre à M  
Quebec  
pour se  
té du P  
au moi  
nouvell  
tuation  
atracué  
dégarni  
tions ap  
Cepen  
de l'Ac  
résidenc



avoient été prises auprès de Tadoussac par une Flotte de trente. quatre. Voiles, qui pouvoit bien être dans le tems, qu'il écrivoit, à l'Isle aux Coudres, c'est-à-dire, à quinze lieues de Quebec.

Ce qui avoit le plus contribué à tromper M. de Frontenac, & à le tranquiliser par rapport à Quebec, c'est qu'il croyoit les Anglois fort occupés du côté de l'Acadie, à laquelle il avoit plus d'une raison de croire qu'ils en vouloient. Le fait étoit vrai, mais ils avoient mal supposé que l'Acadie arrêteroit les Anglois plus longtems, qu'elle ne fit. D'ailleurs il ne pouvoit se persuader qu'il pût sortir de Baston assez de Forces pour attaquer en même tems toute la Nouvelle France, encore moins que l'Acadie fût conquise, & que les Conquerans lui en apportassent la premiere nouvelle.

Le mal venoit de ce qu'il ne connoissoit pas assez le mauvais état de cette Province. Nous avons vu que quatre Bâtimens sortis du Port de Baston avoient paru à la vûe de Kasché au moment que cette Place venoit de se rendre à M. de Portneuf. On avoit sçu depuis à Quebec que ces bâtimens, arrivés trop tard pour secourir Kasché, avoient tourné du côté du Port Royal. M. de Frontenac avoit eu au mois de Juillet la confirmation de cette nouvelle; mais il ne s'étoit pas trouvé en situation de secourir ce Poste, au cas qu'il fût attaqué, & il ne le croyoit apparemment pas dégarni de Troupes, de vivres, & des munitions au point, où il l'étoit.

Cependant M. de Manneval, Gouverneur de l'Acadie, & qui faisoit ordinairement sa résidence au Port Royal, n'y avoit que qua-

revint six Hommes de Garnison, & dix huit pièces de canon, qui n'étoient pas même en batterie. Les dernières fortifications, qu'on avoit faites à la Place, étoient si peu de choses, qu'elles ne pouvoient pas la garantir contre un coup de main, & l'on y manquoit absolument de tout. Les autres Postes étoient encore moins fortifiés, & aussi mal pourvus. D'ailleurs la plupart des Habitans François, encore plus écartés, que celles du Fleuve S. Laurent, étoient absolument sans aucune défense.

Elle est attaquée par les Anglois.

Telle étoit la situation de l'Acadie, lorsque le vingt-deux de May 1690. un Soldat & deux Habitans, qui étoient de garde à l'entrée du Bassin du Port Royal, aperçurent deux Bâtimens Anglois, qui faisoient force de voiles pour y entrer. Ils tirent aussitôt une boëte, qui étoit le signal, qu'on leur avoit marqué, pour avertir le Gouverneur, & s'embarquerent au plus vite dans un Canot. Ils arrivèrent au Fort vers les onze heures de nuit, & sur leur rapport M. de Manneval fit sur le champ tirer un coup de canon, pour avertir les Habitans de se rendre auprès de lui.

Le vingtième l'Escadre Angloise composée d'une Fregate de quarante canons, d'un autre Navire de seize, d'un Troisième de huit, & de quatre Caïches, mouilla l'ancre à une demie lieue du Port Royal, & aussitôt l'Amiral Guillaume Penn, Homme de fortune, & d'un mérite proportionné à sa fortune, envoya par une Chaloupe au Fort avec un Trompette, pour sommer le Gouverneur de lui rendre la Place avec tout ce qui y étoit, sans aucune capitulation.

M.

DE  
M.

faute de  
du Sen  
d'Aume  
cher d  
tolerab  
ment j  
Soldats  
seul. O  
Habit  
dus au  
solumer  
son can  
tourme  
l'Ennem  
quemen

Guill  
qu'il vo  
son, &  
clesiastic  
Mannev  
une pare  
s'il étoit  
sitions,  
de lui di  
aux cond  
neur & l  
bagages,  
un Vaisse  
Habitans  
la possessi  
l'honneur  
couvert.  
cice de la  
qu'on ne  
Il y a b  
Tom.

M. de Manneval retint le Trompette, & faute d'Officiers, envoya M. PETIT, Prêtre du Seminaire de Quebec, qui lui servoit d'Aumônier, au Général Anglois, pour tâcher d'en obtenir au moins des conditions tolerables; car il comprit d'abord qu'inutilement il se mettoit en défense avec si peu de Soldats, mal armés, découragés, sans un seul Officier, & ne pouvant compter sur les Habitans, dont trois seulement s'étoient rendus au signal d'appel. Outre qu'il n'avoit absolument Personne pour placer, & pour servir son canon, que depuis deux mois il étoit fort tourmenté de la goutte, & qu'on assuroit que l'Ennemi avoit huit cent Hommes de débarquement.

Guillaume Phibs déclara d'abord à M. Petit qu'il vouloit avoir le Gouverneur, la Garnison, & tous les Habitans à discrétion. L'Ecclesiastique lui répondit résolument que M. de Manneval périroit plutôt que de commettre une pareille lâcheté: Phibs alors lui demanda s'il étoit chargé de lui faire quelques propositions, & la réponse fut, qu'il avoit ordre de lui dire qu'on lui rendroit le Port Royal aux conditions suivantes, 1°. Que le Gouverneur & les Soldats sortiroient avec armes & bagages, & seroient conduits à Quebec dans un Vaisseau, qu'on lui fourniroit. 2°. Que les Habitans seroient conservés & maintenus dans la possession paisible de leurs biens, & que l'honneur des Filles & des Femmes seroit à couvert. 3°. Que tous auroient le libre Exercice de la Religion Catholique Romaine, & qu'on ne toucheroit point à l'Eglise.

Le Gouverneur se rend par capitulation.

Il y a bien de l'apparence que Phibs prit

1690.

dès-lors la résolution de tout accorder, & de ne rien tenir. La facilité, avec laquelle il consentit aux demandes de M. Petit, & la conduite, qu'il tint dans la suite, ne laissent presque aucun lieu d'en douter. Ce qui est certain, c'est qu'il ne fit aucune difficulté sur rien, & que l'Ecclesiastique lui ayant proposé de mettre cette Capitulation par écrit, il le refusa, en disant que sa parole de Général valoit mieux que tous les écrits du monde. M. Petit eut beau insister, il n'en put rien tirer davantage.

M. de Manneval ne fut pas même aussi difficile, que son Envoyé; immédiatement après le retour de celui-ci, il écrivit au Général Anglois qu'il s'en tenoit à ce qui avoit été arrêté, & que, s'il vouloit bien lui envoyer sa Chaloupe le lendemain, il iroit lui-même le trouver à son bord, pour lui donner une preuve convainquante de la franchise, avec laquelle il traitoit. Phibs envoya sa Chaloupe, le Gouverneur s'y embarqua; la Capitulation fut confirmée de bouche en présence du Sieur DES GOUTTINS, Ecrivain de Roy, faisant l'Office de Commissaire Ordonnateur au Port Royal, & le Général Anglois ajouta qu'il laissoit au choix de M. de Manneval d'être mené avec toute sa Garnison en France, ou à Quebec.

Le Gouverneur témoigna qu'il aimeroit mieux aller en France, & Phibs lui promit de l'y faire transporter. Tout étant ainsi conclu, M. de Manneval & l'Amiral Anglois descendirent à Terre. Le Premier remit les clés du Fort au Second, & le rendit Maître de tout. A la vûe de l'état, qu'il se trouvoit cette Place,

D  
Phibs  
voir  
des G  
désen  
eût tre  
tion,  
par su  
Il ne  
sçu qu  
son bo  
étoient  
dans u  
Prédéc  
Gouver  
qui avo  
tre, il  
de ce q  
par dél  
enferme  
MM. de  
qu'il le  
mais en  
niers. Il  
prison,  
tout son  
toutes le  
dit-il, i  
caché to  
n'épargn  
ni l'Eglis  
Impietés.  
Quelq  
qui; apr  
l'Acadie  
pour ses  
qué dans

ALLÉ  
der, & de  
elle il con-  
& la con-  
issent pres-  
est certain,  
r rien, &  
lé de met-  
le refusa,  
éral valoit  
le. M. Pe-  
rien tirer

aussi diffi-  
ent après le  
al Anglois  
été, & que,  
haloupé le  
trouver à  
euve con-  
laquelle il  
e, le Gou-  
ulation fut  
e du Sieur  
y, faisant  
ur au Port  
joûta qu'il  
eval d'être  
rance, ou

l'aimeroit  
promit de  
si conclu,  
ois descen-  
es clés du  
re de tout.  
ette Place,

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 99  
Phibs parut fort étonné, & se repentit d'a-  
voir accordé des conditions si honorables à  
des Gens, qui étoient si peu en pouvoir de se  
défendre; il dissimula néanmoins jusqu'à ce qu'il  
eût trouvé un prétexte de violer une Capitula-  
tion, qu'il prétendoit lui avoir été extorquée  
par surprise.

Il ne le chercha point lontems; car ayant  
sçu que, tandis que le Gouverneur étoit sur  
son bord, des Soldats & des Habitans, qui  
étoient yvres, avoient pris quelque chose  
dans un Magasin appartenant à M. Perrot,  
Prédécesseur de M. de Manneval dans le  
Gouvernement de l'Acadie, il déclara que ce  
qui avoit été détourné, étant au Roy son Mai-  
tre, il ne se croyoit plus obligé à rien tenir  
de ce qu'il avoit promis. Il commença ensuite  
par désarmer les Soldats, puis il les fit tous  
enfermer dans l'Eglise; il demanda même à  
MM. de Maneval & des Gouttins leurs épées,  
qu'il leur rendit néanmoins sur le champ;  
mais en leur signifiant qu'ils étoient ses Prison-  
niers. Il donna au Gouverneur son logis pour  
prison, & y mit une Sentinelle. Il lui enleva  
tout son argent, & jusqu'à ses hardes, il mit  
toutes les Habitations au pillage, parce que,  
dit-il, il sçavoit que les Habitans avoient  
caché tout ce qu'ils avoient de meilleur; il  
n'épargna pas même la maison des Prêtres,  
ni l'Eglise, où ses Gens commirent de grandes  
Impiétés.

Quelques jours auparavant M. Perrot, M. Perrot est  
qui, après avoir perdu le Gouvernement de poursuivi par  
l'Acadie, étoit demeuré dans cette Province les Anglois.  
pour ses affaires particulieres, s'étoit embar-  
qué dans une Caïche avec le Sieur DUCLOS,

La capitula-  
tion n'est  
point gardée.

1690.

son Commis, dans le dessein de faire la Traite le long de la Côte. Le vint-septième de May, comme il retournoit au Port Royal, sans sçavoir que les Anglois en étoient les Maîtres, un vent contraire l'arrêta pour son bonheur à l'entrée de la Baye. Alors ne voyant point la Sentinelle ordinaire, il se douta de quelque chose, il se mit dans un Canot avec M. DAMOUR, Gentilhomme Canadien, & un Sauvage, pour s'instruire de ce qui étoit arrivé; &, après avoir fait trois lieues, il aperçut un Navire Anglois mouillé dans la Riviere, sur laquelle étoit bâti le Bourg, & entendit plusieurs coups de canon, & des décharges de mousqueterie.

Il crut qu'on se battoit, cacha son Canot dans le Bois, & alla par Terre jusqu'à la premiere maison, qu'il trouva abandonnée. Il se retira promptement, se rembarqua dans son Canot, pour regagner sa Caiche, qu'il rencontra dans le Bassin. Elle avoit même été aperçue par deux Anglois, qui, instruits de son retour, l'attendoient, & s'étoient embarqués dans une Chaloupe pour l'aborder; mais comme la Marée baïssoit, la Chaloupe, qui ne s'étoit pas encore assez éloignée du rivage, échoua. M. Perrot profita de cet accident, & ayant encore évité un Canot, qui le poursuivit quelque tems, il gagna sa Caiche, appareilla, & sortit du Bassin. Le Navire Anglois, qu'il avoit aussi aperçu, l'avoit découvert, & se mit à ses trousses; mais voyant qu'il ne pouvoit pas le gagner, il rentra dans le Port, & M. Perrot se jetta dans celui des Mines.

Le 1<sup>er</sup> de Ville. Le quatorzième de Juin le Chevalier de Villebon, Capitaine, un des Filz du Baron

D  
de B  
en A  
Il y  
il ap  
resté  
Place  
neval  
M. P  
M. T  
assem  
ter se  
Ghilla  
premi  
pour  
princi  
en qua  
Ces  
valier  
de Fra  
il tinq  
rot &  
dans la  
sauver  
seul ch  
sets du  
Ce qui  
glois é  
où en  
instrui  
lement  
qu'ils  
Royal.  
Tout  
consent  
Riviere  
fontain

LE  
la Traite  
de May,  
al, sans  
Maîtres,  
bonheur à  
point la  
quelque  
M. DA-  
un Sau-  
arrivé ;  
perçut un  
Riviere,  
entendit  
décharges

on Canot  
jusqu'à la  
donnée.  
qua dans  
he, qu'il  
ait même  
instruits  
oient em-  
aborder ;  
haloupe,  
ignée du  
cet acci-  
ot, qui le  
a Caiche,  
avire An-  
oit décou-  
yant qu'il  
ns le Port,  
Mines.

valier de  
du Baron

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 101  
de Bekancourt, & dont la Compagnie étoit  
en Acadie, arriva de France au Port Royal.  
Il y trouva MM. Perrot & des Gouttins, &  
il apprit d'eux que l'Amiral Phibs n'y étoit  
resté que douze jours après la réduction de la  
Place, qu'il en avoit emmené M. de Man-  
neval, un Sergent & trente-huit Soldats avec  
M. Petit & un autre Ecclesiastique, nommé  
M. TROUVE' ; qu'avant son depart il avoit  
assemblé les Habitans, & leur avoit fait prê-  
ter serment de fidélité aux Rois d'Angleterre  
Guillaume & Marie ; qu'il avoit établi son  
premier Sergent, nommé CHEVALIER,  
pour Commandant du Port Royal, & six des  
principaux Habitans pour rendre la Justice  
en qualité de Conseillers.

Ces nouvelles embarrasserent fort le Che-  
valier de Villebon. Il avoit amené avec lui  
de France le Sieur SAÇCARDIE, Ingénieur, &  
il tint Conseil avec cet Officier, MM. Per-  
rot & des Gouttins sur ce qu'il y avoit à faire  
dans la conjoncture, où il se trouvoit, pour  
sauver le reste d'une Colonie, dont il étoit  
seul chargé, & pour mettre en sûreté les ef-  
fets du Roy, qu'il avoit apportés de France.  
Ce qui l'inquietoit le plus, c'est que les An-  
glois étoient encore dans le Port de la Héve,  
où en moins de trois jours ils pouvoient être  
instruits de son arrivée, & il n'étoit nul-  
lement en état de leur résister, au cas,  
qu'ils revinssent pour l'attaquer dans le Port  
Royal.

Tout bien considéré, il fut resolu d'un  
consentement unanime de se retirer dans la  
Riviere de S. Jean, où le Chevalier de Grand-  
fontaine avoit eu un Fort en un lieu, nommé

1690.

*Jemset* (\*), d'y transporter les effets du Roy, & ceux de la Compagnie, d'y rassembler tout ce qu'on pourroit de Soldats, dont plusieurs s'étoient tirés des mains des Anglois, ou avoient trouvé le moyen de n'y pas tomber : de mander au sieur de Montorgueil, Lieutenant de la Compagnie de Villebon, qui étoit à Chedabouctou avec un Détachement de quatorze Soldats, de venir joindre son Capitaine à *Jemset*, & quand tout cela seroit exécuté, de construire un Fort de pierre au même endroit, d'envoyer de-là le plus qu'il seroit possible de secours aux Sauvages, & de les encourager à continuer la guerre, qu'ils faisoient toujours très-vivement aux Anglois. Ils parcouroient en effet sans cesse la Nouvelle Angleterre, & ne trouvoient presque nulle part de résistance; on venoit même d'apprendre que quarante Abénaquis avoient depuis peu défait en pleine Campagne six cent Anglois, sans autre perte que six des Leurs, & d'un Canadien, nommé *BELLEFRONT*, qui, après s'être fort distingué au siège de *Kaskebé*, s'étoit allé joindre à cette Troupe de Braves,

Belle action  
du Sieur de  
Montorgueil.

En conséquence de cette Délibération l'ordre fut envoyé à M. de Montorgueil d'évacuer Chedabouctou, qu'il ne pouvoit pas se flatter de défendre contre la Flotte Angloise, & d'enterrer tous les Canots, qu'il ne pourroit pas emporter; mais cet Officier n'étoit plus déjà dans son Poste, & il en étoit sorti par une plus belle porte, que celle, qu'on lui marquoit. L'Amiral *Phibs*, après avoir fait quelque séjour à la Héve, s'étoit rendu

(\*.) *Ou Jemset.*

B  
à Ch  
vint  
man  
M  
qu'il  
son F  
Roy  
prom  
lul ne  
pour  
conter  
toujou  
taque  
point  
toit p  
pour  
dre d  
une F  
Soldat  
l'accor  
capabl  
fut aus  
Alo  
feu à u  
malgre  
gna bi  
pour f  
torgue  
Place  
capitul  
& tème  
payer  
toire,  
honora  
Il forti  
armes



DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 103  
à Chedabouctou, & ayant débarqué quatre-  
vint Hommes, avoit fait sommer le Com-  
mandant de se rendre à discrétion.

1690.

Montorgueil répondit à cette sommation qu'il s'enseveliroit plutôt sous les ruines de son Fort, que de le livrer aux Ennemis du Roy son Maître, & sa petite Garnison lui promit de le seconder de son mieux. Phibs lui renvoya jusqu'à deux fois son Trompette pour lui représenter l'inutilité de ses efforts contre une si grande puissance, il en reçut toujours la même réponse. Il fit faire une attaque, qui fut assez vive, mais elle ne réussit point. Cette résistance, à laquelle il ne s'étoit pas attendu, ou lui donna de l'estime pour un si brave Homme, ou lui fit craindre de se déshonorer en échouant devant une Bicoque défendue par une poignée de Soldats. Il fit une quatrième sommation, & l'accompagna des menaces, qu'il crut les plus capables d'intimider Montorgueil; mais elle fut aussi inutile que les autres.

Alors il fit jeter des fusées, qui mirent le feu à un endroit couvert de paille. L'incendie, malgré tout ce que pût faire la Garnison, gagna bientôt par tout; Phibs prit ce moment pour faire encore deux sommations, & Montorgueil, qui ne pouvoit plus empêcher sa Place d'être réduite en cendres, crut pouvoir capituler; mais il le fit avec tant de hauteur, & témoigna une si grande résolution de faire payer bien cher aux Ennemis leur foible victoire, s'ils ne lui accorderoient des conditions honorables, qu'il obtint tout ce qu'il voulut. Il sortit donc à la tête de sa Garnison, avec armes & bagages, & fut conduit à Plaisance.

1690.

Les Anglois  
à l'Isle Percée.

Il y avoit des Habitans à Chedaboucton, Montorgueil n'avoit pas oublié leurs intérêts, & les Anglois en usèrent bien avec eux; mais l'Isle Percée, où ils se transporterent ensuite, n'eut pas un sort si heureux. Phibs n'y trouva aucune résistance; toutes les maisons y furent pillées, & l'Eglise indignement profanée. D'autre part le Chevalier de Villebon s'étoit embarqué sur le Navire *l'Union*, qui l'avoit amené de France, pour gagner la Riviere de S. Jean: mais les vents contraires l'ayant retenu lontems à l'embouchure de cette Riviere, deux Forbans Anglois, qui le cherchoient, eurent le loisir de le joindre. Le trentième de Juin, tandis que le Chevalier remouroit en Canot jusqu'à Jemset, ses deux Navires Anglois parurent à la vûte de *l'Union*, qui étoit à l'ancre à l'entrée de la Riviere.

M. Perrot est  
pris par les  
Anglois, qui  
le traitent in-  
dignement.

Perrot s'y étoit embarqué: dès qu'il aperçut l'Ennemi, il fit filer les cables, pour s'échouer à Terre, puis il mit sur le bord, qui étoit opposé aux Navires Anglois les huit pièces de canon, qu'il avoit sur le sien. Pendant quelque tems il fit un très-grand feu; mais comme celui des Anglois étoit supérieur, & qu'il avoit très-peu de Monde avec lui, il crut devoir songer à sa sûreté, parce que l'Ennemi lui en vouloit personnellement. Il s'embarqua donc dans sa Chaloupe avec la plupart de ses Gens, & malgré les canonades des Ennemis, qui ne lui blessèrent qu'un seul Matelot il gagna la Terre. *L'Union*, où M. de Saccardi étoit resté presque seul, fut alors obligé de se rendre & cet Ingénieur demeura Prisonnier de guerre.

Le sort de M. Perrot fut encore plus mal-

heureux, le Sieur des Gouttins & le Capitaine de *l'Union* s'étoient sauvés avec lui; mais lorsqu'ils eussent tous pris le même chemin pour se rendre à Jemset, au bout de quelque tems des Gouttins se trouva presque seul, sans sçavoir ce qu'étoient devenus les autres. Durant ce tems-là le Chevalier de Villebon, après avoir visité Jemset, retournoit à la Mer en Canot; il apprit en chemin, non-seulement la perte de *l'Union*, mais encore celle de deux Caïches, où l'on avoit déchargé tous les effets de ce Vaisseau. Il attendoit un renfort de Sauvages, qu'il avoit envoyé avertir de le venir trouver, & il se flattoit qu'avec leur secours il reprendroit les deux Caïches, mais ils arriverent trop tard.

Il sçut en même tems que les deux Navires, qui avoient pris *l'Union*, n'étoient point de l'Escadre de l'Amiral Phibs; mais deux Forbans montés de quatre-vingt-dix Hommes; qu'ils avoient sur leurs bords neuf Habitans de l'Isle *Marigalante*, qu'ils avoient pillée; qu'ils étoient entrés au Port Royal; qu'ils y avoient débarqué ces Habitans, brûlé toutes les maisons, qui conduisoient au Fort, tué quantité de Bestiaux, pendu deux Habitans, & brûlé une Femme avec ses Enfans dans sa maison; qu'après la prise de *l'Union* ils avoient mis du Monde à Terre, pour courir après ceux, qui s'étoient sauvés; que M. Perrot, le Capitaine du Navire, & le Pilote étoient tombés entre leurs mains; qu'ils avoient traité le Premier de la maniere la plus indigne, apparemment pour l'obliger à leur dire, où il avoit caché son argent & ses effets; enfin qu'une partie des Matelots de *l'Union*, le

1690.

Chirurgien & deux Soldats s'étoient donnés à eux pour faire la course, & qu'ils devoient mettre à la voile dans deux jours.

Il est repris. Ces tristes nouvelles, ni la crainte d'un sort pareil à celui de M. Perrot n'empêcherent point le Chevalier de descendre jusqu'à la Mer avec le peu de Sauvages, qui l'étoient venu joindre à Jemset. Dès qu'il y fut arrivé, il aperçut les deux Forbans, qui étoient mouillés à la Côte; il mit pied à Terre, & à la faveur des Bois il s'en approcha assez pour pouvoir tirer sur eux, ce qu'il fit sans discontinuer qu'au soir. La nuit suivante quarante Sauvages le joignirent encore, & il les mena à la pointe du jour à l'endroit, d'où il avoit tiré la veille sur les Corsaires. Son dessein étoit de les empêcher de lever leurs ancres, & les Sauvages lui avoient promis d'aller couper leurs cables, pour les faire échouer; mais il les trouva partis, & faisant voile à l'Ouest. On a sçu depuis que celui des deux, où étoit M. Perrot, avoit été pris par un Flibustier François; & il est certain que ce Gentilhomme trouva encore dans les débris de sa fortune de quoi établir avantageusement sa Famille (\*).

Z'e desin-  
teresse, & fi-  
délité des A-  
bénaguis.

Cependant le Chevalier de Villebon ne voyant plus rien à faire du côté de la Mer, remonta à Jemset, où ayant assemblé les Sauvages, il les exhorta à continuer de venger sur les Anglois leurs propres injures & celles des François. Il leur témoigna que ce qu'il regrettoit le plus, étoit la perte des deux Caiches, où il avoit embarqué les pré-

(\* ) Il a laissé deux Fil- de la Roche Allard, & l  
les, qui sont la Comtesse Présidente de Lubec.

D  
sens  
pria  
confé  
main  
d'être  
Queb  
pour  
pte a  
son f  
quoi  
de pe  
se trou  
Rivier  
répon  
envoy  
leur fu  
partir  
comme  
bon co  
d'être  
les tou  
propres  
& il pa  
les pre  
Anglois  
Gouver  
On y  
arrivé a  
J'ai dit  
avoir lo  
portanc  
été inst  
voit tire  
le Roy i  
Port de  
une Bar

sens , que le Roy leur envoyoit , & il les pria , s'ils faisoient quelques Prisonniers de conséquence , de s'en servir pour retirer des mains des Anglois les François , qui venoient d'être arrêtés. Il leur ajoûta qu'il s'en alloit à Quebec , dans le dessein de s'y embarquer pour retourner en France , où il rendroit compte au Roy de ce qu'ils avoient fait pour son service , & d'où il leur apporteroit de quoi les dédommager de ce qu'ils venoient de perdre ; qu'ils ne manquaient point de se trouver au printems prochain au bas de la Riviere , & d'y attendre de ses nouvelles. Ils répondirent que leur Pere Ononchio leur avoit envoyé des balles & de la poudre , que cela leur suffisoit pour le présent , & qu'ils alloient partir au nombre de cent cinquante pour recommencer leurs courses , qu'ils lui rendroient bon compte des Anglois , & qu'ils le prioient d'être persuadé que les pertes des François les touchoient beaucoup plus , que les leurs propres. Ils le quitterent avec ces assurances , & il partit aussitôt pour Quebec , où il porta les premieres nouvelles de l'irruption des Anglois dans l'Acadie , & de la prison du Gouverneur.

On y avoit été instruit plutôt du malheur arrivé à la Colonie Françoisé de Terre-neuve. J'ai dit ailleurs que la Cour de France , après avoir longtemps négligé cette Isle , dont l'importance ne lui étoit pas connue , étoit instruite des avantages , qu'elle en pouvoit tirer pour le commerce des Moruës ; que le Roy informé de la nécessité de fortifier le Port de Plaisance , & de mettre de ce côté-là une Barriere aux usurpations continuelles

Etat de l'Isle de Terre Neuve au commencement de cette année.

1690.

des Anglois sur les Postes occupés par ses Sujets, y avoit envoyé le Sieur de LA POYPE en qualité de Gouverneur, & qu'il avoit donné les ordres pour le mettre en état de se maintenir dans un Poste de cette conséquence.

Ces ordres ne furent pas trop bien exécutés; M. de la Poype servit treize ans avec tout le zèle possible, mais avec tous les désagrémens, que peut causer le défaut de secours à un brave Homme, qui sent le besoin d'être aidé, & qui faute de l'être, ne peut absolument rien entreprendre, ni pour sa propre gloire, ni pour le bien de l'Etat. Il eut pour Successeur en 1685, le Sieur PARAT, qui ne fut pas mieux servi d'abord, mais deux ans après le Chevalier d'HERVAUX, & M. d'AMBLIMONT lui porterent vintcinq Soldats, commandés par le Sieur PASTOUR DE GOSTEBELLE, des vivres, du canon, de la poudre, & tout ce qui étoit nécessaire pour ravitailler & fortifier Plaisance. On y bâtit un Fort, & une Plateforme à l'entrée du Port, laquelle battoit dans la Rade, & dans ces deux Postes il y avoit dix-neuf pièces de canon montées. On eut soin d'armer les Habitans, sur lesquels on comptoit beaucoup plus, que sur les Soldats. Enfin il ne manquoit plus à cette Colonie qu'un Chef vigilant, pour se garder de la surprise, où assez Homme d'honneur, pour ne pas livrer sa Place aux Ennemis de l'Etat; mais on s'étoit trompé dans le choix, & on ne s'en aperçut, comme il arrive assez souvent, que quand il étoit trop tard pour y remédier.

Plaisance surpris & pillé par les Anglois.

Le vintciquième de Février de cette année 1690. le Gouverneur, & son Lieutenant furent surpris hors de leur Fort dans

DE  
leur li  
glois.  
lés de  
més. I  
loisir c  
sur la  
de ma  
la mo  
gerent  
bles, a  
ciles d  
assez b  
pareill  
Mer, l  
tion,  
niers,  
ce se tr  
que s'il  
sur un

Apr  
voulut  
ques,  
tous re  
avec tr  
de S. P  
Maloin  
Sieur d  
fance,  
s'y retr  
de la v  
André  
un Cap  
en devo  
A ne  
que-par  
Place,

leur lit par quarante-cinq Flibustiers Anglois. Les Soldats, qui étoient aussi dispersés de côté & d'autre, furent pris & désarmés. Les Habitans, qui avoient eu tout le loisir de se mettre en défense, se rendirent sur la menace, que leur firent les Ennemis, de massacrer les Prisonniers, s'ils faisoient la moindre résistance, & les Anglois chargerent sur leur Navire tous les effets, meubles, armes, munitions, vivres, & les ustensiles de la Pêche, dont les Habitans étoient assez bien fournis. Une partie du Canon fut pareillement enlevée, une autre jettée à la Mer, le reste encloué, & après cette Expédition, la liberté ayant été rendue aux Prisonniers, la Garnison & les Habitans de Plaisance se trouverent à peu près dans le même état, que s'ils avoient été jettés par un naufrage sur une Côte déserte.

Après le départ des Ennemis le Sieur Parat voulut passer en France sur des Navires Basques, qui faisoient là Pêche à la Côte; mais tous refuserent de le recevoir. Il se transporta avec trois Matelots & trois Soldats aux Isles de S. Pierre, & y rencontra des Vaisseaux Maloins, qui lui accorderent le passage. Le Sieur de Costebelle resté Commandant à Plaisance, crut devoir travailler incessamment à s'y retrancher, & il fit avertir les Habitans de le venir trouver; mais un deux, nommé André DOYEN, refusa d'obéir, & tua même un Caporal & deux Soldats, qui se mettoient en devoir de l'y contraindre.

A ne juger du Gouverneur de Plaisance, que par ce qui s'étoit passé à la prise de sa Place, on ne pouvoit l'accuser que d'une né-

1690.

pligence très-coupable ; mais il y eut bien d'autres charges contre lui , & son départ précipité , sans permission du Roy , a donné lieu de croire qu'il n'étoit pas innocent de tout ce dont on l'accusa. De son côté il fit valoir son retour en France , comme une preuve sans réplique de son innocence. Il rejetta toute la faute sur les Basques , qui , après s'être revoltés contre lui , avoient mandié des dépositions pour le perdre , ou du moins pour le mettre sur la défensive , lui ôter tout crédit , & par-là se soustraire aux châtimens , qu'ils méritoient. Je n'ai pu sçavoir quelle a été la décision de ce procès.

M. de Frontenac arrive à Quebec.

Quoi qu'il en soit , il y a tout lieu de croire que le pillage de Plaisance , ni même la perte de l'Acadie , supposé qu'on en ait été instruit en Canada , avant que de recevoir la nouvelle de l'arrivée des Anglois à Tadoussac , ne parurent point au Gouverneur Général des raisons de craindre d'être lui-même attaqué , sans en être averti assez à tems pour se préparer. Il est certain du moins que , s'il l'eût été trois jours plus tard de l'approche de l'Ennemi , il eût pu trouver l'Amiral Phibs dans la Capitale , lorsqu'il y arriva lui-même , & que , si la Flore Angloise n'eût pas été si fort contrariée des vents , ou avoit eu de meilleurs Pilotes , Quebec eût été pris , avant qu'on fût à Montreal qu'il étoit assiégé.

Mais il faut convenir que jamais surprise ne fit plus d'honneur à aucun Général , & ne tourna plus à la honte de celui , qui en devoit tirer avantage. La première chose , que fit M. de Frontenac , dès qu'il eût reçu le second Courier de M. Provôt , fut d'envoyer M. de

DE  
Ramez  
au Chev  
ner de  
ment  
Troupes  
gnies ,  
real , &  
bitans ,

Il ma  
hoc , ou  
heures d  
Angloise  
d'Orlean  
ou le M  
cier y av  
bitans ,  
& de ré  
cinq jou  
tions , il  
la Ville  
pas crain

Le Gé  
tranchen  
firma l'or  
sement d  
de Milice  
d'Orlean  
vroient  
point qu  
l'Ennemi  
corps de  
tenir près  
M. de  
Moyné ,  
vages , H  
ner les n



Ramezay, Gouverneur des Trois Rivieres, au Chevalier de Caillieres, pour lui ordonner de descendre à Quebec le plus promptement qu'il seroit possible, avec toutes ses Troupes, à la reserve de quelques Compagnies, qu'il devoit laisser pour garder Montreal, & de se faire suivre par tous les Habitans, qu'il pourroit rassembler dans sa route.

Il marcha ensuite sans s'arrêter jusqu'à Quebec, où il arriva le quatorzième d'Octobre à dix heures du soir, & où il apprit que la Flotte Angloise étoit au pied de la traverse de l'Isle d'Orleans. Il fut entierement satisfait de l'état, où le Major avoit mis cette Place: cet Officier y avoit fait entrer un grand nombre d'Habitans, qui montroient beaucoup de confiance & de résolution, & quoiqu'il n'eût eu que cinq jours pour faire travailler aux fortifications, il n'y avoit aucun endroit foible dans la Ville, où il n'eût pourvû de maniere à ne pas craindre un coup de main.

Le Général y fit encore ajouter quelques retranchemens, qu'il jugea nécessaires, & confirma l'ordre, que le Major avoit fort judicieusement donné aux Capitaines des Compagnies de Milices de Beaupré, de Beauport, de l'Isle d'Orleans, & de la Côte de Lauzon, qui couvroient Quebec du côté de la Rade, de ne point quitter leurs Postes, qu'ils ne vissent l'Ennemi faire sa descente, & attaquer le corps de la Place, auquel cas ils devoient se tenir prêts à marcher, où on les appelleroit.

M. de LONGUEIL, Fils aîné du Sieur le Moyne, étoit allé avec une Troupe de Sauvages, Hurons & Abénaquis, pour examiner les mouvemens de la Flotte; toutes les

Disposition  
pour la défense  
de la Ville.



Côtes avancées dans le bas du Fleuve étoient bien garnies ; les Habitans témoignoit par tout une grande envie de bien faire ; les Anglois ne pouvoient pas envoyer une Chaloupe à Terre, qu'elle ne trouvât le rivage bordé de Mousquetaires, qui l'obligeoient d'abord de regagner le large. Enfin il arriroit continuellement à la Ville des Milices de Montreal & des Trois Rivieres, aussi remplis de bonne volonté, que celles des environs de la Capitale.

Le quinziesme le Chevalier de Vaudreuil, Commandant des Troupes, partit de grand matin avec cent Hommes, pour aller à la découverte, & pour charger les Ennemis, s'ils entreprenoient de faire une descente ; mais le Comte de Frontenac lui avoit expressément recommandé de ne les point perdre de vûe, & de donner avis de tous les mouvemens, qu'ils feroient ; Commission, dont il s'acquitta parfaitement. A cette précaution le Général en ajouta une autre, qui n'étoit pas moins nécessaire.

On attendoit des Navires de France, & il étoit à craindre que ne se déstiant de rien, ils ne vinsent se livrer entre les mains des Anglois : M. de Frontenac, qui pensoit à tout, & avoit conservé dans l'embarras d'une surprise une présence d'esprit merveilleuse, dépêcha le même jour deux Canots bien équipés par le petit Canal de l'Isle d'Orleans, avec ordre à ceux, qu'il y fit embarquer, d'aller aussi loin qu'ils pourroient au devant de ces Navires, & de les avertir de ce qui se passoit. Il fit aussi commencer en même tems une batterie de huit piéces de canon sur la hauteur,

Prévoyance  
de M. de Fron-  
tenac.

DE L  
qui est à  
lendemai  
Aint  
Palais,  
Charles  
qu'elles  
Montagn  
avoit au  
long de  
clôture  
par des  
le Sault  
terie de  
qu'on av  
aboutisso  
vrir les  
La ba  
cune de  
balles, &  
celles, qu  
de la Vil  
étoient b  
& des ba  
gabions,  
riers. Le  
la haute  
chemens  
terre, av  
Dans la s  
terie au  
la porte,  
Enfin on  
de canon  
culiereme  
servoit de  
Le seizi

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 113  
qui est à côté du Fort, & elle fut achevée le  
lendemain.

1690.

Ainsi les fortifications commençoient au Palais, sur le bord de la petite Riviere S. Charles, remontoient vers la haute Ville, qu'elles environnoient, & venoient finir à la Montagne, vers le Cap aux Diamans. On avoit aussi continué depuis le Palais, tout le long de la Grève, une Palissade jusqu'à la clôture du Seminaire; où elle étoit terminée par des Rochers inaccessibles, qu'on appelle *le Sault au Matelot*, & là il y avoit une batterie de trois pièces. Une seconde Palissade, qu'on avoit tirée au-dessus de la première, aboutissoit au même endroit, & devoit couvrir les Fusiliers.

La basse Ville avoit deux batteries, chacune de trois pièces de dix-huit livres de balles, & elles occupoient les intervalles de celles, qui étoient à la haute Ville. Les issues de la Ville, où il n'y avoit point de portes, étoient barricadées avec de bonnes poutres, & des barriques pleines de terre en guise de gabions, & les dessus étoient garnis de pierriers. Le chemin tournant de la basse Ville à la haute étoit coupé par trois différens retranchemens de barriques & des sacs pleins de terre, avec des manieres de Chevaux de frise. Dans la suite du siège on fit une seconde batterie au Sault au Matelot, & une troisième à la porte, qui conduit à la Riviere S. Charles. Enfin on avoit disposé quelques petites pièces de canon autour de la haute Ville, & particulièrement sur la butte d'un Moulin, qui servoit de Cavalier.

Le seizième à trois heures du matin M. de

1690.

La Flotte  
Angloise  
mouille de-  
vant Quebec.

L'Amiral An-  
glois envoye  
sommener le  
Gouverneur  
Général.

Vaudreuil revint à Quebec ; il rapporta qu'il avoit laissé la Flotte Angloise à trois lieues de la Ville, mouillée à un endroit appelé *l'Arbre sec*, & en effet dès qu'il fut jour, on l'aperçut des hauteurs ; elle étoit composée de trente-quatre Voiles de différentes grandeurs, & le bruit se répandit qu'elle portoit trois mille Hommes de débarquement. A mesure qu'elle avançoit, les plus petits Bâtimens se rangeoient le long de la Côte de Beauport, entre l'Isle d'Orleans, & la petite Riviere, les autres tenoient le large ; tous jetterent les ancres vers les dix heures, & dans le moment on aperçut une Chaloupe, qui débordoit de l'Amiral, & qui venoit vers la Ville.

On ne douta point qu'elle ne portât un Trompette, parce qu'elle avoit un Pavillon blanc à son avant, & M. de Frontenac envoya à sa rencontre un Officier, qui le joignit à moitié chemin, fit bander les yeux au Trompette, & le conduisit au Fort. La surprise de cet Homme fut extrême, lorsque le bandeau lui ayant été ôté, il aperçut le Gouverneur Général, l'Evêque & l'Intendant au milieu d'une grande sale, toute remplie d'Officiers ; mais pour comprendre ce qui causoit son étonnement, il faut se souvenir que M. Provôt, sur le premier avis de l'approche des Anglois, avoit envoyé le Sieur de Grandville, son Beau-Frere, pour en avoir des nouvelles plus certaines & plus circonstanciées.

Cet Officier s'étant peut-être avancé avec trop peu de précaution, ou, ce qui est plus vraisemblable, trompé par quelques Pavillons François, que les Navires Anglois, dont il ne voyoit qu'une partie, avoient arboré, fut

DE  
pris par  
qui étoit  
cations  
qui n'  
raport  
que le  
peu de  
Quebec  
la Rad  
pas plu  
il s'étoi  
qui s'éto

Le T  
en avoi  
promen  
fut fort  
entendi  
faisant  
& de l  
Ville ét  
vaux d  
point f  
chir un  
verneur  
contena  
concert  
tion, q  
qui fut  
telle qu  
quis de  
cite sur  
GUIL

de l'  
La gu  
glaterra  
de l'Esp

pris par l'Amiral même, auquel il avoua ce qui étoit vrai, que Quebec étoit sans fortifications, sans Troupes, & sans Général. Phibs, qui n'avoit pu douter de la sincérité de ce rapport, & à qui il n'étoit pas venu à l'esprit que les choses eussent si fort changé en si peu de tems, avoit compté de coucher à Quebec le jour même, qu'il mouilleroit dans la Rade, & que cette Place ne lui coûteroit pas plus que ne lui avoit coûté le Port Royal: il s'étoit expliqué sur cela avec une confiance, qui s'étoit communiquée à toute son Armée.

Le Trompette, avant que d'arriver au Fort, en avoit déjà pu perdre un peu, car on l'avoit promené exprès tout autour de la Place, où il fut fort étourdi des grands mouvemens, qu'il entendit dans tous les Quartiers, chacun se faisant un plaisir d'augmenter son embarras, & de lui donner lieu de croire que toute la Ville étoit semée de chausse-trapes & de Chevaux de frise, & que l'Ennemi ne pourroit point faire un pas, sans être obligé de franchir un retranchement: mais la vue du Gouverneur Général, si bien accompagné, & la contenance des Officiers acheverent de le déconcerter. Il présenta en tremblant sa sommation, qui étoit par écrit & en Anglois, & qui fut interprétée sur le champ. La voici telle que M. de Frontenac l'envoya au Marquis de Seignelay: je l'ai exactement transcrite sur l'original même.

**GUILLAUME PHIBS, GENERAL**

*de l'Armée Angloise, à M. de Frontenac.*

*La guerre déclarée entre les Couronnes d'Angleterre & de France n'est pas la seule motif de l'Entreprise, que j'ai eu ordre de former*

contre votre Colonie. Les ravages & les cruautés exercées par les François & les Sauvages sans aucun sujet contre les Peuples soumis à leurs Majestés Britanniques ont obligé leur/d. Majestés d'armer pour se rendre Maître du Canada, afin de pourvoir à la sûreté des Provinces de leur obéissance. Mais comme je serois bien aise d'épargner le sang Chrétien, & de vous faire éviter tous les malheurs de la guerre, moi, Guillaume Phibs, Chevalier, par ces Présentes, & au nom de leurs très-Excellentes Majestés, Guillaume & Marie, Roy & Reine d'Angleterre, France, Ecosse & Irlande, Défenseurs de la Foy, vous demande que vous ayez à remettre entre mes mains vos Forts & Châteaux, dans l'état, où ils sont & avec toutes les munitions & autres provisions quelconques. Je vous demande aussi que vous me rendiez tous les Prisonniers, que vous avez, & que vous livriez vos biens & vos Personnes à ma disposition; ce que faisant, vous pouvez espérer que, comme bon Chrétien, je vous pardonnerai le passé, autant qu'il sera jugé à propos pour le Service de leurs Majestés, & la sûreté de leurs Sujets. Mais si vous entreprenez de vous défendre, sçachez que je suis en état de vous forcer, bien résolu, avec l'aide de Dieu, en qui je mets toute ma confiance, à venger par les armes les torts, que vous nous avez faits, & de vous assujettir à la Couronne d'Angleterre. Votre réponse positive dans une heure par votre Trompette avec le retour du Mien.

Cet écrit fut lu à haute voix, & il excita l'indignation de toute l'assistance. Dès qu'on en eut achevé la lecture, le Trompette tira de sa poche une Montre, la présenta au Gouverneur Général, & lui dit qu'il étoit dix

DE L  
heures,  
que jufé  
& le Si  
qu'il fa  
voyé d  
étoit ar  
s'étoit c  
ayant v  
nier le  
& le dro  
M. de  
témoign  
même se  
renes; &  
il lui dit  
si lonten  
nois poi  
que le P  
qui a vic  
& de la  
Beau-Pe  
verain le  
Jacques  
être surp  
çois & le  
que le R  
d'Angle  
de porter  
revoltés  
croire que  
plus tole  
accepter,  
sentir, &  
role d'un  
(a) C  
est mot à m

heures, & qu'il ne pouvoit attendre la réponse que jusqu'à onze. Alors il se fit un cri général, & le Sieur de Valrenes élevant la voix, dit qu'il falloit traiter cet Insolent comme l'Envoyé d'un Corsaire; d'autant plus que Phibs étoit armé contre son legitime Souverain, & s'étoit comporté au Port Royal en vrai Pirate, ayant violé la capitulation, & retenu Prisonnier le Sieur de Manneval, contre sa parole & le droit des Gens.

M. de Frontenac, quoique piqué au vif, témoigna plus de modération: il ne fit pas même semblant d'entendre le discours de Valrenes; & adressant la parole au Trompette, il lui dit: « (a) Je ne vous ferai pas attendre ce si lontems ma réponse, la voici. Je ne connois point le Roy Guillaume; mais je sçai que le Prince d'Orange est un Usurpateur, qui a violé les droits les plus sacrés du sang & de la Religion, en détrônant le Roy, son Beau-Pere. Je ne connois point d'autre Souverain legitime de l'Angleterre, que le Roy Jacques II. Le Chevalier Phibs n'a pas dû être surpris des hostilités faites par les François & leurs Alliés, puisqu'il a dû s'attendre que le Roy, mon Maître, ayant reçu le Roy d'Angleterre sous sa protection m'ordonneroit de porter la guerre chez les Peuples, qui sont revoltés contre leurs Prince legitime. A-t-il pu croire que, quand il m'offriroit des conditions plus tolerables, & que je serois d'humeur à les accepter, tant de braves Gens y voulessent consentir, & me conseillassent de me fier à la parole d'un Homme, qui a violé la capitulation,

(a) Cette Réponse est mot à mot dans la Lettre à M. de Seignelay, que j'ai déjà citée.



1690. » qu'il avoit faite avec le Gouverneur de l'A-  
 » cadie ; qui a manqué à la fidélité, qu'il devoit  
 » à son Prince ; qui a oublié tous les bienfaits,  
 » dont il en a été comblé, pour suivre le parti  
 » d'un Etranger, lequel voulant persuader qu'il  
 » n'a en vûë, que d'être le Libérateur de l'An-  
 » glettre, & le Défenseur de la Foy, a détruit  
 » les Loix & les Privileges du Royaume, &  
 » renversé l'Eglise Anglicane ? c'est ce que la  
 » Justice Divine, que Phibs reclame, punira  
 » un jour severement.

Le Trompette demanda cette réponse par écrit ; mais le Général refusa de la donner, & ajouta : » Je vais répondre à votre Maître par la bouche de mon canon : qu'il apprenne que ce n'est pas de la sorte, qu'on fait sommer un Homme comme moi ». Il fit signe ensuite qu'on remit le bandeau au Trompette, qui fut reconduit jusqu'à l'endroit, où on l'étoit allé prendre. Dès qu'il fut arrivé à bord, on commença de tirer d'une des batteries de la basse Ville, ce qui surprit fort les Anglois ; Phibs surtout ne revenoit point de son étonnement de se voir obligé d'assiéger dans les formes une Ville, où il s'étoit flatté qu'on n'auroit pas la hardiesse de l'attendre autrement, que pour se soumettre à lui.

Belle action  
 de quelques  
 Canadiens.

Mais ce fut bien pis encore, quand du premier coup de canon son Pavillon ayant été abbatu, & la Matée l'ayant fait dériver, quelques Canadiens allerent le prendre à la nage, & malgré le feu, qu'on faisoit sur eux, l'emporterent à la vûë de toute la Flotte : il fut porté sur le champ à la Cathedrale, où il est encore. Le même jour 164. vers les quatre heures après midi, M. de Longueil, accom-

DE  
 pagné  
 ment  
 Canot  
 vouloi  
 tachen  
 Terre  
 mouf  
 regagn

Le l  
 de Sol  
 Charle  
 descen  
 mais e  
 laissa p  
 on y ré  
 loient a  
 l'abord  
 ture, &

Le p  
 nac éto  
 Riviere  
 tivement  
 là. Sa r  
 guayab  
 ils l'aur  
 hazarde  
 qu'on le  
 jamais f  
 une dem  
 pour res  
 si les F  
 à eux,  
 même c  
 ce raiso  
 l'Ennem  
 soit les

pagné de Maricourt, son Frere, nouvellement arrivé de la Baye d'Hudson, passa en Canot le long de la Flotte Angloise, qu'il vouloit observer. Quelques Chaloupes se détacherent pour l'enlever; mais il gagna la Terre, & obligea par un très-grand feu de mousqueterie ceux, qui le poursuivoient, à regagner leurs Navires.

Le lendemain une Barque Angloise remplie de Soldats, s'approcha de la Riviere de S. Charles pour examiner si l'on pourroit faire descente entre Beauport & cette Riviere; mais elle échoua assez loin de Terre. Elle ne laissa point de faire un assez grand feu; mais on y répondit fort bien. Quelques Braves vouloient attaquer la Barque; mais on ne pouvoit l'aborder, sans avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, & il fallut y renoncer.

Le principal dessein du Comte de Frontenac étoit d'engager les Ennemis à traverser la Riviere S. Charles, & ils ne pouvoient effectivement attaquer la Ville, que de ce côté-là. Sa raison étoit que cette Riviere n'étant guayable que de Marée basse, quand une fois ils l'auroient passée, on pourroit, sans trop hazarder, aller à eux en bataille, & que dès qu'on les auroit culbutés, ils ne pourroient jamais se remettre, étant obligés de marcher une demi-lieuë dans la Vase jusqu'aux genoux pour regagner leurs Chaloupes. Au lieu que, si les François passoient la Riviere pour aller à eux, ils ne le pouvoient faire qu'avec le même désavantage. On auroit pu retortquer ce raisonnement, en faisant observer que, si l'Ennemi après avoir passé la Riviere, pouvoit les Nôtres avec succès, se trouvant vis-

Plan de M.  
de Frontenac  
pour la défense  
de la Place.

à-vis l'endroit foible de la Place, il y pourroit entrer avec les Fuyards; mais le Général comptoit trop sur la valeur de ses Troupes, pour appréhender cet inconvenient: d'ailleurs il étoit bien resolu de ne point dégarnir la Place, & d'être toujours à portée de soutenir ses Gens: On vit bientôt qu'il avoit pensé juste.

Le dix-huit à midi on aperçut presque toutes les Chaloupes chargées de Soldats, tourner du même côté; mais comme on ne pouvoit pas deviner en quel endroit précisément elles renteroient la descente, elles ne trouverent Personne pour la leur disputer. Dès que les troupes furent débarquées, M. de Frontenac envoya un Détachement des Milices de Montreal & des Trois Rivieres pour les harceler; quelques Habitans de Beauport se joignirent à elle, mais tout cela ne faisoit qu'environ trois-cent Hommes, & les Anglois étoient au moins quinze-cent rangés en Bataillons dans une assez belle Ordonnance.

Cenibat du  
côté de Beau-  
port.

D'ailleurs comme le terrain en cet endroit est fort marécageux, embarrassé de Brossailles, & coupé de Rochers, que la Marée étoit basse, & que pour aller à l'Ennemi, qui s'étoit bien posté, il falloit marcher dans la Vase, on ne pouvoit l'attaquer, que par maniere d'escarmouche, & par pelotons. Les Anglois par la même raison ne pouvoient pas profiter de toute leur superiorité. Ainsi on ne put combattre ce jour-là qu'à la maniere des Sauvages.

Non-seulement cette maniere déconcerta les Anglois, qui n'y étoient pas accoutumés; mais elle leur ôta même la connoissance du petit

DE  
petit n  
Le con  
nadien  
autour  
feu con  
pas bea  
paroitre  
portole  
ferrés;  
ils pren  
vages,  
qu'il y  
Arbres.

M. de  
leur don  
voient en  
command  
pour assu  
que le jou  
dimes en  
mont, &  
gneur de  
Milices co  
dix, ou de  
ble fut le  
Seigneur d  
Habitans  
combatit  
ce qu'il eu  
Le Roy re  
zèle & son  
tres de No  
même grac  
guoit dans  
Milices de  
côta cent e  
Tom

petit nombre de ceux, à qui ils avoient à faire. Le combat dura environ une heure, les Canadiens voltigeoient de Rocher en Rocher tout autour des Anglois, qui n'osoient se séparer; le feu continuel, qu'ils faisoient, n'incommodoit pas beaucoup des Gens, qui ne faisoient que paroître & disparaître, & dont tous les coups portoient, parce que ces Bataillons se tenoient ferrés; aussi le désordre s'y mit-il bientôt: ils prenoient les Canadiens pour des Sauvages, & on les entendit dire en se retirant qu'il y avoit des Indiens derrière tous les Arbres.

M. de Frontenac ne voulut pourtant pas leur donner le tems de s'apercevoir qu'ils n'avoient en tête qu'une poignée de Monde: il commanda un Bataillon de Troupes réglées pour assûter la retraite, qu'il fit sonner dès que le jour commença à manquer. Nous perdimus en cette rencontre le Chevalier de Clermont, & le Fils du Sieur de la Touche, Seigneur de Champlain, qui avoient suivi les Milices comme Volontaires. Nous eûmes aussi dix, ou douze blessés, dont le plus considerable fit le Sieur JUCHEREAU DE S. DENYS, Seigneur de Beauport, qui commandoit ses Habitans: il avoit plus de soixante ans, & combatit avec beaucoup de valeur, jusqu'à ce qu'il eut un bras cassé d'un coup de feu. Le Roy recompensa peu de tems après son zèle & son courage, en lui accordant des Lettres de Noblesse; & il fit en même tems la même grace au Sieur Hertel, qui se distinguoit dans toutes les occasions à la tête des Milices des Trois Rivieres. Cet e journée coûta cent cinquante Hommes à x Ennemis.

Les Ennemis  
canonnent  
Quebec sans  
succès.

qui s'en vengerent sur quelques maisons voisines, où ils mirent le feu.

Le même soir les quatre plus gros Navires vinrent mouïller devant la Ville; le Contre-Amiral, qui portoit Pavillon bleu, se porta un peu sur la gauche, vis-à-vis *le Saule au Matelot*: l'Amiral étoit à la droite, & le Vice-Amiral un peu au dessous, tous deux vis-à-vis la basse Ville. Le quatrième, qui avoit la Flamme de Chef d'Escadre, s'avança vers *le Cap aux Diamans*. La Ville les salua la première, ensuite ils firent grand feu, & on leur répondit de même. Sainte Helene pointa pres-que tous les canons de la principale batterie, & aucun de ses coups ne porta à faux. Les Ennemis ne tirerent ce jour-là que contre la haute Ville, où ils tuèrent un Homme, & en blessèrent deux, sans faire aucun autre dommage.

Ils en vouloient surtout aux Jesuites, auxquels ils attribuoient tous les ravages, que faisoient les Abénaquis dans la Nouvelle Angleterre, & ils s'étoient déclarés que, quand ils auroient pris la Ville, ils leur feroient un mauvais parti; mais aucun de leurs coups ne porta sur leur Collège, & leurs menaces étant venuës aux oreilles de Sainte Helene, de ses Freres, & de plusieurs autres des plus considérables Canadiens, ces Braves protesterent qu'ils se feroient plutôt tous tuer à la porte de ces Religieux, que de souffrir qu'on leur fit la moindre insulte.

Ils sont obligés de s'éloigner fort en désordre.

Vers les huit heures on cessa de tirer de part & d'autre. Le lendemain la Ville recommença encore la première, & les Anglois ne firent pas un aussi grand feu, que la veille. Au bout de quelque tems le Contre-Amiral

DE  
se trou  
du Sa  
en bas  
s'éloign  
précipi  
endroit  
le corp  
vres ét  
cassé,  
& de s  
autres M  
mais à  
heures  
de notte  
riere le  
pourtant  
rent un  
tua bien  
s'éloigne

Tout  
débarqué  
les dans  
observer.  
tirent la g  
Ils demer  
deux heur  
*le Roy G*  
& il parut  
marcher v  
sur les ai  
garde.

Ils cotto  
vire en tr  
guell & de  
cent Volon  
escarmouch

se trouva si fort incommodé par les Batteries du *Sault au Matelot*, & par celle, qui étoit en bas sur la gauche, qu'il fut contraint de s'éloigner. L'Amiral le suivit bientôt avec précipitation. Il étoit percé à l'eau en plusieurs endroits; il avoit plus de vingt boulets dans le corps du Bâtiment, toutes ses manœuvres étoient coupées, son grand mât presque cassé, & un grand nombre de ses Matelots & de ses Soldats tués, ou blessés. Les deux autres Navires tinrent encore quelque tems; mais à midi ils cessèrent de tirer, & à cinq heures du soir ils allèrent se mettre à l'abri de notre canon dans *l'Anse des Meres*, derrière *le Cap aux Diamans*. Ils n'y restèrent pourtant pas longtems, parce qu'ils y essuyèrent un grand feu de mousqueterie, qui leur tua bien du Monde, ce qui les obligea de s'éloigner encore davantage.

Tout ce jour-là les Troupes, qui avoient débarqué près de *Beaufort*, restèrent tranquilles dans leur Camp, & on se contenta de les observer. Le vingtème de grand matin ils battirent la générale, & se rangerent en bataille. Ils demeurèrent dans cette posture jusqu'à deux heures après midi, criant sans cesse *Vive le Roy Guillaume*. Alors ils s'ébranlèrent, & il parut à leur mouvement qu'ils vouloient marcher vers la Ville, ayant des pelotons sur les ailes, & des Sauvages à l'Avant-garde.

Ils cottoyerent quelque tems la petite Riviere en très-bon ordre; mais MM. de Longueuil & de Sainte-Helene à la tête de deux-cent Volontaires leur couperent chemin, & escarmouchant de la même maniere, qu'on

avoit fait le dixhuit, firent sur eux des décharges si continuelles & si à propos, qu'ils les contraignirent de gagner un petit Bois, d'où ils firent un très-grand feu. Les Nôtres les y laisserent, & firent leur retraite en bon ordre.

M. de Sainte Helene blessé à mort. Nous eûmes dans cette seconde action deux Hommes tués, & quatre blésés, du nombre de ceux-ci furent les deux Commandans, qui combattirent toujours les premiers avec leur valeur ordinaire; mais M. de Longueil en fut quitte pour une assez grosse contusion; Sainte Helene, son Frere, voulant avoir un Prisonnier, reçut un coup de feu à la jambe, qui ne parut pas dangereux, il en mourut néanmoins peu de jours après, au grand regret de toute la Colonie, qui perdoit en lui un des plus aimables Cavaliers, & des plus braves Hommes, qu'elle ait jamais eus.

Pendant cette action M. de Frontenac s'étoit avancé en Personne à la tête de trois Bataillons de ses Troupes, & les avoit rangés en bataille sur le bord de la petite Riviere, résolu de la passer, si les Volontaires se trouvoient trop pressés, mais les Ennemis ne lui donnerent pas lieu de faire autre chose, que d'être Spectateur du combat. Leur perte fut ce jour-là pour le moins aussi grande, que la premiere fois; mais quand ils virent les François se retirer, ils se jetterent sur les Bestiaux, qu'on avoit négligé de mettre en sûreté: ils les tuerent tous, & en envoyerent une partie sur la Flotte, où l'on étoit dans une très-grande disette de viande fraîche.

La nuit suivante, l'Amiral leur fit porter

D  
Enq  
fut  
comm  
mis e  
dessei  
on ne  
Sieur  
qui a  
chem  
volon  
de leu  
lever  
de près  
qui av  
Duclo  
Vill  
nemis,  
attira  
lontem  
rent qu  
se mire  
des Dé  
cela, to  
les Hab  
l'Isle d'  
CARRE  
contré p  
de parler  
désordre.  
La pa  
part des  
tems le c  
concertés  
petit pas  
ce qu'ils  
maison pa

vingt-cinq pièces de six livres de balle, ce qui ne fut connu des Assiégés, què quand elles commèncerent à tirer. Les Anglois s'étoient mis en marche avec cette Artillerie, dans le dessein de battre la Ville en brèche; mais on ne leur permit pas d'aller bien loin. Le Sieur de VILLIEU, Lieutenant Reformé, qui avoit obtenu du Général un petit détachement de Soldats, tous Gens de bonne volonté, étoit parti avant qu'ils fussent sortis de leur Camp, comme s'il eût voulu en enlever quelque Quartier, & il avoit été suivi de près par quelques autres petites Troupes, qui avoient à leur tête MM. de CABANAS, DUCLOS, & de BEAUMANOIR.

Villieu, qui rencontra le Premier des Ennemis, leur dressa une embuscade, & les y attira en escarmouchant; il y fôutint assez longtemps tous leurs efforts, & comme ils virent qu'ils ne pouvoient le faire reculer, ils se mirent en devoir de l'enveloper; mais un des Détachemens, qu'ils avoient fait pour cela, tomba dans une seconde embuscade, où les Habitans de Beauport, de Beupré & de l'Isle d'Orléans, commandés par le Sieur CARRE, les attendoient: un autre fut rencontré par les trois Officiers, dont je viens de parler, & tous deux furent mis en grand désordre.

La partie étoit pourtant trop inégale de la part des François, pour entretenir plus longtemps le combat; & comme s'ils se fussent concertés, ils commèncerent à se retirer au petit pas, en combattant toujours, jusqu'à ce qu'ils se fussent tous réunis auprès d'une maison palissadée, & située sur une éminence.







1690.

Ils y firent ferme, & se couvrant des palissades, ils firent un si grand feu, qu'ils arrêterent toute l'Armée. Ce fut alors que les Anglois commencerent à faire usage de leurs pièces de Campagne; mais on leur répondit de la batterie, qui étoit à la portée de la petite Riviere; d'ailleurs ils tiroient si mal, qu'ils ne blessèrent Personne. La mousqueterie ne fut guères mieux servie, ne tua qu'un jeune Esolier, & ne blessa qu'un Sauvage.

Ce feu dura jusqu'à la nuit, que les Anglois se retirerent en jurant contre les François, qui se battoient, disoient-ils, derrière des Hayes & des Buissons à la maniere des Indiens. Ce qui les fit résoudre à la retraite, c'est qu'ils avoient un grand nombre de Morts & de blessés. Ils la firent d'abord en assez bon ordre; mais ils la changerent bientôt en une véritable fuite, parce qu'ils entendirent sonner le tocsin à la Cathédrale. Ils s'imaginèrent qu'ils alloient avoir sur les bras le Gouverneur Général & toutes les Troupes, & ne songerent plus qu'à regagner au plus vite leur Camp. Le tocsin n'étoit pourtant qu'un stratagème du Sieur DUPUIS, Lieutenant Particulier de Quebec, lequel avoit été Officier, avant que de se faire Magistrat, & s'étoit bien voulu charger de faire pendant le le siège les fonctions d'Aide-Major, dont il s'acquitta fort bien.

Les Ennemis se rembarquent, & laissent leur Canon.

Tandis que ceci se passoit auprès de la petite Riviere, les deux Vaisseaux Ennemis, qui étoient au-dessus de Quebec, descendirent avec la Marée pour se remettre en ligne: en passant devant la Ville ils essuyèrent quelques volées de canon, ils y en envoyèrent

DE  
aussi  
effet.  
très-  
glois  
firerent  
mens  
par le  
craint  
de la  
Chalo  
d'emp  
On  
des Sa  
trouva  
monté  
& qu  
tems a  
pour re  
ter; m  
firent s  
n'osere  
çut, en  
qui les  
Conseil  
jugeren  
& s'en  
M. d  
ges à to  
nier cor  
d'empor  
pour étr  
action,  
que les  
mieux n  
(a) Qu  
res disent

aussi quelques-unes ; mais qui ne firent aucun effet. (a) La nuit du vingt un au vingt-deux fut très-obscuré , & il plut beaucoup : les Anglois débarqués auprès de Beauport en profiterent pour décamper ; quelques Détachemens , que M. de Frontenac avoit fait filer par leurs derrieres , ayant renouvelé leur crainte d'être attaqué par toutes les Troupes de la Colonie. Ils regagnerent donc leurs Chaloupes , sans se donner même le tems d'emporter leur canon.

On apprit cette retraite au point du jour par des Sauvages , qui battoient l'estrade , & on trouva dans leur Camp , outre les canons montés sur leurs affuts , cent livres de poudre , & quarante à cinquante boulets. Quelque tems après trois Chaloupes armées revinrent pour retirer ce qu'on avoit négligé d'emporter ; mais ceux , qui s'en étoient déjà emparés , firent si grand feu sur les Chaloupes , qu'elles n'osèrent aborder. L'Amiral , qui s'en aperçut , en envoya trente nouvelles ; mais ceux , qui les commandoient , après avoir tenu Conseil hors de la portée du mousquet , ne jugerent pas à propos de tenter la descente , & s'en retournerent.

M. de Frontenac donna de grandes louanges à tous ceux , qui avoient eu part au dernier combat. Il permit à Carré & à sa Troupe d'emporter chez eux deux pièces de canon , pour être un monument éternel de la belle action , qu'ils avoient faite. On convenoit que les plus Expérimentés n'auroient pas mieux manœuvré , qu'avoit fait cet Habitant.

(a) Quelques Mémoires disent que ce fut l'après midi du vingt-deux que ces Navires se retirerent.

1690.

tant, & les Anglois mêmes lui rendirent toute la justice, qu'il méritoit. Mais rien ne déconcerta davantage l'Amiral Phibs, que de voir toutes les Troupes & les Milices de la Colonie rassemblées à Québec. Il avoit compté sur une diversion du côté de Montreal, qui devoit y en occuper une bonne partie, & voici sur quoi il fondoit cette esperance.

Une diversion manquée du côté de Montreal sauve Québec.

Les avis, qui avoient été donnés au Comte de Frontenac par l'Iroquois la Plaque, d'un grand nombre de Sauvages campés sur les bords du Lac du S. Sacrement, n'étoient que trop justes. Ce n'étoit même qu'une partie d'un Corps de trois mille Hommes, Anglois, Iroquois & Mahingans, qui devoient attaquer le Gouvernement de Montreal, tandis que la Flotte Angloise feroit le siège de Québec. Il y avoit tout lieu de craindre que le Canada, déjà affoibli par les grandes pertes, qu'il avoit faites les années précédentes, ne succombât sous deux efforts aussi puissans, s'ils avoient pu être bien concertés; mais le Ciel y pourvut par un de ces coups inesperés, où il n'est pas permis de méconnoître cette Providence, qui veille à la conservation des Etats, & qui sçait tirer le secours, qu'elle leur prépare, d'où il étoit moins naturel de l'attendre.

Les Anglois & les Mahingans en allant joindre les Iroquois furent attaqués de la petite verole, & plusieurs en portoient encore les marques, lorsqu'ils arriverent au rendez-vous. Les Iroquois, que le retardement, causé par cette maladie, avoit déjà mis de fort mauvaise humeur, furent saisis à cette vûe de la crainte que le mal ne les gagnât, & reprocherent à leurs Alliés qu'ils étoient venus

P  
pour  
rent  
& il  
ruren  
gager  
nelte  
y av  
l'Arm  
On  
Je ne  
envoy  
il y a  
leur c  
Franç  
ouver  
furent  
mour  
à ces  
dont l  
pas ét  
blier  
pé, ét  
tain q  
été ble  
les Tr  
guerir  
rurgie  
de ce  
gime,  
On  
de vra  
de bro  
c'est q  
s'emba  
qui so  
vaillés

pour les empoisonner. En effet plusieurs furent bientôt attaqués de la même maladie, & il y en eut jusqu'à trois-cent, qui en moururent. Il n'en fallut pas davantage pour engager tous les autres à quitter un lieu si funeste, & à se séparer de ceux, qu'ils croyoient y avoir apporté la contagion. Ainsi toute l'Armée se dissipa.

On ajoute même sur des Mémoires, que Je ne garantis pas, que les Anglois avoient envoyé devant eux des cassettes fermées, où il y avoit des habits empoisonnés, & que leur dessein étoit de les laisser piller aux François; mais que les cassettes ayant été ouvertes par les Sauvages, tous ceux, qui furent curieux de se vêtir de ces habits, en moururent. On fit peut-être ajouter foi à ces bruits populaires, fut que la blessure, dont M. de Sainte Helene étoit mort, n'ayant pas été jugée considérable, quelques-uns publièrent que la bale, dont il avoit été frappé, étoit empoisonnée; cependant il est certain que plusieurs autres François, qui avoient été blessés dans les différentes rencontres par les Troupes Angloises débarquées à Beauport, guerirent de leurs blessures, & que le Chirurgien, qui pansa Sainte Helene, se plaignit de ce qu'il n'avoit pas voulu garder le régime, qu'il lui avoit prescrit.

On a encore dit, & ce semble avec plus de vraisemblance, que ce qui avoit achevé de brouiller les Anglois avec les Iroquois, c'est que les Premiers ne voulurent jamais s'embarquer dans les Canots des Seconds, qui sont d'écorces d'Orme, assez mal travaillés, & fort plats de bord; que sur ce

refus les Iroquois les traitèrent de Lâches ; leur firent les plus sanglans reproches, & qu'en s'en retournant chez eux, ils ruinerent tous les Grains, & tuerent tous les Bestiaux des environs d'Orange. Pour moi je suis persuadé que dans les motifs de la retraite de ces Sauvages, il y entra beaucoup de cette politique, dont nous verrons encore des effets bien marqués, & qui consiste en ce qu'ils ne veulent pas qu'aucune des deux Nations Européenes, entre lesquelles leur Pays est situé, prenne une trop grande supériorité sur l'autre, persuadés qu'ils en seroient bientôt les Victimes.

Quoiqu'il en soit de ces circonstances, qui ne sont pas également averées, on ne fut bien instruit à Montreal du danger, qu'on y avoit couru, qu'assez lointems après la dissipation de ce grand Parti; & il y a bien de l'apparence que l'Amiral Phibs l'ignoroit encore à son arrivée devant Quebec, & qu'il ne s'en douta, que quand il apprit que tout étoit tranquille à Montreal. Ce soupçon, qui étoit très-bien fondé, & le mauvais succès des différentes tentatives, qu'il avoit faites pour pénétrer dans Quebec par la Rivière S. Charles, le déterminèrent enfin à lever le siège. Il avoit perdu dans les trois actions, dont nous avons parlé, près de six-cent Hommes; il a même passé pour constant qu'il ne lui restoit plus un seul boulet à tirer, que les derniers jours ses canons n'étoient guères chargés que de méchantes ferrailles, & que toutes ses autres munitions étoient pareillement épuisées.

Le vingt-trois, sur le bruit, qui se répand

DE  
dit du  
d'Orvi  
alleren  
l'Isle d  
dre de  
Cap T  
centes  
les an  
Le vir  
elle en  
Franç  
en dist  
Sieur  
tenu d  
Grand  
Lande.

Cette  
de rang  
s'il n'ai  
sonnier  
des Fra  
frit d'al  
tenac la  
Nation  
rage. Sc  
Quebec  
soudre  
négoce  
Anglois  
son Ca  
pouvoir  
niers ét  
le Trai  
& exécut  
suite fa  
meilleu

dit du départ prochain de la Floté, MM. d'Orvilliers & de SUBERCASE, Capitaines, allèrent avec cent Hommes se jeter dans l'Isle d'Orleans, & le Sieur de Vilieu eut ordre de descendre par le petit Canal jusqu'au Cap Tourmente, afin de s'opposer aux descentes des Anglois. Sur le soir la Flotte leva les ancrs, & se laissa dériver à la Marée. Le vintquatre elle mouilla à l'Arbre sec, elle emmenoit un assez grand nombre de François, qui avoient été faits Prisonniers en différentes rencontres, & entr'autres le Sieur Trouvé, Prêtre, que Phibs avoit retenu depuis la prise du Port Royal, M. de Grandville, & les Demoiselles Joliet & de la Lande.

1690

Le siège est levé.

Cette Dernière voyant qu'on ne parloit, ni de rançon, ni d'échange, demanda à l'Amiral s'il n'aimeroit pas mieux retirer les Anglois Prisonniers en Canada, que d'emmener à Baston des François, dont il seroit embarrassé, & s'offrit d'aller faire de sa part au Comte de Frontenac la proposition d'un échange, où les deux Nations trouveroient également leur avantage. Son offre fut acceptée, elle fut conduite à Quebec, & eut encore moins de peine à résoudre le Gouverneur Général à entrer en négociation sur cet article, avec l'Amiral Anglois. M. de Frontenac lui envoya même son Capitaine des Gardes, chargé d'un plein pouvoir, & comme le nombre des Prisonniers étoit à peu près égal de part & d'autre, le Traité fut conclu sans aucune difficulté, & exécuté de bonne foi: Phibs continua ensuite sa route, fort chagrin d'avoir perdu la meilleure partie de son bien dans une Ex-

On échange les Prisonniers. Mauvais état & nouvelles pertes de la Flotte des Anglois.



1690.

pédition, dont il avoit fait presque tous les frais, dans l'esperance d'une grande fortune, & très-inquiet sur ce qu'il deviendroit dans une saison si avancée, sans Pilotes Côtiers sur un Fleuve, qu'il ne connoissoit pas bien, & avec des Vaisseaux si mal en ordre, & si dépourvûs de vivres & de munitions. Le sien pensa même périr en faisant la traversé de l'Isle d'Orleans, & ayant que de sortir du Fleuve, il perdit; ou fut obligé d'abandonner jusqu'à neuf de ses Bâtimens, dont une partie des Equipages étoit morte, soit de maladie, ou par d'autres accidens.

Nouvelle  
preuve de la  
nécessité des A-  
bénaguais.

Deux jours après son départ de devant Quebec, des Abénaguais arriverent de l'Acadie, ou des environs, & publierent que les Anglois avoient été battus sur Mer en Europe, ce qui se trouva véritable; le Comte DE TOURVILLE ayant défait dans la Manche les Flottes réunies de Hollande & d'Angleterre. Ces Sauvages apprirent encore que la petite vérole avoit fait mourir quatre-cent Iroquois, & cent Mahingans de ceux, qui étoient destinés pour attaquer Montreal; que cinquante Flamands devoient bientôt partir de la Nouvelle York pour aller reprendre les négociations avec des Outaouais de Michillimakinac; mais que leur dessein étoit de tromper ces Sauvages; que depuis deux mois les Canibas avoient défait un Parti de soixante & dix Anglois, & de trente Mahingans; que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre leur avoit fait des propositions très-avantageuses, mais qu'ils lui avoient répondu que, ni eux, ni leurs Enfans, ni les Enfans de leurs Enfans ne seroient jamais ni paix, ni trêve avec

D  
une  
En  
de b  
pouv  
aupar  
Bast  
leur  
sous  
C  
tude  
de Fr  
été a  
Angl  
dans  
ce qu  
assez  
aperç  
mou  
seren  
plus  
génér  
pourt  
extrê  
marqu  
printe  
Habie  
On  
vivre  
ceux-  
murer  
manie  
paroit  
penda  
quitté  
ils s'é  
haît

une Nation, qui les avoit si souvent trahis. En effet les Anglois n'avoient jamais traité de bonne foi avec ces Peuples, & ceux-ci ne pouvoient surtout digerer que quelques années auparavant plusieurs d'entr'eux étant allés à Baltoñ en tems de paix, & pour les affaires de leur commerce, on les avoit tous massacrés sous divers prétextes.

Cependant il restoit encore un peu d'inquiétude à M. de Frontenac touchant les Vaisseaux de France, qu'il attendoit, mais ils avoient été avertis à tems de l'arrivée de la Flotte Angloise à Quebec, & s'étoient mis à couvert dans le Saguenay; ils y demeurèrent jusqu'à ce que cette même Flotte eût repassé, & fût assez loin, pour ne pas craindre d'en être aperçus, & le douzième de Novembre ils mouillèrent devant la Capitale, où ils causèrent d'autant plus de joie, qu'on y étoit plus en peine pour eux, & qu'on y manquoit généralement de tout. Ils ne remédièrent pourtant pas à la famine, qui devint bientôt extrême, parce que, comme je l'ai déjà remarqué, les courses des Iroquois pendant le printems n'avoient presque pas permis aux Habitans de semer.

Les Vaisseaux de France arrivent à Quebec.

On fut donc obligé d'envoyer les Soldats à vivre chez les Habitans les plus aisés, & ceux-ci non-seulement les reçurent sans murmurer, mais encore avec joye. Ces bonnes manières, & le zèle, que tous avoient fait paroître dans tout le cours d'une Campagne, pendant laquelle ils n'avoient presque point quitté les armes; l'affection, avec laquelle ils s'étoient porté à tout ce qu'on avoit souhaité d'eux pendant le siège, & le courage,

Famine, & zèle des Habitans.

dont ils venoient de donner tant de preuves ; tout cela leur fit beaucoup d'honneur , & le Roy à qui le Gouverneur Général eut grand soin d'en rendre un compte fidèle , n'y parut pas moins sensible , qu'à l'heureuse délivrance de Quebec ; événement , que Sa Majesté jugea néanmoins assez considérable , pour vouloir qu'on le transmitt à la Postérité parmi les plus Glorieux de son regne , ayant fait graver à ce sujet une Médaille ( a ).

Les Abéna-  
quis sont de  
grands rava-  
ges dans la  
Nouvelle An-  
gleterre.

1691.

Au mois de Mars de l'année suivante on vit arriver à la Capitale de nouveaux Députés de toutes les Nations Abénaquises , par lesquels on apprit qu'il n'étoit encore rentré à Baston au mois de Février que quatre Navires de la Flotte , qui avoit assiégé Quebec. On sçut depuis que quelques-uns s'étoient arrêtés dans le Golphe pour y croiser , & avoient enlevé plusieurs Bâtimens Pêcheurs ; que M. de Manneval avoit été envoyé en Angleterre , que M. Petit étoit au Port Royal , & le Chevalier d'Eau à Baston ; que l'Interprète de ce Capitaine , & deux autres François , qui l'avoient accompagné , lorsqu'il fut envoyé en Ambassade à Onnontagué , avoient été brûlés dans trois Villages differens : que les Outaouais & nos autres Alliés des Quartiers du Nord & de l'Ouest , continuoient à faire vivement la guerre aux Iroquois ; que les marchandises étoient fort rares dans la Nouvelle Angleterre ; que la plus grande partie des Campagnes y étoient en friche , & qu'un grand nombre d'Habitans n'y trouvant pas de quoi subsister , s'étoient réfugiés à Baston &

( a ) Elle est en Vignette au commencement du second Volume in-quarto de cette Histoire.

à M  
des  
qui  
de  
S  
ces  
de  
les  
nce  
pou  
& u  
de t  
Gou  
y a  
quan  
des  
Char  
Saul  
tres ,  
& lié  
Q  
même  
avec  
& déc  
à leur  
sçavo  
de leu  
du Sa  
Freres  
très-gr  
çois d  
cent G  
dans l  
Rivier  
ee qu'é  
répond

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 133  
à Manhatte. Ce dernier article étoit le fruit  
des courses des Canibas & des autres Abéna-  
quis, qui pendant cet hyver ravagerent plus  
de 50. lieues de Pays.

Sur ces avis, & sur quelques autres, que ces mêmes Députés donnerent au Comte de Frontenac, ce Général soupçonna que les Anglois avoient quelque part à une manœuvre, que faisoient alors les Iroquois pour l'endormir par une fausse confiance & une feinte réconciliation, dans le dessein de favoriser une nouvelle Entreprise sur le Gouvernement de Montreal. Voici ce qui y avoit donné occasion. Un Parti de cent quarante Agniers, parmi lesquels il y avoit des Hollandois, avoit fait une irruption à Chambly, & y avoit surpris des Iroquois du Sault S. Louis. Plusieurs furent tués, les autres, au nombre de dix ou douze, furent pris & liés.

Quelque tems après trois Députés de ce même Canton arriverent au Sault sans armes, avec les Prisonniers, dont je viens de parler, & déclarerent qu'ils venoient demander la paix à leur Pere; mais qu'ils vouloient auparavant sçavoir s'ils seroient bien reçus à lui proposer de leur donner un Terrain dans le voisinage du Sault, pour s'y établir auprès de leurs Freres. Ils ajoutèrent qu'ils avoient fait une très-grande diligence, afin d'avertir les François d'être sur leurs gardes; parce que huit cent Guerriers Iroquois se dispoient à entrer dans la Colonie entre Montreal & les Trois Rivieres. On leur demanda s'ils sçavoient ce qu'étoit devenu le Chevalier d'Eau, & ils répondirent que c'étoit à la sollicitation des

1691.

Anglois, qu'on avoit brûlé les trois François de sa suite; que lui-même avoit été sur le point de subir le même sort; qu'il étoit déjà attaché à un poteau, mais que les Anglois & les Iroquois, ayant également refusé de commencer l'exécution, cette contestation lui avoit sauvé la vie.

Lettre de M.  
de Frontenac  
à M. de Pont-  
chartrain.

M. de Frontenac rendant compte à M. de Pontchartrain, qui venoit de succéder à M. de Seignelay dans le Ministère, des divers avis, qu'il avoit reçus, & en particulier de ce qui regardoit les Iroquois, lui manda qu'il n'avoit pas cru devoir absolument rejeter les propositions des Agniers; mais qu'il n'avoit pas non plus jugé à propos de paroître y faire beaucoup d'attention; qu'il avoit recommandé au Chevalier de Callieres de faire traîner la négociation par les Sauvages du Sault S. Louis, & qu'il avoit fait dire aux Outaouais par le Sieur de Courtemanche, qu'ils lui feroient plaisir de harceler toujours les Iroquois contre lesquels il se tenoit lui-même en garde, pour n'en être pas surpris.

J'ai recommandé la même chose, ajoute-t'il, aux Chefs des Canibas, quand ils m'ont quitté, & je suis convaincu que, si Sa Majesté prend la résolution de faire quelque Entreprise du côté de Baston & de Manhatte, & de s'emparer de cette dernière Place, cette conquête sera la sûreté du Pays, & ôtera aux Iroquois toute esperance de protection. D'un autre côté, si le Roy reptoit l'Acadie, & se rendoit Maître absolu du Grand Banc, ce qui se pourroit faire en envoyant tous les ans trois ou quatre Fregates croiser depuis le Cap de Sable, jusqu'au Nord de l'Isle de Terre-

DE  
Nouv  
comr  
avan  
Indes  
Lettre  
je ne  
ont fa  
de fe  
à l'av  
merce  
rendr  
gager  
Je la  
celle  
puise  
bles.  
Cep  
les Ag  
le con  
treat.  
ayant  
Rivie  
chem  
sa rou  
tourna  
un Q  
appell  
envir  
quelq  
cruaut  
Le  
glois,  
entre  
où il s  
Hom  
Agnie

Neuve, il assureroit pour son Royaume un commerce de plus de vingt millions, & plus avantageux, que ne seroit la conquête des Indes. Je ne sçai, disoit-il dans une autre Lettre, qu'il écrivit deux mois après celle-ci, je ne sçai, si ceux, qui vous ont précédé, ont fait attention à l'importance, qu'il y a de se rendre Maître de toutes les Pêches, & à l'avantage, qu'elles apporteroient au commerce de tout le Royaume; rien ne sçauroit rendre votre Ministère plus illustre, que d'engager le Roy à entreprendre cette conquête. Je la crois plus importante, que ne seroit celle de toutes les Indes, dont les mines s'épuisent, au lieu que celles-ci sont intarissables.

Cependant le grand Parti des Iroquois, dont les Agniers avoient donné avis, parut vers le commencement de May du côté de Montreal. Ils étoient au nombre de mille, & ayant établi leur Camp à l'entrée de la grande Riviere des Outaouais, ils firent deux Détachemens, l'un de six-vingt Hommes, qui prit sa route au Nord, l'autre de deux-cent, qui tourna au Sud. Le Premier se jeta d'abord sur un Quartier de l'Isle de Montreal, qu'on appelle *la Pointe aux Trembles*, où il brûla environ trente maisons, ou granges, & prit quelques Habitans, sur lesquels il exerça des cruautés inouïes.

Le Second, dans lequel il y avoit vingt Anglois, & quelques Mahingans, s'étoit glissé entre Chambly & la Prairie de la Magdeleine, où il surprit douze Sauvages du Sault S. Louis, Hommes & Femmes; mais le lendemain des Agniers, qui étoient de ce Parti, les ramenerent

Nouvelle  
hostilités des  
Iroquois.

chez eux, & déclarerent qu'ils venoient pour traiter de la paix : cependant on s'apperçut bientôt que leur véritable dessein étoit de débaucher, s'ils le pouvoient, tous les Habitans de ce Village, ce qui ne leur réussit point. Un quatrième Parti d'environ quatre-vingt Hommes, attaquâ presqu'en même tems les Iroquois Chrétiens de la Montagne, & les ayant investis de toutes parts, enleva trente cinq Femmes, ou Enfans, & les emmena en plein jour à la faveur d'une escarmouche, qui lui assura la retraite.

Plusieurs autres Bandes moins nombreuses se répandirent aussi depuis Repentigny jusqu'aux Isles de Richelieu, & firent par tout de grands dégâts, parce que les Troupes & les Milices ne pouvoient tenir la Campagne, faute de provisions. Enfin le Chevalier de Vaudreuil forma un Corps de cent, ou six-vingt Volontaires, Officiers, Soldats & Canadiens, qui commencerent par aller d'Habitation en Habitation, pour faire des vivres. Dès qu'ils en eurent amassé suffisamment pour quelques jours, ils joignirent le Sieur de LA MINÉ, Capitaine, qui étoit parti de Montréal quelque tems avant M. de Vaudreuil, & avoit découvert un Parti d'Onneyouths, lesquels étoient sans défense à S. Sulpice dans une Maison abandonnée.

Combat de  
S Sulpice, ou  
de Repenti-  
guy.

Le Chevalier de Vaudreuil, à qui il en donna avis, ne balançâ point à marcher de ce côté-là. Il avoit avec lui, entr'autres Braves, le Chevalier de CRISASY, LE MOYNE DE BIENVILLE, & Ourcouharé, que l'on commençoit à soupçonner d'être d'intelligence avec sa Nation, mais qui dans le reste

D  
de ce  
Les l  
perçu  
deho  
men  
pagn  
tués  
Trois  
que  
dans  
tres  
Al  
son,  
tant  
mort  
Offic  
relev  
effort  
de Cr  
çois  
Iroqu  
maill  
vilâ,  
feu. I  
hach  
Prem  
que le  
Jer,  
ces B  
traite  
autres  
No  
sion c

(a)  
né apr  
ses Fre

de cette Campagne s'en purgea pour toujours. Les Nôtres, en approchant de la maison, aperçurent quinze Onneyouths couchés en dehors sur l'herbe, & ne pensant pas seulement qu'il pût y avoir des François en Campagne : on donna dessus, & ils furent tous tués, avant que d'avoir pu se reconnoître. Trois autres sortirent de la maison au cri, que firent les Mourans; l'un d'eux fut aussi dans l'instant couché par Terre, les deux autres s'enfuirent dans le Bois fort blé.

Alors ceux, qui étoient restés dans la maison, se mirent en défense, & Habille s'étant trop approché d'une fenêtre, fut tué par le mort d'un coup de fusil (\*). La perte de cet Officier, qui étoit fort connu des Iroquois, releva le courage de ces Barbares, & sans les efforts extraordinaires de MM. de la Mine, de Crisafy & d'Oureouharé, six-vingt François couroient risque d'échouer devant douze Iroquois cantonnés dans une assez méchante maison. Enfin le Chevalier de Vaudreuil s'avisa, quoiqu'un peu tard, d'y faire mettre le feu. Les Ennemis voulurent se faire passage la hache à la main; mais les deux, ou trois Premiers ayant été tués, on en prit cinq, que les Habitans firent impitoyablement brûler, persuadés que le seul moyen de corriger ces Barbares de leurs cruautés, étoit de les traiter eux-mêmes, comme ils traitoient les autres.

Nous aurons dans la suite plus d'une occasion de parler du Marquis & du Chevalier de

Qui étoient  
M<sup>r</sup> de Crisafy.

(\* ) Son nom fut donné après sa mort à un de ses Freres, alors fort jeu-

ne, & qui est présentement Gouverneur de la Louysiane.



40

8

Crifafy, & on fera peut-être bien aife de favoir qui ils étoient, & ce qui les avoit amenés dans la Nouvelle France. C'étoit deux Freres d'une des plus illustres & des plus puissantes Maisons de Sicile. Ils avoient été des Premiers à se déclarer pour la France dans la révolte, qui pensa enlever ce Royaume au Roy d'Espagne, & quand les troubles eurent été pacifiés, ils ne purent obtenir, ou n'osèrent demander leur grace à Sa Majesté Catholique. Le Chevalier étoit Profès de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, & avoit fait ses caravanes avec toute la distinction possible; aussi possédoit-il toutes les qualités, qui peuvent élever un Homme de guerre aux premiers honneurs de la Milice.

Le Marquis étoit aussi fort brave, & en portoit des marques, qui lui eussent fait beaucoup d'honneur, s'il ne les avoit pas reçues en combattant contre son Prince légitime. Il se voyoit par la soumission de la Sicile dépouillé de tous ses biens, qui étoient considérables; il crut que le Roy Très-Christien s'intéresseroit à les lui faire restituer, ou l'en dédommageroit, & il se rendit avec son Frere à Versailles, ne doutant point qu'ils ne fussent bientôt employés d'une maniere convenable à leur naissance, & à leurs services.

Ils furent trompés dans leur attente. Les Princes, qui ne se font point de scrupule de se servir des Traîtres, ne se croient pas toujours obligés de récompenser la trahison, sur tout, quand ils n'en ont pas tiré tout l'avantage, qu'ils en esperoient: ou plutôt la Providence, qui veille à la conservation des Etats, permet rarement qu'ils accréditent la

DE  
perfid  
sollic  
chacu  
de n'a  
la mo  
tout e  
la Pat  
sans q  
en sca  
Le  
tions  
devoir  
la gue  
seil,  
dont i  
ou de  
fin su  
& sans  
un mé  
tation  
porté  
Philos  
Trois  
Imm  
viens  
perdit  
son âge  
Goyog  
ques A  
Homm  
Iroquo  
Ennem  
périeur  
lui en  
gniers  
du Saul

perfidie. MM. de Crisafy, après bien des sollicitations, se virent réduits à accepter chacun une Compagnie en Canada; de peur de n'avoir rien du tout. Ils y ont servi jusqu'à la mort avec un zèle, dont ils auroient pu tout espérer, s'ils l'eussent employé l'un pour sa Patrie, & l'autre pour sa Religion, mais sans que la Cour de France ait témoigné leur en sçavoir beaucoup de gré.

Le Chevalier, après plusieurs belles actions, dans lesquelles on ne sçavoit ce qu'on devoit plus admirer, ou de son habileté dans la guerre, ou de sa pénétration dans le conseil, ou de sa conduite dans les Entreprises, dont il fut chargé, ou de son intrépidité, ou de sa présence d'esprit dans l'action, a enfin succombé au chagrin de se voir négligé, & sans esperance d'avancer: le Marquis, avec un mérite moins brillant, mais avec la réputation de sage & de brave Officier, a supporté ses disgraces avec plus de patience & de Philosophie, & il est mort Gouverneur des Trois Rivieres.

Immédiatement avant l'action, dont je viens de parler, le même Bienville, qui perdit malheureusement la vie à la fleur de son âge, avoit poursuivi un Parti de soixante Goyogouins, parmi lesquels il y avoit quelques Agniers. Il avoit avec lui deux-cent Hommes choisis, partie François, & partie Iroquois domiciliés; & comme il surprit les Ennemis, ausquels il étoit d'ailleurs fort supérieur en nombre, il comptoit bien qu'il ne lui en échaperoit pas un seul; mais les Agniers ayant demandé à parler aux Iroquois du Sault S. Louis, ceux-ci voulurent absolu-

Un Parti Iroquois échape aux François par la faute des Iroquois du Sault Saint Louis.

ment les écouter, de peur, disoient-ils, de rompre tout accommodement entre eux & ce Canton.

Les Agniers leur protesterent qu'ils ne souhaitoient rien tant que la paix, & s'offrirent à s'en retourner chez eux, avec promesse d'envoyer incessamment des Députés à Montreal pour traiter avec M. de Callieres. On les crut sur leur parole, & on les laissa aller, aussi-bien que les Goyogouins, dont ils répondirent, & comme c'étoit-là tout ce qu'ils prétendoient, ils ne se mirent nullement en peine d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Il n'y avoit rien dans cette conduite des Iroquois Chrétiens, qui dût surprendre de la part des Sauvages, lesquels ne sçavent pas se défier de ceux-mêmes, qui leur ont le plus souvent manqué de parole; mais M. de Frontenac, de tout tems prévenu contre ceux-ci, donna en cette rencontre une libre carrière à ses soupçons, qui n'avoient pourtant aucun fondement legitime, & voici comme il s'en exprima dans une Lettre, qu'il écrivit cette même année au nouveau Ministre.

Soupçons  
de M. de  
Frontenac  
à ce sujet.

» On a fort crié contre les Sauvages du Sault,  
» & on soupçonne que leur conduite n'étoit pas  
» sincère. Il y a lontems que je m'aperçois de  
» beaucoup de menagemens, qui ne me plaisent  
» pas, non plus que certaines relations & intel-  
» ligences secrettes, qu'ils ont avec les Agniers,  
» parmi lesquels ils ont beaucoup de Parens.  
» J'en ai plusieurs fois averti les Pères, qui les  
» gouvernent, & que je ne voudrois pas dire  
» y avoir aucune part; mais il est certain que,  
» soit envie de les ménager, & de les gagner  
» à JESUS-CHRIST, par des voyes de dou-

œur, ou par d'autres raisons, qui me sont <sup>ce</sup> inconnûes, ils ont quelquefois de trop gran- <sup>ce</sup> des complaisances pour eux. L'expérience de <sup>ce</sup> douze années de séjour dans ce Pays, m'a <sup>ce</sup> fait connoître que ces Missions ne devroient <sup>ce</sup> point être séparées, comme elles sont, des <sup>ce</sup> François, qu'on devoit toujours laisser avec <sup>ce</sup> eux pour les *franciser* en les *christianisant*, <sup>ce</sup> & qu'autrement elles seront plus nuisibles, <sup>ce</sup> qu'utiles au Service du Roy.

On sçavoit dans le Conseil de Sa Majesté <sup>ce</sup> à quoi s'en tenir sur la conduite des Mission- <sup>ce</sup> naires avec les Sauvages, & on y étoit per- <sup>ce</sup> suadé que leur zèle n'étoit ni foible, ni aveu- <sup>ce</sup> gle. Les liaisons, que leurs Néophytes entre- <sup>ce</sup> tenoient avec leurs Parens, n'avoient point <sup>ce</sup> d'autre bur que de peupler leur Village de <sup>ce</sup> nouveaux Profelytes, c'est-à-dire, de dimi- <sup>ce</sup> nuer le nombre de nos Ennemis, & d'ac- <sup>ce</sup> croître celui de nos Alliés, comme il arrivoit <sup>ce</sup> tous les jours. On convenoit même que la <sup>ce</sup> Colonie n'avoit point de meilleurs Soldats, <sup>ce</sup> que ceux, qu'on enlevoit de la sorte aux Can- <sup>ce</sup> tons, & que la Bourgade du Sault étoit un <sup>ce</sup> de ses plus forts Boulevards.

Si ces Chrétiens en quelques occasions <sup>ce</sup> n'ont pas fait tout ce qu'on attendoit d'eux: <sup>ce</sup> si quelques Particuliers ont agi par d'autres <sup>ce</sup> vûes, que celles, qu'on vouloit leur inspi- <sup>ce</sup> rer, Personne avant & après M. de Fron- <sup>ce</sup> tenac ne s'est avisé d'en rendre responsable <sup>ce</sup> toute la Bourgade, encore moins ceux, qui <sup>ce</sup> la gouvernoient; & l'expérience, non pas de <sup>ce</sup> dix ans, mais de plus d'un siècle, nous a ap- <sup>ce</sup> pris que le plus mauvais systême pour bien <sup>ce</sup> gouverner ces Peuples, & pour les maintenir

ce 169 l.

Faux principe de ce Général.

dans nos intérêts, étoit de les approcher des François, qu'ils auroient beaucoup plus estimés, s'ils les avoient moins vûs de près.

Enfin on ne pouvoit plus douter que le meilleur moyen de les *christianiser* ne fût de se bien donner de garde de les *franciser*. En sept ou huit mois, que les Iroquois du Sault & de la Montagne avoient demeuré à Montreal après le ravage de la Chine, ils étoient devenus méconnoissables, & pour les mœurs, & pour la piété, & il n'est Personne aujourd'hui, qui ne convienne que, si leur ferveur n'est plus, comme elle a été si lontems, l'édification & l'admiration de la Nouvelle France, c'est qu'ils nous ont trop fréquentés. L'exemple des Nations Abénaquises, bien plus séparées des Habitations Françaises, & dont l'attachement à nos intérêts ne pouvoit aller plus loin, suffisoit seul pour convaincre le Général de la fausseté de son principe : aussi ses plaintes & ses avis furent-ils peu écoutés en Cour, où l'on étoit enfin persuadé que son projet, qu'on avoit eu si fort à cœur trente ans auparavant, n'étoit ni utile, ni praticable.

Nouve's  
intrigues des  
Iroquois.

Les Chrétiens du Sault S: Louis & de la Montagne donnerent même alors une preuve de leur fidélité, bien capable de dissiper les ombrages du Comte de Frontenac. Le Canton d'Onontagué, qui avoit adopté la Famille du Sieur le Moine, avoit délibéré de lui envoyer un Collier, pour pleurer la mort de Saint Helene, son Fils. Il fit accompagner celui, qu'il nomma pour cette Cérémonie, par deux Femmes du Village de la Montagne, qu'il retenoit Prisonnières, & à qui il donna la liberté.

Comme

Comme on ne doutoit point dans ce Canton qu'une telle grace n'eût mis ces Femmes dans les intérêts de la Nation, on crut pouvoit les charger d'une Commission assez délicate, on leur remit deux Colliers, qu'elles devoient remettre en secret, l'un à un des Principaux de leur Village, & l'autre à Louis Atherihata, Habitant du Sault S. Louis, & qui étoit Filleul du Roy. Par ces Colliers on les invitoit à revenir dans leur Pays, & à y ramener le plus qu'ils pourroient de leurs Parens & de leurs Amis, & pour rendre cette invitation plus efficace, les deux Iroquoises devoient leur ajoûter qu'il ne leur restoit plus d'autre moyen d'éviter de perir avec tous les François: nous verrons bientôt sur quoi cette menace étoit fondée.

Les deux Sauvages reçurent les Colliers; mais ils les portèrent sur le champ au Gouverneur de Montreal, & lui jurèrent une fidélité des Iroquois Chrétiens. Le Chevalier de Callieres apprit en même tems par les deux Femmes, qui avoient apporté les Colliers, qu'un gros Parti d'Iroquois s'étoit allé poster sur la Riviere des Outaouais, en un lieu appelé *le long Sault*, & que son dessein étoit de faire main basse sur tous ceux, qui passeroient par-là pour aller à Michillimakinac, ou pour en revenir, puis de se répandre dans les Habitations Françaises, afin d'empêcher qu'on n'y fit la récolte.

L'Avis étoit véritable, mais le Chevalier de Vaudreuil ayant rassemblé à Québec un grand nombre de Soldats & de Volontaires, pour aller donner la chasse à ces Barbares, apprit en passant aux Trois Rivieres qu'ils

1691.

avoient décampé, soit qu'ils eussent été instruits des préparatifs, qui se faisoient contre eux, ou que les courses de nos Alliés dans leur Pays les y eussent rappelés pour défendre leurs Familles, & empêcher le ravage de leurs Terres.

Nos Alliés continuent de pousser les Iroquois.

En effet la guerre étoit toujours très-vive entre ces Sauvages, & il est certain que cette diversion nous fut d'une très-grande utilité. M. de Frontenac avoit fort bien senti à gagner les Outaouais & les Hurons, qui firent merveille pendant tout l'hyver. On n'avoit pourtant pas encore pu leur donner avis de l'avantage, que nos Troupes avoient remporté sur la Flotte Angloise, & ce ne fut qu'à la fonte des glaces que MM. de Courtemanche & de Repentigny furent envoyés pour les en informer. Ces deux Officiers, avec dix Hommes seulement, passèrent au travers de cette Multitude d'Iroquois, qui environnoient l'Isle de Montreal, & arrivèrent à Michillimakinac, sans avoir reçu le moindre échec. Leur voyage produisit tout l'effet, qu'on s'en étoit promis, & dès qu'ils furent de retour à Montreal, Courtemanche eut ordre d'en repartir pour aller commander chez les Miamis, qu'on jugeoit nécessaire de rassurer contre les courses des Iroquois, & dont on étoit bien aisé d'éclairer les démarches.

Secours arrivé de France.

Le premier de Juillet un petit Navire de France, commandé par le Sieur Denys de BONAVENTURE, mouilla devant Quebec, & remplit toute la Ville de joye, non pas tant à cause du secours, qu'il lui apportoit, & qui ne pouvoit pas être fort considerable, que par l'assurance, que donna le Comman-



dant, qu'elle en recevoit bien, qui remer-  
troient l'abondance dans le Pays. En effet dou-  
ze jours après M. du TAST, Capitaine de Vail-  
seaux, arriva avec un Convoi de quatorze Voi-  
les de différentes grandeurs. A la vérité tout cet  
Armement n'avoit pas pour objet de ravitail-  
ler la Colonie. Il étoit principalement des-  
tiné à reprendre le Port Nelson sur les An-  
glois, & la Compagnie du Nord en avoit  
fait la meilleure partie des frais.

Cette Entreprise ne se fit pourtant pas  
alors, & la raison, qu'on apporta pour la  
dissuader, à sçavoir, que la saison étoit trop  
avancée, n'en fut guères que le prétexte,  
quoiqu'elle ne fût pas tout-à-fait sans fon-  
dement. La véritable étoit que tout le profit  
en devoit être pour la Compagnie, & que  
M. d'Iberville en devoit partager la gloire  
avec le Commandant des Vaisseaux du Roy.  
Aussi cet Officier ne dissimula-t'il point à  
son arrivée à Quebec qu'une telle Expédi-  
tion n'étoit nullement de son goût. Tou-  
tefois, comme les ordres du Roy étoient pré-  
cis, M. de Frontenac, auquel ils étoient  
adressés, ne voulut pas prendre sur lui d'y  
rien changer de son autorité.

L'expédient, qu'il prit, fut d'assembler  
les Intéressés dans la Compagnie du Nord,  
& toutes les Personnes, qui pouvoient avoir  
quelque cunnoissance de la navigation de la  
Baye. M. du Tast y exposa les raisons, qui  
lui parurent les plus propres à persuader qu'il  
y avoit du risque à s'exposer sur cette Mer  
dans une saison si tardive. Tous furent con-  
vaincus, ou virent bien qu'inutilement ils  
ne le paroîtrent pas, & MM. de Frontenac

1691 & de Champigny jugerent à propos de ne pas laisser voir ce qu'ils pensoient.

D'ailleurs ils avoient des avis certains que le Golphe S. Laurent & tout le bas du Fleuve étoient infestés d'Armateurs Anglois, qui avoient déjà enlevé plusieurs Navires Marchands & Pêcheurs, & le Gouverneur Général ne fut pas trop fâché que M. du Takt préférât d'aller croiser dans ce Parage, au projet d'aller faire la guerre dans la Baye d'Hudson : d'autant plus que cette seconde destination étoit indiquée dans les instructions de ce Capitaine, en cas que la première fût jugée absolument impossible.

Grands préparatifs des Ennemis.

Le bruit commençoit depuis peu à se répandre que les Anglois songeoient sérieusement à prendre leur revanche de l'affront, qu'ils avoient reçu l'année précédente devant Quebec ; on assuroit même que Phibs étoit allé en Angleterre, & en devoit revenir avec une Flotte beaucoup plus considérable que la Première, pour une nouvelle tentative. Enfin on étoit averti qu'il se faisoit de grands préparatifs du côté d'Orange pour attaquer l'Isle de Montreal. Le voyage & les projets de Phibs étoient réels ; mais ses diligences furent inutiles : il y a bien de l'apparence qu'on n'eut pas assez de confiance en son habileté, pour lui confier un second Armement, d'autant plus qu'il n'étoit pas en état d'en faire encore les frais.

Celui, qui se faisoit dans la Nouvelle York, n'étoit pas assez fort pour agir seul avec succès ; car il n'étoit composé que de cinq cent Hommes (\*) dont cent quatre-vingt étoient

(\*) Quelques Mémoires le réduisent même à

LE  
de ne pas

rtains que  
du Fleuve  
lois, qui  
ires Mar-  
eur Géné-  
du Tast  
e, au pro-  
ve d'Hudé  
e destina-  
ctions de  
ere fût ju-

à se ré-  
sérieuse-  
l'affront,  
te devant  
nibs étoit  
enir avec  
able que  
tentative.  
le grands  
attaquer  
es projets  
iligences  
pparence  
n son ha-  
mement,  
d'en faire

le York,  
avec suc-  
cinq cent  
t étoient  
même à

DE LA N<sup>O</sup>UVEAUVE FRANCE. LIV. XIV. 149

Anglois, le reste, Agniers & Mahingans. Il ne laissa pourtant pas de donner lieu à une action très-vive; mais la Providence, qui protegeoit la Nouvelle France, parut d'une maniere bien sensible, en ce que l'Armée, qui l'année précédente devoit tomber sur la tête de la Colonie, s'étant dissipée par la désunion, qui s'y mit, on fut en état d'opposer à la Flotte Angloise toutes les forces de la Colonie, & que cette année la Flotte ayant manqué à son tour, Montreal eut de quoi résister aux efforts, que les Anglois & leurs Alliés pouvoient faire pour pénétrer jusques dans cette Isle.

1691.

En effet le Chevalier de Callieres n'eut pas plutôt appris que l'Ennemi approchoit, qu'il assembla sans peine sept à huit cent Hommes, qu'il fit camper à la Prairie de la Magdeleine. Il envoya ensuite plusieurs Partis à la découverte, & peu de jours après un des Fils du Sieur Hertel, à qui il avoit donné trois Algonquins, & un Iroquois de la Montagne, pour observer la marche des Confédérés, lui rapporta qu'il avoit aperçu un Canot dans la Riviere de Sorel, un peu au-dessus du Rapide de Chambly, que l'ayant approché, il avoit reconnu que c'étoit des Agniers, qui lui avoient paru être aussi des Découvreurs; qu'il avoit fait sur eux une décharge, & qu'il en avoit couché cinq par Terre.

Les Ennemis  
approchent  
de Montreal.

Sur ce rapport le Gouverneur de Montreal comprit que Chambly étoit en danger, & il jugea à propos d'y envoyer le Sieur de Valrenes avec deux-cent Hommes. Il lui ordonna, si les Ennemis s'attachoient à ce Poste, deux-cent quatre-vingt Hommes.

Disposition  
de M. de Cal-  
lieres pour la  
défense.

1691.

On s'efforçoit pour le défendre, & s'ils passioient  
 outre, de ne point se faire voir à eux, mais  
 de suivre leurs pistes, afin de les prendre en  
 quenë, tandis que lui-même les attaqueroit  
 de front. Deux autres Capitaines, MM. de  
 MUYs & D'ORVILLIERS, le Sieur DUPUYs,  
 Lieutenant de la Compagnie de Valrénes, &  
 plusieurs Subalternes étoient dans cette Trou-  
 pe, qui fut suivie d'un Gros de Sauvages &  
 d'Habitans, lesquels devoient faire un Corps  
 à part sous la conduite du Sieur LE BERT DU  
 CHESNE, qui s'étoit déjà posté vers Cham-  
 bly.

Parmi les Sauvages domiciliés il y avoit  
 trois Chefs d'une grande réputation, Ou-  
 réouharé y commandoit les Hurons de Lo-  
 rette : un Iroquois du Sault S. Louis, nommé  
 PAUL, conduisoit ceux de sa Bourgade, &  
 ceux de la Montagne ; & LAROUTINE,  
 Capitaine *Temiskaming* (a) étoit à la tête  
 d'un gros Parti de sa Nation. Il y avoit déjà  
 trois jours, que ceux, qui étoient restés à la  
 Prairie de la Magdeleine, couchoient au bi-  
 vouac, lorsque la nuit du dix à l'onze d'Août,  
 qui fut extrêmement pluvieuse & obscure,  
 fatigués des veilles précédentes, & trempés  
 de la pluie, ils se retirèrent dans le Fort, où  
 M. de Callières étoit au lit malade d'une grosse  
 fièvre, qui ne l'avoit point quitté depuis son  
 départ de Montreal.

Combat de la  
 Prairie de la  
 Magdeleine.

Ce Fort étoit à trente pas du Fleuve, sur  
 une hauteur escarpée entre deux Prairies,  
 dont une, qui regardoit un endroit appelle  
*la Fourche*, est coupée par une petite Riviere  
 à la portée du Canon du Fort, & un peu plus

(a) Nation Algonquine.

LI  
s passioient  
eux ; mais  
rendre en  
attaqueroit  
MM. de  
DUPUYS ,  
renés , &  
cte Trou-  
vages &  
un Corps  
BERT DU  
s Cham-

y avoit  
on, Ou-  
s de Lo-  
nommé  
ade , &  
TINE ,  
la tête  
oit déjà  
stés à la  
t au bi-  
d'Aoùr,  
obscuré,  
trempés  
ort, où  
ne grosse  
ous son  
ve, sur  
raïres,  
appelle  
Rivière  
eu plus

DE LA N. FRANCE. LIV XIII. 151  
près par une Ravine: Entre les deux il y a  
un Courant , sur lequel on avoit bâti un  
Moulin: c'étoit de ce côté-là , à la gauche  
du Fort, qu'étoient campées les Milices,  
ausquelles s'étoient joints quelques Outaouais,  
qui par hazard s'étoient trouvés à Montreal,  
lorsqu'on y donna l'allarme. Les Troupes re-  
glées campoient sur la droite, & les Officiers  
avoient fait dresser leurs tentes vis-à-vis, sur  
une hauteur.

1691.

Une heure avant le jour, la Sentinelle,  
qui étoit postée au Moulin, aperçut des Gens,  
qui se glissoient le long de la Hauteur, sur  
laquelle étoit le Fort; elle tira un coup de  
fusil, cria aux armes, & se jeta dans le Mou-  
lin. C'étoit des Ennemis, qui se coulant en-  
tre la petite Riviere de la Fourche & la Ra-  
vine, gagnerent le bord du Fleuve, & s'y  
entonnerent, puis trouvant le Quartier des  
Milices dégarni, en chasserent le peu, qui y  
restoit de Monde, & s'y logerent. Quelques  
Habitans & six Outaouais furent tués dans  
cette surprise.

Au bruit de la Sentinelle, M. de Saint  
CYRQUE, ancien Capitaine, qui comman-  
doit en l'absence de M. de Callieres, marcha  
à la tête des Troupes, dont une partie prit le  
long de la Grève, & l'autre par la Prairie,  
en faisant le tour du Fort. Le Bataillon, que  
Saint Cyrque commandoit en Personne, ar-  
riva le premier à la vûe du Quartier des Mili-  
ces; quoique cet Officier ne scût pas encore  
que les Ennemis en fussent les Maîtres, com-  
me il en eut quelque soupçon, il s'arrêta pour  
s'en éclaircir. Dans le moment on fit sur  
lui une décharge de mousqueterie dont il

1691.

fut blessé à mort, aussi-bien que le Sieur d'ESCAIRAC, & M. d'Hosta fut tué roide.

Le second Bataillon arriva dans l'instant, conduit par M. de la Chassigne, & on donna tête baissée sur l'Ennemi, qui après une assez vigoureuse résistance, se voyant sur le point d'avoir toute l'Armée Françoisse sur les bras, fit retraite en très-bon ordre. M. de S. Cyr que perdoit tout son sang, parce qu'il avoit la veine cave coupée; mais il ne fut pas possible de l'obliger à se retirer dans le Fort, qu'il n'eut vû les Ennemis tourner le dos, & il répara ainsi par son intrépidité la faure, qu'il avoit faite de se laisser surprendre. Il tomba mort quelques momens après à la porte même du Fort, & d'Escairac mourut le lendemain.

On étoit assez surpris, qu'on laissât les Ennemis achever tranquillement leur retraite & dans une contenance, qui sentoit beaucoup moins les Vaincus, que les Victorieux. D'ailleurs on ne leur avoit tué que cinq ou six Hommes, blessé environ trente, & pris un seul Grenadier, dans le tems, qu'il se dispoit à jeter des grenades dans le Fort. Notre perte étoit plus considérable, à ne compter même que les trois Officiers, que j'ai nommés. Avec cela ils emportoient les chevelures de plusieurs François, & jettoient de grands cris, comme s'ils eussent voulu insulter à nos Troupes.

Cette inaction venoit de ce que Personne ne commandoit, ou peut-être de ce que tous vouloient commander; mais elle ne dura point. L'Ennemi étant près d'entrer dans le Bois, s'aperçut qu'un petit Détachement de François, conduit par le Sieur DOMERGUE,

Belle action  
de M. de Val-  
encs.

le suivoit d'assez près, il lui dressa une embuscade, dans laquelle ces braves Gens tombèrent, & furent tous tués. Les Confédérés devenus plus fiers par ce nouveau succès, reprirent le chemin, par où ils étoient venus; mais après qu'ils eurent marché deux lieues, leurs Coureurs découvrirent M. de Valrenes, lequel au premier bruit du combat, étoit accouru avec M. le Bert, & les Sauvages. Les Coureurs n'avoient vû que la tête de ce Corps de Troupes, & les Ennemis, qui ne le croyoient pas si considérable, s'imaginèrent qu'ils en auroient aussi bon marché, que de celui de Domergue. Ils ne balancerent pas un moment à l'attaquer, & le firent avec une résolution, qui auroit déconcerté un Commandant moins ferme & moins habile, que Valrenes. Par bonheur pour cet Officier, il se trouva en cet endroit deux grands arbres renversés. Un Homme qui sçait son métier, tire avantage de ce qui échaperoit à l'attention d'un autre.

Valrenes se fit donc un retranchement de ces arbres, plaça sa Troupe derrière, & lui fit mettre ventre à terre, pour essuyer le premier feu des Ennemis. Il lui ordonna ensuite de se relever, la partagea en trois Bandes, dont chacune fit sa décharge; puis avec une présence d'esprit, & une promptitude incroyables, il les rangea en bataille, & chargea l'Ennemi avec tant d'ordre & de vigueur, qu'il le fit plier par tour. Les Alliés se réunirent néanmoins jusqu'à deux fois, mais après une heure & demie de combat ils furent contraints de se débander, & la déroute fut entière. On en compra six-vingt sur la Place, &

Défaitte des  
Ennemis. Per-  
te des deux  
Partis.





l'on sçut depuis que le nombre des blessés passoit encore de beaucoup celui des Morts. Cette action fut très-vive ; & conduite avec toute l'intelligence possible. Valrenes étoit par tout , payant de sa Personne en Brave , & donnant ses ordres avec autant de sang froid , que s'il eût commandé un Exercice. Le jeune & vaillant le Bert du Chesne se distingua extrêmement à la tête des Canadiens , & fut blessé à mort , aussi-bien qu'un autre Officier , nommé VARLET. Les trois Capitaines Sauvages s'y surpasserent , & Paul y fut tué en exhortant de la voix & par son exemple les Iroquois à combattre jusqu'à la mort les Ennemis de la Foy. Les Anglois & les Agniers y montrèrent un courage , qui fit d'abord balancer la victoire. On se batioit lontems à coups de mains , & à se brûler le visage avec la boure du fusil. Les Drapeaux & les bagages restèrent aux Vainqueurs ; mais M. de Valrenes ne put poursuivre les Fuyards , parce que ses Gens étoient si excédés de fatigues , qu'ils ne pouvoient plus se tenir de bout , & que les armes leur tomboient des mains. Ils avoient en effet marché trois jours par des chemins affreux , sans pouvoir prendre un moment de repos ; manquant de vivres , & ne trouvant que des eaux bourbeuses pour étancher leur soif.

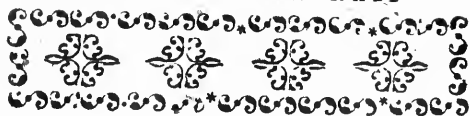
Valrenes crut qu'une nouvelle Troupe d'Iroquois du Sault Saint Louis , qui étoient accourus au bruit du combat , pour y avoir part , & qui n'arriva que quand l'action fut finie , pourroit faire ce que les Siehs n'étoient pas en état d'exécuter ; mais ces Sauvages ayant entendu des décharges de fusil , qui

B  
Blessés  
Morts.  
uite avec  
es étoit  
Brave,  
de sang  
ce. Le  
e distin-  
ens, &  
tre Offi-  
pitaines  
fut tué  
exemple  
mort les  
Agniers  
d'abord  
ntems à  
age avec  
bagages  
de Val-  
, parce  
atigues,  
out, &  
ins. Ils  
par des  
ndre un  
res, &  
es pour  
upe d'I-  
étoient  
y avoir  
ion fut  
étoient  
sauvages  
il, qui

DE LA N. FRANCE. LIV. XIV. 155  
se faisoient pour les obsèques des Officiers  
morts dans le premier combat, s'imaginèrent  
qu'on se battoit de nouveau à la Prairie de la  
Magdeleine; ils y volerent sur le champ, &  
cette erreur fut le salut des Anglois & des  
Agniers. Nous eumes ce jour-là soixante  
Hommes tués & autant de blessés, dont  
quelques-uns en moururent, entr'autres  
MM. le Bert & Varlet. Un Anglois, que M.  
de Valrenes fit Prisonnier, lui dit qu'après  
le retour de ce premier Parti, il en devoit  
venir un Second de quatre-cent Hommes;  
que cinq-cent Iroquois devoient aller en mê-  
me tems par Catarocouy, & que leur dessein  
étoit d'empêcher les François de faire leurs  
récoltes; mais, rien ne parut, & la moisson,  
dont la perte eût réduit la Colonie aux der-  
nieres extrémités, se fit assez tranquillement,  
& fut très-abondante.

1691.





## HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



LIVRE QUINZIE' ME.

1691.

Les Anglois  
proposent la  
neutralité.



UR la nouvelle de l'approche des Ennemis M. de Frontenac étoit parti de Quebec pour se rendre à Montreal ; mais il apprit en y arrivant leur défaite & leur fuite , & il retourna aussitôt sur ses pas. Il reçut peu de tems après des Lettres du Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre , qui le prioit de lui faire rendre les Prisonniers , que les Abénaquis avoient faits sur ses Terres , & lui proposoit la neutralité en Amérique , malgré la guerre , qui continuoit en Europe entre les deux Couronnes. Il étoit aisé de juger qu'une telle proposition ne se faisoit pas sincèrement , puisque le Général

Anglois ne parloit pas de renvoyer les François, qu'il retenoit à Baston; mais qu'elle avoit pour motif quelque embarras, où se trouvoit la Nouvelle Angleterre.

Le Baron de S. Castin, qui s'étoit fait un Etablissement assez considérable auprès des Abénaquis, & avoit même épousé une Fille de cette Nation, expliqua bientôt l'énigme dans un Mémoire, qu'il envoya à M. de Frontenac. Il y marquoit que les Anglois & les Hollandois se faisoient la guerre dans la Nouvelle York, & que le but du Gouverneur Anglois étoit encore de nous débaucher les Nations Abénaquises, par le moyen de l'échange, qu'il proposoit, ou du moins de les engager à discontinuer leurs courses; mais qu'il répondoit bien d'empêcher l'exécution de ce projet.

Sur cet avis M. de Frontenac répondit au Général Anglois que, quand il lui auroit renvoyé le Chevalier d'Eau & M. de Manneval, qu'il retenoit Prisonniers, l'un par la trahison des Iroquois, & l'autre par la mauvaise foi de l'Amiral Phibs, il pourroit entrer en pourparler; mais que sans cela il n'écouterait rien. Il écrivit ensuite à M. de Pontchartrain, pour lui représenter les facilités, que les brouilleries de la Nouvelle York donneroient pour la conquête de cette Province; mais le Ministre lui fit réponse que le Roy avoit besoin de toutes ses Forces en Europe, & que Sa Majesté bernoit toutes ses vûes par rapport à la Nouvelle France, à ne s'y point laisser entamer par les Anglois.

Quoique l'on fût entièrement révenu à Montreal de la crainte, qu'on avoit eue des

Ce qui les y engageoit.

Réponse de M. de Frontenac.

deux grands Partis, dont nous avons parlé dans le Livre précédent, on n'y étoit pas tout-à-fait tranquille. La petite guerre continuoit toujours; il se passoit peu de semaines, qu'on n'eût plusieurs allarmes, & sans la précaution, qu'on prit de faire escorter les moissonneurs, on auroit perdu bien des Habitans pendant la récolte. Oureouharé, qui s'étoit distingué en tant d'occasions pendant les deux dernières Campagnes, & tout récemment dans le dernier combat sous M. de Valrenes, fit encore à la fin de celle-ci une action, qui acheva de le faire regarder comme celui de nos Alliés, sur lequel on pouvoit plus sûrement compter.

Belle action  
d'Oureouharé.

Il étoit à peine de retour à Montreal après la défaite des Anglois & des Agniers, lorsqu'un Parti d'Iroquois s'étant avancé jusqu'à la Riviere des Prairies, y enleva trois François: il se mit aussitôt à ses trousses, & le joignit au Rapide plat, sur le chemin de Catarocouy, tua deux Hommes, fit quatre Prisonniers, & ramena les François à Montreal. Quelque tems après il descendit à Quebec, pour y voir le Gouverneur Général, qui le combla de caresses & de présens; il y fut très-sensible, & en partant pour retourner à Montreal, il dit avec une modestie estimable dans un Sauvage, qu'il n'en avoit pas encore assez fait pour reconnoître les obligations, qu'il avoit à son Pere, & ce qui prouve qu'il parloit sincèrement, c'est que plusieurs Nations lui ayant offert de le choisir pour leur Chef, il leur répondit qu'il ne s'attacheroit jamais qu'à la Personne d'Ononthio.

Cependant M. de Frontenac peu content

d'avoir vû échouer tous les projets des Ennemis sur la Nouvelle France, voulut à son tour porter la guerre chez eux, & parce que les Agniers avoient ajoûté la perfidie à leur ancienne animosité contre les François, il résolut de commencer par eux. Cinq ou six-cent Hommes eurent ordre d'entrer dans ce Canton, & en prirent la route; je n'ai pu sçavoir qui avoit été chargé de cette Expédition: mais il est certain qu'il n'alla point jusqu'au Pays Ennemi, les mauvais chemins, & la saison trop avancée l'ayant contraint de relâcher. On s'en consolâ par l'arrivée du Sieur d'Iberville de la Baye d'Hudson avec deux Navires chargés pour quatre-vingt mille francs de Castors, & pour plus de six mille six-cent livres de menus Pelleteries.

Il s'arrêta peu à Quebec, & passa en France dans le dessein d'y faire revivre le projet de l'Entreprise sur le Port Nelson, qu'il sçavoit que la Cour avoit extrêmement à cœur. On eut nouvelle en même tems que les Abénaquis avoient remporté de nouveaux avantages sur les Anglois; que le Chevalier de Villebon étoit arrivé au Port Royal sur un Vaisseau commandé par M. de Bonaventure, & que cet Officier y avoit mené une prise Angloise, sur laquelle étoient le Chevalier NELSON, & le Sieur TYNE, nommé Gouverneur de l'Acadie. Ces deux Prisonniers furent quelque tems après envoyés à Quebec, où M. de Frontenac les reçut très-bien. Ce Général carressa beaucoup le Chevalier Nelson, non-seulement par reconnoissance, ce Gentilhomme en ayant très-bien usé avec les François en plusieurs rencontres, mais encore parce

Grand Part  
contre les A-  
gniers, mu-  
tile.

Nouvelles de  
l'Acadie.

1691. qu'il avoit beaucoup de crédit à Baston.

M. de Ville-  
bon y est éta-  
bli Comman-  
dant.

Pour revenir à l'Acadie, depuis que l'Amiral Phibs en avoit fait la conquête, la Cour d'Angleterre ne paroissoit pas fort jalouse de la conserver, & le Port Royal étoit à celui, qui s'y trouvoit le plus fort, tantôt aux François, & tantôt aux Anglois; quelquefois également abandonné par les uns & par les autres. Nous avons vû que le Chevalier de Villebon s'étoit rendu à Quebec après la perte du Navire, qui l'avoit conduit dans ce Port. De-là il passa en France, représenta au Ministre qu'il étoit aussi facile qu'important d'empêcher les Anglois de s'établir en Acadie, & répondit d'en venir à bout avec les seuls Abénaquis, si on vouloit agréer qu'il se mit à leur tête.

Il fut favorablement écouté; M. de Pontchartrain lui fit donner une Commission du Roy pour commander en Acadie, & lui ordonna de s'embarquer au mois de Juin de cette année 1691. pour Quebec, où il recevroit les ordres du Comte de Frontenac. Sa Majesté manda en même tems à ce Général qu'étoit informée de l'affection des Sauvages Abénaquis à son Service, de leur courage, & de tout ce qu'ils avoient fait contre les Anglois; & voulant maintenir avec le secours de ces braves Gens la possession de l'Acadie, en attendant qu'Elle jugeât à propos d'exécuter la résolution, où Elle étoit de rétablir le Port Royal: Elle vouloit qu'on leur fournît dans le lieu de leur demeure toutes les munitions, qu'ils lui avoient fait demander par le Sieur de Villebon, son intention étant qu'on ne leur donnât point la peine de les aller cher-

cher à Quebec; que pour cet effet Elle avoit enjoint audit Sieur de Villebon d'aller se mettre à leur tête en qualité de Commandant en l'Acadie, avec le Sieur de Portneuf, son Frere, & Lieutenant de sa Compagnie, & quelques autres Officiers Canadiens, qui seroient choisis par le Gouverneur Général.

Villebon mouilla devant Quebec au commencement de Juillet sur le *Soleil d'Afrique*, le meilleur Voilier, qui fût alors en Europe (a). Il n'en fut pourtant pas plus avancé, pour avoir fait une si grande diligence. On étoit persuadé en Canada que les Anglois se préparoient à y revenir, & le Comte de Frontenac ne crut pas devoir, dans une telle conjoncture, se priver du secours, qu'il pouvoit tirer du *Soleil d'Afrique*: il le retint jusqu'au sixième de Septembre, que ne croyant plus avoir rien à craindre des Anglois, il permit au Chevalier de Villebon de partir, après lui avoir fait remettre tout ce qu'il avoit ordre de lui fournir.

Villebon n'arriva au Port Royal que le vintsix de Novembre; dès qu'il eut mouillé les ancres, il fit armer sa Chaloupe, & s'y embarqua avec cinquante Soldats & deux Pierriers. Il alla jusqu'aux Habitations, où il aperçut le Pavillon d'Angleterre; mais où il ne trouva aucun Anglois pour le garder. Il le fit abattre, & mit en sa place celui de France. Le lendemain il assembla les Habitans, & en leur présence il fit au nom de Sa Majesté une nouvelle prise de possession du Port Royal & de toute l'Acadie.

Le Sieur des Goutins, qui étoit venu avec

(a) On dit qu'il faisoit sept lieues par heure,

Il prend possession du Port Royal.



1690.

lui pour exercer encore l'Office de Commissaire Ordonnateur, l'avertit alors qu'il avoit enterré une somme de treize-cent livres, qui lui restoit, lorsque Phihs se rendit Maître de la Place, & cet argent fut trouvé dans le même état, où il l'avoit laissé. Le Commissaire, qui seul en avoit connoissance, & qui auroit pu se l'approprier, s'il eût été moins honnête Homme, en employa une partie à payer à un Officier ce qui lui étoit dû de ses appointemens, & mit le reste dans la caisse du Roy. Il n'y perdit rien; quelques années après ayant été accusé de malversation, le souvenir de cette preuve de sa fidélité & de son désintéressement le fit absoudre sans autre examen.

Les Iroquois  
veulent sur-  
prendre le  
Sault S. Louis.

Les Iroquois continuoient toujours leurs hostilités; deux Femmes Sauvages, qui étoient Prisonnières parmi eux, s'étant échappées au commencement de Novembre, avertirent le Chevalier de Callières que deux Partis, de trois-cent cinquante Hommes chacun, étoient en marche pour surprendre le Sault S. Louis. Sur cet avis le Gouverneur envoya dans cette Bourgade une partie des Troupes, qu'il avoit à Montreal, dispersa l'autre dans les Forts des environs; & confia la garde de la Ville à ses Habitans. Peu de jours après un des deux Partis, qui étoit venu par le Lac Ontario, parut à la vûe du Sault; mais sans s'éloigner des Bois: on marcha contre ces Barbares, & pendant deux jours il y eut quelques escarmouches assez vives, où la perte fut à peu près égale de part & d'autre. Après quoi les Ennemis, qui avoient compté sur la surprise, se retirèrent.

Il y avoit dans ce premier Parti des Ontonagués, des Goyogouins, & des Tsonnonthouans; le second, composé d'Agniers, de Mahingans & d'Onngyouths, avoit pris sa route par le Lac Champlain; mais quelques-uns ayant déserté, & les Chefs ayant appris la retraite du premier Parti, ne jugerent pas à propos d'aller plus loin. Il y eut néanmoins quarante, ou cinquante Hommes, qui se détacherent, parcoururent, séparés en petites Troupes, les Habitations Françaises, & enleverent quelques Habitans, qui s'étoient écartés, malgré les défenses.

Vers la fin du mois trente-quatre Agniers surprirent près de la Montagne de Chambly des Sauvages du Sault S. Louis, qui chassoient sans aucune précaution, en tuerent quatre, & en prirent huit, dont quelques-uns se sauverent, & coururent avertir le Village de ce qui venoit d'arriver. Il en partit aussitôt cinquante Braves qui se mirent à la poursuite des Ennemis, & les joignirent auprès du Lac Champlain. Ceux-ci les voyant venir, se jetterent derrière des Rochers, & s'y retrancherent; mais les Chrétiens tomberent sur eux avec tant de furie, la hache à la main, qu'ils forcerent le retranchement. Seize Agniers resterent sur la place, quinze furent pris & les Prisonniers délivrés.

Au commencement de Février de l'année suivante M. de Callieres reçut ordre de M. de Frontenac de lever un Parti, & de l'envoyer dans cette Peninsule, qui est terminée par la rencontre du Fleuve S. Laurent & de la grande Riviere des Outaouais. Les Iroquois alloient souvent y chasser pendant l'hiver, &

le Gouverneur Général étoit informé qu'ils y étoient alors en grand nombre, M. de Calières eut bientôt assemblé trois-cent Hommes, partie François & partie Sauvages, & il les mit sous la conduite de M. d'Orvilliers, lequel s'étant échaudé la jambe après quelques jours de marche, fut obligé de retourner à Montreal, & laissa son Parti sous les ordres de M. de BEAUCOURT, Capitaine Reformé (a).

Cet Officier en arrivant à l'Isle *Toniatha*, qui est à une petite journée en deçà de Catarocouy, y rencontra cinquante Tsonnonthouans, qui s'étoient avancés jusques-là en chassant, à dessein de se jeter ensuite sur nos Habitations, pour empêcher nos Habitans de faire leurs sémences. Il les attaqua dans leurs Cabannes par un très-mauvais temps, en tua vint-quatre, en prit seize, & prit un Officier, nommé LA PLANTE, qui avoit été pris trois ans auparavant, & qui n'ayant pas été reconnu d'abord dans son habit de Sauvage, pensa être tué comme Iroquois.

Ce fut là, à quoi se termina cette Expédition. On sçut par les Prisonniers qu'une autre Troupe de cent Iroquois du même Canton de Tsonnonthouan, faisoit la chasse près un endroit de la Riviere des Outaouais, appelé *le Sault de la Chaudiere*, que leur dessein étoit de s'y cantonner, dès que les neiges seroient fonduës; que deux-cent Onpontagués, commandés par un de leurs plus braves Chefs, nommé LA CHAUDIERE NOIRE, devoient les y joindre, & qu'ils y devoient pas-

(a) Il est présentement Gouverneur de Montreal.

ALÉ  
né qu'ils  
l. de Cal-  
nt Hom-  
ges, & il  
rvilliers,  
quelques  
tourner à  
es ordres  
ine Re-

oniatha,  
de Cata-  
sonnon-  
sques-là  
uite-sur  
s Habi-  
attaqua  
mauvais  
eize, &  
ANTE,  
ant, &  
d dans  
é com-

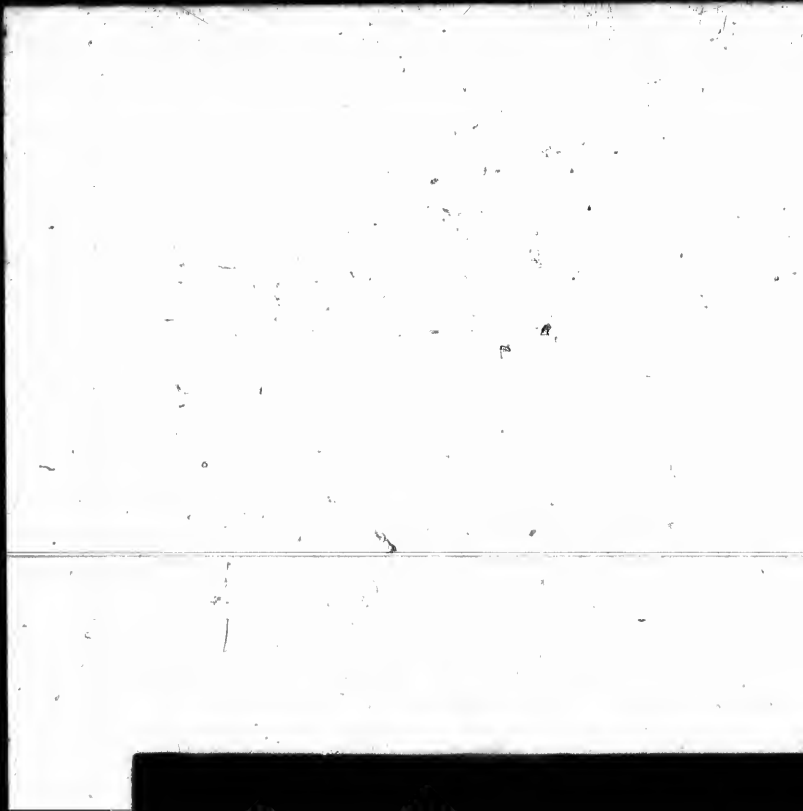
Expédi-  
e autre  
Canton  
rès un  
ppellé  
lessein  
es se-  
gués,  
chefs,  
, de-  
t pas-  
real.

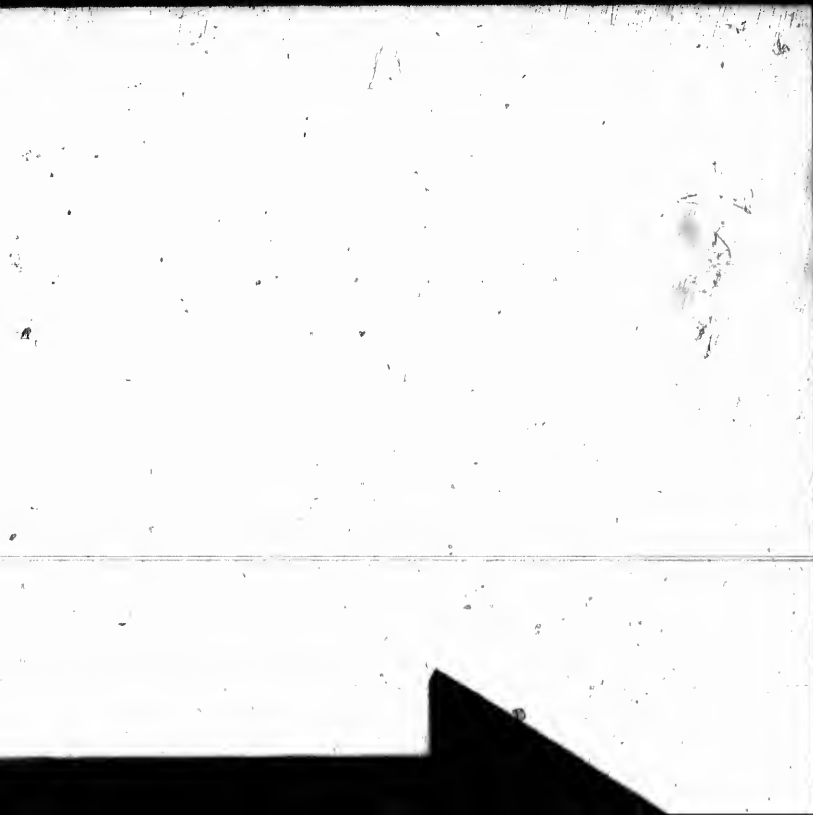
DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 165  
ter toute la belle saison, afin d'arrêter tous  
les François, qui voudroient aller à Michilli-  
makinac, ou en revenir.

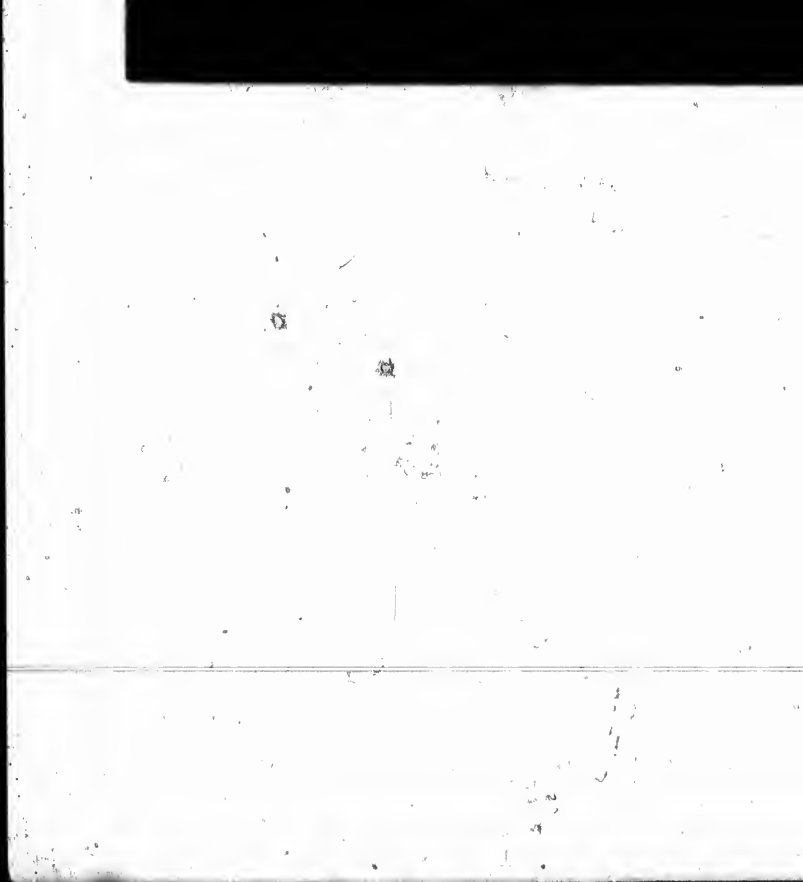
1697.

Comme on attendoit incessamment un grand  
Convoi de Pelleteries de tous les Pays du  
Nord & de l'Ouest, on comprit qu'il étoit  
absolument nécessaire d'envoyer au devant  
une bonne Escorte; mais M. de Callieres  
ne pouvoit pas dégarnir son Gouvernement,  
parce qu'il avoit besoin de routes ses Troupes,  
pour soutenir ceux, qui étoient occupés aux  
travaux de la Campagne. Il donna donc avis  
au Comte de Frontenac de ce qu'il venoit d'ap-  
prendre; le Général persuadé que la défaite  
des cinquante Tsonnonhouans à Tonihata  
avoit déconcerté les mesures des Iroquois,  
lui manda de faire partir au plutôt S. MICHEL  
avec quarante Voyageurs Canadiens pour por-  
ter ses ordres à Michillimakinac, & de le  
faire escorter par trois Canots bien armés jus-  
qu'au-dessus du Sault de la Chaudiere.

M. de Callieres obéit, l'escorte conduisit Les Iroquois  
les Canadiens jusqu'au lieu marqué, sans avoir empêché la  
rencontré un seul Iroquois; mais peu de navigation de  
jours après S. Michel ayant aperçu des pistes, la grande Ri-  
& deux Iroquois, qui lui parurent des Dé- viere.  
couvreur, ne douta point que la Chaudiere  
Noire ne fût proche avec toute la Troupe,  
& retourna à Montreal. Il ne faisoit que d'y  
débarquer, lorsque M. de Frontenac y étant  
arrivé de Quebec, le fit repartir sur le champ  
avec trente François & trente Sauvages. Le  
Général le fit suivre par Tilly de S. Pierre,  
Lieutenant, qui eut ordre de prendre par la  
Rivière du Lièvre, laquelle se décharge dans  
la Rivière des Outaouais, cinq lieues plus

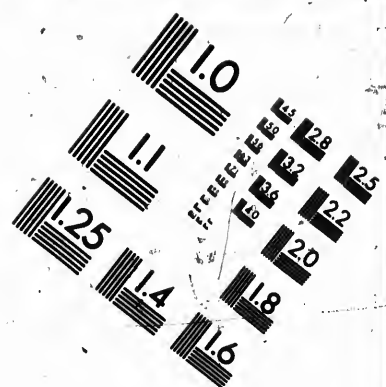
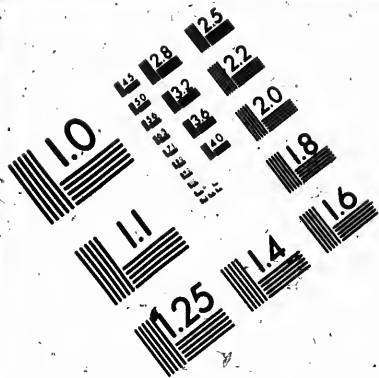




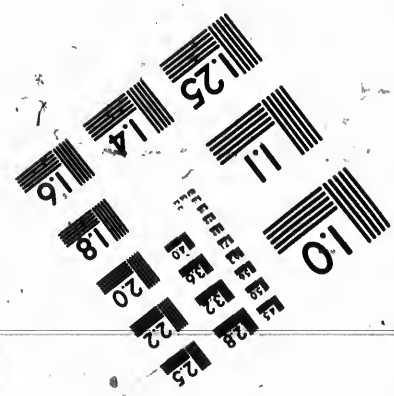
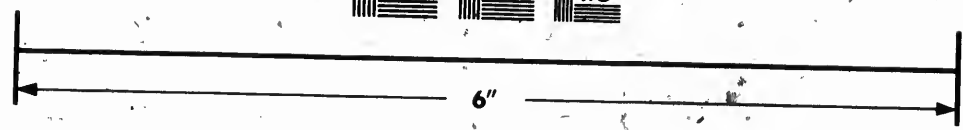
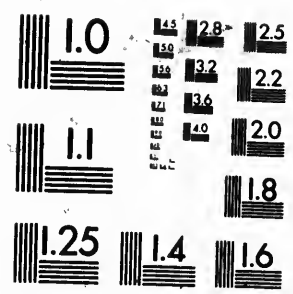








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

10



16



20



bas que le Sault de la Chaudière, & à qui il donna un *duplicata* de l'ordre, que S. Michel portoit à M. de Louvigny.

Il fut heureux d'avoir pris cette précaution : S. Michel arrivé au même endroit (a), d'où il avoit relâché à son premier voyage, y vit encore deux Découvreurs, & aperçut en même tems un grand nombre de Canots, que l'on mertoit à l'eau. Il crut qu'il n'étoit pas de la prudence de s'exposer à un combat trop inégal, & reprit une seconde fois la route de Montreal. Trois jours après qu'il s'y fut rendu, soixante Sauvages des Terres, chargés de Pelleteries, & qui étoient descendus par la Rivière du Lièvre, y arriverent, & dirent qu'ils avoient rencontré M. de S. Pierre au-delà de tous les dangers. Ils firent leur Traite, puis demanderent une Escorte pour passer jusqu'à l'endroit, où ils devoient reprendre les chemins détournés.

Défaite d'un  
Parti de Fran-  
çois. & de  
Sauvages.

S. Michel s'offrit à les accompagner, & son offre fut acceptée. On lui donna une Escorte de trente Hommes, commandée par M. de la Gemeraye, Lieutenant, qui avoit sous lui la Fresniere, Fils Aîné du Sieur Hertel, & un autre de ses Frères, tous deux Enseignes. Cette Troupe étant arrivée au *long Sault* de la grande Rivière, où il falloit faire un portage, tandis qu'une partie des Hommes étoit occupée à monter les Canots à vuide, & que l'autre marchoit le long du rivage, pour les couvrir, une décharge de fusils faite par des Gens, qu'on ne voyoit point, écarta tous les Sauvages, qui étoient

(a) Cet endroit se nomme le *Portage des Chats*.

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 167  
de la seconde Bande, & fit tomber plusieurs  
François morts, ou blessés.

169<sup>de</sup>

Les Iroquois sortant aussitôt de leur embuscade, se jetterent de furie sur ce qui restoit des Nôtres, & dans la confusion, qu'une attaque si brusque & si imprévue avoit causée, ceux, qui voulurent gagner leurs Canors, les firent tourner : de sorte que l'Ennemi eut bon marché de Gens, qui avoient en même tems à se défendre contre eux, & contre la rapidité du Courant, qui les entraînoit. La Géméraye, les deux Hertels & S. Michel se défendirent pourtant avec une bravoure, qui les auroit sauvés, si les Sauvages ne les eussent point abandonné ; car on sçut depuis que la Chaudiere Noire n'avoit avec lui que cent quarante Hommes, & environ soixante Femmes, ou Enfants.

Mais ces Messieurs ayant bientôt perdu l'Elite de leurs Soldats, ils n'eurent plus d'autre parti à prendre, que de s'embarquer au plus vite pour faire retraite. Par malheur le Canot, où S. Michel & les deux Hertels s'étoient jetés, tourna, & ils furent pris tous trois. La Géméraye & quelques Soldats furent assez heureux pour échaper, & regagnerent Montreal, où l'on venoit d'apprendre que le Chevalier d'Eau s'étoit sauvé de Manhatte, & que les brouilleries continuoient dans la Nouvelle York entre les Anglois & les Hollandois.

On fut ensuite quelque tems sans entendre parler des Iroquois, & le Comte de Frontenac, qui avoit demandé des Troupes à la Cour, parte que les Siennes n'avoient pas été recrutées depuis quelques années, partit de

Montreal, où tout étoit tranquille, pour se trouver à Quebec à l'arrivée des Vaisseaux de France; mais le quinzième de Juillet, lorsqu'on y pensoit le moins, la Chaudiere Noire fit descente dans l'Isle en un endroit, qu'on nomme *la Chesnaye*, y enleva trois petits Sauvages, qui pêchoient, & quatorze Habitans, qui faisoient sécher du foin.

On laisse  
échaper les  
Iroquois.

Dès que le Chevalier de Callieres en eut été averti, il envoya contre lui cent Soldats, commandé par M. DU PLESSYS-FABER, Capitaine, & les fit suivre par le Chevalier de Vaudreuil, à la tête de deux-cent Hommes. L'Ennemi se voyant sur le point d'avoir sur les bras des Forces si supérieures aux siennes, & s'étant aperçu en même tems que le Sieur de VILLEDONNE, Officier François, qui avoit été pris avec le Sieur de la Plante, s'étoit sauvé, se jeta dans le Bois, & s'enfuit avec précipitation, abandonnant ses Canots & quelque Bagage. On ne le poursuivit point; il eut le tems de faire d'autres Canots, & de regagner la grande Riviere.

On court  
après, & on  
renvoit sur  
eux quelque  
avantage.

Villedonné en arrivant à Montreal, dit au Gouverneur que les Iroquois avoient caché beaucoup de Pelleretiers sur les bords du long Sault, sur quoi tous les Détachemens furent rappelés; on en fit un seul Corps, auquel on joignit six vint Sauvages du Sault S. Louis & de la Montagne, & le Chevalier de Vaudreuil eut ordre de courir après les Iroquois avec cette petite Armée. Il fit une si grande diligence, qu'il atteignit la queue de l'Ennemi deux lieues au-dessus du long Sault, lui tua dix Hommes, en prit cinq & treize Femmes.

Fe  
fia  
Ca  
ca  
&  
ca  
seu  
&  
ob  
Me  
y c  
qu'  
exp  
Il  
qui  
pass  
de le  
les a  
sur l  
mém  
avoit  
n'eut  
des I  
de vi  
perm  
M  
mitié  
l'Enn  
tems  
Abén  
les O  
de bo  
sembl  
dre a  
de leu  
Ton

ALE  
le, pour se  
vaisseaux de  
illet, lors-  
diere Noire  
roit, qu'on  
petits Sau-  
Habitans,  
res en eut  
cent Sol-  
LESSYS-  
ivre par le  
deux-cent  
sur le point  
supérieures  
même tems  
, Officier  
c le Sieur  
cta dans le  
on, aban-  
age. On ne  
is de faire  
grande Ri-  
al, dit au  
ient caché  
ds du long  
ens furent  
auquel on  
. Louis &  
r de Vau-  
s Iroquois  
si grande  
de l'En-  
ng Sault,  
& treize  
Femmes.

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 169  
Femmes, délivra les trois petits Sauvages &  
six François ; le reste lui échapa.

1692.

Quelques jours après le Sr. de LUSIGNAN, Capitaine Reformé, tomba dans une embuscade en passant par les Isles de Richelieu, & fut tué à la première décharge ; LA MONCÉRIE, son Lieutenant, soutint presque seul pendant deux heures un feu continuel, & fit une fort belle retraite. Ces nouvelles obligèrent M. de Frontenac de remonter à Montreal au commencement d'Août, & il y conduisit trois-cent Hommes de Milices, qu'il distribua dans les Habitations les plus exposées, pour y faciliter la récolte.

Il trouva dans la Ville deux-cent Outaouais, qui avoient heureusement franchi tous les passages ; mais ils n'avoient osé se charger de leurs Pelleteries, parce que M. de S. Pierre les avoit averti que la Chaudiere Noire étoit sur la grande Riviere. Cet Officier les avoit même exhortés, suivant l'ordre, qu'il en avoit de son Général, de ne point partir, qu'ils n'eussent des nouvelles sûres de la retraite des Iroquois ; mais la disette, où ils étoient de vivres & de munitions ne leur avoit pas permis de différer plus longtems leur voyage.

M. de Frontenac leur fit beaucoup d'amitié, & leur proposa une Expédition contre l'Ennemi commun. Il y avoit déjà quelque tems, que les Iroquois, les Hurons & les Abénaquis domiciliés la souhaitoient ; mais les Outaouais refuserent d'en être, soit faute de bonne volonté, ou, ce qui est plus vraisemblable, qu'ils ne crussent pas devoir prendre aucun engagement sans la participation de leurs Anciens. Le Général s'en consola,

M. de Fron-  
tenac propose  
aux Outaou-  
ais une Expé-  
dition, & ils  
n'y acquies-  
cent point.

Tom. III.

H

1592.

lorsque peu de jours après il reçut une Lettre, qui lui apprenoit que les Navires de France étoient arrivés, & ne lui avoient point apporté de Recrues; car comme il avoit besoin de toutes ses Forces pour la conservation de ses Postes, la plupart seroient demeurés dégarnis, si, comptant sur les secours de France, il eût envoyé une partie de ses Troupes avec les Sauvages, ainsi qu'il se l'étoit proposé. Il retourna à Quebec, dès que les Outaouais furent partis, & le Chevalier d'Eau y arriva presqu'en même tems que lui.

Nouveau  
bruit d'un ar-  
mement des  
Anglois.

Tandis que les seuls Iroquois tenoient ainsi dans de continuelles allarmes le centre de la Colonie, Plaisance & l'Acadie n'étoient gueres moins embarrassés à se défendre contre les Anglois. Un avis, que le Comte de Frontenac avoit reçu, & communiqué à la Cour, que le Chevalier Phibs, devenu Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, songeoit sérieusement à tenter de nouveau la conquête de la Nouvelle France, avoit été confirmé d'ailleurs, & tellement circonstancié, que le Roy & son Ministre crurent devoir prendre de bonnes mesures pour arrêter les Anglois dans le Fleuve. Celles, qu'ils prirent, toutes justes qu'elles étoient, n'auroient pourtant pas empêché les Ennemis de passer, s'ils se fussent présentés.

Le Roy en-  
voye une Es-  
cadre Fran-  
çoise en Ter-  
re-Neuve, &  
elle manque  
son coup.

Le Chevalier DU PALAIS étoit parti de France avec une Escadre, qui devoit d'abord combattre la Flotte Angloise, si elle entreprenoit de forcer le passage, & prendre ensuite son tems pour tomber sur les Postes occupés par les Anglois dans l'Isle de Terre-Neuve. Cet Officier s'arrêta quelque tems

RALE  
cut une Let-  
Navires de  
avoient point  
il avoit be-  
conservation  
ent demeurés  
s secours de  
de ses Trou-  
il se l'étoit  
dès que les  
chevalier d'Eau  
ue lui.

tenoient ainfi  
centre de la  
l'étoient gué-  
fendre contre  
orte de Fron-  
né à la Cour ;  
Gouverneur  
re, songeoit  
u la conquête  
été confirmé  
stancié, que  
voir prendre  
r les Anglois  
iraient, toutes  
ient pourtant  
asser, s'ils se

étoit parti de  
devoit d'abord  
si elle entre-  
prendre en-  
les Postes oc-  
sle de Terre-  
quelque tems

dans la Baye des Espagnols, d'où il envoya un Bâtiment à la découverte à l'embouchure du Fleuve, avec ordre au Capitaine, s'il voyoit les Ennemis, de lui en venir sur le champ donner avis. Cet Officier, après avoir lontems croisé dans le Golphe, & à l'entrée du Fleuve, sans rien voir, reprit la route de la Baye des Espagnols au tems, qui lui avoit été marqué; mais il fut pris d'un vent impétueux & si opiniâtre, qu'après bien des efforts inutiles pour aller rejoindre l'Escadre, il fut contraint de faire vent arrière, & de retourner en France.

Ce contretems déconcerta absolument les projets du Chevalier du Palais, qui perdit à attendre des nouvelles de son Navire tout le tems, qu'il auroit pu employer aux Entreprises, dont il s'étoit chargé. Le chagrin, qu'il en conçut, redoubla sans doute, lorsqu'il apprit le danger, qu'avoit couru la Colonie de Terre-Neuve, & l'occasion, qu'il avoit manquée, d'enlever une Escadre Angloise; car cette Escadre n'eût apparemment pas tenu devant lui, puisqu'elle échoua devant une Bicoque, où il y avoit tout au plus cinquante Habitans, & qu'elle attaqua en vain un assez mauvais Fort, qui n'avoit que cinquante Hommes de garnison. Voici de quelle maniere la chose arriva.

La Flotte des Marchands François, qui étoit Plaisance at-  
venue faire la Pêche en Terre-Neuve, étant <sup>attaqué par les</sup> taqué par les  
prête de mettre à la voile pour s'en retourner <sup>Anglois.</sup> Anglois.  
en France, M. de BROUILLAN Gouverneur  
de Plaisance, fut averti le quatorze de Sep-  
tembre qu'une Escadre Angloise étoit à l'ancre  
à cinq lieues de ce Port, dans une Anse près  
du Cap de *Sainte Marie*. L'avis étoit vérita-



ble, & dès le lendemain l'Escadre vint mouiller à la vûe de la Rade, hors de la portée du canon. Le Gouverneur fit aussitôt un Détachement de soixante Hommes, sous la conduite du Baron DE LA HONTAN, Capitaine Reformé, qui lui avoit été envoyé depuis peu de Quebec. C'est le même, dont nous avons des Mémoires du Canada, que l'on sent d'abord avoir été dictés par l'esprit d'irreligion, & par le dépit d'avoir été chassé du Service.

Ce Détachement occupa un Poste, où il y avoit tout lieu de croire que l'Ennemi tenteroit la descente, & d'où il auroit pu gagner ensuite le sommet d'une Montagne, & rendre les batteries du Fort inutiles par le feu de sa mousqueterie. Cependant ce jour-là les Anglois ne firent point d'autre mouvement, que de sonder la Rade. Le dix-sept toutes leurs Chaloupes remplies de Soldats s'approcherent de l'Anse, où la Hontan étoit posté; elles le découvrirent avant que d'être à portée du mousquet, & elles changerent de route. Elles aborderent derriere un petit Cap, où elles jetterent à la hâte quelques Hommes, qui mirent le feu dans le Bois, & se rembarquerent avec la même précipitation. Ils espéroient sans doute examiner à la faveur de cet incendie la situation du Fort & des autres Postes occupés par les François; mais ils ne s'en donnerent pas le tems. Durant cet intervalle, M. de Brouillan, après avoir pourvu, autant qu'il étoit en lui, à la sûreté de sa Place, fit construire une Redoute de pieux sur la Montagne, dont j'ai parlé, & le dix-huit il fit dresser une batterie de quatre pièces

vint mouil-  
la portée du  
ôt un Déta-  
sous la con-  
v, Capitaine  
voyé depuis  
dont nous  
a, que. l'on  
l'esprit d'ir-  
été chassé du

Poste, où il  
Ennemi ten-  
ait pu gagner  
ne, & rendre  
le feu de sa  
r-là les An-  
vement, que  
toutes leurs  
approchèrent  
posté; elles  
à portée du  
route. Elles  
ap, où elles  
ommes, qui  
rembarque-  
n. Ils espé-  
rèrent de cet  
& des autres  
mais ils ne  
aut cet inter-  
voir pourvû,  
sûreté de sa  
ure de pieux  
é, & le dix-  
quatre pièces

DE LAN. FRANCE. LIV. XV. 173  
de canon sur la pointe du Goulet, & del'autre  
côté de l'entrée du Bassin, tant pour rendre  
le Goulet inaccessible aux Ennemis, que pour  
la défense des cables, dont il l'avoit fermé.  
D'ailleurs les Navires Marchands s'étoient  
mis en ligne pour leur disputer le passage, &  
ils n'osèrent le tenter.

Le même jour à midi on aperçut une Cha-  
loupe, qui avançoit avec un Pavillon blanc;  
le Gouverneur envoya un Sergent à sa rencon-  
tre, & l'Officier, qui la conduisoit, ayant  
dit à cet Homme qu'il vouloit parler au Com-  
mandant, celui-ci lui banda les yeux, & le  
mena au Fort. M. de Brouillan lui demanda  
quelle étoit sa Commission, & il répondit  
qu'il venoit de la part de M. WILKINS, son  
Général, pour lui faire civilité, & le prier  
d'envoyer à son bord un Officier, auquel il  
pût expliquer le sujet de son voyage. Il ajouta  
qu'il y avoit sur l'Escadre un Capitaine de  
Navire, & plusieurs Matelots François, Pri-  
sonniers de guerre, & qu'on pouvoit entrer  
en accommodement à leur sujet.

Le Gouverneur ne trouva point d'inconvé-  
nient à accorder cette demande, MM. de la  
Hontan & PASTOUR, Neveu de M. de Co-  
stebelle, & Lieutenant de sa Compagnie, fu-  
rent envoyés au Général Anglois, qui les  
reçut avec beaucoup de politesse, & les con-  
gédia sans leur rien dire. A leur retour l'Offi-  
cier Anglois, dont nous avons parlé, & un  
autre, qui étoient restés en otage dans le  
Fort, furent aussi renvoyés, mais le Premier,  
avant que de s'embarquer, déclara au Gou-  
verneur qu'il avoit ordre de lui dire qu'ils  
étoient envoyés pour se rendre Maîtres de

Ils envoient  
sommener le  
Gouverneur.

1692.

Plaisance au nom du Roy de la Grande Bretagne Guillaume III. & que le Général Williams le sommoit de lui remettre cette Place, & tout ce que les François possédoient dans la Baye. M. de Brouillan répondit à cette sommation, comme il le devoit, & les Officiers se retirèrent.

Les attaques commencent. La Hontan & Pastour avoient rapporté que le Vaisseau monté par l'Amiral Anglois, & qui se nommoit *l'Albans*, étoit de soixante deux pièces de canon; qu'il y en avoit deux autres, qui paroissoient à peu près de la même force, appellés *le Plymonsh.* & *la Galere*; une Fregate plus petite, & une Flûte, qui portoit vint huit pièces de canon. Mais à la manœuvre, qu'ils avoient faite la veille; on pouvoit croire qu'il y avoit peu de Troupes sur cette Escadre. Le dix-neuf les Assiégeois, qui avoient compté de n'avoir à prendre qu'un Poste, en découvrirent trois; le Fort S. Louis, la Redoute sur la Montagne, & la Batterie de la pointe du Goulet. Il parut que cette vûe les avoit étonnés; car le même jour l'Amiral Williams envoya dire à M. de Brouillan que, quand il voudroit parlementer, il n'auroit qu'à arborer un Pavillon rouge.

Le Gouverneur comprit que puisqu'il baissoit le ton, il doutoit du succès de son Entreprise, & commença le Premier à tirer. Les Anglois lui répondirent sur le champ, & pendant quatre heures leur feu fut très-vif. Celui de la Place étoit médiocre, parce que M. de Brouillan vouloit ménager ses munitions, dont il étoit assez mal pourvû; mais son canon fut mieux servi, car après six heures de combat, on vit l'Amiral faire vent arrière,

RALE  
Grande Bre-  
Général Wil-  
cette Place,  
tient dans la  
à cette som-  
les Officiers

rapporé que  
Anglois, &  
de soixante  
avoit deux  
de la même  
*la Galere* ;  
Flûte, qui  
Mais à la  
veille, on  
de Troupes  
Assiégers,  
rendre qu'un  
ort S. Louis,  
la Batterie  
que cette  
ne jour l'A-  
de Brouillan  
er, il n'au-  
ge.  
qu'il baif-  
son Entre-  
à tirer. Les  
mp, & pen-  
s-yif. Celui  
que M. de  
munitions,  
; mais son  
s six heures  
vent arriere,

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 175  
& se tirer de ligne. Les François étoient  
presque à leur dernière charge de poudre, &  
ne se servoient plus que des boulets des En-  
nemis; qu'on ramassoit dans les Habitations,  
qui en étoient presque toutes criblées.

1692.

Les Navires Marchands, dont les Capi-  
taines & tous les Equipages témoignèrent  
beaucoup de bonne volonté, n'étoient pas  
mieux fournis; mais six-vingt Hommes,  
qu'ils mirent à Terre, & que la présence &  
les discours des Officiers encouragèrent à bien  
faire, furent d'un grand secours dans les bat-  
teries. Vers le soir les quatre Navires, qui  
restoient en ligne, se retirèrent l'un après  
l'autre; mais le Gouverneur ne pouvant s'i-  
maginer qu'une aussi forte Escadre n'eût que  
deux mille coups à tirer, ne douta point qu'elle  
ne recommençât le lendemain.

Il fit donc travailler avec beaucoup de di-  
ligence à réparer les brèches, que le canon  
avoit faites aux remparts & aux batteries, &  
comme il n'avoit que cinq, ou six Hommes  
hors de combat, ce travail fut achevé en six  
heures. Le vingtième un François, qui étoit  
Prisonnier sur l'Amiral Anglois, se sauva,  
& rapporta au Gouverneur que les Ennemis  
paroissoient fort irréfolus sur ce qu'ils de-  
voient faire; qu'ils n'avoient pas cru trouver  
Plaisance si bien fortifié, & que leurs Equi-  
pages murmuroient tout haut contre une En-  
treprise si mal concertée.

En effet ils s'éloignerent bientôt, & alle-  
rent brûler les Habitations de *la Pointe verte*,  
à une lieue du Fort S. Louis. Dès que M. de  
Brouillan le vit tourner de ce côté-là, il se  
douta de leur dessein, & envoya un gros Dé-

Le siège est  
levé.

tachement pour leur disputer la descente ; mais un orage accompagné de pluie , qui survint , retarda la marche de ses Soldats , & quand ils arrivèrent à la Pointe-verte , le feu en avoit déjà consumé toutes les maisons ; ou pour parler plus juste , toutes les cabannes : ce fut tout le fruit , que le Sieur Williams retira de son Expédition. Il fut fort heureux de n'avoir pas rencontré dans sa retraite le Chevalier du Palais , & c'est ainsi que les Anglois & les François manquèrent également leur coup ; ceux-ci par une suite de contretems imprévus , & peut-être aussi faute de précaution ; car à quoi bon s'aller enfermer dans la Baye des Espagnols ; ceux-là , pour avoir trop présumé de la foiblesse de l'Ennemi , qu'ils devoient attaquer.

Le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre veut faire enlever le Chevalier de Villebon.

Les uns & les autres eurent à peu près le même sort du côté de l'Acadie , & presque par les mêmes raisons. Le nouveau Gouverneur de la Nouvelle Angleterre souffroit impatientement que les dissensions intestines , qui agitoient la Nouvelle York , ne lui permissent pas de tenter une seconde fois la conquête de la Nouvelle France : il voulut au moins se délivrer de toute inquiétude au sujet de l'Acadie , & résolut de faire enlever le Chevalier de Villebon dans son fort de la Rivière de S. Jean , où ce Commandant s'étoit cantonné , en attendant que les secours de France le missent en état de s'établir au Port Royal. Il y envoya un Vaisseau de quarante-huit pièces de canon , avec deux Brigantins , & fit embarquer quatre-cent Hommes sur ces trois Bâtimens.

Il manque son coup.

Il s'en falloit bien que Villebon eût de

Y  
quo  
pou  
mo  
pas  
cel  
de l  
vie  
des  
pêc  
men  
n'ê  
de  
rent  
C  
Che  
s'en  
depu  
leur  
Sauv  
lebon  
nac  
d'un  
perd  
trève  
Nou  
l'imp  
trouv  
M  
dans  
la C  
s'étoi  
Roy  
il de  
Navi  
même  
gagée

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 177  
1692

quoil résister à tant de Forces, il ne voulut pourtant pas perdre son Poste, sans avoir au moins fait mine de se défendre, mais il n'eut pas besoin de se mettre beaucoup en frais pour cela. Il avoit envoyé un petit Détachement de François & des Sauvages au bas de la Riviere afin de pouvoir être averti à tems de la descente des Ennemis, qu'il ne pouvoit empêcher. Ceux-ci ayant aperçu ce Détachement, & le croyant plus considérable qu'il n'étoit, craignirent de se trouver contraints de livrer un combat douteux, & se retirèrent.

Ce coup manqué chagrina beaucoup le Chevalier Phibs, mais il eut bientôt de quoi s'en consoler. Les Anglois étoient retournés depuis peu à Pemkuit, & ils y avoient relevé leur Fort, d'où ils incommodoient fort les Sauvages de ce Canton. Le Chevalier de Villebon avoit représenté au Comte de Frontenac la nécessité de les chasser pour toujours d'un Poste, qui nous exposoit au danger de perdre nos meilleurs Alliés, & qui du moins traversoit toutes leurs Entreprises contre la Nouvelle Angleterre. Le Général comprit l'importance de ce projet, & crut avoir trouvé une occasion favorable de l'exécuter.

M. d'Iberville étoit encore parti de France dans le dessein, & avec un ordre exprès de la Cour d'aller attaquer le Port Nelson. Il s'étoit embarqué sur l'*Envieux*, Navire du Roy, commandé par M. de Bonaventure; & il devoit trouver à Quebec le *Poli*, autre Navire du Roy, qu'il devoit montrer lui-même, & la Compagnie du Nord s'étoit engagée à lui fournir encore deux Bâtimens. L'in-

1692.

tention de Sa Majesté étoit qu'après avoir pris le Port Nelson, il y demeurât pour le garder, & qu'il renvoyât en France le *Poli* sous la conduite de son Lieutenant.

Mais l'*Envieux* partit si tard de la Rochelle, & eut les vents si contraires, qu'il ne put mouiller devant Quebec, que le dixhuitième d'Octobre. C'étoit beaucoup trop tard pour une Entreprise dans la Baye d'Hudson; ainsi il fallut songer à employer ailleurs un Armement, qu'il eût été dommage de laisser inutile. Le siège de Pemkuit fut proposé à MM. d'Iberville & de Bonaventure, & ils l'accepterent avec joye. Ils firent voile aussitôt pour l'Acadie, & s'étant abouchés avec le Chevalier de Villebon, il fut résolu entre eux que les deux Navires du Roi feroient le siège par Mer, tandis que le Chevalier attaqueroit par Terre à la tête des Sauvages.

Elle est manquée.

Ces arrangements pris, le *Poli* & l'*Envieux* appareillèrent pour Pemkuit; mais les deux Commandans y ayant trouvé un Vaisseau Anglois mouillé sous le canon du Fort, & n'ayant pas eu la précaution d'embarquer un Pilote Côtier, ou n'en ayant point trouvé, ils ne jugerent pas qu'il fût de la prudence de s'engager dans un combat sur une Côte, qu'ils ne connoissoient point. Il fallut donc s'en retourner sans rien faire, ce qui mécontenta fort les Sauvages, lesquels étoient accourus en grand nombre, dans l'esperance d'être bientôt déliivrés d'un voisinage, qui les incommodoit beaucoup.

On fut étonné que d'Iberville, qu'on ne soupçonna jamais de manquer de zèle, ni de bravoure, n'eût pas fait tous les efforts

ERALE  
qu'après avoir  
meurât pour le  
France le Poli  
nant.  
de la Rochelle,  
qu'il ne put  
le dixhuitième  
trop tard pour  
l'Hudson; ainsi  
ailleurs un Ar-  
mege de laisser  
fut proposé à  
venture, & ils  
ent voile aussi-  
abouchés avec  
fut résolu en-  
du Roi seroient.  
le le Chevalier  
des Sauvages.  
Poli & l'Espérance  
; mais les deux  
yé un Vaisseau  
on du Fort, &  
on d'embarquer  
ant point trouvé.  
de la prudence  
at sur une Côte,  
t. Il fallut donc  
ire, ce qui mé-  
lesquels étoient  
dans l'esperance  
a voisinage, qui  
erville, qu'on ne  
quer de zèle, ni  
it tous ses efforts

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 179  
pour sortir à son honneur d'une Expédition,  
a laquelle il avoit paru se présenter de si  
bonne grace, & les Envieux de sa gloire  
s'en prévalurent; mais il est fort vraisemblable  
qu'il avoit trop compté de surprendre  
Pemkuis, & n'avoit pas pris assez de me-  
sures pour l'enlever de force. On a sçu depuis  
que ce qui avoit garanti cette Place, étoit  
l'avis, que deux Soldats Déserteurs avoient  
donné au Commandant Anglois des prépa-  
ratifs, qui se faisoient contre lui à Quebec,  
& que c'étoit le Chevalier Nelson, toujours  
Prisonnier dans la Capitale, qui avoit mé-  
nagé la désertion de ces deux Transfuges.

Telle étoit alors de toutes parts la situa-  
tion de la Nouvelle France. Les Anglois  
paroissoient peu à craindre, & ne deman-  
doient, ce semble, que de n'être point in-  
quiétés dans leurs Habitations & dans leur  
commerce. Les Iroquois semblaient à ces Es-  
sais de Mouches, qui incommodent plus  
qu'elles ne nuisent, trouboient sans cesse  
le repos de la Colonie, sans lui causer de  
grands dommages; ou du moins ils l'inquier-  
toient plus pour l'avenir, que pour le pré-  
sent; car c'étoit toujours une diversion,  
sur laquelle les Anglois pouvoient compter,  
quand leurs troubles domestiques leur per-  
mettroient de réunir toutes leurs Forces con-  
tre nous.

Cette situation, bien différente de celle,  
où la Colonie s'étoit trouvée deux ans au-  
paravant, étoit en bonne partie le fruit de  
la vigilance, de l'activité & de la fermeté  
du Comte de Frontenac. La manière haute,  
dont il avoit repris la supériorité sur ses En-



1692.

nemis, les moyens efficaces, qu'il avoit employés pour rendre ses Alliés plus dociles, & pour rétablir l'honneur des armes Françaises, le faisoient craindre des uns, & respecter des autres. En un mot il n'eût rien manqué à sa gloire, ni à la félicité des Peuples, qu'il gouvernoit, si à ses grandes qualités il avoit joint les vertus de son Pré-décesseur.

Plaintes contre M. de Frontenac.

Mais dans le tems même, qu'on rendoit toute la justice, qui étoit due à l'éminence de ses talens, & à l'usage, qu'il en faisoit pour donner à la Colonie de l'éclat au dehors, & la sûreté au dedans, on ne laissoit pas de trouver bien des choses à blâmer dans sa conduite. Plusieurs se plaignoient que par complaisance pour les Officiers, dont il étoit fort jaloux d'avoir l'estime & l'affection, il laissoit tomber tout le poids de la guerre sur les Habitans, qu'il ruinoit ceux-ci par des corvées, tandis que les Soldats avoient toute liberté de travailler au profit de leurs Capitaines, qui tiroient de grosses contributions de leur gain, d'où il arrivoit que la Colonie ne prenoit point de forces, & que le commerce y languissoit.

Un autre plainte plus sérieuse encore, & plus universelle venoit de la faveur ouverte, qu'il continuoit de donner à la Traite de l'Eau-de-vie, ou du moins de sa tolérance en ce point, aussi condamnable que la faveur même, dans un Général, qui avoit plus que nul autre le don de se faire obéir, quand il vouloit. Ceux, qui voyoient de plus près le désordre, que produisoit ce malheureux commerce, & que le dépérissement

RALE  
il avoit em-  
plus dociles,  
armes Fran-  
uns, & ref-  
il n'eût rien  
félicité des  
à ses grandes  
de son Pré-

qu'on rendoit  
à l'éminence  
a faisoit pour  
dehors, &  
il n'issoit pas de  
amer dans sa  
ient que par  
dont il étoit  
affection; il  
la guerre sur  
ci par des  
avoient toute  
leurs Capi-  
contributions  
que la Colo-  
, & que le  
encore, &  
eur ouverte,  
la Traite de  
sa tolerance  
de que la fa-  
, qui avoit  
faire obéir,  
voyoient de  
issoit ce mal-  
lépérissement

DE LA N: FRANCE. LIV. XIV. 181  
1692.  
sensible de leurs Chrétientés naissantes; te-  
noit dans de continuelles allarmes; étoient  
contraints pour ne pas aigrir le mal, en vou-  
lant y remédier, de gémir en secret; & com-  
ptoient pour peu que leur vie même fût sou-  
vent en danger au milieu de leurs Néophy-  
tes, que l'ivresse rendoit Furieux. Mais tout  
le Monde ne se croyoit pas obligé de garder  
les mêmes ménagemens, & plusieurs cher-  
chent à faire parvenir jusqu'au Trône la  
connoissance d'un détélement; que la seule  
autorité du Souverain pouvoit arrêter désor-  
mais. Voici ce que M. l'Abbé de BRISACIER  
en écrivit le septième de Janvier 1693. au  
Confesseur du Roy.

Il paroît absolument nécessaire que Sa Ma-  
jesté soit avertie des brutalités & des meur-  
tres, qui ont été commis tout récemment  
dans les rues de Quebec par les Sauvages &  
les Sauvages enivrés d'Eau-de-vie, qui  
en cet état se sont portés à tout sans honte  
& sans crainte. M. l'Intendant (\*) touché de  
ces excès horribles, & retenu par l'ordre  
qu'il a de ne rien écrire ici, que de con-  
cert avec M. le Gouverneur, mande que  
si on lui ordonne d'informer la Cour de la  
vérité, il le fera; mais comme le mal pres-  
se, & que la chose est constante par plu-  
sieurs Lettres de Personnes dignes de foi,  
dont on vous donnera des extraits, il faut  
droit tout de nouveau arrêter la licence des  
boissons; non-seulement pour empêcher que  
Dieu ne soit offensé par la continuation de  
tant de crimes, mais aussi pour retenir dans  
notre alliance les Sauvages, qui nous quit-  
tent, & nous abandonnent dans la conjon-

(\*) M. de Champigny.

1692. 2. <sup>3</sup> tunc présente, & pressante de la guerre. Il n'y  
 a que vous, mon très-Reverend Pere, qui  
 soyez en état de parler; la cause du Seigneur,  
 & le bien public de la nouvelle France sont  
 entre vos mains; votre zèle ne sera pas sans  
 récompense. On voit par ce que dit cette  
 Lettre, & plus encore par ce qu'elle laisse à  
 presser, pourquoi on avoit persuadé à M. de  
 Frontenac qu'il falloit que les Sauvages fus-  
 sent mêlés & confondus avec les François,  
 & les raisons, qu'avoient les Missionnaires  
 de s'y opposer.

Inquiétudes  
 de M. de Fron-  
 tenac, & sur  
 quoi elles  
 étoient fon-  
 dées.

Cependant la désertion des deux Soldats,  
 qui avoient fait échouer l'Expédition de M.  
 d'Iberville à Pemkuit, causoit d'autant plus  
 d'inquiétude au Gouverneur Général, que  
 plusieurs Hollandois Prisonniers à Montréal  
 & à Québec, s'étoient évadés dans le même  
 tems; qu'on fut bientôt instruit que ces éva-  
 sions étoient encore le fruit des menées du  
 Chevalier Nelson; qu'on avoit laissé à ce Gen-  
 tilhomme plus de liberté, qu'il ne convenoit  
 d'en donner à un Prisonnier de ce caractère;  
 & qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'il  
 n'eût envoyé à Boston par ces mêmes Déser-  
 teurs des Mémoires, dont les Anglois pou-  
 voient profiter au préjudice de la Nouvelle  
 France.

Ce qui augmentoit l'embarras du Comte  
 de Frontenac, étoit que toutes ses instances  
 réitérées, pour avoir de France des secours  
 d'Hommes & de munitions, n'avoient rien  
 produit, & que, si le Gouverneur de la Nou-  
 velle Angleterre s'avoit de faire un effort  
 pour tirer avantage de notre foiblesse; la Co-  
 lonie entière étoit en grand danger de suc-

RABE  
guerre. Il n'y  
nd-Pere, qui  
du Seigneur,  
e-France sont  
tera pas sans  
que dit cette  
t'elle laisse à  
Guadé à M. de  
Savages sul-  
les François,  
Missionnaires  
leur Soldats,  
édition de M.  
d'autant plus  
Général, que  
s à Montréal  
dans le même  
que ces éva-  
es menées du  
ilisé à ce Gen-  
ne convenoit  
ce caractère ;  
raindre qu'il  
mêmes Deser-  
Anglois pou-  
la Nouvelle  
s du Comte  
ses instances  
des secours  
l'avoient rien  
ur de la Nou-  
tre un effort  
blessé ; la Co-  
anger de suc-

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 185  
omber. Il fut donc jugé nécessaire de mettre  
tout en usage pour arrêter les Transjuges,  
avant qu'ils fussent arrivés à Baston, mais  
toutes les diligences, dont on usa, furent  
sans effet. Il étoit même trop tard pour y  
penser, puisqu'on ne pouvoit plus douter  
qu'ils n'eussent déjà passé à Pemkuit, & par  
conséquent que le mal, qu'on craignoit, ne  
fut déjà fait.

Pour comble de disgrâce on sut, aris qu'on  
avoit vu à trois journées d'Orange un Corps  
de huit-cent Iroquois, qui étoit en marche  
pour nous venir attaquer. On sut ensuite que  
ces Barbares s'étoient séparés en deux Bandes  
à peu près égales ; que l'une devoit descendre  
par le Lac Champlain, & l'autre par celui de  
St. François ; que leur dessein étoit de se réu-  
nir auprès du Sault St. Louis, de s'y retran-  
cher, d'y attirer par de feintes négociations  
le plus qu'ils pourroient des Habitans de cette  
Bourgade, & de massacrer tous ceux, qui  
tomberoient entre leurs mains.

On crut d'abord qu'il n'y avoit rien de  
mieux à faire, que d'aller au devant de ces deux  
Corps d'Armée, mais il falloit pour cela plus  
de Troupes, qu'on n'étoit en état de leur en  
opposer ; car si n'auroit pas été de la prudence  
de dégarnir le Pays de toutes ses Forces ; dans  
l'incertitude, où l'on étoit, si, tandis qu'on  
marcheroit à l'Ennemi par les deux routes,  
qu'on disoit qu'il avoit prises, il ne se détour-  
neroit point pour tomber sur les Quartiers,  
où on ne les attendroit pas. Il fut donc jugé  
que le plus expédient étoit de se tenir de toutes  
parts sur ses gardes.

Les Sauvages du Sault de leur côté promi-

1692.  
Huit-cent  
Iroquois vien-  
nent attaquer  
la Colonie.

1692.

Précautions  
que prend M.  
de Callières.

rent d'opposer une contre-ruse au siège, qu'on se disposoit à leur rendre, & pour les mettre en état de soutenir un coup de main, s'il en étoit besoin, on envoya un renfort de Soldats & de munitions au Marquis de Crisafy, qui commandoit dans leur Bourgade. On mit aussi hors d'insulte les Forts de Chambly & de Sorel, on renouvela aux Habitans les défenses de s'éloigner trop de leurs Habitations, & tous les Officiers eurent ordre de se tenir à leurs Postes. Ces précautions, qui furent principalement le fruit de la sagesse & de la vigilance du Gouverneur de Montreal, eurent tout le succès, qu'on en pouvoit espérer.

Les Iroquois  
se retirent,  
sans rien  
faire.

Le Parti, qui venoit par le Lac S. François, parut à la vue du Sault S. Louis, mais comme il apprit qu'on l'y attendoit, & qu'on étoit assez fort pour ne le pas craindre, il se contenta de faire plusieurs décharges de fusil, qui sentoient plus la bravade, qu'une attaque sérieuse. On lui répondit sur le même ton, & dès le soir même il fit retraite. L'autre Parti vint après, & fit à peu près la même manœuvre, mais il en resta trois cent Hommes dans une Isle du Lac Champlain, pour voir si on ne le laisseroit point au Sault S. Louis d'être sous les armes, & s'ils ne pourroient pas profiter de quelque heureuse conjoncture. Enfin, apprenant qu'on y faisoit toujours bonne garde, ils se laisserent eux-mêmes d'attendre, & reprirent la route de leur Pays.

Irruption  
dans le Can-  
ton d'Agnier.

1693.

Alors le Comte de Frontenac songea à faire aux Agniers tout le mal, qu'ils avoient voulu nous faire, car c'étoit surtout ce Canton, qui avoit formé le dernier Parti. Outre que

ÉTALE  
au piège, qu'on  
pour les mettre  
e main, s'il en  
renfort de Sol-  
uis de Crisafy,  
ingade. On mit  
de Chambly &  
x Habitans les  
leurs Habita-  
vement, ordre de  
écautions, qui  
de la sagesse &  
r de Montreal,  
en pouvoit ef-  
le Lac S. Fran-  
S. Louis, mais  
noit, & qu'on  
craindre, il se  
charges de fusil,  
qu'une attaque  
le même ton,  
ire. L'autre Parti  
même manœu-  
t Hommes sans  
pour voit si on  
S. Louis d'être  
urroient pas pro-  
oncture. Enfin,  
toujours bonne  
êmes d'attendre,  
ays.  
ac songea à faire  
ls avoient voulu  
out ce Canton,  
Parti. Outre que

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 185  
ses liaisons prétendues avec les Sauvages du  
Sault S. Louis inquiétoient toujours le Gé-  
néral, & beaucoup plus qu'elles n'auroient  
du faire. Il envoya donc au Chevalier de Cal-  
lieres deux-cent Canadiens, quelques Hurons  
de Lorette, des Abénaquis du Sault de la  
Chaudiere, des Algonquins, & des Sokokis  
des environs des Trois Rivieres, avec ordre  
d'y joindre cent autres Canadiens de son Gouver-  
nement, cent Soldats, & des Iroquois du  
Sault & de la Montagne, de former de tout  
cela un Corps d'Armée, & de le faire marcher  
incessamment contre les Agniers.

Ces ordres furent exécutés avec une extrême  
diligence; le Parti fut composé de six-cent  
Hommes, M. de Callieres en confia la con-  
duite à M.M. de Manter, de Courtemanche  
& de la Nouë, tous trois Lieutenans, & le  
vint-cinquième de Janvier tous s'embar-  
querent à Montreal. Rien n'avoit été né-  
gligé de ce qui pouvoit assurer le succès de  
cette Expédition, & l'on avoit tellement  
compté sur la destruction entière du Canton  
d'Agnier, que l'on avoit recommandé aux  
Chefs de ne faire quartier à aucun Homme  
capable de porter les armes, de les passer tous  
au fil de l'épée, sans en retenir aucun Prison-  
onnier, & d'emmener les Femmes & les En-  
fans pour peupler les deux Bourgades Chré-  
tiennes de leur Nation.

Mais plus d'une expérience devoit avoir  
appris à nos Généraux que ces projets n'étoient  
pas aussi faciles à exécuter, qu'ils se l'imagi-  
noient. L'Armée arriva le seizeième de Février  
dans le Canton d'Agnier, sans avoir été dé-  
couverte. Il paroît que ce Canton n'étoit alors

Succès de  
cette Expédi-  
tion.

1693.

composé que de trois Bourgades, qui avoient chacune un Fort. La Nouë attaquâ le Premier, & s'en rendit Maître sans beaucoup de résistance; il brûla les palissades, les cabanes; & toutes les provisions. Mauter & Courtemanche eurent aussi bon marché du Second, qui étoit éloigné d'un quart de lieuë du Premier, & comme on fit dans l'un & dans l'autre plusieurs Prisonniers, Courtemanche fut chargé de les garder.

Le troisiéme beaucoup plus grand, coûta aussi beaucoup davantage. La Nouë & Mauter y arriverent la nuit du dix-huit, & trouverent qu'on y chantoit la guerre. C'étoit quarante Agniers, qui ne sachant rien de ce qui se passoit dans leur voisinage, se préparoient à aller joindre un Parti de cinquante Onneyouths, lequel devoit renforcer une Troupe de deux-cent Anglois, qui s'étoit proposé de faire une irruption dans la Colonie. On ne balança point à les attaquer; & quoique surpris, ils se défendirent avec beaucoup de valeur, on en tua vint & quelques Femmes dans le premier choc, & l'on fit deux-cent cinquante Prisonniers.

Les Nôtres  
sont attaqués  
dans la retraite.

J'ai dit que le Gouverneur de Montreal avoit sur toutes choses recommandé de ne faire quartier qu'aux Femmes & aux Enfants, & les Sauvages le lui avoient promis; mais ils ne tintent pas leur parole. Ils étoient en cela d'autant plus inexcutables, qu'on les avoit avertis qu'ils seroient poursuivis dans la retraite. A cette première faute ils en ajoutèrent une seconde; qui fut d'obliger les François à se retrancher après deux jours de marche, pour attendre l'Ennemi, qui s'étoit d'abord mis à leurs trouffes.

NERALE  
les, qui avoient  
attaqua le Pre-  
ans beaucoup de  
des, les caban-  
Maurer & Cour-  
arché du Second,  
de lieu du Pre-  
un & dans l'au-  
ourtemanche fut

s grand, coûta  
Noué & Maurer  
, & trouverent  
étoit quarante  
de ce qui se pas-  
éparoié à aller  
de Onneyouths,  
roupe de deux-  
osé de faire une  
On ne balança  
que surpris, ils  
de valeur, on  
met dans le pre-  
cent cinquante

ur de Montreal  
mandé de ne  
& aux Enfants,  
promis, mais  
ils étoient en  
qu'on les avoit  
ivis dans la re-  
ivis en ajoutèrent  
er les François à  
arts de marche,  
s'étoit d'abord

C'étoit surtout les Iroquois du Sault-Saint  
Louis, qui étoient les Auteurs de ce procédé  
bizarre : mais ils étoient presque tous sortis  
du Canton d'Agner, un reste de tendresse  
pour leur Patrie, l'esperance, que quelques-  
uns leur avoient donnée de s'établir parmi  
eux, & l'impossibilité, où ils les croyoient  
de subsister dans leur Pays, qu'on venoit de  
ruiner, étoient des motifs bien capables de  
leur inspirer quelque compassion pour des  
Personnes, qui les touchoient de si près ; il  
eût été, ce semble, de la prudence de le pré-  
voir, & de se passer d'eux dans une Expé-  
dition contre leurs propres Freres. Quoi-  
qu'il en soit, ils furent bientôt punis de leur  
indocilité.

L'Armée, quoiqu'elle eût à peine ce qu'il  
lui falloit de vivres pour gagner Montreal,  
attendit deux jours l'Ennemi : il parut enfin,  
& se retrancha aussi de son côté. C'étoit ce  
même Parti, qui s'étoit assemblé à Onneyouth,  
& qui n'avoit pas eu la patience d'attendre les  
Anglois. Les Nôtres le chargerent jusqu'à  
trois fois avec beaucoup de résolution ; il se  
défendit bien, & le retranchement ne fut  
forcé qu'à la troisième attaque. Nous eûmes  
huit François & huit Sauvages tués, & douze  
blessés, parmi lesquels fut M. de la Nouë. La  
perte des Onneyouths ne fut guères plus con-  
sidérable, le reste se sauva. Mais ils se rallie-  
rent bientôt, & continuerent pendant trois  
jours à suivre l'Armée, sans oser pourtant en  
approcher, tant qu'elle marcha ensemble.

Enfin les mauvais chemins & la disette des  
vivres l'ayant contrainte de se débânder, un  
grand nombre de Prisonniers se sauverent, & grand arme-



1693.

ment des Anglois contre le Canada.

on n'en amena à Montréal que soixante-quatre. Ce fut le dix-septième de Mars, que les débris de cette Armée victorieuse arrivèrent à Montréal, & ils y débarquèrent, sur la foi de quelques-uns de leurs Prisonniers, que les Anglois devoient venir au printemps au nombre de trois mille fonder sur ce Gouvernement, tandis qu'une Flotte de la même Nation, sur laquelle il y avoit aussi trois mille Hommes de débarquement, feroit le siège de Quebec.

C'étoit pour la troisième fois, depuis deux ans, qu'on faisoit de pareilles menaces, mais il y avoit bien de l'apparence que celle-ci pourroit s'effectuer. M. d'Iberville avoit mandé la même chose de l'Acadie, il ajoutoit que les deux Soldats, qui l'année précédente avoient déserté de Quebec, & que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre avoit envoyés chez le Baron de Saint Castin pour l'assassiner, venoient d'être arrêtés, & qu'on avoit sçu par leurs dépositions que le Chevalier Nelson avoit envoyé au Général Phibs un Mémoire instructif sur l'état où se trouvoit la Capitale.

Ces avis firent croire à M. de Frontenac qu'il ne devoit pas différer d'un moment à fortifier cette Place, & à réparer les Forts de Chambly & de Sorel. Il envoya même un ordre à Montréal pour y faire quelques retranchemens. M. de Callières de son côté mit plusieurs petits Partis en Campagne, pour tâcher d'avoir des Prisonniers, afin d'être mieux instruit du dessein des Anglois. La Plaque, qui commandoit un de ces Partis, lui amena un François pris sur Mer, il y avoit quatre ans, qui lui confirma tout ce que les Agniers & M. d'Iberville avoient dit. Il ajouta que les

Gou  
ses,  
rois  
née  
fou  
voi  
vou  
vint  
de d  
dest  
U  
d'en  
avo  
Pell  
zard  
Esco  
voy  
séqu  
plus  
de I  
pren  
il de  
si dé  
E  
GEN  
de M  
& ce  
gerer  
de g  
pût e  
guer  
ter a  
yint  
tiens  
aux a  
truch

soixante-quatre, que les débris arriverent à Montréal la foi de quel que les Anglois nombre de trois nement, tandis ion, sur laquelle mmes de débar- Quebec.

ois, depuis deux s menaces; mais que celle-ci pour le avoit mandé ajoûtoit que les cédente avoient Gouvernement de t envoyés chez our l'assassiner, on avoit sçu par lier Nelson avoit Mémoire inf- oit la Capitale.

de Frontenac a moment à for- er les Forts de oya même un quelques retran- on côté mit plu- ie, pour tâcher être mieux inf- à Plaque, qui lui amena un oit quatre ans, les Agniers & ajoûta que les

Gouverneurs particuliers des Places Angloises, qui sont entre Baston & la Virginie, s'étoient assemblés au mois de Mars de cette année, pour regler ce que chacun d'eux devoit fournir d'Hommes, & qu'actuellement on levoit des Soldats à Orange; que le rendez-vous général étoit indiqué à Baston pour le vintième d'Avril; que l'armement devoit être de dix mille Hommes, dont six mille étoient destinés pour le débarquement.

1693.

Une autre chose causoit encore beaucoup d'embarras au Comte de Frontenac. Il y avoit à Michillimakinac de grands amas de Pelleteriés, & les Sauvages n'osoient se hasarder à les apporter à Montreal sans une Escorte, qu'on n'étoit pas en état de leur envoyer. Il étoit néanmoins d'une grande conséquence d'avoir ces marchandises, & d'une plus grande encore de faire sçavoir au Sieur de Louvigny la nouvelle, qu'on venoit d'apprendre, & de lui marquer la maniere, dont il devoit se comporter dans une conjoncture si délicate.

Embarras de M. de Frontenac.

Enfin le Général proposa au Sieur d'ARGENTEUIL, Lieutenant Reformé & Frere de Mantet, de monter à Michillimakinac, & cet Officier accepta avec joye une si dangereuse Commission; mais ce ne fut qu'avec de grandes promesses, que M. de Frontenac pût engager dix-huit Canadiens à l'accompagner. M. de la Valtrie eut ordre de les escorter audelà de tous les passages dangereux avec vingt François, & quelques Iroquois Chrétiens, & il fallut encore donner aux uns & aux autres une grosse paye par jour. Les instructions, qui furent envoyées à M. de Lou-

vigny, portoit de se retenir dans tous les lieux, soit il commandoit, que ce qu'il falloit de François pour garder les Postes, & de faire descendre tous les autres avec le Convoi. D'Argenteuil fit heureusement son voyage; mais M. de la Valtrie fut attaqué au retour assez près de l'Isle de Montreal par un Parti d'Iroquois, qui le défirent. Il y fut tué lui-même avec trois François, un Iroquois de la Montagne fut pris, tous les autres se sauverent. **A**

Propositions  
de paix par  
un Capitaine  
Onneyouth.

Au milieu de ces hostilités il parut quelques lieux de paix. Le dixième de Juin TAREHA, Capitaine Onneyouth arriva à Montreal avec un Habitant de cette Ville, nommé St. AMOUR, qui étoit depuis quatre ans Prisonnier des Iroquois. Il proposa au Chevalier de Callieres l'échange de cet Homme avec un de ses Neveux, & lui présenta une Lettre du P. Milet, qui étoit toujours Captif à Onneyouth. Ce Religieux mandoit que Tareha étoit très-bien intentionné, & qu'on pouvoit ajouter foi à tout ce qu'il diroit.

Le Chevalier de Callieres l'envoya sur le champ à Quebec, où le Gouverneur Général lui accorda de bonne grace l'échange de son Neveu avec St. Amour. Ce bon accueil enhardit Tareha, il présenta au Comte de Frontenac des Colliers de la part des principales Cabannes, ou Familles d'Onneyouth, & en particulier de la sienne, dans laquelle il dit que le P. Milet étoit adopté. Enfin pour achever de convaincre le Général de la droiture de sa conduite, il lui donna avis de se tenir sur ses gardes, sur tout au temps de la moisson.

NERALE  
ir dans tous les  
ce qu'il falloit  
Postes ; & de  
es avec le Con-  
son voya-  
fut attaqué au  
Montreal par  
réfèrent. Il y fut  
nçois, un Iro-  
; tous les autres

és il parut quel-  
ixième de Juin  
youth arriva à  
de cette Ville,  
it depuis quatre  
Il proposa au  
ge de cet Hom-  
& lui présenta  
l étoit toujours  
ligieux mandoit  
intentionné, &  
à tour ce qu'il

l'envoya sur le  
verneur Géné-  
ce l'échange de  
Ce bon accueil  
a au Comte de  
a part des prin-  
s d'Onneyou  
, dans laquelle  
t adopté. Enfin  
e Général de la  
lui donna avis  
sur tout au tems

Il assura néanmoins que les Cantons n'étoient pas éloignés de la paix, que les Familles, qui l'avoient député, la souhaitoient avec ardeur depuis longtemps; que si elles avoient différend à la demander, c'étoit uniquement par la crainte de paroître devant leur Père justement irrité; qu'il s'étoit en fin risqué pour le bien public; qu'il avoit espéré que sa franchise feroit sa sûreté; qu'il voyoit bien qu'il ne s'étoit pas trompé, & que s'il étoit assez heureux pour réconcilier la Nation avec les François, son dessein étoit de venir chez eux passer le reste de ses jours avec ses Freres du Sault S. Louis.

Le Général étoit trop accoutumé à ces sortes de protestations, pour s'y laisser tromper, & le témoignage d'un Missionnaire, qui n'étoit pas en liberté, ne lui paroissoit pas une preuve suffisante de la sincérité de celle-ci. Il ne voulut pourtant point ôter toute esperance à Tareha; il lui répondit qu'encore que l'horrible perfidie des Onnontagués à l'égard du Chevalier d'Eau; & des autres François, qui étoient allés chez eux sous la sauvegarde du droit des Gens, & pour leur ramener les Iroquois revenus de France; & les cruautés inouïes journellement exercées dans tous les Cantons sur les Prisonniers François, l'autorisassent à user de représailles sur lui-même, il vouloit bien écouter encore un reste de tendresse pour des Enfans, qui ne méritoient plus ce nom; qu'il n'avoit donc rien à craindre, ni pour sa vie, ni même pour sa liberté; mais que, si tous les Cantons vouloient sincèrement entrer en négociation avec lui, ils se pressassent de lui envoyer des Députés; qu'il vouloit bien encore

Réponse du  
Général.

avoir patience jusqu'à la fin de Septembre ; mais que ce terme expiré , il n'écouteroit plus que sa juste indignation. Tareha promit d'être de retour dans ce tems - là , quelque chose , qui pût arriver , & reprit fort content le chemin d'Onneyouth.

Peu de jours après le Comte de Frontenac reçut une Lettre du P. BINNETEAU , Missionnaire des Abénaquis , lequel mandoit que la Flotte Angloise étoit partie de Baston , & le lendemain S. Michel , qui l'année précédente avoit été pris sur le chemin de Michillimakinac , arriva à Quebec. Il s'étoit sauvé de prison , sur l'avis , qu'on lui avoit donné qu'il étoit condamné au feu , & il rapporta que les Anglois avoient bâti un Fort à huit bastions dans la principale Bourgade d'Onnontagué ; que ce Fort avoit trois enceintes de palissades & que l'intention des Sauvages étoit que tout ce qui ne pouvoit pas porter les armes dans ce Canton , se réfugiât dans ces enceintes sous le canon du Fort , au cas , que les François fussent tentés d'y faire ce qu'ils avoient fait dans le Canton d'Agnier. Il ajouta que huit cent Iroquois étoient sur le point d'entrer en Campagne , pour empêcher nos Habitans de faire leur récolte ; que Tareha , qui avoit déjà donné cet avis , pouvoit bien avoir encore parlé sincèrement sur tout le reste , mais qu'assurément la Nation Iroquoise en général n'avoit jamais été plus éloignée de faire la paix , qu'elle l'étoit alors , quoique plusieurs Familles Onneyouthes parussent véritablement fort lasses de la guerre.

Huit cent Iroquois s'ap- Dans le tems même que S. Michel parloit ainsi , les huit cent Iroquois étoient déjà aux Cascades

Ca  
ven  
vin  
le C  
gui  
Sol  
de l  
côte  
Hon  
jusq  
Vau  
plus  
obli  
L  
més  
avec  
Gou  
prép  
étoie  
que l  
siège  
sur l  
& co  
coupe  
diffé  
hend  
Angl  
alors  
Les  
meme  
néanm  
qui av  
la No  
la part  
lonie e  
enac

ERALE  
de Septembre ;  
il n'écouteroit  
Tareha promit  
s-là , quelque  
prit fort content

e de Frontenac  
EAU , Mission-  
mandoit. que la  
e Baston , & le  
nnée précédente.  
de Michillima-  
'étoit sauvé de  
voir donné qu'il  
rapporta que les  
à huit bastions  
d'Onnontagué ;  
tes de palissades  
es étoit que tout  
es armes dans ce  
s enceintes sous  
ue les François  
ils avoient fait  
ajouta que huit  
oint d'entrer en  
nos Habitans de  
, qui avoit déjà  
n avoir encore  
este , mais qu'af-  
en général n'a-  
le faire la paix ,  
plusieurs Famil-  
citablement fort

Michel parloit  
étoient déjà aux  
Cascades

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 193  
Cascades à l'extrémité du Lac S. Louis. Le Gouverneur Général , sur l'avis , qu'il en reçut le vintunième de Juillet , fit partir en diligence le Chevalier de Vaudreuil avec cinq Compagnies des Troupes du Roy , & cent cinquante Soldats de recrue , qui venoient de lui arriver de France. Le Chevalier de Callieres de son côté avoit assemblé un Corps de sept à huit cent Hommes , & marcha en Personne à leur tête jusqu'aux Cascades ; mais ni lui , ni M. de Vaudreuil ne trouverent plus l'Ennemi , que plusieurs avis reçus coup sur coup avoient obligés de décamper.

Les Chefs de ce Parti furent d'abord informés de l'arrivée des trois Navires de France avec des Troupes. Ils sçurent ensuite que le Gouverneur de Montreal faisoit de grands préparatifs pour les venir attaquer , & ils étoient déjà instruits , ou ils le furent bientôt , que les Anglois ne songeoient point à faire le siège de Quebec. Ainsi ils craignirent d'avoir sur les bras toutes les Forces des François , & comprirent que , s'ils ne vouloient pas être coupés dans leur retraite , il ne falloit pas la différer d'un moment. En effet on n'appréhendoit déjà plus rien à Quebec de la part des Anglois , & huit cent Iroquois n'avoient pas alors de quoi effrayer la Colonie.

Les avis , qu'on avoit reçus du puissant armement , qui se faisoit à Baston , étoient néanmoins très-bien fondés ; mais le bruit , qui avoit couru que ces préparatifs regardoient la Nouvelle France , n'avoit été répandu de la part des Anglois , que pour tenir cette Colonie en échec , pour ôter au Comte de Frontenac jusqu'à l'envie de les aller inquiéter

1693.  
prochent de  
Montreal.

Ils se retirent  
sans rien faire.

Ce que devint  
la Flotte Angloise , qui menaçoit le Canada.

1693.

chez eux, & pour mieux cacher leur véritable dessein. Les trois Navires, qui venoient d'arriver à Quebec, avoient rencontré sur leur route un petit Bâtiment dépêché en France par le Comte de BLEMAC, Gouverneur Général des Isles de l'Amérique, qui leur avoit appris que la Martinique étoit attaquée par cinquante Vaisseaux, partie de l'Ancienne, & partie de la Nouvelle Angleterre: les trois mille Hommes, qui devoient faire irruption du côté de Montreal, ne parurent pas non plus. Ainsi la recolte se fit avec beaucoup de tranquillité, la moisson fut abondante, & la famine, qui commençoit à se faire sentir vivement, cessa tout à coup.

Arrivée d'un grand Convoi de Pelleteries à Montreal.

Pour comble de bonheur, le quatrième d'Août on vit arriver à Montreal deux-cent Canots chargés de Pelleteries, sous la conduite du Sieur d'Argenteuil. Ce grand Convoi portoit pour quatre-vingt mille francs de Castor, & les principaux Chefs des Nations du Nord & de l'Ouest y étoient en Personne. Dès que M. de Frontenac en eut reçu la nouvelle, il se rendit à Montreal, & y arriva escorté de ces mêmes Chefs, qui étoient allés au devant de lui jusqu'aux Trois Rivieres. Dès le lendemain il se tint un grand Conseil, où tout se passa à la satisfaction d'un chacun. L'Orateur Huron parla lontems, & fit un grand récit de toutes les Expéditions, que sa Nation avoit faites contre les Iroquois. Les autres se contenterent de dire qu'ils étoient venus pour entendre la voix de leur Pere, pour recevoir ses ordres, & pour le prier de leur faire donner à un prix modéré les marchandises, dont ils avoient besoin.

cher leur vérité, qui venoient être rencontré sur le péché en France Gouverneur Général qui leur avoit appartenu. par cinq l'Ancienne, & l'Autre : les trois ne firent irruption parurent pas non avec beaucoup de abondance, & la à se faire sentir

ur, le quatrième ontreal deux-cent es, sous la con- Ce grand Convoi de mille francs de Cas des Nations du t en Personne. Dès reçu la nouvelle, y arriva escorté de ent allés au devant res. Dès le lende- Conseil, où tout n chacun. L'Oras, & fit un grand ns, que la Nation uois. Les autres se étoient venus pour ere, pour recevoir e de leur faire don- marchandises, dont

Il n'étoit venu Personne de la part des Miamis, & le Gouverneur Général fut même informé qu'ils avoient reçu des présens des Anglois par l'entremise des Mahingans, & qu'ils leur avoient permis de venir traiter dans la Riviere S. Joseph. Il étoit d'une dangereuse conséquence de souffrir qu'on ouvrit cette porte au commerce des Anglois, aussi M. de Frontenac prit-il toutes les mesures, que sa grande expérience lui put fournir, pour empêcher les suites de cette négociation.

Il n'épargna rien non plus pour achever de s'attacher toutes les Nations, dont les Députés se trouvoient à Montreal; c'étoit-là son principal talent. Tous ces Sauvages partirent charmés de ses manieres, & comblés de ses présens. Il les fit suivre de près par un bon nombre de François sous la conduite du Chevalier de Tonti, qui commandoit toujours aux Illinois, & que ses affaires avoient obligé de descendre à Quebec. MM. de Courtemanche & de Mantet furent aussi de ce voyage, aussi bien que Nicolas Perrot, à qui le Général recommanda d'empêcher de gré, ou de force les Miamis de traiter avec les Anglois; M. d'Argenteuil, qui fut nommé Lieutenant de M. de Louvigny, & M. LE SUEUR, qui fut chargé de faire un Etablissement à Chagouamigon, & de renouveler l'alliance avec les Saulteurs & les Sioux.

M. de Frontenac, après avoir fait ces arrangements, se dispoit à partir de Montreal, lorsqu'un Exprès du Sieur Provôt, Lieutenant de Roy à Quebec, lui apporta des nouvelles de la Baye d'Hudson & de l'Acadie. Les premières portoient que le Fort de Sainte

M. de Frontenac empêcha les Miamis de trafiquer avec les Anglois.

Les Anglois reprennent le Fort Sainte Anne dans la Baye d'Hudson.



Anne dans le fond de la Baye d'Hudson avoit été pris par les Anglois au commencement de Juillet. Trois Navires de cette Nation avoient hyverné à soixante-dix lieues de ce Fort, dont ils s'étoient approchés, dès que la navigation avoit été libre.

Ils se doutoient bien que la garnison étoit foible; mais ils n'auroient jamais pu s'imaginer qu'il n'y restât que quatre Hommes, dont l'un étoit aux fers. Ce malheureux dans un accès de phrénésie avoit tué le Chirurgien du Fort: revenu à son bon sens, & fort troublé de l'action, qu'il avoit faite, il craignit que le P. DALMAS, Jesuite, qui seul en avoit été le témoin, ne le décelât, & la crainte d'être puni pour un crime involontaire, l'engagea à en commettre un, qui le rendoit coupable, il tua le Missionnaire. Il auroit peut-être poussé plus loin ses fureurs, si on ne s'étoit assuré de lui en l'enchaînant.

Belle retraite  
d: trois Fran-  
çois.

Les Anglois avoient débarqué quarante Hommes pour attaquer ce Fort. Les trois François en tuèrent d'abord deux, & obligèrent les autres à s'éloigner; mais ceux-ci ayant appris de quelques Sauvages l'état de la Place, & le nombre de ceux, qui la défendoient, eurent honte d'avoir reculé devant trois Hommes, toutefois ils leur firent l'honneur de leur en opposer jusqu'à cent. Nos Braves comprirent bien que leurs efforts seroient inutiles contre tant de Monde; mais ils ne voulurent pas se rendre. Ils laisserent leur Prisonnier dans le Fort avec quarante, ou cinquante milliers de Pelleteries, s'embarquerent, sans être aperçus, dans un Canot, & furent assez heureux pour gagner Quebec; où ils trouverent M. de

F  
Fron  
men  
une  
jette  
I  
sola  
arri  
la F  
qu'i  
la p  
qu'o  
brui  
mill  
ditio  
teur  
avoit  
Com  
coup  
L  
ceci  
le G  
n'éto  
enco  
qu'a  
remi  
à l'es  
Fran  
voier  
soit  
Rivi  
Hom  
Il fut  
sût tr  
sentie  
se dé  
Ve

ALE  
Hudson avoit  
commencement de  
tion avoient  
de ce Fort,  
que la navi-

garnison en  
jamais pu  
quatre Hom-  
malheureux  
tué le Chi-  
son sens, &  
oit faite, il  
esuite, qui  
décelât, &  
né involon-  
un, qui le  
tionnaire. Il  
ses fureurs,  
enchaînant.

é quarante  
es trois Fran-  
obligerent  
ax-ci ayant  
de la Place,  
éfendoient,  
t trois Hom-  
neur de leur  
s comprirent  
utiles contre  
uront pas se  
nier dans le  
e milliers de  
s être aper-  
lez heureux  
erent M, de

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 197  
Frontenac fort chagrin de ce que le retarde-  
ment des Vaisseaux de France avoit fait encore  
une fois manquer l'Expédition si souvent pro-  
jetée sur le Port Nelson.

1693.

Les nouvelles de l'Acadie étoient plus con-  
solantes. On mandoit au Général qu'il étoit  
arrivé à Balton quinze Navires de guerre de  
la Flotte, qui avoit attaqué la Martinique;  
qu'ils paroissoient en fort mauvais état; que  
la peste y avoit fait de grands ravages, &  
qu'on leur faisoit faire quarantaine; que le  
bruit étoit que les Anglois avoient perdu six  
mille Hommes dans cette malheureuse Expe-  
dition, outre un très-grand nombre de Déser-  
teurs, & que deux de leurs plus gros Navires  
avoient été coulés à fond par le canon du  
Comte de Blenac, qui en effet s'acquît beau-  
coup de gloire dans cette occasion.

Les Anglois  
obligés de se  
retirer de de-  
vant la Marti-  
nique en mau-  
vais ordre.

Le Chevalier de Villebon, qui mandoit  
ceci au Comte de Frontenac, ajoutoit que  
le Général Phibs avoit dit que, si la Flotte  
n'étoit pas revenue si délabrée, il auroit  
encore eu le tems de prendre Quebec, &  
qu'après que les Equipages se seroient un peu  
remis, il enverroit plusieurs Vaisseaux croiser  
à l'entrée du Fleuve S. Laurent; que deux  
François échappés des prisons de Balton l'a-  
voient assuré que ce même Général se dispo-  
soit à le venir attaquer dans son Fort de la  
Riviere de Saint Jean à la tête de huit-cent  
Hommes; mais qu'il ne le craignoit point.  
Il fut néanmoins fort heureux que cet avis se  
fut trouvé faux, ou que Phibs eût changé de  
sentiment; car il n'étoit nullement en état de  
se défendre.

Vers la fin de Septembre Tareha revint à

1693.

Une Iroquoise vient à Québec pour voir le Comte de Frontenac. Conversion & éloge de cette Femme.

Québec, suivant la parole, qu'il en avoit donnée, & il y amena une Femme Onneyouthé, que le seul désir de voir le Comte de Frontenac, dont elle avoit oui dire de si grandes choses, avoit engagé à faire ce voyage. Ce n'étoit pas tout-à-fait la Reine de Saba; mais l'Iroquoise étoit animée du même motif, que cette Princesse, & le Général François en fut tellement flatté, qu'il parut envisager dans cette Femme quelque chose de plus qu'une Sauvagesse. D'ailleurs cette Femme avoit rendu de grands services aux François Prisonniers dans son Canton, & c'étoit à elle, que le Pere Miller devoit la vie: ainsi le Comte de Frontenac avoit plus d'une raison de lui faire un favorable accueil. Elle méritoit encore quelque chose de plus, & Dieu donna à sa charité la même récompense, qu'en reçut autrefois celle du Centenier Corneille. Il l'éclaira comme lui des lumières de l'Evangile. Elle fut baptisée sous le nom de SUSANNE, & je l'ai vue en 1708. au Saunt S. Louis, où elle est morte dans une heureuse vieillesse, après avoir lontems édifié cette Bourgade par la constante pratique de toutes les vertus Chrétiennes.

Propositions de Tarcha.

Ce fut sans doute à la considération que le Comte de Frontenac reçut assez bien Tarcha, quoiqu'il fût extrêmement choqué des propositions, que lui fit ce Sauvage. Après d'assez mauvaises excuses de ce que son Canton n'avoit pas envoyé au Général des Députés pour traiter de la paix, rejetant la faute sur les Anglois, qui avoient, dit-il, empêché les Onneyouths de suivre les sentimens de leur cœur, il osa bien le prier d'envoyer lui-

DE  
même  
même  
cette p  
On  
telle o  
neur,  
dont  
crainte  
tiere:  
soit en  
ne par  
il lui f  
disant  
part le  
ne tar  
de n'a  
tions,  
France  
perfid  
Tarch  
menac  
ce fut  
tenue  
quelqu  
entren  
quelqu  
roient  
& les  
Tonti  
une ru  
déjà tu  
deux o  
Mai  
Gouve  
toute  
qu'il e

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 199  
même les Ambassadeurs à Orange, où ces  
mêmes Anglois vouloient absolument que  
cette grande affaire se négociât.

1693.

On peut juger de l'indignation, qu'une  
telle conduite excita dans le cœur du Gouver-  
neur, qui se voyoit joué par une Nation,  
dont il s'étoit toujours flatté d'être estimé &  
craint. Il ne la fit pourtant pas éclater toute en-  
tière: il parut même persuadé que Tareha pen-  
soit en son particulier beaucoup mieux, qu'il  
ne parloit au nom de ceux, qui le dépuoient:  
il lui fit des présens, & le congédia en lui  
disant, qu'il vouloit bien prendre en bonne  
part les excuses des Onneyouths; mais qu'il  
ne tarderoit pas à faire repentir les Cantons  
de n'avoir pas profité des favorables disposi-  
tions, où il étoit à leur égard à son arrivée de  
France, & d'avoir ajouté l'insolence à la  
perfidie.

Réponse du  
Comte de  
Frontenac.

Tareha comprit pourtant bien que cette  
menace n'étoit encore que conditionnelle, &  
ce fut moins la conduite, que le Général avoit  
tenue à son égard, qui le fit juger ainsi, que  
quelques expressions radoucies, dont il avoit  
entremêlé ses reproches. Il y avoit cependant  
quelque lieu de croire que ces menaces ne se-  
roient point sans effet, parce que les Illinois  
& les Miamis, animés par le Chevalier de  
Tonti & le Sieur de la Forêt, faisoient alors  
une rude guerre aux Iroquois, & leur avoient  
déjà tué plus de quatre-cent Hommes depuis  
deux ou trois ans.

Pourquoi il  
differe de  
pousser les  
Iroquois à  
bout.

Mais ce qui engageoit principalement le  
Gouverneur Général à ne pas rompre encore  
toute négociation avec ces Sauvages, c'est  
qu'il entretenoit parmi eux des correspondan-

Zèle & bons  
offices de trois  
Sauvages.

ces secrettes, dont il étoit bien aise de voir quel seroit le succès, avant que de prendre un dernier parti. Son fidèle Oursouharé, qui s'étoit retiré depuis peu parmi les Iroquois Chrétiens de la Montagne, faisoit de fréquens voyages dans son Canton, & n'omettoit rien de ce qu'il jugeoit plus propre à disposer les esprits à se rapprocher des François; d'ailleurs Garakonhié vivoit encore, & quoique servant Chrétien, il étoit resté à Onnontagué, où l'on estimoit sa présence nécessaire pour profiter des occasions, qui se présentoient de rétablir la bonne intelligence entre nous & ses Compatriotes. Ce vénérable Vieillard dénué de tout secours spirituel au milieu de cette Babylone, ne laissa jamais ralentir sa piété, ni son zèle, & par le soin, qu'il prit toujours de ménager son crédit, comme un autre Daniel, il trouva plus d'une fois le secret de faire échouer les intrigues des Anglois, qui sans cela nous auroient souvent réduits à de fâcheuses extrémités.

Je n'ai pu sçavoir si Teganislorens étoit dès-lors Chrétien; car il est certain qu'il l'a été, & qu'il est mort au Sault S. Louis. Mais il étoit encore au tems, dont je parle, à Onnontagué; où il secondoit parfaitement les bons desseins de Garakonhié, & l'on peut assurer que la Nouvelle France fut en partie redevable aux bons Offices de ces trois Sauvages de ce que ses Campagnes & ses Habitations ne furent pas continuellement inondées de Partis Ennemis.

Conduite des Anglois & des Iroquois à notre égard.

A cela près les Cantons continuerent à suivre pendant quelques années le plan de conduite, dont ils ne s'étoient point écartés de-

GENERALE  
it bien aise de vois  
ant que de prendre  
de Oureouharé, qui  
parmi les Iroquois  
ne, faisoit de fré-  
anton, & n'omet-  
it plus propre à dis-  
cher des François ;  
oit encore, & quoi-  
toit resté à Onnon-  
présence nécessaire  
as, qui se présen-  
intelligence entre  
Ce vénérable Vieil-  
spirituel au milieu  
a jamais ralentir sa  
le soin, qu'il prit  
crédit, comme un  
is d'une fois le se-  
ignes des Anglois,  
souvent réduits à  
ganisflorens étoit  
t certain qu'il l'a  
ult S. Louis. Mais  
t je parle, à On-  
parfaitement les  
hié, & l'on peut  
nce fut en partie  
e ces trois Sauva-  
s & ses Habita-  
llement inondées  
ntinuerent à sui-  
s le plan de con-  
point écartés de-

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 201  
puis le commencement de la guerre, & qui  
consistoit à négocier de tems en tems, sans  
jamais rien conclure, & à nous harceler sans  
cesse ; mais à s'arrêter, lorsqu'ils étoient le  
plus en état de nous faire du mal. Les Anglois  
de leur côté ne discontinuoient point de leur  
dire que tôt ou tard ils détruiraient la Colonie  
Françoise. & c'étoit principalement pour les  
entretenir dans cette pensée, que chaque année  
ils faisoient courir le bruit d'un grand arme-  
ment pour assieger Quebec.

1693.

S'ils aprenoient que quelques-uns de ceux,  
qui nous étoient sincèrement affectionnés  
dans les Cantons, se donnoient des mouve-  
mens pour porter la Nation à faire la paix,  
ils n'épargnoient rien pour inspirer aux autres  
de la défiance contre eux, ou bien ils offroient  
leur médiation, qu'ils sçavoient bien que  
nous n'accepterions pas, & cela pour faire ac-  
croître à la Multitude que nous n'agissions pas  
de bonne foi. Ils engageoient ensuite quelque  
Chef de reputation à lever un Parti de guerre,  
qui étoit aux plus Pacifiques toute envie de  
s'accommoder.

La raison pourquoi nous ne voulions point  
entendre à les recevoir comme Arbitres, est  
qu'ils vouloient toujours se rendre les Maîtres  
des conditions, & ils faisoient aisément passer  
notre refus pour une preuve que nous ne son-  
gions qu'à les tromper. Ainsi assurés du plus  
grand nombre des principaux Chefs, ils s'em-  
barrassoient assez peu des avances, que fai-  
soient quelquefois nos plus zélés Partisans  
auprès du Général François, & ils en tiroient  
même cet avantage que ces avances se trou-  
vant sans effet, ceux, qui les avoient faites,

1693.

nous devenoient quelquefois suspects. Enfin ils avoient trouvé le secret de faire naître à toute la Nation le désir d'attirer chez eux tout le commerce des Pelleteries, en lui faisant entrevoir le grand profit, qui lui en reviendrait. De-là naissoient toutes les intrigues des uns & des autres pour nous débaucher nos Alliés, dont il y avoit toujours quelques-uns, qui se laissoient gagner, ou surprendre.

J'ai déjà observé néanmoins, & il ne faut point perdre ceci de vûe pour comprendre toute la suite des manœuvres des Iroquois, si opposées en apparence les unes aux autres, que ces Sauvages n'autoient pas vû tranquillement les Anglois seuls Maîtres de tout le Canada. Ils n'ignoroient point ce qu'ils auroient à craindre de leur part, s'ils n'avoient plus de Concurrens, & ils ne prétendoient dans le fond que tenir la balance dans une espèce d'équilibre entre deux Nations, dont la jalousie mutuelle les faisoit rechercher de toutes les deux, & produisoit leur sûreté.

Les Anglois eux-mêmes étoient fort heureux d'avoir cette barriere à nous opposer; car ils ne pouvoient assurer la tranquillité de leurs Colonies, toutes puissantes qu'elles étoient, qu'en nous donnant de l'occupation de ce côté-là, tandis que les Sauvages voisins de l'Acadie, étroitement unis avec nous par le lien de la Religion, troubloient sans cesse le repos de la Nouvelle Angleterre, & que les dissensions domestiques de la Nouvelle York expoisoient cette Province au danger de passer sous la domination Françoisé.

Comment M.  
de Frontenac  
en profitoit.

Cette politique de deux Nations trop fieres pour s'estimer mutuellement, & trop remuan-

NERALE

suspects. Enfin ils  
faire naître à toute  
chez eux tout le  
en lui faisant en-  
lui en reviendrait.  
intrigues des uns  
aucher nos Alliés,  
quelques-uns, qui se  
rendre.

oins, & il ne faut  
pour comprendre  
des Iroquois, si  
unes aux autres,  
r'pas vû tranquil-  
Maîtres de tout le  
oint-ce qu'ils au-  
rt, s'ils n'avoient  
ne prétendoient  
balance dans une  
aux Nations, dont  
oit rechercher de  
oit leur sûreté.

étoient fort heu-  
à nous opposer ;  
er la tranquillité  
puissantes qu'elles  
nt de l'occupation  
es Sauvages voi-  
nt unis avec nous  
troubloient sans  
de Angleterre, &  
nes de la Nouvelle  
ince au danger de  
rançoise.

Nations trop fieres  
, & trop remuan-

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 169  
tes pour demeurer en bonne intelligence plus  
lontems, que ne le demandoient leurs inté-  
rêts, n'étoit plus un mystère pour ceux, qui  
avoient quelque part aux affaires de la Nou-  
velle France. M. de Frontenac la connoissoit  
mieux que Personne, & si d'une part elle l'obli-  
geoit à se tenir continuellement sur ses gardes,  
elle le rassuroit de l'autre, & l'engageoit à  
prêter l'oreille aux propositions des Iroquois,  
toutes les fois, qu'ils lui envoyoit des Dépu-  
tés, avec qui il pût traiter, sans exposer la  
dignité de son caractère. Outre que par-là  
il retiroit toujours quelques Prisonniers : il  
gagnoit ordinairement quelques mois de trê-  
ve, dont il profitoit pour donner aux Habi-  
tans le moyen de respirer, d'ensemencer leurs  
terres & de faire leurs récoltes. Enfin les Dé-  
putés des Iroquois sortoient rarement de chez  
lui sans concevoir de l'estime, & se sentir mê-  
me de l'attachement pour sa Personne.

Ainsi au commencement de l'année 1694. Les Iroquois  
deux Onnontagués étant venus à Montreal font de nou-  
pour demander à M. de Callieres si les Dépu- veau mine da  
tés des cinq Cantons, qui, ajoutèrent ils, vouloir la  
étoient déjà en chemin, seroient bien reçus à paix.  
prier leur Pere Ononchio de leur accorder la  
paix ; ce Gouverneur, qui étoit instruit des  
intentions de son Général, leur répondit qu'ils  
seroient écoutés, s'ils se presentoient ; mais  
qu'il doutoit fort qu'ils se presentassent. Ils se  
retirerent avec cette réponse, & il se passa en-  
suite près de deux mois, sans qu'on entendit  
parler de rien. M. de Callieres n'en fut nul-  
lement surpris ; toutefois, pour ne manquer à  
rien de ce qui dépendoit de lui, il jugea à pro-  
pos d'envoyer quelques Partis du côté de la



1694.

Nouvelle York, afin de voir si, par le moyen des Prisonniers, qu'on feroit sur les Iroquois, il ne découvreroit point les véritables causes de l'envoi de leurs premiers Députés, ou du retardement des Seconds.

On est averti de se défier d'eux.

Le vingt-troisième de Mars deux Agniers vinrent à Montreal faire les excuses de Teganissorens, qui devoit être le Chef de la Députation, & dirent qu'il falloit s'en prendre aux Anglois, si les Cantons avoient manqué à leur parole. Ils furent d'autant plus mal reçus, que des Sauvages de l'Acadie avoient averti M. de Frontenac de se défier des Iroquois, qui ne vouloient que gagner du tems & l'endormir, que leur dessein étoit même de le poignarder, lui & le Chevalier de Callieres dans un Conseil, où ils se trouveroient en grand nombre; d'avoir dans le voisinage de Montreal de nombreux Partis tout prêts à fondre sur la Colonie étonnée, & destituee de Chefs; de porter par tout le fer & la désolation; & d'introduire ensuite les Anglois dans le Pays.

Députés des Iroquois à Quebec.

Il y avoit sans doute à rabattre de ce projet; mais la prudence exigeoit qu'on se tint sur ses gardes, & le manque de parole des Iroquois donnoit à penser. Cependant au mois de May Teganissorens arriva à Quebec avec huit Députés. C'étoit le tems des semences, & cette circonstance fit dissimuler au Gouverneur Général le peu de fond, qu'il faisoit sur cette Députation. Il donna aux Ambassadeurs une audience publique avec beaucoup d'appareil, & jamais on ne parla mieux de part ni d'autre. Le bon cœur de Teganissorens parut, non-seulement dans la Harangue, qu'il fit dans

NERALE  
si, par le moyen  
sur les Iroquois,  
véritables causes  
Députés, ou du

ars deux Agniers  
excusés de Tega-  
Chef de la Dépu-  
s'en prendre aux  
voient manqué à  
tant plus mal re-  
l'Acadie avoient  
se défier des Iro-  
ne gagner du tem-  
lein étoit même  
Chevalier de Cal-  
s. Le trouveroient  
dans le voisinage  
artis tout prêts à  
née, & destituée  
nt le fer & la dé-  
suisite les Anglois

attre de ce pro-  
oit qu'on se tint  
de parole des Iro-  
ndant au mois de  
Quebec avec huit  
mences, & cette  
Gouverneur Gé-  
soit sur cette Dé-  
ssadeurs une au-  
p d'appareil, &  
part ni d'autre.  
ns parus, non-  
, qu'il fit dans

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 205  
cette Assemblée, mais encore dans les entre-  
tiens particuliers, qu'il eut avec M. de Fron-  
senac, à qui il présenta des Colliers de la  
part de Garakontié.

Le Général le caressa beaucoup, le pria  
d'assurer Garakontié de sa reconnaissance &  
de son estime, & joignit à toutes ces amitiés  
de fort beaux présens pour tous les deux; mais  
persuadé que, ni l'un, ni l'autre n'entroient  
dans les Conseils de la Nation, où se trou-  
voient les Anglois, il ne comprit que sur leur  
affection sincère, sans se flatter que leur crédit  
fût assez grand pour amener la Nation entière  
à une réconciliation parfaite. Il prolongea  
ensuite le séjour des Députés autant qu'il étoit  
nécessaire pour donner aux Habitans le loisir  
d'ensemencer leurs Terres, & ce délai eut  
encore un autre effet, qui ne fut pas moins  
avantageux à la Colonie.

M. de Louvigny avoit sujet de craindre  
une rupture avec nos Alliés des Contrées du  
Nord & de l'Ouest, à qui les Iroquois ne  
cessoient d'insinuer que les François vouloient  
conclure un accommodement avec les Can-  
tons, sans se mettre en peine de ménager leurs  
intérêts. Tout ce qu'il avoit pu gagner sur  
leur esprit, avoit été d'engager les principaux  
Chefs de ces Nations à s'éclaircir par eux-  
mêmes de la vérité; ces Chefs étoient partis  
pour Québec, & ils y arrivèrent deux jours  
après le départ des Députés Iroquois. M. de  
Frontenac ayant sçu d'eux-mêmes le sujet de  
leur voyage, envoya un Exprès à Teganisso-  
rens pour le prier de revenir à Québec; il y  
accourut sur le champ, il vit les Chefs de nos  
Alliés, & ceux-ci, après l'avoir entendu



parler, comprirent que les Iroquois n'avoient en vûe, que de leur faire prendre le change, d'empêcher leurs Partis de courir sur l'Ennemi commun, & de les brouiller avec les François, pour avoir meilleur marché des uns & des autres.

M. de Frontenac tenta inutilement le rétablissement de Catarocouy.

Il ne tint pas au Gouverneur Général, qu'il ne tirât encore de la Députation de Teganifforens un autre avantage, qui ne lui paroissoit pas moins essentiel, quoique tout le Monde ne fût pas de son avis: c'étoit le rétablissement du Fort de Catarocouy. Teganifforens lui en avoit fait la première proposition, & peut-être le Général la lui avoit-il suggérée lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il saisit cette ouverture avec toute l'ardeur, dont il étoit capable, & qu'il ne différa pas d'un moment les préparatifs d'une Entreprise si désirée depuis lontems. Il fit travailler avec une extrême diligence à un grand Convoi, qui devoit conduire dans ce Poste une Garnison, des Ouvriers, des munitions, & tout ce qui étoit nécessaire à un Etablissement, dont il prétendoit faire le boulevard de la Colonie. Il en donna le Commandement au Chevalier de Crisafy; mais cet Officier étant sur le point de s'embarquer, reçut un ordre de désarmer.

Ce qui fait échouer ce projet.

La cause de ce changement fut l'arrivée de M. de Serigny à Montreal, où étoit le Gouverneur Général, avec une Commission du Roy pour la levée d'un Détachement considérable destiné à une Entreprise sur le Port Nelson. La Cour avoit toujours fort à cœur cette Expédition, & en avoit chargé Serigny lui-même, & d'Iberville son Frere. Il n'y avoit pas un moment à perdre: si on ne vouloit pas

DE  
faire  
& il f  
Hom  
valier  
diens  
à Ser  
vel o  
Peu  
toient  
Prison  
qu'il  
avec  
qu'ils  
Natio  
la fin  
de Pel  
il se d  
l'avis  
Au  
avoit  
revint  
avoit  
deux  
la dé  
croyoi  
tres D  
Goyog  
La seu  
tenac  
ter fav  
les Ch  
dience  
Ouv  
mença  
étoit  
çois: j

faire manquer pour la troisième fois ce projet, & il fallut pour cela prendre une partie des Hommes, qui devoient accompagner le Chevalier de Crisafy. On donna six-vint Canadiens & quelques Sauvages du Sault S. Louis à Serigny, le reste fut congédié jusqu'à nouvel ordre.

Peu de tems après deux François, qui s'étoient sauvés d'Onnontagué, où ils étoient Prisonniers, assurèrent M. de Frontenac, qu'il ne falloit plus compter d'avoir la paix avec la Nation Iroquoise; le Général crut qu'ils étoient mal informés, & les Chefs des Nations de l'Ouest & du Nord étant arrivés à la fin du mois d'Août avec un grand Convoy de Pelleteries conduit par M. de Louigny, il se donna bien de garde de leur faire part de l'avis, qu'il venoit de recevoir.

Au bout de quinze jours Oureouharé, qui avoit accompagné Teganissorens à son retour, revint avec treize Prisonniers François, qu'il avoit délivrés, & parmi lesquels étoient les deux Hertels, pris deux ans auparavant dans la déroute de M. de la Gemeraye, & qu'on croyoit morts; mais il n'amenoit point d'autres Députés, que ceux de son Canton de Goyogouin, & de celui de Tsonnonthouan. La seule considération, que le Comte de Frontenac avoit pour leur conducteur, les fit écouter favorablement, & le Général voulut que les Chefs de nos Alliés fussent présens à l'audience, qu'il leur donna.

Oureouharé, qui portoit la parole, commença par présenter un Collier, dont le sens étoit qu'il avoit brisé les fers de treize François: il en présenta ensuite d'autres pour man-

Nouvelles  
négociations  
avec les Iro-  
quois.

1694.

quer que les Cantons , dont on voyoit les Députés , s'apercevant que la négociation de Teganifforens tiroit trop en longueur , & sachant qu'elle étoit traversée par les Anglois , avoient pris les devants , & chargé leurs Envoyés de prier leur Pere de ne pas s'impatienter , de l'assurer qu'ils vouloient , à quelque prix que ce fût , rentrer dans ses bonnes graces , & le conjuroient de suspendre encore pour quelque tems sa hache.

Derniere réponse de M. de Frontenac. Le Général leur demanda s'ils ne compoient point de comprendre toutes les Nations dans le Traité , dont il s'agissoit , & cette demande les embarrassa. Ils confererent quelque tems entr'eux , & répondirent ensuite d'une maniere assez ambiguë. Le P. Bruyas Supérieur des Missions , qui leur servoit d'Interprète , les pria de s'expliquer plus nettement , & leur trouble augmenta. Alors le Comte de Frontenac leur dit qu'il acceptoit le premier Collier , & qu'il revoit avec plaisir ses Enfants , qu'il avoit pleurés , comme morts ; qu'il sçavoit bon gré aux Députés des deux Cantons de leur empressement à lui protester de leur fidélité ; mais qu'il ne recevoit point les autres Colliers , par lesquels on prétendoit arrêter son bras , & qu'il alloit incessamment frapper , si on ne se hâtoit point de lui rendre une réponse précise sur tout ce qu'il avoit déclaré à Teganifforens.

Il renvoie les Députés fort contents.

Il les regala ensuite magnifiquement , & pendant le festin , reprenant ces manieres noblement affables , qui lui réussissoient presque toujours , il s'étudia à bien convaincre les Goyogouins & les Tsonnonthouans qu'il souhaitoit la paix , mais plutôt pour eux-mêmes ,

que pour lui, & en Pere, qui ne châtie ses Enfans qu'à regret. Il rassembla au bout de quelques jours tous les Sauvages, & fit paroître beaucoup de ressentiment de ce que Tegannissorens n'étoit pas revenu au tems, qu'il lui avoit marqué, & plus encore de ce que l'on avoit consulté les Anglois, qui ne regardant que leur intérêt propre, ne pouvoient que déconseiller la paix. Il ajouta qu'il ne seroit pas lontems la dupe de l'irrésolution & de l'inconstance des Cantons; que lui & ses Alliés alloient tout de bon recommencer la guerre, & qu'ils la feroient plus vivement que jamais.

Les Députés, qui ne s'étoient pas attendu à cette menace, voulurent lui inspirer de la défiance de ses Alliés; mais il prit leur défense, & protesta qu'il ne sépareroit jamais leurs intérêts des siens. Il ne laissa point d'écouter assez tranquillement quelques reproches, que les Hurons & les Iroquois se firent mutuellement, voulant voir sans doute, s'il ne pourroit pas en tirer quelques lumières sur la conduite des Premiers, auquel il ne s'étoit jamais fié que médiocrement; mais après une assez vive altercation, qui ne lui apprit que ce qu'il sçavoit déjà, il imposa silence aux deux Parties. Il dit ensuite aux Iroquois qu'il feroit lentement ses préparatifs, afin de leur donner le tems de se ranger à leur devoir; mais que s'ils continuoient d'abuser de sa patience, il leur feroit sentir qu'autant il étoit bon Pere, & Allié fidèle, autant ils le trouveroient Ennemi redoutable, s'ils poussaient sa patience à bout. Il parla sur le même ton aux autres Sauvages en particulier, & il les

1694.

Retour du P.  
Milet & de  
Tareha.

congédia tous chargés de présens, & pleins d'estime pour sa Personne.

Sur la fin d'Octobre le P. Milet arriva à Montreal, après cinq ans d'un esclavage, dont il avoit passé une bonne partie dans l'attente continuelle du supplice destiné aux Prisonniers de guerre, & il donna avis au Gouverneur Général que Tareha le suivoit de près, avec les Députés du Canton d'Onneyouth. Ils débarquerent en effet peu de jours après, & ils furent très-mal reçus: peu s'en fallut qu'on ne les traitât comme des Espions. M. de Frontenac se radoucit néanmoins un peu sur le témoignage du Missionnaire, auquel Tareha avoit effectivement rendu de bons services durant sa captivité, & quoiqu'il commençât à croire ce que les Abénaquis lui avoient mandé, que toutes ces négociations ne tendoient qu'à l'amuser, il fit réflexion qu'elles ne lui avoient pas été inutiles, en ce qu'elles avoient procuré quelque repos aux Habitans de la Colonie.

Raisons, qui engageoient le Général à traiter avec les Iroquois.

D'ailleurs c'étoit une nécessité pour lui, de faite au moins semblant de s'y prêter, ou d'aller attaquer les Iroquois avec des Forces capables de les détruire, & il s'en falloit bien qu'il en eût de suffisantes pour une pareille Expédition. J'ai déjà dit que les Anglois avoient construit un Fort à Onnontagué, & cette Place étoit en très-bon état. Les Iroquois pouvoient dans un besoin mettre sur pied trois mille Hommes, & le Gouverneur de la Nouvelle York n'avoit garde de les voir partir, faute d'être secourus.

M. de Frontenac ne pouvoit compter que sur deux mille Hommes au plus, y compris

DE  
les T  
domic  
de dé  
étroie  
bien c  
tourna  
au me  
dont l  
général  
étoit  
venom  
avoien  
penda  
tenir  
Les  
beau  
de la p  
valier  
ces sur  
de ces  
timide  
entrer  
avec l  
étonne  
vent a  
compte  
sur le  
confian  
rens ét  
avoit r  
les reti  
Les  
deux d  
mois d  
de la N  
& ce



les Troupes, les Milices, & les Sauvages domiciliés; la prudence ne permettant pas de dégarnir les Postes les plus exposés, qui étoient en assez grand nombre. Ainsi tout bien considéré on avoit beaucoup fait en détournant les grands Partis, qui auroient pu au moins ravager les Campagnes; malheur dont la suite inévitable auroit été une disette générale. Or la cessation des grandes hostilités étoit le fruit des négociations, dont nous venons de parler, & les petits Partis, qui avoient paru en Campagne de part & d'autre pendant ce tems là, n'avoient servi qu'à nous tenir continuellement sur nos gardes.

Les Anglois de Baston ne jouissoient pas à beaucoup près d'une aussi grande tranquillité de la part des Nations Abénaquises. Le Chevalier Phibs avoit fondé de grandes espérances sur le Fort de Pemkuit, situé au milieu de ces Sauvages, & d'abord à force de les intimider, il en avoit engagé quelques-uns à entrer en quelque sorte d'accommodement avec lui. Il y avoit d'autant moins lieu de s'en étonner, que ces Sauvages se voyoient souvent assez abandonnés des François, qui comptoient un peu trop sur leur affection, & sur le crédit de ceux, qui avoient gagné leur confiance; de plus quelques-uns de leurs Parens étoient Prisonniers à Baston, & il n'y avoit rien, à quoi ils ne fussent disposés pour les retirer des mains des Anglois.

Les choses étoient même allées si loin, que deux de leurs Chefs s'étoient engagés dès le mois de May à conclurre avec le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre un Traité de paix, & ce Général, après avoir reçu des otages,

Quelques  
Abénaquis  
traitent avec  
les Anglois.

1694.

s'étoit rendu en Personne à Pemkuit, pour accélérer la conclusion d'une affaire qu'il regardoit avec raison, comme un coup de Parti. Il y auroit apparemment réussi sans la diligence du Sieur de Villieu, qui s'étoit si fort distingué au siège de Quebec, & qui commandoit alors une Compagnie dans ces Quartiers-là.

Le Sieur de Villieu rompt la négociation.

Dans le tems, que le Chevalier Phibs se tenoit le plus assuré de mettre enfin son Gouvernement hors de toute inquiétude de la part de si dangereux Voisins, Villieu, secondé de M. THURY, Missionnaire à Pentagoët, trouva le secret de regagner un Chef Malecites, nommé MATAOUANDO, qui s'étoit déjà déclaré pour la paix, leva un Parti de deux-cent cinquante Sauvages des environs de Pentagoët. & de la Riviere de S. Jean, se fit joindre par les Abénaquis de la Mission du P. BIGOT l'Ainé, se mit à la tête de tous ces Braves, n'ayant avec lui qu'un seul François, & les mena sur la Riviere de Pescadoué au milieu des Habitations Angloises, & à douze lieues seulement de Baston.

Expédition hardie & heureuse de cet Officier.

Il y avoit en cet endroit-là deux Forts un peu éloignés l'un de l'autre : les Abénaquis se chargerent d'en attaquer un, Villieu avec les Malecites & les Micmacs marcha contre l'autre, & ils furent emportés en très-peu de tems. Deux-cent trente Anglois y périrent, cinquante, ou soixante maisons furent brûlées, & un si heureux succès ne coûta pas un Homme aux Vainqueurs, un seul y fut blessé. Mataouando combattit toujours aux côtés du Commandant François, & se distingua beaucoup.

Les Abénaquis avoient pour Chef un nom

DE  
né TA  
actions  
ment à  
conten  
de vale  
sa Tro  
en faiso  
pied d'  
plein jo  
coup n  
doué,  
à ses co  
bales de  
il forç  
jusqu'a

Ces  
Cheval  
avoit de  
avec les  
sécurité  
brusque  
ston se  
fort gra  
& autar  
Populac  
pour ob  
front, &  
ils prit

Dès c  
avec qu  
remette  
vés à l'a  
les rega  
d'une h  
& après  
cure, a

ERALE  
emkuit, pour  
affaire, qu'il  
un coup de  
réussi sans la  
qui s'étoit si  
rebec, & qui  
gnie dans ces

Cher Phibs se  
fin son God-  
ade de la part  
, secondé de  
Pentagoët,  
Chef Male-  
, qui s'étoit  
un Parti de  
des environs  
S. Jean, se  
a Mission du  
de de tous ces  
ul François,  
Pescadoué au  
, & à douze

ux Forts un  
Abénaquis se  
lieu avec les  
contre l'au-  
peu de tems.  
nt, cinquante  
âlés, & un  
Homme aux  
Mataouando  
commandant  
p.  
est un nom

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 213  
né TAXOUS, déjà célèbre par plusieurs belles  
actions, & recommandable pour son attachement  
à nos intérêts. Ce brave Homme non content  
de ce qu'il venoit d'exécuter avec tant de  
valeur, choisit quarante des plus lestes de  
sa Troupe, & après trois jours de marche,  
en faisant un assez long détour, arriva au  
pied d'un Fort près de Balton, & l'attaqua en  
plein jour. Les Anglois s'y défendirent beau-  
coup mieux, qu'ils n'avoient fait à Pesca-  
doué, Taxous y eut deux de ses Neveux tués  
à ses cotés, & reçut lui-même jusqu'à douze  
bales de mousquet dans ses habits; mais enfin  
il força la Place, & alla ensuite faire le dégât  
jusqu'aux portes de la Capitale.

Ces hostilités irritèrent d'autant plus le  
Chevalier Phibs, que sur les assurances, qu'il  
avoit données d'un accommodement prochain  
avec les Sauvages, tout le Pays étoit dans une  
sécurité parfaite, & qu'après des irruptions si  
brusques & si peu attendues, le Peuple de Bas-  
ton se souleva contre lui. Il n'avoit pas une  
fort grande autorité dans son Gouvernement,  
& autant pour se soustraire à la fureur d'une  
Populace mutinée, qui le méprisoit, que  
pour chercher les moyens de se venger de l'af-  
front, qu'il venoit de recevoir des Sauvages,  
ils prit le parti de passer à Pemkuit.

Dès qu'il y fut arrivé, il envoya dire à ceux,  
avec qui il avoit traité, qu'ils eussent à lui  
remettre deux des leurs, qui s'étoient trou-  
vés à l'attaque du premier Fort, sinon, qu'il  
les regarderoit tous comme étant Complices  
d'une hostilité faite contre le droit des Gens,  
& après les paroles données de n'en faire au-  
cune, ajoutant qu'il étoit à Pemkuit en état de

1694.

Belle action  
d'un Abéna-  
qui.

Soulevement  
à Balton.

Ce qui se  
passe entre le  
Chevalier  
Phibs & les  
Sauvages,  
Alliés des  
François.

1694.

se venger de cette perfidie. Ces menaces n'embarrasserent pas peu les Sauvages ; ils avoient donné des otages au Général Anglois, leurs Parens, étoient Prisonniers à Baston, & ces considérations n'étoient que trop capables de les porter à tout pour appaiser le Chevalier Phibs, qui de son côté leur auroit fait un pont d'or pour les regagner, sauf à les trahir ensuite.

Ceux-ci sont ébraulés.

Il y avoit plus, depuis longtemps on leur promettoit de grands secours de France, & ces secours ne paroissent point : ils ne pouvoient pas même espérer de les recevoir sitôt, parce que les Navires François, qui étoient arrivés aux Côtes de l'Acadie, après s'être avancés jusqu'à la Rivière de S. Jean, avoient reviré de bord avec une précipitation, qui marquoit une grande supériorité de Forces de la part des Anglois. Tout cela fit faire aux Sauvages de sérieuses réflexions, & ils balancerent assez longtemps sur le parti, qu'ils devoient prendre. A la fin le plus grand nombre fut d'avis d'envoyer faire au Gouverneur de la Nouvelle Angletterre des excuses pour le passé, & l'assurer qu'à l'avenir il n'auroit plus aucun sujet de se plaindre d'eux.

Un de leurs Missionnaires les empêche de traiter avec les Anglois.

Cette démarche les auroit infalliblement perdus, & nous avec eux. Rien n'étoit plus capable de faire connoître leur foiblesse & la nôtre aux Anglois, qui n'auroient pas manqué de s'en-prévaloir pour engager ces Peuples de manière à ne pouvoir plus reculer. Mais M. Thuri, qui fut averti à propos de ce qui se tramoit, fut assez heureux pour rassurer les plus timides, & pour faire comprendre à tous l'abyme, où ils alloient se précipiter, en se jettant ainsi entre les bras d'une

DE  
Nation  
mauva  
mal, p  
bien tr  
faire u  
entiere  
appuyé

Il le  
qu'on l  
recueil  
semés  
lieux,  
les Ang  
de Vil  
de le f  
M. de  
qu'ils  
quis di  
part à  
le Gou  
suivre  
veller  
tions c

Tan  
nés da  
gnée d  
d'Hud  
sensibl  
verent  
rese le  
couru  
ils tro  
rent le  
nuic s  
par Te  
cette E

Nation, dont ils avoient si souvent éprouvé la mauvaise foi, à laquelle il avoient fait trop de mal, pour être en droit de s'attendre à en être bien traités, & qui les craignoient assez pour se faire un point de politique de les exterminer entièrement, dès qu'ils ne les verroient plus appuyés par les François.

Il leur conseilla ensuite d'employer le tems, qu'on leur avoit donné pour se résoudre, à recueillir le peu de grains, qu'ils avoient semés, & de se retirer après cela dans des lieux, où ils pouvoient bien s'assurer que les Anglois ne les iroient point chercher. M. de Villieu engagea en même tems les Chefs de le suivre à Quebec, où ils présentèrent à M. de Frontenac les chevelures des Anglois, qu'ils avoient tués à Pescadoué: les Abénaquis du P. Bigot, qui n'avoient eu aucune part à ce qui s'étoit passé entre les Malécites & le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, suivirent de près M. de Villieu, & tous renouvelèrent au Général François les protestations d'une fidélité inviolable.

Tandis que les Anglois étoient si mal menés dans la Nouvelle Angleterre par une poignée de Sauvages, ils reçurent dans la Baye d'Hudson un échec, qui leur fut encore plus sensible. MM. d'Iberville & de Srigny arrivèrent à l'entrée de la Rivière de Sainte Thérèse le vintiquatrième de Septembre après avoir couru de grands risques dans les glaces, dont ils trouverent la Baye toute couverte. Ils firent leur débarquement le jour même, & la nuit suivante quarante Canadiens investirent par Terre le Fort dont la prise étoit l'objet de cette Expédition. J'ai remarqué ailleurs que

Description  
du Port Nelson.

1674

ce qu'on appelle proprement le *Port Nelson*, est une maniere de Baye, qui reçoit les eaux de la Riviere de Sainte Therese, & de celle de Bourbon, & que le Fort, auquel les Anglois ont donné le même nom, est situé sur le bord de la premiere de ces deux Rivières, à une demie-lieue de son embouchure.

Le vintsept, après qu'on eut déchargé du *Pois*, que commandoit M. de Serigny, dans la *Salamandre*, que montoit M. d'Iberville, tout ce qui étoit nécessaire pour le siège, les deux Freres voulurent s'approcher du Fort; mais les glaces les arrêterent un mois entier, & peu s'en fallut qu'elles ne brisassent la *Salamandre*. Enfin le vint-huit d'Octobre ce Navire mouilla à un mille au-dessus du Fort, & M. d'Iberville fit camper tout son Monde à Terre. Ce Fort étoit une maison carrée, à laquelle on avoit attaché quatre Bastions, & le tout étoit construit de bois.

En ligne de la palissade il y avoit deux autres Bastions, dont l'un servoit de logement aux Officiers: entre les deux étoit une espèce de demie-lune, où il y avoit une batterie de huit piéces de canon de huit, qui battoient sur la Riviere, & en bas une plate-forme à rès de chaussée, avec six piéces de gros canons. Du côté du Bois, qui étoit un Taillis dans un fond marécageux, il n'y avoit aucune défense. Le corps de la Place étoit fortifié d'une double palissade, & avoit trente-six canons & six pietriers. La Garnison étoit de cinquante-trois Hommes commandés par un bon Marchand, qui n'avoit jamais vu le feu: aussi se défendit-il très-mal.

Le siège commença néanmoins d'une maniere

DE  
niere  
Chate  
servoit  
tant av  
empêch  
tue d'  
sième  
battant  
là jusq  
se loge  
vailler  
les mo  
à midi  
M. d'Ib  
de se re  
Cet  
bombar  
cune esp  
çois s'o  
Camp;  
ce dans  
livre  
roit son  
Il tint  
tous les  
pendant  
hardes  
navigati  
France,  
Angleter  
tion fut  
bonne fo  
(a) Le  
étoient M  
Helene &  
nom de C  
T

RALE  
*Port Nelson*,  
 voit les eaux  
 & de celle  
 quel les An-  
 est situé sur  
 x Rivieres  
 hure.  
 déchargé du  
 erigny, dans  
 d'Iberville,  
 le siège, les  
 er du Fort;  
 nois entier,  
 sient la Sala-  
 obre ce Na-  
 du Fort, &  
 on Monde à  
 a quarrée, à  
 Bastions, &  
 bit deux au-  
 de logement  
 it une espèce  
 e batterie de  
 qui battoient  
 late-forme à  
 gros canons,  
 Faillis dans  
 it aucune dé-  
 fortifié d'une  
 e six canons  
 le cinquante  
 n bon Mar-  
 feu : aussi fe  
 s d'une ma-  
 niere

niere fort triste pour les deux Commandans. Chateaugué leur Frere, encore jeune, & qui servoit sur le *Poli* en qualité d'Enseigne, s'étant avancé le quatrième de Novembre, pour empêcher les Assiégés de faire une sortie, fut tué d'un coup de mousquet. Ce fut le troisième de cette Famille, qui mourut en combattant pour son Prince (\*). Depuis ce jour-là jusqu'au neuvième, on ne fut occupé qu'à se loger. Le neuvième on commença de travailler aux batteries de canon, & à placer les mortiers, qui furent en état le treizième à midi, mais avant que de les faire servir, M. d'Iberville envoya sommer le Gouverneur de se rendre.

1694.  
 MM. d'Iber-  
 ville & de Se-  
 rigny en font  
 le siège.

Cet Officier se voyant sur le point d'être bombardé, manquant de bois, & n'ayant aucune esperance d'en pouvoir faire si les François s'obstinoient à passer l'hiver dans leur Camp; mais surtout n'ayant aucune expérience dans la guerre, répondit qu'il consentoit à livrer son Fort, & que le lendemain il enverroit son Lieutenant pour regler la capitulation. Il tint parole. Le Lieutenant demanda que tous les Officiers fussent logés dans le Fort, pendant l'hiver, qu'on ne touchât, ni à leurs hardes, ni à leurs papiers, & qu'aussitôt que la navigation seroit libre, on les transportât en France, d'où ils auroient la liberté de passer en Angleterre. Tout cela fut accordé: la capitulation fut signée le quatorze, & observée de bonne foi. Le lendemain M. d'Iberville prit

Le Gouver-  
 neur se rend  
 par capitula-  
 tion.

(\* Les deux autres étoient MM. de Sainte Helene & de Bienville. Le nom de Chateaugué fut donné au plus jeune de leurs Freres, qui est aujourd'hui Gouverneur de Cayenne.

possession de la Place, & lui donna le nom  
de *Fort Bourbon*.

1694.

Le butin, qu'on y fit, ne fut pas considerable, mais on y trouva quantité de provisions de bouche, dont les deux Navites François n'étoient pas bien pourvus, elles leur aiderent à passer plus agréablement l'hyver, qui fut très-rude, & plus long qu'à l'ordinaire. Les Anglois avoient été informés du dessein des François, ils avoient envoyé dans la Baye deux Fregates, qui avoient ravitaillé au mois d'Août le Fort Nelson, & le Fort Sainte Anne en avoient renforcé les Garnisons, & embarqué tout le Castor, qui s'y étoit trouvé. Avec un peu de diligence on auroit paré ce coup, mais tandis que Louis XIV. surprenoit les Ennemis par sa diligence à entrer en Campagne, les Vaisseaux, qu'on envoyoit par les ordres en Amerique, partoient toujours deux, ou trois mois trop tard de nos Ports. Et on pourra voir dans le cours de cette Histoire que cette lenteur a été presque la seule cause de toutes nos pertes, & du peu de succès de nos Entreprises dans cette partie du Nouveau Monde.

Suite de cette  
conquête.

1695.

Pour sûreté de disgraces le scorbut se mit parmi les Nôtres, la plupart en furent attaqués, M. de Tilly, Lieutenant du *Poli*, neuf autres Canadiens, & dix Marelots en moururent. Cent cinquante Canots, chargés de plusieurs Pelleteries du Nord, qui arriverent dans tout le mois de Juin au Fort Bourbon, dédommagerent les Intéressés du Castor, dont les Anglois les avoient frustrés. Mais la fin de Juillet approchoit, que les glaces ne permettoient pas encore de navi-

DE  
guer,  
fut en  
plus s  
quinze  
pas ser  
la réso  
pour le  
le Poli  
ner dan  
le Fort  
Mais  
qu'au s  
système  
Quebec  
Sieur de  
bon, &  
MARI  
nadiens  
avec de  
année.  
mais les  
long tem  
pages s'a  
but, il t  
le neuvie  
Les aff  
pied dans  
continuo  
& n'en te  
te n'étoit  
noient les  
iliation  
Holland  
dans cette  
aix; ma  
endant d



L E  
na le nom  
onsiderable,  
ovisions de  
rançois n'é  
r aiderent à  
qui fut très-  
r. Les An-  
dessein des  
dans la Baye  
aillé au mois  
rt Sainte An-  
Garnisons, &  
étoit trouvé.  
urpôt paré ce  
XIV, surpre-  
ce à entrer en  
on envoyoit  
partoient tou-  
p tard de nos  
cours de cette  
été presque la  
es, & du peu  
ans cette pattie  
le scorbut se  
upart en furent  
enant du *Poli*,  
ix Matelots en  
Canots, chargés  
ord, qui arri-  
e Juin au Fort  
les Intéressés du  
avoient frustrés.  
choit, que les  
encore de navi-

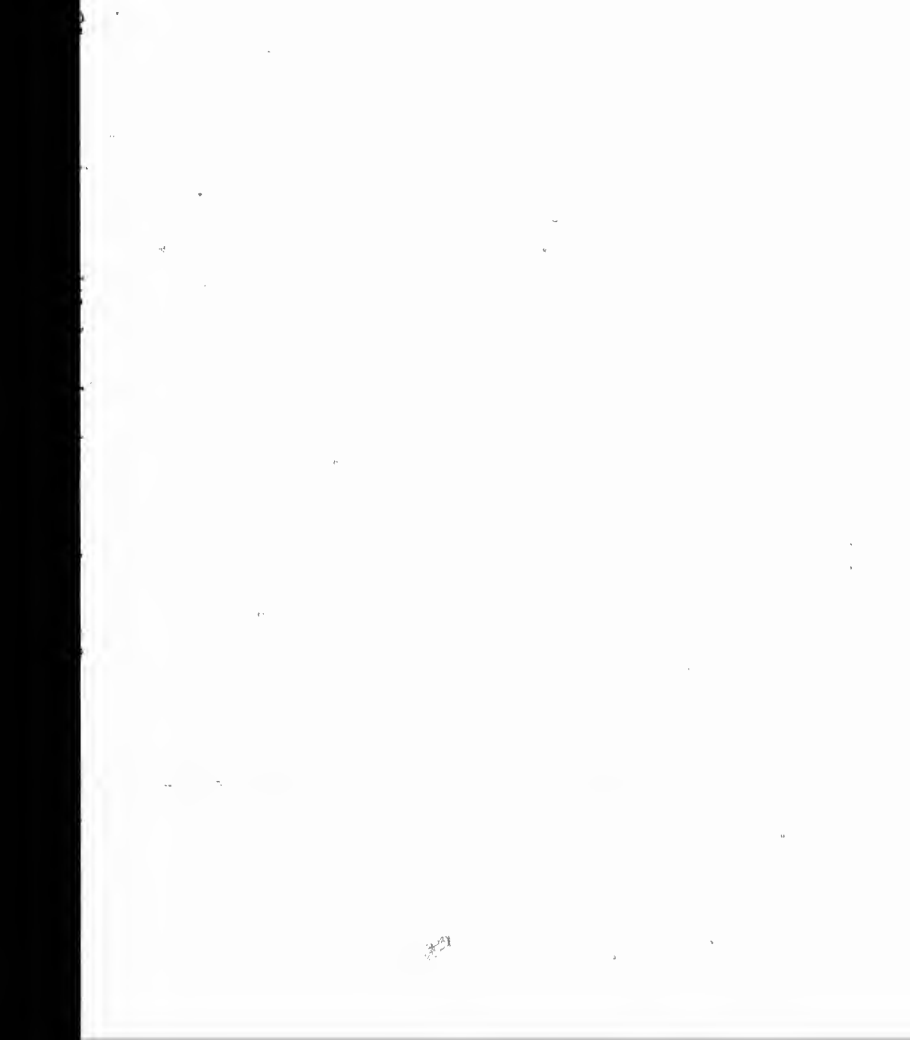
DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 215  
guer, & ce ne fut que le vint huit que l'on  
fut en état de lever les ancres. Il ne restoit  
plus sur les deux Navires François que cent  
quinze Hommes, dont plusieurs ne pouvoient  
pas servir, ce qui fit prendre à M. d'Iberville  
la résolution d'attendre les Navires Anglois  
pour les enlever, puis de renvoyer en France  
*le Poli*, & d'aller avec *la Salamandre* hyver-  
ner dans le fond de la Baye, pour y prendre  
le Fort Sainte Anne.

1695.

Mais les Anglois n'ayant point paru jus-  
qu'au septième de Septembre, il changea de  
système, & prit le parti de faire voile pour  
Quebec avec les deux Navires. Il nomma le  
Sieur de la Forêt Gouverneur du Fort Bour-  
bon, & lui donna pour Lieutenant M. de  
MARIIGNI. Il leur laissa soixante-quatre Ca-  
nadiens, & six Iroquois du Sault S. Louis,  
avec des munitions & des vivres pour une  
année. Il prit ensuite la route du Canada,  
mais les vents contraires l'ayant arrêté fort  
long tems à la Côte de Labrador, & ses Equi-  
pages s'affoiblissant tous les jours par le scor-  
but, il tourna du côté de France, & arriva  
le neuvième d'Octobre à la Rochelle.

Les affaires étoient toujours sur le même  
piéd dans le centre de la Colonie: les Iroquois  
continuoient à faire de grandes promesses,  
& n'en tenoient aucune. On a sçu depuis que  
ce n'étoit plus de la Nouvelle York, que ve-  
noient les plus grands obstacles à une récon-  
ciliation parfaite des Cantons avec nous, les  
Hollandois, qui avoient un puissant Parti  
dans cette Province, ne s'opposant point à la  
paix; mais de la Nouvelle Angléterre. Ce-  
pendant de quelque part, qu'ils vinssent, il

Les Iroquois  
continuent  
d'amuser les  
François.



1695.

n'étoit Personne dans la Nouvelle France, qui ne fût convaincu de la nécessité pressante d'exécuter les menaces, qu'on avoit si souvent faites à ces perfides Sauvages. Il y avoit même lontems, qu'on pensoit de même dans le Conseil du Roy; car voici ce que M. de Pontchartrain en écrivit à M. de Frontenac le 16. d'Avril de cette année 1695.

Le Roy est d'avis qu'on les pousse à bout.

Je suis bien aisé, Monsieur, de vous informer à l'avance de ce que Sa Majesté a pensé au sujet de la guerre, & de la négociation, que vous avez entretenüe avec les Iroquois depuis l'autonne de l'année 1693. jusqu'au départ des Vaisseaux, & de vous dire que cette négociation paroît avoir été traitée par eux de concert avec les Anglois. Il semble que les uns & les autres ont eu en vüe plus particulièrement de suspendre & d'éloigner les Entreprises, que vous deviez faire contre eux, pour se mettre en état de faire la chasse & le commerce, & pour voir ensuite résister plus fortement à vos desseins, même de porter la guerre jusques dans le Canada. Vous ne pouvez pas avoir de preuves plus certaines de leur peu de sincérité, qu'en ce que vous avez découvert, que dans le même tems, qu'ils vous envoyoient des Ambassadeurs les uns sur les autres; ils faisoient pratiquer les Nations d'en haut, nos Alliées, pour faire la paix avec elles indépendamment de vous. Vous avez du moins tiré de cette supercherie l'avantage de les en avoir convaincus en présence des Députés de ces Nations, & en faisant connoître à ces Derniers, par les Iroquois mêmes, que ceux-ci n'avoient pas dessein de les comprendre dans ce prétendu Traité, &

DE  
vous  
lire,  
que l'  
étant  
aux I  
veut f  
de cel  
Il s

sâr au  
Cour  
La plu  
de plu  
laissât  
les Du  
core o  
Barbar  
débaut  
Louis  
point  
leurs  
se mon  
& à y e  
dages o

Il est  
Gouve  
de leur  
Louis,  
ciation  
Sieur d  
succédé  
nac, tr  
de son  
mun, c  
pour les  
cela n'  
dans de

RALE  
elle France,  
essité pressante  
voit si souvent  
y avoir même  
même dans le  
e M. de Pont-  
ontenac le 16.

de vous infor-  
Majesté a pensé  
a négociation,  
c les Iroquois  
693. jusqu'au  
vous dire que  
été traitée par  
Il semble que  
vûe plus parti-  
éloigner les En-  
aire, contr'eux,  
e la chasse & le  
té résister plus  
me de porter la  
a. Vous ne pou-  
us certaines de  
e que vous avez  
ne tems, qu'ils  
deurs les uns sur  
quer les Nations  
ur faire la paix  
de vous. Vous  
ercherje l'avant-  
neus en présence  
, & en faisant  
par les Iroquois  
nt pas dessein de  
endu Traité, &

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 227  
vous êtes plus fortement assuré de leur fide-  
lité, & de la confiance, qu'ils doivent avoir  
que le Roy ne les abandonnera point. Cela  
étant, il faut mettre tout en usage pour faire  
aux Iroquois la guerre la plus vive; Sa Majesté  
veut faire un effort pour vous mettre en état  
de cela.

Il s'en falloit bien que tout le Monde pen-  
sât aussi favorablement, qu'on faisoit à la  
Cour de la patience du Gouverneur Général.  
La plupart de ceux, qui voyoient les choses  
de plus près, ne trouvoient pas bon qu'on  
laissât les Iroquois se flatter que nous étions  
les Dupes de leur mauvaise foi, & l'on fut en-  
core confirmé dans ce sentiment, lorsque ces  
Barbares, après plusieurs intrigues pour nous  
débaucher leurs Compatriotes du Sault Saint  
Louis & de la Montagne, qui furent sur le  
point de se laisser gagner, voyant toutes  
leurs ruses découvertes, recommencerent à  
se monter tout autour de nos Habitations,  
& à y exercer leurs cruautés & leurs brigan-  
dages ordinaires.

Il est vrai que la vigilance & l'activité du  
Gouverneur de Montreal rompirent la plupart  
de leurs mesures. Un des Chefs du Sault S.  
Louis, qui étoit entré secrettement en négo-  
ciation avec eux, fut chassé du Village: le  
Sieur de LA MOTTE CADILLAC, qui avoit  
succédé à M. de Louvigny à Michillimaki-  
nac, trouva le moyen d'engager les Sauvages  
de son District à courir sur l'Ennemi com-  
mun, qui se donnoit de grands mouvemens  
pour les détacher de notre alliance; mais tout  
cela n'empêcha point nos Habitans d'être  
dans de continuelles allarmes, les Iroquois

cc 1693.  
Ils recom-  
mencent leurs  
hostilités.

1695.

leur dressant par tout des embuscades, & venant les massacrer à la vûe, & presque sous le canon de leurs Forts.

Infolentes  
propositions  
de ces Barba-  
rics.

Ces hostilités avoient été précédées de propositions fort insolentes de la part des Cantons, lesquels, au même moment, qu'ils avoient cessé de faire semblant de vouloir la paix, avoient repris leurs anciens airs de hauteur. Ils commencèrent par vouloir que le Gouverneur Général leur envoyât à son tour des Députés pour traiter chez eux, & pour premier préliminaire ils exigèrent que l'on cessât absolument de notre part & de celle de nos Alliés de faire aucune hostilité tant sur eux, que sur les Anglois.

Tant de fierté dans un Ennemi, qu'on ne croyoit pas impossible d'humilier; la nécessité de le faire, si on ne vouloit pas perdre tout ce que nous avions regagné de crédit dans l'esprit des Sauvages, & le chagrin de revoir la tête & le centre même de la Colonie redevenir le théâtre d'une guerre, où l'on risquoit tout, sans esperance de rien gagner, faisoient souhaiter à ceux, que l'expérience du passé inquiettoit pour l'avenir, qu'on rassemblât toutes les Forces du Canada, pour aller faire repentir les Cantons de n'avoir pas profité des dispositions, où l'on avoit été de leur accorder une paix avantageuse; mais le Comte de Frontenac ne fut point de cet avis.

M. de Frontenac veut rétablir le Fort de Cataraucouy.

Il se mit fortement dans la tête que le remede le plus efficace contre les maux, qu'on craignoit, étoit de rétablir le Fort de Cataraucouy, & résolut d'exécuter ce dessein, qu'il n'avoit pas perdu un seul moment de vûe depuis son retour de France, quelque obstacle,

D  
qu'il  
Il n'  
que  
avoit  
rent  
pouv  
voyo  
persu  
lices  
ceup  
des I  
tons  
blisse  
leur  
rendu  
Loi,  
les ar  
Ces  
Géné  
son av  
Mont  
escort  
ment  
res. I  
Milice  
dats,  
Officie  
Homm  
condu  
Général  
suffi pe  
prépar  
croyab  
se mit  
Dès  
une Le

ERALE  
scades, & ve-  
presque sous le

cedées de pro-  
part des Can-  
nement, qu'ils  
de vouloir la  
ns airs de hau-  
vouloir que le  
oyâr à son tour  
z eux, & pour  
erent que l'on  
& de celle de  
ostilité tant sur

emi, qu'on ne  
ier; la nécessité  
s perdre tout ce  
rédit dans l'es-  
in de revoir la  
lonie redevenir  
n risquoit tout,  
faisoient sou-  
ce du passé in-  
rassemblât tou-  
pour aller faire  
ir pas profité des  
é de leur accor-  
ais le Comte de  
avis.

la tête que le  
les maux, qu'on  
Port de Cataro-  
ne dessein, qu'il  
ment de vûe de  
quelque obstacle,

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 223  
qu'il fallût surmonter, pour en venir à bout.  
Il n'eut pas plutôt déclaré cette résolution,  
que M. de Champigny, & tout ce qu'il y  
avoit de Personnes en place, lui représen-  
rent vivement les dangereuses suites, que  
pouvoit avoir une Entreprise, où lui seul  
voyoit des avantages, dont Personne n'étoit  
persuadé; ajoûtant que les Trôupes & les Mi-  
lices, qu'il y faudroit occuper, seroient beau-  
coup mieux employées à réprimer l'insolence  
des Iroquois. On lui fit observer que les Can-  
tons ayant plus d'une fois demandé le réta-  
blissement de ce Poste, c'étoit non seulement  
leur accorder une grace, mais s'étoient  
rendus indignes; mais encore recevoir la  
Loi, qu'ils sembloient vouloir nous imposer  
les armes à la main.

Ces représentations ne toucherent point le  
Général, il répondit qu'encore qu'il fût seul de  
son avis, il le suivroit. Il partit aussitôt pour  
Montreal, où il arriva le huitième de Juillet,  
escorté par cent dix Habitans du Gouverne-  
ment de Quebec & de celui des Trois Rivie-  
res. Il leva encore cinquante Hommes de  
Milices de celui de Montreal, deux-cent Sol-  
dats, & deux-cent Sauvages, avec trente-six  
Officiers, ce qui faisoit près de sept-cent  
Hommes, tous Gens d'élite, qui, sous la  
conduite du Chevalier de Crisafy, que le  
Général chargea de cette Entreprise, auroient  
suffi pour mettre les Iroquois à la raison. Les  
préparatifs se firent avec une diligence in-  
croyable, & dès que le Convoi fut prêt, on  
se mit en chemin.

Dès le lendemain M. de Frontenac reçut  
une Lettre de M. de Pontchartrain, par la-  
Et du Roy  
même.

quelle ce Ministre lui mandoit que le Roy  
 n'approuvoit pas son dessein ; car lui-même  
 ou peut-être quelqu'un de ceux, qui l'avoient  
 dissuadé, en avoit écrit en Cour. Mais il prit  
 sur lui de n'avoir aucun égard à cet avis. Je  
 croyois, dit M. de Champigny, dans une  
 Lettre à M. de Pontchartrain, datée l'on-  
 zième d'Août, qu'il changeroit de dessein,  
 ce qui lui étoit très-facile. Je lui représentai  
 pour cela une infinité de raisons, le tout in-  
 utilement, si ce n'est qu'il envoya ordre de  
 diminuer la Garnison de vingt Hommes. Dans  
 une autre du dix-sept, il ajoute : « Le Déta-  
 chement de Catarocouy est de retour ; le Fort  
 est rétabli, il y est resté quarante-huit Hom-  
 mes, quoique M. de Frontenac m'eût dit  
 qu'il n'y en resteroit que trente. On auroit  
 plus utilement employé cette dépense à faire  
 un coup considérable sur les Iroquois, qui  
 n'étoient point sur leurs gardes, & croyoient  
 nous avoir endormis par leurs négociations  
 feintes. Nos Alliés ne songeoient plus à s'ac-  
 commodér, comme on nous mande qu'ils  
 font avec eux, voyant qu'on ne fait rien  
 contr'eux. Les Hurons y ont déjà envoyé trois  
 Canots, les Renards & les Mascoutins sont  
 Gens aussi à s'unir avec les Cantons contre les  
 Sioux : les Premiers parlent même de s'aller  
 établir dans leur Pays ; en un mot la Motte  
 Cadillac mande que nous allons les perdre  
 tous, si nous n'y apportons remède, en fai-  
 sant un grand Parti contre les Iroquois, & en  
 persuadant bien nos Alliés que nous voulons  
 tout de bon détruire cette Nation.

Le Comte de Frontenac pensoit bien diffé-  
 remment, & sur le dessein, qu'il venoit

DE  
 d'exé-  
 il n'a  
 l'on p  
 de la  
 ment  
 Colon  
 pondi  
 soit r  
 Histo  
 de ran  
 primé  
 tre de  
 occasi

Le  
 nac ét  
 tion de  
 Entrep  
 Outao  
 auroit  
 esprit,  
 conqui  
 que ne  
 avec l'  
 de les  
 les fai  
 partici  
 avoien  
 voir pa  
 une re  
 prises,  
 Iroquo  
 sement  
 Nous r  
 quoiqu  
 faire ré  
 se trou

R A L E  
t. que le Roy  
car lui-même  
qui l'avoient  
r. Mais il prit  
cet avis. Je  
y, dans une  
, datée l'on  
it de dessein,  
ui représentai  
s, le tout in-  
voya ordre de  
hommes. Dans  
: : « Le Déta-  
retour ; le Fort  
te-huit Hom-  
nac m'eût dit  
ce. On auroit  
dépense à faire  
Iroquois, qui  
, & croyoient  
s négociations  
ent plus à s'ac-  
mande qu'ils  
a ne fait rien  
a envoyé trois  
ascoutins sont  
rons contre les  
ême de s'aller  
mot la Morde  
ons les perdre  
mede, en fai-  
roquois, & en  
nous voulons  
ion.  
soit bien diffé-  
, qu'il venoit

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 225  
d'exécuter, & sur l'Expédition, dans laquelle  
il n'avoit pas jugé à propos de s'engager ; &  
l'on peut dire qu'en mettant à part le succès  
de la résolution, qu'il prit, contre le senti-  
ment unanime de tout ce qu'il y avoit dans la  
Colonie de Personnes éclairées, & qui ne ré-  
pondit pas tout-à-fait à son attente, il paroif-  
soit raisonner assez juste. L'équité, dont un  
Historien ne doit jamais s'écarter, m'oblige  
de rapporter ses raisons : voici comment il s'ex-  
prime dans le compte, qu'il rendit au Minis-  
tre de la conduite, qu'il avoit tenuë en cette  
occasion.

1695.  
Le Détachement pour le Fort de Fronte-  
nac étoit parti quelques jours avant la récep-  
tion de votre Lettre, & le désistement de cette  
Entreprise, dont les principaux Cbefs des  
Outaouais, avoient été témoins oculaires, &  
auroit tellement décrié les François dans leur  
esprit, par les fortes idées, qu'ils auroient  
conçûs de notre foiblesse, ou de l'envie, &  
que nous aurions de renouer la négociation  
avec l'Ennemi, que cela auroit été capable  
de les aliéner entierement de nous, ou de  
les faire songer à faire leur paix sans notre  
participation, surtout après la joye, qu'ils  
avoient témoignée publiquement de pou-  
voir par ce rétablissement esperer de trouver  
une retraite assurée dans toutes les Entre-  
prises, qu'ils pourroient former contre les  
Iroquois. Cette Expédition s'est faite heu-  
reusement à très-peu de frais, & en peu de tems.  
Nous n'y avons pas perdu un Homme, &  
quoique je n'eusse prétendu pour le présent  
faire rétablir que de picux les brèches, qui  
se trouveroient au Fort, on a trouvé le moyen



1695. de les refaire de pierres en huit jours, sans  
qu'il en ait coûté un sou au Roy. . . . .

On vouloit que j'allasse cette année avec  
toutes nos Troupes, nos Habitans & nos Al-  
liés, Tambours battant enlever Onnontagué,  
je ne l'ai pas jugé à propos, premierement  
parce que je n'avois pas des Forces suffisantes  
pour cela. En second lieu, pour ne pas laisser  
le Pays dégarni, exposé aux courtes des An-  
glois, qui pouvoient fondre sur Montreal  
par Chambly. Troisièmement, par l'inutilité  
d'une Entreprise, qui n'aboutissoit qu'à brûler  
des Cabannes; les Sauvages, s'ils n'avoient  
pas eu le tems d'appeler les Anglois, ne pou-  
vant manquer de se retirer dans le Bois avec  
leurs Familles. L'exemple de ce qui est arrivé  
après l'Expédition de M. de Dénonville chez  
les Tsnonthouans, justifie assez ce que je  
dis, & fait connoître que la destruction d'un  
Village Iroquois n'est pas ce qui nous déli-  
vrera de leurs incursions.

Le moyen le plus facile & de moindre dé-  
pense pour en venir à bout, est de continuer  
à les tourmenter, & inquieter si fort par de  
continuels Partis, qu'ils n'osent sortir de chez  
eux; ce que le rétablissement du Fort de Fron-  
tenac nous mettra en état d'exécuter. Si Sa  
Majesté prend la résolution de faire attaquer  
l'année prochaine le Fort de Pemkuit, cela  
augmentera bien la hardiesse des Sauvages de  
ces Quartiers. . . . Il seroit même à souhaiter  
qu'Elle voulût étendre cette Expédition jus-  
qu'à faire bombarder Baston & Manhatte,  
ce qui n'est pas à mon avis fort difficile, &  
donneroit moyen par un seul coup de finir la  
guerre de ce Pays.

D  
II  
moin  
Fron  
prise  
bien  
venie  
exagg  
car s'  
veut,  
rifs,  
ral, i  
de ses  
metur  
trop d  
ment.  
Au  
de Cri  
l'exécu  
Généra  
ges de  
plus l'  
quinze  
pides p  
de Cata  
ne se be  
ner à  
quatre-  
pes, &  
cette pr  
quelque  
lerons b  
faire tra  
En eff  
allés du  
d'entreu  
Riviere

NERALE  
uit jours , sans  
Roy. ....

cette année avec  
bitans & nos Al-  
er Onnontagué ;  
, premierement  
forces suffisantes  
our ne pas laisser  
cours des An-  
re sur Montreal  
t , par l'inutilité  
issoit qu'à brûler  
, s'ils n'avoient  
nglois , ne pou-  
ans le Bois avec  
ce qui est arrivé  
Dénouville chez  
assez de que je  
destruction d'un  
: qui nous déli-

de moindre dé-  
est de continuer  
er si fort par de  
ent sortir de chez  
du Fort de Fron-  
l'exécuter. Si Sa  
de faire attaquer  
e. Pemkuit , cela  
des Sauvages de  
ême à souhaiter  
Expédition jus-  
& Manharte,  
fort difficile , &  
coup de finir la

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 227

Il n'eut pas été impossible de repliquer du moins à une partie de ce que le Comte de Frontenac alleguoit pour justifier son Entreprise : il est pourtant vrai qu'il n'étoit pas bien aisé de décider qui l'emportoit des inconvéniens , & des avantages de ce dessein , qu'on exageroit peut-être un peu de part & d'autre ; car s'il y avoit de l'entêtement , ou si l'on veut , quelque intérêt particulier dans les motifs , qui faisoient agir le Gouverneur Général , il paroissoit que le zèle de quelques-uns de ses Contradicteurs n'étoit pas exempt d'humour & de préjugés ; son malheur fut que trop de Gens prenoient part à ce mécontentement.

Au reste on ne peut refuser au Chevalier de Crisafy la justice de dire qu'il montra dans l'exécution des ordres , qu'il avoit reçus de son Général , une conduite , qui lui attira les éloges de ceux-mêmes , qui desaprovoient le plus l'Entreprise , dont il étoit chargé. En quinze jours il fit six-vint lieues dans des Rapides presque continuels , & il rebâtit le Fort de Catarocouy. Mais son zèle & sa vigilance ne se bornèrent point là : avant que de retourner à Montreal il envoya à la découverte quatre-vint Sauvages divisés en petites Troupes , & l'on peut dire que la Colonie dut à cette précaution , autant qu'à la valeur de quelques-uns de nos Officiers , dont nous parlerons bientôt , le bonheur , qu'elle eut de faire tranquillement ses récoltes.

En effet quarante de ses Découvreurs étant allés du côté d'Onnontagué , quelques-uns d'entreux , qui s'étoient avancés jusqu'à la Riviere de Chouguen , y virent descendre

1695.

Conduite admirable du Chevalier de Crisafy.

On est averti fort à propos que les Iroquois sont en Campagne.

1695.

trente-quatre Canots d'Iroquois, & ils entendirent même quelques-uns de ces Sauvages, qui se disoient les uns aux autres que bientôt ils rendroient aux François, & à leurs Frères du Sault S. Louis, une visite, à laquelle ils ne s'attendoient pas. Les autres Partis confirmèrent qu'un grand nombre d'Iroquois étoient en Campagne; tous firent assez de diligence, pour donner au Gouverneur de Montreal le loisir de mettre ses Postes hors d'insulte, & à M. de Frontenac de former un Corps de huit cent Hommes dans l'Isle Perrot.

Les Ennemis  
font défaites  
par M. de la  
Durantaye,

Les Ennemis ne laissèrent pas de s'avancer jusqu'à Montreal, & débarquèrent même par petits pelotons dans cette Isle, où ils cassèrent la tête à quelques Habitans. Sur l'avis, qu'en eut le Gouverneur Général, il jugea à propos de diviser sa petite Armée, & de la répartir dans les Paroisses, pour y couvrir les Moissonneurs: cette disposition déconcerta toutes les mesures des Iroquois, dont un Corps considérable fut battu derrière Boucherville par M. de la Durantaye. Il y eut encore quelques surprises de la part de ces Barbares; mais sans beaucoup d'effet. Ainsi finit la Campagne dans le centre de la Colonie. Les commencemens en avoient été encore plus funestes pour les Iroquois dans les Quartiers de l'Ouest.

Et par M. de  
Courteman  
abc.

J'ai dit que M. de la Motte Cadillac avoit enfin déterminé les Sauvages Voisins de son Poste à faire des courses sur l'Ennemi commun: ils les firent avec succès, & amenèrent à Michilimakinac un grand nombre de Prisonniers. Les Iroquois voulurent s'en venger sur les François, & marchèrent en grand nombre pour contraindre les Miamis à se déclarer

RALE  
, & ils enten-  
ces Sauvages ,  
s que bientôt  
à leurs Freres  
laquelle ils ne  
rtis confirme-  
quois étoient  
de diligence ,  
e Montreal le  
d'insulte , & à  
Corps de huit  
ot.

as de s'avancer  
ent même par  
où ils cassèrent  
ur l'avis, qu'en  
jugea à propos  
de la repartir  
uvrir les Mois-  
concerta toutes  
un Corps con-  
oucherville par  
ncore quelques  
ares ; mais sans  
Campagne dans  
ommencemens  
nestes pour les  
e l'Ouest.

e Cadillac avoit  
Voisins de son  
l'Ennemi com-  
, & amenèrent  
nombre de Pri-  
rent s'en venger  
t en grand nom-  
nis à se déclarer

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 229  
cœur eux ; résolu, s'ils le refusoient, de les  
chasser eux-mêmes de la Riviere S. Joseph,  
où il y avoit une nombreuse Bourgade de ces  
Sauvages. Par bonheur M. de Courtemanche  
se rencontra dans cette Bourgade, avec quel-  
ques Canadiens, lorsque les Iroquois y pa-  
rurent : il se joignit aux Miamis ; & tomba  
si brusquement sur ces Barbares, qui ne s'at-  
tendoient à rien moins, & qui ne les sçavoient  
point là, qu'après en avoir tué & blessé un grand  
nombre, il obligea le reste à prendre la fuite  
fort en désordre.

Cet échec leur fut très-sensible ; mais ils  
en furent bien dédommagés par la perfidie  
d'un Capitaine Huron, que nos Canadiens  
avoient nommé LE BARON. C'étoit un es-  
prit dangereux, & les François, dont il  
étoit naturellement Ennemi, ne se défioient  
pas assez de lui. Il avoit empêché les Hurons  
de Michillimakinac d'aller en guerre comme  
les autres, & il négocioit depuis quelque tems  
avec les Iroquois. Il cacha néanmoins son  
jeu avec une habileté & un secret, dont il n'y  
a guères que les Sauvages, & surtout les Hu-  
rons, qui soient bien capables, & tandis qu'il  
alloit lui-même avec les Députés de nos Al-  
liés, pour faire au Gouverneur Général de  
grandes protestations d'un éternel attachement,  
il avoit envoyé son Fils avec trente  
Guerriers, qui lui étoient entièrement dé-  
voués, chez les Tsonnonthouans.

Ils y conclurent avec ce Canton un Traité,  
dans lequel ils comprirent les Outaouais, &  
lorsque toute cette intrigue éclata, la partie  
étoit si bien liée, qu'il fut impossible au Sieur  
de la Motte Cadillac de la rompre. Ce Com-

1695.

mandant fut néanmoins assez heureux, pour suspendre l'exécution du Traité, du moins de la part des Outaouais; mais le Baron, qui avoit levé le masque, ne garda plus de mesures, & on s'en consola dans la pensée qu'un Ennemi démasqué est beaucoup moins à craindre, qu'un Allié perfide, surtout du caractère de celui-ci, & qui d'ailleurs n'étoit ni avoué, ni suivi de tout son Village.

Politique du  
Sieur de la  
Motte Cadil-  
lac.

Une autre chose inquiétoit le Sieur de la Motte Cadillac & l'avoit engagé à ménager la Députation, dont je viens de parler. Les Sauvages de son District se plaignoient de tout tems de la cherté de nos marchandises, qui véritablement étoit excessive. Il est certain que rien ne nous a fait plus de tort en Canada, surtout dans ces tems critiques, que le peu d'attention, qu'on a eue à une conduite, qui nous a mis plus d'une fois en danger de voir passer les Peuples, dont le commerce nous étoit plus nécessaire, de notre alliance à celle de nos Ennemis.

Le Commandant de Michilimakinac ne pouvant pas lui-même remédier à ce désordre, dont il étoit plus à portée qu'aucun autre de voir les suites funestes, vouloit frapper sur cet article essentiel le Gouverneur Général & l'Intendant, afin de les obliger à le faire cesser. Il suggéra aux Députés, qu'il envoyoit à Montréal sous un autre prétexte, de présenter un Collier pour demander la diminution du prix des marchandises, & d'insister sur ce point, comme sur une chose, dont ils étoient bien résolus de ne se point départir. Ils le firent, & allèrent même un peu plus loin, que ne l'avoit prétendu la Motte Cadil-

lac ; ils parurent devant le Comte de Frontenac comme des Gens, qui proposent la paix ou la guerre ; & en lui présentant leur Collier, ils ne lui dissimulerent point que, s'il ne leur accorderoit leur demande, ils prendroient leur parti.

Une telle proposition, faite avec un air de menace, ne pouvoit pas être favorablement écoutée, & le Collier fut rejeté avec hauteur. Le Général fit aux Députés les reproches, que méritoit leur insolence ; mais il sut, ainsi que l'avoit prévu celui, qui faisoit jouer ce ressort, mêler à propos, parmi les marques de son ressentiment, des termes & des manieres, qui laissoient entrevoir plus de bonté, que de colere ; de sorte qu'il fut aisé aux Sauvages de comprendre qu'ils seroient satisfaits sur le prix des marchandises. Mais comme dans leurs Discours ils s'étoient expliqués de maniere à faire juger qu'ils n'étoient pas trop disposés, indépendamment même de cet article, à continuer la guerre, le Général leur témoigna une grande compassion de leur aveuglement, qui leur ôtoit la connoissance de leurs véritables intérêts.

Il ajouta que pour lui il étoit bien résolu à faire la guerre ; qu'il eût été charmé de voir tous ses Enfans se joindre à lui pour venger le sang d'un grand nombre de leurs Freres ; mais qu'il n'avoit pas besoin d'eux, qu'il ne pouvoit mieux les punir de leur indocilité, qu'en leur laissant la liberté de faire ce qu'ils voudroient ; qu'ils se souvinssent seulement de l'avis, qu'il leur avoit donné, que les Iroquois n'auroient jamais d'autre vûe par rapport à eux, que de les détruire, & que l'ex-

Ce qui se passe entre les Députés de nos Alliés & le Comte de Frontenac.

1699.

expérience devoit leur avoir appris qu'ils ne cherchoient à les détacher de son alliance, qu'afin de pouvoir venir plus aisément à bout de leur dessein.

Une fermeté si bien assaisonnée étonna les Députés, & donna surtout à penser au Capitaine Huron; mais elle ne lui fit pas rompre le silence, qu'il avoit gardé jusques-là; il se contenta de dire qu'il n'étoit chargé d'aucune parole de la part de sa Nation; qu'il avoit seulement ordre d'entendre ce que son Pere Ononthio voudroit bien lui dire, afin d'en faire le rapport à ses Freres. Cependant le Général, qui avoit été instruit de toutes les menées, lui dit qu'il avoit beau dissimuler, qu'il le connoissoit, & qu'il ne le craignoit point. Alors les Outaouais & les Nipissings prièrent M. de Frontenac d'être bien persuadé qu'ils n'avoient point de part à tout ce que cet Homme pouvoit faire, qui dût lui déplaire, & les Derniers ajoutèrent qu'ils ne vouloient point retourner dans leur Pays; mais qu'ils étoient résolus de rester auprès de leur Pere, pour être témoins de l'Entreprise, qu'il alloit exécuter.

On Siou de-  
mande à ce  
Général sa  
protection.

Quelque tems auparavant M. le Sueur avoit conduit à Montreal un assez grand Convoi de l'extrémité Occidentale du Lac Supérieur; tandis que M. de Frontenac donnoit audience aux Sauvages, qui l'avoient accompagné, un Capitaine Siou s'approcha de lui d'un air fort triste, lui appuya les deux mains sur les genoux, lui dit les larmes aux yeux, qu'il le conjuroit d'avoir pitié de lui; que toutes les autres Nations avoient leur Pere, & que lui seul étoit comme un Enfant abandonné. Il étendit ca-

DE  
suite u  
rangé v  
les auc  
Nation  
bien le  
Comte  
n'a pris  
mainte  
en pou  
& de la  
tent, é  
déjà pa

Cep  
quois,  
la Nou  
toutes  
ples vo  
allés à  
taire,  
Prison  
surent  
Phibs  
& on n  
seur. U  
dans la  
Comm  
der leu  
Gens,  
vir de  
par de  
hostilit  
ces, si  
Ils re  
on se r  
voulant  
avoient

LE  
qu'ils ne  
alliance,  
ent à bout

étonna les  
au Capi-  
rompre  
là, il se  
d'aucune  
il avoit  
son Pere  
afin d'en  
pendant le  
toutes les  
dissimuler,  
craignoit  
Nipissings  
persuadé  
ce que cet  
déplaire,  
vouloient  
mais qu'ils  
leur Pere,  
qu'il alloit

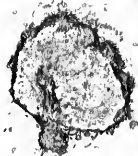
leur avoit  
Convoi de  
Supérieur,  
t audience  
pagné, un  
un air fort  
es genoux,  
e conjuroit  
autres Na-  
i seul étoit  
tendit ca-

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 133  
sujte une robe de Castor, sur laquelle ayant  
rangé vingtdeux flèches, il les prit les unes après  
les autres, nomma à chacune un Village de sa  
Nation, & demanda au Général de vouloir  
bien les prendre tous sous sa protection. Le  
Comte de Frontenac le lui promit, mais on  
n'a pris aucune mesure depuis ce tems-là pour  
maintenir ce Peuple dans notre alliance. On  
en pouvoit néanmoins tirer beaucoup de cuirs  
& de laines, les vastes plaines, qu'ils habi-  
tent, étant couvertes de ces Bœufs, dont  
déjà parlé plus d'une fois.

Cependant les Anglois assurés des Iro-  
quois, & ne craignant plus rien du côté de  
la Nouvelle York, avoient de nouveau tourné  
toutes leurs pensées à nous débaucher les Peup-  
les voisins de l'Acadie. Sept Abénaquis étant  
allés à Pemkuit avec un Drapeau parlemen-  
taire, y furent arrêtés, & trois furent menés  
Prisonniers à Baston, & les quatre autres  
furent massacrés en chemin. Le Chevalier  
Phibs étoit mort depuis peu en Angleterre,  
& on ne lui avoit pas encore donné de Succes-  
seur. Un nommé STOUGTON commandoit  
dans la Nouvelle Angleterre sur une simple  
Commission. Les Abénaquis lui firent deman-  
der leurs Freres arrêtés contre le droit des  
Gens, & le Drapeau, qui auroit dû leur ser-  
vir de Sauve-garde; il ne leur répondit que  
par de sanglans reproches sur leurs dernieres  
hostilités, & y ajouta les plus terribles mena-  
ces, s'ils ne lui en livroient pas les Auteurs.

Ils repliquèrent sur le même ton: toutefois  
on se radoucit de part & d'autre; Stougton ne  
voulant pas achever d'aigrir des Gens, qui  
avoient reçu se faire craindre, & ceux-ci vou-

1695



Trahison  
faite par les  
Anglois aux  
Abénaquis.



1695.

lant, à quelque prix que ce fût, retirer leurs Parens des mains des Anglois, bien résolus, après qu'ils en seroient venus à bout, de venger le sang de ceux, qui avoient été égorgés. Mais ayant sçu que, tandis qu'ils négocioient, les Anglois prenoient des mesures pour les surprendre, ils coururent aux armes.

Ils prennent la résolution de s'en venger.

Ils étoient néanmoins toujours persuadés que leurs Ennemis étoient les Maîtres de la Mer, & que les François n'osoient y paroître devant eux. Cette considération les arrêtoit; mais l'arrivée d'un Vaisseau du Roy, commandé par M. de Bonaventure, lequel fit plusieurs prises sur les Côtes voisines, & les présens, que cet Officier leur remit de la part de Sa Majesté, les désabuseront, & leur firent prendre la résolution de faire aux Anglois tout le mal, qu'ils pourroient. Nous verrons dans le Livre suivant comment ils l'exécuterent.

Sur la fin de l'année on eut tout lieu de croire qu'un armement considérable, qui se préparoit en Angleterre & à Baston, regardoit l'Isle de Terre-Neuve. Plaisance étoit en très-mauvais état, & M. de Frontenac conjointement avec M. de Champigny représenterent au Ministre que, si nous perdions cette Place, cette perte causeroit un grand embarras dans les négociations de la paix, qu'on préjugeoit devoir bientôt commencer.

MM. de Frontenac & de Champigny proposent d'attaquer Baston.

Ces Messieurs proposerent ensuite de faire partir au printems dix ou douze Vaisseaux de guerre des Ports de France pour combattre l'Escadre Angloise, qui vers le même tems devoit se mettre en Mer, & pour aller ensuite prendre Baston. Ils représenterent que cette

DE LA  
Ville fa  
nous en  
serions  
projet é  
tion  
Roy av  
aussi in  
nada,  
la puiss  
l'Améri

Le C  
projets  
ser des  
Neuve  
toute l'  
restoit  
l'Expéd  
dépens  
de la Co  
c'est que  
& de B

Les  
Intenda  
vrier,  
le Profo  
données  
qu'après  
kuit, il  
demens  
bas de  
enverro  
qu'il cor  
d'Hudso  
Terre-N  
Navires  
que tous

Ville faisoit un grand commerce, & que, si nous en étions une fois les Maîtres; nous le serions absolument de toutes les Pêches. Ce projet étoit fort beau, & de plus facile exécution qu'on ne le croyoit en France; mais le Roy avoit d'autres vûes, & l'on n'étoit pas aussi instruit en France, qu'on l'étoit en Canada, de quelle importance il étoit d'affoiblir la puissance des Anglois dans le Continent de l'Amérique Septentrionale.

Le Conseil de Sa Majesté borna donc ses projets pour la Campagne suivante à les chasser des Postes, qu'ils occupoient en Terre-Neuve; du Fort de Penkuit, d'où ils tenoient toute l'Acadie en échec; & de ce qui leur restoit dans la Baye d'Hudson. Il paroît que l'Expédition de Penkuit devoit se faire aux dépens du Roy, & les deux autres aux frais de la Compagnie du Nord. Ce qui est certain, c'est que Sa Majesté chargea MM. d'Iberville & de Bonaventure de la premiere.

Projet de la Campagne pour l'année 1696.

Les ordres furent envoyés à M. Begon, Intendant de la Rochelle dès le mois de Février, pour armer à Rochefort l'*Envieux* & le *Profond*, & les instructions, qui furent données aux deux Commandans, portoient qu'après qu'ils auroient pris le Fort de Penkuit, ils le démoliroient jusqu'aux fondemens, & iroient ensuite rétablir celui du bas de la Riviere S. Jean; que de-là ils enverroient M. de Serigny avec le *Dragon*, qu'il commandoit, dans le fond de la Baye d'Hudson; que pour eux ils passeroient en Terre-Neuve, qu'ils se joindroient à plusieurs Navires Maloins, qui les y attendroient, & que tous, de concert avec M. de Brouillan,

1696.

Gouverneur de Plaisance, attaqueroient les Anglois par Terre & par Mer. Nous verrons en son lieu quel fut le succès de ces diverses Entreprises.

Et que le Roy pensoit de la guerre des Iroquois.

Quant à la guerre des Iroquois, voici ce que M. de Pontchartrain en écrivit au Gouverneur Général & à l'Intendant au mois de May 1696. Il paroît à Sa Majesté que la guerre des Iroquois n'a point eu d'autre cause, particulièrement dans ces derniers tems, que la jalousie du commerce avec les Nations d'en haut, & avec la Nouvelle York, leur situation leur donnant un grand avantage pour l'un & pour l'autre. Elle croit aussi que l'aliénation des Outaouais, & des autres Peuples de ces Quartiers éloignés, provient de ce que les François, par leurs courses dans la profondeur des Terres, en ont usurpé le commerce, que ces Nations faisoient avec les autres, qui sont plus avancées vers le Nord, & qu'enfin la course dans les Bois, plus effrenée que jamais, nonobstant les défenses, est la source de tous les désordres de la Colonie, & a donné occasion à des Etablissemens, qui en la divisant... la dissipent, & renversent les vûes, que Sa Majesté avoit de la réunir, & d'appliquer les Habitans à la culture des Terres.

Le Ministre ajoute que le Roy, après avoir considéré ce que MM. de Frontenac & de Champigny avoient mandé des mauvaises dispositions de nos Alliés, & les difficultés d'une excessive dépense pour la communication avec eux au sujet de la guerre, avoit résolu, de l'avis des Personnes les plus expérimentées, de faire abandonner Michillima-

DE  
kinac  
du Fe  
loir b  
Sieurs  
avoit  
ni ne  
Colon  
Je  
Conse  
est ce  
les P  
la Ne  
bertin  
prisab  
nent,  
ble au  
medes  
n'étoi  
consta  
qu'il  
tôt é  
glois  
rions  
ples,  
sion.  
joins  
Campa  
Franç  
D'au  
convai  
faire u  
Il l'avo  
où il a  
niere a  
ce qui  
dans le

kinac, & les autres Postes avancés, à la réserve du Fort de S. Louis des Illinois, qu'elle vouloit bien maintenir, à condition, que les Sieurs de la Forêt & de Tonti, à qui Elle en avoit conservé la concession, n'apporteroient, ni ne feroient apporter aucun Castor dans la Colonie.

Je n'ai pu sçavoir sur les avis de qui le Conseil du Roy avoit pris cette résolution; il est certain que les courses des Canadiens dans les Pays Sauvages ruinoient le commerce de la Nouvelle France, y introduisoient un libertinage affreux, rendoient la Nation méprisabile parmi toutes celles de ce Continent, & apportoient un obstacle insurmontable au progrès de la Religion; mais les remèdes, que Sa Majesté vouloit y apporter, n'étoient nullement pratiquables dans les circonstances, où se trouvoit la Colonie, puisqu'il est certain que nous n'aurions pas plutôt évacué les Postes avancés, que les Anglois s'en seroient saisis, & que nous aurions eu aussitôt pour Ennemis tous les Peuples, qui s'y étoient établis à notre occasion. Or si ces Peuples s'étoient une fois joints aux Iroquois & aux Anglois, une seule Campagne auroit suffi pour obliger tous les François à sortir du Canada.

D'autre part M. de Frontenac s'étoit enfin convaincu de la nécessité indispensable de faire un effort pour subjuguier les Iroquois. Il l'avoit surtout compris par les dispositions, où il avoit trouvé les Iroquois dans la dernière audience, qu'il leur avoit donnée; mais ce qui acheva de le déterminer à se montrer dans les Cantons avec toutes ses Forces, ce

Mauvaises dispositions de nos Alliés à notre égard;

1696.

furent les avis, qui lui vinrent de toutes parts, du mauvais effet, que produisoit par tout l'inaction des François, malgré les esperances, dont il avoit si longtems flatté ses Alliés d'une grande Expédition contre l'Ennemi commun.

Cette résolution prise, il en fit avertir le Commandant de Michillimakinac par un François, qu'il fit partir avec les Députés des Outaouais, lorsqu'ils s'en retournerent chez eux. Cet Envoyé trouva le Sieur de la Motte Cadillac fort embarrassé. Des Ambassadeurs Iroquois avoient été reçus par les Sauvages de son Poste, & en avoient obtenu tout ce qu'ils souhaitoient; c'étoit le fruit des intrigues du Baron. Non-seulement ils avoient conclu un Traité de paix avec les Hurons & les Outaouais; mais ils les avoient encore fait résoudre à s'unir avec nos Ennemis, pour nous faire la guerre.

M. de la Motte Cadillac engage les Outaouais à faire la guerre aux Iroquois.

La Motte Cadillac s'étoit inutilement donné bien des mouvemens pour obtenir d'être présent à leurs Conférences; mais ONASKE, Chef des Outaouais KISKAKONS, l'avoit instruit de tout ce qui s'y étoit passé. Il ne restoit plus qu'à déconcerter ces intrigues, & la chose devint encore plus difficile après le retour des Députés, qui avoient été à Montreal, & pendant l'absence desquels tout ceci s'étoit tramé. Ces Députés publièrent en arrivant que tous les François étoient morts; c'est une expression ordinaire aux Sauvages, pour marquer que tout est désespéré. Ils assurèrent en particulier que nous n'osions paroître sur Mer, que nous n'avions, ni vin, ni eau-de-vie, & qu'ils revenoient avec les mêmes chemises, qu'ils avoient portées à Montreal,

DE  
Onont  
leur et

Dan  
se déco  
venu a  
Lettres  
les il a  
depuis  
il les fi  
de M.  
ville. Il  
des mar  
des Vai  
traies,  
empêch  
il donn  
ses Mag  
toujours  
credit.

Cette  
Onaske  
Comman  
les yeux  
ces des d  
& lorsqu  
vit ébran  
pour peu  
ce qui s'é  
ils recon  
qui les av  
plaints, e  
mais qu'il  
vais espri  
Comme  
avoit tou  
leur faire

Ononhio ne s'étant pas trouvé en état de leur en donner d'autres.

1696.

Dans cette extrémité la Motte Cadillac ne se déconcerta point ; le François, qui étoit venu avec les Députés, lui ayant remis les Lettres du Gouverneur Général, par lesquelles il apprit plusieurs avantages remportés depuis peu par les Nôtres sur les Iroquois, il les fit extrêmement valoir ; surtout l'action de M. de la Durantaye auprès de Boucherville. Il déclara ensuite que, malgré la disette des marchandises, causée par le retardement des Vaisseaux de France, que les vents contraires, & non la crainte des Anglois, avoient empêché d'arriver aussitôt que de coutume, il donneroit tout ce qui lui en restoit dans ses Magasins, au même prix ; où elles avoient toujours été, & qu'il les donneroit même à credit.

Cette proposition eut un très bon effet ; Onasché & quelques autres Emissaires du Commandant en profitèrent pour faire ouvrir les yeux aux plus échauffés sur les conséquences des démarches, qu'ils venoient de faire, & lorsque le Sieur de la Motte Cadillac les vit ébranlés, il les assembla. Il leur dit que pour peu qu'ils voulussent réfléchir sur tout ce qui s'étoit passé depuis qu'il étoit avec eux, ils reconnoitroient que ce n'étoit point lui, qui les avoit trompés, ainsi qu'ils s'en étoient plaints, en termes même assez peu mesurés ; mais qu'ils s'étoient laissé séduire par de mauvais esprits, dont ils auroient dû se défier.

Comme il s'aperçut que ce reproche les avoit touchés, il jugea qu'il seroit inutile de leur faire un plus grand discours, & sans

1696.

leur donner le tems de se consulter, il leur proposa d'envoyer plusieurs Partis contre les Iroquois, qui étoient actuellement en chasse avec les Hurons, & quelques Outaouais. Telle est la déplorable condition de ceux, qui ont à gouverner des Barbares sans foi & sans principes d'honneur, de ne pouvoir jamais compter sur leur parole, & de ne trouver le seul d'autre moyen d'éviter d'être les Victimes de leur perfidie, que dans leur facilité même à trahir leur serment, sans autre motif que leur légèreté naturelle. Les Outaouais venoient de violer la foi, qu'ils nous avoient si souvent jurée; de nouveaux sermens les avoient attachés aux Iroquois, & ils redevenirent sur le champ leurs Ennemis.

Les Iroquois  
sont défaits.

A peine la Motte Cadillac eut cessé de parler, qu'Onaské, OUI LA MEK, Chef Poutcouatami, & un Algonquin, nommé MIKINAC s'étant déclarés Chefs de l'Entreprise, ils eurent bientôt assemblé un nombre considerable de Guerriers. Quelques Hurons coururent sur le champ avertir les Iroquois, qui prirent d'abord la fuite, mais nos Braves firent tant de diligence, qu'ils les atteignirent. On se battit avec acharnement sur le bord d'une Riviere; mais les Iroquois furent enfin obligés de se jeter à la nage pour se sauver. Les Victorieux rapporterent à Michillimassinac trente chevelures, & y amenèrent trente-deux Prisonniers, avec un bœuf d'environ cinq-cent robes de Castor. Plusieurs Hurons étoient du nombre des Prisonniers; on les remit entre les mains de leur Nation, qui parut fort sensible à cette déference.

Suite de cette  
détaille.

Après un temps de cet éclat, il n'y

pas à c  
dassent  
ni avec  
perte de  
leurs n  
devoit  
chasse.  
arriva c  
y publi  
M. de  
quois da  
invita l  
mais il l  
tation de  
de son G  
iroit com  
& le Cor  
tems qu'  
iroit gro  
incidents  
eut tout s  
détourné  
qu'ils avo

ALL  
ter, il leur  
contre les  
sa chaffe  
Outaouais.  
n de ceux  
s sans foi &  
pouvoir la-  
de ne trou-  
er d'être les  
ns leur faci-  
sans autre  
e. Les Ou-  
qu'ils nous  
veaux ser-  
roquois, &  
rs Ennemis.  
cessé de par-  
Chef Pou-  
omme M 1-  
de l'Entre-  
un nombre  
ues Hurons  
es Iroquois,  
nos Braves  
es atteigni-  
ment sur le  
quois furent  
age pour se  
à Michilli-  
y amenerent  
butin d'en-  
or. Plusieurs  
Prisonniers,  
eur Nation,  
érence.  
il n'y a

DE LA FRANCE. LIV. XV. 241  
pas à craindre que les Outaouais s'accommo-  
dassent, au moins sitôt, avec les Iroquois,  
ni avec les Anglois, sur qui tomboit toute la  
perte du butin, parce qu'ils avoient avancé  
leurs marchandises aux Iroquois, lesquels  
devoient leur abandonner le produit de leur  
chasse. Quelque tems après M. d'Argenteuil  
vint de Montreal à Michillimakinac, &  
y publia les grands préparatifs, que faisoit  
M. de Frontenac pour aller attaquer les Iro-  
quois dans leur Pays. M. de la Motte Cadillac  
invita les Sauvages à se joindre à leur Pere;  
mais il les avertit qu'il leur faisoit cette invi-  
tation de lui-même, n'en ayant aucun ordre  
de son Général. Onaské déclara d'abord qu'il  
iroit combattre sous la Banniere d'Ononchio,  
& le Commandant se flatta pendant quelque  
tems qu'une Troupe de quatre-cent Guerriers  
iroit grossir l'Armée Françoisé; mais divers  
incidens rompirent toutes ses mesures, & on  
eut tout sujet de croire que les Hurons avoient  
détourné ce coup, pour se venger de l'affront,  
qu'ils avoient reçu dans la défaite des Iroquois.

1696.







# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



## LIVRE SEIZIE' ME.

1696.



MONSIEUR de Frontenac ayant déclaré la résolution, où il étoit de pénétrer avec toutes ses Forces jusques dans le centre du Pays Iroquois, il y eut plusieurs avis sur la manière, dont il falloit s'y prendre pour assurer le succès d'une Expédition si désirée, & dont on n'esperoit pas moins que la fin d'une guerre, qui avoit mis plusieurs fois la Colonie Françoisse sur le penchant de sa ruine, qui en empêchoit les progrès, & à la faveur de laquelle les Anglois augmentoient considérablement leur commerce, & s'établissoient puissamment dans le Continent de l'Amérique Septentrionale.

DE

On

qu'on

vouloit

sur le C

Forces

d'achev

truire t

valier d

Il manc

assez de

porter d

si loin,

milieu d

Iroquois

qu'ils av

de man

çoise.

Il ajo

forceroit

roient d

Troupes

jusqu'aux

à propos

rien n'en

les Trou

domicilié

capable d

cutter tout

néanmoins

attaquer

ches, &amp; c

aisément f

Le Gen

qu'il avoi

la saison fu

vier, que

TABLE  
\* \* \*

RE

NERALE

ANCE.

ME.

ontenac ayant  
on, où il étoit  
outes ses For-  
centre du Pays  
plusieurs avis  
t s'y prendre  
dition si défi-  
moins que la  
plusieurs fois  
enchant de sa  
ogres, & à la  
augmentoient  
ce, & s'éta-  
Continent de

On ne s'accordoit pas même sur le tems, qu'on devoit choisir pour la faire. Plusieurs vouloient qu'on allât fondre pendant l'hyver sur le Canton d'Onnontagué avec toutes les Forces de la Colonie, afin d'avoir tout le loisir d'achever dans une seule Campagne de détruire tous les autres Cantons; mais le Chevalier de Callieres ne fut pas de ce sentiment. Il manda au Général qu'il ne trouveroit pas assez de Monde pour marcher en raquette, porter & traîner des vivres & de munitions si loin, & enlever une Bourgade située au milieu du Pays Ennemi, où il étoit facile aux Iroquois de rassembler en peu de tems tout ce qu'ils avoient de Guerriers, & de se fortifier de maniere à arrêter longtemps l'Armée Francoise.

Il ajouta que, quand bien même on les forceroit dans leur retranchement, ils pourroient dresser par tout des embuscades à des Troupes chargées de bagages, & les harceler jusqu'aux portes de Montreal; qu'il étoit plus à propos d'attendre la belle saison, & qu'alors rien n'empêcheroit de faire marcher toutes les Troupes, les Milices, & les Sauvages domiciliés; qu'on en composeroit un Corps capable de faire face de tous côtés, & d'exécuter tout ce qu'on voudroit; qu'il seroit bon néanmoins d'aller par avance sur les glaces attaquer les Agniers, qui étoient plus proches, & qui ne se doutant de rien, seroient aisément surpris.

Le Général goûta d'autant mieux ces avis, qu'il avoit pensé de même, & que d'ailleurs la saison fut si mauvaise jusqu'au mois de Janvier, que du côté de Quebec on ne pouvoit

1696.

Divers avis touchant l'expédition contre les Iroquois.

Expédition du Sieur de Louvigny sur les glaces.

voyager sur le Fleuve S. Laurent, ni à pied, ni en voiture, ni en Canot. Il ordonna donc au Gouverneur de Montreal d'envoyer cinq ou six-cent Hommes de son Gouvernement & de celui des Trois Rivieres contre le Canton d'Agner. Ce Parti fut bientôt prêt, & il étoit sur le point de se mettre en marche, lorsqu'on eut des avis certains que la mine étoit évanescée, & que les Agniers prenoient des mesures pour être secourus, non-seulement par les autres Canotiers, mais encore par les Anglois de la Nouvelle York.

M. de Callieres le fit sçavoir au Comte de Frontenac, qui lui manda d'envoyer seulement trois-cent Hommes choisis pour tomber sur les Chasseurs Iroquois, qui devoient être en grand nombre, & sans aucune défiance entre le Fleuve S. Laurent & la grande Riviere, où ils avoient accoutumé de chasser pendant l'hyver. Ce Détachement partit en effet à la fin de Janvier sous les ordres de M. de Louvigny; mais il fut arrêté treize jours assez près de Montreal par les neiges, qui tomberent cette année en beaucoup plus grande abondance, qu'à l'ordinaire. Il continua ensuite sa route jusqu'à cinq lieues de Cataracouy avec des fatigues incroyables; trouvant par tout une neige molle de la hauteur de sept ou huit pieds. Il envoya de-là des Sauvages à la découverte; ceux-ci marcherent sept ou huit jours, & rencontrerent enfin dix Iroquois & une Femme; ils en tuerent trois & prirent le reste. Ces Prisonniers furent menés à Montreal, où on en brûla un, ou deux, & on fit grâce aux autres, parce que les François, qui avoient été Esclaves dans leur Pays, les re-

DE  
connu  
leur av  
les dist  
Louis,

Quel  
printem  
roient t  
Forts,  
grandes  
de faire  
sieurs Pa  
rent dan  
prévoya  
travaux  
temp  
qui fure  
les ordre

Le vi  
lâcha fa  
la Color  
Monde  
Crisaly  
preuves  
son habi  
sa faveur  
Général  
pour lui  
sembloie  
rations h  
fet, & l  
qu'il en  
la consol  
prendre é  
gretter qu  
demeuré  
Au mo

RALE  
t, ni à pied,  
ordonna donc  
et cinq  
vernement &  
tre le Canton  
et, & il étoit  
he, lorsqu'on  
ne étoit éven-  
t des mesures  
ent par les au-  
es Anglois de

au Comte de  
voyer seule-  
s pour tomber  
devoient être  
ncune défiance  
a grande Ri-  
né de chasser  
ent partit en  
ordres de M.  
é treize jours  
iges, qui tom-  
p plus grande  
continua en-  
ès de Caraga-  
bles, trouvant  
auteur de sept  
er Sauvages à  
èrent sept ou  
n dix Iroquois  
ois & prirent  
menés à Mon-  
eux, & on fit  
François, qui  
Pays, les re-

DE LA N. FRANCE. LIV. XV. 245  
counurent, & rendirent témoignage qu'ils  
leur avoient obligation de la vie; mais on  
les distribua dans les Villages du Sault Saint  
Louis, de la Montagne & de Lorette.

Quelques autres Prisonniers, qu'on fit au  
printems, rapportèrent que les Iroquois s'é-  
toient tenus tout l'hiver enfermés dans leurs  
Forts, & qu'ils devoient bientôt venir en  
grandes Troupes pour empêcher les François  
de faire leurs semences. Il y eut en effet plu-  
sieurs Partis de ces Barbares, qui se répandi-  
rent dans nos Habitations; mais par la sage  
prévoyance du Gouverneur de Montreal les  
travaux de la Campagne n'en furent point in-  
terrompus. Il n'y eut que quelques Habitans,  
qui furent surpris, pour n'avoir pas exécuté  
les ordres, qu'on leur avoit donnés.

Le vintième de Mars M. de Louvigny re-  
lâcha faute de vivres, & peu de jours après  
la Colonie fit une perte, à laquelle tout le  
Monde parut très-sensible. Le Cavalier de  
Crisafy s'étoit flatté qu'après les dernières  
preuves, qu'il avoit données de son zèle & de  
son habileté, la Cour feroit quelque chose en  
sa faveur; d'autant plus que le Gouverneur  
Général & l'Intendant n'avoient rien négligé  
pour lui faire obtenir les récompenses, que  
sembloient mériter ses services. Leurs sollici-  
tations ne furent pourtant suivies d'aucun ef-  
fet, & le Cavalier succomba au chagrin,  
qu'il en conçut. Il eut du moins en mourant  
la consolation de voir les Grands & les Petits  
prendre également part à sa douleur, & re-  
gretter qu'un aussi grand mérite que le sien fût  
demeuré dans l'obscurité.

Au mois de May le Cavalier de Callietes

1696.

Les Iroquois  
paroissoient  
dans la Colo-  
nie.

Mort du Che-  
valier de Cri-  
sasy.

1696.  
Préparatifs  
pour la Cam-  
paigne pro-  
vinciale.

descendit à Québec, pour régler avec le Comte de Frontenac les opérations de la Campagne, dont les préparatifs étoient déjà fort avancés; & quand tous les arrangemens eurent été pris, il retourna à Montreal pour tenir la main à l'exécution de ce qui avoit été conclu. Le vingt-deux de Juin le Gouverneur Général l'y joignit, accompagné de M. de Champigny, du Chevalier de Vaudreuil, de M. de RAMEZAY, Gouverneur des Trois Rivieres, des Troupes & des Milices du Gouvernement de Québec, & de celui des Trois Rivieres. Celles du Gouvernement de Montreal étoient déjà assemblées, & il ne restoit plus rien à faire, que de se mettre en marche.

Disposition  
de l'Armée.

Le quatrième de Juillet dix Outaouais arrivèrent à Montreal des environs d'Onnontagué, où ils avoient longtems rodé, sans avoir pu faire un seul Prisonnier. A la fin, ayant eu avis qu'on avoit détaché contre eux un Parti considerable, ils s'étoient retirés à Cataracouy, où le Sieur DES JORDIS, qui y commandoit, leur ayant appris que tous les François étoient sur le point de se mettre en Campagne, & que le Comte de Frontenac seroit à leur tête, ils témoignèrent qu'ils seroient ravis de l'accompagner. Ils venoient donc lui offrir leurs services, & ils furent acceptés d'autant plus volontiers, qu'on se flatta qu'ils attireroient plusieurs de leurs Compatriotes.

Ils avoient rencontré le Général à la Chine, où l'Armée se rendit le même jour, & où arrivèrent aussi cinq cent Sauvages, dont on fit deux Troupes. M. de Maricourt, Capitaine, eut la conduite de la première, composée d'Iroquois du Sault S. Louis, & d'Abé-

DE L  
naquis d  
Hurons  
Montagn  
Beauvais  
deux Lie  
se joignit  
kis & des  
rée; que  
de condé

Les Ty  
raillons,  
sous les  
qui furent  
DU MES  
fit aussi  
diennes;  
par M de  
celui de  
Lieutenant  
M. de G  
celui de M  
Procureur  
BERCASE  
de Major  
des Troup  
Major.

Le sixié  
Perrot; &  
ordre. M.  
composée  
& de deux  
précédée  
le Commi  
ces de Ca  
des gren  
tions semb

naquis domiciliés: La seconde, où étoient les Hurons de Lorette, & les Iroquois de la Montagne, eût pour Commandant MM. de Beauvais, & LE GARDEUR, Frères, tous deux Lieutenans: Les dix Oûtaouais, auxquels se joignirent quelques Algonquins, des Sokokis & des Nipissings, firent une Bande séparée; que le Baron de Bekancourt se chargea de conduire.

Les Troupes furent partagées en quatre Bataillons, de deux-cent Hommes chacun, sous les ordres de quatre anciens Capitaines, qui furent MM. de la Durantaye, de MYRS, DU MESNIL, & le Chevalier de GRAIS: On fit aussi quatre Bataillons des Milices Canadiennes; celui de Québec étoit commandé par M. de ST MARTIN, Capitaine Reformé; celui de Beaupré, par M. de Grandville, Lieutenant; celui des Trois Rivieres, par M. de GRANDPRE, Major de la Place; & celui de Montréal, par M. DES CHAMBAUTS, Procureur du Roy de cette Ville: M. de SUBERCASE, Capitaine, faisoit les fonctions de Major Général, & chaque Bataillon, tant des Troupes, que des Milices, avoit son Aide-Major.

Le sixième l'Armée alla camper dans l'Isle Elle part de Perrot, & le lendemain elle en partit en cet la Chine. ordre. M. de Gallieres menoit l'Avantgarde, composée de la premiere Bande des Sauvages, & de deux Bataillons des Troupes: elle étoit précédée de deux grands Batteaux; où étoit le Commissaire d'Artillerie, avec deux pièces de Campagne, des mortiers pour jeter des grenades; des artifices; & autres munitions semblables. Quelques Canots conduits

1696.

par des Canadiens les accompagnoient avec toutes sortes de provisions de bouche.

Le Comte de Frontenac suivoit, environné de Canots, qui portoient sa Maison & son Bagage, & d'un bon nombre de Volontaires, ayant avec lui M. LE VASSEUR, Ingénieur en Chef. Les quatre Bataillons de Milices, plus forts que ceux des Troupes du Roy, faisoient le Corps de bataille, que commandoit M. de Ramezai sous le Général, & les deux autres Bataillons des Troupes, avec la seconde Bande des Sauvages, formoient l'Arriere-garde, qui étoit sous les ordres du Chevalier de Vaudreuil.

Sa marche.

L'Armée partit en cet ordre, qui ne fut point interrompu pendant la marche, si ce n'est que le Corps, qui avoit fait un jour l'Avant-garde, faisoit le lendemain l'Arriere-garde. Le dix-neuf elle arriva à Catarocouy, où elle séjourna jusqu'au vingt-six pour attendre quatre-cent Outaouais, que M. de la Motte Cadillac avoit promis, & qui ne parurent point. Quelques Voyageurs François devoient les accompagner, & ne vinrent point non plus; ils n'osèrent apparemment se hasarder seuls dans des chemins, qu'ils croyoient infestés de Partis Ennemis. D'ailleurs on fut obligé de laisser à Catarocouy vingt-six Malades, dont la plûpart s'étoient blessés en montant les Rapides.

Le vingt-huit l'Armée se trouva à l'entrée de la Riviere de Chouguen. Comme cette Riviere est étroite & rapide, le Général, ayant que de s'y engager, envoya cinquante Découvreurs par Terre de chaque côté. Ce jour-là il ne put faire qu'une lieuë & demie.

DE

Le l

Corps

occuper

&amp; par l

avec M

des Tro

lières &amp;

rent la

avoir fa

d'une ch

haut, &amp;

viere.

La p

mal-à-p

cette chu

reculer e

real se

fit mettr

les cano

teaux su

chute, &amp;

dix heur

corce av

passé, or

précauti

choit de

mins, p

étoient t

dreuil ay

lieuës da

Enfin l

nentaha p

goler, &amp;

si les Enn

saisir. On

dus à un

gnoient avec  
ouche.

t, environné  
aison & son  
Volontaires,  
, Ingénieur  
de Milices,  
du Roy, fai-  
commandoit  
, & les deux  
ec la seconde  
nt l'Arriere-  
du Chevalier

qui ne fut  
marche, si ce  
un jour l'A-  
n l'Arriere-  
Catarocouy,  
pour atten-  
e M. de la  
& qui ne pa-  
urs François  
vinrent point  
ment se ha-  
ils croyoient  
leurs on fut  
nt six Mala-  
llés en mon-

va à l'entrée  
omme cette  
e Général,  
a cinquante  
que côté. Ce  
ué & demic.

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 249

Le lendemain l'Armée fut séparée en deux Corps pour faire plus de diligence, & pour occuper les deux bords de la Riviere par Terre & par Eau. M. de Frontenac prit la gauche avec M. de Vaudreuil, les quatre Bataillons des Troupes, & un de Milices: MM. de Callieres & de Ramezai avec tout le reste, tinrent la droite. Sur le soir on se réunit après avoir fait trois lieues, & on s'arrêta au pied d'une chute, qui a dix, ou douze pieds de haut, & occupe toute la largeur de la Riviere.

1696.

La plus grande partie de l'Armée s'étoit mal-à-propos engagée dans le courant de cette chute, & il eût été dangereux de la faire reculer en arriere. Le Gouverneur de Montreal se chargea de remédier à ce désordre. Il fit mettre tout son Monde à l'Eau, fit porter les canons par Terre, & traîner tous les Barreaux sur des rouleaux jusqu'au-dessus de la chute, & cette opération, qui dura jusqu'à dix heures du soir, se fit aux flambeaux d'écorce avec un ordre merveilleux. Ce Rapide passé, on commença à marcher avec plus de précaution, non-seulement parce qu'on approchoit de l'Ennemi; mais parce que les chemins, pour ceux, qui étoient par Terre, étoient très-mauvais; le Chevalier de Vaudreuil ayant fait avec toute sa Troupe cinq lieues dans l'eau jusqu'aux genoux.

Elle court un grand risque, & elle est sauvée par l'habileté de M. de Callieres.

Enfin l'Armée entra dans le Lac de Gan- nentaha par un endroit, qu'on nomme le Ri- golet, & qu'il n'eût pas été facile de forcer, si les Ennemis eussent eu la précaution de s'en saisir. On y trouva deux paquets de joncs pen- dus à un Arbre, qui, suivant la coutume

Elle arrive à Onnona- gnet.



des Sauvages, marquoient que quatorze-cent trente-quatre Guerriers, car il y avoit autant de Jones dans les deux paquets, attendoient les François pour les combattre, & les défilent. L'Armée traversa ensuite le Lac en ordre de bataille. M. de Callieres, qui avoit la gauche, feignit de faire la descente de ce côté-là, où étoient les Ennemis, & dans le même tems le Chevalier de Vaudreuil la fit sur la droite, avec sept, ou huit-cent Hommes, puis tournant autour du Lac, alla joindre M. de Callieres: alors tout le reste de l'Armée débarqua.

Les Onnontagués avoient été avertis par un Transfuge.

M. le Vasseur traça aussitôt un Fort, qui fut achevé le lendemain. On y enferma le Magasin des vivres, les Canots, les Batteaux, & la garde en fut confiée au Marquis de Crisafy & à M. DES BERGERES, tous deux Capitaines, auxquels on donna cent cinquante Hommes choisis. Je ne sçai au reste comment les préparatifs de cette Expédition n'ayant été couverts d'aucun prétexte, on avoit pu se flatter de surprendre les Iroquois. Il est vrai que l'incertitude, où étoit le Public, de l'endroit, où devoit tomber l'orage, tint longtems les Cantons en suspens; mais un malheureux Transfuge du Village de la Montagne, qui avoit été détaché avec plusieurs autres du même Village, pour faire des Prisonniers, les instruisit du véritable dessein des François.

Ruse du Chevalier de Callieres, & ce qu'elle produisit.

Un autre avis, que ce Traître alla ensuite donner au Canton de Tsonnouthouan, qui étoit le sien, produisit un effet tout contraire à celui, qu'il prétendoit: le Chevalier de Callieres, qui connoissoit assez les Sauvages, pour s'attendre que quelques-uns, des

DE L  
s'étoit av  
dire assez  
de ce qu  
puis que  
d'attaquer  
dis qu'il  
teur ne r  
à ses Cor  
les Guer

Ce même  
du côté d  
jugea, co  
y avoient  
Tsonnou  
avoient é  
on leur  
gnoient l  
çois; ma  
pât poin  
découver  
alloient à  
venoient  
point que  
toutes les  
leur place  
étoient en

Le troi  
mie-lieu  
taines sal  
suivant M  
sur deux  
saires pou  
command  
me il éto  
eu la pré  
val, qu'il

quatorze-  
t il y avoit  
cquets, at-  
mbatire, &  
suite le Lac  
llieres, qui  
la descente  
nis, & dans  
adreuil la fit  
cent Hom-  
e, alla join-  
le reste de

ort, qui fut  
a le Magasin  
ux, & la gar-  
isasy & à M.  
taines, auf-  
ommes choi-  
les prépara-  
été couverts  
se flatter de  
i que l'incer-  
endroit, où  
ems les Can-  
reux Trans-  
p, qui avoit  
s du même  
iers, les inf-  
ançois

e alla ensuite  
thouan, qui  
ut contraire  
Chevalier de  
es Sauvages,  
des François

DE LA N. FRANCE LIV. XVI. 251  
s'étoit avisé, en partant de Catarocouy, de  
dire assez haut qu'il ne falloit point être surpris  
de ce que les Outaouais n'arrivoient point,  
puisqu'il M. de Frontenac les avoit fait prier  
d'attaquer le Canton de Tsonnonthouan; tan-  
dis qu'il marcheroit à Onnontagué: le Déserteur  
ne manqua pas de porter cette nouvelle  
à ses Compatriotes; ce qui fut cause que tous  
les Guerriers y restèrent pour le défendre.

Ce même soir on aperçut une grande lueur Les Onnontagués brûlent leur grand Village.  
du côté du grand Village d'Onnontagué, & on  
jugea, comme il étoit vrai; que les Sauvages  
y avoient mis le feu: la nuit suivante un autre  
Tsonnonthouan déserra. Ces deux Hommes  
avoient été pris en guerre l'année précédente;  
on leur avoit accordé la vie; & ils témoi-  
gnoient beaucoup d'affection pour les François;  
mais la prudence vouloit qu'on ne com-  
prât point sûtôt sur leur fidélité. On avoit déjà  
découvert beaucoup de pistes de Gens, qui  
alloient à Goyogouin & à Onneyouth, & qui  
venoient de ces deux Cantons; on ne douta  
point que les Onnontagués n'y eussent envoyé  
toutes les bouches inutiles du leur, & qu'à  
leur place on n'en eût fait venir tous ceux, qui  
étoient en état de porter les armes.

Le troisième, l'Armée alla camper à une de- On n'y trouve Personne.  
mic-lieué du débarquement, auprès des Fon-  
taines salées, dont j'ai parlé ailleurs. Le jour  
suivant M. de Subercase la rangea en bataille  
sur deux lignes, & fit les Détachemens néces-  
saires pour porter l'Artillerie. M. de Callieres  
commandoit la ligne de la gauche, & comme  
il étoit incommodé des jambes, il avoit  
eu la précaution de faire embarquer un Che-  
val, qu'il monta. Le Chevalier de Vaudreuil

1696.

conduisoit celle de la droite, qui étoit la moins exposée: le Général étoit entre les deux, porté dans un fauteuil, environné de sa Maison, & des Volontaires, ayant devant lui le canon. Le chemin étoit très-difficile, & l'on ne put arriver que le soir fort tard au Village, que l'on trouva presque tout en cendres, & deux François, qui y étoient Prisonniers depuis longtems, tout récemment masacrés.

Négligence  
des ennemis.

Ce qui surprit davantage, c'est que les Ennemis avoient ruiné leur Fort, où ils auroient pu se défendre longtems, ce qu'on reconnoit aux vestiges, qui en restoit. On ne comprenoit pas même que les Anglois, qui l'avoient bâti, l'eussent ainsi abandonné, & n'eussent fait aucun mouvement pour secourir leurs Alliés. Ce Fort étoit un carré long à quatre Bastions, environné d'une double palissade flanquée de redoutes, avec une enceinte fermée de perches de quarante, ou cinquante pieds de haut. Quinze-cent Iroquois, autant d'Anglois, quelques pièces d'Artillerie, qu'on pouvoit aisément faire venir de la Nouvelle York, la proximité des Bois si propres aux embuscades, & la facilité de défendre le Rigolet, auroient suffi pour mettre le Comte de Frontenac en danger de recevoir un échec, ou dans la nécessité de s'en retourner sans rien faire.

Les On-  
neyouths de-  
mandent la  
paix.

Le cinquième au matin deux Femmes & un Enfant du Village de la Montagne, qui étoient depuis six ans Captifs à Onnontagué, s'échaperent, & vinrent au Camp, où ils confirmèrent que depuis six jours tout ce qui n'étoit pas en état de porter les armes, s'étoit refu-

DE  
gié à u  
jour t  
avec l  
d'un C  
pour d  
fut le  
l'avoje  
leurs s  
droien  
ils ne  
seintes  
cher d  
répond

En e  
dreuil  
ou sep  
per les  
voir si  
qu'on  
de pass  
roit jo  
Prison  
s'échap  
caches  
n'avoie  
faite,  
de ruin  
deux j

Le  
on, de  
n'ayant  
pas vo  
mort a  
ciens S  
prise d  
donna

qui étoit la  
oit entre les  
environné de  
ayant devant  
très-difficile,  
fort tard au  
e tout en cen-  
oient Prison-  
mment maf-

c'est que les  
t, où ils au-  
e qu'on recon-  
. On ne com-  
ois, qui l'a-  
onné, & n'euf-  
secourir leurs  
ong à quatre  
ble palissade  
ceinte fermée  
quante pieds  
autant d'An-  
erie, qu'on  
la Nouvelle  
propres aux  
fendre le Ri-  
e le Comte de  
r un échec,  
ner sans rien

emmes & un  
e, qui étoient  
gué, s'écha-  
i ils confir-  
e qui n'étoit  
s'étoit refu-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 253  
gié à une lieuë de-là. L'après-diné du même  
jour un Soldat François, qui avoit été pris  
avec le P. Milet, arriva d'Onneyouth, chargé  
d'un Collier de la part des Chefs de ce Canton,  
pour demander la paix. Le Général le renvoya  
sur le champ avec ordre de dire à ceux, qui  
l'avoient député, qu'il vouloit bien recevoir  
leurs soumissions, mais à condition qu'ils vien-  
droient s'établir dans la Colonie; qu'au reste  
ils ne comptassent point de l'amuser par de  
feintes négociations, & qu'il alloit faire mar-  
cher des Troupes pour sçavoir leur dernière  
réponse.

En effet le lendemain le Chevalier de Vau-  
dreuil partit pour ce Canton à la tête de six  
ou sept-cent Hommes. Il avoit ordre de cou-  
per les bleds, de brûler les Villages, de rece-  
voir six Chefs en qualité d'otage, & au cas,  
qu'on voulût lui faire la moindre résistance,  
de passer au fil de l'épée tous ceux, qu'il pour-  
roit joindre. Le sixième un jeune François,  
Prisonnier depuis sept ans à Onnontagué,  
s'échapa, & donna connoissance de plusieurs  
caches de bled & de hardes, que les Ennemis  
n'avoient pas eu le tems d'emporter. On s'en  
faisit, on commença de couper les bleds, &  
de ruiner le Pays, ce que l'on continua les  
deux jours suivans.

Le huitième un Onnontagué, âgé, dit-  
on, de près de cent ans, fut pris dans le Bois,  
n'ayant pu fuir avec les autres, ou ne l'ayant  
pas voulu; car il paroît qu'il y attendoit la  
mort avec la même intrépidité, que ces an-  
ciens Senateurs Romains dans le tems de la  
prise de Romé par les Gaulois. On l'aban-  
donna aux Sauvages; qui, sans égard pour

1696.

son grand âge, déchargerent sur lui le dépit, que leur avoit causé la fuite des autres. Jamais peut-être Homme n'a été traité avec plus de barbarie, & n'a témoigné plus de fermeté & de grandeur.

Ce fut sans doute un spectacle bien singulier que de voir plus de quatre - cent Hommes acharnés autour d'un Vieillard décrépète, duquel, à force de tortures, ils ne purent arracher un soupir, & qui ne cessa, tant qu'il vécut, de leur reprocher de s'être rendu les Esclaves des François, dont il affecta de parler avec le dernier mépris. La seule plainte, qui sortit de sa bouche; fut, lorsque par compassion, ou peut-être de rage, quelqu'un lui donna deux ou trois coups de couteau pour l'achever. » Tu aurois bien dû, lui dit-il, ne pas abrèger ma vie, tu aurois eu plus de tems pour apprendre à mourir en Homme. Quant à moi, je meurs content, parce que je n'ai aucune bassesse à me reprocher.

Ce que fait  
M. de Vaudreuil à Onneyouth.

Le neuf M. de Vaudreuil, après avoir brûlé le Fort & les Villages du Canton d'Onneyouth revint au Camp avec environ trente - cinq Hommes, la plupart Prisonniers François, dont il avoit rompu les chaînes; ils étoient accompagnés des principaux Chefs du Canton, qui venoient se mettre à la discrétion de M. de Frontenac. Ce Général leur fit un accueil très-favorable, dans l'esperance d'attirer les autres; mais son attente fut vaine. Il se rencontra dans cette Troupe un jeune Agnier, qui étoit venu à Onneyouth pour voir ce qui s'y passoit: il fut reconnu pour avoir déserter l'hyver précédent du Village de la Montagne, & il fut brûlé. Il avoit rapporté

DE  
au Ch  
des An  
nombr  
d'Onne  
être att  
tourné  
étoit g  
Sur  
semblé  
à faire  
Expédi  
Fronte  
traiter  
venoit  
neyouth  
fut gén  
qu'après  
loit y co  
Sauvag  
Cela  
Calliere  
dans le  
offre su  
court &  
Canadie  
autres à  
Sauvage  
ses ordi  
dès le so  
changé  
à repren  
Le C  
présente  
de sortir  
les plus  
aînés à

au Chevalier de Vaudreuil que des Agniers & des Anglois s'étoient assemblés à Orange au nombre de trois-cent, pour aller au secours d'Onneyouth, qu'ils prévoyoit bien devoir être attaqué; mais qu'ils étoient d'abord retournés sur leurs pas, & que la consternation étoit grande par tout.

Sur cet avis le Conseil de guerre fut assemblé, & l'on y délibéra de ce qu'il y avoit à faire pour mettre la dernière main à une Expédition si bien commencée. Le Comte de Frontenac fut d'abord d'avis qu'il falloit aller traiter le Canton de Goyogouin, comme on venoit de faire ceux d'Onnontagué & d'Onneyouth, & non-seulement cette proposition fut généralement applaudie; mais on ajouta qu'après avoir ruiné ces trois Cantons, il falloit y construire des Forts, pour empêcher les Sauvages de s'y rétablir.

Cela fut encore approuvé; le Chevalier de Callières s'offrit à demeurer pendant l'hiver dans le Pays pour exécuter ce projet, & son offre fut aussi d'abord acceptée. M. de Maricourt & quelques autres Officiers, la plupart Canadiens, comme plus accoutumés que les autres à vivre dans les Bois, & à y suivre les Sauvages, furent nommés pour y rester sous ses ordres; mais on fut bien surpris, lorsque dès le soir même le Général déclara qu'il avoit changé de pensée, & qu'il falloit se disposer à reprendre la route de Montreal.

Le Chevalier de Callières eut beau lui représenter qu'il falloit du moins, avant que de sortir du Pays, réduire les Goyogouins, les plus fiérs de tous les Iroquois, & les plus aisés à dompter; qu'il n'y avoit pour cela se

1696.

On délibère sur le parti, qu'on doit prendre.

Le Comte de Frontenac, contre le sentiment de tout le Monde laissa son Expé-

1596.

dition impar-  
faite.

qu'à descendre une belle Riviere, qui conduisoit dans ce Canton, & qu'il n'étoit besoin pour cette Expédition, que d'une partie de l'Armée; il ne put rien obtenir, & l'on assure qu'il échapa au Comte de Frontenac de dire que le Gouverneur de Montreal étoit jaloux de sa gloire, & que c'étoit pour l'effacer, qu'il vouloit l'engager dans une nouvelle Entreprise, dont le succès étoit incertain. Quoiqu'il en soit, le mécontentement devint presque général, & ceux, qui le cachèrent le moins, furent les Canadiens, & les Iroquois du Sault S. Louis.

Soupçons  
contre lui.

Mais malgré les instances réitérées de ces Derniers, que M. de Frontenac n'aimoit point, il fit sonner la retraite, en disant assez haut: « On veut obscurcir ma gloire, & il est tems que je prenne un peu de repos. » La Tradition, que j'ai trouvée assez constante au bout de neuf ans dans le Canada, est que quelques Personnes, qui ne vouloient pas voir finir la guerre sitôt, avoient représenté au Gouverneur Général au sortir du Conseil que, si la Nation Iroquoise étoit une fois détruite, ou entièrement hors d'état de nous causer de l'inquiétude, le Roy ne manqueroit pas de faire une réforme considérable dans les Troupes, que Sa Majesté entretenoit dans la Colonie.

C'étoit-là le prendre par son foible; il aimoit à dominer, il avoit la nomination de la plupart des Emplois militaires, qui rendoit toutes les bonnes Familles absolument dépendantes de lui, & lui concilioit une autorité, dont la diminution l'auroit mortifié. D'ailleurs il avoit assez d'esprit pour comprendre que la

DE  
Cour.  
Mémo  
moins  
faire.  
préten  
il avoit  
d'élév.

Ma.  
capabl  
d'une t  
riers,  
tant de  
toute l  
retour  
éviden  
donner  
n'ait p  
agir, p  
noreroi  
France  
mérite  
ou que  
choient  
qui cro  
Or on s  
impress  
time &  
enféveli  
en étoit

Le C  
murer l  
prouvoit  
& alla c  
rendit le  
lendema  
n'ayant p

RALE  
re, qui con-  
n'étoit besoin  
ne partie de  
& l'on assure  
enac de dire  
étoit jaloux  
ur l'effacer,  
nouvelle En-  
tain. Quoi-  
devint pres-  
chacherent le  
les Iroquois

érées de ces  
ac n'aimoit  
disant assez  
oire, & il  
repos. « La  
onstante au  
a, est que  
iloient pas  
représenté  
du Conseil  
it une fois  
tat de nous  
manqueroit  
ble dans les  
noit dans la

foible ; il  
ination de  
qui rendoit  
ent dépen-  
e autorité,  
D'ailleurs  
dre que la

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 257  
Cour, où l'on recevoit de tems en tems des  
Mémoires contre sa conduite, le ménageroit  
moins, quand elle le jugeroit moins néces-  
saire. Il crut donc, à ce que ses Ennemis ont  
prétendu, devoir conserver un Ennemi, dont  
il avoit besoin pour se maintenir dans le point  
d'élévation, où il se trouvoit.

1696.

Mais pour estimer un Homme de ce rang  
capable d'avoir ainsi sacrifié la tranquillité  
d'une Colonie à son ambition; flétri des Lau-  
riers, qu'il étoit venu cueillir si loin, & avec  
tant de fatigues à l'âge de 74. ans ; & terni  
toute la gloire, qu'il avoit acquise depuis son  
retour en Canada, il faut, ce semble, une  
évidence, que les plus fortes conjectures ne  
donnent point ; & ce n'est pas assez qu'on  
n'ait pu concevoir le motif, qui le faisoit  
agir, pour lui en attribuer un, qui le désho-  
norerait. D'ailleurs, s'il avoit dans la Nouvelle  
France un grand nombre de Partisans, que son  
mérite personnel avoit prévenus en sa faveur,  
ou que l'intérêt & la reconnoissance lui atta-  
choient, il y avoit encore plus de Personnes,  
qui croyoient avoir sujet de se plaindre de lui.  
Or on sçait assez que le ressentiment laisse des  
impressions beaucoup plus durables, que l'esti-  
me & la reconnoissance, qui souvent sont  
ensevelies dans le tombeau avec celui, qui  
en étoit l'objet.

Le Comte de Frontenac laissa donc mur- L'Armée re-  
murer les Sauvages & tous ceux, qui n'ap- tourne à  
prouvoient pas la résolution. Il partit le neuf, Montreal.  
& alla camper à deux lieues de son Fort. Ils y  
rendit le dix, & le fit raser. Il s'embarqua le  
lendemain, & le vint il arriva à Montreal,  
n'ayant perdu que six Hommes dans son Ex-



1696.

Pourquoi nos  
Alliés ne fu-  
rent pas de  
cette Expédi-  
tion.

M. de Fron-  
tenac veut  
obliger les  
Iroquois à lui  
demander la  
paix.

pédition, à sçavoir deux Sauvages, qui s'étant enyvres d'eau-de-vie, furent massacrés par les Iroquois; un François, dont le Canot fut attaqué dans la retraite, & trois autres, qui se noyèrent dans les Rapides, pour n'avoir pas suivi la route, qu'on leur avoit marquée.

M. de Frontenac trouva à Montreal le Sieur d'Argenteuil, qui étoit venu de Michillimakinac avec cinquante François, pour l'accompagner à Onontagué, mais qui étoit arrivé trop tard. Ce fut par cet Officier, qu'on apprit la véritable raison, qui avoit empêché nos Alliés d'aller joindre le Général; comme ils l'avoient promis. Cette raison n'étoit qu'une mauvaise volonté de leur part, colorée de prétextes, qui ne valoient pas mieux, & dont le plus spécieux fut la persuasion, où ils étoient, qu'il en seroit de cette Entreprise, comme de plusieurs autres projets tous semblables, qu'on avoit formés les années précédentes, qui n'avoient point eu d'exécution.

Le Gouverneur Général, non-seulement croyoit avoir beaucoup fait, en humiliant les Iroquois, mais comme il étoit instruit que la disette des vivres n'étoit guères moins grande dans les Cantons, où il n'avoit pas pénétré, que dans ceux, qu'il avoit ravagés, & que la Nouvelle York n'étoit nullement en état de leur en fournir, il se flatta que cette Nation, pour éviter sa ruine entière, accepteroit la paix aux conditions, qu'il lui plairoit de lui imposer. Pour achever de l'y contraindre, il résolut de continuer la guerre, & après avoir donné à ses Troupes & aux Milices le tems de se refaire de leurs travaux, il en fit plusieurs Détachemens, qui

DE  
harcelé  
tombe.

Il de  
eut dor  
d'Aou  
avec u  
embarc  
la cond  
cier de  
eût alo  
porter  
tendre  
rendre  
Fort de  
avons p

La C  
Entrepr  
Nations  
die qu'à  
Nouvell  
toutes le  
ce qui se  
glois av  
les; ou d  
ce par le  
nos Enn  
des moy  
en éloign

Quelq  
s'étoient  
l'esperanc  
remette  
avoient  
lorsqu'ils  
furent tu  
ensuite se

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 259  
harcelerent l'Ennemi jusqu'à la fin de l'au-  
tomne.

1696.

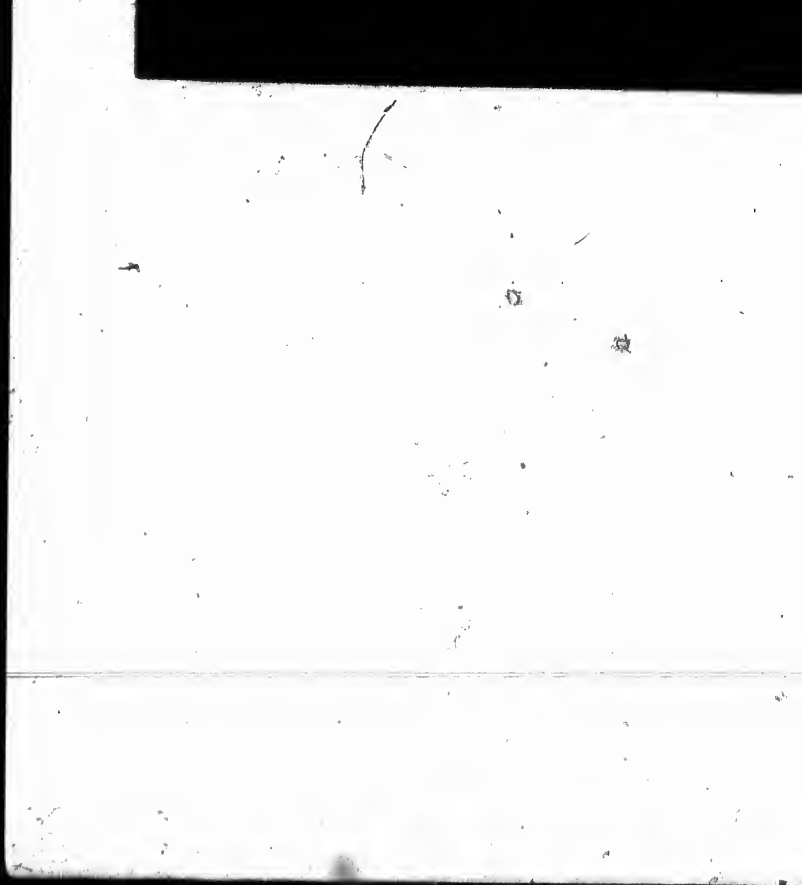
Il descendit lui-même à Quebec, dès qu'il eut donné ses ordres, & le vint cinquième d'Août le *Wesp*, Navire du Roy, y arriva avec un commandement exprès du Roy d'y embarquer des Troupes & des Canadiens sous la conduite de M. de Muys, Capitaine, Officier de mérite, & des plus capables, qu'il y eût alors dans la Colonie. Le *Wesp* devoit porter ce renfort droit à Plaisance, & y attendre M. d'Iberville, lequel ne devoit s'y rendre, qu'après avoir enlevé aux Anglois le Fort de Pemkuit, suivant le plan, dont nous avons parlé au Livre précédent.

Préparatifs pour l'attaque de Pemkuit.

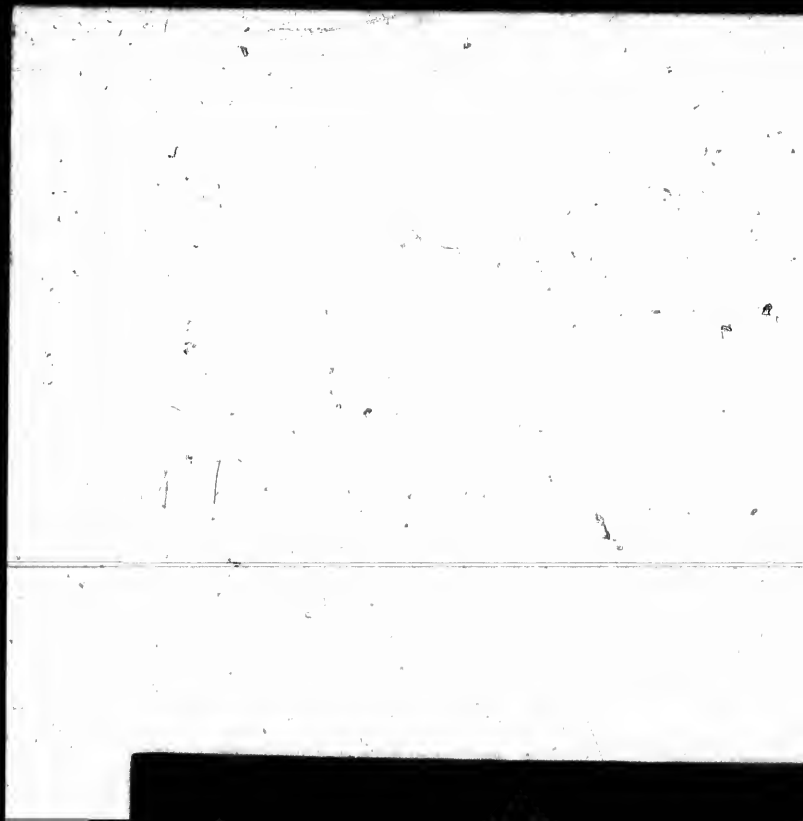
La Cour avoit extrêmement à cœur cette Entreprise; une Place fortifiée au milieu des Nations Abénaquises donnant lieu de craindre qu'à la fin ces Sauvages, si nécessaires à la Nouvelle France, ou ne fussent accablés par toutes les Forces de la Nouvelle Angleterre, ce qui seroit infailliblement arrivé, si les Anglois avoient eu des Gouverneurs plus habiles; ou détachés pour toujours de notre alliance par le défaut de secours de notre part; mais nos Ennemis prenoient pour arriver à ce but des moyens, qui n'étoient propres qu'à les en éloigner.

Quelques mois auparavant des Abénaquis s'étoient encore laissés attirer à Pemkuit par l'esperance, qu'on leur avoit donnée de leur remettre des Prisonniers de leur Nation: ils y avoient été assez bien reçus d'abord; mais lorsqu'ils se croioient plus en sûreté, deux furent tués à coups de pistolet. On voulut ensuite se saisir des autres, & quoiqu'ils euf-

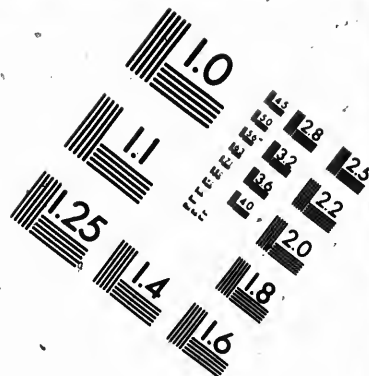
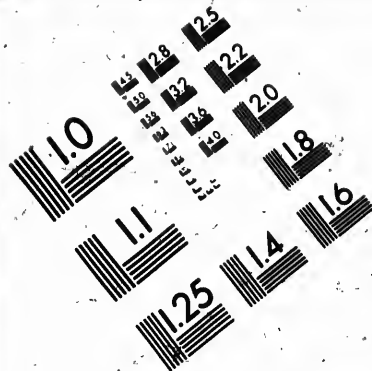
Nouvelle trahison faite aux Abénaquis par les Anglois.



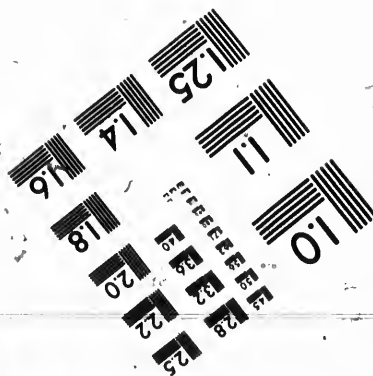
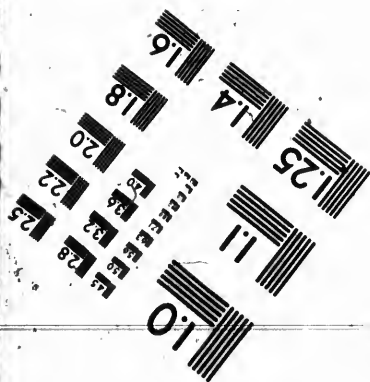
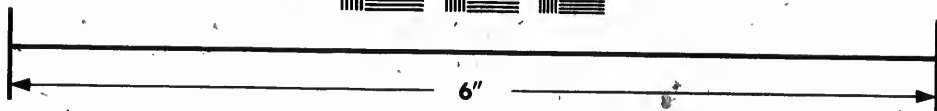
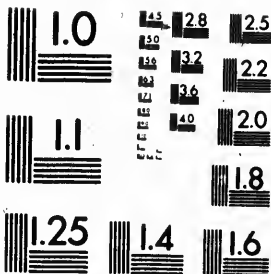








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

18  
20  
22  
25

10  
11



sent été surpris, il se défendirent lontems avec leur valeur ordinaire. Deux furent tués; il'en coûta aussi la vie à deux Anglois. Il paroît que les autres Sauvages, dont je n'ai pu sçavoir le nombre, demeurèrent Prisonniers; car je trouve que Taxous, qui étoit un de ces derniers, tua en chemin deux de Ses Conducteurs, & se sauva: quelques autres s'évaderent après lui.

On ne comprenoit pas comment les Anglois ne voyoient point qu'en prenant une autre conduite, ils auroient pu réussir avec le tems à gagner un Peuple naturellement doux & facile; mais les Nations, non plus que les Particuliers, ne se défont jamais de leur caractère, & sont presque toujours les Victimes de leur défaut dominant. Par la même raison ces trahisons si fréquentes ne corrigeoient point les Abénaquis d'une confiance, dont ils avoient été si souvent les Dupes, non plus que de leur peu de prévoyance, qui les requisoit presque toujours à manquer du nécessaire. La moindre lueur d'esperance de délivrer leurs Freres d'un esclavage, dont ils connoissoient la dureté, suffisoit pour effacer de leur mémoire les pièges, qu'on leur avoit tant de fois tendus sous cet appas, & l'on appréhendoit avec raison qu'à la fin ils ne s'accommodassent avec un Ennemi, dont ils oubloient toujours qu'ils n'avoient rien à esperer, & qu'ils ne devoient cesser de craindre.

MM. d'Iber-  
ville & de Bo-  
naventure ar-  
rivent en Aca-  
die.

C'est ce qui fit prendre au Conseil du Roi la résolution de les délivrer d'un voisinage, qui ne pouvoit manquer de causer avec le tems leur perte, quelque parti qu'ils prissent, & on étoit persuadé que de leur conserva-

D  
tion  
ses d  
vent  
donn  
arriv  
Espa  
Chev  
prire  
doier  
se ren  
pour  
Ils  
ville  
pièces  
avoir  
se sau  
épaiss  
Micm  
sur fo  
tribue  
main  
rent d  
de Vil  
vages  
d'Août  
dont o  
xot,  
Les cin  
Villebe  
que cer  
s'emba  
doit M  
Le se  
y trou  
deux-c  
& M, c

R A I E  
irent lontems  
x furent tués ;  
x Anglois. Il  
dont je n'ai  
erent Prison-  
s, qui étoit  
min deux de  
quelques autres

nt les Anglois  
nt une autre  
avec le tems à  
doux & fa-  
plus que les  
s de leur ca-  
rs les Victi-  
Par la même  
es ne corri-  
ne confiance,  
Dupes, non  
yance, qui  
manquer du  
esperance de  
ge, dont ils  
pour effacer  
on leur avoit  
& l'on appré-  
ne s'accom-  
s oubloient  
esperer, &  
dre.  
seil du Roi  
voisinage,  
ster avec le  
ils pressent,  
r conserva-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 261  
tion dépendoit celle de l'Acadie, & de toutes  
ses dépendances. MM. d'Iberville & de Bona-  
venture, à qui j'ai dit que Sa Majesté avoit  
donné la Commission d'attaquer Pemkuit,  
arriverent le vint-six de Juin à la Baye des  
Espagnols : ils y trouverent des Lettres du  
Chevalier de Villebon, par lesquelles ils ap-  
prirent que trois Navires Anglois, les atten-  
doient à l'entrée de la Riviere S. Jean, & ils  
se remirent en Mer le quatrième de Juillet,  
pour les aller chercher.

1696.

Ils les rencontrerent le quatorze, & d'Iber-  
ville ayant démâté le Niewport de vintquatre  
pièces de canon, s'en rendit Maître, sans  
avoir perdu un seul Homme. Les deux autres  
se sauverent à la faveur d'une brume fort  
épaisse, qui s'éleva tout à coup. Cinquante  
Micmaks, que d'Iberville avoit embarqués  
sur son bord à la Baye des Espagnols, con-  
tribuerent beaucoup à sa victoire. Le lende-  
main les deux Navires François s'approche-  
rent de la Riviere S. Jean, où le Chevalier  
de Villebon les attendoit avec cinquante Sau-  
vages ; ils y resterent jusqu'au deuxième  
d'Août, & y débarquerent les munitions,  
dont on les avoit chargés pour le Fort de Na-  
xoa, qu'on avoit substitué à celui de Jeniset.  
Les cinquante Sauvages, qui accompagnoient  
Villebon, & qui étoient de la même Nation,  
que ceux, qui avoient suivi M. d'Iberville,  
s'embarquerent sur le *Profond*, que comman-  
doit M. de Bonaventure.

Ils prennent  
un Vaiffeau  
Anglois.

Le septième ils mouillerent à Pentagoët. Ils  
y trouverent le Baron de Saint Castin avec  
deux-cent Sauvages, Canibas & Malecites,  
& M. d'Iberville leur distribua les présents du

Attaque du  
Fort de Peni-  
kuit.

Roy, tant pour eux, que pour ceux des leurs, qui étoient allés en guerre d'un autre côté. S. Castin & sa Troupe s'embarquerent ensuite dans leurs Canots, avec M. de Villieu, Capitaine, M. de Montigny, & vingt-cinq Soldats de la Compagnie de Villieu. Ils arrivèrent le treize à la vûe de Pemkuit, & ils l'investirent le quatorze.

Le même jour MM. d'Iberville & de Bonaventure mouillèrent à une lieuë de la Place, & ayant appris que Saint Castin avoit déjà dressé deux mortiers & un canon, il envoyèrent sur les cinq heures du soir sommer le Commandant, qui se nommoit CHUBB. Cet Officier reçut la sommation avec beaucoup de fierté, & répondit que quand la Mer seroit toute couverte de Vaisseaux François, & la Terre d'Indiens, il ne se rendroit pas, qu'il n'y fût forcé.

Sur cette réponse les Sauvages commencèrent à tirer : le Fort fit aussi un assez grand feu de mousqueterie, & tira quelques coups de canon. Sur les deux heures après midi M. d'Iberville descendit à Terre, & fit travailler avec tant de diligence aux batteries, qu'à trois heures après midi elles étoient toutes dressées, & qu'on tira cinq bombes, qui mirent l'alarme dans le Fort. Saint Castin, qui s'en aperçut, fit avertir les Assiégés que, s'ils attendoient l'assaut, ils auroient à faire aux Sauvages, dont ils sçavoient bien qu'ils n'avoient aucun quartier à espérer.

Il Capitule. Cette menace eut son effet : la Garnison, qui étoit de quatre-vingt douze Hommes, obligea le Commandant de capituler. Les conditions, qu'il demanda, furent qu'on ne

dép  
&  
&  
vag  
tir  
fut  
le f  
y ex  
nier  
le c  
avoit  
les S  
plus  
V  
un C  
que  
ter,  
de B  
lieu  
autre  
fourni  
déplo  
me u  
ce qu  
ge, d  
cher l  
pas un  
toutef  
par de  
pû être  
ré bien  
On n'y  
désen  
dre que  
par un  
cher, e

NERALE  
urceux des leurs,  
d'un autre côté.  
arquerent ensuite  
de Villieu, Ca-  
& vint-cinq Sol-  
llieu. Ils arrive-  
nkuit, & ils l'in-

erville & de Bo-  
lieu de la Place,  
Castin avoit déjà  
non, il envoye-  
soir sommer le  
voit CHUBD. Cet  
avec beaucoup  
nd la Mer seroit  
François, & la  
droit pas, qu'il

ges commence-  
assez grand feu  
qués ce de  
près m. M.  
& fit travailler  
batteries, qu'à  
étoient toutes  
mbes, qui mi-  
nt Castin, qui  
égés que, s'ils  
nt à faire aux  
ien qu'ils n'a-

la Garnison,  
ze Hommes,  
capituler. Les  
rent qu'on ne

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 263  
dépouilleroit Personne, que le Commandant  
& tous les Siens seroient envoyés à Balton,  
& échangés contre les François & les Sau-  
vages, qu'on y retenoit, & qu'on les garan-  
tiroit contre la fureur des Indiens. Tout cela  
fut accordé, Chubd & la Garnison sortirent  
le soir même de la Place, & M. de Villieu  
y entra avec soixante François. Les Prison-  
niers furent ensuite menés dans une Isle sous  
le canon des Vaisseaux de Roy, où il n'y  
avoit pas à craindre qu'ils fussent insultés par  
les Sauvages, & cette précaution étoit encore  
plus nécessaire, qu'on ne l'avoit cru d'abord.

Villieu en entrant dans le Fort, y trouva  
un Canibas aux fers; & parmi des papiers,  
que le Commandant avoit négligé d'empor-  
ter, ou de brûler, un ordre venu depuis peu  
de Balton de faire pendre ce Prisonnier. Vil-  
lieu étoit trop sage pour instruire alors les  
autres Sauvages de cet ordre; mais le Pri-  
sonnier étoit dans l'état du Monde le plus  
déplorable, ayant les jambes roides com-  
me un bâton, & paroissant prêt à expirer,  
ce qui mit ses Compatriotes dans une ra-  
ge, dont on eut bien de la peine à empê-  
cher les effets. Le Fort de Pemkuit n'étoit  
pas une aussi bonne Place, qu'il le paroïssoit;  
toutefois il est certain que, s'il eût défendu  
par de braves Gens, le succès du siège eût  
pû être douteux, ou du moins il en eût coûté  
bien du sang pour s'en rendre Maître.  
On n'y manquoit de rien pour une longue  
défense, le magasin à poudre n'avoit à crain-  
dre que les bombes, encore n'étoit-ce que  
par un petit endroit, parce qu'un gros Roc-  
cher, contre lequel il étoit appuyé, faisoit

1796.

une partie de la voute & de ses murailles. Enfin il y avoit dans le Fort quinze piéces d'Artillerie montées, & rien n'étoit mieux ménagé, ni plus propre, que les logemens des Officiers & des Soldats.

On renvoye à Baston une partie des Pti-sonniers.

Le dix-sept & le dix-huit furent employés à le ruiner. Ensuite M. d'Ibetville envoya une partie de la Garnison au Commandant de la nouvelle Angleterre, & lui fit dire que, s'il vouloit retirer le reste, & l'Equipage du Niewport, il falloit lui remettre incessamment tous les François & leurs Alliés, qu'il retenoit dans ses prisons. Il partit en même tems pour Pentagoët, où il attendit quelque tems la réponse du Commandant; mais comme elle tarda beaucoup, & qu'il n'avoit pas assez de vivres pour nourrir tant de Monde, il renvoya encore cent Hommes à Baston, & ne retint que les Officiers, dont il confia la garde à M. de Villieu.

Les deux Navires François évitent une Escadre Angloise.

Le troisiéme de Septembre il fit voile avec M. de Bonaventure & sa prise. Ils avoient à peine doublé les Isles, qui sont à l'entrée de la riviere de Pentagoët, qu'ils aperçurent au vent sept Voiles, qui venoient à eux, & qui les tenoient entr'elles & la Terre. D'Iberville cria aussitôt au Sieur de Lauson, qui commandoit le Niewport, où étoient les cent Micmaks, qu'il avoit embarqués à la Baye des Espagnols & à la Riviere S. Jean, de se tenir le plus près de lui qu'il seroit possible.

Le Sauvages de leur côté, qui ne doutèrent point qu'il ne fallût se battre, prièrent cet Officier que plutôt que de se rendre, il abordât le plus grand des Vaisseaux Ennemis, parce qu'ils aimoient mieux mourir les armes

DE  
à la ma  
leur m  
de Bast  
le soir  
che, d  
à Ter  
alonge  
serts. A  
dre, ou  
ne conn  
aussi de  
de S. Je

Le l  
voyant  
jusqu'à  
qui l'em  
nombre  
le Port  
compagn  
me dans  
Niewpor  
lurent po  
il mouil  
perdu da  
Tast, G  
seigne sur  
de si gran  
kuit, qu  
il mouru

Cepen  
manqué  
le Cheval  
son Fort  
vages, &  
nua sa rou  
vis-à-vis

Tom.

à la main, & après avoir vengé par avance leur mort, que de pourrir dans les cachors de Baston. Lauson le leur promit; mais sur le soir l'Escadre Angloise étant déjà fort proche, d'Iberville fit revirer de bord & porter à Terre; puis après avoir fait une lieue, il alongea la Côte en tirant vers les Monts déserts. Alors les Anglois désespérant de le joindre, ou n'osant s'approcher d'une Côte, qu'ils ne connoissoient peut-être pas assez, changerent aussi de route, & prirent celle de la Riviere de S. Jean.

Le lendemain matin d'Iberville ne les voyant plus, s'éleva au large, & courut ainsi jusqu'à l'Isle Royale, ou de Cap Breton; ce qui l'empêcha d'embarquer un assez grand nombre de Sauvages, qui l'attendoient dans le Port de la Héve, & qui devoient l'accompagner en Terre-Neuve. Il débarqua même dans l'Isle Royale ceux, qui étoient sur le Niewport, à la réserve de trois, qui ne voulurent point le quitter, & le douzieme d'Août il mouilla dans la Rade de Plaisance, n'ayant perdu dans son Expédition que le jeune du Tast, Garde-Marine, & qui servoit d'Enseigne sur son bord. Cet Officier s'étoit donné de si grands mouvemens pour le siège de Pemkuit, qu'il fut attaqué d'une pleuresie, dont il mourut.

Ils arrivent à Plaisance.

Cependant l'Escadre Angloise, qui avait manqué les trois Navires François rencontra le Chevalier de Villebon, qui s'en retournoit à son Fort de Naxoat avec une Troupe de Sauvages, & le fit Prisonnier. De-là elle continua sa route vers l'Acadie, & mouilla l'ancre vis-à-vis de Beaubassin, où elle débarqua

M. de Villebon est pris par les Anglois.

1696.

quatre-cent Hommes, parmi lesquels il y avoit cent cinquante Sauvages. Alors un nommé BOURGEOIS, qui avoit une Habitation dans ces Quartiers-là, se mit dans une Chaloupe, & alla trouver le Commandant à son bord; il lui présenta un Écrit, par lequel tous les Habitans de Beaubassin s'étoient engagés; au tems de la conquête de l'Acadie par le Chevalier Phibs, à demeurer fidèles au Roy Guillaume, & avoient été reçus sous la protection.

Ceux-ci exercent plusieurs hostilités en Acadie contre le droit des Gens.

Le Commandant ayant lu cet Écrit, assura BOURGEOIS qu'il ne seroit fait aucun tort à Personne, & défendit même à ses Soldats de rien prendre dans les Habitations, ni de tuer plus de Bestiaux, qu'il ne leur en faudroit pour vivre. Il se rendit ensuite avec ses principaux Officiers chez BOURGEOIS, où plusieurs autres Habitans vinrent le saluer; mais tandis qu'il étoit dans cette maison, dont le Maître le régaloit de son mieux, ses Soldats se dispersèrent dans toutes les autres, & s'y comportèrent comme dans un Pays de conquête.

Plusieurs Habitans s'étoient bien douté que cela arriveroit, & s'étoient mis en sûreté dans des lieux, où ils sçavoient bien qu'on n'iroit pas les chercher: ils n'en voulurent pas même sortir, quoiqu'on pût leur dire pour les rassurer de la part du Général Anglois, & bien leur en prit; car bientôt ce Général ne garda pas plus de mesures que ses Soldats; ceux, qui firent paroître plus d'humanité, furent les Sauvages. Au bout de neuf jours il ne restoit plus à Beaubassin aucun édifice sur pied, que quelques maisons & quelques granges, dont on avoit tout enlevé, & l'Eglise, à laquelle

DE  
on n'av  
glois y  
de M. d  
Reglem  
qui en t  
les Hab  
des Sufe  
fit rédui

Il leu  
à signet  
nouvelle  
connoiss  
ajouta q  
contre le  
sur leur  
le vintae  
Riviere  
Un Ense  
nommé  
l'entrée  
chement  
d'abord u  
neaux, &  
Anglois,  
qu'il s'en

Il se jet  
Comman  
il n'avoit  
ces. Ce C  
Villebon,  
ché, aya  
nier de bo  
arrêté ave  
Deux jour  
lui troisié  
buscade,

NERALE  
ni lesquels il y  
s. Alors un nom-  
une Habitation  
dans une Cha-  
mmandant à son  
crit, par lequel  
sin s'étoient en-  
de l'Acadie par  
er fidèles au Roy  
egus sous la pro-

et Ecrit, assura  
ait aucun tort à  
à ses Soldats de  
tions, ni de tuer  
leur en faudroit  
ite avec ses prin-  
ois, où plusieurs  
uer, mais tandis  
, dont le Maître  
s Soldats se dis-  
res, & s'y com-  
ys de conquête.  
t bien douté que  
is en sûreté dans  
ien qu'on n'iroit  
lurent pas même  
re pour les rassu-  
nglois, & bien  
Général ne garda  
oldats; ceux, qui  
ité, furent les  
ours il ne restoit  
ce sur pied, que  
s granges, dont  
lisse, à laquelle

DE LA N. FRANCE. LVI. XVI. 267  
on n'avoit point encore touché; mais des An-  
glois y ayant ensuite aperçu une Affiche signée  
de M. de Frontenac, & qui contenoit quelque  
Reglement pour la Traite, le Commandant  
qui en fut averti, éclata en reproches contre  
les Habitans, menaça de les traiter comme  
des Sujets rebelles, acheva de les ruiner, &  
fit réduire l'Eglise en cendres.

1696.

Il leur présenta ensuite un Ecrit en Anglois  
à signer, disant qu'il ne contenoit qu'une  
nouvelle Déclaration, par laquelle ils se re-  
connoissoient Sujets du Roy Guillaume, &  
ajouta qu'elle leur serviroit de sauvegarde  
contre les Anglois, qui pourroient débarquer  
sur leur Côte. Cela fait, il se rembarqua, &  
le vintneuf de Septembre il appareilla pour la  
Riviere S. Jean, où il arriva le même jour.  
Un Enseigne de la Garnison de Naxoat,  
nommé CHEVALIER, étoit en vedette à  
l'entrée de cette Riviere, avec un petit Déta-  
chement de trois ou quatre Soldats: il aperçut  
d'abord un Brigantin d'environ soixante ton-  
neaux, & le lendemain il fut attaqué par des  
Anglois, qui avoient mis pied à Terre, sans  
qu'il s'en fut aperçu.

Il se jeta dans le Bois, & alla avertir son  
Commandant de l'arrivée des Ennemis, dont  
il n'avoit pu sçavoir ni le nombre, ni les For-  
ces. Ce Commandant étoit le Chevalier de  
Villebon, qui avoit apparemment été relâ-  
ché, ayant fait voir qu'il n'étoit pas prison-  
nier de bonne guerre, parce qu'il avoit été  
arrêté avec un Passeport en bonne forme.  
Deux jours après Chevalier retourna à la Mer  
lui troisième; mais il tomba dans une em-  
buscade, que lui avoient dressée quelques



1696.

Sauvages; il y fut tué, & ses deux Soldats pris.

Ils font le siège de Naxoat.

Ceux-ci, je ne sçai par quels motifs, découvrirent aux Anglois plusieurs caches, qu'on avoit faites assez près de-là de munitions & de marchandises, & le tout fut embarqué dans les Navires, qui reprirent aussitôt la route de Baston. Ils n'avoient pas encore fait beaucoup de chemin, qu'ils rencontrèrent une Fregate de trente-deux piéces de canon, & deux autres petits Bâtimens, commandés par un Capitaine Anglois, nommé SIKIR, lequel en vertu d'un ordre, dont il étoit Porteur, obligea l'Escadre de retourner à la Riviere de S. Jean pour attaquer le Fort de Naxoat. Ainsi l'Armée Ennemie, augmentée de trois Vaisseaux, & fortifiée de deux-cent Hommes, reparut à l'entrée de la Riviere S. Jean, lorsqu'on la croyoit bien proche de Baston.

Le Chevalier de Villebon en reçut la nouvelle le douzième d'Octobre par M. de NEUVILLETTE son Frere, le plus jeune des Fils du Baron de Bekancourt, & qui avoit été envoyé pour sçavoir ce qu'étoit devenu le Sieur Chevalier. Il avoit écrit la veille au P. SIMON, Recollet, qui gouvernoit assez près de-là une Mission de Sauvages, pour le prier d'engager le plus qu'il pourroit de ses Néophytes à le venir joindre, & ce Religieux lui amena le quatorze trente-six Guerriers. Il renvoya le lendemain Neuville à la Mer, & cet Officier retourna le seize à Naxoat, ayant rencontré les Ennemis en assez grand nombre à une demie-lieue au-dessous de Jemset, c'est-à-dire, environ à moitié chemin de l'embouchure de la Riviere à Naxoat.

DE  
M. d  
sez bo  
jour à  
il fut p  
M. de  
Sieur d  
le Sieu  
de l'Ac  
tre la  
sous les  
taire fo  
un Enr  
nombre  
les Fran  
honneur  
d'être e  
& pour  
sa subsi  
On n  
grands  
tems les  
Baptiste  
qui avo  
Naxoat.  
se mettr  
la descen  
tous les  
ordres.  
rendit à  
le quitter  
ment de  
approch  
les armes  
Le dix  
matin, t  
la Messe,

ses deux Soldats

els motifs, décou-  
urs caches, qu'oa  
a. de munitions &  
out fut embarqué  
rèrent aussitôt la  
nt pas encore fait  
ils rencontrèrent  
pièces de canon,  
ens, commandés  
nommé SIKIR,  
dont il étoit Por-  
ourner à la Rivie-  
e Fort de Naxoat.  
ugmentée de trois  
deux-cent Hom-  
i Riviere S. Jean,  
roche de Baston.  
n en reçut la nou-  
e par M. de NEU-  
lus jeune des Filz  
& qui avoit été  
u'étoit devenu le  
écrivit la veille au  
gouvernoit assez  
Savages, pour le  
il pourroit de sa  
e, & ce Religieux  
e-six Guerriers. Il  
villlette à la Mer,  
e seize à Naxoat,  
ais en assez grand  
u-dessous de Jem-  
à moitié chemin  
ere à Naxoat.

M. de Villebon avoit déjà mis son Fort en af-  
sez bon état, il fit encore travailler le reste du  
jour à de nouveaux retranchemens, en quoi  
il fut parfaitement secondé par son Frere, par  
M. de GANNES, un de ses Officiers, par le  
Sieur de LA CÔTE, Ecrivain du Roy, & par  
le Sieur TIBIERGE, Agent de la Compagnie  
de l'Acadie. Le dix-septième au soir il fit bat-  
tre la Généralc, & toute sa Garnison étant  
sous les armes, il lui fit une harangue mili-  
taire fort pathétique: il l'exhorta à mépriser  
un Ennemi, lequel malgré la supériorité du  
nombre, ne tenoit pas ordinairement contre  
les François, & il finit en promettant sur son  
honneur que, si quelqu'un avoit le malheur  
d'être estropié en combattant pour son Roy,  
& pour sa Patrie, Sa Majesté pourvoyeroit à  
sa subsistance le reste de ses jours.

On ne répondit à ce discours, que par de  
grands cris de *Vive le Roy*, & dans le même  
tems les Sieurs de CLIGNANCOURT &  
Baptiste arriverent au Fort avec dix François,  
qui avoient leurs Habitations au-dessous de  
Naxoat. M. de Villebon leur commanda de  
se mettre à la tête des Sauvages, pour disputer  
la descente aux Anglois, & de lui envoyer  
tous les jours quelqu'un pour recevoir ses  
ordres. Tout étant ainsi disposé, chacun se  
rendit à son Poste, dans la résolution de ne  
le quitter qu'avec la vie, & comme l'aboye-  
ment des Chiens fit connoître que l'Ennemi  
approchoit, tout le Monde passa le nuit sous  
les armes.

Le dix-huit entre huit & neuf heures du  
matin, tandis que le Commandant assistoit à  
la Messe, on l'avertit qu'il paroissoit une Cha-

Diligences  
de M. de Vil-  
lebon pour la  
défense de  
cette Place.

Résolution  
de la Garni-  
son.



1696.

louppe pleine de Gens armés. Il fit aussitôt tirer l'allarme, & dans l'instant chacun reprit son Poste. Deux autres Chaloupes, armées comme la premiere, suivoient de près: on les laissa approcher jusqu'à la demi-portée du canon, & alors on tira sur elles, ce qui les obligea de se mettre à l'abri derrière une pointe, où elles firent leur descente, sans qu'il fut possible de les en empêcher, quoiqu'elles ne fussent guères qu'à la portée du mousquet, parce que la Riviere étoit entre deux. On entendit aussitôt les Anglois crier *Vive le Roy*, & la Garnison en fit autant de son côté.

Un moment après on les vit s'avancer en bon ordre jusques vis-à-vis du Fort, où la Riviere a une bonne portée de pistolet de large. Ils camperent en cet endroit, & commencerent aussitôt à travailler à un épaule-ment, pour se mettre à couvert du feu de la Place. Ils dresserent ensuite une batterie de deux pièces de Campagne, qui furent en état de tirer au bout de trois heures: Ils arborerent alors le Pavillon Royal d'Angleterre, & le soir ils placerent un troisième canon plus gros que les deux autres, & plus près du Fort, mais comme il étoit à découvert, il tira peu.

Les deux premiers furent bien servis; mais ceux du Fort le furent encore mieux. La mousqueterie fit aussi de part & d'autre un très-grand feu, & les Sauvages des deux Partis s'étant un peu avancés sur le bord de la Riviere, se battirent en Braves. La nuit, qui survint, mit fin au combat, & le Chevalier de Villebon appercevant les Ennemis, qui se préparoient à allumer des feux, parce que le froid étoit fort picquant, fit donner plusieurs

allarme  
elles ne  
esperé  
dont le  
tous les

Ils pa  
le point  
comme  
que ver  
firent q  
La Cor  
veille,  
monta l  
continu  
de, qu'  
après. S  
de Quel  
pour av  
il avoit  
gna sur  
le feu de

Le so  
occupoi  
presque  
per. Qu  
chargeo  
bon vou  
mandoi  
à passer  
tomber  
rent. Je  
le Camp  
villette  
mais ap  
trouva e  
viron se

allarmes pour les en empêcher ; mais comme elles ne produisoient pas l'effet , qu'il en avoit esperé , il fit charger un canon à mitrailles , dont le premier coup les obligea d'éteindre tous leurs feux.

Ils passerent ainsi une nuit très-rude , & dès le point du jour la mousqueterie du Fort recommença à tirer sur eux. Ils n'y répondirent que vers les huit ou neuf heures , & ne le firent qu'avec les deux pièces de leur batterie. La Côte , qui s'étoit déjà fort distingué la veille , en tirant beaucoup & fort juste , démonta bientôt une de ces deux pièces , & on continua de faire un si terrible feu sur la seconde , qu'elle fut aussi abandonnée peu de tems après. Sur le midi le Sieur de FALAISE arriva de Quebec , ayant fait une diligence extrême pour avoir part à la défense de Naxoat , dont il avoit appris le siège en chemin. On lui assigna sur le champ son Poste , & le reste du jour le feu de la Place fut très-vif.

Le soir les Ennemis allumerent un feu , qui occupoit un grand terrain , & l'on ne douta levé. Le siège est presque point qu'ils ne songeassent à décamper. Quelque tems après on les aperçut , qui chargeoient leurs Chaloupes , & M. de Villebon voulut engager les Sauvages , que commandoient MM. de Clignancourt & Baptiste , à passer la Riviere au-dessous du Fort , pour tomber ensuite sur eux ; mais ils le refusèrent. Je ne sçai pourquoi : le lendemain matin le Camp des Assiégeans se trouva vuide. Neuvillette fut aussitôt détaché pour les suivre ; mais après qu'il eut fait trois lieues , il les trouva embarqués dans quatre Bâtimens d'environ soixante tonneaux , & descendant la

1696.

Riviere à la faveur d'un bon vent.

Il tira beaucoup sur eux, pour leur faire croire que les Sauvages étoient à leurs trouffes, après quoi il retourna au Fort. Nous n'eûmes à ce siège qu'un Soldat tué, un autre eut les deux jambes emportées d'un de nos canons, & un troisième fut estropié par son fusil, qui lui créva entre les mains. La précipitation, avec laquelle les Anglois se retirèrent, fit juger qu'ils n'en avoient pas été quittes à si bon marché. Ils brûlerent, avant que de s'embarquer, deux ou trois maisons, & laisserent au bas de la Riviere deux Habitans, qu'ils avoient amenés de Beaubassin, avec leurs Femmes & leurs Enfans; mais on n'en put tirer aucune lumiere sur la perte, qu'avoient faite les Ennemis.

Etat des Anglois & des François en Terre-Neuve.

Tandis que les Anglois étoient si mal menés du côté de l'Acadie, on se préparoit à les chasser de Terre-Neuve, où ils occupoient un grand nombre de Postes, presque tous sur la Côte Orientale de cette Isle. Ils y avoient même des Etablissmens fort considerables, entre lesquels ils avoient pratiqué une communication facile par des chemins coupés dans le Bois. On y voyoit plusieurs Habitans très-riches, & de leur propre aveu leur commerce y montoit à dix-sept millions par an. En un mot ils se formoient en Terre-Neuve une puissance, qui les pouvoit rendre Maîtres absolus du commerce le plus riche, le plus aisé, le plus étendu de l'Univers, & qui demande le moins de dépense; c'est celui des Morues.

Il s'en falloit bien que nous eussions pris d'aussi bonnes mesures pour le partager avec eux. La Colonie de Plaisance; quoique pla-

DE  
cécé dan  
modes  
plus m  
Auteur  
de ce q  
nos, Ha  
qu'on r  
étoient  
dire, à  
ne n'éto  
ni les M  
me eu

Le Fo  
bonne P  
ficulté  
avoit po  
dats, au  
soin en  
& les un  
sur lesq  
un coup

Ce G  
lan, qu  
Anglois  
Homme  
menté;  
mer, ni  
ni de ce  
roit dan  
cumuler  
cheux e  
fournit d  
& de ve  
primer  
de Brouil  
la reputa

cée dans un des plus beaux ; & des plus commodes Ports de l'Amérique, ne valoit pas le plus médiocre de leurs Etabliffemens. Un Auteur contemporain, & Témoin oculaire de ce qu'il avance, assure que le plus aisé de nos Habitans n'étoit pas logé plus au large, qu'on ne l'est dans un Navire ; que tous y étoient réduits à une ration par jour, c'est-à-dire, à la portion d'un Matelot ; que Personne n'étoit en état de soulager les Pauvres, ni les Malades ; & que l'on n'avoit pas même eu soin d'y bâtir un Hôpital.

Le Fort de Plaisance n'étoit pas une trop bonne Place, sa principale défense étoit la difficulté d'en approcher, & le Gouverneur n'y avoit pour toute Garnison que dix-huit Soldats, auxquels il pouvoit joindre dans un besoin environ quatre-vingt Pêcheurs, les uns & les autres fort peu aguerris, & sur lesquels on ne pouvoit pas compter pour un coup de main.

Ce Gouverneur étoit encore M. de Brouillan, que nous avons déjà vû repousser les Anglois de devant sa Place. C'étoit un brave Homme, un Officier intelligent & expérimenté ; mais il n'avoit le don de se faire aimer, ni de ceux, qui étoient sous ses ordres, ni de ceux, que la Pêche de la Moruë attiroit dans son Gouvernement. Le désir d'accumuler ne manque guères de produire ce fâcheux effet : il sert au moins de prétexte, & fournit des occasions pour accuser de violence & de vexation ceux, qui n'ont pas sçu réprimer cette passion, ou la dissimuler. M. de Brouillan pour son malheur avoit au moins la réputation d'être avide & intéressé, & le

Caractère du  
Gouverneur  
de Plaisance.

1696.

Service du Roy en souffrit autant que sa gloire.

Quant à la Religion, on ne sçavoit trop si les Anglois de Terre-Neuve en avoient une, puisque dans un si grand nombre de Postes assez peuplés, on ne voyoit pas un seul Ministre, d'où s'ensuivoit un si grand dérèglement de mœurs, que les plus Sages reconnurent dans les disgraces, dont nous allons les voir accablés, la main de Dieu, qui s'apésantissoit sur eux. L'abondance & le luxe n'avoient pu enfanter les mêmes désordres parmi les François, qui le plus souvent manquoient du nécessaire; mais pour l'ordinaire ils n'étoient guères moins dénués des secours spirituels, que des temporels, & pour sçavoir recourir à Dieu dans ses besoins, & souffrir sa misere avec patience, comme il convient à des Chrétiens, il faut dumoins être instruit des grands principes du Christianisme.

Il part pour  
attaquer S.  
Jean.

Telle étoit la situation des deux Colonies Européennes, qui partageoient l'Isle de Terre-Neuve, lorsque M. d'Iberville proposa à la Cour de la mettre toute entiere sous l'obéissance du Roy. Comme son Expédition de Penxuit l'avoit retenu du côté de l'Acadie plus lontems, qu'il n'avoit compté d'y être, il ne put arriver à Plaisance, que le douzième de Septembre. M. de Brouillan, qui, suivant leurs conventions, devoit l'y attendre jusqu'à la fin du mois d'Août, en étoit parti trois jours auparavant avec le Vaisseau du Roy le *Pelican*, & huit Bâtimens Maloins, le *Comte de Toulouse*, le *Philippeaux*, le *Diamant*, trois *Corvettes* & deux *Brulots*, pour aller

DE  
attaqu  
des An  
najrem

Quo  
instrui  
presser  
étoient  
mieux  
bles, p  
il se ter  
le trav  
vais, &  
qui l'a  
de lui  
lieux  
rer à e

Il n  
lorsqu  
alloit  
se trou  
Navire  
de *Prij*  
S. Jean  
avoien  
pièces  
pas ch  
la dese  
nuit s  
fait de  
les eff  
projet

D'au  
sans qu  
qu'on a  
boul,  
voyé l

ALE  
tant que sa

çavoit trop  
en avoient  
nombre de  
voit pas un  
un si grand  
s plus Sages  
ont nous al-  
de Dieu, qui  
ce & le luxe  
nes désordres  
ouvent man-  
r l'ordinaire  
s des secours  
& pour ças-  
oins, & souf-  
omme il con-  
umoins être  
du Christia-

eux Colonies  
Isle de Terre-  
proposa à la  
sous l'obéis-  
xpédition de  
l'Acadie plus  
y être, il ne  
douzième de  
qui, suivant  
endre jusqu'à  
it parti trois  
du du Roy le  
ins, le Comte  
e Diamant,  
, pour aller

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 175  
attaquer S. Jean. C'étoit le Quartier général  
des Anglois, & le Port, où abordoient ordi-  
nairement les Vaisseaux du Roy d'Angleterre.

1696.

Quoiqu'il eût des avis certains qu'on étoit  
instruit de son projet, il ne crut pas devoir se  
presser d'attaquer les Côtes, où les Ennemis  
étoient moins sur leurs gardes, & il aima  
mieux attendre que les vents fussent favora-  
bles, pour aller droit à S. Jean. Mais comme  
il se tenoit à dix, ou douze lieues au large par  
le travers de ce Port, le tems devint si mau-  
vais, & la Mer si orageuse, que les Bâtimens,  
qui l'accompagnoient, furent lontems séparés  
de lui. Ils se rallierent enfin à sept, ou huit  
lieues de Terre, & il résolut de ne plus diffé-  
rer à entrer dans le Port.

Il n'y peut  
entrer.

Il n'en étoit plus qu'à la portée du canon,  
lorsqu'il se saisit d'une Chaloupe, laquelle  
alloit apparemment à la découverte; & où  
se trouva le Sieur IRES, Commandant d'un  
Navire du Roy d'Angleterre, nommé *le Soldat  
de Prise*. Il sçut de cet Officier qu'il y avoit à  
S. Jean quarante Navires, dont quelques-uns  
avoient depuis dix-huit jusqu'à trente-deux  
pièces de canon montées. Cet avis ne lui fit  
pas changer de dessein, & il se prépara à faire  
la descente à l'entrée du Port, dès que la  
nuit seroit venue; mais le Courant l'ayant  
fait dériver six lieues au Sud, malgré tous  
les efforts, qu'il fit pour se soutenir, son  
projet échoua.

D'autres Courans l'entraînerent ensuite,  
sans qu'il s'en aperçut, vis-à-vis d'une Baye,  
qu'on appelle *Baboul*, par corruption de *Baye-  
boul*, où deux jours auparavant il avoit en-  
voyé *le Philippeaux* & *le Comte de Thoulouse*.



1696.

pour s'emparer de ce Poste, & se rendre Maître d'un Navire du Roy d'Angleterre, appelé *le Zéphyr*, & de deux Vaisseaux Marchands, qui y étoient mouillés. Mais ces deux Vaisseaux n'ayant pu aprocher la Terre, revinrent joindre M. de Brouillan. Ce Gouverneur voulut essayer s'il seroit plus heureux, & il entra en effet dans la Baye à la faveur d'un petit vent, qui tomba tout-à-fait dans le tems, qu'il manœuvroit pour aborder *le Zéphyr*.

Il se faisit de  
plusieurs Pos-  
tes.

Il essuya alors le feu de cinq petits Forts, ce qui ne l'empêcha point de commander deux descentes, l'une à gauche par M. de ST OVIDE, son Neveu, & l'autre à droite sous les ordres du Sieur L'HERMITE, Major de Plaisance. Toutes deux réussirent; l'Hermitte chassa les Anglois de deux batteries, qui incommodoient beaucoup les Navires François; St. Ovide leur enleva deux Forts, où le Capitaine *du Zéphyr* s'étoit retiré avec la meilleure partie de son Equipage, & un assez grand nombre d'Habitans qui se-refugierent dans les Bois.

M. de Brouillan voulut ensuite retourner à S. Jean, qu'il desiroit passionnément de prendre sans le secours de M. d'Iberville; mais la mésintelligence s'étant mise entre lui & les Maloins, il fut obligé de tourner vers *le Forillon*, qu'il emporta l'épée à la main, malgré la vigoureuse résistance du Sieur CLASBY, Capitaine du *Zéphyr*, qui resta Prisonnier de guerre avec tous les Gens. *Aiguafort*, *Fremause*, & *Rognouse* ne lui coûtèrent que la peine du voyage, qu'il fit par Terre, parce qu'il trouva tous ces Postes abandonnés. Il prétendit que, si les Maloins avoient

DE I  
exécute  
grand  
étoient  
d'en pa  
cette E  
à Plai  
que m  
fort pi  
côté se  
Il an  
& y tr  
n'avoit  
pas pe  
fions p  
*le Wes*  
les pro  
ses pré  
le Post  
Il étoit  
prise, l  
fance :  
Gouve  
jet n'é  
sentire  
suivre  
compa  
D'H  
dre qu  
il ne p  
facheu  
ter la  
France  
fance e  
il dése  
lui; m  
après c

exécuté ses ordres, il auroit enlevé un très-grand nombre de Navires Marchands, qui étoient dans tous ces Ports. Il ne laissa pas d'en prendre environ trente dans le cours de cette Expédition, après laquelle il retourna à Plaisance, moins flatté de ces petits succès, que mortifié de n'avoir pu prendre S. Jean, & fort picqué contre les Maloins, qui de leur côté se plaignoient beaucoup de lui.

Il arriva dans sa Place le dix-sept d'Octobre, & y trouva M. d'Iberville, qui faute de vivres n'avoit pu aller le joindre. Il n'avoit pourtant pas perdu son tems; car après diverses excursions pour reconnoître le Pays, ayant reçu par le *Wesp* & le *Posillon* les secours d'Hommes & les provisions, qu'il attendoit de Quebec, il fit ses préparatifs pour aller attaquer *Carbonniere*, le Poste Anglois le plus reculé vers le Nord. Il étoit sur le point de partir pour cette Entreprise, lorsque M. de Brouillan débarqua à Plaisance: il lui communiqua son dessein, mais le Gouverneur lui déclara nettement que ce projet n'étoit point de son goût; qu'il n'y consentiroit jamais, & que, s'il s'obstinoit à le suivre, il empêcheroit les Canadiens de l'accompagner.

Il se brouille avec M. d'Iberville.

D'Iberville le connoissoit assez pour craindre que, s'il entreprenoit de lui tenir tête, il ne poussât les choses à quelque extrémité fâcheuse. Il crut donc qu'il valoit mieux quitter la partie; il résolut même de repasser en France, & de laisser le Gouverneur de Plaisance chargé d'une Expédition, dans laquelle il désespéroit de pouvoir agir de concert avec lui; mais les Canadiens n'eurent pas plutôt appris cette résolution, qu'ils déclarèrent tous

Les Canadiens se soulevèrent en faveur de celui-ci.

unanimement qu'ils s'étoient engagés à lui seul, qu'ils avoient ordre de M. de Frontenac de le reconnoître pour leur Chef, & qu'ils retourneroient plutôt à Quebec, que d'en accepter un autre.

D'Iberville étoit Canadien, & Personne n'a fait plus d'honneur à sa Partie; aussi étoit-il l'Idole de ses Compatriotes. En un mot ces braves Canadiens étoient la dixième Légion, qui ne combattoit que sous la conduite de César, & à la tête de laquelle César étoit invincible. De plus les Maloins faisoient de très-grandes plaintes du Gouverneur de Plaisance, qui d'ailleurs avoit la reputation d'être dur & haut dans le Commandement, & il n'y eut jamais de Troupes, avec lesquelles on réussit moins par la hauteur & la dureté, que les Milices Canadiennes, très-aisées cependant à conduire, lorsqu'on sçait s'y prendre d'une maniere toute opposée, & qu'on a sçu gagner leur estime.

Les deux  
Commandans  
se réconci-  
lient,

M. de Brouillan, qui connoissoit ces Gens-là capables d'exécuter leur menaces, & qui ne pouvoit disconvenir que le Roy avoit chargé M. d'Iberville de toutes les Entreprises, qui se feroient pendant l'hyver, lui fit dire par M. de Muys, qu'il ne prétendoit rien au pillage de S. Jean, & que toute son ambition étoit de partager avec lui l'honneur d'une si belle conquête. D'Iberville répondit que son sentiment étoit de commencer par le Nord, par la raison, que les Anglois n'y étoient point sur leurs gardes, comme on ne pouvoit douter qu'ils ne fussent à S. Jean. Néanmoins voyant que le Gouverneur s'opiniâtroit sur cet article, & craignant quelque éclat de la part

DE  
des Ca  
la paix  
Il se  
il fut  
séparé  
Canadi  
pes &  
seroien  
auroit  
mais c  
forte e  
qui fai  
cette P  
part du  
La  
entre l  
qua su  
M. de  
dien,  
aucune  
de Pla  
avec ce  
s'attach  
de le n  
toute  
difficu  
M.  
bre pa  
sieurs  
Après  
soit pe  
lon;  
homme  
venan  
envoy  
ner en

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 279  
des Canadiens, il se relâcha pour le bien de la paix. 1696.

Il se fit donc un Traité entr'eux, par lequel il fut réglé que l'un & l'autre se rendroient séparément à S. Jean, M. d'Iberville avec ses Canadiens, & M. de Brouillan avec les Troupes & ses propres Milices; que quand ils se seroient réunis, le Gouverneur de Plaisance auroit tous les honneurs du Commandement; mais que le pillage seroit partagé de telle sorte entre les deux Troupes, que d'Iberville, qui faisoit la plus grande partie des frais de cette Expédition, auroit aussi la meilleure part du butin.

La bonne intelligence étant ainsi rétablie entre les François, M. de Brouillan s'embarqua sur *le Profond*, que commandoit toujours M. de Bonaventure, lequel, quoique Canadien, & Ami de d'Iberville, ne parut prendre aucune part à ses démêlés avec le Gouverneur de Plaisance. M. de Muys s'embarqua aussi avec celui-ci, lequel avoit trouvé le secret de s'attacher cet Officier, en lui faisant esperer de le mettre à la tête des Canadiens, qui dans toute autre occasion n'auroient fait aucune difficulté de marcher sous ses ordres.

M. d'Iberville partit le premier de Novembre par Terre avec tous les Canadiens, plusieurs Gentilshommes, & quelques Sauvages. Après neuf jours de la plus rude marche, qu'il soit possible d'imaginer, il arriva au Forillon; le Chevalier de RANCOÛNE, Gentilhomme Angoumois l'y joignit le lendemain, venant de S. Jean, où M. de Brouillan l'avoit envoyé avec quelques Soldats, pour examiner en quel état se trouvoit ce Poste. Chemin

ils partent  
pour S. Jean.

1676.

faisant il avoit pris un Anglois, qui s'étoit échappé, & avoit donné l'alarme à S. Jean. Le Gouverneur Anglois avoit fait un Détachement pour courir après M. de Rancogne, & ce Détachement ayant joint cet Officier, lui avoit tué un Homme, blessé un autre, & fait quatre Prisonniers. Rancogne s'étoit sauvé presque seul, avoit marché vintquatre jours par des chemins affreux, & en avoit passé plusieurs sans manger.

Ils se brouillent de nouveau.

Le douze M. d'Iberville alla seul en Chaloupe à *Rognouse*, où étoit le rendez-vous général, pour s'y aboucher avec M. de Brouillan; mais il fut bien étonné, lorsque lui ayant demandé ce qu'il jugeoit à propos qu'il fit, le Gouverneur lui répondit qu'il falloit que ses Gens l'attendissent au Forillon, où il se rendroit incessamment; que de-là ils iroient ensemble à S. Jean en Chaloupe, tandis que *Profond* seroit voile, pour se trouver à l'entrée de ce Port, quand ils y arriveroient; qu'au reste il prétendoit à la moitié du butin, qui se feroit à S. Jean. D'Iberville lui repliqua que ce n'étoit point là ce dont ils étoient convenus; Brouillan nia d'avoir traité avec lui sur un autre pied, & lui fit entendre qu'il ne se relâcheroit point de cette prétention.

Ils se reconcilient encore.

D'Iberville se contenta, & résolut de se séparer sans rien dire. Il le manda à M. de Pontchartrain, dès qu'il fut de retour au Forillon, ajoutant que c'étoit pour lui un parti forcé, que d'en user ainsi, parce qu'il avoit à faire à un Homme, à qui il ne pouvoit plus parler, sans être exposé à se battre avec lui, & auquel il ne croyoit pas devoir livrer ses Canadiens, qui n'étoient pas Gens à en-

DEL  
durer qu  
les Mal  
remmen  
se désist  
difficile  
sincere  
partiren  
Toulo,  
S. Jean

Ils re  
PLAIN  
d'Iberv  
douze  
Prisonn  
cent dix  
tous ces  
conquis  
Maloin  
qu'ils c  
tems,  
Ces avi  
pensée  
attaqué  
que de  
lement  
ne sçav  
qui l'en  
fond,  
y eut  
M. d'I

Le G  
ce dépa  
par déc  
nadien  
M. de  
seroit l

durer qu'on les traitât, comme on avoit fait les Maloins. M. de Brouillan se douta apparemment de son dessein, & lui fit dire qu'il se désistoit. D'Iberville ne se monroit jamais difficile à regagner, & la réconciliation parut sincere des deux côtés: les deux Commandans partirent ensemble pour aller à *la Baye de Toulle*, qui est sur le chemin de Rognouse à S. Jean.

Ils rencontrèrent sur leur route le Sieur de PLAINE, Gentilhomme Canadien, que M. d'Iberville avoit envoyé à la découverte avec douze Hommes, & qui lui amenoit douze Prisonniers. On apprit d'eux qu'il y avoit cent dix Anglois à la Baye de Toulle, & que tous ceux, qui avoient abandonné les Postes conquis par le Gouverneur de Plaisance & les Maloins, n'y avoient perdu que leurs maisons; qu'ils comptoient bien de les rebâtir au printemps, & de faire leur Pêche à l'ordinaire. Ces avis confirmerent M. d'Iberville dans la pensée que c'étoit par le Bois, qu'il falloit attaquer les Anglois de cette Isle, par la raison que de cette maniere on leur enlevoit généralement tout ce qu'ils possédoient, & qu'ils ne sçavoient plus, où se refugier. C'est ce qui l'engagea à renvoyer en France *le Profond*, qui fit voile le vingt-deux, après qu'on y eut embarqué tous les Prisonniers, dont M. d'Iberville croyoit pouvoir disposer.

Le Gouverneur de Plaisance n'attendoit que ce départ pour lever le masque. Il commença par déclarer qu'il prétendoit que tous les Canadiens fussent à ses ordres; qu'il leur donnoit M. de Muys pour Commandant, & qu'il casseroit la tête au Premier, qui refuseroit de lui

Mauvaise foi  
& nouvelle  
prétention de  
M. de Brouil-  
lan.

1769 6.

obéir. Il dit ensuite à M. d'Iberville qu'il pouvoit aller, où bon lui sembleroit avec ses Volontaires. Celui-ci s'aperçut alors, mais un peu tard, du piège, que lui avoit tendu M. de Brouillan, pour l'engager à renvoyer *le Profond*, & l'obliger par-là à rester en Terre-Neuve, où il n'auroit pas été fâché que de dépit il se fût tenu les bras croisés, tandis que lui auroit tout l'honneur & le profit de la conquête de S. Jean.

On s'apaise  
encore réci-  
proquement.

Le Gouverneur n'étoit pourtant pas sans inquiétude de la part des Canadiens; il comprenoit qu'il alloit allumer une guerre civile, où il ne seroit peut-être pas le plus fort: il n'étoit pas même assuré d'avoir pour lui tous ceux de son Gouvernement, & il avoit trop d'esprit, pour ne pas prévoir que les suites de cette affaire, de quelque maniere qu'elle tournât, ne pouvoient manquer d'être funestes, & qu'elles seroient sur son compte. D'autre part d'Iberville, naturellement modéré, ne fit rien pour attiser le feu, & prit le parti de laisser le Gouverneur de Plaisance dans tout son tort. Il n'étoit pourtant pas peu embarrassé lui-même, par l'impuissance, où on le réduisoit, de remplir ses engagements avec les Canadiens, & il appréhendoit de n'avoir pas assez d'autorité sur eux pour les détourner de se faire justice par la voye des armes. Ces réflexions faites de sang froid de part & d'autre, produisirent une troisième réconciliation: on se promit réciproquement de ne plus parler de rien.

L'Armée  
marche à S.  
Jean.

L'Armée partit aussitôt pour la Baye de Toule, qui est à six lieues du Forillon, y arriva le même jour, & y trouva un Navire

DE  
Anglo  
avoit  
avec  
M. d'  
sieurs  
firent  
été fix  
il prit  
diens  
les An  
& l'in

Apr  
il rend  
jusqu'à  
plus lo  
découv  
& entr  
ils éto  
pide,  
les An  
qu'ils  
Maître  
trente  
prit qu  
Jean.

Le t  
même  
le len  
qu'elle  
la nuit  
en rep  
Voisin  
pas de  
ramen  
qui av  
qui s'e  
kuit.

Anglois de cent canneaux, que l'Equipage  
 avoit abandonné, pour se sauver dans le Bois  
 avec tous les Habirans du lieu. Le vint-quatre  
 M. d'Iberville envoya à la découverte plu-  
 sieurs Détachemens de Canadiens, qui tous  
 firent des Prisonniers, & le vint-six, qui avoit  
 été fixé pour le départ de la Baye de Toulle,  
 il prit lui-même les devants avec sept Cana-  
 diens, pour s'emparer d'une hauteur, d'où  
 les Anglois auroient pu reconnoître l'Armée,  
 & l'incommoder dans sa marche.

Après qu'il eut fait environ trois lieues,  
 il rencontra un de ses Partis, qui étoit allé  
 jusqu'à S. Jean, & le retint avec lui. Un peu  
 plus loin, il aperçut trente Anglois, qui avoient  
 découvert l'Armée; il se mit à leurs trousses,  
 & entra avec eux dans un petit Havre, d'où  
 ils étoient sortis, passa une Riviere très-ra-  
 pide, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, força  
 les Anglois dans une espèce de retranchement,  
 qu'ils défendirent assez bien, & demeura  
 Maître du Havre. Les Ennemis y perdirent  
 trente-six Hommes, tués sur la place, on en  
 prit quelques-uns, le reste se sauva à Saint  
 Jean.

Le soir l'Armée joignit d'Iberville dans ce  
 même lieu, où elle fut obligée de séjourner tout  
 le lendemain, à cause d'une neige si épaisse,  
 qu'elle obscurcissoit l'air, & qui dura jusqu'à  
 la nuit. Montigny, qui ne pouvoit demeurer  
 en repos, & qui étoit bien le plus incommode  
 Voisin, que pussent avoir les Anglois, ne laissa  
 pas de faire une course dans le Bois, & en  
 ramena plusieurs Prisonniers. C'est le même,  
 qui avoit été blessé à l'attaque de Corlar, &  
 qui s'étoit fort distingué au siège de Pem-  
 kuit.

Action de  
 vigueur de M.  
 d'Iberville.

Belles actions  
 de M. de  
 Montigny.



1696.

Le vinthuit au matin toute l'Armée marcha en ordre, Montigny faisant l'Avantgarde avec trente Canadiens, & devantant le Gros de cinq-cent pas. MM. de Brouillan & d'Iberville suivoient à la tête des Troupes, ayant avec eux NESCAMBIOUIT, Chef Abénaqui, brave Homme, & qu'on avoit vu à Versailles en 1706. caressé & comblé de présens par le feu Roy. La Garnison de Plaisance avoit la tête; mais on étoit convenu que les Canadiens commenceroient l'attaque.

Après deux heures & demie de marche, Montigny découvrit à la portée du pistolet un Corps d'Anglois de quatre-vingt huit Hommes; avantageusement postés derrière des rochers. Il ne balançoit point à faire feu sur eux, & ceux-ci ne voyant que trente Hommes, se contenterent de leur répondre d'une décharge de leur mousqueterie, & les attendirent dans leur Poste avec beaucoup de résolution. Montigny fit serme de son côté, tirant toujours sur les Anglois en attendant l'Armée. Elle le joignit bientôt. M. de Brouillan attaqua les Ennemis de front; d'Iberville tourna sur la gauche, pour les prendre en flanc, du côté, où le rocher ne les couvroit point.

Un Corps  
d'Ennemi dé-  
fait.

Il se battirent bien; mais au bout d'une demie-heure de résistance ils plièrent de toutes parts. D'Iberville suivit un petit nombre de Canadiens des plus alertes, & les suivit les bayards l'épée dans les reins, & les mena battant jusqu'à S. Jean, dont on n'étoit qu'à trois quarts de lieuës, & où il arriva un quart d'heure avant l'Armée. Il s'étoit même déjà saisi dans ce peu de tems de deux Forts, & avoit fait trente-trois Prisonniers. Les Habitans de S.

D  
Jean  
yint  
& qu  
geste  
épou  
Hom  
blée  
cent.  
Da  
les E  
mes.  
son T  
de ses  
tués.  
frent  
qua c  
quelq  
Canac  
couvr  
d'Iber  
cette C  
L'A  
aperçu  
plusie  
voiles  
qu'on  
de plu  
culiers  
revêtu  
pieds  
L'Arm  
& d'ab  
par un  
Prison  
fit poi  
Cela

R A L E  
l'Armée mar-  
l'Avantgarde  
nant le Gros  
uillan & d'I-  
roupes, ayant  
f Abénaqui,  
Versailles en  
ns par le feu  
voit la tête,  
nadiens com-

de marche,  
u pistolet un  
huit Hom-  
derriere, des  
aire feu sur  
ente Hom-  
ondre d'une  
& les atten-  
up de réco-  
côté, tirant  
nt l'Armée.  
uillan atta-  
uille tourna  
n flanc, du  
point.  
une demie-  
outes parts.  
e de Cana-  
les rayards  
attant jus-  
trois quarts  
art d'heure  
a saisi dans  
avoit fait  
ans de S.

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 285

Jean avoient beaucoup compté sur les quatre-  
vint huit Hommes, qui venoient d'être défaits,  
& quand ils virent les François entrer avec le  
reste dans la Ville, ils furent saisis d'une telle  
épouvante, que, si d'Iberville avoit eu cent  
Hommes avec lui, il auroit encore pris d'em-  
blée un troisième Fort, où il y en avoit deux-  
cent.

Dans le combat, dont je viens de parler,  
les Ennemis perdirent cinquante-cinq Hom-  
mes. M. de Brouillan y fit merveille, & eut  
son Trompette tué à côté de lui: trois autres  
de ses Gens furent blessés, & deux Canadiens  
tués. Les Soldats de la Garnison de Plaisance  
firent très-bien leur devoir, mais on remar-  
qua qu'ils auroient eu besoin d'avoir fait  
quelques Campagnes contre les Sauvages du  
Canada, pour apprendre à se couvrir en dé-  
couvrant l'Ennemi. C'est la réflexion de M.  
d'Iberville dans le compte, qu'il rendit de  
cette Campagne à M. de Pontchartrain.

L'Armée en entrant dans le Bourg S. Jean,  
aperçut un Bâtiment, où s'étoient réfugiés  
plusieurs Anglois, lequel faisoit force de  
voiles, pour sortir du Port, & l'on scut depuis  
qu'on y avoit embarqué tout ce qu'il y avoit  
de plus précieux dans les Maisons des Parti-  
culiers. Le Fort, qui restoit à prendre, étoit  
revêtu d'une palissade de la hauteur de huit  
pieds; du reste il étoit en assez mauvais état.  
L'Armée campa dans les maisons du Bourg,  
& d'abord on envoya sommer le Gouverneur  
par une Femme, qui étoit du nombre des  
Prisonniers. Le Gouverneur la retint, & ne  
fit point de réponse.

Cela fit juger qu'il étoit résolu de se défen-

1696.

dre, & sur le champ on envoya chercher à la Baye de Toulle les mortiers, les canons, & les munitions de guerre, qu'on y avoit laissés. La nuit du vingt-neuf au trente MM. de Muys & de Montigny furent commandés avec soixante Canadiens pour brûler les maisons les plus proches du Fort, & celles, qui étoient au-delà. M. d'Iberville & Nescambioüit s'avancèrent avec trente Hommes choisis pour les soutenir, & le Gouverneur de Plaisance se mit en bataille avec tous ses Gens pour marcher, s'il en étoit besoin, à leur secours. Les maisons furent brûlées, & le trentième un Anglois sortit du Fort avec un Pavillon blanc.

Le Gouverneur veut amuser les François dans l'esperance d'un prompt secours.

Sur les propositions, qu'il fit, on convint d'une entrevüe hors de la Place, dont le Gouverneur Anglois ne vouloit pas que les François vissent le mauvais état. En effet toute la Force de S. Jean étoit du côté de la Mer, parce qu'il n'étoit pas venu dans l'espérance des Anglois qu'on vint les attaquer par Terre. Le Gouverneur se trouva au rendez-vous avec quatre des principaux Habitans du Bourg. M. de Brouillan lui fit ses propositions, & il demanda terme jusqu'au lendemain pour y répondre. Il ne vouloit que gagner du tems, parce qu'il avoit découvert deux gros Navires, qui depuis deux jours louvoyoient pour tâcher d'entrer dans le Port; mais on se douta de son dessein, & on lui déclara qu'il falloit prendre son parti à l'instant même, ou qu'on alloit donner l'assaut.

Il se rend.

Il n'étoit nullement en état de le soutenir, & il convint de se rendre le jour même aux conditions suivantes. 1°. Qu'on lui fourni-

DE  
roit d  
son  
ne ser  
qui v  
roient  
signée  
Gouv  
lemen  
présen  
mais  
déjà f  
plus

Le C  
rentra  
après  
sans l  
eu qu  
lorsqu  
cette  
de mis  
tirer u  
étoit u  
taines  
Prince  
pouvü  
même  
un mo  
n'y éto  
d'Iberv

Cepe  
qui peu  
son en  
de large  
& elle  
huit ca  
soixante

RALE  
ya chercher à  
, les canons,  
qu'on y avoit  
trente MM.  
commandés  
rûler les mai-  
& celles, qui  
& Nescam-  
te Hommes  
Gouverneur  
avec tous ses  
oit besoin, à  
t brûlées, &  
du Fort avec

, on convint  
ce, dont le  
pas que les  
at. En effet  
du côté de la  
nu dans l'es-  
attaquer par  
à au rendez-  
Habitans du  
propositions,  
demain pour  
gner du tems,  
x gros Na-  
louvoyoient  
t; mais on  
lui déclara  
instant mê-  
saut.  
le soutenir,  
r même aux  
lui fourni-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 287  
roit deux Bâtimens pour le conduire avec tout  
son Monde en Angleterre : 2°. Que Personne  
ne seroit fouillé : 3°. Que ceux des Anglois,  
qui voudroient aller à Bonnoiviste, le pour-  
roient en toute sûreté. Ceste capitulation fut  
signée de la part des François par le seul  
Gouverneur de Plaisance, qui ne fit pas seu-  
lement à M. d'Iberville la politesse de la lui  
présenter. Cet Officier n'y fut pas insensible ;  
mais il dissimula sagement, comme il avoit  
déjà fait sur d'autres choses, qui étoient d'une  
plus grande conséquence.

Le Gouverneur Anglois, après avoir signé, Etat de la  
rentra dans sa Place, & en sortit un moment Place.  
après avec deux-cent cinquante Hommes,  
sans les Femmes & les Enfans. Il n'avoit  
eu qu'un Soldat blessé dans une escarmouche,  
lorsqu'on alloit reconnoître le Fort; mais toute  
cette Garnison n'étoit guères composée que  
de miserables Pêcheurs, qui sçavoient à peine  
tirer un coup de fusil, & leur Commandant  
étoit un simple Habitant choisi par les Capi-  
taines de Vaisseaux, sans Commission du  
Prince. Le Fort étoit assez bon, mais dé-  
pourvû de tout. La Garnison n'y avoit pas  
même de vivres pour vint-quatre heures, ni  
un morceau de bois pour se chauffer; aussi  
n'y étoit-elle entrée, qu'au moment que M.  
d'Iberville avoit paru dans le Bourg.

Cependant S. Jean est un très-beau Havre, Situation de  
qui peut contenir plus de deux-cent Vaisseaux : S. Jean.  
son entrée n'a qu'une demie-portée de fusil  
de largeur entre deux Montagnes très-hautes,  
& elle étoit défendue par une batterie de  
huit canons. On y comptoit alors plus de  
soixante Habitans très-bien établis sur la

1696.

Côte du Nord, & le long de la Grève dans l'espace d'une demie-lieuë. Le Fort, dont nous venons de parler, n'étoit qu'à une portée de canon de l'entrée du Port.

Les deux Navires, qui n'avoient pu arriver assez à tems pour secourir cette Place, la voyant prise, n'eurent point d'autre parti à prendre que de s'en retournner en Angleterre; ce qu'ils firent sur le champ. Le second de Décembre Montigny fut envoyé avec douze Hommes à *Portugalcouë* dans la Baie de la Conception, éloigné de trois lieux de S. Jean, pour y arrêter un grand nombre de Fuyards, qui vouloient se refugier à Carbonniere, & il en prit trente. DUGUE' DE BOYSBRIAND, Gentilhomme Canadien, fit encore un plus grand nombre de Prisonniers en un lieu nommé *Kirividi*, à trois quarts de lieux de S. Jean, & en peu de jours le nombre s'en trouva de plus de cent.

S. Jean est brûlé & abandonné.

Jusques-là les deux Chefs avoient paru agir de concert; mais quand il fut question de mettre le butin à part, leur animosité mutuelle se reveilla, & peu s'en fallut qu'elle n'allât à une rupture éclatante. Ce nouveau feu ayant encore été assoupi par la prudence des Médiateurs, & par la modération de M. d'Iberville, le Gouverneur de Plaisance proposa de garder S. Jean, & d'en donner le Commandement à M. de Muys. D'Iberville y consentit, mais à condition qu'il n'y resteroit aucun Canadien, n'en ayant pas, dit-il, un seul de trop pour les Expéditions, qu'il méditoit.

De Muys n'avoit garde d'accepter à cette condition le Commandement, dont on vou-

loit

DE  
loit le  
exécution  
quête,  
ralement  
core sur  
de Muys  
ce, & M  
tinuer la  
attachés

Il y e  
desquels  
Neuve  
niere. L  
bien fon  
une aussi  
chant su  
des chei  
des Cana  
porter te  
épées, a  
pas mou

L'Isle  
dant l'hy  
& plus d  
giés des  
levées. L  
geuse, &  
rempart  
bonne A  
M. d'Iber  
par-là ses  
Isle presq  
aisée à ab  
paigne six  
envoyés  
sauverent

Tom. I

ERALE  
la Grève dans  
e Fort , dont  
qu'à une por-  
t.

ient pu arriver  
tte Place , la  
l'autre parti à  
n Angleterte ;  
second de Dé-  
t avec douze  
a Baye de la  
lieux de S.  
d nombre de  
ier à Carbon-  
E DE BOIS-  
en , fit encore  
nniers en un  
arts de lieux  
urs le nombre

ient paru agir  
t question de  
nimosité mu-  
fallut qu'elle  
Ce nouveau  
r la prudence  
ration de M.  
Plaisance pro-  
en donner le  
s. D'Iberville  
qu'il n'y reste-  
t pas , dit-il ;  
ditions , qu'il

cepter à cette  
dont on vou-  
loit

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 289  
loit le charger , & la résolution fut prise , &  
exécutee sur le champ d'abandonner cette con-  
quête , après avoir brûlé les Forts , & géné-  
ralement tous les Bâtimens , qui étoient en-  
core sur pied. Cela fait MM. de Brouillan &  
de Muys se disposerent à retourner à Plaisan-  
ce , & M. d'Iberville ne songea plus qu'à con-  
tinuer la guerre avec les Braves , qui s'étoient  
attachés à sa fortune.

Il y employa près de deux mois , au bout  
desquels il ne resta plus aux Anglois en Terre-  
Neuve que Bonneville & l'Isle de Carbon-  
niere. Le premier de ces deux Postes étoit trop  
bien fortifié , pour pouvoir être insulté par  
une aussi petite Troupe de Gens , qui mar-  
chant sur la neige , & presque toujours dans  
des chemins impraticables à tout autre qu'à  
des Canadiens & des Sauvages , ne pouvoient  
porter tout au plus que leurs fusils & leurs  
épées , avec ce qu'il falloit de vivres pour ne  
pas mourir de faim.

L'Isle de Carbonniere est inabordable pen-  
dant l'hyver , pour peu qu'elle soit défendue ,  
& plus de trois-cent Anglois s'y étoient refu-  
giés des autres Places , qu'on leur avoit en-  
levées. La Mer y est en toute saison fort ora-  
geuse , & les vagues lui faisoient alors un  
rempart , qu'une Armée entiere avec une  
bonne Artillerie n'eût jamais pu forcer. Si  
M. d'Iberville avoit été libre de commencer  
par-là ses Expéditions , il auroit trouvé cette  
Isle presque sans défense , & beaucoup plus  
aisée à aborder. On fit dans ce reste de Cam-  
paigne six ou sept cent Prisonniers , qui furent  
envoyés à Plaisance , & dont la plupart se  
sauverent , parce qu'il n'y avoit pas dans ce

Tom. II.

N

1596.

Port assez d'endroits fermés pour s'assurer d'eux.

Après M. d'Iberville, qui donna en cette rencontre de grandes preuves de sa capacité, & se trouvoit par tout, où il y avoit plus de risques à courir & plus de fatigues à essuyer, & Montigny, qui prenoit pour l'ordinaire les devants, & souvent laissoit peu de choses à faire à ceux, qui le suivoient; BOUCHER DE LA PERRIERE, D'AMOUR DE PLAINE, Duguis de Boisbriand, trois Gentilshommes Canadiens, & Nescambiottix, furent ceux, qui se distinguèrent le plus. Il n'est point douteux que, si l'on avoit eu assez de Monde pour achever une conquête si fort avancée, & pour garder les Postes, dont on avoit chassé les Anglois, ils auroient perdu pour toujours l'île de Terre-Neuve; mais peu de Gens en France connoissoient alors de quelle importance il étoit de nous en assurer la possession entière.

Faute des Anglois & des François dans leurs Colonies.

Il faut convenir que, si les Anglois font paroître dans l'Établissement de leurs Colonies une habileté, qu'on ne remarque en aucune autre Nation de l'Europe, communément ils prennent assez peu de précautions pour les garantir d'une surprise, ou d'un effort de leurs Voisins: de sorte que si les François avoient autant de constance, & prenoient aussi-bien leurs mesures pour conserver leurs conquêtes dans le Nouveau Monde, qu'ils montrent de hardiesse & de promptitude à les faire, la Couronne de l'Angleterre ne posséderoit peut-être pas aujourd'hui un pouce de terre dans le Continent de l'Amérique Septentrionale.

La plus grande faute, que faisoient alors

DE  
les Ang  
pour l  
à qui l  
des Pol  
entières  
mes de  
guerre,  
& dont  
bien pa  
les qual  
ou on  
sorte n  
D'au  
des Etra  
s'appliqu  
Terres,  
doit per  
mépris,  
dont un  
les plus  
leurs Co  
notre lés  
notre né  
de nos C  
font dem  
portans,  
de fois,  
Pour  
sômis d  
deux Post  
retourna  
ver sa con  
sans le ser  
par M. de  
& l'arrivé  
mouilla c

pour s'assurer

donna en cette  
de la capacité,  
y avoit plus de  
ignes à essuyer,  
pour l'ordinaire  
oit peu de choses  
ient; BOUCHER  
R DE PLAINE,  
Gentilshommes  
z, furent ceux,  
n'est point dou-  
z de Monde pour  
avancés, & pour  
oit classé les An-  
ur toujours l'île  
le Gens en Fran-  
elle importante  
possession entiere.  
les Anglois font  
de leurs Colo-  
remarque en au-  
ope, communi-  
de précautions  
se, ou d'un effort  
ne si les François  
ce, & prenoient  
r conserver leurs  
Monde, qu'ils  
romptitude à les  
eterre ne possè-  
lui un pouce de  
Amérique Septen-  
e faisoient alors

les Anglois dans leurs Colonies, c'est que pour l'ordinaire ils choissoient mal ceux, à qui ils confioient le Commandement, soit des Postes particuliers, soit des Provinces entieres. C'étoit presque toujours des Hommes de fortune, qui ne sçavoient point la guerre, qui ne l'avoient même jamais faite, & dont tout le mérite étoit d'avoir amassé du bien par des voyes, qui ne supposent point les qualités nécessaires pour soutenir le rang, où on les élevoit, & que des Gens de cette sorte n'acquierent jamais.

1696.

D'autre part les Colons Anglois mêlés avec des Etrangers de toutes sortes de Nations, s'appliquoient uniquement à la culture des Terres, & à leur commerce; ce qui les rendoit peu propres pour la guerre; de-là le mépris, qu'avoient pour eux les Sauvages, dont une poignée a tenu lontems en échec les plus peuplées & les plus florissantes de leurs Colonies. Toute leur ressource étoit dans notre légèreté, dans notre inconstance, dans notre négligence, & dans le peu de concert de nos Commandans; & c'est par-là qu'ils sont demeurés Maîtres de tant de Postes importants, dont nous les avons chassés autant de fois, que nous les y avons attaqués.

Pour revenir à Terre-Neuve, tout étant soumis dans cette grande Isle, à la réserve des deux Postes, dont j'ai parlé, M. d'Iberville retourna à Plaisance pour s'y préparer à achever sa conquête, ce qu'il ne pouvoit pas faire sans le secours de France, qu'il avoit demandé par M. de Bonaventure. Il l'attendit lontems, & l'arrivée de M. de Serigny, son Frere, qui mouilla dans cette Baye le dix-huitième de

Pourquoi M. d'Iberville n'acheva point la conquête de Terre-Neuve.

1697.



1697.

292 HISTOIRE GÉNÉRALE

May 1697. avec une Escadre, & des ordres de la Cour, l'obligea de renoncer à cette Entreprife, pour aller cueillir de nouveaux lauriers dans les glaces de la Baye d'Hudson. Mais avant que de raconter ce qui donna lieu à cette Expédition, & quel en fut le succès, l'ordre de l'Histoire demande que nous voyions ce qui se passa du côté des Iroquois après la destruction d'Onnontagué.

M. de Frontenac s'étoit bien attendu que les Iroquois, qu'il avoit plutôt étourdis que subjugués, ne tarderoient pas à reprendre toute leur fierté, & à se remontrer sur nos Frontières, s'il s'en tenoit à ce qu'il venoit de faire. Aussi n'étoit-ce pas son dessein, mais son malheur fut qu'aucun des projets, qui se formèrent pour achever de les humilier, ne réussit, & que les affaires de la Colonie, par rapport à cette guerre, se trouverent bien dans la même situation, où elles avoient été avant qu'il se fût mis en Campagne avec des Forces plus que suffisantes pour ruiner absolument les Cantons.

Plusieurs  
projets contre  
les Iroquois,  
sans effet.

Le Chevalier de Callieres avoit reçu ordre vers la fin de l'automne de lever dans le Gouvernement un grand Parti, & de l'envoyer sur les glaces contre les Agniers; mais la disette de vivres le mit dans l'impossibilité d'obéir, la récolte ayant été fort mauvaise. Il le fit sçavoir au Gouverneur Général, qui lui manda de se contenter donc d'envoyer seulement quatre Hommes du côté, où les Iroquois avoient accoutumé de chasser pendant l'été. Il se mit aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre, & tout étoit prêt pour le départ de la Troupe commandée, lorsqu'on reçut qu'

DE LA  
ques avis

L'onzi  
S. Louis  
avoit été  
horter le  
nous, ar  
quelle dis  
tes, & il  
divisés en  
dans le c  
avoient d  
néral. Il  
étoient a  
dastes, &  
fut congé

Quelq  
en Camp  
velle Yor  
soit une d  
battu av  
Mahinga  
maltraité  
d'Orange  
tués sur l  
blessés, p  
autres n'o  
Bande de  
plus heur  
Sauvages  
pour des  
furent tu  
le grand  
TATHIRO  
perte pou

Enfin l  
Onneyou

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 293  
ques avis, qui firent changer de résolution.

1697.

L'onzième de Janvier un Sauvage du Sault S. Louis, originaire d'Onneyouth, & qui avoit été envoyé dans ce Canton pour en exhorter les Habitans à venir s'établir parmi nous, arriva à Montreal. On lui demanda en quelle disposition il avoit laissé ses Compatriotes, & il répondit que soixante d'entr'eux, divisés en deux Bandes, venoient en chassant dans le dessein de dégager la parole, qu'ils avoient donnée à ce sujet au Gouverneur Général. Il ajouta que tous les autres Iroquois étoient allés en chasse vers le Pays des Andastes, & sur cette seconde nouvelle le Parti fut congédié.

Quelques Particuliers se mirent pourtant en Campagne, & prirent la route de la Nouvelle York. Un nommé DUBOS, qui conduisoit une de ces Troupes, après s'être longtemps battu avec beaucoup de valeur contre des Mahingans & des Agniers, & les avoir fort maltraités, tomba dans une embuscade auprès d'Orange. De seize qu'ils étoient, dix furent tués sur la place, Dubos & trois autres furent blessés, pris, & menés à Orange: les deux autres n'ont jamais paru depuis. Une seconde Bande de sept ou huit François ne fut guères plus heureuse. Elle fut rencontrée par des Sauvages de la Montagne, qui les prirent pour des Anglois, & les chargerent. Deux furent tués avant qu'on se fût reconnu; mais le grand Chef de la Montagne, nommé TOTATHIRON, y resta aussi, & ce fut une grande perte pour la Colonie.

Les François  
reçoivent  
quelques  
échecs.

Enfin le cinquième de Fevrier trente trois Des On-  
neyouths arrivèrent à Montreal. Ils disent viennent pour

1.6.9.7,  
s'établir dans  
la Colonie.

qu'ils venoient s'acquitter de la promesse, qu'ils avoient faite à leur Pere de se ranger au nombre de ses Enfans; que tous les autres les avoient chargés de lui assurer qu'ils les auroient suivis, si l'Agner & l'Onontagué, entre lesquels ils se trouvoient, ne les avoient pas retenus chacun par un bras; qu'ils n'avoient pourtant pas changé de pensée, & que si Ononthio vouloit bien leur députer quelqu'un, ils partiroient aussitôt pour se rendre auprès de lui; que pour eux, ils étoient très-disposés à se placer par tout, où l'on voudroit, qu'ils souhaitoient seulement de conserver le nom d'Onneyouth; qu'on leur seroit plaisir de leur donner pour Missionnaire le P. Millet, qui les aimoit beaucoup, malgré les maux, qu'ils lui avoient fait souffrir, & qu'ils prioient qu'on les aidât à se loger.

Réception,  
qu'on leur  
fait.

Ce qu'ils disoient de l'amitié, que le Pere Millet leur portoit, n'étoit point exagéré. Ce Missionnaire, avec qui j'ai vécu plusieurs années, ne parloit qu'avec tendresse des Onneyouths, à qui il n'avoit point d'autre obligation, que les occasions, qu'ils lui avoient fournies de mériter beaucoup pendant cinq ans d'un rude esclavage. M. de Callieres reçut fort bien ces nouveaux Hôtes, & les assura qu'ils ne manqueroient de rien. Il écrivit ensuite au Comte de Frontenac pour sçavoir ses intentions à leur sujet, & il en reçut ordre de renvoyer leur Chef à Onneyouth, pour rendre compte à ses Compatriotes de la bonne réception, qu'on leur avoit faite, & pour engager par-là tous les autres à suivre leur exemple.

Cette négociation, & la démarche des pe-

DE L.  
niers On  
ombrage  
tagués s'é  
pour s'y  
que les  
étoient l  
envoyés  
présente  
avoient  
On sent  
quois cou  
que les  
Onontag  
peux, &  
lage, &  
mener  
mêmes  
ravagés.

Les de  
avec beau  
renac, si  
étoit libre  
doit bien  
Prisonnier  
répondit  
l'insolent  
pauvres  
séjourner  
vies; qu'  
s'accoutu  
qu'il ne  
fussent p  
& qu'ils  
qui étoie  
Il les r  
de peur q

R A L E  
la promesse,  
e se ranger au  
ous les autres  
irer qu'ils les  
Onnontagué,  
ne les avoient  
as; qu'ils n'a-  
entée, & que  
députer quel-  
pour se rendre  
s étoient très-  
on voudroit  
e conserver le  
eroit plaisir  
e le P. Miset,  
gré les maux,  
qu'ils prioient

, que le Pere  
exaggeré. Ce  
plusieurs an-  
resse des On-  
t d'autre obli-  
ils lui avoient  
pendant cinq  
Callistes reçu  
, & les assu-  
Il écrivit en-  
pour sçavoir si  
en reçut ordre  
eyouth, pour  
tes de la bon-  
faite, & pour  
à suivre leur  
marche des pe-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 295  
niers Onneyouths, avoient causé de grands  
ombrages aux autres Cantons, & les Onnon-  
tagués s'étoient donnés de grands mouvemens  
pour s'y opposer. Les Agniers plus impatiens  
que les autres de sçavoir en quelle disposition  
étoient les choses par rapport aux Onneyouths,  
envoyèrent deux des leurs à Quebec, sous  
prétexte d'y conduire deux Demoiselles, qui  
avoient été prises l'année précédente à Sorel.  
On sent de ces deux Prisonnières que les Iro-  
quois commençoient à revenir de leur fraieur;  
que les Anglois avoient fait des présens aux  
Onnontagués pour les dédommager de leurs  
pertes, & pour les engager à rebâtir leur Vil-  
lage, & que ceux-ci comptoient bien d'ensem-  
blancer dès le printems de cette année ces  
mêmes champs, que les François avoient  
ravagés.

Les deux Agniers de leur côté demandèrent  
avec beaucoup de hauteur au Comte de Fron-  
senac, si le chemin de leur Canton à Quebec  
étoit libre; & l'un d'eux lui dit qu'il préten-  
doit bien qu'il lui rendit son Fils, qui étoit  
Prisonnier dans la Colonie. Le Général leur  
répondit que le premier Iroquois, qui auroit  
l'insolence de lui parler de la sorte, en seroit  
puni sur le champ, qu'il leur pardonnoit  
néanmoins en considération des deux Cap-  
tives, qu'ils lui avoient ramenes, mais qu'ils  
s'accoutumassent à baisser le ton devant lui,  
qu'il ne les écouteroit plus sur rien, qu'ils ne  
fussent parfaitement soumis à ses volontés,  
& qu'ils ne lui eussent remis tous les François,  
qui étoient encore Prisonniers chez eux.

Il les retint même tout le reste de l'hyver,  
de peur qu'ils n'informassent les Cantons des M.

1697.

Les autres  
Cantons en  
prennent de  
l'ombrage.

Pourquoi  
de Fron-

1697.

tenac refuse  
aux Iroquois  
Chrétiens la  
permission  
d'aller en  
guerre.

endroits, où nos Alliés étoient en chasse, & cependant il envoya de nouveaux ordres à Montreal pour continuer à faire harceler les Ennemis par de petits Partis, afin d'être instruit à propos de ce qui se passoit dans les Cantons & dans la Nouvelle York. Le quinzième de May les Sauvages du Sault S. Louis & de la Montagne allerent offrir leurs services au Gouverneur de Montreal, qui l'ayant fait sçavoir au Comte de Frontenac, en reçut réponse qu'il ne falloit pas que, ni les François, ni les Sauvages domiciliés s'éloignassent, & qu'il pourroit avoir bientôt besoin des uns & des autres.

Avis, que ce  
Général rece-  
voit de la  
Cour.

Ce qui le faisoit parler ainsi, c'est que sur ces entrefaites le Sieur VINCELOTTE, Canadien, Homme d'esprit & fort actif, étoit arrivé par Terre des Monts déserts proche de Pentagoët, où M. de GABARET l'avoit débarqué, & il avoit remis au Général des Dépêches de la Cour, où on lui donnoit des avis, qui ne lui permettoient pas de dégarnir la Colonie de Troupes. Le Ministre lui mandoit qu'il y avoit dans les Ports d'Angleterre des Vaisseaux, qui devoient mettre incessamment à la voile, & aller joindre une Escadre, qu'on armoit à Boston, pour attaquer le Canada. Il ajoutoit que le Roy vouloit qu'il tint prêts mille, ou douze-cent Hommes pour exécuter les ordres, qu'il recevoit de Sa Majesté, au cas qu'il n'y eut rien à craindre pour Quebec. Nous verrons dans peu de quoi il s'agissoit.

Les Iroquois  
recommen-  
cent leurs  
hostilités.

Les Iroquois s'aperçurent bientôt qu'on ne songeoit plus à les aller inquiéter chez eux, & se mirent de toutes parts en Campagne.

Cela  
multi-  
& par  
metur  
niers  
Nouv  
dans c  
moier  
& tant  
siège c  
Capita  
terre n  
dre, c  
que la  
de la  
mine  
les Fra  
Ma  
Bourb  
sous l  
Serign  
ter un  
des v  
le sec  
Vaisle  
parure  
pas en  
dans l  
de la  
deux  
qui é  
qui a  
La  
un co  
Serign  
heure

Cela obligea le Gouverneur de Montreal à multiplier les Partis, qu'il envoyoit contr'eux, & par là il vint à bout de rompre toutes leurs mesures. Peu de tems après quelques Prisonniers, qu'on lui amena du voisinage de la Nouvelle York, lui aprirent qu'on débitoit dans cette Province, tantôt que les Anglois armoient en Europe pour venir assiéger Quebec, & tantôt qu'on se dispoisoit en France à faire le siège de Baston. On reçut en même tems dans la Capitale des assurances que la Nouvelle Angleterre n'étoit nullement en état de rien entreprendre; que la disette des vivres y étoit extrême; que la mésintelligence regnoit entre les Chefs de la Colonie, & qu'encore qu'on y fit quelque mine de menacer le Canada, on y craignoit fort les François, & qu'on y travailloit à se fortifier.

Mais on prit en même tems que le Fort Bourbon étoit retombé l'automne dernière sous la puissance des Anglois, & que M. de Serigny, qui y avoit été envoyé pour y porter un secours d'Hommes, de munitions & des vivres, n'avoit pu y aborder. En effet le second jour de Septembre 1696. quatre Vaisseaux Anglois avec une Galiote à bombes parurent à la vûe de cette Place, & il n'y avoit pas encore deux heures, qu'ils étoient mouillés dans la Rade, lorsque MM. de Serigny & de la MOTTE EGRON y arriverent aussi sur deux Bâtimens; le premier sur *le Dragon*, qui étoit au Roy, & le second, sur *le Hardi*, qui appartenoit à la Compagnie du Nord.

La partie étoit trop inégale pour hazarder un combat, & les François se retirèrent: Serigny reprit la route de France, où il arriva heureusement; la Motte Egron fit naufrage

Les Anglois  
se rendent  
Maîtres du  
Fort Bourbon;

1697.

en allant à Quebec, & le Roy. Le Fort Bourbon n'étoit guères plus en état de résister à l'Escadre Angloise, on ne laissa pourtant pas d'y faire assez bonne contenance d'abord. Le cinquième la Galionne soutenu de deux Navires fit un assez grand feu. Elle continua le lendemain, & à la faveur les Anglois voulurent tenter la descente, mais le Sieur JARMIS, qui servoit en qualité d'Enseigne dans la Place, s'étant embusqué avec quarante Fusiliers derrière des Buissons, fit sur les premières Chaloupes qui s'approchèrent, des décharges si fréquentes, & avec tant d'ordre, qu'il les contraignit de s'éloigner.

Ils violēt la  
capitulation.

Alors la Galionne recommença à jeter des bombes, & il en tomba jusqu'à vingtdeux dans le Fort. Comme on n'y avoit pas un seul endroit, où la poudre fût en sûreté, le Sieur de la Forêt, qui y commandoit, n'eut point d'autre parti à prendre, que celui de capituler. Il demanda d'être conduit avec toute la Garnison sur les Terres de France, & qu'on permit à chacun d'emporter tout ce qui étoit à lui. Ces deux articles furent accordés, mais les Anglois ne furent pas plutôt entrés dans la Place, qu'ils se moquèrent de la capitulation, dépouillerent les François, & les menèrent Prisonniers en Angleterre.

Ils furent néanmoins largis quatre mois après leur arrivée, & ayant appris, en débarquant sur les Terres de France, qu'on armoit à la Rochelle pour aller reprendre le Fort Bourbon, ils s'y rendirent la plupart en diligence. Ils y trouverent en effet quatre Vaisseaux, que M. de Serigny devoit commander jusqu'à Plaisance, où il devoit en

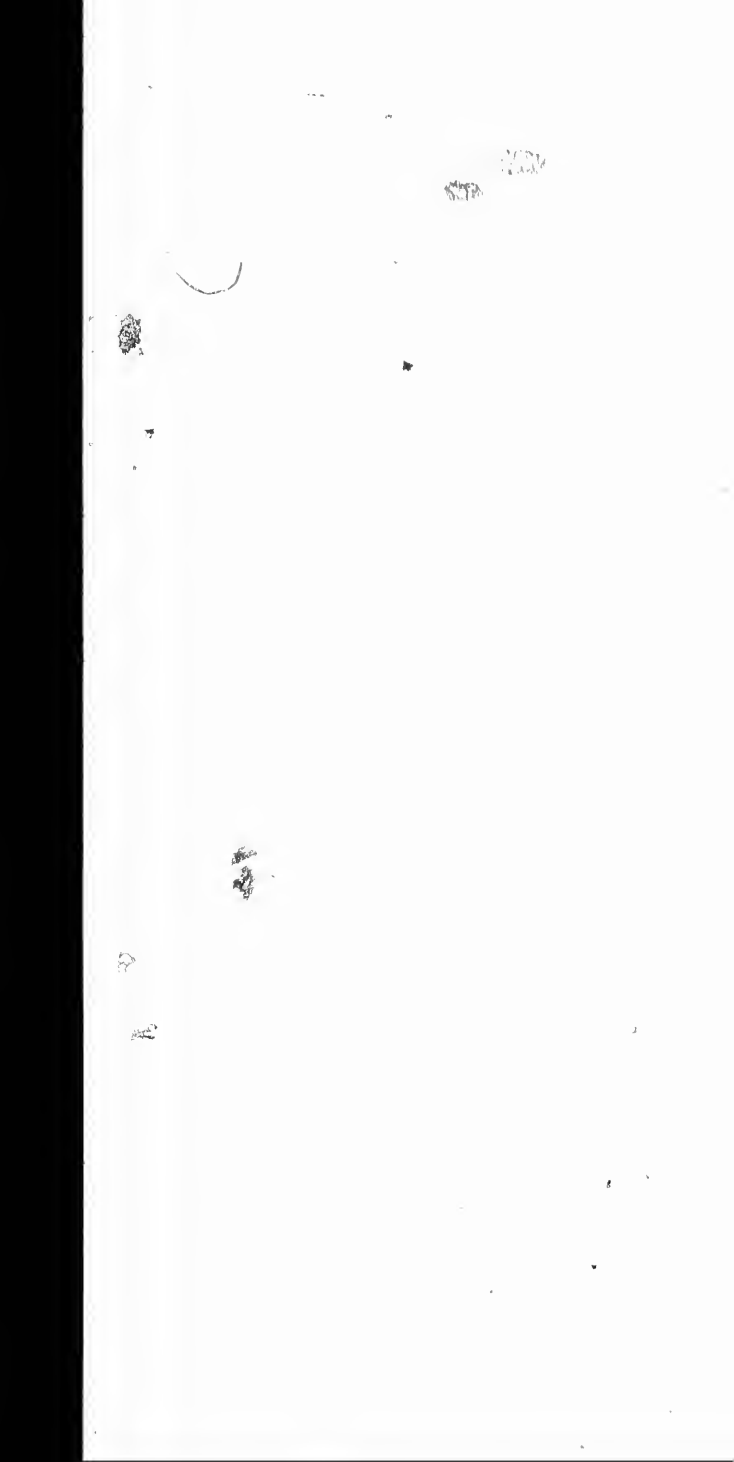
DE  
remettre  
son Fr  
avons  
dre éro  
tième  
ville  
cent  
Il  
arrivé  
veroit  
en tout  
ces de  
& dans  
pour  
plais  
de Ter  
à cour  
Cour a  
plus de  
les arm  
dans m  
toutes  
C'est  
furent  
Elles p  
Baye d  
de S. J  
voit pa  
article  
telle p  
commu  
la saiso  
deux E  
de l'au  
de Fran  
Honte  
nois

remettre le Commandement à M. d'Iberville, son Frere; & ils s'y embarquerent. Nous avons vu il n'y a pas longtems que cette Escadre étoit arrivée en Terre-Neuve le dix-huitième de May dans le tems, que M. d'Iberville se dispoisoit à achever la conquête de cette Isle.

Il auroit bien souhaité que son Frere fût arrivé plutôt, ou avoit été averti qu'il arriveroit si tard. Dans le premier cas il auroit eu tout le tems nécessaire pour assurer le succès de l'Entreprise, dont il se voyoit chargé; & dans le second, il aurois pu faire un effort pour se consoler de ce retardement par le plaisir de ne pas laisser un Anglois dans l'Isle de Terre-Neuve, ce qu'il avoit extrêmement à cœur. D'autre part il étoit évident que le Comte avoit compté que M. de Serigny feroit plus de diligence, mais j'ai déjà observé que les armemens trainoient toujours en longueur dans nos Ports, ce qui déconcertoit souvent toutes les mesures de nos Officiers.

C'est ce qui parut par les instructions, qui furent remises à M. d'Iberville par son Frere. Elles portotent qu'avant que de passer à la Baye d'Hudson, il feroit un tour à la Riviere de S. Jean, pour voir si le Fort de Nazoat n'avoit pas besoin de secours. L'exécution de cet article étoit devenue impossible; & fut jugée telle par M. de Brouillan, & qui d'Iberville communiqua ses instructions, car outre que la saison étoit trop avancée pour entreprendre deux Expéditions en des lieux si éloignés l'un de l'autre, les Equipages des Navires venus de France, n'étoient pas en état de demeurer longtems en Mer.





1697.

M. d'Iberville part pour la Baye d'Hudson.

La résolution fut donc prise d'aller droit au Port Bourbon, & l'Escadre, composée de quatre Navires & d'un Brigantin, mit à la voile le huitième de Juillet. Il y avoit un troisième ordre de la Cour, mais bien plus aisé à exécuter que le second; c'étoit de croiser quelque tems sur le Banc de Terre-Neuve, & M. d'Iberville comptoit bien de n'y pas manquer; mais il trouva dans ce Parage des brumes si épaisses, & les vents si favorables pour suivre sa route, qu'il crut ne devoir pas s'en écarter, & le vinshuit il arriva à l'entrée du détroit d'Hudson.

Il perd un de ses Bâtimens dans les glaces.

Il l'avoit passé le troisième d'Août; mais il se trouva alors tellement serré par les glaces, qu'il fut contraint de se grapiner sur les plus grandes. Ce qui faisoit le danger de cette situation, c'est que les glaces portées avec violence par les courans, donnoient de si rudes secouffes aux Navires, qu'à chaque instant elles les mettoient en danger de périr. Aussi dès le cinquième le Brigantin fut écrasé entr'un de ces écueils flottans, & le *Palmier*, que montoit M. de Serigny, & cela si subitement, qu'à peine put-on sauver les Hommes; tout le reste fut perdu.

Il est séparé des autres.

Le vinshuit M. d'Iberville, qui montoit le *Pelican* de cinquante pièces de canon, se trouva débarrassé des glaces; mais seul, & ne sachant ce qu'étoient devenus ses autres Navires, que les glaces lui avoient cachés depuis l'onze. Il crut néanmoins qu'ils avoient pris les devans, parce que la veille il avoit entendu tirer des coups de canon; & il fit voile pour le Port Nelson, à la vûe duquel il arriva le quatrième de Septembre. Le soir il

DE L  
monilla  
envoya  
MART  
prendre  
vires A  
Détoir

Le les  
tin, il  
trois Va  
dans la  
étoit coi  
ils n'y r  
ce ne fu  
attaque  
dre une  
cinquan  
il avoit  
plus for  
chacun

Mal  
avec un  
tendit  
marin  
qu'à un  
& très  
can n'e  
blessés  
le vent  
tes, &  
près,  
ment i  
hier,  
en bar  
trente

Il a  
don p

DE LA N. FRANCE. LIV. XVI. 301  
mouilla l'ancre assez près du Fort Bourbon, & envoya sa Chaloupe à Terre avec le Sieur de MARTIGNY, son Cousin Germain, pour prendre connoissance de la Place, & des Navires Anglois, qu'il avoit apperçus dans le Détroit d'Hudson.

Le lendemain, vers les six heures du matin, il découvrit à trois lieues sous le vent trois Vaisseaux, qui louvoyoient pour entrer dans la rade: il leur fit les signaux, dont il étoit convenu avec M. de Serigny, & comme ils n'y répondirent point, il ne douta plus qu'ils ne fussent les Ennemis, & se prépara à les attaquer. Il falloit être bien hardi, pour prendre une telle résolution. Il avoit à peine cent cinquante Hommes en état de combattre, & il avoit à faire à trois Navires, dont l'un étoit plus fort que lui, & les deux autres avoient chacun trente-deux pièces de canon montées.

Malgré cette inégalité, il arriva sur eux avec une intrépidité, qui les étonna. Ils l'attendirent: vers les neuf heures & demie du matin on commença à se canonner, & jusqu'à une heure après midi le feu fut continuel & très-vif des deux côtés. Cependant le Pelican n'eut qu'un Homme de tué, & dix-sept blessés. Alors d'Iberville, qui avoit conservé le vent, arriva tout court sur les deux Fregates, & leur envoya plusieurs bordées de fort près, à dessein de les désemparer. Dans le moment il aperçut le troisième, nommé l'Hambier, qui l'approchoit, ayant vingt-six canons en battée sur chaque bord, & deux cent trente Hommes d'Equipage.

Il alla aussitôt à sa rencontre, tout son canon pointé à couler bas, le rangea sous le vent

1697.

Il se bat contre trois Navires Anglois.

Succès de ce combat.

1697.

vergues à voiles, & ayant fait dresser son Navire, lui envoya sa bordée. Elle fut faite à propos, que *l'Hamilton*, après avoir fait tout au plus la longueur de chemin, coula bas. D'Iberville revira sur le champ de bord, & tourna sur *le Hudson Bay*, celui des deux autres Navires Anglois, qui étoit le plus à portée d'entrer dans la Rivière de Sainte Theresse; mais comme il étoit sur le point de l'aborder, le Commandant baissa son Pavillon, & se rendit.

D'Iberville chassa ensuite le troisième, appelé *le Deringue*, qui fuyoit au Nord-Est, & dont il n'étoit qu'à une bonne portée de canon; mais comme ce Bâciment étoit aussi bon Voilier que lui, il cessa bientôt de le poursuivre, n'osant forcer de voiles, parce qu'il avoit eu plusieurs de ses manœuvres coupées, deux pompes crevées, ses hautbanes fort incommodés, qu'il avoit reçu sept boulets de canon dans le corps de son Navire, qu'il étoit percé à Peau, & qu'on ne pouvoit l'étancher. Il revira donc de bord, & envoya le Sieur de la SALLE avec vingt-cinq Hommes dans sa Chaloupe, pour amarrer sa prise. Il travailla ensuite à se raccommoder, ce qui ayant été fait avec une diligence extrême, il se remit à la poursuite du seul Ennemi, qui lui restait, & qui étoit déjà à trois lieues de lui.

Il commençoit à le gagner, lorsque le soir, le vent s'étant rangé au Nord, & une brume épaisse s'étant levée tout à coup, il perdit *le Deringue* de vue. Ce contretems l'obligea d'aller rejoindre *le Hudson Bay*, & il mouilla l'ancre auprès de *l'Hamilton*, dont il ne pa-

DE LA  
 roissoit p  
 pas pu la  
 Prisonni  
 arrêtés d  
 un Brûlo  
 fait périr  
 ensuite r  
 laquelle  
 res, &  
 bravoure  
 deux an  
 glaces.

Cette  
 berville  
 montrée  
 mes d'Ec  
 mandem  
 rée du P  
 d' Août,  
 entre les  
 rent à e  
 der, ni  
 reufeme  
 bar ils a  
 faisoient  
 ils ne j  
 Le Prof  
 autres N  
 des glac  
 en dilige  
 Anglois  
 les cyite  
 leur P  
 rapporter  
 Cepen  
 berville

ne pouvoit presque plus rien, & de quel on n'avoit pas pu sauver un seul Homme. Il apprit de ses Prisonniers qu'ils avoient été vingt-cinq jours arrêtés dans les glaces, & y avoient perdu un Brûlot par le même accident, qui avoit fait périr le Brigantin François, qu'ils avoient ensuite rencontré une Flûte Française, contre laquelle ils s'étoient battus pendant six heures, & qui après s'être défendue avec une bravoure étonnante, étoit allé se rejoindre à deux autres Navires de sa Nation dans les glaces.

Cette Flûte étoit le *Profond*, que M. d'Iberville avoit armé à Plaisance, elle étoit montée de vingt-neuf canons, & de six-vingt Hommes d'Equipage, & il en avoit donné le Commandement à M. Dugué. Elle avoit été séparée du *Palmier* & du *Wesp* le vingt-cinquième d'Août, & peu de jours après elle se trouva entre les trois Navires Anglois, qui la criblerent à coups de canon, & ne purent l'aborder, ni obliger le Capitaine à se rendre. Heureusement pour lui, après six heures de combat ils aperçurent le *Wesp* & le *Palmier*, qui faisoient force de voiles pour le secourir, & ils ne jugèrent pas à propos de les attendre. Le *Profond* étoit tout désemparé, les deux autres Navires avoient aussi beaucoup souffert des glaces: ils se raccommoderent néanmoins en diligence, & se mirent à la poursuite des Anglois, qui fuyoient devant eux, & qui ne les élyterent, que pour se faire battre par le seul *Pelican*, de la manière, que je viens de rapporter.

Cependant rien n'empêchant plus M. d'Iberville de s'approcher du Fort Bourbon, il le

Naufrage de  
M. d'Iberville

1697.

leva l'ancre le sixième au matin, & alla mouiller dans la Rade, ou la Chaloupe, qui étoit restée à Terre, depuis qu'il l'avoit envoyée pour prendre langue, lui amena des Sauvages, qui lui apprirent qu'il n'y avoit que trente-cinq Hommes dans le Fort. Sur cet avis il fit embarquer dans le *Hudson Baye* un mortier & cinquante bombes, pour commencer l'attaque en attendant ses trois autres Navires. Le lendemain, comme il vit la Mer grossir extraordinairement, ce qui dans la Baye est un signe certain d'une prochaine tempête, il quitta la Rade, qui n'est point sûre, & alla mouiller au large. Sa précaution fut inutile, le vent, après s'être un peu calmé, reprit avec plus de violence qu'auparavant: tous les cables des ancres cassèrent, & quoique pût faire d'Iberville pour se soutenir, & qu'il n'y eût peut-être pas en France de plus habile manoeuvrier que lui, il fut jetté à la Côte, & alla échouer à l'entrée de la Rivière de Sainte Thérèse avec sa prise.

Il est joint  
par ses trois  
Navires.

Ce malheur arriva pendant la nuit, dont l'obscurité augmentant encore l'horreur, que causoit la tourmente, empêcha qu'on ne prit plus de mesures pour sauver les Navires, en tâchant d'échouer dans un endroit sûr; de sorte qu'avant le jour ils se trouverent crevés & pleins d'eau. Néanmoins le calme étant revenu, l'Equipage se sauva à Terre, & emporta tout ce qui étoit nécessaire pour l'attaque du Fort Bourbon, mais il n'avoit plus de vivres, & ne pouvoit en esperer qu'en se rendant Maître du Fort. Aussi d'Iberville fit-il tout préparer en diligence pour y donner l'assaut. Il commençoit à peine ce travail, lorsqu'il ap-

DE L  
perçut se  
ils moui

Ils av  
avoit bl  
mais ils  
plûtôt e  
qu'ils fu  
dit enco  
à la vûe  
qui l'ob  
sans dif  
M. d'Ib  
curoit  
donner  
qui pou

Le l  
descend  
de mon  
demie l  
étoit ca  
ries, &  
jeter d  
nomme  
remme  
vant il  
sa Plac  
ne tou  
Livres  
Comp  
aux C  
leurs l  
avoier  
les Fra  
envoy  
sortir  
& te

DE LA FRANCE. LIV. XVI. 305  
perçut ses trois Navires, & peu de tems après  
ils mouillèrent dans la Rade.

1697.

Prise du Fort  
Bourbon.

Ils avoient essuyé la même tempête, qui  
avoit brisé le *Pelican* & le *Hudson Bay*;  
mais ils étoient beaucoup plus au large, ou  
plûtôt elle les y jetta, & elle cessa avant  
qu'ils fussent près de Terre. Le *Palmier* y per-  
dit encore son Gouvernail, & quand il arriva  
à la vûe du Fort, il avoit deux voyes d'eau,  
qui l'obligeoient de faire jouer deux pompes  
sans discontinuer. Cette jonction assûroit à  
M. d'Iberville la prise du Fort, & lui pro-  
curoit des vivres; ainsi il ne songea plus à  
donner l'affaut, qui n'étoit pas nécessaire, &  
qui pouvoit lui coûter beaucoup de Monde.

Le lendemain dixième de Septembre il  
descendit à Terre avec sa Chaloupe, chargée  
de mortiers & de bombes, & débarqua à une  
demie lieue du Fort, où l'Equipage du *Pelican*  
étoit campé. Il fit aussitôt dresser des batte-  
ries, & le douzième il commença de faire  
jetter des bombes. Le Commandant du Fort,  
nommé Henry BAILLY, n'attendoit appa-  
remment que cela pour se rendre. Le jour sui-  
vant il battit la chamade, & convint de livrer  
sa Place aux conditions suivantes, 1<sup>o</sup>. Qu'on  
ne toucheroit point à ses Papiers, ni à ses  
Livres de compte, qui appartenoient à la  
Compagnie de Londres: 2<sup>o</sup>. Qu'on laisseroit  
aux Officiers & aux Soldats leurs coffres,  
leurs hardes, & généralement tout ce qu'ils  
avoient: 3<sup>o</sup>. Qu'ils seroient traités comme  
les François: 4<sup>o</sup>. Qu'ils seroient incessamment  
envoyés en Angleterre: 5<sup>o</sup>. Que la Garnison  
sortiroit avec toutes les marques d'honneur,  
& ne seroit point désarmée.

1697.

Dès que cette capitulation eut été signée, le Commandant sortit avec cinquante-deux Hommes, dont dix-sept étoient de l'Equipe de l'*Hudson Baye*; car on peut bien juger que dans la confusion du naufrage de ce Navire & du *Pelican* chacun avoit été plus occupé à sauver sa vie, qu'à garder les Prisonniers, de sorte qu'il n'en étoit resté avec les François que ceux, qui craignirent de trop risquer en se sauvant dans des Pays inconnus, & pendant une nuit très-obscur. Ceux, qui s'échaperent, furent compris dans la capitulation, & recouvrèrent ainsi leur liberté.

M. d'Iber-  
ville retourne  
en France.

M. d'Iberville ayant pris possession de la conquête, y établit pour Commandant le Sieur de Marrigny, & M. de Boisbriand, Frere de M. Dugué, en qualité de Lieutenant de Roy. Comme le *Palmer* étoit absolument hors d'état de tenir la Mer, on le fit entrer dans la Riviere, & mouiller près du Fort. Serigny, qui y resta pour le ramener en France, supposé qu'on pût le réparer, ne garda avec lui que cinquante Hommes, & d'Iberville s'embarqua sur le *Profond* avec l'Equipe du *Pelican*, & quarante-quatre Prisonniers, qui lui restoit. Il fit voile le vingt-quatre de Septembre avec le *Wesp*, & le huitième de Novembre il arriva à Belle-Isle; n'ayant presque pas un Homme sur ses deux Navires, qui ne fût malade du scorbut.

Importance  
de la conquête.

Mais la prise du Fort Bourbon, quoiqu'elle ait assuré pour longtemps aux François la possession de tout le Nord du Canada, ne dédommagea point le Roy des Frais, qu'il fit cette année-là pour l'Amérique Septentrionale, comme je le dirai dans le Livre sui-

DEL  
vant. T  
d'Hudso  
siderable  
& l'on s  
par l'em  
Plenipo  
trecht,  
Postes d  
que les  
que par  
gence d  
qu'on l



ALE  
été signée ,  
quatre-vingt  
de l'Equi  
t bien juger  
e de ce Na  
été plus oc  
les Prison  
esté avec les  
rent de trop  
ys inconnus,  
Ceux , qui  
as la captiv  
r liberté.  
ession de la  
mandant le  
Boisbriand ,  
Lieutenant  
absolument  
le fit entrer  
rés du Fort.  
ner en Fran  
r , ne garda  
, & d'Iber  
avec l'Equi  
atre Prison  
oile le vint  
, & le hui  
Belle-Isle ;  
sur ses deux  
scorbut.  
, quoiqu'elle  
çois la pos  
ada , ne dé  
tis , qu'il fit  
Septentrion  
e Livre sui

DE LAN, FRANCE. LIV. XVI. 307  
vant. Toutefois le commerce de la Baye  
d'Hudson étoit un objet beaucoup plus con  
siderable , que bien des Gens ne le croyoient ,  
& l'on n'en a bien conau la conséquence , que  
par l'empressement , qu'ont fait paroître les  
Plenipotenciaires Anglois au Congrès d'U  
trecht , pour assurer à leur Nation tous les  
Postes de cette Baye. Ce qui est certain , c'est  
que les Pelleteries y sont beaucoup plus belles,  
que par tout ailleurs , & que l'extrême indig  
ence des Sauvages de ces Contrées est cause  
qu'on les peut avoir à très-bon marché.

1697.





## HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



LIVRE DIX-SEPTIEME.

1697.



MONSIEUR de Frontenac ne  
 ſçavoit encore que penſer des  
 bruits, qui continuoient à cou-  
 rir, qu'il ſe faiſoit des arme-  
 mens en France, en Angleterre,  
 & à Baſton, & les ordres, qu'il avoit reçus  
 de la part du Roy de tenir ſes Troupes, & ſes  
 Milices en état de marcher pour une Expédi-  
 tion, dont on lui faiſoit toujours un myſtere,  
 le tenoient en ſuſpens dans une conjoncture  
 des plus embarrasſantes, où il ſe fut jamais  
 trouvé, lorsque le Chef Onneyouth, que M.  
 de Callieres avoit renvoyé dans ſon Canton,  
 arriva ſeul à Montreal, ce qui parut d'un  
 aſſez mauvais augure.

Il ſe montra néanmoins avec un air de con-

DE  
 fiance,  
 eût pu  
 à ſes F  
 & ſa T  
 tous a  
 exempt  
 même  
 accom  
 envoyé  
 de lui  
 un aut  
 mande  
 tiens,  
 de les

Il é

jeu po

l'orage

de nou

qu'il ſ

Fronte

ſonne

tis à p

conde

Iroque

étoit

vénoit

ſe réſo

de ces

paroit

leur c

au Ch

qui l'a

tembr

ſemble

expiré

Enner

ALE  
RE  
ERALE  
NCE.  
ME.

Frontenac ne  
penser des  
vient à cou-  
des arme-  
Angleterre,  
avoit reçus  
oupes & ses  
ne Expédi-  
un mystere,  
conjoncture  
sur jamais  
th, que M.  
on Canton,  
parut d'un  
n air de con-

DE LAN. FRANCE. LIV. XVII. 309  
france, dont tout autre que le Gouverneur  
eût pu être la Dupe. Il lui dit qu'ayant fait  
à ses Freres le recit de la maniere, dont lui  
& sa Troupe avoient été reçus des François,  
tous avoient paru très-disposés à suivre leur  
exemple; que les Onnontagués les avoient  
même fait assurer qu'ils étoient prêts de les  
accompagner; qu'ils alloient commencer par  
envoyer un Collier à Ononchio pour sçavoir  
de lui s'il vouloit bien les recevoir aussi, &  
un autre aux Jesuites, pour les prier de de-  
mander pour eux la paix au Dieu des Chré-  
tiens, & qu'ils conjuroient les Onneyouths  
de les attendre.

1697.  
Les Iroquois  
veulent amu-  
ser M. de  
Frontenac.

Il étoit aisé de voir que tout ceci étoit un  
jeu pour gagner du tems, & pour éloigner  
l'orage, qu'on appréhendoit de voir fondre  
de nouveau sur les Cantons, dans l'esperance,  
qu'il se dissiperoit tout-à-fait. Le Comte de  
Frontenac en douta encore moins que Per-  
sonne; mais il n'avoit sur cela que deux par-  
tis à prendre; l'un de se remontrer une se-  
conde fois avec toutes ses forces dans le Pays  
Iroquois; l'autre de dissimuler. Le premier  
étoit devenu impossible par les ordres, qu'il  
venoit de recevoir du Roy: il lui fallut donc  
se résoudre à fermer les yeux sur la conduite  
de ces Barbares; ou du moins à ne leur faire  
paroître qu'une partie du ressentiment, que  
leur conduite inspiroit. Le Général répondit  
au Chef Onneyouth qu'il donnoit à ceux,  
qui l'avoient député, jusqu'au mois de Sep-  
tembre pour se déterminer à venir tous en-  
semble lui demander la paix, & que ce terme  
expiré, ils ne trouveroient plus en lui qu'un  
Ennemi irréconciliable.

1697.

Ils recommencent leurs hostilités.

Il ne comptoit guères plus sur l'effet de ces menaces, que sur les promesses des Iroquois; mais il y a bien de l'apparence qu'il ne s'attendoit pas à les voir peu de jours après recommencer leurs courses. Ce fut alors qu'il comprit tout le tort, qu'il avoit eu de ménager un Peuple, qu'il avoit trop vivement poussé, pour espérer de le gagner jamais, & qu'il n'avoit pas assez affoibli, pour le mettre hors d'état de nous faire beaucoup de mal; mais il avoit un autre sujet d'inquiétude, qui le touchoit par où il étoit plus sensible, puisqu'il s'agissoit de la diminution de son autorité. Voici quelle en fut l'occasion.

Désormais arrivé parmi nos Alliés par la faute des Coureurs de Bois.

Un assez grand nombre de Miamis, habités dans la Rivière *Maramek*, une de celles, qui se déchargent dans la partie Orientale du Lac Michigan, en étoient sortis sur la fin du mois d'Août de l'année précédente, pour s'aller réunir avec leurs Frères établis dans la Rivière S. Joseph, & avoient été attaqués en chemin par des Sioux, qui en avoient tué plusieurs. Les Miamis de S. Joseph instruits de cette hostilité allèrent chercher les Sioux jusques dans leur Pays, pour venger leurs Frères, & les rencontrèrent, qui s'étoient retranchés dans un Fort avec des François, du nombre de ceux, qu'on appelloit *Coureurs de Bois*.

Ils ne laisserent pas de les attaquer à diverses reprises avec beaucoup de résolution; mais ils furent toujours repoussés, & contraints enfin de se retirer, après avoir perdu plusieurs de leurs Braves. Comme ils s'en retournent chez eux, ils rencontrèrent d'au-

DE  
tres Fra  
muniti  
tout ce  
faire d  
aux O  
ceux-ci  
pour lu  
nécessai  
conten  
joindre

Le G  
il conv  
délicate  
venir le  
n'empê  
de cont  
l'occasio  
colas P  
le point  
rent, q  
le tirer  
va le G  
compre  
tant qu  
avec ne  
pour lo

Cet  
des cir  
Comte  
depuis d  
la cour  
présenta  
Colonie  
dre, av  
écédente  
au Gouv

tres François, qui portoient des armes & des munitions aux Sioux, & ils leur enleverent tout ce qu'ils avoient, sans néanmoins leur faire d'autre mal. Ils firent sçavoir ensuite aux Outaouais ce qui venoit de se passer, & ceux-ci députerent au Comte de Frontenac pour lui représenter qu'il étoit absolument nécessaire d'apaiser les Miamis, dont le mécontentement pourroit bien les engager à se joindre aux Iroquois.

Le Général répondit aux députés comme il convenoit de faire dans une conjoncture si délicate, & prit des mesures justes pour prévenir la suite de cette fâcheuse affaire. Elles n'empêcherent pourtant pas sitôt les Miamis de continuer à user de représailles, quand l'occasion s'en présenta; tellement que Nicolas Perrot, accrédité parmi eux, fut sur le point d'être brûlé, & n'échapa à leur fureur, que par le moyen des Outagamis, qui le tirent d'entre leurs mains. Enfin on trouva le secret de les calmer, en leur faisant comprendre qu'il étoit de leur intérêt, autant que du nôtre, de ne se pas brouiller avec nous, & la chose n'alla pas plus loin pour lors.

Cet événement ne pouvoit arriver dans des circonstances plus chagrinantes pour le Comte de Frontenac. On avoit renouvelé depuis deux ans les anciennes plaintes contre la course dans les Bois, & les dernieres représentations de tout ce qu'il y avoit dans la Colonie de Personnes zélées pour le bon ordre, avoient eu leur effet. Dès l'année précédente le Roy avoit expressément défendu au Gouverneur Général de permettre à aucun

Embarras de M. de Frontenac.

1697.

François de monter dans le Pays des Sauvages, pour y faire le commerce.

A la vérité MM. de Champigny & de Callieres, dont le témoignage n'étoit point suspect en cette matiere, avoient été d'avis que Sa Majesté fut suppliée de restreindre cette défense, & en avoient apporté des raisons, qui ne pouvoient être plus solides. Ils avoient suggeré un milieu à prendre, qui, selon eux, remedioit à tout, & ce milieu consistoit à ne conserver parmi les Sauvages éloignés, que deux D<sup>es</sup>, celui de Michillimakinac, & celui de Riviere S. Joseph, de fixer le nombre des François, auxquels on permettroit d'y aller, & de prendre diverses autres précautions, qu'ils suggeroient, pour empêcher les abus, dont on se plaignoit avec raison.

Comment il  
s'en tire.

M. de Frontenac étoit bien éloigné d'approuver ces temperamens, qui diminuoient son autorité, & comme il avoit compris qu'en obéissant à la lettre à l'Ordonnance, dont nous avons parlé, il en arriveroit des inconveniens, qui obligeroient le Conseil du Roy à remettre les choses dans leur ancien état, il avoit mandé au Ministre que, pour se conformer aux intentions de Sa Majesté, il alloit rappeler tous les François des Postes éloignés; mais la malheureuse affaire des Miamis, causée par les Coureurs des Bois, lui fit craindre qu'on n'approuvât pas même les propositions de l'Intendant & du Gouverneur de Montreal, & que ceux, qui avoient reveillé le zèle du Prince, par rapport aux courses dans les Bois, ne profitassent de ce nouvel incident pour solliciter l'entiere exécution

curion

DE L  
curion de  
ils n'y m

Le Go  
à trouver  
proposées  
Callieres  
moins un  
le point  
Messieurs  
Qu'il éto  
ne point t  
kinac & c  
falloit en  
Officier a  
pour empê  
commerce  
sans s'y ét  
plus être c

2<sup>o</sup>. Qu'  
mêmes Po  
ans, au m  
marchandi  
gés, dont  
distribution  
faire march  
chez les Sa  
tionnaires  
ressource po  
leurs Fami  
loit présent  
Voyageurs  
écours, il  
leur subsista  
voient à re  
unes Gens  
étier, & q

Tom.

RALE  
ys des Sauva-  
pigny & de  
n'étoit point  
ent été d'avis  
trainte cette  
des raisons,  
s. Ils avoient  
i, selon eux,  
u consistoit à  
ges éloignés,  
millimakinac,  
n, de fixer le  
s, on permer-  
iverses autres  
nt, pour em-  
plaignoit avec  
éloigné d'a-  
i diminueoient  
avoit compris  
Ordonnance,  
arriveroit des  
le Conseil du  
s leur ancien  
re que, pour  
e. Sa Majesté,  
ois des Postes  
se affaire des  
eurs des Bois,  
ât pas même  
& du Gouver-  
r, qui avoient  
at rapport aux  
stifiaient de ce  
entiere exé-  
cution

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 313  
curiosité des derniers ordres de la Cour, comme  
ils n'y manquèrent pas en effet.

Le Gouverneur Général commença donc à trouver plus raisonnables les modifications proposées par MM. de Champigny & de Cahieres, parce qu'elles lui conservoient au moins une partie du tout, qu'il se voyoit sur le point de perdre, & il se joignit à ces Messieurs pour représenter au Conseil, 1°. Qu'il étoit d'une nécessité indispensable de ne point toucher aux Postes de Michillimakinac & de la Rivière de S. Joseph, & qu'il falloit entretenir dans chacun au moins un Officier avec douze, ou quinze Soldats, pour empêcher les Anglois d'y venir faire le commerce, ce qu'ils ne feroient pas long-tems, sans s'y établir de manière à n'en pouvoir plus être chassés.

2°. Qu'il étoit impossible de soutenir ces mêmes Postes, si l'on n'y envoyoit tous les ans, au moins vingt-cinq Canots chargés de marchandises. C'est ce qu'on appelle des *Congés*, dont le Gouverneur Général avoit la distribution : 3°. Qu'il étoit important de faire marcher de tems en tems des Troupes chez les Sauvages, pour la sûreté des Missionnaires : 4°. Que ces *Congés* étoient une ressource pour soulager l'indigence de plusieurs Familles honnêtes, à qui on en faisoit présent, & qui les négocioient avec les Voyageurs; & que, si on leur retranchoit ce secours, il faudroit pourvoir autrement à leur subsistance. Enfin que ces voyages ser-voient à retenir dans le Pays quantité de jeunes Gens, qui ne sçavoient point d'autre métier, & qui, s'ils ne pouvoient faire ce-

11





1697.

lui-ci, iroient chercher de l'occupation dans les Colonies Angloises, ce qui fortifieroit ces Colonies, en affoiblissant les Nôtres.

Quelques-unes de ces raisons étoient extrêmement foibles, les autres prouvoient très-bien qu'il y a des maux, auxquels il est dangereux de vouloir remedier tout-à-coup. Les Auteurs de ce Mémoire convenoient avec ceux, qui en avoient présenté de contraires, de tous les désordres occasionnés par les Congés, & que le plus grand de ces désordres étoit d'avoir arrêté le progrès de la Religion Chrétienne parmi les Sauvages; mais tout bien considéré, il fut jugé au Conseil du Roy que d'abandonner des Postes, après les avoir établis, & soutenus avec tant de dépense, & après les avoir fait regarder à nos Alliés comme un avantage pour eux-mêmes, c'étoit exposer ces Peuples à la tentation de se donner aux Anglois.

On fut encore confirmé dans cette pensée par la nouvelle, qu'on eut que le Baron, ce fameux Chef Huron, dont j'ai déjà fait connoître les pernicious desseins, & le mauvais esprit, étoit allé s'établir près d'Orange avec trente Familles de sa Nation, & qu'il sollicitoit vivement les autres à l'y venir joindre. Il fut donc résolu de s'en tenir au projet, qui avoit été suggeré par MM. de Champigny & de Callieres, & il en arriva ce qui avoit été prédit par les Ecclesiastiques & les Missionnaires, que les choses reprirent assez promptement le même train qu'elles alloient auparavant. C'est qu'il en est des passions comme de la gangrene, qui ne se guérit qu'en coupant impitoyablement tout ce qui en est infecté.

DE I  
Vers  
dillac,  
voir les  
destinés  
Montrea  
çois, &  
teouatan  
avoit eu  
cours de  
ral étoit  
dience,  
témoigna  
zèle, &  
avoient p  
cette Can  
de cent T  
ou très d  
Il ven  
très-vigor  
Sauvages  
part. Les  
pour alle  
étoient co  
Découvri  
meux Che  
tant parlé  
te Guerre  
le fond du  
découvrir  
deux autre  
apprit d'e  
qu'ils éto  
quante; m  
pour soixan  
-Sur cet  
Troupe ver

cupation dans  
fortifieroit ces  
côtes.

étoient extrê-  
mement très-  
sels il est dan-  
t-à-coup. Les  
venioient avec  
de contraires,  
s par les Con-  
ces défordres  
de la Religion  
s ; mais tout  
oncil du Roy  
après les avoir  
de dépense, &  
os Alliés com-  
êmes, c'étoit  
ion de se don-

ans cette pen-  
que le Baron,  
j'ai déjà fait  
ns, & le mau-  
près d'Orange  
tion, & qu'il  
es à l'y venir  
s'en tenir au  
par MM. de  
il en arriva ce  
eclesiastiques &  
nos respirer  
train qu'elles  
u'il en est des  
qui ne se gué-  
ement tout ce

Vers la fin d'Août le Sieur de la Motte Ca-  
dillac, à qui M. de Callieres avoit fait sça-  
voir les bruits, qui couroient d'un armement  
destiné à la conquête du Canada, arriva à  
Montreal avec un grand nombre de Fran-  
çois, & trois cent Sauvages, Sakis, Pou-  
teouatamis, Outaouais & Hurons, qu'il  
avoit eu l'adresse d'engager à venir au se-  
cours de la Colonie. Le Gouverneur Général  
étoit alors dans cette Ville, & dans l'au-  
dience, qu'il donna à ces Guerriers, il leur  
témoigna beaucoup de satisfaction de leur  
zèle, & surtout de l'ardeur, avec laquelle ils  
avoient poursuivi les Iroquois pendant toute  
cette Campagne. En effet on comptoit plus  
de cent Tlionnonthouans, qu'ils avoient pris,  
ou tués depuis le Printems.

1697.

Nos Alliés  
viennent au  
secours de la  
Colonie.

Il venoit même de se passer une action  
très-vigoureuse & très-bien conduite, où des  
Sauvages de ces quatre Nations avoient eu  
part. Les Iroquois s'étant mis en Campagne  
pour aller joindre le Baron, ainsi qu'ils en  
étoient convenus avec lui, quatre de leurs  
Découvreurs rencontrèrent le Rat, ce fa-  
meux Chef Huron, dont nous avons déjà  
tant parlé. Il étoit à la tête de cent cinquante  
Guerriers, & avoit mis pied à Terre dans  
le fond du Lac. Des quatre Iroquois, qui le  
découvrirent, deux furent tués d'abord, les  
deux autres demeurèrent Prisonniers, & l'on  
apprit d'eux que leurs Gens n'étoient pas loin,  
qu'ils étoient au nombre de deux-cent cin-  
quante; mais qu'ils n'avoient de Canots, que  
pour soixante au plus.

Belle action  
d'un Chef Hu-  
ron.

Sur cet avis le Rat s'avança avec toute sa  
Troupe vers l'endroit, où on lui avoit dit que

1697.

l'Ennemi étoit campé : lorsqu'il en fut à une portée de fusil, il fit semblant d'être surpris & effrayé de leur nombre, & feignit de fuir. Aussitôt soixante Iroquois se jetterent dans leurs Canots pour le poursuivre, le Rat poussa au large, & fait force de rames jusqu'à ce qu'il fût à deux lieues de Terre. Alors il s'arrêta, se mit en bataille, essuya, sans tirer, la premiere décharge des Iroquois, qui ne lui tuèrent que deux Hommes, puis sans leur donner le tems de recharger, il fondit sur eux avec tant de furie, qu'en un moment tous leurs Canots furent percés, ou fracassés. Trente-sept furent tués, quatorze furent pris, & le reste se noya. Il y avoit parmi eux cinq des plus considerables Chefs de la Nation.

Le Rat étoit alors sincerement attaché aux intérêts des François, & c'étoit lui seul, qui avoit empêché tous les Hurons de Michillimakinac de suivre le Baron dans la Nouvelle York. Il rendit dans le même tems un grand service aux Miamis, en les avertissant de se défier du Baron; car il avoit pénétré que ce Perfide, sous prétexte de faire alliance avec ces Sauvages, ne songeoit qu'à les trahir. Il étoit venu à Montreal avec M. de la Motte Cadillac, & il eut la premiere part aux caresses du Gouverneur Général; mais les Sauvages ne se repaissent pas de fumée, & ceux-ci n'étoient point venus à Montreal pour recevoir des complimens, ni même uniquement pour faire la guerre aux Anglois.

M. de Frontenac, qui les connoissoit, & qui scavoit à peu près tout ce qu'ils avoient dans l'ame, leur déclara que ceux, qui avoient quelque sujet de se plaindre, pouvoient s'ou-

DE  
vir à  
roit fa  
tefoien  
bien de  
mutuel  
continu  
qu'il é  
épargn

Alor  
tamis

qu'on n  
tenir, q  
les poin  
qu'il y  
avoit fo  
uloient  
que, si  
la sorte  
treal.

Le G  
leur avo  
avoit acc  
mais qu  
eu beso  
dessein  
encore s  
roit disp  
çois, il  
leur faire  
avoient l  
réponse  
des autre  
lors tout  
des Ang

R A L E  
en fut à une  
être surpris  
gnit de fuir.  
jetent dans  
le Rat pouf-  
nés jusqu'à ce  
Alors il s'ar-  
sans tirer,  
ois, qui ne  
ouis sans leur  
fondit sur  
un moment  
ou fracassés.  
e furent pris,  
mi eux cinq  
la Nation.  
attaché aux  
lui seul, qui  
de Michilli-  
la Nouvelle  
ms un grand  
triffant de se  
nétré que ce  
alliance avec  
les trahir. Il  
de la Motte  
part aux ca-  
mais les Sau-  
née, & ceux-  
real pour re-  
ême unique-  
nglois.  
noissoit, &  
qu'ils avoient  
, qui avoien  
uvoient s'ou-

DE LAN. FRANCE. LIV. XVII. 317  
vriir à lui en toute liberté, & qu'il leur fe-  
roit faire toute la satisfaction, qu'ils souhai-  
tetoient; mais il ajoûta qu'ils se gardassent  
bien de prendre le change, en s'affoiblissant  
mutuellement, & qu'il étoit de leur intérêt de  
continuer à pousser vivement les Iroquois,  
qu'il étoit lui même fort résolu de ne point  
épargner.

Alors ONANGUICE, Chef des Pouteou-  
tamis, Homme d'esprit, & qui parloit bien,  
parole au nom de tous, & dit qu'on  
omettoit ordinairement beaucoup plus  
qu'on n'avoit apparemment dessein de leur  
tenir; qu'on les avoit souvent assurés de ne  
les point laisser manquer de munitions, &  
qu'il y avoit plus d'un an, qu'on ne leur en  
avoit fourni aucunes; que les Anglois n'en  
usoient pas de même avec les Iroquois, &  
que, si l'on continuoit à les abandonner de  
la sorte, ils ne paroîtroient plus à Mon-  
real.

Le Général répondit qu'à la vérité on ne  
leur avoit point envoyé cette année ce qu'on  
avoit accoutumé de leur fournir tous les ans;  
mais qu'ils n'y perdroient rien; qu'il avoit  
eu besoin de tout son Monde pour un grand  
dessein de guerre, dont il ne pouvoit pas  
encore s'ouvrir à eux, & que dès qu'il pour-  
roit disposer d'un certain nombre de Fran-  
çois, il n'auroit rien de plus pressé, que de  
leur faire porter toutes les choses, dont ils  
avoient besoin. Ils parurent satisfaits de cette  
réponse, & on se sépara fort contents les uns  
des autres. Il paroît au reste qu'on étoit dès  
lors tout-à-fait rassuré au sujet des Entreprises  
des Anglois contre le Canada, puisque le

1697.  
Plaintes des  
Sauvages, &  
réponse de M.  
de Frontenac.

1697.

Général congédia les Sauvages, sans leur en parler.

Quelle étoit l'Entreprise pour laquelle on lui avoit mandé de se tenir prêt.

Il étoit même uniquement occupé de l'Entreprise, pour laquelle il avoit eu ordre de tenir ses Troupes prêtes, & qui étoit encore un mystère pour lui, lorsque le septième de Septembre M. DES URSINS mouilla devant Quebec. Cet Officier lui rendit une Lettre du Marquis de NESMOND, par laquelle il aprit qu'il s'agissoit de la conquête de la Nouvelle Angleterre, dont M. de Pontchartrain avoit formé le projet; mais que c'étoit une affaire manquée. Dans une Lettre, qu'il écrivit au Ministre le quinzième d'Octobre suivant, il lui manda que ses préparatifs étoient si avancés, que huit jours après avoir reçu les ordres, qu'il attendoit de lui, il auroit pu se mettre en marche.

Son avis sur ce projet.

Il ajoûte que de pareilles Expéditions sont toujours fort incertaines, & demandent, pour les exécuter, beaucoup plus de tems, qu'on ne croit, qu'on ne doit jamais compter sûrement sur ces jonctions de Troupes, dont les unes viennent par Mer, & les autres par les Terres & par des Rivieres aussi difficiles à remonter & à descendre, que le sont celles du Canada, & que les difficultés de porter dans un Canot assez de vivres pour une grande Entreprise, est presque insurmontable. Puis venant à celle, dont il avoit été question, il continué ainsi.

Je prendrai encore la liberté de vous dire que la prise de Manhatte étoit beaucoup plus utile pour la sûreté de cette Colonie, & pour la délivrer des Iroquois, que celle de Baston, dont elle n'est en aucune façon incommodée;

DE LA  
que la pr  
ter par le  
Troupes  
dant que  
sion, at  
porte, n  
si bonne  
ret, du  
roit juge  
tes dans  
de rien e  
qu'on n'a  
bre pour  
Rivieres  
tobre,

Cepen  
très-bien  
toutes cel  
cédé, q  
avoit cor  
mond, C  
avoit do  
Galliot  
Baston n  
avoit ord  
de la Ra  
tie de l'a  
au plus r  
Rochelle  
GNON, c  
armés à

Il lui  
la diligen  
de Plaisan  
disoit être  
avoient p

ALE  
sans leur en

cupé de l'En-  
eu ordre de  
étoit encore  
e septième de  
uilla devant  
ne Lettre du  
uelle il aprit  
e la Nouvelle  
artrain avoit  
it une affaire  
il écrivit au  
re suivant, il  
oient si avan-  
çu les ordres,  
pu se mettre

expéditions sont  
demandent,  
plus de tems,  
mais compter  
roupes, dont  
les autres par  
ussi difficiles à  
le sont celles  
tés de porter  
our une gran-  
montable. Puis  
té question, il

é de vous dire  
beaucoup plus  
lonie, & pour  
elle de Baston,  
incommodé;

que la première seroit aussi plus facile à exé-  
ter par les seuls Vaisseaux de Sa Majesté, & les  
Troupes, qu'on en pourroit débarquer, pen-  
dant que celles du Canada, pour faire diver-  
sion, attaqueroient Orange, qui est à leur  
porte; mais encore il faudroit être averti de  
si bonne heure, qu'on eût, pour s'y prépa-  
rer, du tems au-delà de celui, qu'on pour-  
roit juger nécessaire; les saisons étant si cour-  
tes dans ce Pays, qu'il ne faut point parler  
de rien entreprendre dans des lieux éloignés,  
qu'on n'ait au moins tout le mois de Seprem-  
bre pour en revenir, parce que les petites  
Rivieres & les Laes gèlent dès le mois d'Oc-  
tobre.

1697.

Cependant l'Entreprise sur Baston étoit  
très-bien concertée, & ne manqua, comme  
toutes celles de même nature, qui avoient pré-  
cédé, que faute de diligence. Le Roy en  
avoit confié la conduite au Marquis de Nes-  
mond, Officier de grande réputation, & lui  
avoit donné dix Vaisseaux de guerre, une  
Galliotte & deux Brûlots: aussi la prise de  
Baston n'étoit-elle pas son unique objet. Il  
avoit ordre de faire ensuite qu'il pût être hors  
de la Rade de Brest, où s'étoit faite une par-  
tie de l'armement, le vint-cinquième d'Avril-  
au plus tard, pour se rendre dans celle de la  
Rochelle, où il devoit trouver M. de MA-  
GNON, Chef d'Escadre, avec les Vaisseaux  
armés à Rochefort.

Plan de l'En-  
treprise sur  
Baston.

Il lui étoit commandé de faire ensuite toute  
la diligence possible pour arriver dans la Baye  
de Plaisance, & prévenir les Anglois, qu'on  
disoit être fort résolus de reconquerir ce qu'ils  
avoient perdu l'année précédente dans l'Isle de

1697.

Terre-Neuve, & d'en chasser même entièrement les François. Au cas, qu'il trouvât les Ennemis occupés au siège de Plaisance, il lui étoit ordonné de les attaquer, & supposé qu'ils en fussent déjà partis, il avoit ordre de les aller chercher, soit qu'ils eussent réussi, ou non, & de les combattre.

Après les avoir battus, il devoit faire voile pour Pentagoët, & détacher en même tems un Vaisseau pour aller à Quebec donner avis de sa marche au Comte de Frontenac, afin que ce Général pût se rendre à Pentagoët avec les quinze-cent Hommes, qu'il devoit tenir prêts. Cette jonction faite, & les Troupes embarquées, la Flotte devoit, sans perdre de tems, aller à Baston, & cette Ville prise, suivre la Côte jusqu'à Pescadoué, ruinant toutes les Habitations le plus avant qu'il se pourroit dans les Terres, & de telle maniere, que les Anglois ne pussent les rétablir de longtems.

Le grand âge du Comte de Frontenac avoit fait douter au Roy que ce Général fût en état de mener lui-même les Troupes & ses Milices à cette Expédition, & Sa Majesté lui avoit laissé sur cela une liberté entière, ou de marcher en Personne, ou de substituer en sa place le Chevalier de Vaudreuil, lequel en ce cas seroit subordonné en tout au Marquis de Nesmond, au lieu que le Comte de Frontenac, s'il venoit, commanderoit sans dépendance les Troupes de Terre.

Si après la prise de Baston, & le ravage de la Nouvelle Angleterre, il restoit encore du tems pour faire quelqu'autre conquête, la Flotte avoit ordre d'aller à Manharte, & après avoir réduit cette Ville sous l'obéissance du

DEL  
 Roy, y  
 chemin  
 nie, rav  
 étoient  
 à M. de  
 Frontena  
 avoit tel  
 au Premi  
 destinés  
 les rencor  
 avoir bes  
 Comm  
 Cour la r  
 ces instru  
 y arriva p  
 en mouill  
 trouva de  
 Chevalier  
 mes & d  
 servation  
 & fitôt qu  
 de Plaisa  
 Comte de  
 Ministre l  
 incessamm  
 Anglois c  
 Vaisseau d  
 Neuve là  
 ce qu'il po  
 Il lui aj  
 heureux po  
 tention du  
 le long de l  
 pour pren  
 des Angloi  
 Nesmond d



A L E  
me entière-  
l trouvat les  
ance , il lui  
supposé qu'ils  
dre de les al-  
réussi , ou

it faire voile  
même tems  
donner avis  
nac , afin que  
poët avec les  
it tenir prêts.  
upes embar-  
dre de tems,  
e , suivre la  
nt toutes les  
se pourroit  
iere , que les  
e lontems.

ntenac avoit  
il fût en état  
& ses Milices  
té lui avoit  
, ou de mar-  
er en sa place  
en ce cas se-  
quis de Nes-  
e Frontenac,  
dépendance

& le ravage  
estoit encore  
conquête , la  
arte , & après  
obéissance du

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 321  
Roy , y laisser les Troupes du Canada , qui  
chemin faisant pour retourner dans la Colo-  
nie , ravageroient la Nouvelle York. Telles  
étoient les instructions , qui furent données  
à M. de Nesmond , & envoyées à M. de  
Frontenac pour une Expédition , que le Roi  
avoit tellement à cœur , qu'il avoit permis  
au Premier de fortifier sa Flotte des Navires  
destinés pour la Baye d'Hudson ; au cas qu'il  
les rencontrât à Plaisance , & qu'il jugeât en  
avoir besoin.

1697.

Comme on n'avoit pas encore reçu à la  
Cour la nouvelle du siège de Naxoat , lorsque  
ces instructions furent dressées , mais qu'elle  
y arriva peu de tems après , M. de Nesmond  
en mouillant dans la Rade de la Rochelle , y  
trouva de nouveaux ordres pour donner au  
Chevalier de Villebon tous les secours d'Hom-  
mes & de munitions nécessaires à la con-  
servation , ou au rétablissement de ce Poste,  
& sitôt qu'il eut jetté les aneres dans la Baye  
de Plaisance , on lui remit une Lettre du  
Comte de Pontchartrain , par laquelle ce  
Ministre lui donnoit avis qu'il devoit partir  
incessamment de Portugal dixhuit Bâtimens  
Anglois chargés de sel sous l'escorte d'un  
Vaisseau de guerre , pour aller faire en Terre-  
Neuve la pêche de la Moruë , & qu'il fit  
ce qu'il pourroit pour ne les pas manquer.

Il lui ajoûtoit encore que , s'il étoit assez  
heureux pour battre la Flotte Ennemie , l'in-  
tention du Roy étoit qu'il fit une excursion  
le long de la Côte Orientale de Terre-Neuve ,  
pour prendre , ou brûler tous les Bâtimens  
des Anglois qu'il y rencontreroit , mais M. de  
Nesmond étoit parti bien tard pour exécuter

Ce qui fait  
manquer cette  
Entreprise.

1697.

tant, & de si grandes Entreprises. D'ailleurs les vents contraires le retinrent plus de deux mois en Mer. De sorte qu'il n'arriva à Plaisance, que le vintquatre de Juillet.

Il n'y a prit aucune nouvelle des Anglois, sur quoi il tint un grand Conseil de guerre pour délibérer s'il étoit à propos d'aller sur le champ à Baston; tous opinerent pour la négative, & leurs raisons furent qu'il n'étoit pas de la prudence de prendre aucun parti, qu'on ne fût instruit des démarches des Ennemis, & que de quelque diligence, qu'on usât pour avertir le Comte de Frontenac, les Troupes du Canada ne pouvoient se rendre à Pentagoët avant le dixième de Septembre; qu'alors la Flotte, qui n'avoit plus que pour cinquante jours de vivres, seroit absolument hors d'état de rien entreprendre.

Le parti, que  
prend M. de  
Nesmond.

Il n'y avoit rien à repliquer à ces raisons, & M. de Nesmond s'y rendit, bien chagrin de se voir échaper des mains une conquête, dont le succès lui avoit d'abord paru immanquable. Il dépêcha sur le champ à Quebec M. des Ursins, avec tous les Bâtimens destinés pour le Canada, & qui étoient venus jusqu'à Plaisance sous son escorte; mais il lui enjoignit expressément, s'il rencontroit la Flotte Angloise dans le Fleuve, ou dans le Golphe de S. Laurent, de venir en diligence lui en donner avis.

Il se rendit à la Baye du grand Burin, qui est à vintdeux lieuës à l'Ouest de Plaisance, pour y attendre des nouvelles de quelques Navires, qu'il avoit envoyés à la découverte, & pour être plus à portée d'en recevoir de M. des Ursins, qu'il avoit averti qu'il se trouvoit

DE L.  
roit là. L.  
s'il eût été  
la Baye d  
trer dans  
Burin, il  
pour arriv

Au con  
des Prison  
à S. Jean  
le Consei  
d'une voi  
fortificati  
tant beau  
Jean, qui  
que l'espe  
de Vaisse  
rendre M.  
Prisonnier  
assuré qu'i  
parmi lesq  
Guerre.

Les uns  
partis de l  
sous la co  
étoient ar  
Juin. Les  
mille Ho  
mandés pa  
fit donc  
Terre-Ne  
Vaisseaux  
avancée p  
ces Mers;  
traint, à  
France, sa  
coup de car



roit là. La raison de cette démarche étoit que, s'il eût été surpris par la Flotte Angloise dans la Baye de Plaisance, il eut été obligé d'entrer dans le Port, au lieu qu'étant au grand Burin, il se trouveroit au vent des Ennemis, pour arriver sur eux.

Au commencement d'Août il eut avis par des Prisonniers que les Anglois se fortifioient à S. Jean, sur quoi il assembla de nouveau le Conseil de guerre, où il fut décidé tout d'une voix qu'il falloit y aller, avant que les fortifications fussent achevées. C'étoit pourtant beaucoup moins l'envie de prendre S. Jean, qui étoit le motif de cette résolution, que l'esperance d'y trouver un grand nombre de Vaisseaux, dont on croyoit pouvoir se rendre Maître fort aisément; car les mêmes Prisonniers, dont je viens de parler, avoient assuré qu'ils y en avoient laissé trente-quatre, parmi lesquels il y avoit plusieurs Navires de Guerre.

Il retourne  
en France.

Les uns, au nombre de vingt-trois, étoient partis de Plymouth le quatorzième d'Avril sous la conduite de l'Amiral NORIS, & ils étoient arrivés à S. Jean le dix-septième de Juin. Les autres avoient apporté d'Irlande mille Hommes de Troupes réglées, commandés par le Colonel GUIPSON. La Flotte fit donc voile pour la Côte Orientale de Terre-Neuve; mais elle n'y trouva plus de Vaisseaux, & comme la saison étoit trop avancée pour demeurer plus longtems dans ces Mers, le Marquis de Nesmond fut contraint, à son grand regret, de retourner en France, sans avoir eu occasion de tirer un seul coup de canon, après s'être flaté de l'esperance

1697.

de faire une des plus glorieuses Campagnes de toute cette guerre.

Projet d'une  
Pêche séden-  
taire dans le  
Fleuve Saint  
Laurent.

La Nouvelle France vit former cette même année un projet beaucoup moins éclatant ; mais qui n'auroit peut-être pas été moins utile , & qui auroit sans doute eu un heureux succès , si celui , qui en fut l'Auteur , avoit été secondé autant qu'il méritoit de l'être. Il y avoit déjà quelque tems que plusieurs Négocians s'étoient associés pour établir des Pêches sédentaires en Canada ; mais ils n'avoient encore pu convenir d'un lieu sûr & commode pour une pareille Entreprise. L'Auteur de cette Association étoit le Sieur Riverin , dont j'ai déjà parlé : c'étoit un Homme entendu , actif , entreprenant , & que les obstacles ne rebutoient point. Il vint enfin à bout , après bien des difficultés , de faire accepter le Havre du *Mont-Louis* , situé sur la Côte Méridionale du Fleuve S. Laurent , entre les Monts Notre-Dame , & à peu près à moitié chemin de Quebec à la pleine Mer.

Description  
de *Mont-  
Louis*.

Ce Havre est l'embouchure d'une jolie Riviere , le mouillage y est fort bon , & on n'y est exposé dans la Rade , qu'au seul vent du Nord , qui souffle très-rarement en Été. La Riviere peut recevoir des Bâtimens de cent tonneaux : ils y sont à l'abri de tous les mauvais tems , & à couvert des Ennemis , parce qu'on n'y peut entrer , que quand la marée est haute ; & que quand elle est basse , il n'y reste pas deux pieds d'eau , quoique dans la Riviere même ils pussent toujours être à flor. D'ailleurs cette entrée est très-facile à défendre , ayant d'un côté des Montagnes inaccesibles , & de l'autre une langue de terre , qui

DE L  
fait une P  
de largeu  
construi

Cette  
propre à  
ailleurs é  
puis le C  
Fleuve ,  
à-dire ,  
lieux. C  
Balcines  
ce qui e  
propre à  
sortes de  
bons pâ

Tous  
passent à  
nant qu'  
qu'on re  
pour se  
trouver  
vres , d  
aussi pér  
rent. Av  
on y av  
mais ce  
qu'on a  
rendroit  
moins t  
la Nouv  
Il y a  
là , & u  
verin un  
assûroit  
deux M  
s'étant a

ALE  
Campagnes

er cette mé-  
ins éclatant ;  
s été moins  
un heureux  
uteur , avoit  
de l'être. Il  
lusieurs Né-  
ablier des Pê-  
ils n'avoient  
& commode  
uteur de cette  
in , dont j'ai  
endu , actif ,  
cles ne rebu-  
it , après bien  
le Havre du  
éridionale du  
Monts Notre-  
emin de Que-

une jolie Ri-  
on , & on n'y  
au seul vent  
ent en Été. La  
mens de cent  
tous les mau-  
nemis , parce  
and la marée  
basse , il n'y  
oique dans la  
irs être à flot.  
icile à défen-  
gnes inacces-  
de terre , qui

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 325  
fait une Presqu'Isle d'une portée de mousquet  
de largeur au plus , & sur laquelle on peut  
construire un Fort.

Cette même langue de terre est aussi très-  
propre à sécher le Poisson , que j'ai observé  
ailleurs être très-abondant sur cette Côte de-  
puis le Cap des Rosiers , qui est à l'entrée du  
Fleuve , jusqu'à la Rivière de *Matane* , c'est-  
à-dire , dans l'espace de près de quatre-vingt  
lieux. On peut même faire la Pêche des  
Baleines encore quinze lieux plus haut. Pour  
ce qui est du terrain de Mont-Louis , il est  
propre à produire du froment , & toutes sor-  
tes de grains , & l'on y trouve de fort  
bons pâturages.

Tous les Navires , qui montent à Quebec ,  
passent à la vue de Mont-Louis , & il est éton-  
nant qu'on n'ait pas encore reconnu l'utilité ,  
qu'on retireroit de ce Poste , en le peuplant ,  
pour secourir les Bâtimens , qui pourroient se  
trouver en peine , & manquer d'eau & de vi-  
vres , dans une navigation aussi longue &  
aussi périlleuse , que celle du Fleuve S. Lau-  
rent. Avec cela , dès le tems , dont je parle ,  
on y avoit découvert une carrière d'ardoise ;  
mais ce n'est que depuis quelques années ,  
qu'on a ouvert les yeux sur un avantage , qui  
rendroit les incendies & moins fréquens &  
moins terribles , qu'ils l'ont été jusqu'ici dans  
la Nouvelle France.

Il y a aussi beaucoup de salpêtre en ce lieu-  
là , & un Sauvage apporta un jour au Sieur Ri-  
verin un morceau de cuivre très-pur , qu'il  
assûroit avoir trouvé dans une Ravine entre  
deux Montagnes. Enfin quelques Particuliers  
s'étant avisés d'aller pêcher dans ce Havre ,

1697.

Son utilité.

1697.

y firent une très-abondante Pêche, quoiqu'ils manquaissent de bien des choses nécessaires pour ce travail; & ce fut sur leur rapport, que les Associés du Sieur Riverin consentirent à y faire leur Etablissement.

Ce qui fait  
échouer ce  
projet.

Tout étoit dans la meilleure disposition du Monde, plusieurs Habitans étoient déjà partis en Chaloupe pour s'y rendre, & un Navire chargé de sel & de toutes sortes de provisions étoit dans la Rade de Quebec, n'attendant plus que le vent pour lever les ancres, lorsque vers la fin de May le Comte de Frontenac reçut l'ordre, dont j'ai parlé, de se tenir en garde contre les Anglois, & de ne permettre à aucun Bâtiment de descendre le Fleuve. Il fallut obéir, & ce contretems fâcheux dégoûta entièrement les Associés du Sieur Riverin. Il ne se rebuta pourtant pas, il sçut encourager le petit nombre d'Habitans, qui étoient déjà à Mont-Louis, & l'année suivante la Pêche & la récolte y furent si abondantes, que tout le Monde reprit cœur. Nous verrons en son lieu ce qui a empêché que la suite n'ait répondu à de si heureux commencemens.

Effet des  
grands prépa-  
ratifs de M.  
de Frontenac.

Cependant une bonne partie des Troupes & des Milices avoit été sous les armes depuis le commencement de la belle saison jusqu'à la fin de l'automne, d'abord préparée à bien recevoir l'Ennemi, qu'on attendoit, ensuite disposée à exécuter les ordres de la Cour, quelques qu'ils pussent être; mais si ces préparatifs ne servirent, ni à chasser une seconde fois les Anglois de devant Quebec, ni à faire des conquêtes sur eux, ils continrent du moins les Iroquois, & procurerent aux Habitans une tranquillité, dont ils avoient presque perdu jusqu'au souvenir.

DE L

Il ne  
de man  
tousjour  
ce qui p  
avoit s  
sur cela  
Fronten  
proposit  
Novemb  
Ces Ca  
pour lu  
déclaré  
leur acc  
résoudre  
suivant  
ôtages.

Il p  
Homm  
voient  
lier ave  
cette E  
texte,  
nes pou  
être n'a  
Agnier  
de lui  
imprud  
ruinés  
vantag  
leurs le  
ratifs a  
& qui  
domma  
mander  
& il fa  
Il av

Il ne restoit plus qu'à humilier ces Barbares de maniere à les mettre entièrement, & pour toujours hors d'état de troubler la Colonie, ce qui paroissoit facile avec les Forces, qu'on avoit sur pied; mais avant que de prendre sur cela une dernière résolution, le Comte de Frontenac voulut voir ce que produiroient les propositions, qu'il avoit faites au mois de Novembre aux quatre Cantons Supérieurs. Ces Cantons lui avoient envoyé des Députés pour lui demander la paix, & après leur avoir déclaré à quelles conditions il vouloit bien la leur accorder, il leur avoit donné, pour se résoudre, jusqu'au mois de Juin de l'année suivante, en les obligeant de lui laisser des étages.

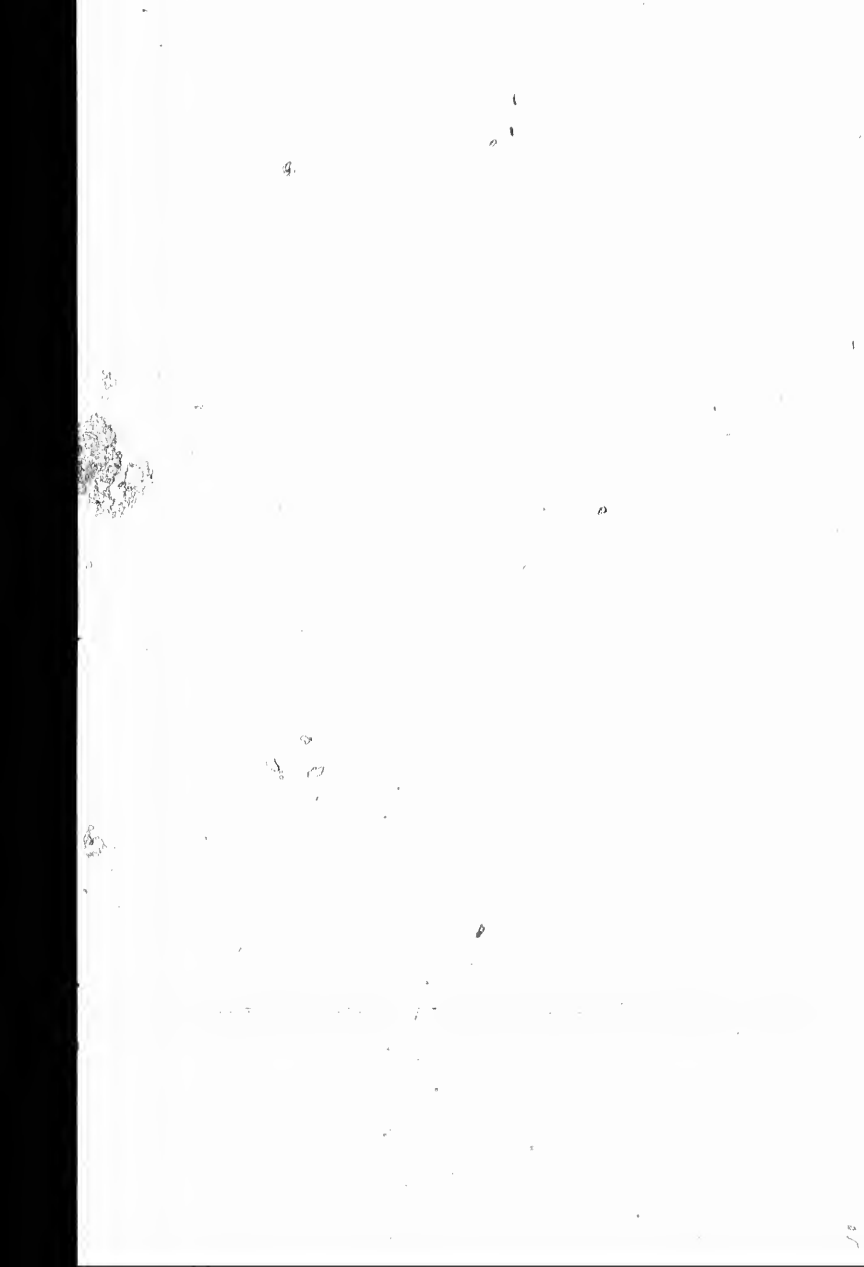
Il projetta ensuite d'envoyer cinq cent Hommes contre les Agniers, qui seuls n'avoient fait aucune démarche pour se réconcilier avec lui, mais lorsque tout étoit prêt pour cette Expédition, il changea d'avis, sous prétexte, que les neiges n'étoient pas assez bonnes pour marcher dessus en raquettes. Peut-être n'avoit-il eu dessein que de faire peur aux Agniers, qu'il sçavoit bien n'être pas en état de lui résister, & qu'il ne croyoit pas assez imprudens pour s'exposer à voir leurs Villages ruinés: ils ne s'en émeurent pourtant pas davantage, ce qui le mortifia beaucoup. D'ailleurs les Iroquois Chrétiens, que ses préparatifs avoient empêché de faire leur chasse, & qui avoient sans doute compté de s'en dédommager aux dépens des Agniers, lui demandèrent qu'il leur fournît de quoi vivre, & il fallut les contenter.

Il avoit reçu par les derniers Vaisseaux une

Ce Général  
leve un Parti,  
& le congédie.







1697. Nouvelle Ordonnance du Roy, qui l'inquiétoit encore plus que les affaires des Iroquois : elle portoit défense à tous Officiers & Soldats, qui seroient en Détachement dans les Postes éloignés, d'y faire aucun commerce, à peine, pour les Officiers, de cassation & de dégradation des armes, & pour les Soldats, des Galeres. La même peine étoit réservée aux Voyageurs, dont Sa Majesté ne vouloit pas qu'on y souffrît aucun, enjoignant aux Commandans d'arrêter tous ceux, qui s'y rencontreroient, & de les envoyer dans la Colonie, où on leur feroit leur procès.

M. de Frontenac ne se rendit point encore, & d'autant plus persuadé qu'il y avoit beaucoup à risquer dans l'exécution de ces nouveaux ordres, que la premiere publication, qui en avoit été faite, avoit excité quelques murmures & quelques mouvemens, il se crut permis de faire des remontrances au Conseil. Elles furent inutiles, & voici la réponse, que lui fit M. de Pontchartrain par une Lettre datée du vintunième de Mars de l'année suivante.

Réponse de M. de Pontchartrain.

» Sa Majesté a été fort satisfaite de l'activité, avec laquelle vous aviez disposé toutes choses pour aller joindre M. de Nesmond, si les tems lui avoient permis d'exécuter les ordres, qu'il avoit reçus. J'ai lu avec attention ce que vous m'écrivez sur la suppression des Congés : vous voulez bien que je vous dise que vous avez donné un peu trop de clemence à des Gens, qui par principe d'avidité soutiennent le parti de la traite dans les Bois. Si vous aviez voulu faire attention aux inconvéniens, qu'elle a produits, vous auriez condamné plus vivement un aussi mauvais usage.

DE L.

On a Sauvages quois pour sons d'all vous avo raison, attendre prenne la Sa Majesté intention des Fran permettre liberté, & avec les S

Vous f nada, po soutenons quois ave vient que voulu fa plus éloig sent dans pas lonter glois vou aller traite vages.

Cette l la publica Roy, qu champ; m cés, que sentations de Montr aux congé abolir.

Pour re

On a voulu vous faire appréhender que les Sauvages nos Alliés ne se joignent aux Iroquois pour nous faire la guerre, si nous cessons d'aller traiter avec eux dans les Bois; je vous avoué que je n'en comprends pas bien la raison, & il me paroît que nous devons en attendre un effet contraire, pourvû qu'on prenne la peine d'expliquer aux Sauvages que Sa Majesté, en faisant cette défense, a eu intention de leur faire avoir les Marchandises des François de la premiere main, de leur permettre de vendre les leurs avec une entiere liberté, & de leur procurer le profit de la traite avec les Sauvages, qui sont au-delà d'eux.

Vous sçavez trop bien l'Histoire du Canada, pour ignorer que la guerre, que nous soutenons depuis tant d'années contre les Iroquois avec tant de soins & de dépense, ne vient que de ce que feu M. de la Barre avoit voulu faire le commerce avec les Nations plus éloignées. Ces Sauvages, qui sont à présent dans l'alliance des Anglois, ne seroient pas lontems à se déclarer contr'eux, si les Anglois vouloient passer par leur pays, pour aller traiter directement avec les autres Sauvages.

Cette Lettre n'eut point d'autre effet, que la publication de la dernière Ordonnance du Roy, que M. de Frontenac fit faire sur le champ; mais la conservation des Postes avancés, que le Roy avoit accordée sur les représentations de l'Intendant & du Gouverneur de Montreal, fit bientôt reprendre le dessus aux congés & au commerce, qu'on vouloit abolir.

Pour revenir aux Iroquois, ce qui contri-

1697  
Divers avan-  
tages de nos  
Alliés.

buoit le plus à entretenir M. de Frontenas dans l'esperance d'une paix prochaine & durable avec cette Nation, c'est qu'eux & les Anglois avoient été assez mal menés par nos Alliés pendant la Campagne précédente. Les Abénaquis l'avoient terminée par un coup d'une grande vigueur, s'étant rendus Maîtres, la hache à la main, d'un Fort, qui n'étoit qu'à six lieues de la Capitale de la Nouvelle Angleterre, & dont la Garnison avoit été toute prise, ou tuée. A peu près dans le même tems vint Iroquois étant allés pour surprendre les Outaouais, furent découverts, & entièrement défaits par des Hurons.

Mais ce qui acheva de consterner ces fiers Ennemis, ce fut l'échec, qu'ils reçurent dans le voisinage de Cataracouy. La Chaudière Noire, ce Chef Onnontagué, dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, & celui de tous les Capitaines Iroquois, qui avoit alors le plus de crédit dans la Nation, s'approcha de ce Fort avec environ quarante Guerriers, sous prétexte d'une chasse, & pour mieux cacher son jeu, envoya dire à M. de la Geme-raye, qui y commandoit, que les anciens des quatre Cantons Supérieurs devoient partir incessamment pour aller conclure la paix à Quebec. Il disoit vrai, & ces Députés étoient ceux, dont nous avons parlé, il n'y a pas longtemps.

Belle action  
de trente jeu-  
nes Algon-  
quins.

Mais comme on le connoissoit Ennemi personnel des François, & que d'ailleurs ses Envoyés, ou d'eux-mêmes, ou par son ordre, eurent l'imprudence d'ajouter que pendant cette négociation la Jeunesse Iroquoise devoit aller attaquer les Outaouais, pour se venger

DE L.  
des grande  
causées d  
douta po  
sein. M.  
point pre  
tems, ou  
effectiver  
il se cont  
faire scav  
soit.

Il en re  
contre les  
sans bruit  
Parti de l  
voyer. Sa  
les Iroque  
siance de  
gonquins  
n'avoit pa  
lieu nom  
parmi les  
Femme,  
si belle vi

Oureot  
dans le m  
velle: il a  
ton de G  
à la paix  
persuadé  
été vraie.  
d'une ple  
ment. Il  
terré ave  
accourum  
pagnies.

On dit

des grandes pertes, que ces Sauvages avoient causées depuis un an aux Iroquois, on ne douta point qu'il n'eût quelque mauvais dessein. M. de la Gemeraye ne voulut pourtant point prendre sur lui de l'attaquer dans un tems, où il sçavoit que son Général étoit effectivement en pourparler avec les Cantons: il se contenta de se tenir sur ses gardes, & de faire sçavoir à M. de Frontenac ce qui se passoit.

Il en reçut réponse de ne rien entreprendre contre les Iroquois; mais de tâcher de se saisir sans bruit de quelques-uns des Principaux du Parti de la Chaudiere Noire, & de les lui envoyer. Sa Lettre arriva trop tard. Tandis que les Iroquois chassoient avec beaucoup de confiance derrière Catarocouy, trente-quatre Algonquins, dont on assure que le plus âgé n'avoit pas vingt ans, les surprirent près d'un lieu nommé *Quinsé*, en tuèrent la moitié, parmi lesquels fut le Chef même, prirent sa Femme, firent quelques Prisonniers, & une si belle victoire ne leur coûta que six des leurs.

Oureouharé arriva à Québec à peu près dans le même tems, qu'on y reçut cette nouvelle: il assura M. de Frontenac que son Canton de Goyogouin étoit sincèrement disposé à la paix, & on le crut, parce qu'on étoit persuadé qu'il ne l'eût pas dit, si la chose n'eût été vraie. Peu de jours après il tomba malade d'une pleuresie, qui l'emporta assez brusquement. Il mourut en vrai Chrétien, & fut enterré avec les mêmes honneurs, que l'on a accoutumé de rendre aux Capitaines des Compagnies.

On dit que le Missionnaire, qui l'assista

Mort d'Oureouharé.

Son éloge.

1698.

pendant sa maladie, lui parlant un jour des opprobres & des ignominies de la Passion, du Sauveur des Hommes, il entra dans un si grand mouvement d'indignation contre les Juifs, qu'il s'écria : *Que n'étois-je-là, je les aurois bien empêché de traiter ainsi mon Dieu.* Il falloit que ce Sauvage eût dans le caractère quelque chose de fort aimable ; car je trouve dans plusieurs Mémoires que toutes les fois qu'il paroissoit, soit à Quebec, soit à Montreal, le peuple lui donnoit mille témoignages d'amitié. Le Comte de Frontenac le regretta d'autant plus, qu'il comptoit toujours sur son crédit pour la conclusion de l'accommodement avec les Iroquois, qu'il avoit tant à cœur, & dont il ne cessa jamais de se flatter.

On reçoit en  
Canada le  
premier avis  
de la paix.

Au mois de Février quatre Anglois arrivèrent d'Orange à Montreal, apparemment pour traiter de l'échange des Prisonniers, & ce fut par eux qu'on eut les premiers avis de la paix entre les Puissances de l'Europe. Ils furent confirmés au mois de May par l'arrivée du Colonel SCHUILLER, Major d'Orange, & du Ministre DELLIUS, qui ramenoient dix-neuf Prisonniers François. Ils présentèrent aussi à M. de Frontenac une Lettre du Chevalier de BELLOMONT, Gouverneur Général de la Nouvelle Angletterre, dattée de *Newyork* (a) du vint-deux Avril, & dont voici la traduction, telle que M. de Pontchartrain la reçut au retour des Vaisseaux.

Lettre du  
Gouver-  
neur Gén-  
ral de la N.

» Le Roy m'ayant fait l'honneur de me  
» nommer Gouverneur de plusieurs de ses Pro-  
» vinces en Amerique, & entr'autres de celle

(a) Manhatte.

DE LA  
de la No  
tems que  
vous faire  
clué entre  
Roy très-  
articles. I  
mois d'Oc  
mon dépan  
voyage a  
ici que le  
J'envoy  
Schuiller,  
cette Prov  
tous deux  
pour vous  
Personne  
ameneront  
se sont tro  
de cette P  
qui sont P  
voyerai or  
plûtôt ; av  
nécessaire  
sûreté à M  
sieur, que  
aussi ordre  
du Roy ;  
vous pend  
qu'Indiens  
ce, & un li  
ordinaires  
part & d'au  
union, qu  
Maîtres.

M. de Fr  
tre dattée d

RALE  
 un jout des  
 la Passion, du  
 a dans un si  
 n contre les  
 je-là, je les  
 si mon Dieu.  
 ans le carac-  
 able; car je  
 s que toutes  
 ebec, soit à  
 oit mille té-  
 de Frontenac  
 omptoit tou-  
 onclusion de  
 quois, qu'il  
 e cessa jamais  
  
 Anglois arri-  
 apparemment  
 ifonniers, &  
 miers avis de  
 l'Europe. Ils  
 ay par l'arri-  
 major d'Oran-  
 i ramenoient  
 Ils présente-  
 ne Lettre du  
 uverneur Gé-  
 re, dattée de  
 ril, & dont  
 M. de Pont-  
 es Vaisseaux.  
 nneur de me  
 rs de ses Pro-  
 ntes de celle

de la Nouvelle York, j'ai jugé, en même  
 tems que je vous fais mes complimens, de  
 vous faire aussi part de la paix, qui a été con-  
 cluë entre le Roy & les Confédérés, & le  
 Roy très-Chrétien, dont je vous envoie les  
 articles. La paix fut publiée à Londres au  
 mois d'Octobre dernier, peu de tems avant  
 mon départ d'Angleterre; mais comme mon  
 voyage a été long, . . . je n'ai pu arriver  
 ici que le second du courant.

J'envoyé cette Lettre par M. le Colonel  
 Schuiller, Membre du Conseil du Roy en  
 cette Province, accompagné de M. Dellius,  
 tous deux Gens de condition & de mérite,  
 pour vous marquer l'estime; que je fais d'une  
 Personne de votre rang. Ces Messieurs vous  
 ameneront tous les Prisonniers François, qui  
 se sont trouvés entre les mains des Anglois  
 de cette Pfovince. Pour ce qui est de ceux,  
 qui sont Prisonniers avec nos Indiens, j'en-  
 voyerai ordre qu'on les mette en liberté au  
 plutôt; avec une bonne Escorte, si cela est  
 nécessaire pour . . . les conduire en toute  
 sûreté à Montreal. Je ne doute pas, Mon-  
 sieur, que de votre côté, vous ne donniez  
 aussi ordre pour faire relâcher tous les Sujets  
 du Roy, que l'on a fait Prisonniers chez  
 vous pendant la guerre, tant Chrétiens,  
 qu'Indiens, afin que la bonne correspondan-  
 ce, & un libre commerce, qui sont les fruits  
 ordinaires de la paix, soient renouvelés de  
 part & d'autre, conformément à la bonne  
 union, qu'elle a causée entre les Rois nos  
 Maîtres.

1698.  
 Angleterre  
 à M. de  
 Frontenac.

M. de Frontenac lui répondit par une Let-  
 tre dattée du huitième de Juin, où, après

Réponfo de  
 M. de Fron-  
 tenac.

1698.

lui avoir rendu politesse pour politesse, il lui marque que bien qu'il n'ait pas encore reçu de la part du Roy, son Maître, la confirmation de la paix, il ne fera aucune difficulté de remettre à MM. Schuillier & Dellius ceux des Anglois & des Flamands, qui sont Prisonniers dans son Gouvernement, & qui voudront bien s'en retourner; qu'il n'a jamais refusé de faire ces échanges dans le fort même de la guerre, malgré les mauvais traitemens, que M. de Villicu, Capitaine, & plusieurs autres François avoient reçus de la part des Anglois, & les capitulations plus d'une fois violées; qu'il est persuadé qu'il n'approuvera pas ces procédés, & qu'il ne souffrira pas plus longtems que le Capitaine Baptiste Flibustier soit retenu dans les chaînes, & traité avec la dernière rigueur.

Il dit ensuite qu'il ne peut comprendre qu'il ait chargé MM. Schuillier & Dellius de redemander les Iroquois Prisonniers dans la Nouvelle France, en promettant de faire rendre les François, qui sont chez eux; que ces Peuples étant depuis l'automne dernier en pourparler avec lui, & lui ayant laissé un otage pour sûreté de leur parole, c'est à eux, qu'il a à faire; qu'il est inutile qu'il se donne la peine de se mêler de cette négociation, puisque ce sont des Enfans désobéissans à leur Pere, & qui ont toujours été sous la domination du Roy, avant même que les Anglois se soient rendus Maîtres de la nouvelle York; qu'il a des raisons si précis de ne point se départir de son Empire, qu'il ne peut se dispenser de résister, jusqu'à ce qu'il en ait reçu de contentement, que quelques difficultés, qui

DE LA  
se rencontrent  
ront point  
tend entrê  
nes mesure  
miciliés da  
nuer leurs  
Angloises  
avoir reçu  
qu'il a don  
aux autres  
die; mais  
de lui, &  
sonniers à  
apréhende  
trémité fa  
plûtôt sur  
fait, il ne  
sonniers A  
qu'il les cr  
point relâ  
vent été le  
rendu en  
sans avoir

Messieu  
avec cette  
manieres  
avoit fait  
deux mois  
S. Louis v  
aprirent d  
firent beau  
ce Canton  
à leurs Par  
plus fort r  
s'abstenir  
avons vu



se rencontrent sur cet article, elles n'altereront point la bonne intelligence, qu'il prétend entretenir avec lui; qu'il a pris de bonnes mesures pour empêcher les Sauvages domiciliés dans la Colonie Françoisse de continuer leurs hostilités contre les Habitations Angloises, & cela immédiatement après avoir reçu les premières nouvelles de la paix; qu'il a donné le même avis aux Canibas, & aux autres Sauvages établis du côté de l'Acadie; mais que comme ils sont fort éloignés de lui, & fort irrités de ce qu'on retient Prisonniers à Baston plusieurs de leurs Gens, il appréhende qu'ils ne se portent à quelque extrémité fâcheuse, si on ne les satisfait au plutôt sur ce point; que jusqu'à que cela soit fait, il ne peut les obliger à rendre les Prisonniers Anglois, qui sont parmi eux, & qu'il les croit d'autant plus autorisés à ne se point relâcher sur cet article, qu'ils ont souvent été les Dupes de leur bonne foi, ayant rendu en différentes occasions des Anglois, sans avoir pu retirer aucun des leurs.

Messieurs Schuiller & Dellius partirent avec cette réponse, fort charmés des bonnes manières, & du gracieux accueil, que leur avoit fait le Comte de Frontenac. Environ deux mois après quelques Iroquois du Saül S. Louis vinrent trouver ce Général, & lui aprirent des nouvelles des Agniers, qui lui firent beaucoup de plaisir. Ils arrivoient de ce Canton, où ils étoient allés rendre visite à leurs Parens, ce que ces Sauvages, dans le plus fort même de la guerre, ne pouvoient s'abstenir de faire de tems en tems: nous avons vu les ombrages, qu'en prit plus d'un

1698.

Conduite des  
Agniers à l'é-  
gard du Che-  
valier de Bel-  
lomot.

Propositions  
de ce Gouver-  
neur aux Iro-  
quois.

fois le Comte de Frontenac ; mais ni lui, ni leurs Missionnaires n'avoient jamais pu les corriger sur cela.

Ils rapporterent donc que pendant leur sejour dans leur Pays le Chevalier de Bellomot y avoit tenu un grand Conseil, où avoient assisté les Anciens des cinq Cantons ; que les Agniers avoient débuté par lui déclarer qu'ils étoient les Maîtres de leurs Terres ; qu'ils y étoient établis lontems avant que les Anglois y eussent paru ; que pour lui faire voir que tous les lieux occupés par la Nation lui appartenoient en propre, ils alloient jeter au feu tous les papiers, qu'on leur avoit donnés, ou qu'ils avoient signés en diverses occasions, ce qu'ils firent sur le champ.

Il est vrai qu'à cette déclaration ils ajoutèrent une proposition, qui le rassura un peu, & l'engagea à dissimuler son ressentiment ; ce fut d'arrêter les Sauvages du Sault S. Louis, qui étoient chez eux, jusqu'à ce que le Comte de Frontenac leur eût renvoyé tous les Iroquois, qu'il retenoit. Il n'osa néanmoins consentir à cette perfidie, dont il appréhendoit, que l'odieux ne retomât sur lui. Il ajouta même que les Cantons ne devoient pas s'étonner si leurs affaires étoient dans un mauvais état, & que pour avoir la paix avec les François, ils devoient la demander par une Députation générale de toute la Nation ; qu'il vouloit leur procurer cette paix si nécessaire à leur conservation ; mais que pour le mettre en état de terminer cette grande affaire à leur avantage, il étoit à propos qu'ils lui remissent tous leurs Prisonniers, & qu'il se chargeoit de les faire conduire à Montréal. Il

DE LA

Il leur  
tems ils  
qui se diso  
laissoit la  
la paix ; n  
lité contr  
vages don  
aux Iroquo  
qu'il étoit  
qu'ils y se  
qu'il fallo  
pagna ces  
accepterem  
voient lui  
lui aucun  
pour cela  
ciens, ni

M. de  
Anciens a  
Bellomont  
leurs Priso  
agréée ; m  
cela se fe  
Gouverne  
geoient m  
des autres  
de s'apuy  
conditions  
vouloit pr  
droit de S  
gleterre. su  
pas imposs  
des uns & c  
pour y pa  
les Iroquo  
Anglois  
To

Il leur dit ensuite qu'il sçavoit que de tout tems ils avoient fait la guerre aux Nations, qui se disoient Alliées des François; qu'il leur laissoit la liberté de la continuer, ou de faire la paix; mais qu'il leur défendoit toute hostilité contre les François, & contre les Sauvages domiciliés parmi eux. Puis s'adressant aux Iroquois du Sault S. Louis, il leur dit qu'il étoit charmé de les voir sur ses Terres; qu'ils y seroient toujours les bien venus, & qu'il falloit oublier tout le passé. Il accompagna ces marques d'amitié de présens, qu'ils accepterent; mais ils lui dirent qu'ils ne pouvoient lui faire de réponse, ni prendre avec lui aucun arrangement, parce qu'ils n'avoient pour cela aucune Commission de leurs Anciens, ni de leur Pere Ononthio.

M. de Frontenac leur demanda ce que les Anciens avoient répondu au Chevalier de Bellomont sur la proposition de lui livrer tous leurs Prisonniers: Ils dirent qu'ils l'avoient agréée; mais sans marquer le tems, auquel cela se feroit. Le Général comprit que le Gouverneur Anglois & les Iroquois se ménageoient mutuellement, & se desioient les uns des autres, que ces Derniers étoient bien aises de s'appuyer du Premier, pour faire leurs conditions meilleures, & que le Gouverneur vouloit profiter de l'occasion pour établir le droit de Souveraineté de la Couronne d'Angleterre sur les Cantons; mais qu'il ne seroit pas impossible de se servir de ces dispositions des uns & des autres, pour les diviser, & que pour y parvenir, le plus sûr étoit de gagner les Iroquois, en leur faisant observer que les Anglois vouloient disposer en Maîtres de

*Les Iroquois  
paroisent dit-  
posés à la  
paix.*

1693. leur Pays &amp; de leurs Personnes.

M. de Fronte  
nac entre-  
prend de les  
gagner.

Dans cette vue, comme il eut appris sur ces entrefaites que des Agniers étoient venus au Saülé S. Louis, pour y visiter aussi leurs Parens, non-seulement il envoya recommander à ceux-ci de les bien recevoir; mais il les fit même inviter à aller à Montreal, où par son ordre on n'oublia rien pour les bien regaler, & pour leur témoigner la joye, qu'on avoit de les voir. Ils y furent sensibles, & ils restèrent dans cette Ville assez longtems, avec une confiance, dont le Peuple augura bien pour l'avenir. Les plus éclairés ne s'y fioient pourtant pas; mais c'étoit quelque chose de bien flatteur pour ces Sauvages, de se voir ainsi recherchés de deux Puissances, dont chacune pouvoit les détruire en moins d'une Campagne, & dont ils avoient scu mettre si utilement en œuvre la jalousie mutuelle, pour se faire craindre, & en quelque façon respecter de l'une & de l'autre.

Une seconde Lettre, que le Comte de Frontenac reçut du Chevalier de Bellomont, & qui étoit datée de la Nouvelle York, du treizième d'Avril, confirma ce Général dans la pensée qu'il n'y avoit rien de mieux à faire dans la conjoncture présente, que de travailler à inspirer aux Cantons de la dépendance des Anglois, ou plutôt d'augmenter de telle sorte celle, qu'ils avoient déjà, qu'elle les engageât dans quelque démarche convenable à nos Intérêts. J'ai cru qu'on verroit volontiers cette Lettre, & la réponse, qu'y fit le Comte de Frontenac.

Seconde  
Lettre du  
Chevalier

„ Je ne fais que d'arriver des Frontieres,  
„ où . . . j'ai eu une conférence avec nos cinq

DE  
Nations  
Ils m'on  
continue  
Maître,  
inviolab  
& s'étant  
faits vos  
au préju  
ils se cro  
té, qu'il  
jets. Ils r  
ont pris,  
leurs, de  
qui me f  
toujours  
tions Indi  
ronné d'A  
à tout le  
& solides.

Mais à  
huitième  
tile de pro  
tivement q  
que vous n  
n'en ayez  
vez fort b  
que vos G  
la dernière  
pour laquel  
France, co  
ration, de  
vouliez la  
puisque c'e  
Traité.

Le Roy  
trop de pén

pris sur ces  
ent venus au  
aussi leurs Pa-  
recomman-  
voir ; mais il  
Montreal , où  
pour les bien  
ner la joye,  
rent sensibles,  
assez lontems,  
euple augura  
clairés ne s'y  
étoit quelque  
Sauvages de  
x Puissances  
aire en moins  
s avoient scu  
a jalousie mu-  
& en quelque  
autre.

le Comte de  
de Bellomont,  
lle York , du  
Général dans  
a de mieux à  
ente , que de  
ons de la dé-  
t d'augmenter  
at déjà, qu'elle  
marche conve-  
qu'on verroit  
réponse, qu'y

es Frontieres,  
avec nos cités

Nations d'Indiens, que vous apellez Iroquois. <sup>cc</sup> I 698.  
Ils m'ont prié avec grande instance de les <sup>cc</sup> de Bello-  
continuer sous la protection du Roy, mon <sup>cc</sup> mont.  
Maitre, ayant protesté en même tems une <sup>cc</sup>  
inviolable sujertion & fidélité à Sa Majesté, <sup>cc</sup>  
& s'étant plaints des outrages, que leur ont <sup>cc</sup>  
faits vos François & vos Indiens du Canada, <sup>cc</sup>  
au préjudice du Traité de Paix, dans lequel <sup>cc</sup>  
ils se croyoient compris en vertu de la fidéli- <sup>cc</sup>  
té, qu'ils doivent au Roy, comme les Su- <sup>cc</sup>  
jets. Ils m'ont aussi remontré que vos Gens <sup>cc</sup>  
ont pris, ou enlevé quatre-vingt-quatorze <sup>cc</sup>  
leurs, depuis la publication de la Paix, ce <sup>cc</sup>  
qui me surprend beaucoup, d'autant qu'on a <sup>cc</sup>  
toujours regardé les Iroquois, ou cinq Na- <sup>cc</sup>  
tions Indiennes, comme Sujets de la Cou- <sup>cc</sup>  
ronne d'Angleterre, ce qui se peut faire voir <sup>cc</sup>  
à tout le Monde par des preuves autentiques <sup>cc</sup>  
& solides.

Mais à ce que je vois par votre Lettre du <sup>cc</sup>  
huitieme de Juin dernier, il me seroit inu- <sup>cc</sup>  
tile de prouver, puisque vous me dites posi- <sup>cc</sup>  
tivement que vous avez des ordres si précis... <sup>cc</sup>  
que vous ne sçauriez les outrepasser, que vous <sup>cc</sup>  
n'en ayez reçu de nouveaux... Vous sça- <sup>cc</sup>  
vez fort bien que les courses & hostilités, <sup>cc</sup>  
que vos Gens faisoient sur nos Indiens avant <sup>cc</sup>  
la dernière guerre, furent la principale cause, <sup>cc</sup>  
pour laquelle le Roy déclara la guerre à la <sup>cc</sup>  
France, comme il est signifié dans la Décla- <sup>cc</sup>  
ration, de sorte que je m'étonne que vous <sup>cc</sup>  
vouliez la continuer... à nos Indiens, <sup>cc</sup>  
puisque c'est une manifeste contravention au <sup>cc</sup>  
Traité.

Le Roy, mon Maître a, Dieu merci, <sup>cc</sup>  
trop de pénétration dans les affaires, & le <sup>cc</sup>

1698.

cœur trop grand , pour renoncer à son droit ;  
 & pour moi , j'ai les intérêts trop à cœur ,  
 pour laisser faire à vos Gens la moindre in-  
 sulte à nos Indiens , & surtout pour souffrir  
 qu'ils les traitent en Ennemis. Pour cela je  
 leur ai donné ordre d'être sur leurs gardes ,  
 & en cas qu'ils soient attaqués , de faire main  
 basse sur tous , sur les François , comme sur  
 les Indiens , leur ayant fourni tous les se-  
 cours , dont ils avoient besoin. Vous voyez ,  
 Monsieur , que je ne fais pas difficulté de  
 vous dire tout mon procédé . . . dont je suis  
 assuré d'être avoué du Roy , mon Maître.  
 Pour vous faire voir le peu d'état , que  
 nos cinq Nations d'Indiens font de vos Je-  
 suites & autres Missionnaires , ils m'ont fait  
 des prières répétées pour m'engager à les cha-  
 ser de chez eux , me remontrant qu'ils en  
 étoient oprimés , & ils m'ont conjuré de  
 leur faire venir de nos Ministres Protestans ,  
 pour les instruire dans la Religion Chré-  
 tienne ; ce que je leur ai promis , & vous  
 avez bien fait de défendre à vos Missionnai-  
 res de s'en plus mêler , s'ils ne veulent subir  
 la punition , qu'ordonnent les Loix d'Angle-  
 terre , & qu'assûrément je ferai exécuter tou-  
 tes les fois , qu'ils tomberont entre mes mains ,  
 & les Indiens m'ont promis de me les ame-  
 ner Prisonniers.  
 Au reste , si vous ne faites cesser les actes  
 d'hostilité de votre côté , on s'en prendra à  
 vous de toutes les suites , qui pourront ar-  
 river , & je laisserai à juger à tout le Monde  
 qui aura le plus de tort , ou de vous , ou de  
 moi ? vous , pour avoir ralumé la guerre ;  
 moi , pour défendre nos Indiens contre vos  
 Entreprises,

DE L

Ces S  
 entre les  
 ont faits  
 le nomb  
 que je le  
 relâcher  
 leurs Ge  
 ger de r  
 une fois  
 pourtant  
 Indiens  
 Passeport  
 vous con  
 de part &  
 avertir ,  
 Vôtres ,  
 diens.  
 L'on m  
 que les V  
 d'un Vill  
 s'est fait  
 comme ce  
 son sans  
 de la Paix  
 de sembla  
 tesfois l'on  
 donnez à  
 cinquante  
 encourage  
 en mauvai  
 ble tout-à  
 Avanth  
 m'avertir  
 voltés de  
 tons Supé  
 pas en Ca

entre les mains tous les Prisonniers, qu'ils <sup>ce</sup>  
 ont faits sur vous pendant la guerre, & dont <sup>ce</sup>  
 le nombre étoit de plus de cent, à condition, <sup>ce</sup>  
 que je leur assurasse que de votre côté vous <sup>ce</sup>  
 relâcheriez tous ceux, que vous retenez de <sup>ce</sup>  
 leurs Gens; mais je n'ai pas voulu me char- <sup>ce</sup>  
 ger de tout cela, que je n'eusse sçu encore <sup>ce</sup>  
 une fois votre résolution. Je vous envoie <sup>ce</sup>  
 pourtant quatre Prisonniers François, que nos <sup>ce</sup>  
 Indiens avoient amenés à Orange, avec mon <sup>ce</sup>  
 Passeport pour les conduire en Canada. Si <sup>ce</sup>  
 vous consentez à un échange de Prisonniers <sup>ce</sup>  
 de part & d'autre, vous feiez bien de m'en <sup>ce</sup>  
 avertir, afin que je fasse assembler ceux des <sup>ce</sup>  
 Vôtres, qui sont entre les mains de nos In- <sup>ce</sup>  
 diens.

L'on me mande de la Nouvelle Angleterre <sup>ce</sup>  
 que les Vôtres ont tué deux Anglois auprès <sup>ce</sup>  
 d'un Village, nommé *Alfude*, & que cela <sup>ce</sup>  
 s'est fait environ le quinziesme du mois passé, <sup>ce</sup>  
 comme ces pauvres Gens faisoient leur mois- <sup>ce</sup>  
 son sans armes, se croyant en sûreté à cause <sup>ce</sup>  
 de la Paix. On ne scauroit entendre parler <sup>ce</sup>  
 de semblables cruautés sans horreur, & tou- <sup>ce</sup>  
 tesfois l'on tient que la récompense, que vous <sup>ce</sup>  
 donnez à vos Alliés, & qu'on dit être de <sup>ce</sup>  
 cinquante écus pour chaque chevelure, les y <sup>ce</sup>  
 encourage. Vous ne prendrez pas, je crois, <sup>ce</sup>  
 en mauvaise part, si je vous dis que cela sem- <sup>ce</sup>  
 ble tout-à-fait contraire au Christianisme. <sup>ce</sup>

Avanthier deux Onnontagués sont venu <sup>ce</sup>  
 m'avertir que vous avez envoyé deux Ré- <sup>ce</sup>  
 voltés de leur Nation, pour dire aux Can- <sup>ce</sup>  
 tons Supérieurs, qu'au cas, qu'ils ne vissent <sup>ce</sup>  
 pas en Canada dans quarante-cinq jours, <sup>ce</sup>

1698.

342

vous marcherez dans leur Pays à la tête d'une Armée pour les y contraindre par la force. Et moi de mon côté j'envoye aujourd'hui mon Lieutenant-Gouverneur, avec des Troupes réglées du Roy, pour s'opposer aux hostilités, que vous entreprendrez. Je veux même, s'il est besoin; armer tout ce qu'il y a d'Hommes dans les Provinces de mon Gouvernement, pour vous repousser, & tâcher de faire réprésaille du dommage, que vous ferez à nos Indiens . . .

Réflexions de M. de Frontenac sur cette Lettre.

C'est assez souvent une marque qu'on se sent foible, quand on parle si haut: on veut essayer de gagner par les menaces ce qu'on sçait bien qu'on ne peut emporter par la force; & l'on a pu voir dans toute la suite de cette Histoire, que les Anglois l'ont toujours pris sur ce ton, quand ils ne se sont pas trouvés en état de soutenir par les armes leurs prétentions. M. de Frontenac ne fut point la Dupe de la maniere, dont le Général Anglois vouloit faire valoir les siennes, & il comprit même que cette batterie étoit dressée autant contre les Iroquois, que contre lui, & que le Chevalier de Bellomont ne prenoit si vivement leur défense, que pour les affermir plus sûrement.

Il n'étoit pas Homme à négliger de leur faire faire cette réflexion, & peut-être ne différera-t-il si longtems de répondre à la Lettre, qu'il venoit de recevoir, que parce qu'il vouloit avoir le tems de la leur communiquer, & de s'assurer de ce qu'ils en pensoient. Il paroît au moins certain qu'il attendit l'arrivée des Vaisseaux de France, pour voir s'ils ne lui apporteroient point d'ordre de la Cour

DE  
par rap  
la répo  
est dat  
voici.

Je n  
voyer  
sonnes  
pondre  
faire pa  
Vaisseau  
plûtôt a  
seule ra  
tre leur  
dans la  
céc qu'e  
venir av  
Rivieras

Les D  
m'ont a  
du le sç  
avoient  
part des  
mites des  
leur Do  
Monsieu  
prendre  
auriez du  
missaires  
gerer de  
étoit déj  
comme  
qui tâch  
sortes de  
par celles  
plus sever  
point d'es



RALE  
la tête d'une  
la force. Et  
ard'hui mon  
des Troupes  
aux hostili-  
veux même,  
y a d'Hom-  
Gouverne-  
tâcher de  
que vous se-

que qu'on se  
aut : on veut  
es ce qu'on  
par la force,  
uite de cette  
toujours pris  
at pas trou-  
armes leurs  
fut point la  
énéral An-  
nnes, & il  
étoit dressée  
contre lui,  
ne prenoit  
ur les asser-

ger de leur  
eut-êre ne  
à la Lettre,  
e qu'il vou-  
muniquer,  
ensoient. Il  
tendit l'ar-  
ur voir s'ils  
de la Cour

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 343  
par raport à cette affaire. Quoiqu'il en soit,  
la réponse qu'il fit au Chevalier de Bellomont  
est datée du vintunième de Septembre. La  
voici.

1698.

Je n'aurois pas été si lontems, sans en- Réponſe  
voyer ſçavoir de vos nouvelles par des Per- qu'il y fait.  
sonnes de mérite & de distinction, & sans ré-  
pondre aux honnêtetés, qu'il vous a plu me  
faire par MM. Schuillier & Dellius, si les  
Vaiſſeaux, que j'attendois de France, fuſſent  
plûtôt arrivés ici. Leur retardement est la  
ſeule raiſon, qui m'engage encore à remet-  
tre leur départ juſqu'au printems prochain,  
dans la crainte que la ſaiſon étant auſſi avan-  
cée qu'elle l'eſt, ne leur permit pas de re-  
venir avant que la navigation *des Lacs & des*  
*Rivieres* ſoit fermée.

Les Dépêches, que j'ai reçues de la Cour  
m'ont appris, comme de votre côté vous avez  
du le ſçavoir, que les Rois, nos Maîtres, ce  
avoient réſolu, de nommer chacun de leur  
part des Commiſſaires, pour régler les li-  
mites des Pays, ſur leſquelles devoit s'étendre  
leur Domination en ces Contrées. Ainſi,  
Monsieur, il me ſemble qu'avant que de le  
prendre ſur le ton, que vous faites, vous  
auriez du attendre la déciſion, que les Com-  
miſſaires en auront faite, & ne pas vous in-  
gerer de vouloir traverser cette affaire, qui  
étoit déjà commencée, & qu'on peut regarder  
comme domeſtique; puifque c'eſt un Père,  
qui tâche de ramener ſes Enfans par toutes  
ſortes de voyes à leur devoir, en commençant  
par celles de la douceur, réſolu d'uſer des  
plus ſévères, au cas, que les premiers n'ayent  
point d'eſſet.

1698. » C'est une chose, que vous devez regarder  
 » comme entièrement séparée des Traités de  
 » paix & d'amitié, que les Rois, nos Maîtres  
 » ont faits ensemble, & vous n'y pouvez entrer,  
 » sans faire connoître qu'au lieu d'employer  
 » toutes sortes de moyens pour tâcher d'entre-  
 » tenir la correspondance entre les deux na-  
 » tions. . . . Vous cherchez des prétextes pour  
 » donner atteinte aux Traités, qui ont été con-  
 » clus, & dont je doute que vous fussiez auto-  
 » risé par Sa Majesté Britanique. Car pour moi,  
 » en voulant obliger les Iroquois à exécuter la  
 » parole, qu'ils m'ont donnée, avant qu'on pût  
 » sçavoir que la paix fût faite entre les deux  
 » Couronnes, & pour laquelle ils m'ont donné  
 » des ôrages, je ne fais que suivre la route,  
 » que j'avois prise; mais vous, Monsieur, vous  
 » vous détournez de la vôtre; en prétextant des  
 » prétentions, qui sont nouvelles, & qui n'ont  
 » aucun fondement.

» En effet vous voulez bien que je vous dise  
 » que je suis assez informé des sentimens des  
 » Iroquois, pour sçavoir qu'il n'y a pas une  
 » des cinq Nations, qui. . . . voulût être sous  
 » la domination d'Angleterre, & que vous n'a-  
 » vez aucune preuve pour les convaincre de  
 » votre droit, au lieu que celles, que nous  
 » avons, & que l'on remettra entre les mains  
 » des Commissaires, sont si incontestables,  
 » que je doute qu'on y puisse faire la moindre  
 » réplique. Ainsi, Monsieur, je suis résolu d'al-  
 » ler toujours mon chemin, & je vous prie de  
 » ne point faire de démarches pour me traver-  
 » ser, parce qu'elles vous seroient inutiles,  
 » & que toute la protection & le secours, que  
 » vous me déclarez leur avoir déjà donné, &

DE  
 leur v  
 Traité  
 peur,  
 mes de  
 plutôt  
 funeste  
 Monfieur  
 Roy,  
 On  
 a dit q  
 rans pa  
 aux Iro  
 taouais  
 fait un  
 gués,  
 que les  
 point la  
 de croi  
 ramené  
 sur nou  
 formell  
 ront à l  
 leur par  
 ici.

Cela  
 vous ren  
 avez fai  
 vous m  
 pliqué a  
 j'ai touj  
 rendoit  
 sont rete  
 vaife fo  
 prise sur  
 du coup  
 ec qui n

vez regarder  
s Traités de  
nos Maîtres  
puez entrer,  
d'employer  
cher d'entre-  
es deux na-  
rétextes pour  
ont été con-  
fussiez auto-  
ar pour moi,  
e exécuter la  
nt qu'on pût  
re les deux  
n'ont donné  
e la route,  
nseigneur, vous  
étextant des  
& qui n'ont

je vous dise  
ntimens de  
y a pas une  
nt être sous  
que vous n'a-  
nvaincre de  
que nous  
re les mains  
ontestables,  
la moindre  
s résolu d'al-  
vous prie de  
r me travé-  
nt inutiles,  
secours, que  
a donné, &

leur vouloir continuer contre les termes du  
Traité, ne me feront jamais beaucoup de  
peur, & ne m'obligeront point de changer  
mes desseins; au contraire ils m'engageront  
plûtôt à les presser davantage, quelques suites  
funestes, qu'ils puissent avoir. Ce sera vous,  
Monsieur, qui en répondrez, & du côté du  
Roy, votre Maître, & du côté du Ciel.

On vous a mal informé, lorsqu'on vous  
a dit que les François, & les Sauvages Habi-  
tans parmi nous avoient fait des outrages  
aux Iroquois. Il est bien vrai que les Ou-  
taouais, & en particulier les Algonquins ont  
fait un coup considerable sur les Onnonta-  
gués, parce que cette Nation, aussi-bien  
que les autres, s'étoit déclarée ne vouloir  
point la paix avec eux. Cependant j'ai lieu  
de croire que, si les Iroquois ne m'ont point  
ramené tous les Prisonniers, qu'ils ont faits  
sur nous, c'est parce que vous vous y êtes  
formellement opposé. Lorsqu'ils se range-  
ront à leur devoir, & qu'ils auront effectué  
leur parole, je leur rendrai ceux, qui sont  
ici.

Cela ne m'empêche pas, Monsieur, de  
vous remercier du bon traitement, que vous  
avez fait aux quatre derniers François, que  
vous m'avez renvoyés. Je m'étois assez ex-  
pliqué au sujet des Sauvages de l'Acadie, &  
j'ai toujours appréhendé que, si on ne leur  
rendoit au plûtôt ceux de leur Nation, qui  
sont retenus Prisonniers à Baston de si mau-  
vaise foi, ils ne formassent quelque Entre-  
prise sur votre Colonie. Je suis pourtant fâché  
du coup, que vous me mandez qu'ils ont fait,  
& qui m'oblige de leur envoyer un second

1698. » ordre pour faire cesser tout acte d'hostilité ;  
 » mais je vous prie de leur renvoyer leurs Gens ,  
 » sur lesquels vous ne m'avez fait aucune ré-  
 » ponse. Vous voyez que je vous parle avec  
 » autant de franchise & de liberté , que vous  
 » faites.

Il est assez surprenant que M. de Frontenac n'ait rien répondu à l'article de la Lettre du Chevalier de Bellomont , qui regardoit les Missionnaires , & sur lequel il avoit cependant beau jeu pour le convaincre de mauvaise foi. Car en premier lieu il n'y avoit alors aucun Missionnaire dans ces Cantons , & depuis longtems aucun n'y avoit été. En second lieu les Missionnaires u'ont jamais été à charge aux Sauvages , à qui ils ont toujours beaucoup plus donné , qu'ils n'en ont reçu : de sorte qu'on ne comprend pas en quel sens les Iroquois pouvoient se plaindre d'en être opprimés. D'ailleurs on sçait que ces Peuples méprisoient fort les Ministres Protestans , & qu'ils avoient souvent reproché aux Habitans de la Nouvelle York , qu'ils n'avoient point de religion. Ainsi il est plus que vraisemblable que , s'ils avoient voulu se faire Chrétiens , ils n'auroient pas choisi de l'être comme les Anglois , & en effet tous ceux de cette Nation , qui se sont convertis au Christianisme , ont embrassé la religion Romaine.

Autres pré-  
 tentions des  
 Anglois.

Mais ce n'étoit pas seulement sur le Pays Iroquois , & sur les Personnes de ces Sauvages que le Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre étendoit ses prétentions. On lui avoit persuadé , & le Ministre Delliüs l'avoit déclaré en termes formels au Chevalier de Callieres à son passage par Montreal , que sa

DE  
 Nation  
 landois  
 en écha  
 maxima  
 Poste,  
 Montr  
 apuyoi  
 que la  
 devenu  
 les Pay

Pour  
 mettre  
 avions  
 raouais,  
 qu'aucu  
 que le d  
 titres en  
 interron  
 été oblig  
 leurs ré  
 vit bien  
 & qu'on  
 cipe : il  
 valier d  
 d'inciden  
 M. de F

Il réus  
 l'Acadie  
 rât d'assu  
 moins de  
 des Sauv  
 répandu  
 Nouvelle  
 bon , dan  
 Pontchar  
 année, m

ALE  
d'hostilité ;  
leurs Gens ,  
aucune ré-  
parle avec  
que vous

de Fronte-  
de la Lettre  
regardoit les  
voit cepen-  
de mauvaïse  
avoit alors  
tons , & de-  
En second  
mais été à  
ont toujours  
n ont reçu :  
n quel sens  
te d'en être  
ces Peuples  
restans , &  
ux Habitans  
oient point  
vraissembla-  
e Chrétiens ,  
comme les  
ette Nation ,  
nisme , ont

sur le Pays  
ces Sauvages  
a Nouvelle  
ns. On lui  
ellius l'avoit  
hévalier de  
real , que sa

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 347  
Nation ayant succédé à tous les droits des Hol-  
landois lorsqu'elle leur avoit cédé Surinam  
en échange de la Nouvelle York , Michilli-  
marinac , & tout ce qui est au Midy de ce  
Poste, devoit lui revenir. Le Gouverneur de  
Montreal demanda au Ministre sur quoi il  
apuyoit cette prétention , & où il avoit appris  
que la Nouvelle Belgique , avant que d'être  
devenue la Nouvelle York , s'étendit à tous  
les Pays , dont il parloit ?

Pour nous, ajouta-t-il, il nous sera aisé de ce  
mettre dans la dernière évidence que nous ce  
avons découvert & possédé le Pays des Ou- ce  
taouais , & celui même des Iroquois , avant ce  
qu'aucun Hollandois y eût mis le pied , & ce  
que le droit de possession , établi par plusieurs ce  
titres en divers endroits des Cantons , n'a été ce  
interrompu que par la guerre , que nous avons ce  
été obligés de faire à cette Nation , à cause de ce  
leurs révoltes & de leurs insultes ». Delli- ce  
vit bien qu'il avoit à faire à un Homme instruit,  
& qu'on ne tiroit pas facilement de son prin-  
cipe : il n'insista point davantage , & le Che-  
valier de Bellomont ne jugea pas à propos  
d'incidenter sur cet article dans ses Lettres à  
M. de Frontenac.

Il réussit un peu mieux d'abord du côté de Affaires de  
l'Acadie , où il regardoit comme un coup d'E- l'Acadie.  
tat d'assurer la Domination Angloise , ou du  
moins de se mettre l'esprit en repos de la part  
des Sauvages , qui pendant la guerre avoient  
répandu une si grande terreur dans toute la  
Nouvelle Angleterre. Le Chevalier de Ville-  
bon , dans une Lettre , qu'il écrivit à M. de  
Pontchartrain le troisième d'Octobre de cette  
année , mandoit à ce Ministre que les Anglois

1698.

songeoient à rétablir le Fort de Pemkuit, & à peupler les deux bords du Kinibequi; qu'il ne croyoit pas qu'on dût souffrir, ni l'une, ni l'autre. Entreprise; mais que, comme il n'avoit pas assez de Forces pour s'y opposer ouvertement, il trouveroit bien le moyen de les faire échouer, en laissant faire les Sauvages.

Il ajoutoit que les Anglois continuoient à faire la Pêche le long de nos Côtes; que les Habitans du Port-Royal avoient écrit au Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre pour lui demander sa protection, & qu'un nommé LE BORGNE, Fils ou Parent de celui, qui étoit autrefois entré dans tous les droits du Sieur d'Aunai de Charnisé sur cette partie de l'Acadie; se portant pour Seigneur de tout le Pays, depuis les Mines jusqu'à l'Isle Verte, se faisoit donner par les Anglois cinquante écus pour chaque Bâtiment, qui venoit trafiquer dans toute l'étendue de son prétendu Domaine.

Reglement  
des Limites  
pour les côtes  
Mériionna-  
les de la Nou-  
velle France.

On comptoit bien à la Cour & en Canada que dans le Reglement des Limites, auquel on travailloit, on se releveroit de ces différentes prétentions; mais la paix ne dura pas assez longtems pour consommer cette affaire. D'ailleurs on ne faisoit pas assez réflexion en France que celui, qui s'est mis en possession, a un grand avantage sur son Compétiteur. En effet, quoique les Limites de la Nouvelle France sur cette Côte Méridionale eussent été fixées à la Rivière de Kinibequi, & qu'en dernier lieu on eût chassé les Anglois de Pemkuit, qui devoit nous appartenir en vertu de ce Traité, cependant parce que les

DEL  
Anglois  
LARD &  
més par  
nos Fron  
marquer  
presqu'à  
Pentago  
M. de V  
tien, &  
Majesté

On ne  
Pays des  
testèrent  
ment on  
faire des  
d'Hudso  
que nous  
Anglois  
dommag  
enlevé p  
de cette  
Fort Ne  
eût guer  
nous av  
considéra

Nous  
Côte Ori  
Anglois  
les avion  
ton n'éto  
ment, q  
pût excite  
demeura  
tôt après  
les prêt  
au tout

Anglois y étoient revenus, MM. DE TALLARD & D'HERBAULT, Commissaires nommés par le Roy, furent obligés de rapprocher nos Frontières en deçà de ce Poste, & de les marquer à la Rivière de S. George, située presque à distance égale du Kinibequi & de Pentagoët. Ce qui fut confirmé en 1700. par M. de Villieu de la part du Roy Très-Chrétien, & par M. de SOUDRIC de la part de Sa Majesté Britannique.

On ne régla rien sur ce qui concernoit le Pays des Iroquois, parce que ces Sauvages protestèrent de leur indépendance, & qu'apparemment on ne voulut, ni de part ni d'autre s'en faire des Ennemis. Pour ce qui est de la Baye d'Hudson, elle nous resta toute entière, parce que nous en étions les Possesseurs actuels. Les Anglois se bornèrent à demander de grands dédommagemens pour ce que nous leur avons enlevé pendant la paix dans les Forts du fond de cette Baye. On leur opposa l'invasion du Fort Nelson faite auparavant, sans qu'il y eût guerre entre les deux Couronnes, & où nous avions souffert une perte beaucoup plus considérable.

Nous avons ravagé plutôt que conquis la Côte Orientale de l'Isle de Terre-Neuve. Les Anglois s'y étoient bientôt rétablis, & nous les avons laissé faire. Enfin l'Isle de Cap Breton n'étoit pas alors un objet, & l'Etablissement, que nous y avons, n'avoit rien, qui pût exciter la jalousie des Anglois : elle nous demeura ; mais la guerre, qui se ralluma bientôt après en Europe, livra tout de nouveau les prétentions réciproques des deux Nations au sort des armes.

1698.  
Mort de M.  
de Frontenac.

Cependant il y avoit à peine deux mois, que le Comte de Frontenac avoit écrit au Chevalier de Bellomont la Lettre, que nous venons de rapporter, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie, dont le danger se déclara d'abord, & qui l'emporta en effet le vint-huit de Novembre. Il étoit dans sa soixante & dix-huitième année, mais dans un corps aussi sain, qu'il est possible de l'avoir à cet âge; il conservoit toute la fermeté, & toute la vivacité d'esprit de ses plus belles années. Il mourut comme il avoit vécu, cheri de plusieurs, estimé de tous, & avec la gloire d'avoir, sans presque aucun secours de France, soutenu; & augmenté même une Colonie ouverte & attaquée de toutes parts, & qu'il avoit trouvée sur le penchant de sa ruine.

Il paroissoit avoir un grand fond de Religion, & il en donna constamment jusqu'à sa mort des marques publiques. On ne l'accusa jamais d'être intéressé; mais on avoit de la peine à concilier la piété, dont il faisoit profession, avec la conduite, qu'il tenoit à l'égard des Personnes, contre lesquelles il s'étoit laissé prévenir. L'âcreté de son humeur un peu atrabilaire; & une jalousie basse, dont il ne se desista jamais, l'ont empêché de goûter tout le fruit de ses succès, & ont un peu démenti son caractère, où il y avoit de la fermeté, de la noblesse & de l'élevation. Après tout la Nouvelle France lui devoit tout ce qu'elle étoit à sa mort, & l'on s'aperçut bientôt du grand vuide, qu'il y laissoit.

Les Iroquois veulent surprendre le

En effet les Iroquois n'eurent pas plutôt été informés qu'il n'étoit plus, qu'ils crurent pouvoir rompre impunément l'espèce de Traité,

DE LA  
qu'ils avo-  
rent prend  
se déclara  
voyèrent  
s'aperçut  
étoit de s  
la Colonie  
rerent à le  
ils présente  
qui étoit c  
trois Priso  
rent de lui  
mettre en  
qu'il reten

Ils le pr  
le Sieur d  
Sauvages  
gne, pour  
feroit l'éch  
Ils témoig  
fir d'engag  
ciens Miss  
de rapeller  
qui sçavoit  
autre, entr  
les deux N  
qu'ils ne  
confiance  
chaudière  
la hache

Le Chev  
la chaudi  
la conclusi  
ter à Mon  
n'entendro  
part, qu'ils



qu'ils avoient fait avec lui ; mais ils voulurent prendre quelques mesures, avant que de se déclarer. Au mois de Mars suivant ils envoyèrent des Députés à Montreal, & l'on s'aperçut aisément que leur unique dessein étoit de s'instruire de l'état, où se trouvoit la Colonie destituée de son Chef. Ils pleurerent à leur maniere la mort de leur Pere ; ils présenterent au Gouverneur de Montreal, qui étoit chargé du Commandement général, trois Prisonniers François, & ils lui promirent de lui rendre tous les autres, s'il vouloit mettre en liberté tous ceux de leur Nation, qu'il retenoit encore.

Ils le prièrent ensuite d'envoyer avec eux le Sieur de Maricourt, acompagné de deux Sauvages du Sault S. Louis & de la Montagne, pour aller avec eux à Orange, où se feroit l'échange, & où la paix se concluroit. Ils témoignèrent qu'il leur feroit encore plaisir d'engager le P. Bruyas, un de leurs anciens Missionnaires, à être de ce voyage, & de rappeler de France le P. de Lamberville, qui sçavoit mieux, disoient ils, qu'aucun autre, entretenir la bonne intelligence entre les deux Nations. Enfin ils lui représenterent qu'ils ne pouvoient prendre en lui aucune confiance, tandis qu'il tenoit sur le feu la chaudiere de guerre, & qu'il n'arrêtoit point la hache de ses Alliés.

Le Chevalier de Callieres leur répondit que la chaudiere demeureroit sur le feu jusqu'à la conclusion de la paix ; qu'il vouloit en traiter à Montreal, & non pas à Orange ; & qu'il n'entendrait à aucune proposition de leur part, qu'ils n'eussent satisfait à tout. Conduite de  
ce Gouverneur.

1699.

ditions, que leuravoit imposées le Feu Comte de Frontenac, qu'alors M. de Maricourt & le P. Bruyas iroient chez eux, & qu'il écrivoit en France, pour y solliciter le retour du P. de Lamberville. Ils parurent assez satisfaits de cette réponse, à laquelle on s'aperçut pourtant bien qu'ils ne s'étoient pas attendus, & ils se bornèrent à demander sûreté pour aller & venir librement.

M. de Callieres leur accorda soixante jours de trêve, & sur ce qu'ils insisterent pour obtenir quatre Prisonniers, que le Canton d'Onnontagué redemandoit avec les plus vives instances, il consentit à les échanger contre quatre François. Il eut tout lieu dans la suite de se sçavoir bon gré de ne s'être pas montré plus facile; car on reconnut bientôt que ces Barbares n'avoient point d'autre vûe que de retirer peu à peu tous nos Prisonniers, en gardant les leurs, qu'ils avoient presque tous adoptés. Les Députés promirent en partant d'être de retour avant le mois de Juin; mais on comprit d'autant moins sur cette promesse, qu'on étoit instruit que les Anglois vouloient être les Arbitres de la paix, & prétendoient que les Iroquois, comme leurs Sujets, fussent compris dans celle, qui avoit été conclûe à Riswick entre les deux Couronnes.

M. de Callieres est nommé Gouverneur Général.

L'arrivée des premiers Navires de France apprit au Chevalier de Callieres que le Roy l'avoit nommé Successeur de M. de Frontenac, & la joye, qu'en témoignèrent tous les Ordres de la Colonie, le flatta bien autant, que le choix de son Souverain. Il avoit eu un Rival dans M. de Champigny, & il n'étoit peut-être redevable de lui avoir été préféré,

DE LA  
que par  
diligence  
son arriv  
remplie

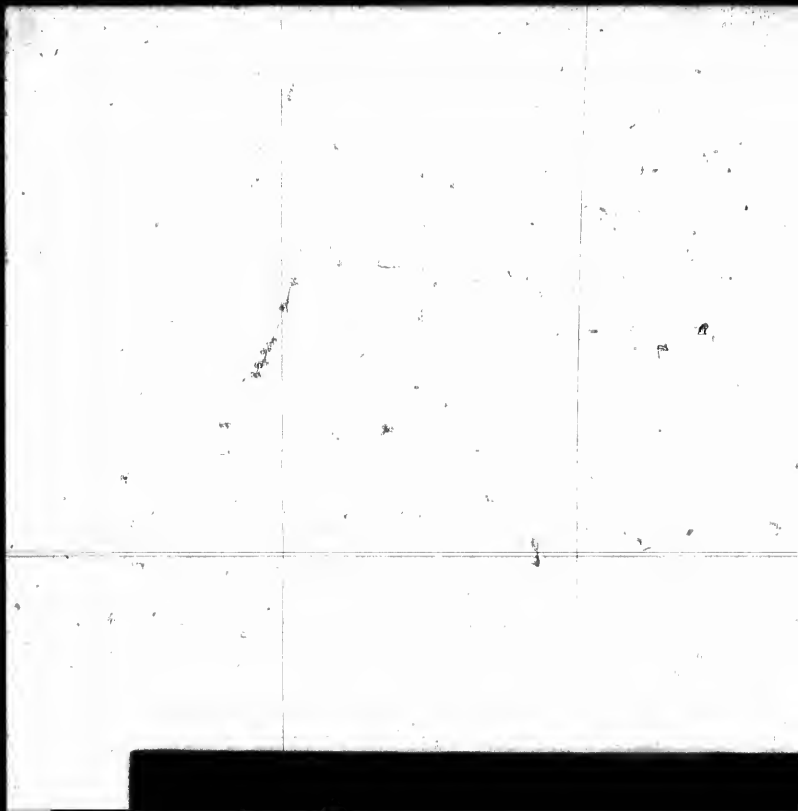
Tous d  
de dire le  
bitans du  
acquis un  
Pays. Sa  
ment, s  
très-prop  
y avoit a  
Chef au  
résolu da  
avec les  
de pouvo  
qui avoie  
ordres  
duite & s

Sans av  
il en avo  
désintere  
une ferme  
une valeu  
rendre un  
probité &  
prit, à la  
longue ex  
l'expérien  
pris dès le  
sur les Sa  
à tenir sa  
gardât ce  
François d  
n'exigeroi  
nable; qu

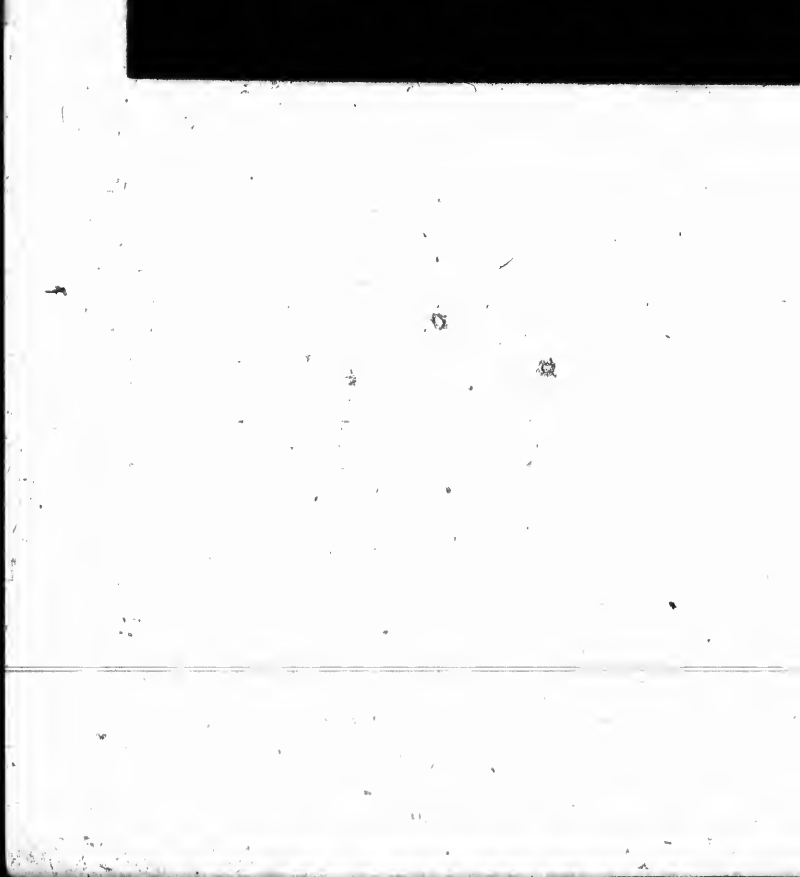
que parce que son Envoyé avoit fait plus de diligence, que celui de l'Intendant, lequel à son arrivée à Versailles avoit trouvé la Place remplie.

Tous deux la méritoient, & il n'est pas aisé de dire lequel auroit été plus agréable aux Habitans du Canada. M. de Champigny avoit acquis une grande expérience des affaires du Pays. Sa vertu, son zèle, son désintéressement, son équité, sa douceur le rendoient très-propre à gouverner une Colonie, où il y avoit assez de bras pour exécuter ce qu'un Chef aussi sage & aussi aimé que lui, auroit résolu dans le Conseil; mais M. de Callieres avec les mêmes avantages avoit encore celui de pouvoir se montrer à la tête des Troupes, qui avoient marché plus d'une fois sous ses ordres, & qui admiroient également sa conduite & son intrépidité.

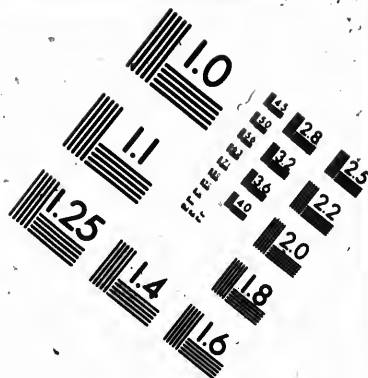
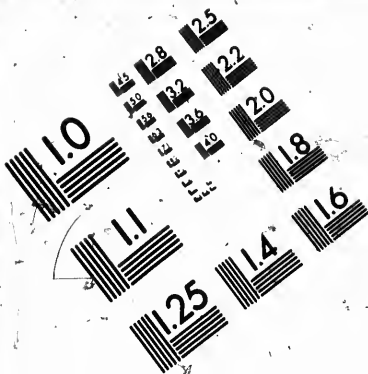
Sans avoir le brillant de son Prédécesseur, Son caractère. il en avoit tout le solide, des vûes droites & désintéressées, sans préjugé & sans passion: une fermeté toujours d'accord avec la raison, une valeur, que le slegme sçavoit moderer & rendre utile: un grand sens, beaucoup de probité & d'honneur, & une pénétration d'esprit, à laquelle une grande application & une longue-expérience avoient ajouté tout ce que l'expérience peut donner de lumières: il avoit pris dès les commencemens un grand empire sur les Sauvages, qui le connoissoient exact à tenir sa parole, & ferme à vouloir qu'on lui gardât celles, qu'on lui avoit données. Les François de leur côté étoient convaincus qu'il n'exigeroit jamais rien d'eux, que de raisonnable; que pour n'avoir ni la naissance, ni



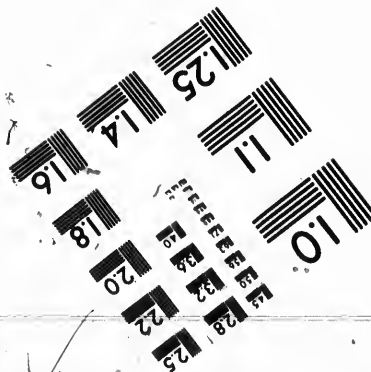
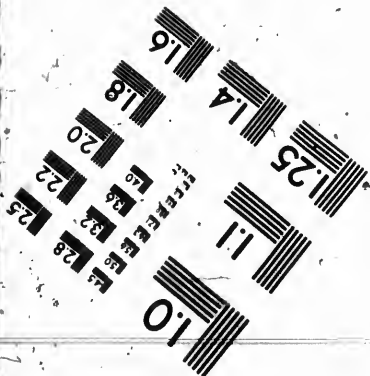
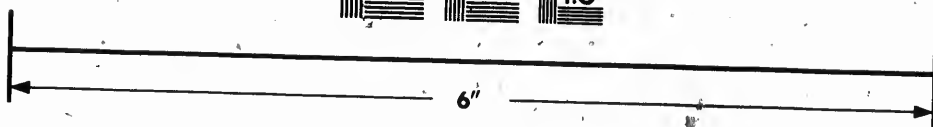
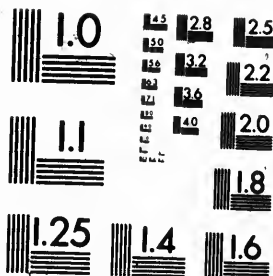








**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503



10  
16  
18  
20  
22  
25

10  
11  
12

1679.

les grandes alliances du Comte de Frontenac, ni le rang de Lieutenant Général des Armées du Roy, il ne sçauoit pas moins se faire obéir que lui; mais qu'il n'étoit pas Homme à leur faire trop sentir le poids de l'autorité.

M. de Vaudreuil Gouverneur de Montreal.

Le Gouvernement de Montreal, qui vacquoit par la promotion de M. de Callieres fut donné au Chevalier de Vaudreuil, qui étoit revenu depuis peu de France, & que son activité, sa bonne mine, ses manieres nobles & aimables, & la confiance des Gens de guerre rendoient très-propre à occuper un Poste de cette importance. Celui de Catarocouy étoit aussi pour lors d'une très grande conséquence, & Sa Majesté manda au nouveau Général de n'en confier le Commandement qu'à des Officiers vigilans, capables de prendre leur parti d'eux-mêmes, quand le tems & la nécessité des affaires ne leur permettoient pas d'attendre ses ordres, & sur lesquels il pût se reposer, comme sur lui-même, pour la conservation d'une telle Place.

Prétentions du Gouverneur de la N. Angleterre sur les Canibas.

Le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre avoit alors tourné sa principale attention sur les Nations Abénaquises, & sous prétexte, que le Kinibequi, ou les Canibas avoient toujours eu leurs principaux Etablissmens, étoit possédé par les Anglois, il avoit sur ces Sauvages les mêmes prétentions, que sur les Iroquois. Le Roy, dans une Lettre datée du vint-cinquième de Mars, & adressée au Comte de Frontenac, dont Sa Majesté n'avoit pas encore appris la mort, lui donnoit ordre d'agir de concert avec le Général Anglois, mais il lui marquoit en même tems, que jusqu'à ce que les limites des deux Colonies fussent réglées, il

DE  
tôt ex  
changer  
l'autre  
demeur  
étoient  
dente.

Tout  
Canibas  
Abénaq  
au comm  
M. de  
vouloir  
ges, le  
voyoit a  
En effet  
sitions d  
promis  
chain,  
vans.

1°. Q  
toujours  
ne voyoi  
doit être  
ses Prédé  
s'étoient  
être con  
ne recev  
tre, que  
ne perm  
des Hab  
avoient  
François  
tendre di  
tres Miss  
bien aisé  
changer

tiot exactement la main à ne souffrir aucun changement au sujet des Alliés de l'une & l'autre Couronne, & à ce que toutes choses demeurassent à cet égard sur le pied, où elles étoient au commencement de l'année précédente.

Toutefois, comme on étoit fort sûr des Canibas, & en général de toutes les Nations Abénaquises, le P. Bigot le Cader étant venu au commencement de Janvier donner avis à M. de Callieres que les Anglois paroissoient vouloir traiter de bonne foi avec ces Sauvages, le Commandant lui répondit qu'il ne voyoit aucun inconvénient à les laisser faire. En effet les Abénaquis ayant reçu les propositions du Général Anglois, qui avoit même promis de les venir trouver au printems prochain, ils lui firent signifier les articles suivans.

A quelles conditions ces Sauvages veulent traiter avec lui.

- 1°. Qu'il commençât par faire retirer pour toujours les Anglois de leur Pays :
- 2°. Qu'ils ne voyoient pas sur quel fondement il prétendoit être leur Maître; que ni lui, ni aucun de ses Prédécesseurs ne l'avoient jamais été, qu'ils s'étoient donnés de leur plein gré, & sans y être contraints, au Roy de France, & qu'ils ne recevroient jamais les ordres d'aucun autre, que de lui & de ses Généraux :
- 3°. Qu'ils ne permettroient jamais aux Anglois d'avoir des Habitations sur leurs Terres, & qu'ils avoient accordé cette permission aux seuls François :
- 4°. Qu'ils étoient fort surpris d'entendre dire qu'il songeoit à leur donner d'autres Missionnaires que les leurs: qu'ils étoient bien aises qu'il sçût qu'ils ne vouloient pas changer de Religion, & que jamais ils n'en

RALE  
 de Frontenac,  
 ral des Armées  
 ns se faire obéir  
 Homme à leur  
 torité.  
 real, qui vac-  
 e Callieres fut  
 il, qui étoit re-  
 ne son activité,  
 obles & aim-  
 de guerre ren-  
 Poste de cette  
 uy étoit aussi  
 séquence, &  
 général de n'en  
 des Officiers  
 ur parti d'eux-  
 sfité des affai-  
 l'attendre ses  
 eposer, com-  
 rvation d'une  
 le Angleterre  
 attention sur  
 ous prétexte,  
 avoient tou-  
 emens, étoit  
 sur ces Sau-  
 ne sur les Iro-  
 re dattée du  
 lée au Comte  
 n'avoit pas  
 it ordre d'agir  
 is, mais il lui  
 u'à ce que les  
 t réglées, il

1699.

M. de la Vallière & le P. Bruyas font envoyés à Baston.

auront d'autre, que celle, qu'on leur avoit enseignée, & pour laquelle ils avoient combattu, & combattraient jusqu'à la mort.

Sur ces entrefaites M. de Callières reçut par M. de Bellomont une Lettre, par laquelle Sa Majesté lui ordonnoit de faire cesser tout acte d'hostilité entre les François & les Anglois. Cette Lettre avoit été adressée ouverte au Général Anglois, & le Roy d'Angleterre avoit pareillement adressé à M. de Callières celle, qu'il écrivoit en conformité au Chevalier de Bellomont. Le Chevalier de Callières jugea à propos de l'envoyer à Baston par M. de LA VALLIÈRE, Major de Montreal, & de faire accompagner cet Officier par le P. Bruyas. Ces Députés étoient chargés de retirer tous les François Prisonniers dans la Nouvelle Angleterre, & il leur fut recommandé en particulier d'examiner dans quelle disposition le Gouverneur Anglois étoit au sujet des Abénaquis & des Iroquois.

Le Chevalier de Bellomont veut toujours se rendre l'Arbitre de la paix.

Ces Derniers avoient tout récemment fait une Députation au nouveau Gouverneur Général, pour le complimenter sur sa promotion; mais les Députés n'avoient point parlé d'affaire, & l'on eut avis quelque tems après qu'un Parti de cette Nation avoit commis une hostilité contre les Miamis, dont plusieurs avoient été tués. Il paroissoit néanmoins qu'en général les Cantons étoient assez disposés à la paix, & ne différoient de la conclure, que par la considération des Anglois. D'autre part M. de Bellomont étoit persuadé que ces Sauvages ne demeureroient jamais Neutres, & qu'il falloit qu'ils se déclarassent pour, ou contre les François.

DE LA

Dans  
dres posi  
les contr  
voit les  
les avoit  
reprit le  
rain du  
mens, q  
feu Com  
le venir  
& surpris  
sonnes de  
leur persé

Ils ne  
quoique  
Chevalie  
eussent n  
roient, &  
par ces B  
vivement  
mencer le  
mieux &  
batteries  
d'envoyer  
tre du Ro  
il avoit e

Car en  
tre aux In  
doient pl  
Roy, &  
ton-là dan  
apprenoit  
secours du  
le Gouver  
gleterre a  
son, ni d

Dans cette pensée, comme il avoit des ordres positifs du Roy de la Grande Bretagne de les contraindre à désarmer, & qu'il ne pouvoit les dissimuler, parce que M. de Callieres les avoit vûs, & en gardoit un *duplicata*, il reprit le dessein de se rendre l'Arbitre souverain du Traité. Ainsi sçachant les engagements, que les Cantons avoient pris avec le feu Comte de Frontenac, il leur demanda de le venir trouver à Orange. Ils le refusèrent, & surpris de ce refus, il leur envoya des Personnes de confiance, qui vinrent à bout de leur persuader de traîner l'affaire en longueur.

Ils ne parurent donc point à Montreal, quoique tout récemment ils eussent promis au Chevalier de Callières de s'y trouver, & qu'ils eussent marqué le tems, qu'ils s'y trouveroient, & ce Général, pour n'être point surpris par ces Barbares, se mit en état de leur faire vivement la guerre, s'ils s'avisôient de recommencer leurs hostilités; mais ce qu'il fit de mieux & de plus efficace pour renverser les batteries du Chevalier de Bellomont, ce fut d'envoyer à Onnontagué une copie de la Lettre du Roy d'Angleterre à ce Gouverneur, & il avoit en cela plus d'unç vûë.

Politique de M. de Callières pour obliger les Iroquois à la faire sans lui,

Car en premier lieu il vouloit faire connoître aux Iroquois que les Anglois ne les regardoient plus que comme des Sujets de leur Roy, & en effet ce Prince en parloit sur ce ton-là dans sa Lettre. En second lieu il leur apprenoit qu'ils ne devoient plus attendre de secours du côté de la Nouvelle York, puisqu'il le Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre avoit défense de leur en donner aucun, ni directement, ni indirectement. Enfin

1699.

il leur faisoit comprendre en même tems qu'il ne lui seroit pas difficile de les réduire par la force, s'ils refusoient de faire la paix aux conditions, que son Prédécesseur leur avoit proposées.

Les Cantons s'y déterminent.

Cette démarche produisit l'effet, qu'il en avoit attendu : à la vérité les Cantons ne jugerent pas à propos de se brouiller avec les Anglois, dont ils pouvoient avoir besoin dans la suite; ils aimèrent mieux dissimuler le ressentiment, qu'ils avoient de leurs prétentions, & ils se contenterent de leur déclarer qu'ils vouloient bien être leurs Freres, mais non pas leurs Sujets. Les Anglois de leur côté prirent aussi le parti de les ménager. Enfin les Cantons, après avoir encore tergiversé quelque tems, & tâché de se venger de leurs pertes sur ceux de nos Alliés, qu'ils en croyoient les Auteurs, voyant que rien de tout cela ne leur réussissoit, songerent tout de bon à s'accommoder, tandis qu'ils le pouvoient encore avec avantage & avec honneur.

ils recevoir: un échec de la part des Outaouais.

1700.

En conséquence de cette résolution le vingt-unième de Mars de l'année 1700. deux Iroquois vinrent trouver le Gouverneur Général. Ils n'étoient revêtus d'aucun pouvoir; mais ils étoient chargés d'annoncer une Députation générale des Cantons pour le mois de Juillet, & firent sur ce retardement des excuses assez frivoles, dont M. de Callieres parut fort mal satisfait. Trois mois après un bon nombre d'Outaouais débarquerent à Montréal, où le Général étoit alors, & lui dirent ce qu'il savoit déjà, que les Iroquois étant venus chasser sur leurs Terres, ils les avoient attaqués, & en avoient tué vingt-huit, tant Hommes, que

DE LA  
Femmes,  
qu'ils avoient  
puisque t  
part des  
avoient p  
Prisonnier  
des volon

M. de  
quillemen  
tout; qu'i  
fenses, il  
qu'après l  
Iroquois,  
de leurs P  
cier avec e  
mal débur  
indépenda  
tante, &  
données,  
quois, qu  
qu'ils euss  
ceux-ci les  
fier encore  
ils seroien  
qu'il atten  
Cantons, &  
Nations A  
il leur fero  
tions; qu'e  
quilles, &  
niets.

Le dix-h  
du Canton  
de Tsonnor  
furent prése  
néral, qui

Femmes ; que les autres leur ayant représenté qu'ils avoient cru pouvoir chasser par tout , puis-que toute hostilité étoit suspendue de la part des François & de leurs Alliés , ils leur avoient promis de ne point faire de mal aux Prisonniers jusqu'à ce qu'ils fussent instruits des volontés de leur Pere Ononthlo.

M. de Callieres après les avoir écouté tranquillement , leur dit qu'ils ne lui disoient pas tout ; qu'il étoit informé que , malgré ses défenses , ils étoient allés attaquer les Sioux , & qu'après le coup , qu'ils avoient fait sur les Iroquois , ils avoient envoyé quelques - uns de leurs Prisonniers aux Cantons , pour négocier avec eux sans sa participation ; que c'étoit mal débiter avec lui , que d'agir avec cette indépendance dans une affaire aussi importante , & après les assurances , qu'il leur avoit données , de ne rien conclure avec les Iroquois , que de concert avec eux ; qu'il falloit qu'ils eussent bien oublié la maniere , dont ceux-ci les avoient si souvent traités , pour se fier encore à eux ; qu'il esperoit qu'à l'avenir ils seroient plus avisés & plus circonspects ; qu'il attendoit incessamment les Députés des Cantons , & que si à leur arrivée les Chefs des Nations Alliées n'étoient pas encore venus , il leur seroit sçavoir par des Exprès ses intentions ; qu'en attendant ils demeurassent tranquilles , & qu'ils traitassent bien leurs Prisonniers.

Le dix-huitième de Juillet deux Députés du Canton d'Onnontagué , & quatre de celui de Tsonnonthouan arrivèrent à Montreal . & furent présentés par M. de Maricourt au Général , qui voulut bien leur donner une au-

1700.

Ce qui se passe entre ceux-ci , & M. de Callieres.

1700.

dience publique ; ils y furent conduits en cérémonie , & marchant par les rues pour se rendre chez M. de Callieres , ils pleurerent tous les François morts pendant la guerre , dont ils prirent les Ames à témoin de la sincérité de leur procédé.

Sitôt qu'ils eurent été introduits dans la Sale du Conseil , où le Gouverneur Général étoit avec toute sa Cour , ils déclarerent qu'ils venoient de la part des quatre Cantons Supérieurs , dont ils avoient les pouvoirs ; qu'il y avoit lontems qu'ils étoient sur le pied de traiter sans les Agniers , & que , si parmi eux il n'y avoit Personne des Cantons de Goyogouin & d'Onneyouth , c'est que le Chevalier de Bellomont leur ayant envoyé Pitre Schuillier pour les dissuader de descendre à Montreal , les Députés de ces deux Cantons étoient allés sçavoir de lui quelle raison il avoit de s'opposer à ce voyage.

Leurs propositions.

Ils se plainquirent ensuite de ce qu'étant allés à la chasse sans aucune défiance , & sur ce qu'on leur avoit assuré que la guerre étoit finie entre les François & les Anglois par un Traité , dans lequel les Alliés des deux Nations étoient compris , les Outaouais d'une part , les Illinois & les Miamis de l'autre , les avoient attaqués , & leur avoient tués cent cinquante Hommes. Enfin ils demanderent que le Pere Bruyas , MM. de Maricourt & JONCAIRE les accompagnassent à leur retour chez eux , rien n'étant plus capable , disoient-ils , de convaincre les Cantons que leur Pere vouloit sincérement la paix , que d'avoir pour eux cette condescendance. Ils ajoûterent que ces trois Ambassadeurs ne partiroient point de leur

Pays,

DE LA  
Pays , sans  
François

Le Che  
1°. Qu'il  
Bellomont  
de paix  
France &  
de ce qu  
Goyogou  
neur , au  
satisfaire  
avec lui ,

En seco  
tous les A  
cune host  
paix ; mai  
& l'irrupt  
Miamis b  
dont ils se  
fâché , &  
dens , il  
les Nation  
rement , q  
quassent p  
des Amba  
lors toutes  
renversées  
les Riviere  
& que cha  
sûreté par

En trois  
Missionnai  
mandoient  
Prisonniers  
roient aussi  
pouvoirs p  
Tom.



ALE  
duits en cé-  
ués pour se  
s pleurerent  
t la guerre,  
de la sincé-

uits dans la  
eur Général  
rerent qu'ils  
ntons Supé-  
oirs; qu'il y  
piéd de trai-  
parmi eux il  
e Goyogouin  
Chevalier de  
tre Schuillier  
à Montreal,  
s étoient allé  
oit de s'oppo-

qu'étant allés  
ce, & sur ce  
erre étoit finie  
par un Traité,  
ations étoient  
part, les Illi-  
es avoient at-  
ent cinquante  
nt que le Pere  
ONCAIRE  
our chez eux,  
soient-ils, de  
r Pere vouloit  
r pour eux cette  
t que ces trois  
point de leur  
Pays,

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 361  
Pays, sans en avoir retiré tous les Prisonniers  
François, qui y étoient encore retenus.

Le Chevalier de Callieres leur fit réponse,  
1°. Qu'il n'avoit rien à ajoûter à ce que M. de  
Bellomont leur avoit dit au sujet du Traité  
de paix conclu entre les deux Couronnes de  
France & d'Angleterre, & qu'il étoit surpris  
de ce que les Députés d'Onneyouth & de  
Goyogouin étoient allé trouver ce Gouver-  
neur, au lieu de venir avec leurs Freres, pour  
satisfaire aux engagements, qu'ils avoient pris  
avec lui, & avec feu M. de Frontenac.

En second lieu, qu'il avoit agi auprès de  
tous ses Alliés pour les porter à ne faire au-  
cune hostilité pendant qu'on traiteroit de la  
paix; mais que les délais affectés des Cantons,  
& l'irruption de quelques Iroquois sur les  
Miamis leur avoient attiré les malheurs,  
dont ils se plaignoient; qu'il en étoit pourtant  
fâché, & que pour prévenir de pareils acci-  
dens, il avoit mandé des Députés de toutes  
les Nations; qu'eux-mêmes, si c'étoit sincé-  
rement, qu'ils voulussent la paix, ils ne man-  
quassent point de lui envoyer dans trente jours  
des Ambassadeurs de tous les Cantons; qu'a-  
lors toutes les chaudieres de guerre seroient  
renversées, le grand arbre de la paix affermi,  
les Rivieres netoyées, les chemins applanis,  
& que chacun pourroit aller & venir en toute  
sûreté par tout, où bon lui sembleroit.

En troisiéme lieu, qu'il consentoit que le  
Missionnaire & les deux Officiers, qu'ils de-  
mandoient, allassent avec eux chercher les  
Prisonniers; mais à condition, qu'ils amene-  
roient aussi des Ambassadeurs munis de pleins  
pouvoirs pour établir une paix durable; qu'à

Tom. III.

Q

1700.

Réponse du  
Gouverneur  
Général.

leur arrivée à Montreal il rendoit la liberté à tous les Prisonniers Iroquois ; mais qu'il vouloit que quelqu'un d'entr'eux restât en otage jusqu'au retour des trois Personnes , qu'il leur confioit. Quatre Députés s'offrirent à demeurer , & furent acceptés ; le reste de l'audience se passa assez tranquillement , si ce n'est que des Iroquois Chrétiens & des Abénaquis , qu'on y avoit invités , firent de grands reproches , & parlerent avec beaucoup de hauteur aux Députés des deux Cantons.

Réception  
faite à On-  
nontagué aux  
Ambassa-  
deurs Fran-  
çois.

M. de Callieres , en congédiant ceux-ci , déclara qu'il attendroit les Ambassadeurs jus-  
qu'au mois de Septembre. Les trois Ambassa-  
deurs François partirent avec eux , & furent  
reçus à Onnontagué avec des démonstrations  
de joye , qu'ils n'avoient osé esperer. Du Lac  
de Gannentaha , où l'on étoit venu au devant  
d'eux , on les mena comme en triomphe jus-  
qu'à la grande Bourgade de ce Canton. Tega-  
nissorens , en qualité d'Orateur , s'étoit avancé  
assez loin pour les complimenter , il leur dit  
les choses du Monde les plus polies , & comme  
ce Sauvage n'avoit jamais varié à l'égard des  
Français , & n'avoit eu nulle part , ni aux perfidies , ni aux résolutions violentes de sa Na-  
tion , les Ambassadeurs ne revoquerent point  
en doute sa sincerité ; mais ils n'en tirerent  
aucune conséquence pour les autres.

Discours du  
P. Bruyas.

Ils entrèrent dans le Bourg au bruit de plu-  
sieurs décharges de mousqueterie ; ils furent  
ensuite régalez avec profusion , & le dixième  
d'Août ils furent introduits dans la Cabane  
du Conseil , où ils trouverent les Députés de  
tous les Cantons Supérieurs. Quand tout le  
Monde eut pris sa place , le P. Bruyas , qui

DE L.  
étoit cha-  
son Disc-  
trois poi-  
Par le p-  
souvenir  
leur devo-  
lement à  
comme  
fussent en-  
neur de  
leur Frer-  
à démêler

Par le  
perte , qu-  
de plusieurs  
la part de  
perdu de l-  
malgré les  
d'entr'eux  
moins rest-  
ment de  
obstinatio-  
de l'Evang-

Par le  
vel Onon-  
paix , & q-  
de leur côté  
franchise ;  
sous lesquel-  
fut écouté.  
les apparen-  
M. de Ma-  
beaucoup e-  
blia rien p-  
qu'ils avoi-  
leur Pere ,

A LE  
la liberté  
mais qu'il  
restât en  
Personnes,  
s'offrirent  
le reste de  
ment, si ce  
des Abéna-  
de grands  
beaucoup de  
antons.  
ne ceux-ci,  
ffadeurs: jus-  
is Ambassa-  
, & furent  
monstrations  
er. Du Lac  
ou au devant  
riomphe jus-  
anton. Tega-  
s'étoit avancé  
r, il leur dit  
es, & comme  
à l'égard des  
, ni aux persi-  
tes de sa Na-  
querent point  
n'en tirèrent  
ntres.  
u bruit de plu-  
rie, ils furent  
, & le dixième  
ans la Cabane  
les Députés de  
Quand tout le  
P. Bruyas, qui

DE LA N. FRANCE. LIV. XVII. 363  
étoit chargé de porter la parole, commença  
son Discours, lequel roula principalement sur  
trois points, qu'il appuya de trois Colliers.  
Par le premier il exhorta les Cantons à se  
souvenir qu'Ononthio étoit leur Pere, & que  
leur devoir & leur intérêt les engageoient éga-  
lement à lui demeurer obéissans & soumis,  
comme il convenoit à des Enfans, soit qu'ils  
fussent en bonne intelligence avec le Gouver-  
neur de la Nouvelle York, qui n'étoit que  
leur Frere, soit qu'ils eussent quelque chose  
à démêler avec lui.

1700.

Par le second il témoigna son regret de la  
perte, que la Nation Iroquoise avoit faite  
de plusieurs Chefs de mérite, & il l'assura de  
la part des Missionnaires qu'ils n'avoient rien  
perdu de leurs premiers sentimens à son égard,  
malgré les maux, qu'elle avoit faits à plusieurs  
d'entr'eux, » dont nous avons, ajouta-t-il, ce  
moins senti les souffrances, que l'aveugle-  
ment de leurs Persécuteurs, & l'invincible ce  
obstination de la Nation à rejeter la lumière ce  
de l'Evangile.

Par le troisième il leur déclara que le nou-  
vel Ononthio étoit sincèrement porté à la  
paix, & qu'il la leur accorderoit, pourvu que  
de leur côté ils usassent avec lui de la même  
franchise; & il leur exposa les conditions,  
sous lesquelles il vouloit traiter avec eux. Il  
fut écouté avec une grande attention, & selon  
les apparences, avec plaisir. Quand il eut fini,  
M. de Matécourt prit la parole: il témoigna  
beaucoup de bonté aux Iroquois, & il n'ou-  
blia rien pour leur faire comprendre tout ce  
qu'ils avoient à craindre du ressentiment de  
leur Pere, s'ils n'acceptoient point la paix,

Q.ij

1700.

Le Chevalier  
de Bellomont  
tâche de tra-  
verser cette  
négociation.

qu'il leur offroit à des conditions aussi raisonnables, que celles, qu'on venoit de leur expliquer; & ce qu'ils pouvoient espérer de lui & de tous les François, s'ils ouvrieroient une bonne fois les yeux sur leurs véritables intérêts.

Le lendemain comme ils déliberoient entre eux sur ce qu'ils répondroient aux Ambassadeurs, un jeune Anglois & un vieux Onnontagué arrivèrent d'Orange, & leur dirent de la part du Chevalier de Bellomont qu'ils se donnassent bien de garde d'écouter les François, & qu'il les attendoit dans dix ou douze jours à Orange, où il leur feroit sçavoir ses volontés. Cette manière impérieuse de parler choqua le Conseil, & rien n'a peut-être contribué davantage à rapprocher de nous cette Nation, qu'une démarche faite si fort contre tems. » Je ne comprends pas, dit alors Teganissorens, comment mon Frere l'entend, de ne vouloir pas que nous écoutions la voix de notre Pere, & de chanter la guerre dans un tems, où tout nous invite à la paix.

Le P. Bruyas profita merveilleusement de cette disposition, pour faire observer à l'Assemblée que le Général Anglois traitoit les Cantons en Sujets, & ce qu'ils auroient à craindre d'une Domination si dure & si haute, quand une fois ils s'y seroient soumis, ce qui ne manqueroit pas d'arriver bientôt, s'ils laissoient échaper l'occasion, qu'ils avoient entre les mains, de se reconcilier avec leur Pere. Joncaire ajouta que les Anglois, en s'opposant à cette reconciliation, ne pouvoient avoir d'autre vûe, que de les laisser se consumer peu à peu par la guerre, ou du moins

DE L  
s'affoibl  
état de  
connoître

Cet C  
Canton  
Cabanne  
comme  
l'étoient  
distinct  
amitié,  
accorda  
çois, qu  
plupart  
rent se  
cherent  
sulfre le  
liberté a  
peut-être  
disparoit  
que cette  
douceurs  
leur Père

Tandis  
Tsonnon  
gué un  
Iroquois  
valier de  
Teganiss  
tons. Il  
bassadeur  
assurer q  
écouter  
stile Sap  
que Cant  
recevoir  
samment

LE  
aussi rai-  
t de leur  
esperer de  
pouvoient  
véritables

ient entre  
Ambassa-  
x Onnon-  
r dirent de  
t qu'ils se  
les Fran-  
x ou douze  
çavoir ses  
e de parler  
t-être con-  
nous certe  
fort à con-  
, dit alors  
re l'entend,  
ons la voix  
guerre dans  
a paix.

eulement de  
erver à l'As-  
s traitoit les  
auroient à  
e & si haute,  
amis, ce qui  
ientôt, s'ils  
u'ils avoient  
ier avec leur  
Anglois, en  
ne pouvoient  
sifier se consu-  
ou du moins

DE LAN. FRANCE. LIV. XVII. 365  
s'affoiblir, de sorte qu'ils ne fussent plus en  
état de refuser de subir un joug, dont ils  
connoitroient peut-être trop tard la pesanteur.

1700.

Cet Officier partit le jour même pour le Canton de Tsonnonthouan, où il avoit sa Cabanne, c'est-à-dire, qu'il y étoit adopté, comme M. de Maricourt & toute sa Famille étoient à Onnontagué. Il y fut reçu avec distinction, comme Ambassadeur, & avec amitié, comme Enfant de la Nation: on lui accorda la liberté de tous les Prisonniers François, qui étoient dans ce Canton; mais la plupart accoutumés à la vie Sauvage, ne purent se résoudre à y renoncer. Plusieurs se cachèrent; d'autres refuserent ouvertement de suivre le Sieur de Joncaire. L'appas d'une liberté affranchie de toutes sortes de Loix, & peut-être aussi un peu de libertinage, faisoient disparaître dans l'esprit de ces Gens-là tout ce que cette condition avoit de dur, & toutes les douceurs, qu'ils auroient pu retrouver dans leur Patrie.

Plusieurs Pri-  
sonniers Fran-  
çois refusent  
de revenir  
dans la Colo-  
nie.

Tandis que Joncaire négocioit avec les Tsonnonthouans, on assembla à Onnontagué un Conseil général de toute la Nation Iroquoise; le jeune Anglois, Député du Chevalier de Bellomont, y fut admis, & ce fut Teganissorens, qui parla pour tous les Cantons. Il adressa d'abord son discours aux Ambassadeurs François, & commença par les assurer que toute la Nation étoit disposée à écouter la voix de son Pere, c'est-à-dire, en stile Sauvage, à lui obéir. Il ajouta que chaque Canton lui enverroit deux Députés pour recevoir ses ordres, & qu'ils partiroient incessamment.

Discours de  
Teganissorens  
aux Ambassa-  
deurs Fran-  
çois.

1700.

« Puis se tournant vers l'Anglois : » Je ne  
 « fais rien en cachette , lui dit-il , je suis bien  
 « aisé que tu sçaches la disposition , où je suis.  
 « Tu diras à mon Frere Corlar , qui t'a envoyé  
 « ici , que je vais descendre à Quebec pour me  
 « rendre aux ordres de mon Pere Ononthio ,  
 « qui y a planté l'arbre de la paix ; j'irai ensuite  
 « à Orange , pour sçavoir ce que mon Frere me  
 « veut ». En achevant ces mots , il mit aux  
 « pieds des Ambassadeurs cinq Colliers.

Le P. Bruyas les releva , ce qui est la même  
 chose , que les accepter ; il dit , ensuite qu'il  
 ne doutoit point de la droiture des intentions  
 de l'Orateur , qu'il connoissoit depuis lon-  
 tems ; mais que si ceux , qui devoient aller  
 trouver le Gouverneur Général , vouloient  
 se rendre auprès de lui , & ne point faire atten-  
 dre les Députés des Nations d'en haut , qu'on  
 sçavoit devoir arriver bientôt à Montreal , il  
 n'y avoit pas de tems à perdre.

Mission d'un  
 Ministre An-  
 glois chez les  
 Agniers.

Une chose inquiétoit pourtant beaucoup les  
 Ambassadeurs , c'est que peu de tems aupa-  
 ravant le Chevalier de Bellomont avoit fait  
 agréer aux Iroquois qu'il leur envoyât des  
 Ministres pour Missionnaires , & que le Sieur  
 Dellius avoit déjà commencé ses fonctions  
 chez les Agniers. Il est vrai qu'il s'acquittoit  
 de cet Emploi d'une maniere à n'en être pas  
 fort incommode , quoiqu'il lui valût douze  
 cent livres de rente. Il demouroit presque tou-  
 jours à Orange , où il se faisoit apporter les  
 Enfans pour les baptiser ; une Femme Iro-  
 quoise , qui demouroit chez lui , & qui l'ac-  
 compagnoit dans ses courtes & rares excu-  
 sions , lui servoit d'Interprète pour instruire  
 les Adultes ; mais les Profelytes étoient en

DE L  
 fort petit  
 soit pas  
 Je ne  
 Mission  
 res que  
 chassé d  
 certain  
 fait fort  
 premier  
 Messieur  
 cette fé  
 rieux du  
 plus sen  
 tinger  
 Ils ont  
 nies , q  
 obscurc  
 sans vou  
 qui peuv  
 bles , il  
 pour ne  
 bre men  
 qu'ils on  
 fervente  
 de la C  
 d'avoir  
 Cepe  
 beaucoup  
 écouter  
 incidem  
 cans , q  
 ne pas  
 étoit ch  
 saison.  
 niere ,  
 attache

fort petit nombre, & le Prédicant ne paroif-  
soit pas fort empressé à l'augmenter.

Je ne sçai pas au juste combien dura cette Mission ; mais je trouve dans mes Mémoires que quelques années après Dellius fut chassé d'Orange par M. de Bellomont. Il est certain que la Religion Protestante n'a pas fait fortune parmi les Iroquois. Ce n'est pas le premier essai en ce genre, qui a dû convaincre Messieurs les Reformés, que leur zèle n'a ni cette fécondité, ni ce zèle constant & laborieux du salut des Infidèles, qui sont une des plus sensibles marques pour connoître & distinguer la véritable Eglise de JESUS-CHRIST. Ils ont beau opposer à cela toutes les calomnies, qu'ils ont eux-mêmes imaginées pour obscurcir l'Apostolat de nos Missionnaires, sans vouloir faire l'apologie des Particuliers, qui peuvent bien n'être pas tous irrépréhensibles, il faut vouloir s'aveugler soi-même, pour ne pas convenir que le plus grand nombre mene une vie vraiment Apostolique, & qu'ils ont établi de très-nombreuses & de très-serventes Eglises, ce qu'aucune Secte séparée de la Communion de Rome ne peut se vanter d'avoir fait.

Cependant le P. Bruyas, qui ne voyoit pas beaucoup de disposition dans les Iroquois à écouter la parole de Dieu, ne crut pas devoir incidenter sur l'article des Ministres Anglicans, qu'ils avoient promis d'accepter, pour ne pas mettre à la conclusion d'un Traité, qu'il étoit chargé de négocier, un obstacle hors de saison. Outre qu'il jugea fort bien que la manière, dont le Sieur Dellius s'y prenoit pour attacher les Iroquois aux Anglois par le lien

1700.

de la Religion, étoit bien plus capable de produire un effet tout contraire; ce qui arriva en effet. Ces Sauvages s'aperçurent bientôt de la différence, qu'il y avoit entre la façon de vivre & d'agir de ce Ministre, & ce qu'ils avoient vû faire à leurs anciens Missionnaires, qu'ils ne tarderent pas à redemander.

Les Ambassadeurs retournent à Montreal.

Rien n'arrêtant plus les Ambassadeurs à Onnontagué, ils en partirent pour retourner à Montreal avec les Députés de ce Canton, & de celui de Goyogouin. Ils furent reconduits jusqu'à Gannentaha avec les mêmes honneurs, qu'on leur avoit faits à leur arrivée & ils s'y arrêterent quelque tems pour attendre les Députés d'Onneyouth; mais ils ne vinrent point, & ce Canton se contenta d'envoyer un Collier, en s'excusant sur ce que le Chef de la Députation étoit tombé malade. On sçut dans la suite que c'étoit un prétexte pour ne point rendre les Prisonniers. Joncaire y arriva bientôt avec six Députés du Canton de Tsonnonthouan, & trois François, qu'il avoit délivrés, & engagés à le suivre. On n'avoit pu en rassembler que dix dans tous les Cantons; mais Teganifforens se chargea de chercher les autres, & de les faire conduire à Montreal.

Nouveaux efforts du Chevalier de Bellomont pour traverser la paix.

Les Ambassadeurs & les Députés alloient s'embarquer, lorsqu'un Tsonnonthouan arriva d'Orange à Gannentaha, & dit que le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, irrité de ce que, malgré ses défenses, les Cantons persistoient dans la résolution de faire la paix avec les François, avoit fait arrêter & mettre aux fers un Onneyouth, accusé d'avoir tué un Anglois, saisi tout le Castor, qui s'étoit trouvé à Orange appartenant aux Iroquois,

DE L  
levé le I  
tendre q  
re, ord  
cer, &  
l'année  
à respec

Les D  
ce recit  
tre imp  
un mou  
pourtan  
en cher  
arrivée  
d'une c  
peu de  
on en  
mandoi  
François  
laisa d  
xion a  
pour éc  
quois.  
perdre  
Ennem  
plus fie

L'O  
& avec  
pte ob  
cent de  
tre en C  
dernier  
arrêtés  
avoien  
gues d  
toute l  
les Dé



levé le Pavillon rouge, pour leur faire entendre qu'il étoit résolu à leur déclarer la guerre, ordonné aux Mahingans de la commencer, & qu'il menaçoit les Cantons de venir l'année prochaine en Personne leur apprendre à respecter ses volontés.

Les Députés écoutèrent fort tranquillement ce recit, & il ne parut pas qu'il eût fait d'autre impression sur eux, que d'y avoir excité un mouvement d'indignation, qu'ils ne firent pourtant que laisser entrevoir. Ils se mirent en chemin au nombre de dix-neuf, & à leur arrivée à Montreal, ils furent reçus au bruit d'une décharge de boîtes, ce qui causa un peu de jalousie dans le cœur de nos Alliés: on en entendit même quelques-uns, qui demandoient si c'étoit-là la maniere, dont les François recevoient leurs Ennemis? On les laissa dire, sans faire peut-être assez de réflexion aux conséquences, & le jour fut pris pour écouter les propositions des Députés Iroquois. C'est de tout-tems, qu'on s'expose à perdre ses Amis, en voulant regagner des Ennemis, qu'une telle conduite rend encore plus fiers, & plus difficiles.

L'Orateur des Cantons parla en peu de mots & avec modestie. Il fit d'abord valoir la prompte obéissance de la Nation, en ce que deux-cent de ses Guerriers étant sur le point de se mettre en Campagne pour aller tirer vengeance des dernières hostilités de nos Alliés, on les avoit arrêtés sur la simple défense, que leur en avoient faite le P. Bruyas & ses deux Collegues de la part de leur Pere: il fit connoître toute l'indignation, qu'avoient excitée parmi les Députés les ordres & les menaces du Gouverneur.

Réception faite aux Députés à Montreal.

Leurs discours dans le Conseil.

1700.

verneur Général de la Nouvelle Augleterre; & il ajouta que, comme le peu de cas, qu'ils avoient fait de ces ordres & de ces menâces pourroit bien leur attirer la guerre de la part des Anglois, il esperoit que les Iroquois trouveroient à Catarocouy, non-seulement les marchandises, qu'ils ne pourroient plus tirer d'Orange; mais encore les armes & les munitions, dont ils auroient besoin, afin de pouvoir se passer des Anglois, ou se défendre contr'eux, supposé qu'ils en fussent attaqués.

Réponse du  
Chevalier de  
Callieres.

L'Assemblée fut plus nombreuse le jour, qui avoit été marqué pour répondre à ce discours. Le Chevalier de Callieres y repeta d'abord aux Députés ce qu'il avoit dit aux premiers Envoyés, qu'il avoit appris avec douleur les hostilités, qui s'étoient commises la Campagne dernière de part & d'autre; que les pertes des Iroquois l'avoient extrêmement touché, quoiqu'ils ne dussent les imputer qu'à eux-mêmes; & qu'il mettroit désormais si bon ordre à tout, qu'il n'arriveroit plus rien de semblable.

Il leur dit ensuite qu'ils avoient fait fort sagement d'arrêter leurs Guerriers; qu'ils ne devoient plus rien craindre de nos Alliés, dont ils voyoient les principaux Chefs, qui étoient venus pour écouter sa voix; qu'il leur sçavoit bon gré de lui avoir ramené une partie de leurs Prisonniers François, qu'il comptoit bien qu'incessamment ils lui rameneroient tous les autres, comme ils s'y étoient engagés, & qu'ils rendroient aussi à ses Alliés ceux de leurs Freres, qu'ils retenoient encore; qu'il leur donnoit terme jusqu'au mois d'Août de l'année prochaine; que les

DE L  
Députés  
roient a  
Prisonni  
que tout  
état, ou

Comme  
un peu  
dens, q  
clara qu  
ou si de  
que host  
s'adressa  
justice,  
pour qu  
soit de  
lui pres  
auroient  
le seroit  
ne tien  
la Nouv  
& n'ag  
l'intenti  
ce qu'ils  
tarocou  
lui; ma  
attenda  
voyeroit  
marcha  
Les  
avouere  
parlé r  
le Chef  
suite la  
mon P  
ne dou  
ne fall

Députés de toutes les Nations se trouvoient alors à Montréal ; que l'échange des Prisonniers s'y feroit de part & d'autre, & que toutes choses seroient remises au même état, où elles étoient avant la guerre.

Comme le terme, qu'il leur donnoit, étoit un peu long, pour les prévenir sur les accidens, qui pourroient survenir, il leur déclara que, s'il survenoit quelque différend, ou si de mauvais esprits donnoient lieu à quelque hostilité, il vouloit que la Parole lésée s'adressât à lui, sans entreprendre de se faire justice, & qu'il la lui feroit sans aucun égard pour qui que ce fût : que si l'Agresseur refusoit de se soumettre à la satisfaction, qu'il lui preseroit, il se joindroit à ceux, qui auroient reçu le tort, pour l'y contraindre, & le feroit repentir de sa désobéissance : qu'il ne tiendrait pas à lui que le Gouverneur de la Nouvelle Anglerettere n'en usât de même, & n'agît de concert avec lui, & que telle étoit l'intention des deux Rois leurs Maîtres : que ce qu'ils demandoient au sujet du Fort de Catarocouy, ne dépendoit pas entièrement de lui, mais qu'il en seroit au Roy, & qu'en attendant la réponse de Sa Majesté, il enverroit dans ce Poste un Officier, quelques marchandises, & un Forgeron.

Les Iroquois applaudirent à ce discours, & avouèrent qu'on ne leur avoit jamais mieux parlé raison. Le Rat, qui étoit Député, & le Chef des Hurons Thionnontatez, prit ensuite la parole, & dit : » J'ai toujours obéi à mon Père, & je jette ma hache à ses pieds ; je ne doute point que tous les Gens d'en-haut ne fassent de même : Iroquois, imitez-mones

1700.

exemple ». Le Député des quatre Nations Ouraouais parla à peu près sur le même ton ; celui des Abénaquis dit qu'il n'avoit point d'autre hache, que celle de son Pere, & que son Pere, l'ayant enterrée, il n'en avoit plus. Les Iroquois Chrétiens firent la même déclaration. Il y eut néanmoins quelque picque entre ces deux dernières Nations, & les Députés des Cantons ; mais tout fut bientôt calmé par la sagesse du Général, & on signa une espèce de Traité provisionnel.

Le Chevalier de Callières signa le premier, ensuite l'Intendant, puis le Gouverneur de Montreal, le Commandant des Troupes & les Supérieurs Ecclésiastiques & Réguliers, qui se trouverent à l'Assemblée. Les Sauvages signèrent aussi en mettant chacun la marque de sa Nation au bas du Traité. Les Onnontagués & les Tsonnonthouans tracerent une Araignée, les Goyoguins un Calumet, les Onneyouths un morceau de bois en fourche avec une pierre au milieu, les Agniers un Ours, les Hurons un Castor, les Abénaquis un Chevreuil, & les Outaouais un Lièvre. Les Agniers & les Onneyouths n'avoient pourtant point de Députés ; mais ils avoient apparemment donné à quelqu'un la Commission de signer pour eux. Au reste nous verrons bientôt que ces marques ne sont pas toujours les mêmes. La date de ce Traité est du huitième de Septembre 1700.

Diligences de M. de Callières pour affermir la paix.

Cette affaire ainsi terminée à la satisfaction de toutes les Parties, le Général envoya aux Nations de l'Ouest & du Nord M. de Courtemanche & le P. ANJELMAN, pour engager celles, dont les Députés n'avoient point

DE LA  
paru, à c  
ner les C  
indiquée  
fût génér  
ne rien r  
qui étoit  
les Sioux  
qu'au pri  
enlevé to  
Il écrivit  
lui rendre  
& lui ma  
ter de la d  
regler av  
Anglois  
ne pouvo  
Iroquois  
tre, & fl  
Français  
blissement  
qu'on de  
entière c  
tholique  
qu'on pe  
toujours  
Le Ch  
même fo  
blant de  
voir em  
peroit d  
néanmoi  
pour les  
alloit en  
ajouta q  
leurs Vil  
choqua l

paru , à consentir au Traité , & pour lui amener les Chefs de toutes , afin que l'Assemblée indiquée au mois d'Août de l'année suivante , fût générale. Il leur recommanda surtout de ne rien négliger pour faire cesser la guerre , qui étoit toujours très-vive entre nos Alliés & les Sioux , ce qui n'étoit pas facile , parce qu'au printems précédent les Sioux avoient enlevé tout un Village de Miamis.

Il écrivit ensuite à M. de Pontchartrain , pour lui rendre compte de ce qu'il venoit de faire , & lui manda qu'il croyoit qu'on devoit profiter de la disposition présente des Cantons ; pour régler avantageusement les Linites entre les Anglois & nous ; que si par ce Règlement on ne pouvoit pas obtenir la propriété du Pays Iroquois , il falloit au moins le déclarer Neutre , & stipuler qu'il ne seroit permis , ni aux François , ni aux Anglois d'y faire des Etablissmens. Que quant au spirituel , il jugeoit qu'on devoit laisser à ces Peuples une liberté entiere de choisir , ou des Missionnaires Catholiques , ou des Ministres Protestans , & qu'on pouvoit s'assurer qu'ils préféreroient toujours les Premiers aux Seconds.

Le Chevalier de Bellomont en étoit lui-même fort persuadé , quoiqu'il eût fait semblant de penser le contraire ; mais il crut pouvoir emporter par la force ce qu'il deseroit d'obtenir autrement. Il commença néanmoins par faire des présens aux Cantons pour les gagner , il leur fit dire ensuite qu'il alloit envoyer chez eux des Ministres , & il ajouta que , si les Jesuites paroissent dans leurs Villages , il les feroit pendre. Ce procédé choqua les Iroquois ; mais ce qui acheva de

Le Chevalier de Bellomont veut obliger les Iroquois à recevoir des Ministres pour Missionnaires.

1700.

gâter tout, c'est que Bellomont leur signifia qu'il prétendoit construire des Forts dans les Cantons d'Agnier, d'Onneyouth, & d'Onnontagué, surtout à l'embouchure de la Riviere de Chouguen : il éclaterent alors de telle sorte, qu'il n'osa passer outre.

L'Etablissement de Mont-Louis échoué encore une fois.

La conjoncture de la paix avoit paru très-favorable au Sieur Riverin pour achever son Etablissement des Pêches sédentaires à Mont-Louis ; mais comme il n'étoit pas assez riche pour soutenir seul les frais d'une telle Entreprise, & qu'apparemment sa Compagnie l'avoit abandonné, il s'associa, pour son malheur, deux Particuliers de Paris. Il passa ensuite à Quebec, où ayant assemblé quelques Familles, il les mena lui-même à Mont-Louis au mois de Juin de cette année, & fit commencer la Pêche, en attendant le Navire, que ses Associés étoient convenus de lui envoyer, & qui devoit lui apporter des Pêcheurs & des farines.

Le Navire arriva en effet le huitième de Juillet ; mais trop tard de six semaines, pour profiter de la saison propre à la Pêche. Ce ne fut pourtant pas encore là le plus grand mal. Ses Associés n'avoient en vûe que la traite des Pelleteries, sur laquelle on leur avoit donné de faux Mémoires, qui leur firent prendre le change. Alors ceux, qu'ils avoient chargés de leurs intérêts, voyant que ce commerce ne pouvoit pas leur procurer le grand profit, dont on les avoit flattés, déclarèrent aux Habitans de Mont-Louis qu'ils ne devoient plus attendre d'eux aucun secours. Ils firent plus, car ils enleverent de l'Habitation tout ce qui pouvoit leur convenir, sous prétexte,

DE L.  
qu'ils avoient  
les, & ru  
du Sieur

L'Acad  
blication  
plus la p  
état que l  
jours la l  
Angleter  
merce, 8  
assez tra  
parce qu  
de faire  
inutile p  
François  
de S. Jean  
recevoir  
expérien  
de paix  
nies à co

Enfin s  
au Conse  
tifier da  
voya M.  
pris une  
d'aband  
les fréqu  
Jean ne  
blissime  
de très-  
des vent  
que ce l  
scauroie  
Il fut de  
ment au

qu'ils avoient avancé le prix de toutes ces choses, & ruinerent ainsi toutes les esperances du Sieur Riverin.

1700.

L'Acadie, dont les Anglois, depuis la publication de la Paix, ne nous disputoient

Etat de l'Acadie.

plus la possession, n'étoit guères en meilleur état que Mont-Louis. On y abandonnoit toujours la Pêche aux Habitans de la Nouvelle Angleterre, qui en faisoient un grand commerce, & le Chevalier de Villebon se tenoit assez tranquille dans son Fort de Naxoat, parce qu'on ne lui fournissoit pas les moyens de faire mieux. Ce Fort étoit même assez inutile pour la defense du peu d'Habitations Françaises, qui étoient le long de la Riviere de S. Jean, & celles de l'Acadie n'en pouvoient recevoir aucun secours: cependant plus d'une expérience nous avoit appris que les Traités de paix ne mettoient pas toujours nos Colonies à couvert des insultes de nos Voisins.

Enfin sur les representations, qui furent faites au Conseil du Roy de la nécessité de se fortifier dans cette Province, Sa Majesté y envoya M. de FONTENU, lequel, après avoir pris une connoissance exacte du Pays, fut d'avis d'abandonner Naxoat. Ses raisons furent que les fréquens débordemens de la Riviere de S. Jean ne permettoient point d'y faire des Etablissmens fixes, que son embouchure est de très-difficile accès, à cause de la variété des vents & de la violence des Courans, & que ce Port est si petit, que trois Navires n'y scauroient être mouillés sans s'incommoder. Il fut donc résolu de transférer cet Etablissement au Port Royal; mais en le changeant

L'Etablissement de Naxoat transféré au Port Royal.

1700.

376 HISTOIRE GÉNÉRALE.  
de place, on ne lui procura que le seul avantage de la situation, qui auroit même été beaucoup plus grand à la Héve, ou à Camceaux. On n'eut presque aucune attention à le mettre en état de se soutenir contre les Anglois, s'ils s'avoient de l'attaquer.



HI

DESC

NOU

NOU

LIVR

**D**

nouvelles  
long du M  
tative pou  
de ce Fle  
projet. E  
xour de s  
reveilla s  
& inspira  
sein de c



A L E.  
e seul avan-  
même été  
ou à Cam-  
attention à  
contre les  
quer.



# HISTOIRE

ET

DESCRIPTION GENERALE

DE LA

NOUVELLE FRANCE.



LIVRE DIX-HUITIÈME.



E toutes les parties de la Nouvelle France nulle n'occupoit plus alors le Ministre que la Louisiane ; j'ai déjà dit que M. de la Sale avoit donné ce nom aux nouvelles découvertes , qu'il avoit faites le long du Micissipi. Depuis sa malheureuse tentative pour reconnoître par Mer l'embouchure de ce Fleuve , on avoit paru renoncer à ce projet. Enfin en 1697. M. d'Iberville de retour de son Expédition de la Baye d'Hudson , reveilla sur ce point l'attention du Ministère , & inspira au Comte de Pontchartrain le dessein de construire un Fort à l'entrée de ce

1698-700

1698-700.

Nouvelle-  
Entreprise pour  
découvrir  
l'embouchure  
du Micissipi.

MM. de Châ-  
teumorand  
& d'Iberville  
ne font point  
recus à Pensacole.

grand Fleuve, que cet Officier se promettoit de découvrir.

Cette résolution prise le Ministre fit arreter à Rochefort le François & la Renommée, & en donna le Commandement au Marquis de CHATEAUMORAND & à M. d'Iberville, tous deux Capitaines de Vaisseaux, & ils mirent à la voile le dixseptième d'Octobre de l'année suivante. Ils mouillèrent au Cap François de S. Domingue l'onzième de Décembre; ils passerent de-là à Leogane, pour s'y aboucher avec M. DUCASSE, Gouverneur de S. Domingue, qui connoissoit déjà beaucoup d'Iberville de reputation, & qui, après l'avoir entretenu de ses projets, manda à M. de Pontchartrain que ses vûës & son génie lui paroissoient répondre à sa valeur & à son habileté dans la guerre.

Le dernier jour de l'année les deux Capitaines remirent à la voile, & le vintseptième de Janvier 1699. ils aperçurent la Terre de la Floride. Ils s'en aprocherent le plus près qu'il fut possible, sans se risquer sur une Côte, qu'ils ne connoissoient point, & envoyèrent le Sieur LESCALETTE pour faire de l'eau & du bois, & en même tems pour prendre langue. Cet Officier leur apporta son retour qu'ils étoient vis-à-vis d'une Baye appelée Pensacole, où trois-cent Espagnols, sous le Commandement de Vera-Cruz, étoient venus depuis peu s'établir; & l'on a sçu depuis que le motif de cet Etablissement étoit de prévenir les François.

Lescalette étoit entré dans le Port, & avoit demandé au Gouverneur la permission de faire de l'eau & du bois: le Gouverneur s'étant informé de la part de qui il lui faisoit cette

DE LA  
demande,  
pense à les  
se son M.  
MM. de  
Officier les  
qui portoit  
Chrétien p  
l'eau & du  
partout, o  
de très-ex  
Bâtiment  
il pouvoit  
tems le co  
lui envoye

M. de C  
neur par l  
grosse, q  
endroit,  
être en su  
d'accepter  
voya le Si  
tenant de  
son bord  
sonder l'e  
rendit aus  
lier de Su  
vint-deux  
profond;  
ses réflexi  
fit des af  
ravisé, il  
Le tren  
pris les d

(4) C'e  
si fameux  
de S. Don

RALE  
e promettoit

nistre fit ar-  
*Renommée*,  
au Marquis  
d'Iberville,  
eaux, &c. Ils  
de d'Octobre  
rent au Cap  
ième de Dé-  
ogane, pour  
E, Gouver-  
noissoit déjà  
ion, & qui,  
objets, manda  
vûs & son  
sa valeur &

s deux Capi-  
vintseptième  
la Terre de  
le plus près  
ur une Côte,  
& envoyèrent  
e de l'eau &  
prendre lan-  
retour qu'ils  
*de Pensacola*  
la Vera-Cruz  
lir; & l'on a  
et Etablisse-  
nois.

Port, & avoit  
mission de faire  
rneur s'étant  
i faisoit cette

demande, lui avoit dit qu'il feroit faire ré-  
ponse à ses Commandans, & envoya en ef-  
fet son Major avec lui pour complimenter  
MM. de Châteaumorand & d'Iberville: cet  
Officier leur remit une Lettre du Gouverneur,  
qui portoit que les deux Navires du Roy Très-  
Chrétien pouvoient en toute liberté faire de  
l'eau & du bois, & se mettre même à l'abri  
partout, où ils voudroient; mais qu'il avoit  
de très-expresses défenses de recevoir aucun  
Bâtiment étranger dans le Port; que comme  
il pouvoit arriver néanmoins qu'un mauvais  
tems le contraignît d'entrer dans la Baye, il  
lui envoyoit son Pilote pour l'y conduire.

M. de Châteaumorand écrivit au Gouver-  
neur par le même Major que la Mer étoit si  
grosse, qu'il désespéroit de trouver aucun  
endroit, où les Vaisseaux du Roy pussent  
être en sûreté; qu'ainsi il se voyoit obligé  
d'accepter ses offres. Dès le lendemain il en-  
voya le Sieur Laurent DE GRAFF (\*), Lieu-  
tenant de Fregate, qu'il avoit embarqué sur  
son bord en passant au Cap François, pour  
sonder l'entrée du Port. M. d'Iberville s'y  
rendit aussi dans sa Chaloupe avec le Cheva-  
lier de SURGERES, & y trouva vingt-un, ou  
vint-deux pieds d'eau à l'endroit le moins  
profond; mais le Gouverneur, qui avoit fait  
ses réflexions, & qui appréhenda qu'on ne lui  
fit des affaires à la Cour d'Espagne, s'étant  
ravisé, il fallut chercher un autre Havre.

Le trentunième M. d'Iberville, qui avoit  
pris les devants, pour reconnoître la Côte,

(\*) C'est ce Flibustier formidable aux Espagnols  
si fameux dans l'Histoire de l'Amérique sous le nom  
de S. Domingue, & si de LORENCILLO.

1699-700.

380 HISTOIRE GENERALE

mouilla l'ancre au Sud-Sud-est de la pointe Orientale de *la Maubile*, grande Riviere, parallele au Micissipi, & fameuse par la victoire sanglante, que D. Ferdinand de Soto y remporta sur les Sauvages (a). Le second de Juillet il mit pied à terre dans une Isle, qui en est proche, & qui a quatre lieuës de circuit. Elle avoit alors un Port assez commode, dont l'entrée, où l'on trouvoit en tout tems cinq brasses d'eau, se ferma, il y a quelques années par des sables, que la Mer y jetta pendant une tempête. M. d'Iberville la nomma *Isle Massacre*, parce que vers la pointe du Sud-Ouest il aperçut des têtes & des ossemens d'environ soixante Personnes, qu'il jugea qu'on y avoit massacrées, avec plusieurs ustenciles de ménage, qui étoient encore dans leur entier.

Il entre dans le Micissipi.

De l'Isle Massacre, qui dans la suite fut appelée *l'Isle Dauphine*, il passa à la Terre ferme, & ayant découvert la Riviere des *Pascagoulas*, où il rencontra beaucoup de Sauvages, il en partit avec le Sieur de SAUVOLE, Enseigne de Vaisseaux, de Bienville, son Frere, Garde - Marine, un Pere Recoller, quarante-huit Hommes sur deux Biscayennes, & des vivres pour vingt jours, dans le dessein de chercher le Micissipi, dont les Sauvages lui avoient parlé sous le nom de *Malbouchia*, & les Espagnols, sous celui de *la Palissade* (b). Il y entra enfin le second de Mars, qui étoit le lundy de la Quinquagesime, & trouva que

(a) Garcilasso de la Vega dans son Histoire de la Conquête de la Floride appelle cette Riviere

*Mauvilla*.

(b) Garcilasso de la Vega la nomme *Cucagua*.

DE LA  
le nom, q  
lui conven  
chure étoi  
courant y

Après a  
chure, si l  
de sa déco  
qui le suiv  
venu que  
partit avec  
prit le vint  
gue. Dès q  
tra dans le  
Fleuve, &  
coup de ch  
il y avoit  
au Cheval  
du P. Her  
défaut sur  
son. C'est  
une Lettre  
mains, &  
rine.

A son  
dont j'ai r  
de ces Sa  
dont on s  
la descrip  
sieurs figu  
distinguo  
à l'entrée  
de huit p  
tenu de d  
poutre de  
on voyoit  
comme d

le nom, que lui donnoient les Espagnols, 1699-700  
 lui convenoit assez; parce que son embouchure étoit toute hérissée d'Arbres, que le courant y entraînoit sans cesse.

Après avoir bien reconnu cette embouchure, si lontems cherchée, il alla faire part de sa découverte à M. de Chateaumorand, qui le suivoit à petites voiles, & qui n'étant venu que pour l'accompagner jusques-là, partit avec *le François*, qu'il montoit, & reprit le vintième d'Avril la route de S. Dominique. Dès qu'il eut appareillé, d'Iberville entra dans le Micissipi à dessein de remonter ce Fleuve, & il n'y avoit pas encore fait beaucoup de chemin, qu'il comprit combien peu il y avoit à compter sur la Relation attribuée au Chevalier de Tenti, & sur toutes celles du P. Hennepin, qu'il avoit déjà trouvées en défaut sur le Canada, & sur la Baye d'Hudson. C'est ce qu'il manda au Ministre dans une Lettre, dont j'ai eu l'original entre les mains, & qui se garde au dépôt de la Marine.

A son arrivée au Village des *Bayagoulas*, Temple des Bayagoulas.  
 dont j'ai marqué ailleurs la situation, le Chef de ces Sauvages le conduisit à un Temple, dont on sera peut-être bien aise de voir ici la description. Le toit en étoit orné de plusieurs figures d'Animaux, parmi lesquelles on distinguoit un Cocq peint en rouge. Il y avoit à l'entrée, en guise de Portique, un appentî de huit pieds de large sur onze de long, soutenu de deux gros piliers par le moyen d'une poutre de traverse. Aux deux côtés de la porte on voyoit encore d'autres figures d'Animaux, comme d'Ours, de Loups, & de divers Oi-

RALE  
 de la pointe  
 de Riviere,  
 se par la vic-  
 and de Soto y  
 Le second de  
 une Isle, qui  
 ieues de cir-  
 ez commode,  
 en tout tems  
 y a quelques  
 Mer y jetta  
 ville la nom-  
 s la pointe du  
 des ossemens  
 qu'il jugea  
 plusieurs ul-  
 at encore dans

as la suite fut  
 issa à la Terre  
 viere des *Paf-*  
 coup de Sau-  
 de SAUVOLE,  
 ienville, son  
 ere Recoller,  
 x Biscayennes,  
 dans le dessein  
 les Sauvages  
 e *Malbouchia*,  
 a *Palissade* (b).  
 ars, qui étoit  
 , & trouva que

la.  
 Garcilasso de la  
 nomme *Cucagua*.

699-700.

seaux, & à la tête de toutes étoit celle d'un *Chouchouacha*, c'est un Animal, qui a la tête & la grosseur d'un Cochon de lait; son poil est de la nature de celui du Blereau, gris & blanc: il a la queue d'un Rat, les pattes d'un Singe, & la femelle a sous le ventre une bourse, où elle engendre ses Petits, & où elle les nourrit.

Le Chef Sauvage, qui conduisoit M. d'Iberville, fit ouvrir la porte, qui n'avoit que trois pieds de haut & deux de large; & il y entra le premier. Ce Temple étoit une Cabanne, faite comme toutes les autres du Village, en forme de Dome un peu écrasé, & de trente pieds de diametre. Il y avoit au milieu deux bûches de bois sec & vermoulu, posées bout à bout, qui brûloient, & faisoient beaucoup de fumée. On voyoit dans le fond une espèce d'échafaut, sur lequel étoient plusieurs paquets de peaux de Chevreuil, d'Ours & de Bœufs, qui avoient été offertes au *Chouchouacha*; car cet Animal est le Dieu des Bayagoulas, & il étoit dépeint en plusieurs endroits du Temple en rouge & en noir.

Il y avoit encore un autre Temple dans ce Village; mais M. d'Iberville apparemment n'y entra point, puisqu'il n'en dit rien dans sa Lettre. Le Village étoit composé de sept cent Cabannes, dont chacune ne contenoit qu'une Famille, & ne tiroit de jour que par la porte, & par une ouverture de deux pieds de diametre, pratiquée au milieu du Dome.

De-là M. d'Iberville monta jusqu'aux *Ouvilles*, où il fut reçu avec beaucoup de cordiale Lettre du lieu. Il doutoit pourtant encore un peu que

DE LA  
le Fleuve  
Micissipi,  
chez les  
lui donnoit  
de Tonti y  
raines cho  
tion attrib

qui fut ren  
sauvage, l  
étoit du C  
inscription  
de la Louy

Du Vill  
d'Avril r  
poteaux,  
Roy, ren  
ai fait pla  
sept lieux  
tre dans u  
Nations r  
des Gens,  
depuis qu  
finis en v  
chagrin,  
le malheu  
que deux  
rique tren  
vint-cinq  
D'Iberv  
dans la Ba  
sipi & la M  
des Pascag  
Command

(\*) Ceux  
valier de  
*Quinipissas*,

le Fleuve, sur lequel il naviguoit, fût le Miciffipi, parce que bien qu'il eût aperçu chez les Bayagoulas quelques indices, qui lui donnoient lieu de juger que le Chevalier de Tonti y avoit passé, il ne trouvoit pas certaines choses, dont il est parlé dans la Relation attribuée à cet Officier. Mais une Lettre, qui fut remise à M. de Bienville par un Chef Sauvage, le tira de cette inquiétude. La Lettre étoit du Chevalier de Tonti, & portoit cette inscription; *A M. de la Sale, Gouverneur de la Louysiane.* Elle commençoit ainsi.

1699-700.

Chevalier de  
Tonti à M. de  
la Sale.

Du Village de Quinipiffas (a) ce vintième<sup>cc</sup> d'Avril 1685. Monsieur, ayant trouvé les<sup>cc</sup> poteaux, où vous aviez arboré les armes du<sup>cc</sup> Roy, renversés par les Bois de Maréc, j'en<sup>cc</sup> ai fait planter un autre en deçà, environ à<sup>cc</sup> sept lieuës de la Mer, où j'ai laissé une Let-<sup>cc</sup> tre dans un Arbre à côté. . . . . Toutes les<sup>cc</sup> Nations m'ont chanté le Calumet; ce sont<sup>cc</sup> des Gens, qui nous craignent extrêmement, ce<sup>cc</sup> depuis que vous avez défait ce Village. Je<sup>cc</sup> finis en vous disant que ce m'est un grand<sup>cc</sup> chagrin, que nous nous en retournions avec<sup>cc</sup> le malheur de ne vous avoir pas trouvé, après<sup>cc</sup> que deux Canots ont côtoyé du côté du Me-<sup>cc</sup> xique trente lieuës, & du côté de la Floride<sup>cc</sup> vint-cinq, &c.

D'Iberville rassuré par cette Lettre, retourna Anglois sur le Miciffipi. dans la Baye du Biloxi, située entre le Miciffipi & la Maubile, y bâtit un Fort à trois lieuës des Pascagoulas, y laissa M. de Sauvole pour Commandant, lui donna Bienville pour Lieu-

(a) Ceux, que le Che- | goulas & les Mongoulas,  
valier de Tonti appelle | chas.  
*Quinipiffas*, sont les Baya-

1699-700.

tenant, & repassa en France. Il n'y resta pas longtems, & fut de retour au Biloxi le huitième de Janvier 1700. Il y apprit en arrivant que vers la fin de Septembre de l'année précédente une Corvette Angloise de douze canons étoit entrée dans le Micissipi; que M. de Bienville, qui étoit allé sonder les embouchures de ce Fleuve, avoit rencontré ce Bâtiment à vingt-cinq lieues de la Mer (a), & avoit déclaré à celui, qui le commandoit, que s'il ne se retiroit, il étoit en état de l'y contraindre; que cette menace avoit eu son effet; mais que les Anglois, en se retirant, lui avoient dit qu'ils reviendroient bientôt avec de plus grandes Forces; qu'il y avoit plus de cinquante ans, qu'ils avoient découvert ce Pays, & qu'ils y avoient plus de droit que les François.

Nouvelle  
prise de pos-  
session de ce  
Fleuve.

M. d'Iberville apprit en même tems que d'autres Anglois, venus de la Caroline, étoient chez les *Chicashas*, où ils faisoient commerce de Pelleteries & d'Esclaves, & l'on a même sçu depuis qu'ils avoient sollicité ces Sauvages à tuer un Ecclésiastique, qui fut effectivement massacré chez les *Tonicas*. Ces avis déterminèrent d'Iberville à renouveler la prise de possession faite plus de vingt ans auparavant par M. de la Sale, & de construire sur le bord du Fleuve un petit Fort, où il mit quatre pièces de canon, & dont il confia la garde à Bienville, son Frere.

Ce Fort étoit placé presqu'à l'embouchure du Fleuve du côté de l'Est; mais il n'a pas

(a) Le Fleuve fait en cet endroit un grand circuit, que depuis ce tems-

là on a nommé le Détour aux Anglois.

subsist

DE LA  
subsisté lo  
le Cheval  
vint Can  
M. d'Iber  
qui couro  
n'étoit po  
Parisien,  
vais Mén  
pour lui d

Il n'éto  
en fit aut  
qu'on sçav  
teur. Cepen  
ce ne fût  
Anglois e  
appris, m  
Pontchartr  
qu'on prés  
des Vaisse  
sur le Re  
collet, qu  
Guillaume

Dans u  
après la p  
même M.  
Roy de la  
où l'on é  
sister les R  
l'automne  
trois Nav  
Micissipi,  
York étoit  
prétendan  
leur appar  
bre 1698.  
Londres p

Tom. I



RALE  
il n'y resta pas  
Biloxi le hui-  
orit: en arrivant  
de l'année pré-  
de douze ca-  
ipi; que M. de  
er les embou-  
contré ce Bâti-  
Mer (a), &  
commandoit,  
t en état de l'y  
e avoit eu son  
en se retirant,  
roient bientôt  
s'il y avoit plus  
nt découvert ce  
le droit que les

même tems que  
aroline, étoient  
oient commerce  
& l'on a même  
té ces Sauvages  
t effectivement  
s avis détermi-  
ller la prise de  
ans auparavant  
ruire sur le bord  
à il mit quatre  
onfia la garde à  
à l'embouchure  
mais il n'a pas  
nommé le Détour  
nglois.

subsisté

subsisté longtemps. Pendant qu'on y travailloit, le Chevalier de Tonti arriva avec environ vingt Canadiens établis chez les Illinois, & M. d'Iberville lui ayant parlé de la Relation, qui couroit sous son nom, il protesta qu'elle n'étoit point de lui, mais d'un Aventurier Parisien, qui l'avoit composée sur de mauvais Mémoires, & la lui avoit attribuée, pour lui donner cours, & gagner de l'argent.

Il n'étoit pas possible que le P. Hennepin en fit autant de sa troisième Relation, puisqu'on sçavoit qu'il en étoit lui-même l'Editeur. Cependant on ne peut guères douter que ce ne fût sur ces mêmes Mémoires, que les Anglois entrèrent dans le-Micissipi. J'ai appris, mandoit M. de Callieres à M. de Pontchartrain le deuxieme de May 1699. qu'on prépare en Angleterre & en Hollande des Vaisseaux pour aller habiter la Louysiane sur la Relation du P. Louis Hennepin, Recollet, qui en a fait un Livre dédié au Roy Guillaume.

Ce qui avoit attiré les Anglois dans ce Pays.

Dans une seconde Lettre écrite un mois après la premiere, le Général marquoit au même Ministre qu'on l'avoit assuré que le Roy de la Grande Bretagne, dans l'embarras, où l'on étoit en Angleterre pour faire subsister les Réfugiés François, en avoit envoyé l'automne précédente un grand nombre sur trois Navires, pour prendre possession du Micissipi, & que vingt Anglois de la Nouvelle York étoient partis pour aller aux Illinois, prétendant que tout le Pays du côté du Sud leur appartenoit. En effet dès le mois d'Octobre 1698. trois Navires avoient fait voile de Londres pour la Louysiane; mais ils relâche-

Prétentions des Anglois, leurs desseins, & leurs tentatives.

rent à la Caroline, d'où quelque tems après il en repartit deux, un de vingt-quatre Canons, & l'autre de douze.

Ils allerent au fond du Golphe Mexique chercher le Micissipi, parce que leurs Cartes y plaçoient ce grand Fleuve. Ne l'ayant point trouvé, ils reprirent leur route à l'Est, en suivant toujours la Côte à la vûë, jusqu'à ce qu'ils découvrirent enfin ce qu'ils cherchoient. Le plus petit des deux Bâtimens entra dans le Fleuve, & c'est celui, que M. de Bienville en fit sortir. L'autre retourna à l'Ouest, & pénétra jusqu'à la Province de Panuco dans la Nouvelle Espagne. Ainsi la Colonie Françoisë de la Louysiane encore au berceau se trouvoit menacée par deux puissans Voisins également jaloux de ce nouvel Etablissement, à sçavoir les Espagnols, qui ne pouvoient souffrir qu'on les vint troubler dans la possession du Golphe Mexique, qu'ils regardoient depuis lontems comme leur Domaine; & les Anglois, que leur proximité, leur génie entreprenant, & leurs vastes prétentions rendoient encore plus formidables.

Outre le dessein, que le Roy d'Angleterre avoit formé, de jeter sur le Micissipi un grand nombre de Réfugiés François, qui se trouvoient à la Caroline, & dont cette Colonie n'auroit pas été fâchée de se défaire, après en avoir tiré de grands services, ce Prince vouloit encore par-là établir son droit sur ce grand Fleuve, qui lui donnoit une croisiere commode sur le Golphe Mexique, mais cela même devoit engager les Espagnols à ne pas tant s'opposer à notre Etablissement, qui leur devoit causer moins d'ombrage, que le voi-

DE LA  
finage &  
contre les  
de barrier

D'autre

les mauva  
peut-être  
roient vol

Prince légi

& l'un d'e

vire Anglo

dissimula

que tous ta

fort que Sa

bien leur

rection dan

jours en e

lui demand

conscience

ils viendroi

qu'ils répor

ce grand P

Cette pr

Louis XIV

souffrir ni

Colonies, c

gion que la

Prince, les

leurs offrés

Royaume, e

mes raisons

Roy, son O

le tems mêm

avoit fortem

scil.

Les Espag

tement que

ERALE  
tems après il  
tre Canons,

phe Mexique  
e leurs Cartes  
l'ayant point  
ce à l'Est, en  
ie, jusqu'à ce  
s cherchoient.  
entra dans le  
de Bienville  
à l'Ouest, &  
Panuco dans  
Colonie Fran-  
au berceau se  
issans Voisins  
établissement,  
ne pouvoient  
dans la posses-  
s regardoient  
maine; & les  
leur génie en-  
tentions ren-  
s.

d'Angleterre  
Micissipi un  
nçois, qui se  
nt cette Colo-  
défaire, après  
e Prince vou-  
it sur ce grand  
croisiere com-  
ais cela même  
ne pas tant  
qui leur de-  
que le voi

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 387  
sinage & la grande puissance des Anglois,  
contre lesquels nous leur servons aujourd'hui  
de barriere.

1700.

D'autre part les Refugiés François, en qui les mauvais traitemens des Anglois avoient peut-être reveillé l'amour de la Patrie, auroient volontiers saisi l'occasion d'assurer à leur Prince légitime la possession de ce beau Pays, & l'un d'eux, qui étoit embarqué sur le Navire Anglois, dont nous avons parlé, ne le dissimula point à M. de Bienville. Il lui dit que tous tant qu'ils étoient, ils souhaitoient fort que Sa Majesté Très-Chrétienne voulût bien leur permettre de s'établir sous sa protection dans la Louysiane, où elle auroit toujours en eux de très-fidèles Sujets; qu'ils ne lui demandoient pour cela que la liberté de conscience; que si elle leur étoit accordée, ils viendroient bientôt en grand nombre, & qu'ils répondoient de rendre en peu d'années ce grand Pays très-florissant.

Les Refugiés  
François of-  
frent de peu-  
pler le pays

Cette proposition ne fut pas du goût de Louis XIV. qui avoit pris son parti de ne souffrir ni dans son Royaume, ni dans les Colonies, qui en dépendoient, d'autre Religion que la sienne. Après la mort de ce grand Prince, les mêmes Refugiés renouvelèrent leurs offrés au Duc d'Orleans, Regent du Royaume, & ce Prince les rejetta par les mêmes raisons, qui les avoient fait rejeter au Roy, son Oncle, ainsi que je l'ai appris dans le tems même du feu Maréchal d'Etrées, qui avoit fortement appuyé cet avis dans le Conseil.

Leur offre  
est rejetée.

Les Espagnols n'agissoient pas aussi ouvertement que les Anglois contre un Etablissement.

Conduite des  
Espagnols au

1700.

Objet de la  
Louisiane.  
Fautes des  
Français.

ment, dont ils avoient conçu de grands ombrages; mais il paroît qu'ils s'y prirent plus finement pour en arrêter le progrès, & pour empêcher qu'il n'eût des Etablissmens solides. Ils ont en effet réussi jusqu'à ces derniers tems à nous retenir par l'appas d'un modique & sterile commerce entre le Fleuve, qu'on négligeoit de peupler, & Pensacole, sur une Côte sabloneuse (a); dans une Isle (b), qui ne valoit pas mieux, & sur une Riviere (c), dont il n'étoit pas inutile de s'assurer; mais dont il ne convenoit point de faire un grand objet; car il faut avouer qu'en cette occasion M. d'Iberville prit le change, ou que, s'il avoit d'autres vûes, il n'eut pas le tems d'exécuter son projet, ayant été dans la suite occupé à d'autres Expéditions.

Ce qui est certain, c'est que cet Officier, après avoir achevé son Fort sur le Micissipi, & remonté ce Fleuve jusqu'aux Natchez, où il projetta de fonder une Ville sous le nom de *Rosalie*, ainsi que je l'ai marqué ailleurs, retourna dans la Baye du Biloxi, où il établit le Quartier général de sa nouvelle Colonie. Les Espagnols ne s'y opposerent point, & les Commandans des deux Nations alloient apparemment en cela au même but; avec cette difference, que l'un servoit utilement son Roy, en amusant les Français par le commerce; & que l'autre, en attendant qu'on le mît en état de faire mieux pour les intérêts de son Prince, crut pouvoir au moins ne pas négliger ses intérêts.

Quoiqu'il en soit, le Gouverneur de Pen-

(a) La Côte du Biloxi. (b) L'Isle Dauphine. (c) La Maubile.

DE LA  
facole déci  
que cet O  
sion d'entr  
d'empêché  
de s'établ  
non pas d  
les Vaille  
de lui qu'i  
sûrer qu'il  
Chrétien  
à M. de P  
nistré que  
le mieux i  
étoit que j  
si on n'y la  
les March

On avoi  
ce commer  
voit tirer d  
Perles. L'u  
marqués d  
ville. » Un  
qu'on a do  
à faire déco  
a été de tir  
& pour cela  
les enferme  
des Petits e  
ont été pré  
d'une belle  
faut pas la  
parce qu'il  
Majesté dé  
le plus qu'i  
où la péché  
faire en sa p

RALE  
 grands om-  
 prirent plus  
 es, & pour  
 aens solides.  
 erniers rem-  
 dique & ste-  
 qu'on négli-  
 sur une Côte  
 (b), qui ne  
 iviere (c),  
 s'assurer; mais  
 aire un grand  
 ette occasion  
 ou que, s'il  
 de tems d'ex-  
 s la suite oc-

facole déclara au Chevalier de Surgeres, lors-  
 que cet Officier alla lui demander la permis-  
 sion d'entrer dans son Port, qu'il avoit ordre  
 d'empêcher les Anglois, & toutes Compagnies  
 de s'établir aux environs du Micissipi; mais  
 non pas de refuser de recevoir dans son Port  
 les Vaisseaux du Roy de France, & il exigea  
 de lui qu'il montrât ses Provisions, pour s'as-  
 surer qu'il étoit au Service de Sa Majesté Très-  
 Chrétienne, sur quoi M. d'Iberville écrivant  
 à M. de Pontchartrain, fit observer à ce Mi-  
 nistre que le sentiment de ceux, qui étoient  
 le mieux instruits des affaires de l'Amérique,  
 étoit que jamais on n'établirait la Louysiane,  
 si on n'y laissoit la liberté du commerce à tous  
 les Marchands du Royaume.

cet Officier,  
 le Micissipi,  
 Natchez, où  
 tous le nom de  
 é ailleurs, re-  
 où il établit  
 elle Colonie.  
 point, & les  
 alloient appa-  
 re; avec cette  
 utilement son  
 s par le com-  
 ndant qu'on le  
 ur les intérêts  
 moins ne pas

On avoit alors deux objets principaux dans  
 ce commerce, à sçavoir la laine, qu'on pou-  
 voit tirer des Bœufs du Pays, & la Pêche des  
 Perles. L'un & l'autre étoient expressément  
 marqués dans les instructions de M. d'Iber-  
 ville. » Un des grands objets, disoient-elles, ce  
 qu'on a données au Roy, lorsqu'on l'engagea ce  
 à faire découvrir l'embouchure du Micissipi, ce  
 a été de tirer de la laine des Bœufs de ce Pays; ce  
 & pour cela il faut domestiquer ces Animaux, ce  
 les enfermer dans des parcs, & en amener ce  
 des Petits en France. Quoique les perles, qui ce  
 ont été présentées à Sa Majesté, ne soient ni ce  
 d'une belle eau, ni d'une belle figure, il ne ce  
 faut pas laisser d'en rechercher avec soin, ce  
 parce qu'il s'en pourra trouver d'autres, & Sa ce  
 Majesté désire que M. d'Iberville en apporte ce  
 le plus qu'il pourra; qu'il s'assure des endroits, ce  
 où la pêche s'en-peut faire, & qu'il la fasse ce  
 faire en sa présence. ce

Objet du com-  
 merce de la  
 Louysiane.

erneur de Pen-  
 Dauphine. (c) La

1700.

On reconnut bientôt que ce second article ne valoit pas la peine qu'on s'y arrêtât ; mais on ne comprend pas bien encore pourquoi on a jusqu'ici négligé le premier, non-seulement pour la laine, mais encore pour les cuirs, & ce qui a empêché qu'on n'ait multiplié ces Bœufs en France. Ce ne fut pas au moins la faute de M. d'Iberville, qui, avant que de retourner en France, avoit donné sur cela de bons ordres ; mais ils ne furent point exécutés.

Attention du Roy pour l'instruction des Sauvages de la Louysiane.

Le Roy avoit aussi pris de très-bonnes mesures pour faire porter la lumiere de l'Evangile aux differens Peuples, qui habitoient les bords du Micissipi, & qui étoient alors en beaucoup plus grand nombre, qu'ils ne le sont présentement. M. d'Iberville y mena les PP. DONGE & DU RU, Jesuites, & le P. de Limoges y vint du Canada ; mais l'Evêque de Quebec, dont le Diocèse, déjà le plus vaste de la Chrétienté, venoit d'être augmenté d'un Pays plus grand que la France, exigea d'eux des conditions, qui ne leur convenoient pas : d'ailleurs M. de Montigny & deux autres Ecclesiastiques du Seminaire des Missions Etrangères avoient passé de Quebec à la Louysiane, munis de tous les pouvoirs du Prélat : les Jesuites crurent entrevoir que ces Messieurs n'étoient pas disposés à agir de concert avec eux, & reçurent ordre de leurs Supérieurs de se retirer.

Caractere des Illinois.

D'autres Missionnaires de leur Compagnie cultivoient depuis quelques années une assez florissante Eglise parmi les Illinois, qui n'étoient pas encore, comme ils sont aujourd'hui, du Gouvernement de la Louysiane, & ils ont toujours continué depuis d'instruire cette Na-

DE LA  
tion, en  
déjà prod  
caractere  
avant ce  
de Sauva  
qui eusse  
de vices.  
& de doc  
tres, leg  
honneur  
gourman  
pudicité  
Canada ;  
n'en éto  
moins p  
De pa  
bien de l  
d'un gran  
pas eu c  
si on en  
qui n'ay  
avec leu  
vrai qu'  
qu'ils av  
plusieurs  
juré leur  
& les O  
ler, les  
miers n'  
cont'eux  
rompu.  
Mais  
térés la  
nisme,  
quoi il f  
de Tont

R A L E  
Second article  
arrêta; mais  
pourquoi on  
non-seulement  
les cuirs, &  
multiplié ces  
au moins la  
avant que de  
né sur cela de  
nt point exé-

bonnes mesu-  
de l'Evangile  
oient les bords  
s en beaucoup  
e sont présen-  
P. DONGE  
de Limoges y  
e de Quebec,  
ste de la Chré-  
d'un Pays plus  
eux des condi-  
pas: d'ailleurs  
Ecclesiastiques  
ngeres avoient  
ne, munis de  
s Jesuites cru-  
rs n'étoient pas  
eux, & reçu-  
de se retirer.

ur Compagnie  
nées une asse-  
inois, qui n'é-  
nt aujourd'hui,  
ane, & ils ont  
ruire cette Na-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 391  
tion, en qui la Religion Chrétienne avoit  
déjà produit un changement de mœurs & de  
caractère, dont elle seule est capable: car  
avant ce tems-là il n'y avoit peut-être point  
de Sauvages dans toute l'étendue du Canada,  
qui eussent moins de bonnes qualités & plus  
de vices. Ils ont toujours eu assez de douceur  
& de docilité; mais ils étoient lâches, traî-  
tres, legers, fourbes, voleurs, brutaux, sans  
honneur, sans foi, intéressés, adonnés à la  
gourmandise, & à la plus monstrueuse im-  
pudicité, presqu'inconnuë aux Sauvages du  
Canada; aussi en étoient-ils fort méprisés. Ils  
n'en étoient pourtant pas moins fiers, ni  
moins prévenus en leur faveur.

De pareils Alliés ne pouvoient pas faire  
bien de l'honneur aux François, ni leur être  
d'un grand secours. Nous n'en avons pourtant  
pas eu de plus fidèles, & ils sont les seuls,  
si on en excepte les Nations Abénaquises,  
qui n'ayent jamais cherché à se réconcilier  
avec leurs Ennemis à notre préjudice. Il est  
vrai qu'ils ont toujours compris le besoin,  
qu'ils avoient de nous pour se défendre contre  
plusieurs Nations, qui sembloient avoir con-  
juré leur perte, & surtout contre les Iroquois  
& les Outagamis, qui, à force de les harce-  
ler, les ont un peu aguerris, & dont les Pre-  
miers n'ont remporté de leurs Expéditions  
contre eux, que les vices de ce Peuple cor-  
rompu.

Mais ce qui a achevé d'attacher à nos in-  
térêts la Nation Illinoise, c'est le Christia-  
nisme, qu'elle a sincèrement embrassé; à  
quoi il faut ajouter la fermeté du Chevalier  
de Tonti, & la sage conduite des Sieurs de

1700.

Premier Éta-  
blissement  
parmi les Il-  
linois.

392 HISTOIRE GÉNÉRALE

la Forêt & DELIETTO, dont le dernier étoit Parent du Chevalier de Tonti. Ces trois Officiers ont longtems commandé dans le Pays des Illinois, & avoient sçu prendre un grand ascendant sur leur esprit.

Avant la premiere découverte du Mississipi à peine connoissoit-on en Canada les Illinois. Le P. Marquette & le Sieur Joliet en descendant ce Fleuve passerent par quelques-uns de leurs Villages; ils y furent très bien reçus, & le premier projettoit, lorsqu'il mourut, de s'aller établir parmi eux. M. de la Sale se préparant ensuite à achever la découverte, commencée par ce Missionnaire, songea d'abord à faire des Etablissements parmi les Miamis & les Illinois qui lui servissent d'Entrepôt pour son commerce. Comme il menoit avec lui plusieurs Peres Recollers, son dessein étoit qu'ils formassent une Mission chez les Illinois; mais ils furent toujours trop occupés auprès des François, & trop distraits par les courses, que M. de la Sale leur faisoit entreprendre, pour faire des Profelytes parmi des Sauvages, dont ils n'avoient pas même eu le loisir d'apprendre la langue.

Après leur départ & celui de M. de la Sale, le Chevalier de Tonti étant resté seul Commandant aux Illinois, le P. Allouez, dont nous avons eu souvent occasion de parler dans cette Histoire, & qui s'étoit fixé chez les Miamis, eut plus d'une occasion de visiter cette Nation, & voulut voir s'il trouveroit en elle plus de disposition à recevoir l'Évangile, qu'il n'en avoit rencontré dans ceux, qu'il cultivoit avec assez peu de fruit depuis quelques années; mais il s'aperçut

DE LA  
bientôt qu  
que le co  
plus d'obst  
dans sa M  
il est mor

Enfin di  
par la Pro  
de M. de l  
blis aux I  
constance  
de cette N  
Rocher, à  
Fort de S  
tems un  
eut bientôt  
ler parmi  
jusques-là  
d'aussi gra  
avoit adm  
sions du C  
jourd'hui  
plus nomb  
sion du C

On a tr  
près des M  
Gentillhor  
un Etablisse  
bache, qui  
fait la con  
plus comm  
& un assez  
s'y étoient  
engagé le I  
des Illinois  
CHRIST;  
docile, sup



dernier étoit  
Ces trois Of-  
dans le Pays  
d'un grand

du Micissipi  
la les Illinois.  
olier ep def-  
quelques-uns  
s bien regus,  
il mourut,  
de la Sale  
découverte,  
songea d'a-  
rmi les Mia-  
sent d'Entre-  
ne il menoit  
s, son def-  
Mission chez  
oujours trop  
trop distraits  
ale leur fai-  
es Profelytes  
avoient pas  
langue.  
de la Sale,  
seul Com-  
louez, dont  
n de parler  
it fixé chez  
sion de visi-  
ir s'il trou-  
à recevoir  
contré-dans  
peu de fruit  
s'apperçut

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 395  
bientôt qu'elle en avoit encore moins, ou  
que le commerce avec les François mettoit  
plus d'obstacles à sa conversion, & il retourna  
dans sa Mission de la Riviere S. Joseph, où  
il est mort plein de jours & de mérite.

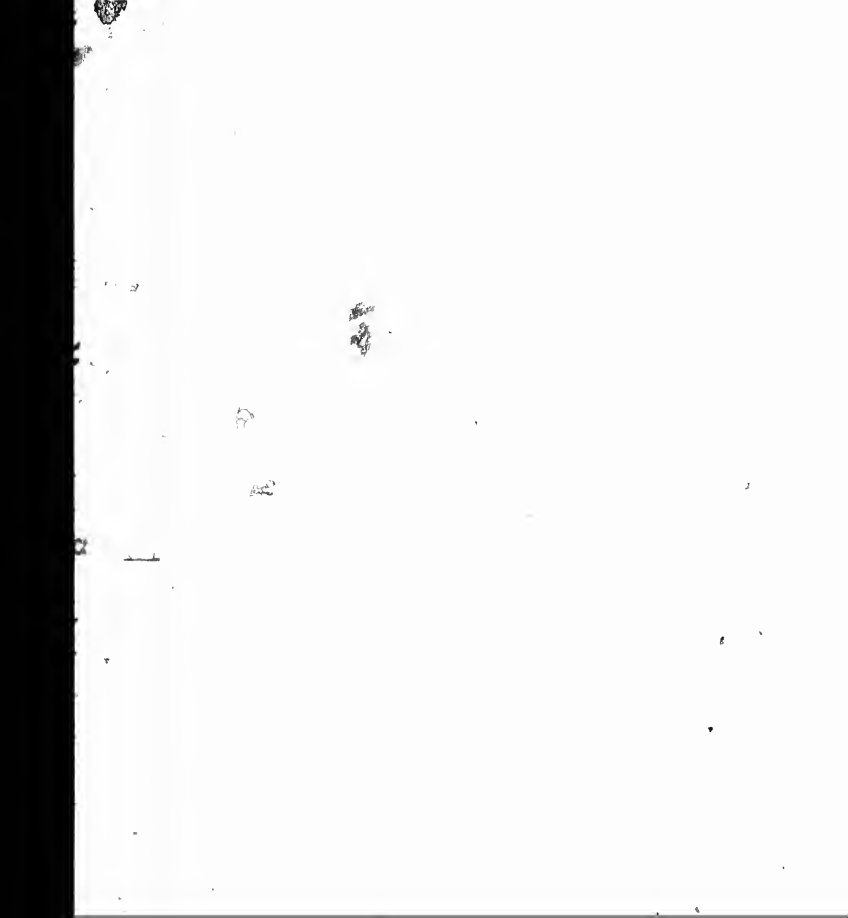
1700.

Enfin divers événements, ménagés sans doute  
par la Providence, & la nouvelle de la mort  
de M. de la Sale ayant dissipé les François éta-  
blis aux Illinois, le P. Gravier jugea la cir-  
constance favorable pour travailler au salut  
de cette Nation. Il alla fixer sa demeure au  
Rocher, à l'endroit même, où avoit été le  
Fort de S. Louis. Il y assembla en peu de  
tems un Troupeau assez nombreux, & il  
eut bientôt la consolation de voir renouvel-  
ler parmi ces Sauvages; si justement décriés  
jusques-là pour la corruption de leurs mœurs,  
d'aussi grands exemples de vertu, qu'on en  
avoit admiré dans les plus florissantes Mis-  
sions du Canada, & le peu, qui reste au-  
jourd'hui de cette Nation, autrefois une des  
plus nombreuses de ce continent, fait profes-  
sion du Christianisme.

Mission par-  
mi ces Sauva-  
ges.

On a travaillé avec moins de succès au-  
près des Mascoutins. Le Sieur JUCHEREAU,  
Gentilhomme Canadien, avoit commencé  
un Etablissement à l'entrée de la Riviere *Oua-  
bache*, qui se décharge dans le Micissipi, &  
fait la communication la plus courte & la  
plus commode du Canada avec la Louysiane,  
& un assez grand nombre de ces Sauvages  
s'y étoient établis. Pour les y retenir il avoit  
engagé le P. MERMET, un des Missionnaires  
des Illinois à essayer de les gagner à JESUS-  
CHRIST; mais ce Pere trouva un Peuple in-  
docile, superstitieux à l'excès, & que les Jon-

Mission in-  
fructueuse  
parmi Mas-  
coutins.



1700.

gleurs gouvernoient despotiquement.

Il crut que, s'il pouvoit réussir à convertir, ou du moins à confondre publiquement ces Imposteurs, il viendroit aisément à bout de la Multitude, & il en entreprit un, qui adoroit le Bœuf, dont il avoit fait son Manitou. Il lui fit plusieurs questions, qui l'embarassèrent : il lui proposa des difficultés, auxquelles il ne put répondre ; enfin il le força à lui dire que ce n'étoit pas le Bœuf, qui étoit son Dieu ; mais l'Esprit, qui protegeoit toute l'espèce de ces Animaux, & qui résidoit sous Terre. C'étoit déjà quelque chose, que cet aveu ; mais quand le Missionnaire voulut en profiter, pour conduire son Adversaire à la connoissance d'un Esprit Eternel, Tout-Puissant, qui a créé le Monde, & que tous les Hommes, qui sont l'Ouvrage de ses mains, doivent adorer seul, il vit un Homme, qui se perdoit, & ne disoit plus que des extravagances.

Une maladie épidémique, qui survint peu de tems après dans cette Bourgade, & enleva un très-grand nombre de Sauvages, fournit au P. Mermet une occasion de pratiquer cette charité, qui est souvent plus efficace pour la conversion des Peuples ; que les discours les plus pathétiques. Il ne s'épargna en rien, mais ses bons offices ne furent payés par la plûpart que d'ingratitude : on tenta même à sa vie & il vit tomber à ses pieds des flèches, qu'on lui avoit décochées de trop loin, pour le blesser.

Il ne se rebura point : il continua de visiter les Malades : il leur distribua tout ce qu'il avoit de remèdes, & il y eut à la fin quelques

DE LA

Ames par  
courage,  
baptisa  
eur la fat  
sentimens  
autres s'ex  
après avo  
Manitou  
diminuoit  
que c'étoit  
faisoit m  
point d'av  
bien moit

Dans c  
s'avis de  
çoise, en  
riens, &  
même co  
alla sur l  
scene com  
ses soins e  
durcis con  
monies, &  
le courrou  
& emporta  
se dispersa  
des une H  
& passage  
ajoute la  
d'Hommes  
gé d'aband

Cependan  
prenoit les  
mencemen  
sement, co  
M. de Cal

vement.  
 s'efforcer à convertir,  
 publiquement ces  
 Peuples à bout de  
 patience, qui ado-  
 raient son Manitou.  
 Le P. Mermet, qui l'embarra-  
 ssa de difficultés, auquel  
 il le força à lui  
 résister, qui étoit son  
 protecteur toute  
 sa vie, qui résidoit sous  
 son nom, que cet  
 ennemi voulut  
 rendre Adversaire à  
 son Éternel, Tout-  
 à-fait, & que tous  
 les Peuples de ses mains,  
 l'Homme, qui  
 fut des extrava-

qui survint.  
 Bourgade, &  
 de Sauvages,  
 occasion de pra-  
 tiquer plus ef-  
 ficacement ces  
 Peuples, que  
 précédemment. Il ne s'épar-  
 gna pas les peines  
 nécessaires ne furent  
 inutiles : on at-  
 tendoit à les  
 voir décrochés :

continua de visi-  
 ter tout ce qu'il  
 y avoit de fin quelques

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 395  
 Ames prédestinées, que sa constance, son  
 courage, & son désintéressement touchèrent. Il  
 baptisa un petit nombre de ces Barbares, & eut  
 leur satisfaction de les voir mourir dans les  
 sentimens, qu'il leur avoit inspirés; tous les  
 autres s'endurcirent de plus en plus; & comme  
 après avoir fait quantité de sacrifices à leurs  
 Manitous, ils virent que la mortalité ne  
 diminuoit point, ils se mirent dans la tête  
 que c'étoit le Manitou des Chrétiens, qui les  
 faisoit mourir; car ces Peuples ne craignent  
 point d'avouer que leurs Esprits tutélaires ont  
 bien moins de puissance que les Nôtres.

Dans cette persuasion un de leurs Chefs  
 s'avisa de faire le tour de l'Habitation Fran-  
 çoise, en criant merci au Manitou des Chré-  
 tiens, & au Missionnaire, qu'il regardoit lui-  
 même comme un Manitou. Le P. Mermet  
 alla sur le champ trouver l'Acteur de cette  
 scène comique, & l'assura qu'il alloit redoubler  
 ses soins en faveur des Malades. Mais ces En-  
 durcis continuant par leurs superstitieuses céré-  
 monies, & par leur indocilité à attirer sur eux  
 le courroux du Ciel, la maladie eut son cours,  
 & emporta plus de la moitié du Village. Le reste  
 se dispersa, & M. Tuchereau comprit que fon-  
 der une Habitation sur un commerce casuel  
 & passager, c'est bâtir sur le sable, si on n'y  
 ajoute la culture des Terres; mais faute  
 d'Hommes, & de moyens il fut bientôt obli-  
 gé d'abandonner son Entrepris.

Cependant, tandis que la Cour de France  
 prenoit les mesures, dont j'ai parlé au com-  
 mencement de ce Livre, pour faire un Etablis-  
 sement, considérable sur le Golphe Mexique,  
 M. de Callieres s'appliquoit avec succès à pa-

Mesures de  
 M. de Callie-  
 res pour la  
 paix généra-  
 le.

1701.

cifier son Gouvernement. Il s'agissoit de nous assurer l'alliance de toutes les Nations, avec lesquelles nous pouvions avoir quelque chose à démêler, & pour cela il falloit prévenir tout ce qui pouvoit empêcher qu'on n'établît entr'elles la bonne intelligence si nécessaire à leur conservation, & à la tranquillité de la Colonie Française.

Le Traité, que le Général avoit fait signer aux Députés des Cantons Iroquois, & à quelques-uns de nos Alliés, n'étoit qu'un préliminaire, qui pouvoit bien écarter les plus grands obstacles à la consommation d'un si bel ouvrage; mais il étoit encore question de réunir tous les Chefs des Nations intéressées, & ce projet n'étoit pas d'une exécution facile. Peu s'en falut même que les mesures si sages & si bien concertées, que M. de Callières avoit prises pour faire réussir le plus beau dessein, qu'eût encore formé aucun Gouverneur de la Nouvelle France, ne fussent rompues par un de ces accidens, qu'il est plus aisé de prévoir, que de prévenir, quand on connoît le génie des Sauvages.

Nouvelles  
brouilleries  
entre les Iro-  
quois & les  
Outaouais.

Les Députés Iroquois étoient à peine de retour chez eux, qu'on eut nouvelle dans les Cantons que des Outaouais étoient tombés sur un Parti de leurs Chasseurs, en avoient tué quelques-uns, & avoient fait Prisonnier le plus considérable de leur Troupe. Le fait étoit vrai; mais les Agresseurs n'avoient pas si grand tort, qu'on le croyoit. Les Iroquois étoient allés en chasse sur les Terres des Outaouais, c'est-à-dire, dans un Canton, où ceux-ci avoient accoutumé de chasser, & y avoient ruiné quantité de Cabanes de Caf-

DE LA  
tors. Les  
che pou  
étoit un  
s'en fair

Les Ir  
bruit, &  
reprissen  
vantage  
le feu de  
bien étei  
avoient  
que, qu  
cune voy  
vant avis  
fois de  
leurs pla

Ceux  
verent à  
1701. &  
lières. Ils  
dération  
ils donne  
rent pour  
ajouteren  
coup; ma  
voué poin  
dant, co  
adresser à  
semblable  
cer par n  
mené Pri

Ils vou  
seurs, &  
pas à prop  
concreta  
lorsqu'ils

tors. Les Outaouais avoient pris cette démar- che pour un acte d'hostilité , comme c'en étoit un en effet , & s'étoient crus en droit de s'en faire justice.

Les Iroquois firent pourtant beaucoup de bruit , & on ne douta presque point qu'ils ne reprissent les armes ; il n'en falloit pas davantage pour ralumer dans tout ce Continent le feu de la guerre, qui n'étoit pas encore trop bien éteint. Toutefois comme leurs Députés avoient donné parole au Gouverneur Général que , quoiqu'il arrivât , ils n'useroient d'aucune voye de fait , sans lui en donner auparavant avis , ils se picquerent pour la première fois de fidélité , & ils lui envoyèrent faire leurs plaintes de l'attentat des Outaouais.

Les Iroquois font leurs plaintes à M. de Callieres.

Ceux , qu'ils en avoient chargés , arrivèrent à Montreal le deuxième de Mars 1701. & y trouverent le Chevalier de Callieres. Ils lui parlerent avec beaucoup de modération , & après avoir exposé le fait , auquel ils donnerent le tour le plus odieux qu'ils purent pour les Outaouais. « C'est sans doute , ce ajoutèrent-ils , quelque Etourdi , qui a fait ce coup ; mais tandis que la Nation ne le désavoué point , elle est censée l'autoriser. Cependant , comme tu nous as ordonné de nous adresser à toi , s'il arrivoit quelque chose de semblable , nous venons te prier de commander par nous faire rendre le Chef , qui a été mené Prisonnier à Michilimakinac.

Ils voulurent ensuite justifier leurs Chasseurs , & le Gouverneur Général , qui ne jugea pas à propos d'entrer dans cette discussion , se contenta de leur répondre que les Outaouais , lorsqu'ils avoient attaqué leurs Gens , n'é-

Nouvelles plaintes des Iroquois.

1701.

toient pas encore instruits du Traité conclu l'Automne précédente ; qu'il auroit soin de leur faire rendre leur Prisonnier, & qu'ils ne perdroient rien à lui remettre tous leurs intérêts. Cette réponse, accompagnée de beaucoup de marques d'amitié, les satisfit ; mais le cinquième de May Teganifforens arriva, suivi de plusieurs Chefs Iroquois, & après avoir renouvelé les plaines des Cantons au sujet de l'hostilité commise pendant l'Hiver, & sur ce qu'il avoit appris que les François vouloient faire un Etablissement au Détroit (\*), il lui demanda s'il étoit vrai, comme on commençoit à le publier, que la guerre fût sur le point de se rallumer en Europe entre les François & les Anglois ?

Réponse de  
M. de Callie.  
tes.

M. de Callieres lui fit au sujet de l'hostilité des Outaouais la même réponse, qu'il avoit faite aux premiers Députés : il lui dit que pour ce qui concernoit le Détroit, il ne voyoit pas pourquoi cet Etablissement inquiétoit les Cantons ; que, ni eux, ni les Anglois n'avoient aucun droit de s'y opposer, puisque le Détroit lui appartenoit ; que son dessein dans cette Entreprise étoit de conserver la paix entre toutes les Nations ; qu'il avoit déjà recommandé à celui, qu'il avoit choisi pour y tenir sa place, d'accommoder tous les différends, qui surviendroient entre tous les Alliés avant qu'on se fût porté à quelque extrémité fâcheuse ; mais sur toutes choses de laisser, & de procurer même à tous la liberté de la chasse.

Teganifforens lui avoit ajouté que les An-

(\*) Ce qu'on appelle le | deux du Lac Erié & du Lac  
Détroit est tout l'entre- | Huron.

DE  
glois a  
tablir  
étoient  
pas, c  
aux An  
préveni  
bon gré  
le disoi  
il auroi  
per un  
Pour m  
Maître  
pour le  
eux, q  
troit ; il  
puissent  
je suis b  
un jour

Tega  
ticle ; m  
rien de  
aise de l  
de sa ré  
queroier  
Anglois  
les deux  
en Euro  
n'entrere  
me mets  
ral, que  
de ce qu  
sçai qu'i  
même bi  
ce que j  
soyez fin  
entr'eux

ÉRALE  
traité conclu  
uroit soin de  
ier, & qu'ils  
re tous leurs  
gnée de beau-  
atisfir; mais  
orens arriva,  
ois, & après  
des Cantons  
endant l'Hy-  
que les Fran-  
ment au Dé-  
it vrai, com-  
que la guerre  
r en Europe

de l'hostilité  
qu'il avoit  
dit que pour  
ne voyoit  
queroit les  
Anglois n'a-  
puisque le  
dessein dans  
ver la paix  
voit déjà ré-  
noisi pour y  
us les diffé-  
ous les Al-  
elque extré-  
oses de laif-  
a liberté de

que les An-  
Érié & du Lac

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 399  
glois avoient déjà eu le même dessein de s'é-  
tablir au Détroit, & que les Cantons s'y  
étoient opposés : le Général, ou ne l'ignoroit  
pas, ou craignoit que cette pensée ne vint  
aux Anglois, & c'étoit ce qu'il avoit voulu  
prévenir. Il dit à Teganifforens qu'il sçavoit  
bon gré aux Cantons d'avoir pensé comme il  
le disoit, au sujet des Anglois; qu'au reste  
il auroit bien sçu empêcher ceux-ci d'usur-  
per un Pays, qui ne leur appartenoit pas.  
Pour moi, continua-t-il, je prétens être le  
Maître chez moy; mais je ne veux l'être, que  
pour le bonheur de mes Enfans? c'est pour  
eux, que je travaille en m'établissant au Dé-  
troit; il n'y a que de mauvais Esprits, qui  
puissent prendre de l'ombrage de ce dessein, &  
je suis bien persuadé que vous me remercierez  
un jour de l'avoir exécuté.

Teganifforens ne repliqua rien sur cet ar-  
ticle; mais il lui dit que, comme il n'avoit  
rien de caché pour son Pere, il étoit bien  
aise de l'avertir que, quand il auroit fait part  
de sa réponse aux Anciens, ceux-ci ne man-  
queroient pas d'en donner aussitôt avis aux  
Anglois; qu'il esperoit néanmoins que, si  
les deux Nations se brouilloient de nouveau  
en Europe & en Amérique, les Cantons  
n'entroient point dans cette querelle. Je  
me mets fort peu en peine, repartit le Géné-  
ral, que les Anglois soient informés ou non  
de ce que j'ai envie de faire au Détroit; je  
sçai qu'ils ne l'approuveront pas; qu'ils feront  
même bien des efforts pour le traverser; tout  
ce que je souhaite de vous, c'est que vous  
soyez simples Spectateurs de ce qui se passera  
entr'eux & moi.



1701.

Les Anglois  
traversent de  
nouveau la  
paix.

Teganiflorens le lui promit, & le pria d'envoyer à Onnontagué des François pour aider leurs Députés à ramener les Prisonniers, qui restoient encore dans le Pays. M. de Callieres voulut bien encore avoir cette condescendance pour lui, & le fit accompagner à son retour par les mêmes Ambassadeurs, qui avoient déjà entamé l'année précédente cette négociation. Ils partirent le seizième de Juin, & furent un peu surpris de trouver des Anglois parmi ceux, qui venoient au devant d'eux. Le fait est qu'un nommé ABRAHAM étoit allé de la part du Gouverneur d'Orange à Onnontagué pour détourner les Anciens d'envoyer leurs Députés à Montreal, & pour les engager à le venir trouver lui-même.

On ne lui avoit point encore fait de réponse, & cet Envoyé voyant la Jeunesse du Canton, qui se préparoit à aller au devant des François, jugea à propos d'y joindre quelques-uns de ses Gens; sous prétexte de faire politesse aux Ambassadeurs, & de leur mener des Chevaux. Il ne fut parlé de rien dans cette premiere entrevûe, il ne s'agissoit que de complimens; mais à peine les Ambassadeurs furent-ils entrés dans la Bourgade, où on leur fit la même réception, que l'année précédente, qu'on assembla de Conseil, où ils furent introduits seuls.

Discours du  
P. Bruyas aux  
Iroquois.

Le P. Bruyas commença par déclarer qu'Onnontio ne vouloit plus souffrir de remises, & qu'il étoit bien aise de sçavoir à quoi s'entendre avec les Cantons; que les Députés de toutes les Nations ne manqueroient pas de se rendre à Montreal au tems marqué, pour y terminer la grande affaire, qui avoit été li

DE LA

heureuses  
& que si  
on ne les  
sent surte  
née à leu  
niers; q  
peu en l  
mencer l  
glois; m  
Cantons.

Ce Di  
après le C  
& les Ang  
présenta  
pour l'ex  
modemen  
les Franç  
ches cont  
sous les  
autre Coll  
sant qu'il  
niers, qu  
J'ouvre t  
n'arrête l  
intelligen  
mon Frer  
la main  
ni de l'un  
partir pou  
Orange;  
natre, po  
que je ne  
demeurer  
- Le Pere  
avoient en  
& la Ch&V

heureusement comme née l'automne dernière, & que si les Iroquois ne s'y trouvoient pas, on ne les écouterait plus; qu'ils se souviussent surtout de la parole; qu'ils avoient donnée à leur Pere de lui rendre tous les Prisonniers; qu'un grand événement arrivé depuis peu en Europe, pourroit bien faire recommencer la guerre entre les François & les Anglois; mais qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Cantons d'entrer dans ce démêlé.

Ce Discours fini, on se sépara; trois jours après le Conseil se rassembla pour y répondre, & les Anglois y furent appelés. Teganissotens présenta d'abord un Collier au Sieur Abraham pour l'exhorter à ne point traverser l'accommodement, qu'il étoit prêt de conclure avec les François. Il ajouta même quelques reproches contre les Anglois, auxquels il imputa tous les maheurs passés. Il mit ensuite un autre Collier aux pieds du P. Bruyas, en disant qu'il rendoit la liberté à tous les Prisonniers, qui étoient encore dans son Canton. J'ouvre toutes les portes, poursuivit-il, je ne m'arrête Personne; je veux vivre en bonne intelligence avec Ononchio mon Pere, & avec mon Frere Corlar; je les tiens tous deux par la main, résolu de ne me séparer jamais, ni de l'un, ni de l'autre. Cinq Députés vont partir pour Montreal, deux autres iront à Orange; pour moi, je demeurerai sur mon territoire, pour faire connoître à tout le Monde que je ne prens point de parti, & que je veux demeurer dans une exacte neutralité.

Le Pere Bruyas & M. de Maricourt, qui avoient envoyé Joncaire à Tsonnonthouan, & la CHAUVIGNERIE à Onneyouth, crurent

1701  
Réponse de  
ces Sauvages.

Mauvaise  
disposition  
de plusieurs.

pouvoir esperer tout d'une telle déclaration ; & leur confiance fut encore augmentée par l'arrivée du Sieur de Villedonné, Lieutenant d'Infanterie, avec la nouvelle que le Pere Anjelran étoit à Montreal, ayant pris des devants, pour avertir le Général que les Députés de toutes les Nations se rendroient incessamment auprès de lui, mais la Chauvignerie étant revenu d'Onneyouth, rapporta qu'il avoit trouvé ce Canton assez mal disposé, & qu'il n'en avoit pu retirer aucun Prisonnier.

Dans le même tems Teganifforens déclara que les François, qui étoient dans son Canton, y ayant tous été adoptés, & la plupart s'y étant mariés, leurs Parens ne vouloient point entendre à les relâcher ; qu'eux-mêmes ne pouvoient se résoudre à cette séparation ; qu'il n'étoit pas en son pouvoir de contraindre ni les uns, ni les autres à faire ce qu'on souhaitoit d'eux, & qu'il étoit au désespoir de se trouver dans la dure nécessité de manquer de parole à son Pere. Il eût été inutile aux Ambassadeurs de repliquer, il leur fallut se contenter de cette excuse, toute mauvaise qu'elle étoit. C'est même beaucoup qu'un Sauvage descende jusqu'à en faire sur ce qu'il ne veut pas exécuter, & tout autre que Teganifforens, qui étoit sincèrement attaché aux François, mais qui n'étoit pas le Maître, n'auroit peut-être pas parlé avec tant de ménagement.

M. de Maricourt & le P. Bruyas crurent donc devoir dissimuler leur mécontentement, pour ne pas rompre tout-à-fait avec une Nation, qui assurée d'être soutenue des Anglois,

dont le  
ment na  
en état  
ainsi qu  
nous pa  
un avan  
parvien  
pendant  
non-seu  
courir a  
fait mêm  
sûres, c  
de leur  
peu de p  
de ceux

Jonca  
chez les  
il en an  
niers, &  
sunt se p  
gués d'e  
lui reme  
Onneyou  
Gannent  
rendu ;  
cendre p  
sadeurs s  
en chemi  
le vint-u

Le len  
des Quar  
querent  
cus au b  
& Chef  
Michilli  
repoloit

NERALB  
elle déclaration,  
augmentée pat  
né, Lieutenant  
lle que le Pere  
ayant pris des  
éral que les Dé-  
rendroient in-  
ais la Chauvi-  
outh, rapporta  
ssez mal dispo-  
ter aucun Pri-

Torens déclara  
dans son Can-  
, & la plupart  
ne vouloient  
qu'eux-mêmes  
te séparation ;  
ir de contrain-  
faire ce qu'on  
au désespoir  
ité de manquer  
é inutile aux  
leur fallut se  
ute mauvaise  
aucoup qu'un  
rè sur ce qu'il  
re que Tega-  
attaché aux  
le Maître,  
c tant de mé-

ruyas crurent  
entement,  
vec une Na-  
des Anglois,

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 403  
dont les intrigues faisoient vraisemblable-  
ment naître tous ces incidens, étoit encore  
en état de nous faire beaucoup de mal. C'est  
ainsi que ces Barbares trouvent dans ce qui  
nous parait un défaut de leur Gouvernement,  
un avantage, où la plus raffinée politique ne  
parvient pas toujours. C'est-à-dire que l'indé-  
pendance, dont jouissent les Particuliers,  
non-seulement ne les empêche point de con-  
courir au bien général ; mais qu'elle les y  
fait même arriver par des voyes d'autant plus  
sûres, que la Nation n'est jamais responsable  
de leur conduite, & trouve son excuse dans le  
peu de pouvoir, qu'elle a sur la volonté libre  
de ceux, qui la composent.

Joncaire avoit plus heureusement négocié  
chez les Goyogouins & les Tsonnonthouans ;  
il en amena des Députés & plusieurs Prison-  
niers, & cet exemple, dont M. de Maricourt  
sçut se prévaloir pour picquer les Onnonta-  
gués d'émulation, engagea ces Sauvages à  
lui remettre cinq François des deux sexes. Les  
Onneyouths envoyèrent aussi des Députés à  
Gannentáha, où le P. Bruyas s'étoit déjà  
rendu ; ceux des Agniers promirent de des-  
cendre par le Lac Champlain, & les Amba-  
sadeurs suivis de deux-cent Iroquois se mirent  
en chemin pour Montreal, où ils arriverent  
le vint-unième de Juiller.

Le lendemain sept, ou huit cent Sauvages  
des Quartiers du Nord & de l'Ouest y débar-  
querent aussi. Les uns & les autres furent re-  
çus au bruit du canon, & le Rat, Orateur  
& Chef de la Députation des Hurons de  
Michillimakinac, sur qui M. de Callieres se  
reposoit de tout ce qui concernoit nos Alliés,

Les Députés  
des Cantons  
arrivent à  
Montreal.

Ils sont sui-  
vis de ceux de  
nos Alliés.

fit à ce Général un très-beau compliment au nom de tous. Le vintcinq M. de Callieres commença de traiter en particulier avec tous les Députés, & n'eut pas peu à faire pour les reduire à ce qu'il déiroit, mais pour bien connoître en quelle disposition ils étoient pour la plûpart, il est nécessaire d'exposer en peu de mots les difficultés, que le Sieur de Courtemanche & le P. Anjeltran avoient rencontrées dans leur négociation.

En quelles dispositions étoient ceux-ci.

Ils trouverent en arrivant à Michillimakinac presque tous les Sauvages partis pour la chasse, ce qui les obligea de faire expédier des Courriers pour les avertir du sujet de leur voyage. Courtemanche laissa ensuite son Colleague dans ce Poste pour y négocier avec les Outaouais & les Hurons, & se rendit à la Riviere de S. Joseph, où il arriva le vintunième de Décembre 1700. ayant fait quarante lieues en Raquettes. Outre les Miamis, qui y étoient établis depuis lontems, il y rencontra des Pouteouatamis, des Sokokis, des Outagamis, des Hurons & des Mahingans.

Il apprit que les deux premières de ces Nations avoient envoyé des Partis de guerre contre les Iroquois, & que les Miamis se dispoient à en faire autant. Il engagea ceux-ci, en les menaçant de l'indignation du Gouverneur Général, non-seulement à retenir leurs Guerriers, mais encore à faire courir après les autres, pour les obliger de revenir sur leurs pas. Il eut plus de peine à leur faire entendre raison au sujet des Prisonniers Iroquois, qu'ils avoient adoptés, & qu'ils ne pouvoient se résoudre à relâcher. Il en vint pourtant à bout, & tous lui promirent de se rendre à Montreal au tems marqué.

DE LA  
Cela fa  
nois, ou  
les Kaska  
guerre con  
na par la  
pour rete  
geoient a  
contre les  
& il les  
où il trom  
mise, qu  
les Sioux  
gea de dé  
envertoien

Le cinc  
Mascoutin  
tifs de gu  
gagner; n  
route vers  
me; il y r  
(a), des  
des Poute  
à chaque  
assembla  
tions, il  
loient par  
quels avoi  
contre les  
de ces Peu  
nérale.

Le seco  
maxinac a  
cent lieues

(a) On les  
munémen

(b) On le

RALE  
compliment au  
l. de Callieres  
ulier avec tous  
faire pour les  
ais pour bien  
ls étoient pour  
xposer en peu  
sieur de Cour-  
oient rencon-

Michillimaki-  
partis pour la  
faire expédier  
u sujet de leur  
suite son Col-  
ocier avec les  
se rendit à la  
a le vintunié-  
fait quarante  
Miamis, qui  
, il y rencon-  
bkis, des Ou-  
shingans.  
nières de ces  
ris de guerre  
Miamis se dis-  
agagea sur  
tion du Gou-  
ent à retenir  
faire courir  
er de revenir  
e à leur faire  
sonniers Irô-  
& qu'ils ne  
. Il en vint  
mirent de se  
ué.

Cela fait il partit pour aller chez les Illi-  
nois, où il arriva le vinthuit; tous, excepté  
les *Kaskaskias*, étoient sur le point d'aller en  
guerre contre les Iroquois, & il les en détour-  
na par la même voye, qu'il avoit employée  
pour retenir les Miamis. Les *Kaskaskias* son-  
geoient aussi à marcher avec des Outaouais  
contre les *Cansés*, Peuple de la Louysiane,  
& il les arrêta. Il revint ensuite à Chicagou,  
où il trouva des *Onyatanons*, Nation Mia-  
mise, qui avoient chanté la guerre contre  
les Sioux, & contre les Iroquois; il les obli-  
gea de désarmer, & tira deux parole, qu'ils  
enverroient des Députés à Montreal.

Le cinquième de May il arriva chez les  
Mascoutins, qui faisoient de grands prépara-  
tifs de guerre, & il eut bien de la peine à les  
gagner; mais il y réussit enfin. Il continua sa  
route vers la Baye, où il arriva le quatorzié-  
me; il y rencontra des *Sakis*, des *Otchagras*  
(*a*), des *Malhomines* (*b*), des *Outagamis*,  
des *Pouteouatamis*, & des *Kicapous*. Il parla  
à chaque Nation en particulier, puis il les  
assembla toutes, & après bien des contesta-  
tions, il arrêta trois-cent Guerriers, qui al-  
loient partir pour courir sur les Sioux, les-  
quels avoient fait depuis peu une irruption  
contre les *Outagamis*, & il obtint de chacun  
de ces Peuples des Députés pour la paix gé-  
nérale.

Le second de Juillet il se rendit à Michilli-  
maxinac après une course de plus de quatre-  
cent lieues; il y trouva toutes choses bien dis-

(*a*) On les appelle com- | vantage sous le nom de  
muniément les *Puants*. | *Foller Avoinés*.

(*b*) On les connoît da-

posées par les soins du P. Anjelran, qui avoit retiré des mains des Outaouais deux Iroquois, pris tout récemment dans je ne sçai quelle Expédition. Ils convinrent entr'eux que le Missionnaire partiroit incessamment pour Montreal avec les deux Prisonniers, & que M. de Courtemanche attendroit à Michillimakinac les Députés, qu'il n'avoit pas amenés avec lui.

La présence de cet Officier étoit encore nécessaire dans ce Poste, pour lever des difficultés, que des Esprits remuans faisoient naître à la restitution des autres Prisonniers Iroquois, les uns voulant s'en servir pour traiter en particulier avec les Cantons, & les autres pour brouiller les cartes. Courtemanche surmonta enfin tous les obstacles, & s'embarqua sur une Flotte de cent quatre-vingt Canots, dont trente furent contraints de relâcher à cause des maladies.

Conférence  
préliminaire.

J'ai dit que le Gouverneur Général, avant que de faire aucune Assemblée publique, avoit vû tous les Députés en particulier : il s'étoit pourtant tenu auparavant une Conférence préliminaire, dans laquelle le Chef des Outaouais du Sable, appelé Jean LE-BLANC (a), fit ses présens, à Ononahio, parla avec beaucoup d'esprit, & fut fort aplaudi de toute l'Assistance. D'autres Chefs Algonquins prirent aussi la parole, & tous leurs discours aboutirent à prier qu'on diminuât le prix des marchandises, & qu'on achetât toutes leurs

(a) On l'appelloit ainsi parce que sa Mere étoit aussi blanche qu'une Française. Quelques Relations le nomment Talon.

DE LA M  
menuës Pell  
mençoit à d

Le Rat  
Iroquois, d  
voient pas  
leur délobe  
faisoit bien  
bonne foi. C

Pouteouatan  
& dirent au  
dentales, c

Pere, rien  
dre auprès  
couroit qu'il

Le Chef des  
& ajouta qu

dévouement  
racheté plusi  
dessein de le

Calumer, p  
les Nations

Paix avec le  
craignît ; m

Le jour f  
audience par  
res, & l'ay

Députés des  
la guerre aux  
François avo

avoient en v  
neur Généra  
autre conditi

la même faut  
mercier de es  
pour couvrir

guisée, qui é  
de les introc

menûes Pelleteries, parce que le Castor com-  
mençoit à devenir rare.

Le Rat presenta ensuite ses Prisonniers Iroquois, demanda pourquoi les Cantons n'avoient pas renvoyé tous les leurs, & dit que leur désobéissance aux ordres de leur Père faisoit bien voir qu'ils n'agissoient pas de bonne foi. ONANGUICE & OUILAMEK, Chefs Poutcouatamis, parlerent après le Huron, & dirent au nom de toutes les Nations Occidentales, qu'ayant sçu la volonté de leur Père, rien n'avoit pu les empêcher de se rendre auprès de lui, pas même le bruit, qui couroit qu'il regnoit des maladies à Montreal. Le Chef des Miamis parla sur le même ton, & ajouta que, pour mieux témoigner son dévouement à son Père Ononthio, il avoit racheté plusieurs Prisonniers Iroquois, dans le dessein de les lui remettre. Il présenta aussi un Calumet, pour y faire fumer, dit-il, toutes les Nations, & déclara que, s'il faisoit la Paix avec les Iroquois, ce n'étoit pas qu'il les craignît; mais par obéissance pour son Père.

Le jour suivant Onanguicé demanda une audience particulière au Chevalier de Callie-  
res; & l'ayant obtenue, il lui presenta les  
Députés des Sakis. Ces Sauvages avoient fait  
la guerre aux Sioux malgré la défense, & un  
Français avoit été tué par un de leur Parti. Ils  
avoient envoyé demander pardon au Gouver-  
neur Général, qui le leur avoit accordé sans  
autre condition, que de ne plus retomber dans  
la même faute: leurs Députés vouloient le re-  
mercier de cette grace, & lui faire des présens  
pour couvrir le Mort, & avoient prié Onan-  
guicé, qui étoit fort agreable aux François,  
de les introduire.

M. de Callie-  
res donne au-  
dience à plu-  
sieurs Dépu-  
tés.

RALE  
an, qui avoit  
eux Iroquois,  
e sçai quelle  
reux que le  
nment pour  
niers, & que  
it à Michilli-  
oit pas ame-

it encore né-  
ver des diffi-  
faisoient nai-  
sonniers Iro-  
pour traiter  
& les autres  
manche sur-  
& s'embar-  
tre-vent Ca-  
nts de relâ-

géral, avant  
e publique,  
rticulier: il  
une Confe-  
le Chef des  
LE BLANC  
, parla avec  
audi de toute  
onquins pri-  
urs discours  
t le prix des  
toutes leurs

ques Relations  
t Talon,





Plusieurs autres Chefs voulurent aussi avoir des audiences secretes, & le Général n'en refusa aucun. Quelques-uns ne laisserent pas de l'embarasser un peu, mais quand il se voyoit pressé, il se tiroit d'affaire par des promesses, & par ses manieres douces & engageantes. C'étoit un de ses grands talens, surtout il n'en congédioit aucun, qu'après l'avoir bien regalé. Jean le Blanc fut celui, qui lui donna plus de peine. Ce Sauvage avoit beaucoup d'esprit, & quoique fort affectionné à la Nation Françoise, il voyoit plus clair qu'il n'eût été à desirer dans une affaire de cette conséquence, où il falloit passer bien des choses, & laisser beaucoup à faire au tems & aux conjonctures.

Les Outagamis demanderent un Jesuite: ils dirent, qu'ils n'avoient plus d'esprit, depuis que Perrot les avoit quittés, & que le Missionnaire leur en donneroit. Il se plaignirent ensuite des Sauteurs, & ceux-ci ayant recriminé, la dispute auroit été fort loin, si on n'eût trouvé le secret d'engager les Parties à suspendre leur animosité jusqu'à la conclusion du Traité de paix, après laquelle on leur promit de leur rendre justice à tous.

Le tour des Iroquois étant venu, leur Orateur appuya beaucoup sur l'impossibilité, où ils s'étoient trouvés de ramener leurs Prisonniers; ils dirent que les jeunes Gens s'en étoient rendus les Maîtres, & que la plupart ayant été pris dans leur enfance, ils ne connoissoient point leurs Patens, & s'étoient attachés à ceux, qui les avoient adoptés. Il ajouta que MM. de Maricourt & Joncaire avoient peu insisté sur ce point, & qu'on avoit jugé par-là qu'Ononchio ne l'avoit pas fort à cœur,

Joncaire

DE LA  
Joncaire  
Callières d  
pas plaisir  
avouoit fa  
nonthouan  
rer; qu'ils  
autres Enf  
moindre si  
sent pû al  
pour ne pa  
Iroquois c  
quelques c  
sépara asse  
mais on s'a

Enfin le  
miere scan  
Huron pari  
secourut av  
que le Gour  
principale  
grand ouv  
l'obligation  
de cette réu  
de tant de  
Quand il fu  
fait reprend  
un fauteur  
le Monde s

Il parla le  
rellement é  
peut-être jar  
écouré avec  
modestie,  
récit de tou  
donnés pour  
toutes les N

Tom

ERALE  
ent aussi avoir  
éral n'en refu-  
fferent pas de  
nd il se voyoit  
lés promesses,  
ageantes. C'é-  
out il n'en con-  
ir bien regalé.  
 donna plus de  
up d'esprit, &  
tion Françoisé,  
é à desirer dans  
ce, où il fal-  
e laisser beau-  
onjonctures.  
at un Jesuite:  
s d'esprit, de-  
tés, & que le  
Il se plaigni-  
eux-ci ayant  
té fort loin, si  
ager les Parties  
qu'à la conclu-  
laquelle on leur  
à tous.  
enu, leur Ora-  
possibilité, où  
er leurs Prison-  
nés Gens s'en  
que la plupart  
ce, ils ne con-  
, & s'étoient  
ient adoptés. Il  
uit & Joncaire  
pint, & qu'on  
o ne l'avoit pas  
Joncaire

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 409  
Joncaire, qui étoit présent, & à qui M. de  
Callières donna à entendre qu'il ne lui feroit  
pas plaisir de s'excuser, se leva, & dit qu'il  
avouoit sa faute; mais qu'il prioit les Non-  
nonchouans ses Freres, de l'aider à la répa-  
rer; qu'ils voyoient avec quelle docilité les  
autres Enfans d'Ononthio s'étoient rendus au  
moindre signe de sa volonté, quoiqu'ils eus-  
sent pû alleguer les mêmes raisons qu'eux,  
pour ne pas obéir. On ne fut pas content des  
Iroquois en cette occasion, il y eut même  
quelques contestations assez vives, & on se  
sépara assez peu satisfaits les uns des autres;  
mais on s'adoucit, & on se raprocha bientôt.

Enfin le premier jour d'Août on tint la pre-  
miere séance publique, & tandis qu'un Chef  
Huron parloit, le Rat se trouva mal. On le  
secourut avec d'autant plus d'empressement,  
que le Gouverneur Général fondeoit sur lui sa  
principale esperance pour le succès de son  
grand ouvrage. Il lui avoit presque toute  
l'obligation de ce merveilleux concert, &  
de cette réunion, sans exemple jusqu'alors,  
de tant de Nations pour la Paix générale.  
Quand il fut revenu à lui, & qu'on lui eût  
fait reprendre des forces, on le fit asseoir dans  
un fauteuil au milieu de l'Assemblée, & tout  
le Monde s'aprocha pour l'entendre.

Il parla longtemps, & comme il étoit natu-  
rellement éloquent, & que Personne n'eut  
peut-être jamais plus d'esprit que lui, il fut  
écouré avec une attention infinie. Il fit avec  
modestie, & tout ensemble avec dignité le  
récit de tous les mouvemens, qu'il s'étoit  
donnés pour ménager une paix durable entre  
toutes les Nations; il fit comprendre la né-

1701.

Premiere  
Conférence  
publique.

Discours de  
Kondiaronk.

cessité de cette paix, les avantages, qui en reviendroient à tout le Pays en général, & à chaque Peuple en particulier, & démêla avec une adresse merveilleuse les différens intérêts des uns & des autres. Puis se tournant vers le Chevalier de Callières, il le conjura de faire en sorte que Personne n'eût à lui reprocher qu'il eût abusé de la confiance, qu'on avoit eüe en lui.

Sa voix s'affoiblissant, il cessa de parler, & reçut de toute l'Assemblée des applaudissemens, auxquels il étoit trop accourumé, pour y être sensible, surtout dans l'état, où il étoit: en effet il n'ouvroit jamais la bouche dans les Conseils, sans en recevoir de pareils de ceux-mêmes, qui ne l'aimoient pas. Il ne brilloit pas moins dans les conversations particulières, & on prenoit souvent plaisir à l'agacer pour entendre ses reparties, qui étoient toujours vives, pleines de sel, & ordinairement sans réplique. Il étoit en cela le seul Homme du Canada, qui pût tenir tête au Comte de Frontenac, lequel l'invitoit souvent à sa table pour prooüver cette satisfaction à ses Officiers.

Sa mort &  
son éloge.

Le Gouverneur Général lui fit répondre qu'il ne sépareroit jamais les intérêts de la Nation Huronne de ceux des François, & qu'il lui engageoit sa parole d'obliger les Iroquois à contenter les Alliés des uns & des autres, principalement sur l'article des Prisonniers. Il se trouva plus mal à la fin de la séance, & on le porta à l'Hôtel-Dieu, où il mourut sur les deux heures après minuit dans des sentimens fort Chrétiens, & muni des Sacremens de l'Eglise. Sa Nation sentit toute la grandeur de la perte, qu'elle faisoit,

DE LA  
& c'étoit l  
yage n'eun  
plus de va  
discernem  
il avoit à  
toujours j  
à tout : a  
les comme  
soit parm  
d'esprit, l  
Carheil. I  
ausquels il  
surtout gr  
de Calliere  
les affaires

Son esti  
doute ce q  
ou du moi  
aux maxin  
roit tourné  
n'y avoit r  
lui. Il avoi  
ce ne fut q  
la paix, qu  
faite avec  
Il étoit fort  
de sa Natio  
qu'elle se m  
reroit attac  
préchoit lui  
makinac,

Sa mort  
il n'y eut Pe  
parmi les Sa  
ques sensib  
exposé en t

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 411  
& c'étoit le sentiment général que jamais Sauvage n'eut plus de mérite, un plus beau génie, plus de valeur, plus de prudence, & plus de discernement pour connoître ceux, avec qui il avoit à traiter. Ses mesures se trouvoient toujours justes, & il trouvoit des ressources à tout : aussi fut-il toujours heureux. Dans les commencemens il disoit qu'il ne connoissoit parmi les François que deux Hommes d'esprit, le Comte de Frontenac, & le P. de Carheil. Il en connut d'autres dans la suite, auxquels il rendit la même justice. Il faisoit surtout grand cas de la sagesse du Chevalier de Caillieres, & de son habileté à conduire les affaires.

1701.

Son estime pour le P. de Carheil fut sans doute ce qui le détermina à se faire Chrétien, ou du moins à vivre d'une manière conforme aux maximes de l'Évangile. Cette estime s'étoit tournée en une véritable tendresse, & il n'y avoit rien, que ce Religieux n'obtint de lui. Il avoit un vrai zèle du bien public, & ce ne fut que ce motif, qui le porta à rompre la paix, que le Marquis de Denonville avoit faite avec les Iroquois, contre son sentiment. Il étoit fort jaloux de la gloire & des intérêts de la Nation, & il s'étoit fortement persuadé qu'elle se maintiendrait, tant qu'elle demeureroit attachée à la Religion Chrétienne. Il prêchoit lui-même assez souvent à Michillimakinac, & ne le faisoit jamais sans fruit.

Sa mort causa une affliction générale, & ses obsèques, il n'y eut Personne, ni parmi les François, ni parmi les Sauvages, qui n'en donnât des marques sensibles. Son corps fut quelque tems exposé en habit d'Officier, ses armes à côté,

1701.

parce qu'il avoit dans nos Troupes le rang & la paye de Capitaine. Le Gouverneur Général & l'Intendant allèrent les premiers lui jetter de l'eau benite. Le Sieur de Joncaire y alla ensuite à la tête de soixante Guerriers du Sault St. Louis, qui pleurerent le Mort & le couvrirent, c'est à dire, qu'ils firent des présens aux Hurons, dont le Chef leur répondit par un très-beau compliment.

Le lendemain on fit ses funeraillles, qui eurent quelque chose de magnifique & de singulier. M. de ST OURS, premier Capitaine, marchoit d'abord à la tête de soixante Soldats sous les armes. Seize Guerriers Hurons, vêtus de longues robes de Castor, le visage peint en noir, & le fusil sous le bras, suivoient, marchant quatre à quatre. Le Clergé venoit après, & six Chefs de guerre portoit le cercueil, qui étoit couvert d'un poêle semé de fleurs, sur lequel il y avoit un chapeau avec un plumet, un hausse-col & une épée. Les Freres & les Enfans du Désunt étoient derrière, accompagnés de tous les Chefs des Nations, & M. de Vaudrenil, Gouverneur de la Ville, qui menoit Madame de Champigny, fermoit la marche.

A la fin du Service il y eut deux décharges de mousquet, & une troisième, après que le corps eut été mis en terre. Il fut enterré dans la grande Eglise, & on grava sur la Tombe cette Inscription, *Cy git le Rat, Chef Huron.* Une heure après les obsèques, le Sieur de Joncaire mena les Iroquois de la Montagne complimenter les Hurons, auxquels ils présentèrent un Soleil & un Collier de porcelaine; ils les exhorterent à conserver l'esprit, &

DEL  
suivre to  
que leur  
toujours  
jamais d  
commun  
mirent,  
sujet de  
le plus g  
voir ce q  
tous les  
dans une  
concert é

Les jon  
particulie  
la défian  
sincerité  
doit leun  
de se rep  
Chevalie  
justice de  
les raison  
quille su  
vouloit le  
il leur p  
Nations  
en effe,  
affaire av  
qu'on les  
sen remi  
courir les

Cepen  
commenc  
sieurs des  
morts. Le  
traités, &  
fer d'un so

suivre toujours les vûes de l'Homme célèbre, que leur Nation venoit de perdre, à demeurer toujours unis avec eux, & à ne se départir jamais de l'obéissance, qu'ils devoient à leur commun Pere Ononthio. Les Hurons le promirent, & depuis ce tems-là on n'a point eu sujet de se plaindre d'eux. Mais ce qui faisoit le plus grand éloge de ce Capitaine, étoit de voir ce qu'on n'avoit osé espérer jusques-là, tous les Peuples de la Nouvelle France réunis dans une même Ville, & de sçavoir que ce concert étoit en bonne partie son ouvrage.

Les jours suivans il y eut plusieurs Conseils particuliers, où les Iroquois se plainquirent de la défiance, qu'on témoignoit avoir de leur sincérité, & ajoutèrent que, si on leur rendoit leurs Prisonniers, on n'auroit pas lieu de se repentir de s'être fié à leur parole. Le Chevalier de Callieres leur fit remarquer l'injustice de leurs plaintes, & leur détailla toutes les raisons, qu'on avoit de n'être pas tranquille sur leur compte. Toutefois comme il vouloit les mettre entièrement dans leur tort, il leur promit d'exposer leur demande aux Nations intéressées, & de l'appuyer. Il le fit en effet, & comme il avoit déjà traité de cette affaire avec le Rat, lequel avoit été d'avis qu'on les contentât, & que plusieurs autres s'en remirent à sa prudence; il voulut bien en courir les risques, & l'événement le justifia.

Les Iroquois se plainquirent qu'on se étoit d'eux.

Cependant la maladie s'étoit mise dès le commencement parmi les Sauvages, & plusieurs des plus considérables en étoient déjà morts. Les Hurons avoient été les plus maltraités, & s'étoient imaginés que c'étoit l'effet d'un sort, qu'on avoit jetté pour les faire

La maladie se met parmi les Sauvages, & à quoi ils l'attribuent.

tous perir. Il y en eut même, qui allerent trouver le P. Anjelan pour l'engager à obtenir des Ecclesiastiques du Seminaire, qu'ils levassent le prétendu maléfice. Dieu fit connoître en cette occasion d'une manière bien marquée qu'il est le Maître des cœurs; malgré le bruit, que quelques mauvais Esprits faisoient courir, que les François n'avoient assemblé chez eux tant de Peuples, que pour les détruire, il n'y eut pas un Infidèle, qui ne voulût être baptisé avant que de mourir, ni un Chrétien, qui ne mourut dans des sentimens dignes du Christianisme.

Derniere Assemblée générale.

Cet accident obligea néanmoins le Gouverneur Général à presser la conclusion du Traité. Il étoit convenu de tout dans les Audiences particulières, & il ne s'agissoit plus que de signer les articles, & de publier la paix. Il indiqua la dernière Assemblée générale au quatrième d'Août, & il voulut qu'on n'omit rien pour donner à cette action toute la célébrité possible. On choisit pour cela une grande plaine hors de la Ville, on y fit une double enceinte de cent vingt-huit pieds de long sur soixante & douze de large, l'entredeux en ayant six. On ménagea à l'un des bouts une Sale couverte, de vingt-neuf pieds de long, & presque carrée pour les Dames, & pour tout le beau Monde de la Ville. Les Soldats furent placés tout autour, & treize-cent Sauvages furent arrangés dans l'enceinte en très-bel ordre.

Discours de M. de Callieres.

M. de Champigny, le Chevalier de Vaudreuil & les principaux Officiers environnoient le Gouverneur Général, qui étoit placé de manière à pouvoir être vû & entendu de

DE L  
vous, &  
mots qu  
paix ent  
me de t  
ne s'étoi  
& des C  
autres q  
des Dép  
pût leur  
mains,  
noissoie  
vouloit  
qu'ils o  
remisse  
& qu'il  
tice; qu  
qui ne l  
que qua  
ceurs de  
fini de t  
leur pro  
Après  
Peres B  
Langue  
fit la m  
& aux a  
nieraux  
le P. An  
quins. T  
clamatie  
suire on  
qui se le  
chant g  
de peau  
au Gou  
dont ils



qui allerent  
engager à obte-  
naire, qu'ils  
Dieu fit con-  
maniere bien  
ocurs; malgré  
is Esprits fai-  
cois n'avoient  
les, que pour  
Infidèle, qui  
ne de'mourir,  
dans des sen-

ins le Gouver-  
sion du Traité.  
les Audiences  
t plus que de  
er la paix. Il  
e générale au  
qu'on n'omit  
toute la célé-  
la une grande  
it une double  
s de long sur  
entredeux en  
les bouts une  
s de long,  
nes, & pour  
Les Soldats  
ize-cent San-  
einte en très-

alier de Vau-  
ers environ-  
qui étoit placé  
& entendu de

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 415  
tous, & qui parla le premier. Il dit en peu de  
mots que l'année précédente il avoit arrêté la  
paix entre toutes les Nations; mais que comme  
de toutes celles du Nord & de l'Ouest il  
ne s'étoit trouvé à Montreal que des Hurons  
& des Outaonais, il avoit fait sçavoir aux  
autres qu'il souhaitoit qu'elles lui envoyassent  
des Députés, afin qu'étant tous assemblés il  
pût leur ôter solennellement la hache des  
mains, & déclarer à tous ceux, qui le recon-  
noissoient pour leur Pere, que désormais il  
vouloit être le seul Arbitre de leurs différends;  
qu'ils oubliassent donc tout le passé, qu'ils  
remissent tous leurs intérêts entre ses mains,  
& qu'il leur rendroit toujours une exacte jus-  
tice; qu'ils devoient être bien las de la guerre,  
qui ne leur avoit été d'aucun avantage, &  
que quand ils auroient une fois goûté les dou-  
ceurs de la paix, ils lui sçauroient un gré in-  
fini de tout ce qu'il venoit de faire pour la  
leur procurer.

Après qu'il eut cessé de parler, un des deux  
Peres Bigot repeta aux Abénaquis en leur  
Langue ce qu'il venoit de dire, Nicolas Perrot  
fit la même chose aux Miamis, aux Illinois,  
& aux autres Sauvages Occidentaux; le P. Gar-  
nier aux Hurons, le P. Bruyas aux Iroquois, &  
le P. Anjelran aux Outaonais & aux Algon-  
quins. Tous applaudirent avec de grandes ac-  
clamations, dont l'air retentit bien loin; en-  
suite on distribua des Colliers à tous les Chefs,  
qui se leverent les uns après les autres, & mar-  
chant gravement, revêtus de longues robes  
de peaux, allèrent présenter leurs Esclaves  
au Gouverneur Général avec des Colliers,  
dont ils lui expliquèrent le sens.

1701.

Ils parlerent tous avec beaucoup d'esprit, & quelques-uns même avec plus de politesse, qu'on n'en attendoit d'Orateurs Sauvages; mais ils eurent grand soin surtout de faire entendre qu'ils sacrifioient leurs intérêts particuliers au désir de la Paix, & que ce désir ne leur étoit inspiré, que par l'extrême envie, qu'ils avoient de contenter leur Pere; qu'on devoit leur en sçavoir d'autant plus de gré qu'ils ne craignoient point du tout les Iroquois, & qu'ils comptoient moins sur un retour sincère de leur part. Il n'y en eut aucun, à qui le Général ne dit des choses fort gracieuses; & à mesure qu'on lui présenta des Captifs, il les remit entre les mains des Iroquois.

Equipages bizarres de quelques-uns des Députés, & leurs Discours.

Mais cette cérémonie, toute sérieuse qu'elle étoit de la part des Sauvages, fut pour les François une espèce de comédie, qui les réjouit beaucoup. La plupart des Députés, surtout ceux des Nations les plus éloignées, s'étoient habillés & parés d'une manière tout-à-fait grotesque, & qui faisoit un contraste fort plaisant avec la gravité & le sérieux, qu'ils affectoient.

Le Chef des Algonquins étoit vêtu en Voyageur Canadien, & avoit accommodé ses cheveux en tête de Cocq, avec un plumet rouge, qui en formoit la crête, & descendoit par derrière. C'étoit un grand jeune Homme parfaitement bienfait: & le même, qui à la tête de trente Guerriers de sa Nation, de même âge, ou plus jeunes encore que lui, avoit défait auprès de Catarocouy le Parti Iroquois, où avoit péri le grand Chef de guerre d'Onontagué, nommé *la Chaudière Noire*. Action

DE  
de vige  
avoit f  
de s'acc  
Alliés.  
d'un ai  
Pere, j  
mais j'  
paix, &  
Onar  
coëffé a  
reau, c  
oreilles  
beaucou  
pour les  
& d'une  
L'Ou

rouge,  
teignass  
ce qui  
tout à la  
ni chape  
à la Fra  
alors un  
certa poi  
applaudis  
amené d  
avoit fai  
ajouta r  
lés avec le  
avec les S

Le Sau  
espèce de  
d'aureole  
à tous ses  
de lui acc  
miciliés

de vigueur, qui plus que toute autre chose avoit fait prendre aux Cantons la résolution de s'accommoder avec les François & leurs Alliés. Ce Brave s'avança vers M. de Callières d'un air noble & dégagé, & lui dit : « Mon Pere, je ne suis point Homme de conseil ; mais j'écoute toujours ta voix : tu as fait la paix, & j'oublie tout le passé. »

Onanguicé, Chef Poutcouatamis, s'étoit coiffé avec la peau de la tête d'un jeune Taureau, dont les cornes lui pendoient sur les oreilles. Il passoit pour avoir beaucoup d'esprit, beaucoup de douceur, beaucoup d'affection pour les François. Il parla en effet très-bien, & d'une manière fort obligeante.

L'Outagami s'étoit peint tout le visage en rouge, & avoit mis sur sa tête une vieille teignasse fort poudrée, & très-mal peignée, ce qui lui donnoit un air affreux & ridicule tout à la fois. Comme il n'avoit ni bonnet, ni chapeau, & qu'il vouloit saluer le Général à la Française, il ôta sa perruque. Il se fit alors un grand éclat de rire, qui ne le déconcerta point, & qu'il prit sans doute pour un applaudissement. Il dit qu'il n'avoit point amené de Prisonniers, parce que ceux, qu'il avoit faits, s'étoient tous sauvés. « D'ailleurs, ajouta-t-il, je n'ai jamais eu de grands démêlés avec les Iroquois, mais je suis fort brouillé avec les Sioux. »

Le Sauteur s'étoit fait avec un plumet une espèce de rayon autour de la tête, en forme d'aureole : il dit qu'il avoit déjà rendu la liberté à tous ses Prisonniers, & qu'il prioit son Pere de lui accorder son amitié. Les Iroquois domiciliés & les Abénaquis parlerent les der-

niers, & témoignèrent un grand zèle pour l'accroissement de la Colonie Française. Ils persuaderent d'autant plus aisément, que pendant toute la guerre ils avoient prouvé par leurs actions ce qu'ils témoignoiént alors par leur discours.

Les autres Députés ayant fini leurs complimens, tout le Monde jeta les yeux sur l'Orateur des Cantons, qui n'avoit point encore parlé. Il ne dit que deux mots, dont le sens étoit que ceux, dont il portoit la parole, seroient bientôt connoître à toutes les Nations le tort, qu'elles avoient eu d'entrer en défiance contre eux; qu'ils convaincroient les plus incédules de leur fidélité, de leur sincérité, & de leur respect pour leur Pere commun.

On apporta ensuite le Traité de paix, qui fut signé de trente-huit Députés, (\*) puis le grand Calumet de paix. M. de Callieres y fuma le premier; M. de Champigny y fuma après lui, ensuite M. de Vaudreuil, & tous les Chefs & les Députés, chacun à leur tour, après quoi on chanta le *Te Deum*. Enfin parurent de grandes chaudières, où l'on avoit fait bouillir trois Bœufs. On servit chacun à sa place, sans bruit & sans confusion; & tout se passa gayement. Il y eut à la fin plusieurs décharges de bôîtes & de canons, & le soir illumination & feu de joye.

Le sixième M. de Callieres assembla les Députés des Nations d'en-haut, & leur dit qu'encore qu'il n'eût pas tout-à-fait lieu d'être content de quelques-uns d'eux, il vouloit bien en considération de la paix, ne plus penser à

(\*) Ils signèrent ce Traité que celles, dont ils s'étoient servis au précédent.

Audience  
donnée aux  
Nations d'en-  
haut.

DE L  
ce que  
qu'il pa  
çois, qu  
offert à  
Meurtrie  
une satis  
remer.

Les D  
chemin,  
les inté  
Général  
vages qu  
les Franç  
me il ve  
effets en  
même to  
jets au m  
tous qu'il  
Pere; ma  
meur à s  
devoir, c

Il leur  
Les Outa  
ran & N  
vouloit b  
sonnaire  
dition qu  
ses instru  
de ne plus  
nulle par  
l'esprit, &  
à des excé  
des suites  
présens,  
ception d  
yvrogne,

R A L E  
nd zèle pour  
françoise. Ils  
ent, que pen-  
t prouvé par  
ient alors par

leurs compli-  
ux sur l'Ora-  
point encore  
dont le sens  
ic la parole,  
s les Nations  
er en défiance  
les plus in-  
sincerité, &  
mun.

de paix, qui  
, (a) puis  
e Callieres y  
gny y fama  
ail, & tous  
à leur tour,  
Enfin paru-  
t avoir fait  
chacun à sa  
on, & tous  
in plusieurs  
, & le soir

assembla les  
& leur dit  
t lieu d'être  
ouloit bien  
lus penser à  
dont ils s'é-  
au précédent.

DE LA N. FRANCE. Liv. XVIII. 419  
ce que leur conduite avoit eu d'irrégulier ;  
qu'il pardonnoit aux Sakis la mort du Fran-  
çois, qu'ils avoient tué, parce qu'ils avoient  
offert à M. de Courtemanche de lui livrer le  
Meurtrier, & que leur Député lui avoit fait  
une satisfaction, dont il vouloit bien se con-  
tenter.

1701.

Les Députés des Illinois étoient morts en  
chemin, & avoient recommandé en mourant  
les intérêts de leur Nation à Onanguicé ; le  
Général ordonna à ce Chef d'avertir ces Sau-  
vages que, s'il leur arrivoit encore de piller  
les François, il ne se contenteroit pas, com-  
me il venoit de faire, de la restitution des  
effets enlevés par les Voleurs. Il parla sur le  
même ton à quelques autres, qui étoient su-  
jets au même défaut, & il fit comprendre à  
tous qu'ils trouveroient toujours en lui un  
Pere, mais un Pere, qui ne seroit plus d'hu-  
meur à souffrir qu'ils s'écartassent de leur  
devoir, comme par le passé.

Il leur distribua ensuite les présens du Roy.  
Les Outaouais lui demanderent le P. Anjel-  
ran & Nicolas Perrot, & il leur dit qu'il  
vouloit bien leur faire ce plaisir : que le Mis-  
sionnaire étoit disposé à les suivre, mais à con-  
dition qu'ils seroient plus dociles à profiter de  
ses instructions. Leur Député le conjura aussi  
de ne plus souffrir qu'on portât de l'eau-de-vie  
nulle part, parce que cette liqueur troubloit  
l'esprit, & ne pouvoit que porter la Jeunesse  
à des excès, qui ne manqueroient pas d'avoir  
des suites funestes ; tous ceux, qui étoient  
présens, applaudirent à sa demande, à l'ex-  
ception d'un Chef Huron, qui étoit un grand  
yvrogne, & qui avoit déjà pris ses mesures

1701. pour emporter chez lui de quoi boires

Et aux Iro-  
quois.

Le lendemain le Gouverneur Général donna audience aux Députés des Cantons. Après leur avoir bien fait comprendre qu'ils seroient inexcutables, & dignes de toute sa colere, s'ils refusoient de rendre la liberté à leurs Prisonniers, il leur ordonna de les remettre à Joncaire, qui devoit partir avec eux : leur engagea la parole que, si quelques-uns de ces Prisonniers vouloient ensuite retourner dans leur Pays, ils le pourroient en toute liberté, comme il venoit d'arriver à l'égard des Prisonniers, que les Hurons lui avoient ramenés.

Il leur recommanda aussi de nouveau de demeurer Neutres entre les François & les Anglois, si la guerre recommençoit entre ces deux Nations, comme il y avoit bien de l'apparence que cela ne tarderoit pas d'arriver. Il leur fit entendre qu'il étoit tout-à-fait contre leur intérêt de permettre à ceux-ci de construire des Forts dans leurs Villages, & sur leurs Rivières, & leur déclara qu'il ne le souffriroit jamais. Il avoit fort à cœur qu'ils lui demandassent des Jesuites, persuadé que la présence de ces Missionnaires étoit ce qu'il y avoit de plus efficace pour les retenir dans une exacte neutralité ; mais il ne jugea pas à propos de leur en parler, la Cour ne lui ayant point donné d'instruction sur cela, & les moyens indirects, dont il usa pour les amener à ce point, réussirent à son gré.

Enfin il s'expliqua avec eux touchant l'Etablissement, qu'il vouloit faire au Détroit, où dès le mois de Juin il avoit envoyé le Sieur de la Motte Cadillac avec environ cent Hommes & un Jesuite, pour y attirer les Sau-

DE L  
vages.

voit av  
dans la  
rer l'es  
qu'il es  
paix ; a  
seroit p  
effet il  
pour l'e  
mais il  
princip  
pas mar  
s'il ne l  
la guer

Les  
putés a  
mis, &  
ressenti  
ceux-ci  
que les  
excuses  
tems ap  
Prisonn  
fusé de  
bien fai  
pas de l  
demeur

L'ann  
Calliere  
remerci  
en reçu  
même s  
plus gra  
durable  
demand  
même :

RALE  
boires  
Général don-  
Cantons. Après  
qu'ils seroient  
te sa colere,  
té à leurs Pri-  
les remettre à  
vec eux : leur  
tes-uns de ces  
etournet dans  
toute liberté,  
gard des Pri-  
sient ramenés.  
nouveau de  
ançois & les  
ençoit entre  
avoit bien de  
pas d'arriver.  
ut-à-fait con-  
ux-ci de conf-  
lages. & sur  
qu'il ne le  
à cœur qu'ils  
persuadé que  
étoit ce qu'il  
retenir dans  
jugea pas à  
ne lui ayant  
cela, & les  
ur les amener

achant l'Era-  
au Détroit,  
t envoyé le  
environ cent  
tirer les Saur-

DE LA N. FRANCE, LIV. XVIII. 421  
vages. Il s'étoit pressé de faire partir ce Con-  
voi avant l'arrivée des Députés Iroquois,  
dans la crainte que, s'ils le prioient de diffé-  
rer l'exécution de cette Entreprise, le refus,  
qu'il en feroit, n'apportât un obstacle à la  
paix; au lieu que la chose étant faite, il  
seroit plus en droit de ne point reculer. En  
effet ils lui proposerent assez de difficultés  
pour l'embarasser, s'il n'eût pas été si avancé;  
mais il leur fit goûter ses raisons, dont la  
principale étoit, que les Anglois n'auroient  
pas manqué de vouloir s'établir en ce lieu-là,  
s'il ne les avoit prévenus, ce qui auroit attiré  
la guerre dans le centre du Pays.

Les Agniers n'avoient point envoyé de Dé-  
putés au Congrès, comme ils l'avoient pro-  
mis, & le Général en avoit témoigné son  
ressentiment à ceux des autres Cantons; mais  
ceux-ci étoient à peine partis de Montreal,  
que les Agniers y arrivèrent. Ils firent leurs  
excuses, & signerent le Traité. Quelque  
tems après Joncaire revint avec très-peu de  
Prisonniers, les autres ayant absolument re-  
fusé de le suivre. On crut, ou l'on voulut  
bien faire semblant de croire qu'il n'y avoit  
pas de la faute des Iroquois, & la chose en  
demeura là.

L'année suivante les Cantons firent à M. de  
Callières une Députation solennelle pour le  
remercier de leur avoir donné la paix, & il  
en reçut aussi des Nations d'en-haut pour le  
même sujet. Mais ce qui lui fit concevoir de  
plus grandes esperances que cette paix seroit  
durable, c'est que les premiers Députés lui  
demanderent des Jesuites. Ils lui apprirent en  
même tems la mort de Garakonthié, qui

1701.

Les Agniers  
accèdent au  
Traité.

Mort de Ga-  
rakonthié.

1702.

1702.

422 HISTOIRE GÉNÉRALE

n'avoit cessé jusqu'au dernier soupir de servir utilement les François auprès de sa Nation, & ils lui présentèrent son Neveu, lequel s'offrit d'être à la place de son Oncle le Correspondant du Gouverneur, & fut agréé.

Missionnaires  
aux Iroquois.

Le Général souhaitoit avec trop d'ardeur de voir les Iroquois se porter d'eux-mêmes à solliciter le retour des Missionnaires dans les Cantons, pour ne les pas prendre au mot. Il en avoit de tous côtés, & il en envoya par tout. Il chargea M. de Maricourt de les conduire, & ils furent très-bien reçus. Ce n'est pas que ce Peuple fût mieux disposé qu'auparavant à embrasser le Christianisme; mais il n'étoit pas inutile pour la Religion, & il étoit important pour la Colonie qu'il y eût parmi ces Barbares des Personnes revêtues d'un caractère capable de leur imposer, dont la présence les assurât qu'on vouloit bien vivre avec eux; qui pussent éclairer leur conduite, avertir le Gouverneur Général de toutes leurs démarches, les gagner par leurs bonnes manières, ou du moins se faire des amis parmi eux, surtout éventer & déconcerter les intrigues des Anglois, peu redoutables dans cette partie de l'Amérique, quand ils n'ont point les Cantons pour eux.

Hostilité des  
Anglois.

M. de Callieres assura des Iroquois dans le tems même, qu'il venoit d'apprendre que la guerre étoit déclarée entre la France & l'Angleterre, ne doutoit presque point que les premiers efforts des Anglois dans l'Amérique ne se tournassent contre l'Acadie, ou contre l'Isle de Terre-Neuve, & sa conjecture se trouva juste. Il fut bientôt informé que l'Ennemi en vouloit à Plaisance; mais il eut nou-

DE LA  
velle peu  
échoué,  
quelques

L'Acad  
plus diffi  
Nouvelle  
tage, d'a  
d'y envoy  
extrême  
dans ces c  
tirerent d  
que tems.  
beaucoup  
& qu'on p  
considérab

Le fait  
me si série  
en France  
fares pour  
siastiques,  
les Postes  
afin qu'on  
du Canada  
mérites.

Il jeta  
de S. Maur  
gation n'e  
ensuite av  
l'Abbé R  
cardie. Il  
fait ce qu  
contacter l  
& le Trait  
rieurs de e  
que le Prê  
des, & con



R A I E  
spir de servir  
sa Nation,  
lequel s'of-  
e le Corref-  
grée.

op d'ardeur  
x-mêmes à  
es dans les  
: au mor. Il  
envoya par  
out de les  
reçus. Ce  
ux disposé  
stianisme;  
Religion,  
ie qu'il y  
es revêtus  
ofer, dont  
bien vivre  
conduite,  
outres leurs  
es manie-  
armi eux,  
rigues des  
te partie  
point les

is dans le  
re que la  
& l'An-  
que les  
Amérique  
u contre  
ecture se  
que l'En-  
cut nou-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 423  
velle peu de tems après que ce projet avoit  
échoué, n'ayant abouti qu'à piller & à brûler  
quelques Navires de Pêcheurs.

1702.

L'Acadie moins fortifiée que Plaisance,  
plus difficile à garder, & plus voisine de la  
Nouvelle Angleterre, l'inquietoit davan-  
tage, d'autant plus qu'il ne lui étoit pas aisé  
d'y envoyer les secours, dont elle avoit un  
extrême besoin. Mais les avis, qu'il reçut  
dans ces entrefaites de la Cour de France, le  
tirerent de cet embarras, au moins pour quel-  
que tems. On lui mandoit qu'on y parloit  
beaucoup d'établir solidement cette Province,  
& qu'on pensoit aux moyens d'y augmenter  
considérablement le nombre des Habitans.

Le fait étoit certain, & la chose parut mé-  
me si sérieuse à l'Evêque de Québec, qui étoit  
en France, qu'il crut devoir prendre des me-  
sures pour établir en Acadie un Corps d'Ecclé-  
siastiques, qui pût fournir des Sujets à tous  
les Postes, qu'on avoit dessein de peupler,  
afin qu'on ne fût pas dans la nécessité d'en tirer  
du Canada, où il n'y en avoit point de surnu-  
méraires.

Divers projets  
pour l'Acadie  
sans effet.

Il jetta d'abord les yeux sur les Benedictins  
de S. Maur, mais le Général de cette Congrè-  
gation n'entra point dans ses vûes. Il traita  
ensuite avec les Prémontrés, & s'adressa à  
l'Abbé Régulier de S. André aux Bois en Pi-  
cardie. Il trouva un Homme très-disposé à  
faire ce qu'il souhaitoit, jusqu'à vouloir se  
consacrer lui-même aux Missions de l'Acadie,  
& le Traité fut fort avancé; mais les Supé-  
rieurs de cet Ordre exigèrent des conditions,  
que le Prélat ne put, ou ne voulut pas accor-  
der; & comme on abandonna bientôt à la

1702.

Cour le projet de peupler l'Acadie, les choses y resterent pour le Spirituel & pour le Temporel sur le même pied, où elles avoient toujours été.

Les Anglois  
menacent  
N. France.

Le Chevalier de Villebon y étoit mort au mois de Juillet de l'année 1700. & M. de Brouillan avoit passé du Gouvernement de Plaisance à celui de l'Acadie, Il eut bientôt sur les bras une partie des Forces de la Nouvelle Angleterre : les Bastonnois firent de grands dégâts sur toutes les Côtes, & y enlevèrent plusieurs Vaisseaux. Il apprit ensuite que les François Prisonniers à Baston y étoient traités fort durement; qu'il y avoit défense de la Reine de la Grande Bretagne d'en échanger aucun, & que le Gouverneur vouloit faire pendre le Capitaine BAPTISTE, bon Partisan, dont on n'avoit pu obtenir l'élargissement pendant la paix, sous prétexte que c'étoit un Corsaire.

Sur cette nouvelle il envoya un Exprès à Baston, pour déclarer au Gouverneur qu'il useroit de représailles, s'il exécutoit sa menace, & cette déclaration sauva la vie à Baptiste; mais l'Envoyé de M. de Brouillan lui rapporta qu'on attendoit dans ce Port des Vaisseaux d'Angleterre, pour assiéger Quebec, & pour croiser dans le Golphe, & jusques dans le Fleuve S. Laurent, afin qu'il n'y pût entrer aucun Bâtiment François.

Mouvements  
parmi les Sauvages  
contre  
nos intérêts.

Le Gouverneur fit partir sur le champ ce même Courier pour Quebec, afin de donner avis de tout à M. de Callieres. Ce Général en sçavoit déjà quelque chose; il fut informé en même tems que les Milices de la Nouvelle York étoient déjà en route pour se rendre à

DE L.  
Baston;  
solicités  
sionnaire  
rons le  
même de  
par l'entr  
portoient  
de nos m  
qui n'éto  
partie de  
& en part  
de France  
moins un  
toujours  
inconstan  
mauvaise

Ce qu'i  
de pareille  
les intrig  
Iroquois,  
Callieres  
Cour pou  
achever l  
prit toutes  
rience & t  
lui-même  
velle Fran  
perdre dan  
faite. Il m  
May 170  
le Général  
eu cette C  
avoit reçu

Par sa  
resta entre  
druil, G

R A L E  
ie, les choses  
pour le Tem-  
avoient tou-

toit mort au  
O. & M. de  
ernement de  
l eut bientôt  
s de la Nou-  
ois firent de  
, & y enle-  
pprit ensuite  
ton y étoient  
voit défense  
d'en échan-  
vouloit faire  
bon Parti-  
l'élargisse-  
te que c'é-

un Exprès à  
rneur qu'il  
toit sa me-  
a vic. Bap-  
ouillan lui  
e Port des  
er Quebec,  
& jusques  
il n'y pût

champ ce  
de donner  
Général en  
informé en  
Nouvelle  
e rendre à

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 425  
Baston ; que les Iroquois étoient vivement  
solicités par les Anglois de chasser les Mis-  
sionnaires de leur Pays ; que quelques Can-  
tons le leur avoient promis, que plusieurs  
même de nos anciens Alliés traitoient avec eux  
par l'entremise des Iroquois, & que les uns ap-  
portoient pour excuser ces démarches la cherté  
de nos marchandises. Cette ancienne plainte,  
qui n'étoit que trop bien fondée, venoit en  
partie de la pauvreté des Habitans du Canada,  
& en partie de l'avarice, tant des Marchands  
de France, que de ceux du Pays : c'étoit au  
moins un prétexte que les Sauvages avoient  
toujours en mains, les uns pour couvrir leur  
inconstance, & les autres pour cacher leur  
mauvaise volonté.

Ce qu'il y avoit de plus pressé à faire dans  
de pareilles conjonctures, étoit de déconcerter  
les intrigues des Anglois dans les Cantons  
Iroquois, & c'est aussi par où le Chevalier de  
Callieres commença. Il écrivit ensuite à la  
Cour pour avoir des Recrues ; il songea à  
achever les Fortifications de Quebec, & il  
prit toutes les autres mesures, que son expé-  
rience & son habileté lui suggererent. Il étoit  
lui-même la plus grande ressource de la Nou-  
velle France ; mais elle eut le malheur de le  
perdre dans le tems, qu'il lui étoit plus néces-  
saire. Il mourut à Quebec le vint-sixième de  
May 1703. autant regretté, que le méritoit  
le Général le plus accompli, qu'eût encore  
eu cette Colonie, & l'Homme, dont elle  
avoit reçu de plus importants services.

Par sa mort le Commandement Général  
resta entre les mains du Marquis de Vau-  
dreuil, Gouverneur de Montreal. Il étoit

1702.

Mort du Che-  
valier de Cal-  
lieres.  
1703.

M. de Vau-  
dreuil lui suc-  
cede.

1703.

426 HISTOIRE GÉNÉRALE

fort aimé des Sauvages, & la valeur, qu'il avoit fait paroître en plusieurs occasions pendant la dernière guerre, jointe à ses manières nobles & aimables, lui avoient gagné l'affection, & acquis l'estime de toute la Colonie. Aussi concourut-elle toute entière à le demander pour Gouverneur Général. D'ailleurs il n'avoit point de Concurrent, sur lequel la place, qu'il occupoit, son expérience & la connoissance, qu'il avoit des affaires du Canada, ne lui donnassent une grande supériorité; M. de Champigny, qui l'avoit été de M. de Callières, étant retourné en France, & ne songeant plus à l'Amérique.

Le Marquis de Vaudreuil fut donc accordé aux prières de tous ceux, qu'il devoit gouverner; il parut même que ce concours de tous les Ordres de la Colonie en sa faveur avoit fait plaisir au Roy, qui lui avoit donné plus d'une fois des marques de bienveillance depuis la surprise de Valenciennes par les Mousquetaires, du nombre desquels il étoit. Enfin la nouvelle de sa Promotion fut reçue avec des applaudissemens d'autant plus sinceres, que sa conduite pendant l'interregne avoit déjà confirmé tout le Monde dans la pensée, que Personne ne convenoit mieux à la place, où le choix de Sa Majesté venoit de l'élever.

Comme il avoit compris d'abord de quelle conséquence il étoit de s'assurer des Iroquois, il caressa fort des Tsonnonthouans, qui étoient venus le trouver peu de tems après la mort de M. de Callières. Il les fit même accompagner à leur retour par le Sieur de Joneaire, qui négocia si heureusement dans ce Canton, qu'il en ramena avec lui un des principaux Chefs.

Députation  
des Tsonnon-  
houans.

DEL  
Ce Sau-  
dant Gé-  
leur pro-  
qui se de-  
gna enli-  
Onnonth-  
menter,  
mauvais  
Nous  
soane ce-  
avons to-  
de notre  
d'abord  
de ce qui  
mais voi-  
Terre, p-  
le Domai-  
Pere, s'i-  
faire, ou  
regardes-  
nous en  
nous faiso-  
les Missio-  
périrai pl-  
de mon C-  
par un se-  
troisième  
ser l'hyve-  
M. de V-  
ser une ch-  
lui, & Jo-  
nifforens a-  
& dans l'au-  
dant Gén-  
une mauva-  
rer du suje-

R A L E  
valeur, qu'il  
occasions pen-  
ses manieres  
gagné l'affec-  
e la Colonie.  
e à le deman-  
D'ailleurs il  
sur lequel la  
nce & la con-  
du Canada,  
supériorité;  
té de M. de  
rance, & ne

onc accordé  
voit gouver-  
ours de tous  
aveur avoit  
donné plus  
veillance de-  
ar les Mous-  
étoit. Enfin  
reçue avec  
s sinceres,  
egne avoit  
sa pensée,  
à la place,  
e l'élever.  
d de quelle  
s Iroquois,  
qui étoient  
la mort de  
compagner  
caire, qui  
nton, qu'il  
aux Chefs.

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 417  
Ce Sauvage remercia d'abord le Comman-  
dant Général de la bonté, qu'il avoit eue de  
leur promettre sa protection contre tous ceux,  
qui se déclareroient leurs Ennemis: il témoi-  
gna ensuite beaucoup de chagrin de ce que les  
Onnontagués n'étoient pas venus le compli-  
menter, & de ce qu'ils paroissoient avoir de  
mauvais desseins, puis il parla ainsi.

Nous n'avons jamais communiqué à Per-  
sonne ce que je vais te dire. Jusqu'ici nous  
avons toujours prétendu être les seuls Maîtres  
de notre Terre, c'est pour cela que nous avons  
d'abord pris le parti d'être simples Spectateurs  
de ce qui se passeroit entre vous & les Anglois;  
mais voici un Collier, que je te présente sous  
le Domaine absolu de notre Pays. Ainsi, mon  
Pere, s'il nous survient quelque fâcheuse af-  
faire, ou que nous ayons besoin de secours,  
regarde-nous comme tes Enfans, & mets-  
nous en état de soutenir la démasche, que  
nous faisons aujourd'hui. Pour ce qui regarde  
les Missionnaires, tu peux être assuré que je  
périrai plutôt, que de souffrir qu'ils sortent  
de mon Canton. Il confirma cette promesse  
par un second Collier, & il en présenta un  
troisième pour obtenir que Joncaire allât pas-  
ser l'hyver avec lui.

M. de Vaudreuil n'avoit garde de lui res-  
ser une chose, qu'il desiroit encore plus que  
lui, & Joncaire partit avec ce Député. Tega-  
nissorens arriva peu de tems après à Montreal,  
& dans l'audience, que lui donna le Comman-  
dant Général, il commença par témoigner  
une mauvaise humeur, qui faisoit mal augu-  
rer du sujet de son voyage: » Les Européens, «

1703.

Teganisso-  
rens à Mont-  
real, & ce  
qu'il y fait.

1703. dit-il, ont l'esprit mal fait; ils font la paix  
 entr'eux & un rien leur fait reprendre la ha-  
 che. Nous n'en usons pas de même, & il nous  
 faut de grandes raisons pour rompre un traité,  
 que nous avons signé. Il déclara ensuite que  
 son Canton ne prendroit point de parti dans  
 une guerre, qu'il n'approuvoit, ni d'une part,  
 ni de l'autre. M. de Vaudreuil n'en deman-  
 da pas davantage; il le fit bien compren-  
 dre à Teganisforens, & pour ôter aux Iro-  
 quois tout prétexte de rompre une Neutralité  
 si avantageuse à la Colonie, il résolut de ne  
 point envoyer de Parti contre les Anglois  
 du côté de la Nouvelle York. Il s'en fit un  
 mérite auprès de Teganisforens, qui de son  
 côté lui engagea sa parole de retenir les Mis-  
 sionnaires, qui étoient dans son Canton.

Par édition  
 dans la Nou-  
 velle Angle-  
 terre.

Ce que le Commandant Général faisoit  
 pour engager les Iroquois à demeurer Neu-  
 tres, on le voulut faire à Boston pour ob-  
 tenir la même chose des Nations Abénaqui-  
 ses; mais on s'y étoit pris trop tard. Monsieur  
 de Vaudreuil forma un Parti de ces Sauvages,  
 auxquels il joignit quelques François  
 sous la conduite du Sieur de BEAUBASSIN,  
 Lieutenant, & il les envoya dans la Nou-  
 velle Angleterre. Ils y firent quelques rava-  
 ges de peu de conséquence; mais ils tuèrent  
 environ trois-cent Hommes. D'ailleurs le  
 point essentiel étoit d'engager les Abénaquis  
 de maniere, qu'il ne fût plus en leur pou-  
 voir de reculer.

Sur la fin de l'Automne les Anglois, qui  
 désiroient de gagner ces Sauvages, firent  
 des courses dans leur Pays, & tuèrent  
 tous ceux, qui furent surpris. Les Chefs de-

DE L.  
 mandere  
 il leur  
 en quant  
 HERRTEL  
 me, qui  
 auquel se  
 toient pl  
 Quatre a  
 Rouville  
 leur tua  
 quante F  
 François  
 blessé lui.

La pet  
 Neuve av  
 qui avoit  
 Gouverne  
 me à y la  
 inspiré to  
 RITON,  
 une fort  
 & enviro  
 que Mate  
 Forillon,  
 qui étoien  
 sans perdr  
 de cinq H  
 mens.

Il ne pu  
 gantin ne  
 Vaisseau  
 aux Isles  
 Forillon,  
 fortis; ma  
 brûler ses  
 Bois. Les

manderent du secours à M. de Vaudreuil, & il leur envoya pendant l'Hyver deux cent cinquante Hommes commandés par le Sieur HARTÉL DE ROUVILLE, Lieutenant Reformé, qui remplaçoit déjà dignement son Pere; auquel son âge & ses infirmités ne permettoient plus de faire de ces grandes courses. Quatre autres de ses Enfants accompagnerent Rouville, qui surprit à son tour les Anglois, leur tua beaucoup de Monde, & fit cent cinquante Prisonniers. Il ne perdit que trois François & quelques Sauvages; mais il fut blessé lui-même.

La petite guerre se faisoit aussi en Terre-Neuve avec assez de succès. M. de Subercase, qui avoit succédé à M. de Brouillan dans le Gouvernement de Plaisance, n'étoit pas Homme à y laisser les Anglois en repos, & avoit inspiré toute sa vivacité à ses Officiers. AMARITON, Lieutenant d'Infanterie, y fit alors une fort belle action. Avec quatre Soldats, & environ quarante-huit, tant Volontaires, que Matelots, il attaqua en plein midi le Forillon, & à la barbe de trois-cent Anglois, qui étoient dans le Havre, il emporta le Fort, sans perdre aucun des Siens, se rendit Maître de cinq Habitations, & de trois petits Bâtimens.

Belle action d'un Officier François en Terre-Neuve.

Il ne put néanmoins empêcher qu'un Brigantin ne se détachât pour aller avertir deux Vaisseaux de guerre, qui étoient mouillés aux Isles de S. Pierre; & qui parurent au Forillon, avant que nos Braves en fussent sortis; mais Amariton eut encore le tems de brûler ses trois prises, & de se jeter dans le Bois. Les Anglois mirent incontinent à ses

1703.

trouffes trois-cent Hommes, & deux Chaloupes armées, qui les joignirent à Fremoufe. La peur faifit alors la petite Troupe, qui se débanda; il ne lui resta que dix ou douze Hommes, avec lesquels il se battit si bien, qu'il ne put être entamé, & il acheva heureusement la retraite jusqu'à Plaisance.

Tentative des Anglois sur Plaisance, sans effet.

On étoit assez surpris en Canada de l'inaction des Anglois du côté de cette Isle; mais on ignoroit apparemment à Quebec, & l'on ne favoit même à Plaisance qu'en général, le dessein, qu'ils avoient formé de se rendre Maîtres de ce Port, & qui échoua par la faute de celui, qui étoit chargé de l'exécution. C'étoit un nommé GRAYDON, dont les instructions portoient de conduire dans les Colonies Angloises une Escadre, qu'on lui avoit donnée en Angleterre; d'y rassembler toutes les Milices, & de les conduire en Terre-Neuve, pour faire le siège de Plaisance. Cet armement s'étoit fait avec beaucoup de secret; mais avant que l'Escadre eût mis à la voile, le secret étoit éventé. Il paroît qu'on en attribua la faute à Graydon, qu'on prétendoit n'être pas affectionné au Gouvernement.

On lui avoit encore recommandé de ne point se détourner de la route pour donner la chasse à quelque Vaisseau Ennemi que ce fût, & il porta sur ce point l'obéissance plus loin peut-être, qu'on n'auroit voulu. Ayant découvert quatre Vaisseaux de guerre François, qui faisoient voile vers Brest, & qui paroissoient peu en état de se défendre, il envoya bien les reconnoître; mais ayant entendu tirer quelques coups de canon, il fit le signal de rapel, & poursuivit sa route. On

DE LA  
fut dans la  
DUCASSE,  
plusieurs au  
d'espèces,  
millions de

Graydon  
s'y comporta  
maniere à se  
pour y jeter  
de la Rein  
Forces, qu'i  
Plaisance; n  
bonne postu  
lement fait  
je ne trouve  
cun Mémoi  
imprimé.

Cependant  
je viens de  
noit à faire  
riorité sur les  
toit pas tran  
passés de Mi  
avoient pour  
mauvais espr  
nos Comman  
tement de l'in

Les Outao  
si venue au D  
recommencer  
Les premiers  
taquer jusque  
une Troupe  
de rien, & en  
Pitre Schuille

(\*) Les Franç



fut dans la suite que c'étoit l'Escadre de M. DUCASSE, qui revenoit de Carthagène & de plusieurs autres Ports de l'Amérique, chargée d'espèces, que l'on faisoit monter à quatre millions de pièces de huit.

1793.

Graydon arrivé dans la Colonie Angloise s'y comporta, dit un Historien Anglois, de maniere à faire juger qu'il y étoit venu plutôt pour y jeter la terreur, que pour le Service de la Reine. Il partit enfin avec toutes les Forces, qu'il avoit rassemblées, pour aller à Plaisance; mais il trouva les François en si bonne posture, qu'il se retira, sans avoir seulement fait mine d'attaquer la Place. Au reste je ne trouve rien de cette tentative dans aucun Mémoire François, ni manuscrit, ni imprimé.

Cependant malgré les petits succès, dont je viens de parler, & dont le fruit se bor-

Nos Alliés paroissent mal disposés.

1704.

noit à faire sentir aux Sauvages notre supériorité sur les Anglois, M. de Vaudreuil n'étoit pas tranquille; les Hurons, qui étoient passés de Michillimakinac au Détroit, & qui avoient pour Chef un Homme (\*) d'un mauvais esprit, & depuis longtems suspect à nos Commandans, témoignoient assez ouvertement de l'inclination pour les Anglois.

Les Outaouais, dont une partie étoit aussi venuë au Détroit, & les Miamis vouloient recommencer la guerre contre les Cantons. Les premiers eurent même la hardiesse d'attaquer jusques sous le canon de Catarocouy une Troupe d'Iroquois, qui ne se défioient de rien, & en tuèrent plusieurs. D'autre part Pitre Schuiffet, Gouverneur d'Orange, met-

(\*) Les François le nommoient Quarante Sols.

1704.

toit tout en œuvre pour engager les Cantons à rompre avec nous, & cette dernière hostilité faite sur nos Terres & à notre vûë étoit plus que suffisante pour les y déterminer.

Schuiller porta encore plus loin ses vûës, il forma le dessein d'attirer dans son Gouvernement les Iroquois Chrétiens, domiciliés parmi nous, & il vint à bout d'en ébranler plusieurs, qui engagèrent les Chefs à promettre de s'aboucher avec lui. Envain M. de Ramezay, Gouverneur de Montreal, fit tous ses efforts pour rompre ce coup; il auroit eu le chagrin de les voir partir pour cette Contérence, si des Abénaquis, lesquels se trouverent par hazard à Montreal, ne leur eussent pas fait honte d'une démarche si peu convenable à des Chrétiens, & si dangereuse pour eux-mêmes.

Intrigues des Anglois parmi les Iroquois.

Ce qui se passoit dans les Cantons n'occupoit pas moins le Général, que les mouvemens & les intrigues, dont je viens de parler. Joncaire, qu'il avoit renvoyé de nouveau à Tronnonthouan avec le Pere le Vaillant, lui manda que le Gouverneur d'Orange avoit indiqué une Assemblée générale de toute la Nation à Onnontagué, & qu'il vouloit à quelque prix que ce fût, obliger les Cantons, 1<sup>o</sup>. à chasser les Missionnaires, 2<sup>o</sup>. à empêcher les Abénaquis de continuer leurs hostilités, 3<sup>o</sup>. à congédier les Mohingans, qui s'étoient depuis peu établis dans le Canton d'Agnier, & à les contraindre de retourner à leur ancienne demeure près d'Orange: 4<sup>o</sup>. à donner passage sur leurs Terres aux Nations d'en-haut, pour venir traiter dans les Colonies Angloises.

On apprit en même tems que des Sauvages du

DE  
du Dé  
été for  
le feu  
roit ét  
preme  
sur qu  
roisfoi  
plus c  
augme  
des M  
prit m  
quoi l  
souhai  
sonnes  
les rap  
En c  
avoit r  
des sol  
que T  
dreuil  
les aru  
pour le  
trahiso  
l'Assem  
d'Oran  
qui éto  
le P. le  
dreuil p  
infracti  
Cete  
néral,  
satisfact  
qu'il leur  
gilloit,  
que les  
du Décr  
T

RALE  
les Cantons à  
nière hostile  
nue étoit plus  
miner.  
oin ses vûes,  
son Gouver-  
s, domiciliés  
d'en ébranler  
Chefs à pro-  
Envain M. de  
real, fit tous  
; il auroit eu  
cette Conté  
els se trouve-  
leur eussent  
à peu conve-  
gereuse pour  
ntons n'occu-  
les mouve-  
ens de parler.  
le nouveau à  
Vaillant, lui  
nge avoit in-  
toute la Na-  
oit à quelque  
atons, 1<sup>o</sup>. à  
empêcher les  
ilités, 3<sup>o</sup>. à  
étoient de-  
l'Agnier, &  
leur ancienne  
nner passage  
-haut, pour  
Angloises.  
les Sauvages  
du

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 433  
du Déroit étoient allés à Orange, & y avoient  
été fort carellés, & que d'autres avoient mis  
le feu au Fort même du Déroit, qui au-  
roit été réduit en cendres, si on n'y eût prom-  
prement remédié. On ne sçavoit donc plus  
sur qui compter, & nos anciens Alliés pa-  
roissoient être sur le point de devenir nos  
plus cruels Ennemis. Dans cet embarras, qui  
augmenta encore par une nouvelle hostilité  
des Miamis contre les Iroquois, on com-  
prit mieux qu'on n'avoit encore fait, pour-  
quoi le Chevalier de Callieres avoit tant  
souhaité d'avoir auprès des Cantons des Per-  
sonnes, qui pussent s'attirer leur estime, &  
les rappeler à leurs véritables intérêts.

1704.  
Les Sauvages  
du Déroit  
mal inten-  
tionnés.

En effet les Iroquois, dans le tems qu'on  
avoit tout à craindre de leur ressentiment &  
des sollicitations des Anglois, vérifierent ce  
que Teganissorens avoit dit à M. de Vau-  
dreuil, que quand ils avoient une fois déposé  
les armes, il leur falloit de grandes raisons  
pour les reprendre. Sur la nouvelle de la  
trahison des Outaouais près de Catarocouy,  
l'Assemblée convoquée par le Gouverneur  
d'Orange fut différée, & les Tsonnonthouans,  
qui étoient les seuls Offensés, renvoyerent  
le P. le Vaillant & Joncaire à M. de Vau-  
dreuil pour lui faire leurs plaintes de cette  
infraction du Traité de paix.

Conduite des  
Iroquois en  
cette occa-  
sion.

Cette démarche rassura le Gouverneur Gé-  
néral, il promit aux Tsonnonthouans une  
satisfaction entiere; & nous verrons bientôt  
qu'il leur tint parole. L'hostilité, dont il s'a-  
gissoit, étoit une suite du mécontentement,  
que les Outaouais avoient de l'Etablissement  
du Déroit; & l'on commença de s'apper-

1704

cevoir que cette Entreprife avoit des Inconvéniens, que M. de Callieres n'avoit pas assez prévus. Bien des Gens en Canada ne l'approuvoient point, & M. de Vaudreuil étoit de ce nombre. C'en étoit assez pour ne le point soutenir, & pour lui attribuer tous les défordres, & tous les accidens, qui pouvoient arriver dans ces Contrées éloignées. En quoi ce Général ne fit pas réflexion que ce qui a été entrepris mal à propos, ne doit pas toujours pour cela être négligé, ou abandonné.

Pendant les Tsonnonthouans paroissant aussi-bien disposés, que nous venons de le voir, M. de Vaudreuil leur fit dire qu'il seroit bien aise qu'ils se trouvassent à l'Assemblée d'Orange, pour empêcher qu'on n'y prit aucune résolution contraire aux intérêts des François. Il s'étoit aussi assuré des Onnontagués; M. de Maricourt étant mort depuis peu, le Baron de Longueuil, son Frere aîné, avoit été envoyé dans ce Canton, & y avoit négocié fort heureusement. Il y étoit encore avec Joneaité & le P. le Vaillant, lorsque le Gouverneur d'Orange y arriva: l'Assemblée tint; Schuïler ne put empêcher que les trois François n'y assistassent; & ceux-ci manœuvrèrent si bien, qu'on se sépara, sans avoir rien conclu.

Le Gouverneur d'Orange fait de nouveaux efforts pour attirer les Iroquois Chrétiens dans la Nouvelle York.

Le Gouverneur d'Orange ne se rebuta point, & ayant à son retour rencontré quelques Iroquois du Sault S. Louis dans le Canton d'Agnier, il les engagea à force de présens à le suivre jusqu'à Corlar. Là il leur reprocha qu'ils étoient les seuls Auteurs de la guerre: il leur offrit ensuite des Ter-

DE  
rés, s  
nemen  
Villag  
Mont  
quels  
tranqu  
luli:

No  
de ces  
les tro  
bientô  
avoit  
les sui  
les Ch  
aucune  
renvoy  
gea mē  
tis de p

Que  
s'étant  
qui en  
rent du  
Général  
avec qu  
soit que  
soit seu  
cinquante  
mis à le  
pilla &  
retires,

D'autr  
sés aux c  
en dang  
n'étoient  
Habitati  
voient p

rés, s'ils vouloient s'établir dans son Gouver-  
nement, & leur donna un Collier pour leur  
Village, & deux autres pour ceux de la  
Montagne & du Sault au Recollet, par les-  
quels il les exhortoit à demeurer au moins  
tranquilles, & à lier un commerce réglé avec  
lui.

Non-seulement les Sauvages se chargerent  
de ces Colliers; mais ils furent acceptés dans  
les trois Bourgades. M. de Ranrezay en fut  
bientôt instruit, & comprit d'abord qu'il n'y  
avoit pas un instant à perdre pour empêcher  
les suites de cette négociation. Par bonheur  
les Chefs & les Anciens n'y avoient pris  
aucune part; ainsi il n'eut aucune peine à faire  
renvoyer les Colliers sans réponse. Il enga-  
gea même les trois Villages à lever des Par-  
tis de guerre contre les Anglois.

Quelque tems auparavant des Abénaquis  
s'étant laissés surprendre par des Anglois, du Sieur de  
qui en avoient tué quelques-uns, demande Montigny  
rent du secours à M. de Vaudreuil; & ce contre les An-  
Général leur envoya le Sieur de Montigny glois.  
avec quatre, ou cinq Canadiens. Il ne s'agi-  
soit que de les rassurer; & Montigny suffi-  
soit seul pour cela. Il eut bientôt assemblé  
cinquante Guerriers de cette Nation, & s'étant  
mis à leur tête, il alla chercher les Anglois,  
pilla & brûla un Fort, où plusieurs s'étoient  
retrés, & fit quantité de Prisonniers.

D'autres Abénaquis se trouvoient trop expo- plusieurs Abé  
sés aux courses des Baltonnois, & se voyoient naquis s'éta-  
en danger de mourir de faim, parce qu'ils blissent à Be-  
n'étoient pas à portée de tirer des vivres des xancourt.  
Habitations Françaises, & qu'ils ne pou-  
voient plus en avoir des Anglois; M. de

1704.

Vaudreuil saisit cette occasion pour exécuter un dessein, qu'il avoit formé aussitôt après la mort du Chevalier de Callieres. Il proposa à ces Sauvages de venir demeurer dans la Colonie, & ils y consentirent. On les plaça sur la Riviere de Bekancourt, & ils y sont encore aujourd'hui. Le dessein du Gouverneur Général, en faisant cet Etablissement, étoit d'opposer une digue aux Iroquois, au cas, que ces Sauvages se laissassent persuader par les Anglois de recommencer la guerre, ou même de les empêcher de prendre ce parti; & la suite a fait voir qu'il avoit bien pensé.

Politique des Iroquois Avis donné par la Cour à ce sujet.

Dans le fond, les Cantons, & surtout celui de Tsonnonthouan, ne vouloient point donner atteinte à la neutralité, qu'ils avoient jurée, & dont ils commençoient à comprendre les avantages; mais on pénétra que les derniers s'étoient fait un point d'honneur d'y faire comprendre les Anglois mêmes, & de s'établir Médiateurs entr'eux & nous. M. de Vaudreuil, qui avoit de bonne heure entrevû leur dessein, en avoit déjà informé la Cour, qui lui fit réponse que, si on étoit assuré de faire la guerre avec succès, sans engager le Roy à des dépenses extraordinaires, il falloit rejeter les propositions des Iroquois; sinon qu'on pouvoit ménager une Neutralité pour l'Amérique; mais qu'il n'étoit pas de l'honneur de Sa Majesté que son Gouverneur & Lieutenant Général en fit les avances; surtout qu'il ne convenoit en aucune maniere de passer par la médiation des seuls Iroquois.

Le Ministre ajoûtoit, que ce qui lui pa-

DE  
toissoit  
Mission  
ges que  
trouble  
fussent  
gueur,  
lié du  
pourroi  
armes,  
cette di  
Anglois  
Colonie  
ter; ma  
reçu les

On se  
demeure  
pris, lon  
le point  
Iroquois  
point nou  
y réussit  
les Cant  
avoient r  
ti, qui les  
s'en retou  
Prisonnie  
engager c  
blis dans  
eut même  
victoire à  
Tonti, qu  
de la Mo  
vade, env  
Soldats de  
ger; ce qu  
du Détroit

toissoit le plus à propos, étoit de charger les Missionnaires, de faire entendre à ces Sauvages que les François ne cherchoient point à troubler le repos du Pays; que bien qu'ils fussent en état de pousser la guerre avec vigueur, ils préféreroient toujours la tranquillité du Canada à tous les avantages, que pourroit leur procurer la supériorité de leurs armes, & que si les Cantons persuadés de cette disposition de notre part, portoit les Anglois à demander la neutralité pour leurs Colonies, M. de Vaudreuil pourroit les écouter; mais qu'il ne conclût rien, sans avoir reçu les ordres du Roy.

On se doutoit bien que cette négociation demeureroit sans effet, & on ne fut point surpris, lorsqu'on sçut qu'elle avoit échoué; mais le point essentiel étoit de ménager l'esprit des Iroquois en leur faisant voir que ce n'étoit point nous, qui voulions rompre la paix; & on y réussit d'autant mieux que dans le même tems les Cantons furent vengés des insultes, qu'ils avoient reçues des Outaouais. Le Chef du Parti, qui les avoit attaqués auprès de Catarocouy, s'en retournant à Michillimakinac avec ses Prisonniers, passa par le Détroit, & voulut engager ceux de sa Nation, qui étoient établis dans ce Poste, à se déclarer pour lui: il eut même l'insolence de faire parade de sa victoire à la vue du Fort; mais le Sieur de Tonti, qui y commandoit en l'absence de M. de la Motte Cadillac, choqué de cette bravade, envoya le Sr de VINCENNES avec vingt Soldats de la Garnison, avec ordre de le charger; ce qui fut fait: & quoique des Outaouais du Détroit fussent venus au nombre de trente,

On fait justice  
ce aux Can-  
tons de l'in-  
sulte des Out-  
taouais.

1704.

pour soutenir leurs Compatriotes, Virent-  
 nes les attaqua avec tant de valeur, qu'il les  
 contraignit de prendre la fuite, & d'abandon-  
 ner leurs Prisonniers, qui furent remis entre  
 les mains des Tsonnonhouans.

Cette action de vigueur, & la résolution,  
 où paroïssoit le Gouverneur Général, de traiter  
 en Ennemi quiconque entreprendroit de trou-  
 bler la tranquillité publique, déconcertèrent  
 toutes les intrigues des Anglois, & retinrent  
 dans le devoir ceux d'entre les Sauvages,  
 qui n'étoient pas bien intentionnés. Ce qui  
 arriva dans le même tems en terre-Neuve  
 & en Acadie, fit connoître à toutes ces Na-  
 tions que les François n'avoient rien dit de  
 trop, en publiant qu'ils étoient en état de  
 pousser la guerre avec succès contre les An-  
 glois.

Belle action  
 d'un Partisan  
 François.

Un Partisan, nommé LA GRANGE, Hom-  
 me de tête & de résolution, habile Naviga-  
 teur, & qui avoit appris la guerre dans la  
 Baye d'Hudson sous M. d'Iberville, équipa à  
 Quebec deux Barques, où il mit cent Cana-  
 diens. Il sçavoit qu'il étoit arrivé des Navires  
 de guerre à Bonneville en Terre-Neuve, &  
 il y alla dans l'esperance d'en surprendre quel-  
 qu'un. Arrivé à douze lieues de ce Port,  
 il quitta ses Barques, pour n'être point décou-  
 vert, & poursuivit sa route sur deux charois,  
 entra de nuit dans le Port, aborda une Fre-  
 gate de vingtquatre pièces de canon, chargée de  
 Moruës, & s'en rendit le Maître, brûla deux  
 flutes de deux à trois-cens tonneaux chacune,  
 coula à fond une autre petite frigate, & se  
 retira avec sa prise, & un grand nombre de  
 Prisonniers.



Vincen-  
qu'il les  
andon-  
is entre

ution ,  
e traiter  
le trou-  
arterent  
tinrent  
vages ,  
Ce qui  
Neuve  
ces Na-  
dit de  
éat de  
es An-

Hom-  
aviga-  
ans la  
quipa à  
Cana-  
lavires  
ve , &  
e quel-  
Port ,  
décou-  
arois ,  
Fre-  
gée de  
a deux  
cune ,  
, & se  
bre de



4.



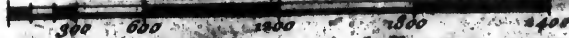
PLAN DU  
**PORT ROYAL**  
 dans l'Accadie  
*Appellé aujourd. par les Anglois*  
**ANNAPOLIS ROYALE**

*Par N.B. Ing. de la M.*

1744.

**EHELLES**

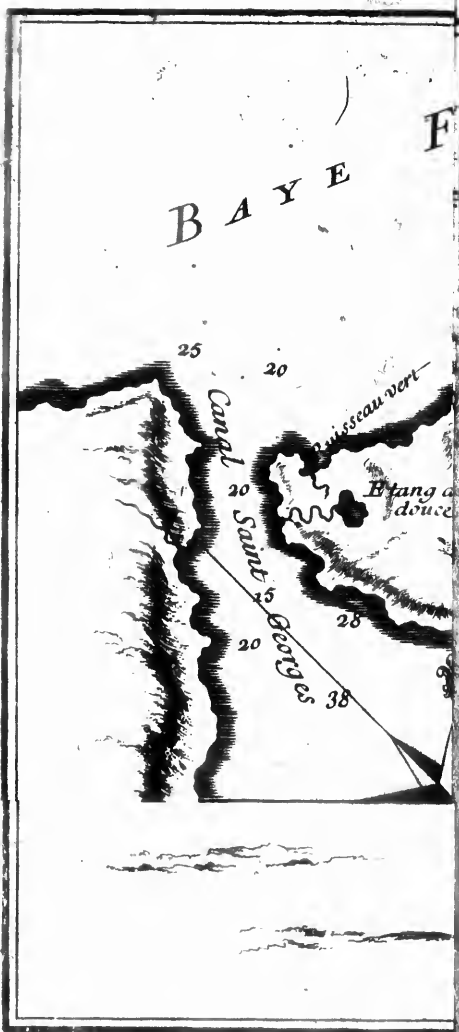
*Deux mille quatre cens Toi.*



*Une Lieue commune de France.*

*Lieue Marine de France et d'Angleterre.*

1 1/2



*Dheulland Sculp*

4.

DE L  
 Il y a  
 ens' Ar  
 matin so  
 nos Brav  
 gnoient  
 retourna  
 de la F  
 mais, il  
 hauteur  
 valeur,  
 ric eût  
 lui fit g  
 roire. A  
 Service,  
 de la M  
 mort dig  
 Mais  
 Sauvages  
 sur celle  
 malheur  
 & le peu  
 M. de B  
 avoit eu  
 attaqué  
 tionner,  
 porter la  
 écrit à M  
 agrément  
 Juillet, a  
 qu'il y a  
 Bassin du  
 déjà déb  
 de l'Entr  
 mes, &  
 Sur le  
 nemis a

**F** Il y avoit dans le Fort de Bonneville six-  
 cents Anglois, qui parurent le lendemain  
 matin sous les armes; mais il étoit trop tard,  
 nos Braves étoient déjà à la voile, & ne crai-  
 gnoient plus d'être poursuivis. La Grange  
 retourna à Québec, y vendit la cargaison  
 de sa Frégate, & la fretta pour France;  
 mais il eut le malheur d'être attaqué à la  
 hauteur de France: il se battit avec une  
 valeur, qui l'eût rendu victorieux, si la par-  
 tie eût été moins inégale, & sa défaite ne  
 lui fit guères moins d'honneur, que sa vic-  
 toire. Aussi le Roy le voulut-il avoir à son  
 Service, en le faisant entrer dans le Corps  
 de la Marine; & il s'est montré jusqu'à la  
 mort digne de cet honneur.

Mais ce qui acheva de convaincre les  
 Sauvages de la supériorité de nos Troupes  
 sur celles des Anglois, ce fut l'Entreprise  
 malheureuse des Bastonnois sur le Port Royal,  
 & le peu de courage, qu'ils y firent paroître.  
 M. de Brouillan, Gouverneur de l'Acadie,  
 avoit eu des avis certains qu'il devoit être  
 attaqué; cependant, au lieu de se précau-  
 tionner, comme il devoit, il ne songea qu'à  
 porter la guerre chez ses Ennemis, & il avoit  
 écrit à M. de Vaudreuil pour en avoir son  
 agrément: aussi fut-il surpris. Le second de  
 Juillet, au lever du Soleil, on vint l'avertir  
 qu'il y avoit des Navires Anglois dans le  
 Bassin du Port Royal; qu'ils avoient même  
 déjà débarqué des Troupes, enlevé la Garde  
 de l'Entrée, qui n'étoit que de trois Hom-  
 mes, & pris plusieurs Habitans.

Sur le midi le nombre des Vaisseaux En-  
 nemis avoit crû jusqu'à dix, à sçavoir,

T iij.

de cinquante pieces de Canon, un autre de trente, la Galere de Baston de douze, & sept Brigantins; & ils étoient mouillés devant l'entrée du Bassin à deux lieues du Fort. C'est ce que porte la Lettre du Marquis de Vaudreuil à M. de Pontchartrain; mais le Gouverneur de l'Acadie assure, dans celle qu'il écrivit au même Ministre, que l'Ennemi avoit vingt-deux Bâtimens, & que l'Amiral étoit de soixante & dix pieces de canon. On peut néanmoins concilier ces deux versions, en joignant à l'Escadre, qui assiégea le Port Royal, celle qui s'étoit arrêtée aux Mines, à vingt-deux lieues de là, & qui y brûla plusieurs Habitations.

M. de Brouillan fut informé le quatre de cette irruption, & le cinquième il apprit que les Anglois avoient envoyé sommer tous les Habitans du Port Royal de se donner à eux, avec menace, s'ils le refusoient; de ne leur faire aucun quartier, & qu'ils publioient qu'ils étoient treize-cens Hommes, sans compter deux-cens Sauvages. Le Gouverneur n'avoit de Soldats, que ce qu'il lui en falloit pour défendre son Fort. Il fit d'abord avvertir les Habitans de faire tout leur possible pour empêcher les descentes, & de mettre en sûreté, dans le Bois ce qu'ils avoient de plus précieux. Mais quand il vit que la Flotte n'approchoit point, il envoya plusieurs Détachemens, qui arrêterent les Anglois par-tout où ils se présenterent. Il marcha ensuite lui-même pour les soutenir, sans pourtant trop s'éloigner de sa Place, d'où il faisoit observer les Vaisseaux Ennemis; & il y eut quelques actions assez vives, dans l'une desquelles les Anglois perdirent leur Lieutenant Colonel, Homme de tête & de main,

DE L  
& le seul  
la réussite  
Enfin a  
& pour s  
excursions  
autre, l'A  
péroit, fi  
la Flotte  
miral lai  
& lui reco  
s'ils volo  
roit en re  
alloit aux  
quartier;  
du secours  
porter aill  
la riviere  
Bâtimens-  
la faveur  
sur ses gar  
de mal.  
dition se  
niers de to  
petit butin  
coup près  
grand arm  
que leur p  
part de to  
M. de Br  
eut pour S  
dant l'Hy  
Anglois de  
Nouvelle  
aux Habit  
manqué so  
trêmement

& le seul, sur qui ils pouvoient compter pour la réussite de leur Entreprise.

1704.

Enfin après plusieurs feintes pour tromper ils se retirent. & pour surprendre les Habitans, & quelques excursions, tantôt d'un côté, & tantôt d'un autre, l'Amiral, voyant que rien ne lui prospéroit, fit rembarquer toutes ses Troupes, & la Flotte sortit le vintunième du Bassin. L'Amiral laissa à terre un de ses Prisonniers, & lui recommanda de dire aux Habitans que, s'ils vouloient se tenir Neutres, on les laisseroit en repos. Il lui fit aussi entendre qu'il alloit aux Mines, pour achever de ruiner ce quartier; mais le Gouverneur y avoit envoyé du secours, ce qui obligea les Anglois de porter ailleurs le ravage, & ils tombèrent sur la riviere d'*Ipiguis*. Le vint-deux, seize autres Bâtimens Anglois arrivèrent à Beaubassin à la faveur d'un brouillard; mais on y étoit sur ses gardes, & ils n'y firent pas beaucoup de mal. Ainsi tout le fruit de cette Expédition se réduisit à faire cinquante Prisonniers de tout sexe & de tout âge, & à un très-petit butin, qui ne dédommagea point à beaucoup près les Bastonnois des frais d'un si grand armement, encore moins du mépris, que leur peu de résolution leur attira de la part de tous les Sauvages.

M. de Brouillan mourut l'année suivante, & eut pour Successeur M. de Subercase, qui pendant l'Hyver avoit fait autant de mal aux Anglois de Terre-Neuve, que ceux de la Nouvelle Angleterre en avoient voulu faire aux Habitans de l'Acadie, quoiqu'il eût aussi manqué son principal objet. Cet Officier, extrêmement actif & vigilant, avoit formé le

Mort de M.  
de Brouillan.  
M. de Subercase lui suc-  
cede.

1705.

1765.

Expéditions  
de ce dernier  
en Terre-  
Neuve.

442 HISTOIRE GENERALE

même dessein, que MM. d'Iberville & de Brouillan avoient exécuté en bonne partie quelques années auparavant, à sçavoir, de chasser les Anglois de Terre-Neuve.

Il le proposa à la Cour, qui l'agréa; & Monsieur de L'EPINAY, qui devoit conduire en Canada le Vaisseau du Roy le Wesp, eut ordre d'embarquer des Canadiens à Quebec, & de les mener à Plaisance. Il y en débarqua en effet cent, y compris douze Officiers, du nombre desquels étoit Montigny, le tout commandé par M. de Beaucourt. Ce secours ne fut pas le seul, que reçut M. de Subercase, qui partit le quinzième de Janvier 1765. à la tête de quatre-cens cinquante Hommes bien armés, Soldats, Canadiens, Flibustiers, & Sauvages, tous Gens aguerris & accoutumés à marcher en Rames. Chaque Homme portoit des vivres pour vingt jours, ses armes, sa couverture, & une tente tour à tour par Chambree.

Ce qu'il y eut de plus pénible dans cette marche, c'est qu'il se rencontra jusqu'à quatre Rivieres, qui n'étoient pas entièrement gelées, & qu'il fallut traverser à gué au milieu des glaces qu'elles charioient, & que la rapidité du courant entraînoit avec une extrême violence. D'ailleurs la nuit du vingt-deux il tomba une neige si abondante, que l'Armée fut contrainte de s'arrêter deux jours, pendant lesquels un vent impétueux & très-froid, la fit beaucoup souffrir. Le vingt-six elle se remit en marche, tourna vers Rebou, & arriva sur le midi au milieu des Habitations Angloises, où tout le Monde se jeta à genoux, demandant quartier.

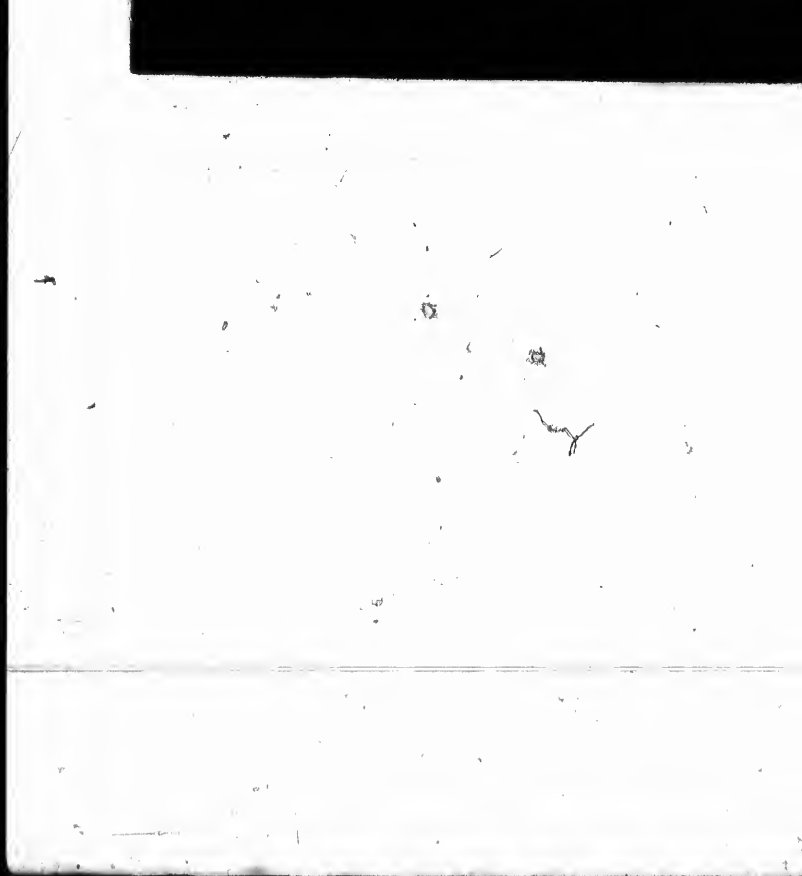
DE L  
L'Arm  
après s'y  
heures, a  
vre, autre  
de trois a  
lendemain  
garder les  
bou, & en  
Jean ne s  
& peut être  
de Plaisan  
garda au s  
qu'on avo  
ôterent to  
Il y avo  
l'un étoit  
On comm  
s'y défend  
Assiégés  
canons, q  
dité possib  
quinze Ho  
valier ne  
Morts. Il f  
la poudre r  
celle, qu'i  
ayant été  
Mais ils n  
duit en cen  
bitations a  
Le cinq  
pa, & mar  
Forillon,  
mine de v  
viferent b  
de guerre.



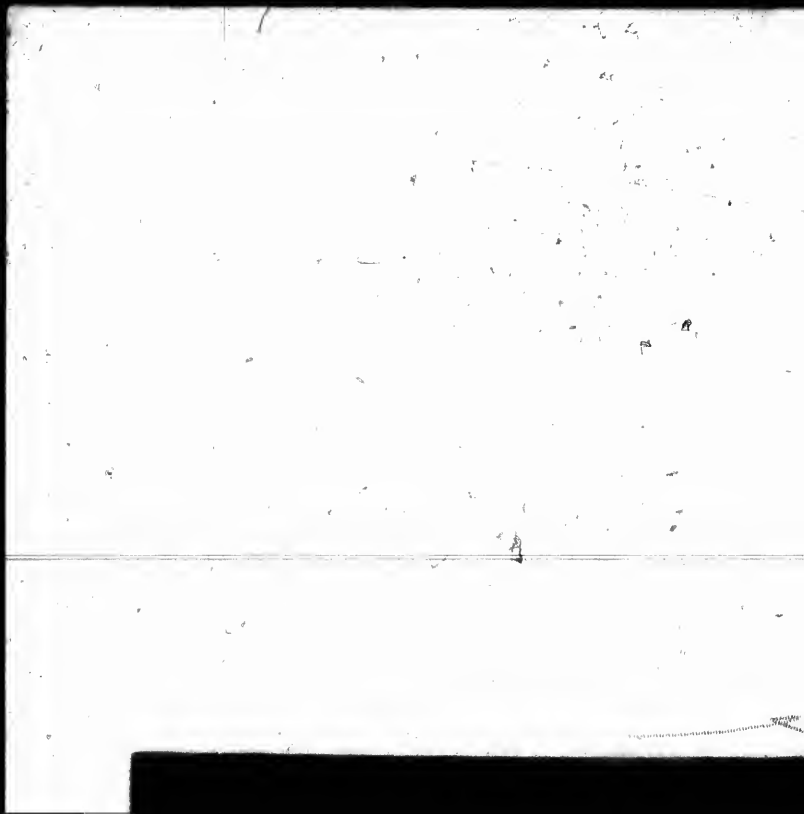
L'Armée y trouva beaucoup de vivres, & après s'y être reposée deux fois vingt-quatre heures, alla camper à trois lieuës du *Petit Havre*, autre Poste Anglois, qui n'est éloigné que de trois autres lieuës de S. Jean. Elle y entra le lendemain, y laissa quarante Hommes pour garder les Prisonniers qu'elle avoit faits à Rebou, & en partit le trente-un. Les Anglois de S. Jean ne sçavoient pas les François si près d'eux, & peut être ignoroient-ils qu'ils fussent partis de Plaisance; mais le peu d'ordre que l'Armée garda au sortir du petit Havre, & le peu de soin qu'on avoit eu de bien découvrir S. Jean, lui ôtèrent tout l'avantage de la surprise.

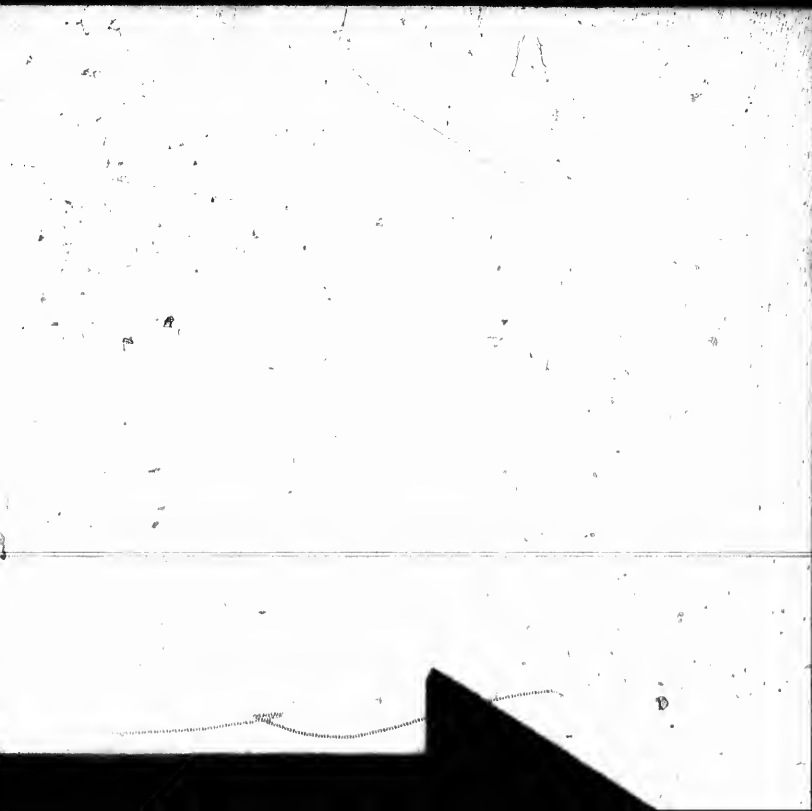
Il y avoit alors à S. Jean deux Forts, dont l'un étoit beaucoup plus grand que l'autre. On commença par le premier; les Anglois s'y défendirent très-bien, & firent sur les Assiégeans un feu continuel de bombes & de canons, qui fut soutenu avec toute l'intrépidité possible: cependant nous n'y eûmes que quinze Hommes tués, ou blessés; le Chevalier DE LO, Enseigne; fut du nombre des Morts. Il salut enfin lever le siège, parce que la poudre manqua aux Nôtres; une partie de celle, qu'ils avoient apportée de Plaisance, ayant été mouillée au passage des Rivières. Mais ils ne se retirèrent, qu'après avoir réduit en cendres tout ce qu'il y avoit d'Habitations autour du Havre.

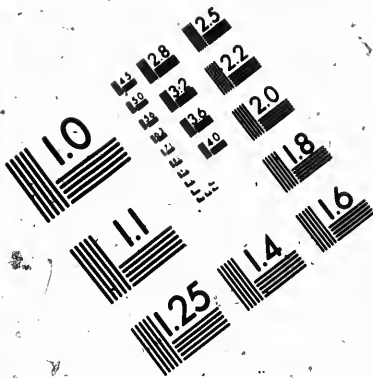
Le cinquième de Mars l'Armée décampa, & marcha le long de la Côte jusqu'au Forillon, dont les Habitans firent d'abord mine de vouloir se défendre; mais ils se raviserent bientôt, & se rendirent Prisonniers de guerre. Le Bourg fut brûlé: après quoi



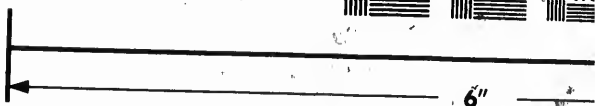
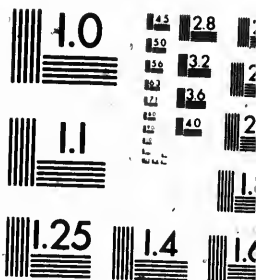




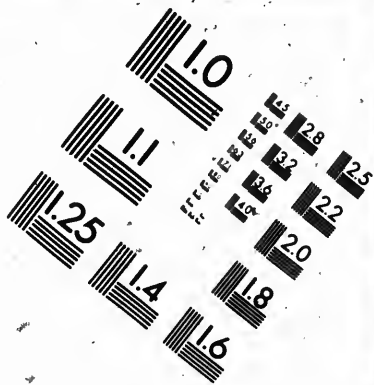




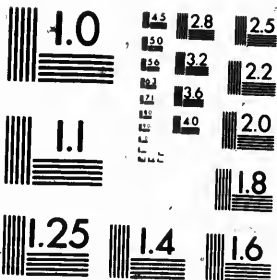
**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (M)**



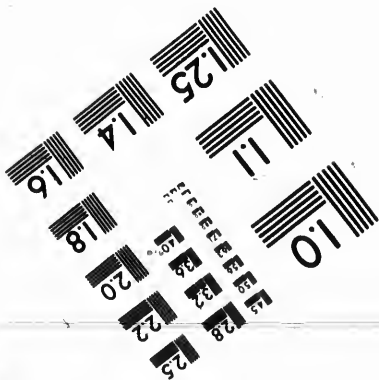
**Photographic  
Sciences  
Corporation**



# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4300

28 25  
22  
0







1705.

Montigny, qui avoit amené à cette Expédition son fidèle Nescambiouit, fut détaché avec les Sauvages, & une partie des Canadiens, pour aller du côté de Carbonniere & de Bonneville, avec ordre de brûler & de détruire toute la Côte; ce qu'il exécuta sans perdre un seul Homme, tant la terreur étoit grande parmi les Anglois.

Son nom seul faisoit tomber les armes des mains aux plus Résolus, & lui livra une quantité de Prisonniers, qu'il n'eut que la peine de lier. Mais il fallut réserver pour une autre fois l'Isle de Carbonniere, où il y avoit trois-cens Hommes, & que j'ai déjà dit être inaccessible en Hyver. Tout le reste fut forcé, ou se soumit. MM. de LINCTOT, de Ville-donné & de BELETRE y seconderent parfaitement Montigny, & Nescambiouit s'y distingua à son ordinaire. Enfin cette Campagne ruina entièrement le commerce des Anglois en Terre-Neuve.

Prise de M.  
de Quebec, &  
d'un Vaiffeau  
du Roy.

Ils en avoient été un peu dédommagés l'Automne précédente par la prise de *la Seine*, grande Flûte du Roy, qui portoit à Quebec M. de ST. VALIER, son Evêque, grand nombre d'Ecclésiastiques, plusieurs des plus riches Particuliers, & dont la charge étoit estimée près d'un million. Le Chevalier de MAUPEOU, qui commandoit ce Navire, ayant aperçu de loin quelques Bâtimens, qui lui parurent des Barques, leur donna la chasse, & fut bien surpris de se trouver au milieu de la Flotte de Virginie, composée de cent cinquante Voiles & de quatre Vaiffeaux de guerre, qui l'escortoient.

Il n'étoit plus en son pouvoir d'éviter le

DE  
combat  
Ennem  
res ave  
qui a p  
Passage  
moult  
glois;  
qu'il n'  
Vaiffeau  
de Mau  
gue, s'  
complai  
balots,  
il ne pu

La N  
cette per  
Prisonni  
de la Gr  
cher, qu  
Prevôt d  
lecteur d  
avoit de  
pendant  
table av  
point enc  
nécessité  
gligence  
qui y réu  
espéré, &

Il y eu  
bien des  
Vaudreuil  
Général d  
change de  
fit les pr  
Quebec ur

A L E.  
cette Expé-  
fut détaché  
des Cana-  
bonnière &  
brûler & de  
exécuta sans  
terreur étoit

es armes des  
i livra une  
eut que la  
er pour une  
ù il y avoit  
éjà dit être  
e fut forcé,  
de Ville-  
nt parfaite-  
t s'y distin-  
Campagne.  
les Anglois.

agés l'Au-  
la Seine,  
à Quebec  
rand nom-  
plus riches  
it estimée  
de MAU-  
re, ayant  
, qui lui  
la chasse,  
au milieu  
de cent  
sseaux de

l'éviter le

combar, parce qu'il étoit sous le vent des  
Ennemis, & il le soutint pendant dix heu-  
res avec une bravoure, & une intrépidité,  
qui a peu d'exemples. Son Equipage & ses  
Passagers le seconderent tout-à-fait bien: leur  
mouquererie tua bien du Monde aux An-  
glois; & ce qu'il y eut de singulier, c'est  
qu'il n'y eut qu'un seul Homme tué sur le  
Vaisseau François. La résistance du Chevalier  
de Maupeou eût été même beaucoup plus lon-  
gue, s'il n'eût pas eu pour ses Passagers la  
complaisance de ne pas jeter à la Mer les  
balots, qui embarrassoient ses canons, dont  
il ne put faire jouer qu'une petite partie.

La Nouvelle France se ressentit longtemps de  
cette perte, & M. de S. Valier resta huit ans  
Prisonnier en Angleterre, parce que la Reine  
de la Grande Breragne vouloit, pour le relâ-  
cher, que le Roy de France donnât la liberté au  
Prevôt de Liège, qui étoit Prisonnier de l'E-  
lecteur de Cologne, son Souverain, lequel  
avoit de grandes raisons pour le retenir. Ce-  
pendant la prise de la Seine procura un véri-  
table avantage au Canada. On ne s'y étoit  
point encore avisé d'y faire de la Toile: la  
nécessité y fit ouvrir les yeux sur cette né-  
gligence; on y sema du chanvre & du lin,  
qui y réussirent au delà de ce qu'on avoit  
espéré, & on en fit usage.

Il y eut cette année 1705. & la suivante Négociations  
bien des pourparlers entre le Marquis de pour l'échan-  
Vaudreuil, & M. DUDLEY, Gouverneur ge des Prifon-  
Général de la Nouvelle Angleterre, pour l'é- niers.  
change des Prisonniers. Le Général Anglois  
fit les premières démarches, & envoya à  
Quebec un nommé LEVINGSTON, qui, selon

la coutume de sa Nation, commença par se plaindre bien haut des cruautés exercées par nos Sauvages sur les Anglois. Il étoit aisé de lui répondre, & on le fit. Il parla ensuite d'affaires, & M. de Vaudreuil lui dit qu'il ne refusoit pas de traiter avec son Maître; mais qu'il lui feroit proposer ses conditions par un de ses Officiers.

Il en chargea en effet le Sieur de Courremanche, qui accompagna l'Envoyé Anglois à Boston; & la première de ces conditions étoit qu'on ne renverroit aucun Prisonnier Anglois, que tous les François, & Sauvages Alliés des François, qui étoient dans les prisons de la Nouvelle Angleterre, n'eussent été remis entre les mains du Gouverneur de l'Acadie, & que l'on n'eût donné des assurances pour la liberté de ceux qui avoient été transportés en Europe, ou dans les Isles de l'Amérique. Je n'ai pu sçavoir quelles étoient les autres.

M. Dudley n'avoit pas apparemment dessein de conclure: il traîna la négociation en longueur: enfin il déclara qu'il ne pouvoit rien décider sans le consentement des autres Gouverneurs des Colonies Angloises; & M. de Vaudreuil prit le parti de faire recommencer les hostilités dans la Nouvelle Angleterre. On fut un peu surpris qu'il eût été le dernier à voir ce qui sautoit aux yeux de tout le Monde, qu'on n'avoit eu en vûe que de l'amuser. On trouva surtout fort mauvais qu'il eût permis au Fils du Général Anglois de rester quelque tems à Quebec, sous prétexte de finir le Traité, & à un Brigantin de la même Nation de monter & de descendre le Fleuve. Comme j'ai

DE  
rivai d  
tendis  
qu'on a  
fir de p  
Fleuve  
Nouvel  
force C  
avoient  
Dudley  
ification

RALE  
ença par se  
exercées par  
étoit aisé de  
arla ensuite  
dit qu'il ne  
laître ; mais  
ditions par

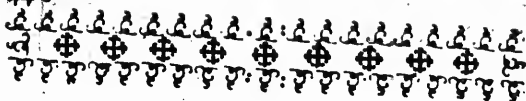
r de Cour-  
yé Anglois  
conditions  
Prisonnier  
& Sauvages  
les prisons  
t été remis  
Acadie , &  
pour la li-  
nsportés en  
érique. Je  
autres :

ment des-  
tion en  
e pouvoit  
des autres  
es ; & M.  
e recom-  
velle An-  
il eût été  
aux yeux  
u en vüe  
tout fort  
du Géné-  
s à Que-  
ité , & à  
de mon-  
me j'ar-

DE LA N. FRANCE. LIV. XVIII. 447  
rivai dans ce même tems à Quebec, j'en-  
rendis plusieurs Officiers murmurer de ce  
qu'on avoit par-là donné aux Anglois le loir  
de prendre connoissance des endroits du  
Fleuve les plus difficiles , & par-là d'ôter à la  
Nouvelle France ce qui faisoit sa principale  
force Quelques-uns m'assurèrent même qu'ils  
avoient surpris des Gens de la suite du jeune  
Dudley , qui observoient & toisoient les For-  
tifications de Quebec.

1705.

*Fin du Troisième Tome.*



# TABLE

DES

## PRINCIPALES MATIERES

contenuës dans ce troisieme Volume.

A

**A**Bénaquis, Nation Sauvage, leur zèle désintéressé, & leur fidélité, 106. nouvelles preuves de leur fidélité, 132. ils font de grands ravages dans la Nouvelle Angleterre, 137. quelques-uns traitent avec les Anglois : cette négociation est rompue, 211. 212. Expédition d'un de leurs partis : belle action de leur Chef, 212. 213. ce qui se passe entre eux & le Chevalier Phibs : ils sont ébranlés, 213. 214. un de leurs Missionnaires les empêche de traiter avec les Anglois, 214. 215. trahison qui leur est faite par les Anglois : ils prennent la résolution de s'en venger, 233. 234. nouvelle trahison qui leur est faite par les mêmes, 259. 260. Expéditions de ces Sauvages dans la Nouvelle

Angleterre, 428. 429. plusieurs s'établissent à Beancourt, 435. 436.

Acadie, état où elle se trouvoit en 1650. 95. elle est attaquée par les Anglois, 96. & *suiv.* nouvelles de ce Pays en 1691. 159. & *suiv.* affaires de cette Contrée en 1698. 347. 348. état où elle étoit en 1700. 375. divers projets pour ce Pays, sans effet, 423.

Action (belle) du Sieur de Montorgueil, 102. 103. de quelques Canadiens, 118. 119. de M. de Valrennes, 152. & *suiv.* d'Oureouharé, 158. d'un Abénaqui, 213. d'un Chef Huron, 315. 316. de trente jeunes Algonquins, 331. d'un Officier François en Terre-Neuve, 429. 430. d'un Partisan François, 438. 439.

Agnier (le grand) Chef des Iroquois du Sault Saint-Louis, harangue les Guet-

T A B

riers à l'expulser, 69. par un malin son éloge, sa conversion, Agniers, grandes Iroquoises irruption de succès de conduite à l'égard du valier de Beauverneur Général de la Nouvelle Angleterre Mission d'Anglois chez eux, 367. Ils accèdent à la paix, 4 Akantas, Nation, comment ils François arrivent, 53. 54. Algonquins, trente jeunes Nation, 333. Alliés, ceux qui battent les autres sans cesse, 69. 70. emporté mal-entendu de Frontenac, il s'en tire, 70. Conseil que Frontenac tient avec qui s'y passe, ils sont congédiés de Frontenac, nuient de pouvois, 146. combat entre leurs Drapeaux, Comte de Frontenac, leurs malinpositions à François, 237. quoi ils ne furent

TABLE DES MATIERES. 449

- riers à l'expédition de Corlar, 69. sa mort arrivée par un mal-entendu, 70. son éloge, son Histoire, sa conversion, 71. 72.
- Agniers, grand parti contre ces Iroquois, inutile, 159. irruption dans leur Pays: succès de cette expédition, 185. *Et suiv.* leur conduite à l'égard du Chevalier de Bellomont, Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, 336. Mission d'un Ministre Anglois chez ce peuple, 366. 367. Ils accèdent au Traité de paix, 424.
- Akantas, Nation Sauvage, comment ils reçoivent des François arrivés chez eux, 53. 54.
- Algonquins, belle action de trente jeunes gens de cette Nation, 332.
- Alliés, ceux des François se battent les uns contre les autres sans se reconnoître, 69. 70. embarras que ce mal-entendu cause à M. de Frontenac, & comment il s'en tire, 70. 71. Grand Conseil que M. de Frontenac tient avec eux, & ce qui s'y passe, 88. *Et suiv.* Ils sont congédiés par M. de Frontenac, 91. continuent de pousser les Iroquois, 146. ce qui se passe entre leurs Députés & le Comte de Frontenac, 231. 232. leurs mauvaises dispositions à l'égard des François, 237. 238. pourquoi ils ne furent pas d'une grande expédition contre les Iroquois, 258. désordre arrivé parmi eux par la faute des Coureurs de Bois, 310. 312. ils viennent au secours de la Colonie, 315. leurs plaintes: réponse de M. de Frontenac, 317. divers avantages qu'ils remportent sur les Iroquois, 330. 331. leurs Députés à Montréal, 403. en quelle disposition ils étoient au sujet de la paix, 404. *Et suiv.* ils paroissent mal disposés à l'égard des François, 431. 432.
- Amariton, belle action de cet Officier François en Terre-Neuve, 429. 430. Anglois, expédition des François & de leurs Alliés contre eux, 64. *Et suiv.* autre expédition contre les mêmes, 72. 73. ils sont forcés sur un pont, 74. sont assiégés dans Kaskebé, 76. abandonnent quatre Forts pour défendre cette Place, 77. ils sont forcés de se rendre, & faits prisonniers, 78. ceux qui venoient au secours de Kaskebé arrivent trop tard, 79. grande Armée d'Anglois & d'Iroquois, 86. une de leurs Flottes se dispose à faire le Siège de Quebec, 94. ils attaquent l'Acadie, 96. *Et suiv.* ils poursuivent M. Perrot, 99. 100. pillent l'Isle Percée, 104. prennent M. Perrot, & le traitent indignement,

IERES

lume.

28. 429. plu-

issent à Be-

5. 436.

elle se trou-

95. elle est

les Anglois,

nouvelles de

91. 159. *Et*

de cette Con-

347. 348.

oit en 1700.

projets pour

effort, 423.

du Sieur de

102. 103.

Canadiens,

M. de Val-

*Et suiv.*

158. d'un

113. d'un

315. 316.

es Algon-

un Officier

re-Neuve,

n Partisan

439.

) Chef des

ault Saint-

ne les Guer-

105. Surprennent & pillent  
Plaisance, 108. 109. leur  
Flotte mouillée devant Que-  
bec, 114. Combat près de  
cette Ville entre eux & les  
François, 120. 121. ils can-  
onnent la Place sans suc-  
cès, 122. ils sont obligés de  
s'éloigner fort en désordre,  
123. leurs Troupes débar-  
quées sont repoussées de  
nouveau, 123. 124. troi-  
sème action plus décisive  
à leur désavantage, 125.  
126. ils se rembarquent &  
laissent leur Canon, 126.  
127. une diversion man-  
quée du côté de Montréal  
est la principale cause de  
leur mauvais succès, 128.  
*Et suiv.* ils levent le Siège :  
on échange les prisonniers :  
mauvais état & nouvelles  
pertes de leur Flotte, 131.  
132. leurs grands préparatifs :  
ils approchent de  
Montréal, 148. 149. Com-  
bat de la Prairie de la Mag-  
delaine entre eux & les  
François, 150. *Et suiv.*  
ils sont défaits : perte des  
deux partis, 153. *Et suiv.*  
ils proposent la neutrali-  
té en Amérique ; ce qui  
les y engageoit : réponse  
de M. de Frontenac, 156.  
157. nouveau bruit d'un  
armement des Anglois, 170.  
ils attaquent Plaisance,  
171. envoient sommer le  
Gouverneur de cette Place,  
173. commencent les atta-  
ques, 174. ils levent le  
Siège, 175. 176. nouveaux  
avis d'un grand armement

des Anglois contre le Ca-  
nada, 188. ce que devient  
cette Flotte, 193. 194. ils  
reprennent le Fort Sainte  
Anne dans la Baye d'Inud-  
son, 196. ils sont obligés  
de se retirer de devant la  
Martinique en mauvais or-  
dre, 197. leur conduite à  
l'égard des François, 200.  
*Et suiv.* se soulèvent à  
Bastou contre leur Gou-  
verneur, 223. trahisons  
faites par eux aux Abéna-  
quis, 233. 234. 259. 260.  
Ils sont attaqués à Pem-  
kuit, & obligés de rendre  
ce Fort, 262. 263. ils pren-  
nent M. de Villebon, 265.  
exercer plusieurs hostili-  
tés en Acadie contre le  
droit des Gens, 266. 267.  
sont le Siège de Naxoa,  
268. *Et suiv.* levent le  
Siège de cette Place, 271.  
272. leur état en Terre-  
Neuve, 272. *Et suiv.* Ex-  
péditions du Gouverneur  
de Plaisance & de M. d'I-  
berville contre eux, 274.  
*Et suiv.* un de leurs corps  
est défait : ils perdent le  
Havre & le Fort S. Jean,  
284. *Et suiv.* leurs fautes  
& celles des François dans  
leurs Colonies, 290. 291.  
ils se rendent Maîtres du  
Fort Bourbon, & violent  
la Capitulation, 297. 298.  
Combat d'un Vaisseau  
François contre trois de  
leurs Navires, précédé de  
celui d'une Flûte Française  
contre les mêmes, 301. *Et  
suiv.* le Fort Bourbon est

D  
repris sur ce  
leurs préter  
338. *Et suiv.*  
Mission du  
glois chez  
366. 367. u  
cette Nation  
Mississipi, 3  
avoir attirés  
leurs préter  
desseins, 8  
tives, 385.  
versent de n  
entre les Fu  
Iroquois, 40  
tés, 422. ils  
Nouvelle Fr  
Expéditions  
428. 429. l  
sur Plaisanc  
430. 431. l  
parmi les Iro  
le Gouverne  
fait de nou  
pour attirer  
Chrétiens dan  
York, 414.  
tion du Sieur  
contre eux,  
quent le Port  
retirent, 43  
prennent M.  
un Vaisseau d  
445.  
Ayennis, Nati  
son caractère  
21. *Et suiv.*

B.

B  
Ale Saint B  
de la Sale y a  
établi, 9. *Et  
vages de ce P  
suiv.*



DES MATIERES. 457

ceptis sur eux, 305. 306.  
 leurs prétentions, 333.  
 338. & *suiv.* 345. 347.  
 Mission d'un Ministre Anglois chez les Agniers, 366. 367. une Corvette de cette Nation entre dans le Micissipi, 384. ce qui les avoir attirés dans ce Pays : leurs prétentions, leurs desseins, & leurs tentatives, 385. 386. ils traversent de nouveau la paix entre les François & les Iroquois, 400. leurs hostilités, 422. ils menacent la Nouvelle France, 424. Expéditions contre eux, 428. 429. leur tentative sur Plaisance sans effet, 430. 431. leurs intrigues parmi les Iroquois, 432. le Gouverneur d'Orange fait de nouveaux efforts pour attirer les Iroquois Chrétiens dans la Nouvelle York, 434. 436. Expédition du Sieur de Montigny contre eux, 435. ils attaquent le Port Royal: ils se retirent, 439. & *suiv.* prennent M. de Quebec & un Vaisseau du Roi, 444. 445.

Ayennus, Nation Sauvage, son caractère & ses usages, 21. & *suiv.*

B.

**B**ale Saint Bernard, M. de la Sale y arrive, & s'y établit, 9. & *suiv.* Sauvages de ce Pays, 16. & *suiv.*

Baron (le) Chef Huron, sa trahison, 229. 230.

Bayagoulas, Nation Sauvage: description d'un Temple qu'ils font voir à M. d'Iberville, 381. 382.

Beaujeu (M. de) Commandant de l'Escadre de M. de la Sale, 4. il se brouille avec lui, 5. 6. Bâtiment perdu par sa faute, 7. il retourne en France : ses mauvaises manieres avec M. de la Sale, 12. 13.

Bellbmont (le Chevalier de) Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, écrit à M. de Frontenac: réponse qu'il en reçoit, 332. & *suiv.* conduite des Agniers, à son égard: propositions de ce Gouverneur aux Iroquois, 336. 337. il écrit une seconde Lettre au Comte de Frontenac: réflexions de ce Général sur cette Lettre, & sa réponse, 338. & *suiv.* ses prétentions sur les Canibas: à quelles conditions ces Sauvages veulent traiter avec lui, 354. 355. il veut toujours se rendre l'arbitre de la paix, 356. 357. il tâche de traverser la négociation de paix entre les François & les Iroquois, 364. les nouveaux efforts pour traverser cette paix, 368. 369. il veut obliger les Iroquois à recevoir des Ministres pour Missionnaires, 373. 374.

Bonaventure (M. de) arrive en Acadie avec M. d'Iber-

- ville, 261. *Voyez*, Ibero-ville.
- Bourbon, Fort dans la Baye d'Hudson; les Anglois s'en rendent Maîtres, & violent la Capitulation, 297. 298. il est repris par M. d'Iber-ville, 305. 306. importance de cette conquête, 306. 307.
- Brouillon (M. de) Gouverneur de Plaisance, défend cette Place contre les Anglois, 271. *& suiv.* son caractère, 273. il part pour attaquer le Port S. Jean: il n'y peut entrer, 274. 275. se fait maître de plusieurs postes, 276. il se brouille avec M. d'Iber-ville, 277. se réconcilie avec lui: ils partent pour S. Jean, 278. 279. ils se brouillent de nouveau, & se réconcilient encore, 280. 281. mauvaise foi & nouvelle prétention de ce Gouverneur; on s'apaise encore réciproquement: marche de leur Armée à S. Jean, 281. 282. suite de son Expédition, 284. *& suiv.* il meurt étant Gouverneur du Port Royal, 447.
- Bruyas (le P.) Jésuite, est envoyé à Baston avec M. de la Valliere, 366. discours qu'il fait aux Iroquois, 363. autre discours de ce Pere aux mêmes: réponse de ceux-ci, 400. 401.
- Cadillac (le Sieur de la Motte-) Commandant Michillimakinac, sa politique, 230. Il engage les Outaouais à faire la guerre aux Iroquois, 238. *& suiv.*
- Callieres (le Chevalier de) Gouverneur de Montréal sa disposition pour la défense de cette Ile, 149. 150. précautions qu'il prend pour résister aux Iroquois, 184. accompagne le Comte de Frontenac dans une grande expédition contre les Iroquois, 246. il se sauve par son habileté une partie de l'Armée, 249. ruse de ce Chevalier, & ce qu'elle produit, 250. 251. les Iroquois veulent le surprendre: sa conduite est cette occasion, 351. 352. il est nommé Gouverneur Général de la Nouvelle France: son caractère, 352. 353. sa politique pour obliger les Iroquois à faire la paix sans le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre, 357. ce qui se passe entre les Outaouais & lui, 359. sa réponse aux propositions des Iroquois, 381. 382. ce qu'il répond dans le Conseil au Discours de leur Orateur, 370. 371. Il conclut un Traité prévisionnel avec ces peuples, 371. 372. ses diligences pour affermir la paix, 372. 373. ses mesures pour la paix générale, 395. 396. sa réponse aux plaintes des

Iroquois, 396. une conférence au sujet de 406. 407. de plusieurs D. *& suiv.* son la dernière a générale toucha 414. 415. A donne aux I haut, 418. 419. donne aux Iro 421. sa mort Canada. *Voyez* France. Canadiens, bel quelques-uns ils se souleva de M. d'Iber- Gouverneur d 277. 278. les en Terre-Neuv *suiv.* Canibas, prétenti verneur de la Angleterre sur vages: à que tions ils veulent lui, 354. 355. Caracouy, le lieu est rétabli Frontenac, con tout le monde même, 222. *& suite* admirable valier de Crisfa rétablissement d 227. Nation Sau amis, & les caractère, & les 19. *& suiv.* M. pénètre dans le & fait alliance: 30. Joutel est en eux: réception

DES MATIÈRES. 453

Iroquois, 398. 399. tient une conférence préliminaire au sujet de la paix, 406. 407. donne audience à plusieurs Députés, 407. *Et suiv.* son discours dans la dernière assemblée générale touchant la paix, 414. 415. Audience qu'il donne aux Nations d'en haut, 418. 419. celle qu'il donne aux Iroquois, 420. 421. sa mort, 425. Canada. *Voyez*, Nouvelle France. Canadiens, belle action de quelques-uns, 118. 119. ils se soulèvent en faveur de M. d'Iberville contre le Gouverneur de Plaisance, 277. 278. leurs exploits en Terre-Neuve, 279. *Et suiv.* Anibas, prétentions du Gouverneur de la Nouvelle Angleterre sur ces Sauvages: à quelles conditions ils veulent traiter avec lui, 354. 355. Marocouy, le Fort de ce lieu est rétabli par M. de Frontenac, contre l'avis de tout le monde & du Roi même, 222. *Et suiv.* conduite admirable du Chevalier de Crisafy dans le rétablissement de ce Fort, 227. Onis, Nation Sauvage, leur caractère, & leurs usages, 19. *Et suiv.* M. de la Sale pénètre dans leur Pays, & fait alliance avec eux, 30. Joutel est envoyé chez eux: réception qu'ils lui font, 40. 41. ils vont en guerre avec quelques François: leur victoire, 48. 49. leur cruauté, 49. 50. leurs réjouissances, 50. 51. Champigny (M. de) Intendant de la Nouvelle-France, propose avec M. de Frontenac d'attaquer Baston, 234. 235. Châteaumorand (le Marquis de) Capitaine de Vaisseaux, part avec M. d'Iberville pour découvrir l'embouchure du Micifissi, 378. Clamcoëts, Sauvages, incommodent les François; leur caractère, 16. 17. qualité de leur Pays, 17. *Et suiv.* tombent sur les habitans de S. Louis, & les massacrent, à la réserve de quelques-uns, 57. Corlar, Bourgade Angloise, expédition des François & de leurs Alliés contre cette Place, 64. 65. elle est surprise & forcée, 66. 67. effet que produisit cette conquête, 68. 69. Coureurs de Bois, désordre qu'ils causent parmi les Sauvages Alliés, 310. 311. nouvelle Ordonnance du Roi contre eux: remontrances de M. de Frontenac; réponse de M. de Pontchartrain, 328. 329. Courtemaiché (M. de) défait un parti d'Iroquois, 229. Crisafy (MM. de) qui ils étoient, 140. 141. conduite admirable du Chevalier de

) Commandant  
limaxinac, sa poli  
230. Il engage le  
sais à faire la guerre  
roquois, 238. *Et*

le Chevalier de  
neur de Montréal  
sition pour la dé  
de cette Ile, 149  
précautions qu'il  
pour résister aux Iro  
184. accompagné  
de Frontenac  
de expédition con  
roquois, 246. i  
son habileté un  
de l'Armée, 249  
e Chevalier, 250  
e produit, 250  
Iroquois veulent  
ndre: sa conduit  
occasion, 351  
est nommé Gou  
Général de la  
France: son ca  
352. 353. sa pos  
pour obliger les  
à faire la paix  
Gouverneur de la  
Angleterre, 357.  
se passe entre  
tais & lui, 359.  
aux proposi  
Iroquois, 381.  
qu'il répond dans  
au Discours de  
ur, 370. 371.  
un Traité pro  
avec ces peuplès,  
ses diligences  
ir la paix, 372.  
mesures pour la  
e, 391. 396.  
aux plaintes de

Crisfaly dans le rétablissement du Fort de Catarcouy, 227. mort de ce Chevalier, 245.

## D

Description du Port-Nelson, 215. 216. du Havre de Mont-Louis, 324. 325. d'un Temple des Bayagoulas, 381. 382.

Dudley (M.) Gouverneur Général de la Nouvelle Angleterre, négocie avec M. de Vaudreuil pour l'échange des prisonniers, 445. *Et suiv.*

Duhaut, Complice du meurtre de Moranget, 33. assassiné M. de la Sale, 35. sa mort funeste, 47.

Durantaye (M. de la) est rappelé de Michillimakinac où il commandoit : son éloge, 80. 81. il défait un parti d'Iroquois, 228.

## E

Espagnols, leur conduite au sujet de la Louisiane, 388. 389.

## F

François, ceux qui accompagnent M. de la Sale, 3. 4. ils arrivent à la Baie S. Bernard & s'y établissent, 9. *Et suiv.* ils sont incommodés par les Sauvages du Pays, 16. plusieurs sont massacrés, 25. 26. murineries & complot de quelques-uns, 29. 30.

Déserteurs François parmi les Sauvages, 42. *Et suiv.* quelques uns vont en guerre avec les Cenis & leur font remporter une victoire complete, 48. 49. parti qu'ils prennent, 51. les uns vont aux Illinois, 52. ils arrivent chez les Akanfas : comment ils en sont reçus, 53. 54. ils arrivent au Fort de S. Louis des Illinois, & font accroire aux François qu'ils y rencontrent, que M. de la Sale étoit plein de vie, ils sont obligés d'y retourner dans ce Fort, 54. 55. ils passent en France, 56. ce que devièrent ceux qui étoient restés à l'habitation de S. Louis, 56. 57. diverses aventures de quelques-uns, 57. *Et suiv.*  
Francois du Canada, leur expédition contre Corlat, 64. 65. surprennent & forcent cette Place, 66. 67. leur perte plus grande dans la retraite qu'à la prise de Corlat, 68. effet que produisit cette conquête, 68. 69. ils prennent Sementels, 73. forcent les Anglois sur un pont, 74. assiègent & prennent Kakebé, 76. *Et suiv.* un de leurs convois est attaqué par les Iroquois, qui sont défaits : effet de cette victoire, 81. *Et suiv.* quelques-uns se laissent surprendre par un parti Iroquois, 90. nouveaux échecs qu'ils essuient de la part des Sauvages, 92. divers

D  
combats e  
Anglois p  
120. *Et s  
S. Sulpice  
gny, où ils  
Iroquois  
vient une  
Port Nelson  
sérée, & p  
148. Consi  
les Anglois  
de la Magde  
*suiv.* détail  
perte des d  
*Et suiv.* D  
leurs parti  
quois, 10  
ment une  
Pemkuit : 2  
177. *Et s  
irruption e  
d'Agner ;  
expédition ;  
sont attaqu  
traite, 186.  
traite de tro  
Fort Sainte  
Baie d'Hud  
rendent Ma  
Nelson sous  
MM. d'Iber  
rigny : suite  
quête, 217.  
de expédition  
contre les I  
*Et suiv.* leur  
pour l'attaq  
kuit, 259.  
cette Place, t  
par capitulati  
leur état en 7  
272. *Et s  
au Fort S. Jea  
défont un C  
mis ; assiègent  
Jean & le pr***

DES MATIERES. 455

combats entre eux & les Anglois près de Quebec, 120. *Et suiv.* Combat de S. Sulpice ou de Repentigny, où ils battent un parti Iroquois, 138. 139. forment une entreprise sur le Port Nelson : elle est différée, & pourquoy, 147. 148. Combat entre eux & les Anglois dans la Prairie de la Magdeleine, 150. *Et suiv.* défaite des ennemis : perte des deux partis, 153. *Et suiv.* Défaite d'un de leurs partis par les Iroquois, 166. 167. forment une entreprise sur Pemkuit : elle est manquée, 177. *Et suiv.* Ils font une irruption dans le Canton d'Agnier ; succès de cette expédition, 185. 186. ils sont attaqués dans la retraite, 186. 187. belle retraite de trois François du Fort Sainte Anne dans la Baie d'Hudson, 196. se rendent Maîtres du Port Nelson sous la conduite de MM. d'Iberville & de Sérigny : suites de cette conquête, 217. *Et suiv.* grande expédition qu'ils font contre les Iroquois, 246. *Et suiv.* leurs préparatifs pour l'attaque de Pemkuit, 259. ils attaquent cette Place, & la prennent par capitulation, 262. 263. leur état en Terre-Neuve, 272. *Et suiv.* marthent au Fort S. Jean, 282. 283. défont un Corps d'Ennemis ; assiègent le Fort Saint Jean & le prennent, 284.

*Et suiv.* Ils le brûlent & l'abandonnent, 288. leurs fautes & celles des Anglois dans leurs Colonies, 290. 291. ils reçoivent quelques échecs en Canada, 293. perdent le Fort Bourbon : expédition pour le recouvrer, 297. *Et suiv.* Combat d'une Flûte Française contre trois Navires Anglois, 303. ils reprennent le Fort Bourbon, 305. 306. Ambassadeurs François à Onnontagué ; réception qu'on leur fait, 362. plusieurs François, prisonniers parmi les Iroquois, refusent de revenir dans la Colonie, 365. retour des Ambassadeurs à Montréal, 362. traité provisionnel entre eux & les Iroquois, 378. 372. leurs fautes dans l'établissement de la Louisiane, 388. 389. Frontenac (le Comte de) son projet & ses préparatifs, 63. 64. embarras où il se trouve par un mal-entendu des Alliés Sauvages, & comment il s'en tire, 70. 71. il envoie un grand Convoi à Michillimackinac, d'où il rappelle M. de la Durantaye, 80. est averti de l'approche d'une Armée d'Anglois & d'Iroquois, 86. 87. tient un grand Conseil avec les Sauvages alliés ; ce qui s'y passe, 88. *Et suiv.* il congédie ses Alliés, 91. reproche qu'il fait à Outchouaré : réponse de ce Sauvage, 92. 93. apprend

l'arrivée d'une Flotte Angloise pour assiéger Quebec : ce qui avoit contribué à le tromper , 94. 91. il retourne à Quebec , 110. ses dispositions pour la défense de la Ville ; 111. 112. prévoyance de ce Général , 112. est sommé de se rendre par l'Amiral Anglois : sa réponse à cette sommation , 114. *& suiv.* son plan pour la défense de la Place , 119. 120. Lettre de ce Général à M. de Pontchartrain , 136. 137. ses soupçons au sujet d'un parti Iroquois échappé par la faute de ceux du Sault Saint Louis , 142. faux principe de ce Général , 143. 144. sa réponse aux propositions de neutralité faites par les Anglois , 157. il envoie un parti contre les Agniers , qui ne fait rien , 159. propose aux Outaouais une expédition , & ils n'y acquiescent pas , 169. son entreprise sur Pemkuit : elle est manquée , 177. *& suiv.* plaintes formées contre lui , 180. 181. ses inquiétudes , & sur quoi elles étoient fondées , 182. 183. reçoit de nouveaux avis d'un grand armement des Anglois , 188. embarras où il se trouve , 189. sa réponse aux propositions de paix faites par un Capitaine Onneyouth , 191. 192. il empêche ses Miamis de trafiquer avec les Anglois , 195. une Iroquoise

vient à Quebec pour le voir : conversion & éloge de cette femme , 198. sa réponse aux nouvelles propositions du Capitaine Onneyouth , 198. 199. pour quoi il diffère de pousser les Iroquois à bout , 199. comment il profitoit de la conduite des Anglois & des Iroquois à l'égard des François , 203. il tenre inutilement le rétablissement de Catarocouy : ce qui fait échouer ce projet , 206. 207. sa dernière réponse aux Députés Iroquois : il les renvoie contens , 208. 209. raisons qui l'engageoient à traiter avec eux , 210. 211. il veut rétablir le Fort de Catarocouy contre l'avis de tout le monde & du Roi même , 222. *& suiv.* ce qui se passe entre ce Gouverneur & les Députés des Sauvages Alliés , 231. 232. un Sieur demande à ce Général sa protection , 232. 233. lui & M. de Champigny proposent d'attaquer Balston , 234. 235. ses préparatifs pour la Campagne de 1696 contre les Iroquois , disposition de son Armée , son départ , sa marche , grand risque qu'elle court , son arrivée à Onontagué , 246. *& suiv.* son Conseil de Guerre délibere sur un parti qu'on doit prendre le Général laisse son expédition imparfaite contre l'avis de tout le monde , 255. 256. soupçons contre lui

Teganiffon  
zèle &  
vers les  
cours d  
un Cou  
quois ,  
à Mont  
faire ;

Terre-Ne  
Isle en  
le Roi y  
dre ; &  
coup ,  
Anglois  
dans cet  
de ceux  
miers ,  
Thury ( M  
re à Pen  
les Abér  
avec les  
215.

Tonnonthe  
Iroquoise  
tion à M  
426. 427

V Alliere  
for de M  
voyé à Ba  
Bruyas , 3  
Valrenes ( M  
tion de ce  
*& suiv.*

Fin d

Tom

Teganiflorens, Iroquois, son zèle & ses bons offices envers les François, 200. Discours de ce Sauvage dans un Conseil Général des Iroquois, 365. 366. il se rend à Montréal; ce qu'il y vient faire; 427. 428.

Terre-Neuve : état de cette Isle en 1690. 170. & *suiv.* le Roi y envoie une Escadre; & elle manque son coup, 170. 171. Etat des Anglois & des François dans cette Isle: expédition de ceux-ci contre les premiers, 272. & *suiv.*

Thury (M. de) Missionnaire à Pentagoët, empêche les Abénaquis de traiter avec les Anglois, 212. 214. 215.

Tsonnonthouans, Nation Iroquoise: leur Députation à M. de Vaudreuil, 426. 427.

V

Vallière (M. de la) Major de Montréal, est envoyé à Baston, avec le P. Bruyas, 356.

Valrenes (M. de) belle action de ce Capitaine, 152. & *suiv.*

Vaudreuil (le Chevalier de) marche à Onneyouth, 253. ce qu'il fit dans ce Canton, 254. il est nommé Gouverneur de Montréal, 354. il succède à M. de Callières au Gouvernement Général de la Nouvelle France, 427. 428. reçoit une Députation des Tsonnonthouans, 426. 427. négocie pour l'échange des prisonniers avec le Gouvernement de la Nouvelle Angleterre, 445. & *suiv.*

Villebon (le Chevalier de) arrive au Port-Royal, & n'y trouve plus les Anglois, 190. 101. il est établi Commandant en Acadie, 160. prend possession du Port-Royal, 161. le Gouverneur de la Nouvelle Angleterre veut le faire enlever: il manque son coup, 176. 177. est pris par les Anglois, 265. est relâché, 267. ses diligences pour la défense de Naxoat, 269.

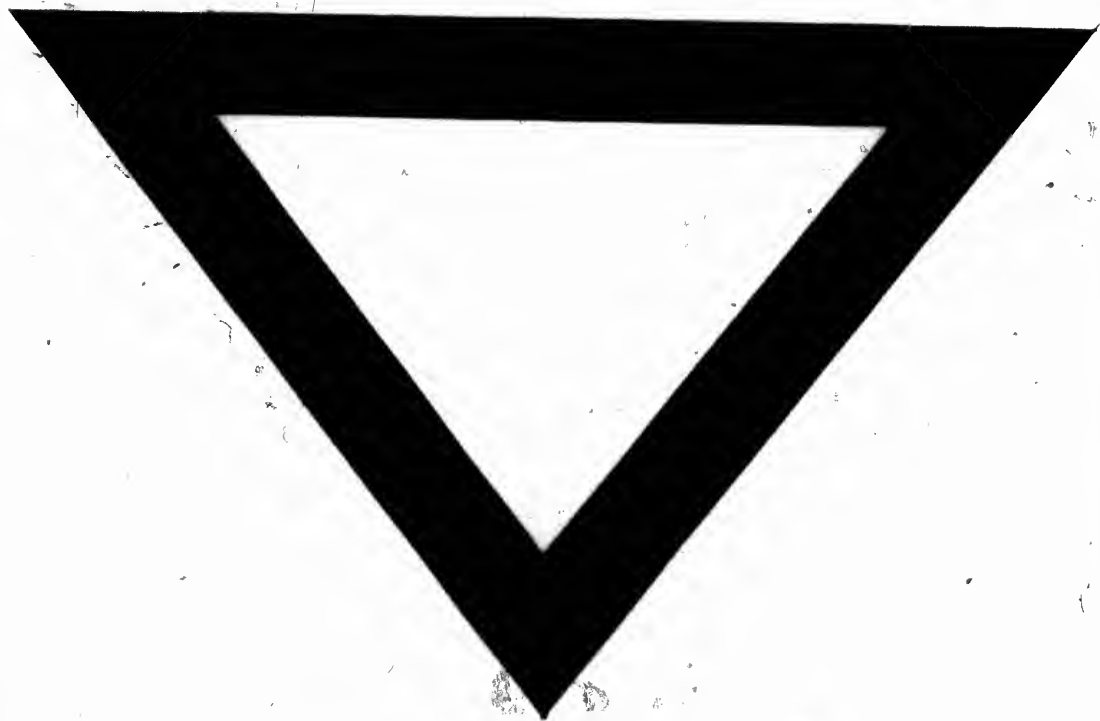
Villieu (le sieur de) rompt une négociation de quelques Abénaquis avec les Anglois: expédition hardie & heureuse de cet Officier, 212.

*Fin de la Table du troisième Volume.*











100

100

100

100

100

100

1  
2  
3  
4  
5  
6  
7  
8  
9  
10  
11  
12  
13  
14  
15  
16  
17  
18  
19  
20  
21  
22  
23  
24  
25  
26  
27  
28  
29  
30  
31  
32  
33  
34  
35  
36  
37  
38  
39  
40  
41  
42  
43  
44  
45  
46  
47  
48  
49  
50  
51  
52  
53  
54  
55  
56  
57  
58  
59  
60  
61  
62  
63  
64  
65  
66  
67  
68  
69  
70  
71  
72  
73  
74  
75  
76  
77  
78  
79  
80  
81  
82  
83  
84  
85  
86  
87  
88  
89  
90  
91  
92  
93  
94  
95  
96  
97  
98  
99  
100

